

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark gray color, framing the entire page.

L'autre moitié du soleil

**Ngozi Adichie,
Chimamanda**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Chimamanda Ngozi Adichie

L'autre moitié du soleil



Chimamanda Ngozi Adichie

L'autre moitié
du soleil

*Traduit de l'anglais (Nigeria)
par Mona de Pracontal*

Gallimard

Chimamanda Ngozi Adichie est née en 1977 au Nigeria. Ses nouvelles ont été publiées dans de nombreuses revues littéraires, notamment dans *Granta*. Son premier roman, *L'hibiscus pourpre*, a été sélectionné pour l'Orange Prize et le Booker Prize. *L'autre moitié du soleil* a reçu l'Orange Prize. Elle est l'auteur du roman très remarqué *Americanah*, ainsi que d'un essai, *Nous sommes tous des féministes*.

*Mes grands-pères que je n'ai
jamais connus,
Nwoye David Adichie et Aro-
Nweke Felix Odigwe, n'ont pas
survécu à la guerre.*

*Mes grand-mères, Nwabuodu
Regina Odigwe et Nwamgbafor
Agnes Adichie, toutes deux des
femmes remarquables, y ont
survécu.*

*Ce livre est dédié à leur
mémoire :
Ka fa nodu na ndokwa*

*Et à Mellitus, où qu'il puisse
être.*

Je la vois encore aujourd'hui –
Sèche, frêle dans le soleil et la poussière des mois secs –
Pierre tombale sur d'infimes débris de courage passionné.

Chinua Achebe, « Mango Seedling »
dans *Christmas in Biafra and Other Poems*

PREMIÈRE PARTIE

Le début des années 1960

Master était un peu fou ; il avait passé trop d'années à lire des livres à l'étranger, parlait tout seul dans son bureau, ne répondait pas toujours quand on lui disait bonjour et il avait trop de cheveux. La tante d'Ugwu lui dit tout cela à voix basse tandis qu'ils avançaient le long du chemin.

« Mais c'est un homme bon, ajouta-t-elle. Et tant que tu feras bien ton travail, tu mangeras bien. Tu mangeras même de la viande tous les jours. »

Elle s'arrêta pour cracher ; la salive jaillit de sa bouche avec un bruit mouillé pour atterrir sur l'herbe. Ugwu ne croyait pas que qui que ce soit, pas même ce maître chez qui il allait vivre, mange de la viande *tous les jours*. Cependant il ne contredit pas sa tantie parce qu'il était trop occupé à imaginer sa nouvelle vie loin du village, qu'il avait la gorge trop serrée. Cela faisait un bon moment qu'ils marchaient, maintenant, depuis qu'ils étaient descendus du camion à la gare routière, et le soleil de l'après-midi lui cuisait la nuque. Mais ça ne le gênait pas. Il était prêt à marcher des heures encore, et sous un soleil bien plus chaud. Il n'avait jamais rien vu de semblable à ces rues qu'ils avaient découvertes après avoir franchi les grilles du campus, des rues goudronnées et si lisses qu'il brûlait d'envie d'y appuyer la joue. Il ne saurait jamais décrire à sa sœur Anulika ces pavillons, peints de la couleur du ciel et alignés côte à côte comme des hommes bien élevés et bien habillés, ni les haies qui les séparaient, taillées si plat sur le dessus qu'on aurait dit des tables enveloppées de feuillages.

Sa tantie pressa le pas ; le clap-clap de ses claquettes résonnait dans la rue silencieuse. Ugwu se demanda si elle aussi sentait, à travers ses semelles fines, le goudron qui chauffait. Ils passèrent devant un panneau de rue, ODIM STREET, et Ugwu prononça le mot *street*, comme chaque fois qu'il voyait un mot anglais pas trop long. Il sentit une odeur sucrée, entêtante, lorsqu'ils s'avancèrent dans la concession¹, et eut la certitude qu'elle provenait des grappes de fleurs blanches des buissons de l'entrée. Les buissons avaient la forme de collines élancées. La pelouse scintillait. Des papillons virevoltaient.

« J'ai dit à Master que tu apprendrais tout très vite, *osiso-osiso* », reprit sa tantie.

Ugwu hocha la tête d'un air attentif bien qu'elle le lui eût déjà dit de nombreuses fois, aussi souvent qu'elle lui avait raconté à quoi il devait

sa chance : une semaine plus tôt, alors qu'elle balayait le couloir du département de Mathématiques, elle avait entendu Master dire qu'il avait besoin d'un domestique pour faire le ménage chez lui et elle s'était aussitôt écriée qu'elle pouvait l'aider, sans laisser le temps à la dactylo ou au coursier de proposer quelqu'un.

« J'apprendrai vite, tantie », dit Ugwu, les yeux rivés sur la voiture rangée au garage : une bande de métal entourait sa carrosserie bleue comme un collier.

« N'oublie pas, chaque fois qu'il t'appellera, ce que tu répondras, c'est *Oui, patron* !

– Oui, patron ! » répéta Ugwu.

Ils étaient arrivés devant la porte en verre. Ugwu se retint de tendre la main et de toucher le mur de ciment pour sentir la différence par rapport aux murs de terre de la case de sa mère, où se voyait encore le modelé des doigts. Un bref instant il eut envie d'y être, d'être de retour dans la case de sa mère, dans la fraîche pénombre sous le toit de chaume, ou dans la case de sa tantie, la seule du village à avoir un toit de tôle ondulée.

Tantie frappa contre le verre. Ugwu voyait les rideaux blancs derrière la porte.

« Oui ? dit une voix en anglais. Entrez. »

Ils retirèrent leurs claquettes avant de franchir le seuil. Ugwu n'avait jamais vu de pièce aussi grande. Malgré les canapés disposés en demi-cercle, les petites tables, les étagères bourrées de livres et la table centrale, ornée d'un vase de fleurs en plastique rouges et blanches, elle semblait encore trop spacieuse. Master était assis dans un fauteuil, en short et maillot de corps. Il ne se tenait pas droit mais de travers, un livre masquant son visage, comme s'il n'avait pas conscience qu'il venait d'inviter des gens à entrer.

« Bonjour, patron ! Voici l'enfant », dit la tante d'Ugwu.

Master leva la tête. Il avait la peau très foncée, de la couleur d'une vieille écorce d'arbre, et les poils qui couvraient sa poitrine et ses jambes étaient brillants et d'un noir plus sombre. Il retira ses lunettes.

« L'enfant ?

– Le boy, patron.

– Ah oui, vous avez amené le boy. *I kpotago ya*. »

L'ibo de Master était doux aux oreilles d'Ugwu. C'était un ibo teinté par les sons glissants de l'anglais, l'ibo de quelqu'un qui parle souvent l'anglais.

« Il travaillera dur, dit sa tantie. C'est un très bon garçon. Il suffit que vous lui disiez ce qu'il doit faire. Merci, patron ! »

Master grogna en guise de réponse, tout en regardant Ugwu et sa tantie d'un air légèrement distrait, comme si leur présence l'empêchait de se souvenir de quelque chose d'important. La tante d'Ugwu lui

tapota l'épaule, lui chuchota que tout irait bien et se dirigea vers la porte. Après son départ, Master remit ses lunettes, reporta le regard sur son livre et s'enfonça encore plus de biais dans son fauteuil, jambes allongées. Même lorsqu'il tournait les pages, il gardait les yeux rivés sur le livre.

Ugwu attendait, debout à côté de la porte. Le soleil entraînait à flots par les fenêtres et, de temps à autre, un léger coup de vent soulevait les rideaux. La pièce était silencieuse, hormis le bruit des pages que tournait Master. Ugwu resta un moment debout avant de se rapprocher petit à petit de la bibliothèque, comme pour s'y cacher, puis, au bout de quelque temps, il se laissa glisser au sol et nicha son sac de raphia entre ses genoux. Il regarda le plafond, si haut, d'un blanc si éclatant. Il ferma les yeux et essaya de revoir mentalement cette vaste pièce au mobilier inconnu, mais il n'y parvint pas. Il rouvrit les yeux, submergé par un émerveillement nouveau, et regarda autour de lui pour vérifier que tout cela était bien réel. Dire qu'il allait s'asseoir sur ces canapés, astiquer ce sol lisse et glissant, laver ces rideaux vaporeux.

« *Kedu afa gi* ? Comment t'appelles-tu ? » demanda Master, le faisant sursauter.

Ugwu se leva.

« Comment t'appelles-tu ? » répéta Master, qui se redressa.

Il remplissait tout le fauteuil, avec son épaisse chevelure dressée sur sa tête, ses bras musclés et ses épaules larges ; Ugwu avait imaginé un homme plus âgé, quelqu'un de frêle, et il eut soudain peur de ne pas plaire à ce maître qui semblait si jeune et si compétent, qui ne semblait pas avoir besoin de quoi que ce soit.

« Ugwu, patron.

– Ugwu. Et tu viens d'Obupka ?

– D'Opi, patron.

– Tu pourrais avoir n'importe quel âge entre douze et trente ans. » Master plissa les yeux. « Sans doute treize ans. » Il avait dit *treize* en anglais.

« Oui, patron. »

Master se replongea dans son livre. Ugwu resta planté là. Quelques pages plus loin, Master releva la tête.

« *Ngwa*, va à la cuisine, dit-il. Tu devrais trouver quelque chose à manger au frigo.

– Oui, patron. »

Ugwu entra dans la cuisine à pas prudents, posant lentement un pied devant l'autre. Lorsqu'il vit l'engin blanc presque aussi grand que lui, il comprit que c'était le frigo. Sa tantie lui en avait parlé. Une grange froide, avait-elle dit, qui empêchait la nourriture de se gâter. Il l'ouvrit et hoqueta, saisi par l'air froid qui lui sauta au visage. Des

oranges, du pain, de la bière, des sodas : de nombreuses choses, emballées ou dans des boîtes, étaient disposées sur différents niveaux et, en haut, trônait un poulet rôti, scintillant, entier à l'exception d'une cuisse. Ugwu tendit la main et toucha le poulet. Le frigo respirait bruyamment à ses oreilles. Il toucha le poulet de nouveau et lécha son doigt, avant d'arracher l'autre cuisse qu'il se mit à manger, pour ne s'arrêter que lorsqu'il ne lui resta plus dans la main que les os mordillés et sucés. Ensuite il rompit un bout de pain, un morceau qu'il se serait fait une fête de partager avec ses frères et sœurs si un membre de la famille, venu rendre visite, l'avait apporté en cadeau. Il mangeait vite, avant que Master puisse entrer et changer d'avis. Il avait fini de manger et se tenait debout devant l'évier, essayant de se rappeler ce que sa tantie lui avait expliqué – si on l'ouvrait, l'eau jaillissait comme d'une source –, quand Master entra. Il avait mis une chemise imprimée et un pantalon. Ses orteils, qui dépassaient de ses claquettes en cuir, avaient un aspect féminin, sans doute parce qu'ils étaient si propres : c'étaient les orteils de pieds qui portaient toujours des chaussures.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Master.

– Patron ? » Ugwu montra l'évier d'un geste.

Master s'approcha et tourna le robinet métallique.

« Fais le tour de la maison et pose ton sac dans la première chambre dans le couloir. Je vais me promener, pour me changer les idées, *i nugo* ?

– Oui, patron. »

Ugwu le regarda sortir par la porte de derrière. Il n'était pas grand. Il avait la démarche vive, énergique, et il ressemblait à Ezeagu, l'homme qui détenait le record de lutte au village d'Ugwu.

Ugwu ferma le robinet, le rouvrit, puis le referma. L'ouvrit, le referma, le rouvrit, et finit par rire de la magie de l'eau courante, du pain et du poulet qui emplissaient délicieusement son ventre. Il passa devant le salon et entra dans le couloir. Des livres s'empilaient sur les étagères et les tables des trois chambres à coucher, sur le lavabo et les placards de la salle de bains, s'entassaient du sol au plafond dans le bureau et, dans la resserre, des piles de vieilles revues côtoyaient des caisses de Coca et de bière Premier. Certains livres étaient posés ouverts et retournés, comme si Master s'était empressé de passer au suivant avant même de les avoir finis. Ugwu essaya de lire les titres, mais ils étaient trop longs et trop difficiles, pour la plupart. *Méthodes non paramétriques. Une Étude africaine. La Grande Chaîne de l'existence. L'Impact des Normands sur l'Angleterre.* Il alla de pièce en pièce sur le bout des orteils, car il avait l'impression d'avoir les pieds sales et plus il avançait, plus il sentait croître sa détermination à plaire à Master, à rester dans cette maison aux sols frais qui regorgeait de viande. Il

examinait les toilettes, passait la main sur la lunette de plastique noir, quand il entendit la voix de Master.

« Où es-tu, mon ami ? » Il l'avait dit en anglais : *My good man*.

Ugwu fonça au salon.

« Oui, patron !

– Comment tu t'appelles, déjà ?

– Ugwu, patron.

– Oui, Ugwu. Tu vois ça, *nne anya*, sais-tu ce que c'est ? »

Master pointa du doigt et Ugwu regarda la boîte métallique sertie de boutons menaçants.

« Non, patron, dit Ugwu.

– C'est une radio-pick-up. Elle est neuve et de très bonne qualité. Pas comme ces vieux gramophones qu'il faut remonter tout le temps. Il faut que tu y fasses très attention, vraiment très attention. Elle ne doit surtout pas recevoir d'eau.

– Oui, patron.

– Je vais jouer au tennis, et puis j'irai au club des enseignants. » Master prit quelques livres sur la table. « Il se peut que je rentre tard. Alors installe-toi et repose-toi. »

Après avoir regardé Master sortir de la concession en voiture, Ugwu alla se planter devant la radio-pick-up et l'examina soigneusement, sans y toucher. Puis il parcourut la maison de long en large en caressant les livres, les rideaux, les meubles et les assiettes, et quand l'obscurité tomba, il alluma la lumière et s'émerveilla de l'éclat de l'ampoule qui pendait au plafond, de l'absence de longues ombres au mur, comme en projetaient les lampes à huile de palme, à la maison. En ce moment, sa mère devait être en train de préparer le repas du soir, écrasant l'*apku* dans le mortier, tenant fermement le pilon à deux mains. Chioke, la plus jeune épouse, devait surveiller la marmite de sauce² trop claire, posée en équilibre sur trois pierres au-dessus du feu. Les enfants, sans doute rentrés de la rivière, devaient être en train de se chicaner et de se courir après sous l'arbre à pain. Peut-être qu'Anulika les surveillait. C'était l'aînée des enfants du foyer, à présent, et lorsqu'ils seraient tous assis autour du feu pour manger, ce serait elle qui ferait taire les bagarres quand les enfants se disputeraient les lamelles de poisson séché de la sauce. Elle attendrait qu'ils aient entièrement fini l'*apku* pour répartir le poisson en donnant un morceau à chaque enfant et garderait le plus gros pour elle, comme lui-même l'avait toujours fait.

Ugwu ouvrit le frigo et reprit du pain et du poulet en fourrant la nourriture dans sa bouche à toute vitesse, le cœur battant comme s'il courait. Puis il détacha encore quelques bons bouts de chair et arracha les ailes. Il glissa ces morceaux de poulet dans les poches de son short avant d'aller à la chambre. Il allait les garder jusqu'à la visite de sa

tantie et il lui demanderait de les donner à Anulika. Il pourrait peut-être lui demander d'en donner à Nnesinachi, aussi. Cela lui vaudrait peut-être enfin l'attention de Nnesinachi. Il n'avait jamais bien compris quels liens au juste les unissaient, Nnesinachi et lui, mais il savait qu'ils appartenaient tous deux à la même *umunna* et qu'ils ne pourraient donc jamais se marier. Il n'empêche qu'il aurait aimé que sa mère cesse d'appeler Nnesinachi sa sœur, de lui dire des choses comme : « S'il te plaît, porte cette huile de palme à mama Nnesinachi et si elle n'est pas là, laisse-la à ta sœur ».

Nnesinachi lui parlait toujours d'une voix distraite et les yeux dans le vague, comme si sa présence ne lui faisait ni chaud ni froid. Parfois elle l'appelait Chiejina, du nom de son cousin qui ne lui ressemblait absolument pas, et lorsqu'il disait : « C'est moi », elle répondait : « Excuse-moi, Ugwu, mon frère », avec une politesse distante qui indiquait qu'elle ne désirait nullement prolonger la conversation. Pourtant, il aimait aller faire des commissions chez elle. Ça lui donnait l'occasion de la trouver penchée, en train d'attiser le feu ou de hacher des feuilles d'*ugu* pour la sauce de sa mère, ou tout simplement assise dehors à surveiller ses petits frères et sœurs, le lappa³ noué assez bas pour permettre à Ugwu de voir la naissance de ses seins. Depuis qu'ils avaient commencé à pousser, ces seins pointus, il se demandait s'ils seraient doux et mous au toucher ou durs comme les fruits encore verts de l'arbre à *ube*. Il regrettait souvent qu'Anulika soit aussi plate – il se demandait pourquoi elle tardait autant, vu que Nnesinachi et elle avaient à peu près le même âge – car sinon, il aurait pu lui tâter les seins. Anulika lui taperait sur la main, bien sûr, et peut-être même qu'elle le giflerait, mais il agirait vite – une pression des doigts et il se sauverait – comme ça, au moins, il pourrait se faire une idée, il saurait à quoi s'attendre quand il finirait par toucher ceux de Nnesinachi.

Mais il craignait de ne jamais en avoir l'occasion, maintenant que son oncle lui avait demandé de venir apprendre un métier à Kano. Elle allait partir pour le Nord à la fin de l'année, quand le dernier enfant de sa mère, qu'elle était chargée de porter, commencerait à marcher. Ugwu aurait voulu éprouver la même joie et la même gratitude que le reste de la famille. Après tout, on pouvait faire fortune dans le Nord ; il avait entendu parler de gens qui étaient montés dans le Nord pour faire du commerce et qui en étaient rentrés pour démolir les cases et construire des maisons aux toits de tôle ondulée. Cependant, il avait peur qu'un de ces commerçants bedonnants du Nord pose le regard sur elle et qu'alors, aussitôt, quelqu'un vienne offrir du vin de palme à son père, ce qui ne laisserait plus aucune chance à Ugwu de toucher les seins en question. Ils constituaient – les seins de Nnesinachi – les images qu'il se réservait pour la fin lors des nombreuses nuits où il se touchait, lentement dans un premier temps puis plus vigoureusement,

jusqu'à ce qu'un gémissement étouffé lui échappe. Il commençait toujours par son visage, ses joues pleines et le blanc ivoire de ses dents, puis il imaginait ses bras qui l'enlaçaient, son corps plaqué contre le sien. Pour finir, il laissait ses seins se former ; parfois ils étaient durs, ce qui lui donnait envie de les mordre, d'autre fois si tendres qu'il avait peur de lui faire mal avec son pétrissage imaginaire.

Il envisagea un instant de penser à elle ce soir. Et décida de s'abstenir. Pas pour sa première nuit dans la maison de Master, sur ce lit qui ne ressemblait en rien à sa natte de raphia tissé à la main. Il commença par enfoncer les mains dans le matelas élastique et souple. Puis il examina les épaisseurs de tissu dont il était recouvert, sans trop savoir s'il était censé dormir par-dessus ou les retirer et les mettre de côté avant de se coucher. Pour finir, il grimpa sur le lit et se coucha par-dessus les épaisseurs, roulé en boule.

Il rêva que Master l'appelait – *Ugwu, mon ami !* – et lorsqu'il se réveilla, Master se tenait sur le pas de la porte et le regardait. Peut-être n'avait-il pas rêvé. Il sauta de son lit et jeta un coup d'œil désorienté aux fenêtres aux rideaux tirés. Était-il tard ? Ce lit mou l'avait-il induit en erreur et fait dormir passé l'heure ? D'habitude il se réveillait au premier chant du coq.

« Bonjour, patron !

– Il y a une forte odeur de poulet rôti, ici.

– Désolé, patron.

– Où est le poulet ? »

Ugwu farfouilla dans les poches de son short et en extirpa les morceaux de poulet.

« Est-ce qu'on mange en dormant, chez toi ? » demanda Master. Il portait quelque chose qui ressemblait à un manteau de femme et jouait distraitemment avec le cordon noué à sa taille.

« Patron ?

– Voulais-tu manger le poulet dans ton lit ?

– Non, patron.

– La nourriture devra rester à la salle à manger ou à la cuisine.

– Oui, patron.

– Aujourd'hui il faudra nettoyer la cuisine et la salle de bains.

– Oui, patron. »

Master tourna les talons. Ugwu, debout au milieu de la pièce et tremblant, tenait toujours les morceaux de poulet dans sa main tendue. Il aurait aimé ne pas avoir à passer devant la salle à manger pour aller à la cuisine. Pour finir, il remit le poulet dans ses poches, prit une grande inspiration et sortit de la chambre. Master était à table, sa tasse à thé posée devant lui sur une pile de livres.

« Tu sais qui a tué Lumumba, en réalité ? dit Master en levant les yeux d'un magazine. Ce sont les Américains et les Belges. Ça n'avait

rien à voir avec le Katanga.

– Oui, patron », dit Ugwu. Il avait envie que Master continue de parler pour pouvoir écouter sa voix sonore, la musique de ses phrases d'ibo entremêlées de mots anglais.

« Tu es mon domestique, reprit Master. Si je t'ordonne de sortir et de battre une femme qui passe dans la rue à coups de bâton, et si tu lui infliges une plaie ouverte à la jambe, qui est responsable de la plaie, toi ou moi ? »

Ugwu regarda Master en secouant la tête, se demandant s'il faisait une allusion détournée aux morceaux de poulet.

« Lumumba était le Premier ministre du Congo. Sais-tu où est le Congo ? demanda Master.

– Non, patron. »

Master se leva rapidement et alla dans son bureau. Une peur confuse faisait trembler les paupières d'Ugwu. Master allait-il le renvoyer chez lui parce qu'il ne parlait pas bien anglais, qu'il gardait du poulet dans ses poches la nuit, qu'il ne connaissait pas les lieux bizarres que Master évoquait ? Master revint avec une grande feuille de papier qu'il déplia et posa à plat sur la table de la salle à manger, en écartant les livres et les revues. Il pointa son stylo dessus.

« Voici notre monde, dit-il, même si les gens qui ont tracé cette carte ont décidé de placer leur pays au-dessus des nôtres. Il n'y a ni haut ni bas, tu comprends. » Master leva le papier et le plia en amenant un bord contre l'autre, laissant un creux au milieu. « Notre monde est rond, il ne finit jamais. *Nee anya*, tout ça c'est de l'eau, ce sont les mers et les océans, et voici l'Europe, et puis voici notre continent à nous, l'Afrique, et le Congo est au milieu. Ici, plus haut, il y a le Nigeria et Nsukka est là, au sud-est : c'est là que nous sommes. » Il tapota l'endroit du bout de son stylo.

« Oui, patron.

– Es-tu allé à l'école ?

– Classe 2, patron. Mais j'apprends vite.

– Classe 2 ? Il y a combien de temps ?

– Ça fait des années et des années, patron. Mais j'apprends tout très vite !

– Pourquoi as-tu quitté l'école ?

– Mon père a eu de mauvaises récoltes, patron. »

Master secoua lentement la tête.

« Pourquoi ton père n'a-t-il pas cherché quelqu'un qui lui prête de l'argent pour tes frais de scolarité ?

– Patron ?

– Ton père aurait dû emprunter de l'argent ! » lança Master d'un ton sec, avant de poursuivre, en anglais : « L'instruction est une priorité ! Comment pourrions-nous résister à l'exploitation si nous ne disposons

pas d'outils pour *comprendre* l'exploitation ?

– Oui, patron ! » Ugwu opina vigoureusement. Il était bien décidé à paraître le plus éveillé possible, à cause de l'étincelle fiévreuse qui s'était allumée dans les yeux de Master.

« Je vais t'inscrire à l'école primaire du corps enseignant », dit Master qui tapotait toujours le papier du bout de son stylo.

La tante d'Ugwu lui avait dit que, s'il servait bien Master, au bout de quelques années celui-ci l'enverrait dans une école de commerce où il apprendrait la dactylo et la sténographie. Elle avait évoqué l'école primaire du corps enseignant, mais juste pour lui dire qu'elle était réservée aux enfants des professeurs, qui portaient des uniformes bleus et des chaussettes blanches bordées de volants de dentelles si alambiqués qu'on se demandait qui avait bien pu vouloir gaspiller tant de temps sur de simples chaussettes.

« Oui, patron, dit-il. Merci, patron.

– J'imagine que tu seras le plus âgé de la classe, si tu commences en classe 3 à ton âge, dit Master. Et la seule façon dont tu pourras te faire respecter, ce sera d'être le meilleur. Est-ce que tu comprends ?

– Oui, patron !

– Assieds-toi, mon ami. »

Ugwu choisit la chaise la plus éloignée de Master et plaça gauchement ses pieds l'un contre l'autre. Il était plus à l'aise debout.

« Il y a deux réponses aux choses qu'on t'enseignera sur notre pays : la vraie réponse et celle que tu donnes à l'école pour passer. Tu dois lire des livres et apprendre les deux réponses. Je te donnerai des livres, d'excellents livres. » Master s'interrompit pour boire une gorgée de thé. « On t'enseignera qu'un Blanc du nom de Mungo Park a découvert le fleuve Niger. C'est n'importe quoi. Notre peuple pêchait dans le Niger bien avant la naissance du grand-père de Mungo Park. Mais le jour de ton examen, écris que c'est Mungo Park.

– Oui, patron. » Ugwu aurait bien aimé que ce Mungo Park n'ait pas offensé Master aussi vivement.

« Tu ne peux rien dire d'autre ?

– Patron ?

– Chante-moi une chanson.

– Patron ?

– Chante-moi une chanson. Qu'est-ce que tu connais comme chansons ? Chante ! »

Master retira ses lunettes. Il fronçait les sourcils, l'air sérieux. Ugwu se mit à chanter une vieille chanson qu'il avait apprise à la ferme de son père. Son cœur cognait douloureusement dans sa poitrine.

« *Nzogbo nzogbu enyimba, enyi...* »

Au début il chantait d'une voix basse, mais Master tambourina sur la table avec son stylo en disant « Plus fort ! », alors il haussa la voix, et

Master continua de répéter « Plus fort ! » jusqu'à ce qu'il finisse par hurler. Quand il eut chanté la chanson plusieurs fois de suite, Master lui demanda d'arrêter.

« Bien, bien, dit-il. Tu sais faire le thé ?

– Non, patron. Mais j'apprends vite », dit Ugwu. Chanter avait délié quelque chose en lui, il respirait plus librement et son cœur s'était calmé. Et il était convaincu que Master était fou.

« Le plus souvent, je mange au club des enseignants. J'imagine que je vais devoir rapporter plus de nourriture à la maison, maintenant que tu es là.

– Je sais cuisiner, patron.

– Tu cuisines ? »

Ugwu hocha la tête. Il avait passé de nombreuses soirées à regarder sa mère faire la cuisine. Il avait souvent allumé le feu pour elle, ou attisé les braises quand il commençait à s'éteindre. Il avait épluché et écrasé des ignames et du manioc, retiré les charançons des haricots secs, pelé des oignons et pilé des piments. Souvent, quand sa mère souffrait de sa toux, il regrettait de ne pas être chargé de la cuisine à la place d'Anulika. Il n'avait jamais confié cela à personne, pas même à Anulika ; elle lui avait déjà dit qu'il passait trop de temps avec les femmes quand elles faisaient la cuisine, et que s'il continuait il risquait de ne jamais avoir de barbe.

« Bien, alors tu pourras te cuisiner tes repas, dit Master. Fais une liste des choses dont tu as besoin.

– Oui, patron.

– Tu ne sauras pas comment aller au marché tout seul, hein ? Je vais demander à Jomo de te montrer le chemin.

– Jomo, patron ?

– Jomo s'occupe de la concession. Il vient trois fois par semaine. Un drôle d'homme, je l'ai vu parler au croton. » Master se tut. « Enfin, il vient demain. »

Plus tard, Ugwu fit une liste de courses et la donna à Master.

Master regarda longuement la liste.

« Quel mélange étonnant, dit-il en anglais. J'imagine qu'ils t'apprendront à utiliser davantage de voyelles à l'école. »

L'expression amusée de Master déplut fortement à Ugwu, qui dit :

« Nous avons besoin de bois, patron.

– De bois ?

– Pour vos livres, patron. Pour que je puisse les ranger.

– Ah oui, *des étagères*. J'imagine qu'on pourrait caser d'autres étagères quelque part, dans le couloir peut-être. J'en parlerai à quelqu'un du Service des Travaux.

– Oui, patron.

– Odenigbo. Appelle-moi Odenigbo. »

Ugwu le regarda d'un œil hésitant :

« Patron ? »

– Je ne m'appelle pas patron. Appelle-moi Odenigbo.

– Oui, patron.

– Je m'appellerai toujours Odenigbo. *Patron*, c'est arbitraire. Demain ça pourrait être toi, le *patron*.

– Oui, patron – Odenigbo. »

En réalité Ugwu aimait mieux *patron*, et le pouvoir qui claquait derrière le mot, aussi quand deux hommes du Service des Travaux vinrent, quelques jours plus tard, poser des étagères dans le couloir, il leur dit qu'ils allaient devoir attendre le retour du patron, qu'il ne pouvait pas, quant à lui, signer le papier blanc avec les mots tapés à la machine. Il prononça *patron* avec fierté.

« C'est un de ces boys des villages », dit un des hommes d'un ton hautain – et Ugwu fixa le visage de l'homme en murmurant un sort où il était question de diarrhée aiguë qui le poursuivrait à vie, lui et sa progéniture. Lorsqu'il rangea les livres de Master sur les étagères, il se promit – tout juste s'il ne le fit pas à voix haute – d'apprendre à signer les formulaires.

Durant les semaines qui suivirent, semaines où il inspecta le pavillon dans tous ses recoins, où il découvrit qu'une ruche était nichée dans l'anacardier et que les papillons convergeaient dans le jardin de devant quand le soleil était au plus fort, il consacra la même attention à apprendre les rythmes de la vie de Master. Tous les matins, il ramassait le *Daily Times* et le *Renaissance* que le vendeur de journaux déposait à la porte et il les plaçait sur la table, pliés, à côté du thé et du pain de Master. Il avait toujours lavé l'Opel pour la fin du petit déjeuner de Master et quand Master revenait du travail et faisait la sieste, il l'époussetait de nouveau, avant que Master ne parte au tennis. Il se déplaçait sans bruit dans la maison les jours où Master s'enfermait des heures entières dans son bureau. Quand Master arpentait le couloir en parlant tout haut, il veillait à ce qu'il y ait de l'eau chaude pour le thé. Il astiquait le sol tous les jours. Il essuyait les lamelles de verre des fenêtres jusqu'à ce qu'elles étincellent au soleil de l'après-midi, surveillait les minuscules fissures de la baignoire, astiquait les soucoupes dans lesquelles il présentait les noix de kola qu'il offrait aux amis de Master. Il y avait au moins deux visiteurs par jour au salon et la radio-pick-up diffusait une étrange musique flûtée à bas volume, assez bas pour que les bruits des conversations, les rires et les tintements de verres parviennent distinctement à Ugwu dans la cuisine ou dans le couloir, quand il repassait les vêtements de Master.

Comme il voulait en faire davantage et donner à Master toutes les raisons de le garder, il lui repassa ses chaussettes. Elles n'avaient pas l'air chiffonnées, ces chaussettes noires à côtes, mais il se dit qu'elles

seraient encore plus belles bien lissées. Le fer chaud émit un sifflement et lorsqu'il le souleva, il vit que la moitié de la chaussette était restée collée à la semelle. Il en fut pétrifié. Master était à table, il finissait son petit déjeuner, et d'une minute à l'autre, maintenant, il allait venir pour enfiler ses chaussettes et ses chaussures, prendre les dossiers sur l'étagère et partir au travail. Ugwu voulait cacher la chaussette sous la chaise et foncer en prendre une autre paire dans le tiroir, mais ses jambes refusaient de bouger. Il resta planté là devant la chaussette brûlée, sachant que Master le trouverait comme ça.

« Tu as repassé mes chaussettes, c'est ça ? demanda Master. Espèce d'ignorant. » *Espèce d'ignorant* sortit de sa bouche comme une musique.

« Désolé, patron ! Désolé, patron !

– Je t'ai dit de ne pas m'appeler patron. » Master prit un dossier sur l'étagère. « Je suis en retard.

– Patron ? Vous voulez que j'en apporte une autre paire ? » demanda Ugwu. Mais Master avait déjà enfilé ses chaussures, pieds nus, et quitté la maison en hâte.

Ugwu l'entendit claquer la portière de la voiture et démarrer. Il avait un poids sur la poitrine ; il ne savait pas pourquoi il avait repassé les chaussettes, pourquoi il ne s'était pas contenté de la saharienne et du pantalon. Les mauvais esprits, voilà pourquoi. C'étaient les mauvais esprits qui lui avaient fait faire ça. Ils rôdaient partout, c'était bien connu. Quand il avait de la fièvre, sa mère lui frictionnait le corps avec de l'*okwuma*, pareil la fois où il était tombé d'un arbre, et elle marmonnait tout du long : « On va les battre, ils ne gagneront pas. »

Il sortit dans le jardin de devant, longea les pierres qui bordaient la pelouse impeccablement tondue. Les mauvais esprits ne gagneraient pas. Il ne les laisserait pas l'emporter. Au milieu de la pelouse il y avait un espace rond et sans herbe, comme une île au milieu d'une mer verte, planté d'un frêle palmier. Ugwu n'avait jamais vu de palmier si petit, dont les feuilles se déployaient ainsi en éventail parfait. Il n'avait pas l'air assez fort pour produire des fruits, et n'avait d'ailleurs pas l'air utile du tout, comme la plupart des plantes d'ici. Ugwu ramassa un caillou et le lança au loin. Quel gaspillage de place. Dans son village, les gens cultivaient jusqu'aux plus petits lopins devant leur maison et ils y plantaient des légumes et des herbes utiles. Sa grand-mère n'avait pas eu besoin de cultiver son herbe préférée, l'*arigbe*, parce qu'elle poussait partout à l'état sauvage. Elle disait souvent que l'*arigbe* adoucissait le cœur des hommes. Comme elle était la deuxième de trois épouses et ne jouissait pas de la position particulière que confère la place de première ou de dernière, avant de demander quoi que ce soit à son mari, disait-elle à Ugwu, elle lui préparait une bouillie d'igname piquante à l'*arigbe*. Ça avait toujours

marché, à tous les coups. Peut-être que ça marcherait avec Master.

Ugwu fit le tour du jardin à la recherche d'*arigbe*. Il regarda entre les fleurs roses, sous l'anacardier et la ruche spongieuse accrochée à une branche, sous le citronnier au tronc sillonné de fourmis-soldats noires et sous les papayers, dont les fruits mûrissants étaient criblés de gros trous creusés par les oiseaux. Mais le sol était net, dépourvu de la moindre pousse sauvage ; Jomo désherbait avec soin et minutie, et rien qui ne fût désiré n'avait droit à l'existence.

À leur première rencontre, Ugwu avait salué Jomo, lequel avait hoché la tête et continué de travailler sans dire un mot. C'était un petit homme au corps coriace et rabougri qui, aux yeux d'Ugwu, avait plus besoin d'eau que les plantes qu'il visait du jet de son arrosoir métallique. Jomo avait fini par lever les yeux sur Ugwu.

« *Afa m bu Jomo*, déclara-t-il, comme si Ugwu ne connaissait pas son nom. Il y a des gens qui m'appellent Kenyatta, comme le grand homme du Kenya. Je suis chasseur. »

Ugwu ne sut pas quoi répondre parce que Jomo le regardait droit dans les yeux, comme s'il s'attendait à entendre Ugwu lui relater un exploit remarquable qu'il aurait accompli.

« Quel genre d'animaux tu tues ? » demanda Ugwu. Jomo sourit jusqu'aux oreilles, car c'était pile la question qu'il avait souhaitée, et il se mit à parler de ses exploits de chasseur. Ugwu s'assit sur les marches qui menaient au jardin de derrière et l'écouta. Jamais, même le premier jour, il n'avait cru aux histoires de Jomo – comment il s'était battu à mains nues avec un léopard, avait tué deux babouins d'un seul coup de feu – mais il aimait les écouter et il remettait la lessive de Master aux jours où Jomo venait, pour pouvoir s'asseoir dehors pendant que Jomo travaillerait. Jomo bougeait avec une lenteur étudiée. Tout ce qu'il faisait, ratisser, arroser, planter, semblait empreint d'une sagesse solennelle. Il lui arrivait, alors qu'il était en train de tailler une haie, de relever la tête et déclarer : « C'est de la bonne viande, ça », puis de se diriger vers le sac en peau de chèvre attaché à l'arrière de sa bicyclette et d'en extraire sa catapulte. Une fois, il avait abattu une tourterelle perchée dans l'anacardier avec un caillou, l'avait enveloppée dans des feuilles d'arbre et mise dans son sac.

« Ne t'approche jamais de ce sac si je ne suis pas là, avait-il dit à Ugwu. Tu pourrais y trouver une tête humaine. »

Ugwu avait ri, sans nécessairement douter des paroles de Jomo pour autant. Il aurait tellement aimé que Jomo soit venu travailler aujourd'hui. Jomo aurait été la meilleure personne à qui demander où trouver de l'*arigbe* – et à qui demander conseil, d'ailleurs, sur la façon d'apaiser la colère de Master.

Il sortit de la concession et examina les plantes qui poussaient sur le

bord de la route jusqu'au moment où son œil repéra les feuilles chiffonnées, à côté de la racine d'un filao. Il n'avait jamais rien senti qui rappelle le piquant épicé de l'*arigbe* dans la nourriture fade que Master rapportait du club des enseignants ; il allait le préparer en ragoût et le servir à Master avec du riz, puis il l'implorerait. *S'il vous plaît, patron, ne me renvoyez pas à la maison. Je vais travailler en plus pour la chaussette brûlée. Je vais gagner l'argent pour la remplacer.* Il ne savait pas exactement ce qu'il pouvait faire pour gagner l'argent de la chaussette, mais c'était ce qu'il comptait dire à Master de toute façon.

Si l'*arigbe* adoucissait le cœur de Master, il pourrait peut-être en faire pousser dans le jardin, avec d'autres herbes. Il dirait à Master que le carré d'herbes aromatiques était une chose dont il pouvait s'occuper en attendant de commencer l'école, puisque la directrice de l'école des enseignants avait dit à Master qu'il ne pouvait pas entrer en cours de trimestre. Mais peut-être caressait-il trop d'espoirs, là. À quoi bon penser à un carré d'herbes si Master lui demandait de partir, si Master refusait de lui pardonner la chaussette brûlée ? Il alla dans la cuisine d'un pas rapide, posa l'*arigbe* sur le plan de travail et mesura le riz.

Quelques heures plus tard, il sentit son ventre se crisper en entendant la voiture de Master : le crissement du gravier et le grondement du moteur, avant l'arrêt dans le garage. Il était debout devant la marmite de ragoût et remuait, serrant le manche de la louche aussi fort que les crampes lui serraient l'estomac. Master lui demanderait-il de partir sans qu'il ait pu lui servir le plat ? Que dirait-il à sa famille ?

« Bonsoir, patron – Odenigbo, dit-il avant même que Master soit entré dans la cuisine.

– Oui, oui », dit Master, qui tenait des livres contre sa poitrine d'une main et sa mallette de l'autre.

Ugwu se précipita pour lui prendre les livres.

« Patron ? Vous allez manger ? demanda-t-il en anglais.

– Manger quoi ? »

Le ventre d'Ugwu se contracta encore davantage. Ugwu eut peur, quand il se pencha pour poser les livres sur la table, qu'il n'éclate.

« Du ragoût, patron.

– Du ragoût ?

– Oui, patron. Très bon ragoût, patron.

– Je vais y goûter, alors.

– Oui, patron !

– Appelle-moi Odenigbo ! » lâcha Master d'un ton sec, avant de partir prendre son bain de l'après-midi.

Après avoir servi, Ugwu se posta à côté de la porte de la cuisine et regarda Master prendre une première fourchette de riz et de ragoût, puis une autre, pour s'exclamer alors :

« Excellent, mon ami. »

Ugwu sortit de derrière la porte.

« Patron ? Je peux planter les herbes dans un petit potager. Pour préparer d'autres ragoûts comme celui-ci.

– Un potager ? » Master se tut pour boire une gorgée d'eau et tourner une page de journal. « Non, non, non. Dehors, c'est le territoire de Jomo, et dedans c'est le tien. La division du travail, mon ami. Si nous avons besoin d'herbes, nous demanderons à Jomo de s'en charger. » Ugwu adora le son des mots *division du travail, mon ami* prononcés en anglais.

« Oui, patron », répondit-il, même s'il pensait déjà au meilleur emplacement pour le carré d'herbes : à côté du Quartier des Domestiques, où Master ne mettait jamais les pieds. Il ne pouvait pas faire confiance à Jomo pour le carré d'herbes et il le cultiverait quand Master serait absent ; comme ça, il ne manquerait jamais d'*arigbe*, son herbe du pardon. Ce n'est que plus tard dans la soirée qu'il se rendit compte que Master avait dû oublier la chaussette brûlée bien avant de rentrer à la maison.

Ugwu ne tarda pas à comprendre d'autres choses. Il n'était pas un boy ordinaire ; le boy du docteur Okeke, de la maison voisine, ne dormait pas sur un lit dans une chambre, il dormait par terre dans la cuisine. Le boy du bout de la rue avec qui Ugwu allait au marché ne décidait pas quoi cuisiner, il cuisinait ce qu'on lui ordonnait de cuisiner. Et ni l'un ni l'autre n'avaient de maître ou de maîtresse qui leur donne des livres en disant : « Celui-ci est excellent, vraiment excellent. »

Les phrases des livres échappaient pour la plupart à Ugwu, mais il faisait semblant de les lire. Il ne comprenait pas non plus tout à fait les conversations de Master et ses amis, mais il les écoutait quand même et il apprenait que le monde devait en faire davantage pour les Noirs tués à Sharpeville, que l'avion-espion abattu en Russie, c'était bien fait pour les Américains, que de Gaulle s'y prenait de travers en Algérie, que les Nations unies n'arriveraient jamais à se débarrasser de Tschombé au Katanga. De temps en temps, Master se levait et haussait le verre et la voix – « À ce courageux Noir américain qu'ils ont escorté à l'université du Mississippi ! » « À Ceylan et à la première femme Premier ministre au monde ! » « À Cuba pour avoir battu les Américains à leur propre jeu ! » – et Ugwu prenait plaisir à entendre les bouteilles de bière tinter contre les verres, les verres contre les verres, les bouteilles contre les bouteilles.

D'autres amis venaient en visite le week-end et, parfois, quand Ugwu leur servait à boire, Master le présentait – en anglais, bien sûr. « Ugwu m'aide à tenir la maison. C'est un garçon très intelligent. » Ugwu continuait à décapsuler les bouteilles de bière et de Coca sans

un mot, sentant la chaleur de la fierté l'envahir depuis le bout de ses orteils. Ce qui lui plaisait tout particulièrement, c'était quand Master le présentait à des étrangers comme Mr Johnson, qui était originaire des Caraïbes et bégayait, ou le professeur Lehman, le Blanc nasillard qui venait d'Amérique et avait les yeux du vert perçant d'une jeune pousse. Ugwu avait eu un peu peur de lui la première fois qu'il l'avait vu parce qu'il avait toujours cru que seuls les esprits maléfiques avaient les yeux couleur d'herbe.

Il ne tarda pas à connaître les habitués de la maison et à leur servir leurs boissons avant que Master ne le lui demande. Il y avait le docteur Patel, l'Indien qui buvait de la bière Golden Guinea panachée de Coca. Master l'appelait *Doc*. Chaque fois qu'Ugwu apportait la noix de kola, Master disait : « Doc, tu sais que la noix de kola ne comprend pas l'anglais », avant de bénir la noix de kola en ibo. Docteur Patel riait à tous les coups, de bon cœur, et se renfonçait dans le canapé en envoyant en l'air ses jambes courtes, comme si c'était une plaisanterie qu'il n'avait encore jamais entendue. Quand Master, après avoir cassé la noix de kola, faisait passer la soucoupe, le docteur Patel prenait toujours un lobe et le mettait dans sa poche de chemise ; Ugwu ne l'avait jamais vu en manger.

Il y avait le grand et maigre professeur Ezeka, à la voix si rauque qu'il donnait l'impression de murmurer. Il levait toujours son verre et le regardait à la lumière pour vérifier qu'Ugwu l'avait bien lavé. Parfois, il apportait sa propre bouteille de gin. D'autres fois, il demandait du thé puis entreprenait d'examiner le sucrier et la boîte de lait en marmonnant : « Les bactéries ont des capacités tout à fait extraordinaires. »

Il y avait Okeoma, qui venait le plus souvent et restait le plus longtemps. Il avait l'air plus jeune que les autres invités, il était toujours en short, et ses cheveux touffus et séparés par une raie sur le côté se dressaient plus haut que ceux de Master. Ils paraissaient rêches et emmêlés, contrairement à ceux de Master, comme si Okeoma n'aimait pas se peigner. Okeoma buvait du Fanta. Certains soirs, il lisait ses poèmes à voix haute, une liasse de papiers à la main, et Ugwu, qui regardait par la porte de la cuisine, voyait tous les invités l'observer, le visage à moitié paralysé comme s'ils n'osaient pas respirer. Après, Master applaudissait et déclarait de sa voix sonore : « La voix de notre génération ! » et les applaudissements se prolongeaient jusqu'à ce qu'Okeoma lance d'un ton sec : « Ça suffit ! »

Et puis il y avait Mlle Adebayo, qui buvait du cognac comme Master et ne ressemblait en rien à l'image qu'Ugwu s'était faite d'une universitaire. Sa tantie lui avait un peu parlé des femmes de l'université. Elle était bien placée pour savoir, vu qu'elle travaillait comme femme de ménage à la Faculté des sciences le jour et comme

serveuse au club des enseignants le soir ; en plus, quelquefois, les professeurs la payaient pour qu'elle fasse le ménage chez eux. Elle disait que les femmes de l'université avaient sur leurs étagères des photos dans des cadres du temps où elles étaient étudiantes à Ibadan, en Grande-Bretagne ou en Amérique. Au petit déjeuner, elles mangeaient des œufs qui n'étaient pas bien cuits, dont le jaune remuait encore, et elles portaient des perruques lisses et souples et des robes maxi qui leur caressaient les chevilles. Une fois, tantie raconta l'histoire d'un couple, à un cocktail au club des enseignants, qui était sorti d'une jolie Peugeot 404, l'homme en élégant costume crème, la femme en robe verte. Tout le monde s'était retourné pour les regarder approcher, main dans la main, et c'est alors qu'un coup de vent avait emporté la perruque de la femme. Elle était chauve. Les femmes de l'université se lissaient les cheveux au peigne chaud parce qu'elles voulaient ressembler aux Blanches, même si ces peignes finissaient par leur brûler complètement les cheveux.

Ugwu s'était imaginé la femme chauve : belle, avec un nez qui se tenait debout sur le visage, pas un de ces nez assis et aplatis dont il avait l'habitude. Il imaginait de l'harmonie, de la délicatesse, le genre de femme dont l'éternuement, le rire et les paroles seraient aussi doux que le petit duvet tout contre la peau d'un poulet. Mais les femmes qui rendaient visite à Master, tout comme celles qu'il voyait au supermarché ou dans les rues, étaient différentes. La plupart d'entre elles portaient des perruques (quelques-unes avaient les cheveux en nattes ou tressés avec du fil), mais ce n'étaient pas de délicats brins d'herbe. Elles étaient bruyantes. La plus bruyante de toutes était Mlle Adebayo. Ce n'était pas une Ibo ; Ugwu l'aurait su à son nom, même s'il ne l'avait pas rencontrée un jour au marché avec sa bonne et ne les avait pas entendues parler entre elles un yorouba rapide et incompréhensible. Elle lui avait proposé d'attendre pour le déposer en voiture au campus, mais il l'avait remerciée en disant qu'il lui restait encore beaucoup d'achats à faire et qu'il prendrait un taxi, bien qu'il eût fini ses courses. Il n'avait pas envie de monter dans sa voiture, n'aimait pas entendre sa voix couvrir celle de Master, au salon, pour provoquer, pour argumenter. Il devait souvent se faire violence pour ne pas lever la voix à son tour, derrière la porte de la cuisine, et lui dire de la fermer, surtout quand elle traitait Master de sophiste. Il ignorait ce que signifiait *sophiste*, mais ça ne lui plaisait pas qu'elle traite Master de ça. Il n'aimait pas non plus sa façon de regarder Master. Même lorsque c'était quelqu'un d'autre qui parlait et qu'elle était censée concentrer son attention sur cette personne, elle gardait les yeux rivés sur Master. Un samedi soir, Okeoma fit tomber un verre et Ugwu entra ramasser les débris qui jonchaient le sol. Il prit tout son temps. Au salon, la conversation était plus distincte et il était plus

facile de comprendre ce que disait le professeur Ezeka. Il était presque impossible d'entendre cet homme depuis la cuisine.

« Nous devrions vraiment apporter une réponse panafricaine plus vigoureuse à ce qui se passe dans le sud des États-Unis... »

Master lui coupa la parole.

« Tu sais, le panafricanisme est essentiellement un concept européen.

– Tu t'écartes du sujet, dit le professeur Ezeka, qui secoua la tête de la façon supérieure qui lui était coutumière.

– C'est peut-être effectivement un concept européen, dit Mlle Adebayo, il n'empêche que si on considère la question dans une perspective plus large, nous appartenons tous à une seule race.

– Quelle perspective plus large ? demanda Master. La perspective plus large de l'homme blanc ! Ne vois-tu pas que nous ne sommes pas tous pareils, sauf aux yeux des Blancs ? »

Master élevait facilement la voix, avait remarqué Ugwu, et à partir de son troisième cognac il commençait à agiter son verre et se pencher en avant, de plus en plus, pour finir perché au bord de son fauteuil. Tard dans la nuit, une fois Master couché, Ugwu s'asseyait dans le même fauteuil et s'imaginait lui aussi en train de parler en anglais, avec un débit rapide, devant des invités imaginaires captivés, en employant des mots tels que *décoloniser* et *panafricain*, modelant sa voix sur celle de Master, et il gigotait dans le fauteuil jusqu'à finir lui aussi perché au bord du siège.

« Bien sûr que nous sommes tous pareils, nous avons tous en commun l'oppression blanche, répliqua Mlle Adebayo d'un ton sec. Le panafricanisme est tout simplement la réponse la plus sensée.

– Bien sûr, bien sûr, mais ce que je veux dire, c'est que la seule véritable identité authentique, pour l'Africain, c'est la tribu, dit Master. Je suis nigérian parce que l'homme blanc a créé le Nigeria et m'a donné cette identité. Je suis noir parce que l'homme blanc a construit la notion de *noir* pour la rendre la plus différente possible de son *blanc* à lui. Mais j'étais ibo avant l'arrivée de l'homme blanc. »

Le professeur Ezeka, ses jambes maigres croisées, renifla en secouant la tête.

« Mais c'est à cause de l'homme blanc que tu as pris conscience d'être ibo. L'idée même de pan-ibo ne s'est formée qu'en réaction à la domination blanche. Il faut comprendre que la tribu telle qu'elle existe aujourd'hui est un produit colonial au même titre que la nation et la race. » Le professeur Ezeka décroisa et recroisa ses jambes.

« L'idée de pan-ibo existait bien avant l'homme blanc ! cria Master. Demande donc aux anciens de ton village de te parler de ton histoire.

– Le problème, c'est qu'Odenigbo est un tribaliste incorrigible, nous devons le faire taire », dit Mlle Adebayo.

Alors elle eut ce geste qui sidéra Ugwu : elle se leva en riant, se dirigea vers Master et lui ferma les lèvres entre ses doigts. Elle resta là un temps qui parut très long, sa main sur la bouche de Master. Ugwu imagina la salive mêlée de cognac de Master au contact de ses doigts. Il se raidit en ramassant les éclats de verre. Il aurait aimé que Master ne se contente pas de secouer la tête comme si toute cette affaire était très drôle.

À partir de ce moment, Mlle Adebayo devint une menace. Elle ressemblait de plus en plus à une chauve-souris, avec son visage pincé, son teint terne et ses robes imprimées qui gonflaient autour de son corps comme des ailes. Ugwu lui servait à boire en dernier et passait de longues minutes à s'essuyer les mains dans un torchon avant de lui ouvrir la porte. Il craignait qu'elle épouse Master, qu'elle amène à la maison sa bonne qui parlait yorouba, détruise son carré d'herbes et lui dise ce qu'il pouvait ou ne pouvait pas cuisiner. Jusqu'au jour où il surprit une conversation entre Master et Okeoma.

« Elle n'avait pas l'air d'avoir envie de rentrer chez elle, aujourd'hui, dit Okeoma. *Nwoke m*, tu es sûr que tu n'as pas des vues sur elle ?

– Ne dis pas n'importe quoi.

– Si tu le faisais, personne n'en saurait rien à Londres.

– Écoute, écoute...

– Je sais qu'elle ne t'intéresse pas de ce point de vue-là, mais ce qui persiste à m'étonner, c'est ce que ces femmes peuvent bien te trouver. »

Okeoma éclata de rire et Ugwu fut soulagé. Il ne voulait pas que Mlle Adebayo – ni aucune femme, quelle qu'elle soit – fasse irruption dans leur vie et la perturbe. Certains soirs, si les invités partaient de bonne heure, il s'asseyait par terre au salon et écoutait Master parler. Master parlait principalement de choses qu'Ugwu ne comprenait pas, comme si le cognac lui faisait oublier qu'Ugwu n'était pas un de ses invités. Mais ce n'était pas grave. Tout ce que voulait Ugwu, c'était la voix grave, la mélodie de l'ibo teinté d'anglais, le miroitement des épaisses lunettes.

Cela faisait quatre mois qu'il était au service de Master quand ce dernier lui dit :

« Une femme qui m'est chère vient passer le week-end. Très chère. Veille à ce que la maison soit propre. Je commanderai à manger au club des enseignants.

– Mais, patron, je sais cuisiner, dit Ugwu, pris d'un sombre pressentiment.

– Elle vient de rentrer de Londres, mon ami, et elle aime son riz préparé d'une façon particulière. Du riz frit, je crois. Je ne suis pas certain que tu saurais préparer quelque chose qui convienne. » Master

tourna le dos, prêt à partir.

« Je peux préparer ça, s'empressa de dire Ugwu, même s'il n'avait aucune idée de ce que c'était que le riz frit. Laissez-moi préparer le riz et vous, vous amenez le poulet du club des enseignants.

– Habile négociation, répondit Master en anglais. Bon, d'accord. Tu prépares le riz.

– Oui, patron », dit Ugwu.

Plus tard, il fit les chambres et nettoya les toilettes en frottant soigneusement, comme il le faisait toujours, mais Master regarda et déclara que ce n'était pas assez propre, puis il sortit acheter un autre flacon de Vim et demanda, d'un ton cassant, pourquoi Ugwu ne nettoyait pas les interstices du carrelage. Ugwu les nettoya de nouveau. Il frotta jusqu'à ce que la sueur dégouline le long de son visage, jusqu'à ce que son bras lui fasse mal. Et le samedi, en cuisinant, il se sentit se hérissier. Master ne s'était jamais plaint de son travail jusqu'à présent. C'était la faute de cette femme, cette femme si chère aux yeux de Master qu'il ne le laissait même pas cuisiner pour elle. Tout juste rentrée de Londres, hein.

Lorsque la porte sonna, il marmonna un sort à mi-voix, appelant sur elle des gonflements d'estomac par absorption d'excréments. Il entendit la voix de Master, plus forte, excitée et enfantine, suivie d'un long silence et il imagina leur étreinte, son corps hideux serré contre celui de Master. C'est alors qu'il entendit sa voix. Il s'immobilisa. Il avait toujours cru que personne ne pouvait égaler l'anglais de Master, ni le professeur Ezekia, dont l'anglais était à peine audible, ni Okeoma, qui le parlait comme si c'était de l'ibo, avec les mêmes modulations et les mêmes pauses, ni Patel, qui le prononçait avec une cadence effacée. Pas même l'homme blanc qu'était le professeur Lehman, dont les mots sortaient péniblement par le nez, n'atteignait à la dignité des accents de Master. L'anglais de Master était une musique, mais ce qu'Ugwu entendait à présent de la bouche de cette femme était magique. C'était là une langue supérieure, un parler lumineux, le genre d'anglais qu'il entendait à la radio de Master et qui s'égrenait avec précision, rapide et parfaitement articulé. Il lui fit penser à une igname qu'on découpe avec un couteau fraîchement aiguisé, à la perfection facile de chaque tranche.

« Ugwu ! lui lança Master. Apporte du Coca ! »

Ugwu alla au salon. Elle sentait la noix de coco. Il la salua, d'un « bonjour » à peine marmonné, les yeux rivés au sol.

« Kedu ? demanda-t-elle.

– Je vais bien, ma'ame. »

Il ne la regardait toujours pas. Quand il décapsula la bouteille, elle rit à quelque chose que disait Master. Ugwu s'apprêtait à verser le Coca froid dans son verre quand elle lui toucha la main en disant :

« *Rapuba*, ne t'inquiète pas pour ça. »

Elle avait la main légèrement moite.

« Oui, ma'ame.

– Ton maître me dit que tu t'occupes très bien de lui, Ugwu », ajouta-t-elle. Ses paroles en ibo étaient plus mélodieuses qu'en anglais, et il fut déçu de l'aisance avec laquelle elles sortaient. Il aurait aimé qu'elle bafouille en ibo ; il ne s'était pas attendu à ce qu'un anglais d'une telle perfection coexiste avec un ibo également parfait.

« Oui, ma'ame, marmonna-t-il, les yeux toujours braqués sur le sol.

– Qu'est-ce que tu nous as mitonné, mon ami ? » demanda Master, comme s'il ne le savait pas. Sa voix avait un ton enjoué plutôt agaçant.

« Je sers maintenant, patron », dit Ugwu, en anglais, pour regretter aussitôt de ne pas avoir dit « Je vais servir », qui sonnait mieux, qui l'aurait impressionnée davantage. Quand il mit le couvert, il se retint de jeter des coups d'œil au salon, bien qu'il entendît son rire et la voix de Master, avec son nouveau timbre énervant.

Il la regarda enfin lorsqu'ils s'assirent à table, elle et Master. Son visage ovale était lisse comme un œuf, d'une riche couleur de terre gorgée d'eau, elle avait de grands yeux fendus et donnait l'impression qu'elle n'aurait pas dû marcher et parler comme tout le monde ; elle avait sa place dans une vitrine comme celle du bureau de Master, où les gens pourraient admirer les courbes pleines de son corps, où sa perfection serait préservée. Elle avait les cheveux longs ; chacune des nattes qui pendaient le long de son cou se terminait par une petite touffe soyeuse. Elle souriait facilement ; ses dents avaient le même éclat que le blanc de ses yeux. Il ne savait pas depuis combien de temps il la dévisageait lorsque Master dit :

« Ugwu se débrouille beaucoup mieux que ça, d'habitude. Il fait un ragoût du tonnerre.

– C'est assez fade, dit-elle, mais au moins ce n'est pas mauvais ». Elle sourit à Master, avant de se tourner vers Ugwu. « Je te montrerai comment cuisiner le riz comme il faut, Ugwu, sans mettre autant d'huile.

– Oui, ma'ame », dit Ugwu.

Il avait inventé ce qu'il imaginait être du riz frit en faisant frire le riz à l'huile d'arachide, dans le vague espoir que ça les enverrait tous les deux aux toilettes en vitesse. Maintenant, pourtant, il voulait préparer un plat parfait, un riz *jollof* savoureux ou bien son ragoût spécial à l'*arigbe*, pour lui montrer comme il cuisinait bien. Il remit la vaisselle à plus tard pour que l'eau coulant du robinet ne noie pas le son de sa voix. Lorsqu'il leur servit le thé, il prit tout son temps pour réarranger les biscuits sur la petite assiette afin de pouvoir s'attarder davantage et l'écouter, si bien que Master finit par dire : « C'est très bien comme ça, mon ami. » Elle s'appelait Olanna. Mais Master n'avait

prononcé son nom qu'une seule fois ; il l'appelait surtout *nkem*, ma mienne. Ils discutèrent de la querelle entre le Sardauna et le Premier ministre de la Région Ouest, puis Master parla de devoir attendre qu'elle emménage à Nsukka, ajoutant qu'après tout ce n'était plus qu'une question de semaines. Ugwu retint son souffle pour s'assurer qu'il avait bien entendu. Master riait, maintenant, et disait : « Mais nous vivrons ici ensemble, *nkem*, et tu pourras aussi garder l'appartement d'Elias Avenue. »

Elle allait emménager à Nsukka. Elle allait vivre dans cette maison. Ugwu s'éloigna de la porte et plongea le regard dans la casserole, sur la cuisinière. Sa vie allait changer. Il apprendrait à faire le riz frit et il devrait utiliser moins d'huile et recevoir des ordres d'elle. Il se sentait triste, et pourtant sa tristesse n'était pas totale ; il était aussi dans l'attente, il ressentait une excitation qu'il ne comprenait pas tout à fait.

Ce soir-là, pendant qu'il lavait les draps de Master dans le jardin de derrière, près du citronnier, il leva les yeux de la cuvette d'eau savonneuse et l'aperçut debout à la porte, qui le regardait. Au début, il crut que c'était son imagination car les gens auxquels il pensait le plus lui apparaissaient souvent dans des visions. Il avait tout le temps des conversations imaginaires avec Anulika, et, la nuit, juste après qu'il s'était touché, Nnesinachi lui apparaissait brièvement, un sourire mystérieux aux lèvres. Olanna, cependant, était vraiment sur le seuil de la porte. Elle avançait dans sa direction. Elle ne portait qu'un lappa noué autour de la poitrine et, la regardant marcher, il s'imagina qu'elle était une noix de cajou jaune, mûre et bien formée.

« Ma'ame ? Vous voulez quelque chose ? » demanda-t-il. Il savait que s'il tendait la main et touchait son visage, il lui trouverait la consistance du beurre, du type que Master déballait d'un paquet en papier et tartinait sur son pain.

« Laisse-moi t'aider. » Elle montra du doigt le drap qu'il était en train de rincer et, lentement, il sortit le drap dégoulinant. Elle l'attrapa par un bout et recula. « Tourne le tien dans ce sens », dit-elle.

Il tourna son bout du drap vers sa droite, tandis qu'elle tournait vers sa droite à elle, et ils regardèrent l'eau sortir. Le drap était glissant.

« Merci, ma'ame », dit-il.

Elle sourit. Sous l'effet de son sourire, il se sentit plus grand.

« Oh, regarde, ces papayes sont presque mûres. *Lotekwa*, n'oublie pas de les cueillir. »

Il y avait quelque chose de lisse dans sa voix et en elle ; elle était comme la pierre qui se trouve juste en dessous d'une source jaillissante, polie par des années et des années d'eau étincelante, et lorsqu'on la regardait, c'était comme si on trouvait une de ces pierres, sachant qu'elles sont si rares. Il la suivit des yeux quand elle rentra dans la maison.

Il ne voulait pas partager son boulot, désireux de rester le seul à s'occuper de Master, il ne voulait pas chambouler l'équilibre de sa vie avec Master, et pourtant la pensée de ne pas la revoir était soudain insupportable. Plus tard, après le dîner, il gagna la chambre de Master sur la pointe des pieds et colla l'oreille à la porte. Elle poussait des gémissements sonores, des bruits qui lui ressemblaient si peu, tant ils étaient incontrôlés, enivrants et rauques. Il resta là longtemps, jusqu'à ce que cessent les gémissements, puis il repartit alors dans sa chambre.

1 Concession : désigne un système de logement organisé autour d'une cour centrale, avec cuisine et salle de bains communes à toutes les familles, chaque unité donnant également sur une arrière-cour. Les familles aisées disposent d'une concession entière. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

2 Le repas type se compose d'une sorte de soupe ou ragoût, qu'on appelle en général sauce, accompagné d'un féculent (garri, fufou...) : on roule ce dernier en boulettes qu'on trempe dans la sauce.

3 Lappa : sorte de pagne qui se porte noué autour de la taille avec un corsage, ou autour de la poitrine. Les hommes, aussi bien que les femmes, en portent.

Olanna hochait la tête en cadence sur la musique « high-life » de l'autoradio. Elle avait la main sur la cuisse d'Odenigbo ; elle la levait chaque fois qu'il voulait changer de vitesse puis la reposait, et riait quand il la traitait d'Aphrodite perturbatrice pour la taquiner. C'était grisant d'être assise à côté de lui, les vitres de la voiture baissées, dans l'air où flottaient la poussière et les rythmes langoureux de Rex Lawson. Il donnait une conférence deux heures plus tard, mais avait tenu à l'accompagner à l'aéroport d'Enugu et, même si elle avait fait mine de protester, c'était ce qu'elle souhaitait. Tandis qu'ils traversaient les rues étroites de Milliken Hill, bordées d'un profond caniveau d'un côté, d'une colline raide de l'autre, elle ne lui dit pas qu'il roulait un peu trop vite. Elle ne regarda pas non plus le panneau écrit à la main, en bord de route, qui proclamait en lettres grossières : MIEUX VAUT ARRIVER EN RETARD QUE JAMAIS.

Quand ils approchèrent de l'aéroport, elle fut déçue d'apercevoir les formes blanches et fuselées des avions qui s'élevaient dans le ciel. Il se gara sous l'entrée à colonnades. Des porteurs encerclèrent la voiture en criant : « Missié ? Ma'ame ? Vous avez bagages ? » mais Olanna les entendit à peine, car il l'avait attirée contre lui.

« Je meurs d'impatience, *nkem* », dit-il en pressant ses lèvres contre les siennes. Il avait un goût de marmelade d'oranges. Elle voulait lui dire qu'elle mourait d'impatience, elle aussi, d'emménager à Nsukka, mais il le savait, de toute façon, et il avait sa langue dans sa bouche, et elle sentit une chaleur nouvelle entre ses jambes.

Un coup de klaxon retentit. Un porteur s'écria :

« Hé, cet endroit c'est pour chargement, oh ! Chargement seulement ! »

Odenigbo finit par la lâcher et sauta de la voiture pour sortir sa valise du coffre. Il la porta au comptoir de la compagnie aérienne.

« Bon voyage, *ije oma*, dit-il.

– Sois prudent au volant », répondit-elle.

Elle le regarda s'éloigner : un homme à la charpente massive, en pantalon kaki et chemisette encore raide du repassage. Il projetait ses jambes avec une assurance agressive, de la démarche de quelqu'un qui ne demanderait pas son chemin, mais conservait la certitude qu'il finirait bien par arriver à destination. Une fois qu'il eut démarré, elle baissa la tête et renifla. Ce matin, sur une impulsion, elle avait mis

quelques touches de son Old Spice, sans le lui dire parce qu'il aurait ri. Il n'aurait pas compris la superstition qui lui faisait emporter avec elle une bouffée de son odeur. Comme si celle-ci pouvait, du moins pour un temps, étouffer ses questions et la rendre un peu plus semblable à lui, un peu plus assurée, un peu moins portée à douter.

Elle se tourna vers le billettiste et écrivit son nom sur un bout de papier.

« Bonjour. Un aller simple pour Lagos, s'il vous plaît.

– Ozobia ? » Un grand sourire éclaira le visage vérolé du billettiste.
« La fille du chef Ozobia ?

– Oui.

– Oh ! Félicitations, madame. Je vais demander au porteur de vous emmener au salon VIP. » Le billettiste se tourna. « Ikenna ! Où est cet imbécile ? Ikenna ! »

Olanna secoua la tête et sourit.

« Non, ce n'est pas la peine. » Elle sourit à nouveau, d'un sourire rassurant, pour bien lui faire comprendre que ce n'était pas sa faute si elle n'avait pas envie d'attendre au salon VIP.

Le hall de l'aéroport était bondé. Olanna s'assit en face de trois petits enfants en claquettes et vêtements élimés qui pouffaient de rire de temps à autre, malgré les regards sévères de leur père. Une vieille femme au visage revêche et ridé, leur grand-mère, était assise plus près d'Olanna, son sac à main serré contre elle, et murmurait toute seule. Olanna sentait l'odeur de moisi de son *lappa* ; elle avait dû l'extirper d'une vieille malle pour l'occasion. Lorsqu'une voix claire annonça l'arrivée d'un vol Nigeria Airways, le père se leva d'un bond puis se rassit.

« Vous devez attendre quelqu'un, lui dit Olanna en ibo.

– Oui, *nwanne m*, mon frère revient de l'étranger après quatre ans d'études là-bas. » Son dialecte owerri avait un fort accent de la campagne.

« Eh ! » fit Olanna. Elle avait envie de lui demander d'où, exactement, revenait son frère et ce qu'il avait étudié, mais elle s'abstint. Peut-être l'ignorait-il.

La grand-mère se tourna vers Olanna.

« C'est le premier de notre village à aller à l'étranger, et les nôtres ont préparé une danse en son honneur. La troupe de danseurs nous accueillera à Ikeduru. » Elle sourit fièrement, découvrant des dents brunes. Elle avait un accent encore plus prononcé ; il était difficile de comprendre tout ce qu'elle disait. « Les autres femmes sont jalouses, mais est-ce ma faute à moi si leurs fils ont la cervelle vide et si mon fils à moi a gagné la bourse d'études des Blancs ? »

L'arrivée d'un autre vol fut annoncée et le père dit :

« *Chere* ! C'est lui ? C'est lui ! »

Les enfants se levèrent et le père leur demanda de se rasseoir, pour se lever à son tour. La grand-mère serrait son sac à main contre son ventre. Olanna regarda l'avion descendre. Il atterrit et, juste au moment où il se mettait à rouler sur la piste, la grand-mère poussa un cri et lâcha son sac à main.

Olanna en fut saisie :

« Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– Mama ! s'écria le père.

– Pourquoi il s'arrête pas ? demanda la grand-mère, qui se prit la tête à deux mains avec désespoir. *Chi m !* Mon Dieu ! Ça va mal ! Où est-ce qu'il emmène mon fils, maintenant ? Est-ce que vous m'avez trompée, vous autres ?

– Mama, il va s'arrêter, dit Olanna. Il fait toujours ça quand il atterrit. » Elle ramassa le sac puis prit la main vieille et calleuse de son aînée dans la sienne. « Il va s'arrêter », répéta-t-elle.

Elle lui tint la main jusqu'à ce que l'avion s'arrête, et la grand-mère se dégagea alors en grommelant quelque chose sur le compte des imbéciles qui ne savent pas construire des avions correctement. Olanna regarda la famille partir d'un pas pressé vers la porte des arrivées. Quelques minutes plus tard, quand elle se dirigea à son tour vers sa porte d'embarquement, elle se retourna à plusieurs reprises dans l'espoir d'entrevoir le fils de retour de l'étranger. Mais elle ne le vit pas.

Elle eut un vol agité. L'homme qui était assis à côté d'elle mangeait de la kola amère en croquant bruyamment et quand il se tournait pour lui faire la conversation, elle s'écartait, tant et si bien qu'elle se retrouva peu à peu plaquée contre la paroi de l'avion.

« Il faut que je vous le dise, vous êtes si belle », lui dit-il.

Elle sourit, le remercia et garda les yeux rivés sur son journal. Odenigbo serait amusé quand elle lui parlerait de cet homme, de même qu'il riait toujours de ses admirateurs, fort de la confiance indéfectible qu'il lui vouait. C'était ce qui l'avait attirée chez lui, en ce jour de juin deux ans plus tôt à Ibadan, une des ces journées pluvieuses qui affichaient le bleu indigo du crépuscule alors qu'il n'était que midi. Elle était rentrée d'Angleterre pour des vacances. Elle était engagée dans une relation sérieuse avec Mohammed. Au début, elle ne remarqua pas Odenigbo, qui faisait la queue au théâtre de l'université pour acheter un billet, quelques places devant elle. Peut-être ne l'aurait-elle jamais remarqué s'il n'y avait eu un homme blanc aux cheveux argentés derrière elle, et si le caissier n'avait pas fait signe à ce Blanc d'avancer. « Venez, monsieur, je vais vous servir », avait dit le caissier avec cet accent « blanc » comiquement forcé que les gens sans instruction aimaient adopter.

Olanna en fut contrariée, mais modérément parce qu'elle savait que

la file avançait vite, de toute façon. Elle fut donc surprise de la scène qui suivit, déclenchée par un homme en saharienne et pantalon marron, qui tenait un livre à la main : Odenigbo. Il remonta jusqu'à l'avant, ramena le Blanc dans la queue, puis s'en prit au caissier en criant. « Espèce de pauvre ignorant ! Vous voyez une personne blanche et vous pensez qu'elle vaut mieux que vos propres frères ? Vous devez présenter vos excuses à tous les gens de cette queue ! Tout de suite ! »

Olanna l'avait regardé attentivement, lui et l'arc de ses sourcils derrière les lunettes, la lourde charpente de son corps, en réfléchissant déjà à la façon la moins blessante dont elle pourrait se détacher de Mohammed. Peut-être aurait-elle su qu'Odenigbo était différent même s'il n'avait pas pris la parole : sa coiffure à elle seule, dressée en grande auréole, le proclamait. Mais on voyait aussi, indéniablement, que c'était quelqu'un de soigné ; il ne faisait pas partie de ces gens qui recourent à la négligence pour nourrir leur radicalisme. Elle sourit et dit : « Bien joué ! » lorsqu'il passa devant elle, et c'était la chose la plus audacieuse qu'elle ait jamais faite, la première fois de sa vie qu'elle réclamait l'attention d'un homme. Il s'arrêta et se présenta :

« Je m'appelle Odenigbo.

– Olanna », dit-elle, et plus tard il lui raconterait que la magie avait crépité dans l'air, il lui dirait qu'à ce moment-là il avait éprouvé un désir si fort que son bas-ventre en était douloureux.

Lorsqu'elle sentit enfin ce désir, elle fut surprise avant toute autre chose. Elle ignorait que les coups de reins d'un homme pouvaient suspendre la mémoire, qu'il était possible d'être en équilibre dans un lieu où elle ne pouvait ni penser ni se souvenir, seulement ressentir. Cette intensité n'avait pas décliné après deux ans, pas plus que son admiration craintive pour les excentricités pleines d'assurance et la féroce moralité d'Odenigbo. Mais elle craignait que ce ne fût parce qu'ils consumaient leur relation à petites gorgées : elle le voyait lorsqu'elle venait pour les vacances ; ils s'écrivaient ; ils se téléphonaient. À présent qu'elle était rentrée au Nigeria, ils allaient vivre ensemble et elle n'arrivait pas à comprendre qu'il ne manifeste aucune incertitude. Il était trop confiant.

Elle regarda les nuages derrière son hublot, buissons de fumée flottant à la dérive, et se dit qu'ils étaient bien fragiles.

*

Au départ, Olanna ne voulait pas dîner avec ses parents, d'autant moins qu'ils avaient invité le chef Okonji. Mais sa mère vint dans sa chambre la prier de se joindre à eux ; ce n'était pas tous les jours qu'ils recevaient le ministre des Finances, et ce dîner avait une importance accrue en raison du contrat de construction que son père voulait

décrocher. « Mets quelque chose de joli, *Biko*. Kainene va s'habiller, elle aussi », avait ajouté sa mère, comme si, d'une certaine manière, évoquer sa sœur jumelle donnait une légitimité à l'ensemble.

Olanna lissa sa serviette sur ses genoux et sourit au domestique qui déposait à côté d'elle une assiette garnie de deux moitiés d'avocat. Son uniforme blanc était tellement amidonné que son pantalon semblait taillé dans du carton.

« Merci, Maxwell.

– Oui, tante », bafouilla Maxwell, avant de s'éloigner avec son plateau.

Olanna balaya la table du regard. Ses parents accordaient leur entière attention au chef Okonji, ils hochaient la tête avec enthousiasme en l'écoutant évoquer une réunion récente avec le Premier ministre Balewa. Kainene examinait son assiette avec cet air condescendant qui n'appartenait qu'à elle, comme si elle se gaussait de l'avocat. Aucun d'eux ne remercia Maxwell. Olanna aurait aimé qu'ils le fassent ; c'était tellement simple de reconnaître le caractère humain des gens qui les servaient. Elle l'avait suggéré, une fois ; son père avait répondu qu'il les payait bien et sa mère qu'en les remerciant ils leur donneraient la possibilité de manquer de respect, tandis que Kainene, comme d'habitude, était restée silencieuse, arborant une expression d'ennui.

« C'est le meilleur avocat que j'aie mangé depuis longtemps, dit le chef Okonji.

– Il vient d'une de nos fermes, dit la mère d'Olanna. Celle qui est près d'Asaba.

– Je demanderai au domestique de vous en préparer un sac, dit son père.

– Excellent, renchérit le chef Okonji. Olanna, j'espère que vous savourez le vôtre, eh ? Vous le regardez comme s'il allait vous mordre ! »

Là-dessus il partit d'un gros éclat de rire, excessif, auquel les parents d'Olanna s'empressèrent de se joindre.

« Il est très bon. » Olanna leva la tête. Le sourire du chef Okonji avait quelque chose de mouillé. La semaine précédente, lorsqu'il lui avait glissé sa carte de visite dans la main, au Ikoyi Club, ce sourire l'avait inquiétée parce qu'on aurait dit que le mouvement de ses lèvres remplissait sa bouche d'une salive qui risquait de couler sur son menton.

« J'espère que vous avez réfléchi à ma proposition de nous rejoindre au ministère, Olanna. Nous avons besoin de cerveaux de premier ordre comme le vôtre.

– Combien de gens se voient offrir un travail par le ministre des Finances en personne ? » commenta sa mère, sans s'adresser à

personne en particulier, et un sourire éclaira son visage ovale, au teint foncé, qui était si proche de la perfection et d'une telle symétrie que ses amis l'appelaient Art.

Olanna posa sa cuillère.

« J'ai décidé d'aller à Nsukka. Je vais partir dans quinze jours. »

Elle vit son père pincer les lèvres. La main de sa mère resta un instant suspendue dans l'air, comme si la nouvelle était trop tragique pour qu'elle continue à saler son avocat.

« Je croyais que tu n'avais pas encore pris ta décision, dit sa mère.

– Je ne peux pas traîner trop longtemps, sinon ils offriront le poste à quelqu'un d'autre, répliqua Olanna.

– Nsukka ? C'est ça ? Vous avez décidé de vous installer à Nsukka ? demanda le chef Okonji.

– Oui. J'ai fait une demande pour un poste d'assistant au Département de Sociologie et je viens de l'obtenir », dit Olanna. D'habitude elle aimait son avocat sans sel, mais là il était fade, presque écœurant.

« Ah. Alors comme ça vous nous abandonnez à Lagos », dit le chef Okonji. Son visage parut fondre, se ratatiner. Puis il se tourna et demanda, avec trop d'entrain : « Et vous, Kainene, quoi de neuf ? »

Kainene regarda le chef Okonji droit dans les yeux, lui adressant ce regard si dénué d'expression, si vide, qu'il en était presque hostile.

« Oui, quoi de neuf, hein ? » Elle dressa les sourcils. « Moi aussi, je vais faire bon usage de mon diplôme fraîchement acquis. Je vais m'installer à Port Harcourt pour y gérer les entreprises de papa. »

Olanna regrettait de ne plus avoir ces éclairs, ces moments où elle savait ce que pensait Kainene. Quand elles étaient à l'école primaire, il leur arrivait de se regarder et d'éclater de rire, sans dire un mot, parce qu'elles pensaient à la même plaisanterie. Elle doutait que Kainene ait encore de ces éclairs, aujourd'hui, dans la mesure où elles ne parlaient plus jamais de ce genre de choses. Elles ne parlaient plus jamais de rien.

« Kainene va donc diriger l'usine de ciment ? demanda le chef Okonji en se tournant vers leur père.

– Elle supervisera tout ce que nous avons dans l'Est, aussi bien les usines que nos nouveaux intérêts pétroliers. Elle a toujours eu un excellent sens des affaires.

– Celui qui a dit qu'on était perdant à avoir des jumelles est un menteur, dit le chef Okonji.

– Kainene ne vaut pas juste un fils, elle en vaut deux », renchérit son père. Il jeta un coup d'œil à Kainene, qui détourna le regard comme si la fierté qui éclairait le visage de son père était sans importance, et Olanna ramena vite les yeux sur son assiette pour qu'aucun des deux ne remarque qu'elle les observait. L'assiette était élégante, du même

ton vert clair que les deux moitiés d'avocat.

« Et si vous veniez tous chez moi ce week-end, eh ? » proposa le chef Okonji. Ne serait-ce que pour goûter à la sauce de poisson au poivre de mon cuisinier. C'est un garçon qui vient de Nembe, alors le poisson frais, ça le connaît ! »

Les parents d'Olanna gloussèrent bruyamment. Elle ne voyait pas très bien ce qu'il y avait de drôle, mais c'était la boutade du ministre.

« Quelle merveilleuse idée, dit le père d'Olanna.

– Ce sera agréable d'y aller tous avant le départ d'Olanna pour Nsukka », ajouta sa mère.

Olanna se sentit prise d'une légère irritation, comme une démangeaison sur sa peau.

« J'adorerais venir, dit-elle, mais je ne serai pas là ce week-end.

– Tu ne seras pas là ? » interrogea son père. Elle se demanda si l'expression de son regard était une supplication. Elle se demanda aussi dans quels termes ses parents avaient promis au chef Okonji une aventure avec elle en échange du contrat. L'avaient-ils exprimé en mots, clairement, ou l'avaient-ils laissé entendre ?

« J'ai prévu d'aller à Kano pour voir oncle Mbaezi et la famille, ainsi que Mohammed, répondit-elle.

– Je vois », fit son père en piquant un morceau d'avocat.

Olanna but une gorgée d'eau sans ajouter un mot.

Après le dîner, ils sortirent sur le balcon pour le digestif. Olanna aimait ce rituel d'après-dîner, il lui arrivait souvent de délaissier ses parents et les invités pour s'accouder à la balustrade et regarder les grands lampadaires qui éclairaient les chemins en contrebas, si vifs que la piscine en paraissait argentée et que les rouges et les roses des hibiscus et des bougainvillées se nimbaient d'une patine incandescente. La première et unique fois où Odenigbo lui avait rendu visite à Lagos, ils s'étaient mis à la balustrade en regardant la piscine et Odenigbo avait jeté un bouchon de liège et l'avait regardé s'enfoncer dans l'eau. Il avait bu beaucoup de cognac et, lorsque le père d'Olanna dit que l'idée même de l'université de Nsukka était idiote, que le Nigeria n'était pas mûr pour une université autochtone et que recevoir le soutien d'une université américaine – plutôt que d'une vraie université de Grande-Bretagne – était pure sottise, il répondit en haussant la voix. Olanna aurait cru qu'il comprendrait que son père cherchait seulement à l'énervier et à lui montrer qu'il n'était pas impressionné par un maître de conférences de l'université de Nsukka. Elle aurait cru qu'il laisserait glisser les paroles de son père. Mais il n'avait cessé de hausser la voix en soutenant que Nsukka était indépendante de toute influence coloniale, et elle avait souvent cligné des yeux pour lui faire signe d'arrêter, mais peut-être ne l'avait-il pas remarqué, car la terrasse était dans la pénombre. Pour finir, le

téléphone avait sonné et mis un terme à la conversation. Olanna voyait bien, dans les yeux de ses parents, qu'il avait gagné leur respect malgré eux, mais cela ne les avait pas empêchés de lui dire qu'Odenigbo était fou, que ce n'était pas l'homme qu'il lui fallait, que c'était un de ces universitaires exaltés qui parlent et parlent et saoulent tout le monde jusqu'à ce que plus personne ne comprenne de quoi il est question.

« Quelle douce fraîcheur, ce soir », dit le chef Okonji dans son dos. Olanna se retourna. Elle ignorait à quel moment ses parents et Kainene étaient rentrés.

« Oui. »

Le chef Okonji se tenait devant elle. Son *abada* était brodé de fils d'or au col. Elle regarda son cou qui formait des bourrelets de gras et l'imagina écartant les plis quand il prenait son bain.

« Et demain ? On donne un cocktail à l'hôtel Ikoyi, dit-il. Il y a certains expatriés que je veux vous faire rencontrer à tous. Ils cherchent un terrain et je peux m'arranger pour qu'ils achètent à votre père pour cinq ou six fois le prix.

– Demain, je fais une tournée de bienfaisance pour Saint-Vincent-de-Paul. »

Le chef Okonji se rapprocha.

« Je n'arrive pas à te chasser de mes pensées », dit-il, et elle sentit une brume d'alcool se déposer sur sa figure.

« Je ne suis pas intéressée, chef.

– Je n'arrive tout simplement pas à te chasser de mes pensées, répéta le chef Okonji. Écoute, tu n'as pas besoin de travailler au ministère. Je peux te nommer à un conseil, n'importe lequel, à toi de choisir, et je te ferai meubler un appartement où tu voudras. »

Il l'attira à lui et, dans un premier temps, Olanna ne fit rien, gardant son corps inerte contre le sien. Elle avait l'habitude de ça, que des hommes qui se baladent nimbés d'un nuage de bon droit gorgé d'eau de Cologne l'empoignent à pleines mains, présument que, parce qu'ils étaient puissants et la trouvaient belle, ils étaient faits l'un pour d'autre. Elle finit par le repousser, non sans un vague dégoût quand elle sentit ses mains s'enfoncer dans son torse mou.

« Arrêtez, chef. »

Il avait les yeux fermés.

« Je t'aime, crois-moi. Je t'aime vraiment. »

Elle s'échappa de son étreinte et rentra dans la maison. Les voix de ses parents lui parvinrent assourdies du salon. Avant de monter, elle s'arrêta pour humer les fleurs qui fanaient dans un vase, sur une console près de l'escalier, même si elle savait qu'elles auraient perdu leur parfum. Sa chambre lui sembla étrangère, avec ses tons de bois chauds, ses meubles acajou, sa moquette bordeaux où les pieds

s'enfonçaient, cette débauche d'espace qui poussait Kainene à appeler leurs chambres des *appartements*. L'exemplaire du *Lagos Life* était toujours sur son lit ; elle l'attrapa et regarda sa photo en page cinq, prise avec sa mère lors d'un cocktail donné par le haut commissaire britannique, toutes deux l'air suffisant et satisfait. Sa mère l'avait tirée près d'elle en voyant approcher un photographe ; ensuite, quand le flash s'était éteint, Olanna avait fait signe au photographe de venir et l'avait prié de ne pas publier la photo. Il l'avait regardée bizarrement. Elle se rendait compte à présent que c'était idiot de sa part ; jamais il ne pourrait comprendre, bien sûr, combien il lui était pénible de faire partie du clinquant qui constituait la vie de ses parents.

Elle lisait dans son lit quand sa mère frappa à la porte et entra.

« Ah, tu lis. » Elle tenait des rouleaux de tissu à la main. « Le chef vient de partir. Il m'a chargée de te saluer. »

Olanna avait envie de demander s'ils lui avaient promis une aventure avec elle, tout en sachant qu'elle ne le ferait jamais.

« C'est quoi, ces tissus ? »

– Le chef a envoyé son chauffeur les chercher dans la voiture avant de partir. C'est la dernière collection de dentelles d'Europe. Tu vois ? Très joli, *i fukwa* ? »

Olanna palpa le tissu.

« Oui, très joli. »

– Tu as vu ce qu'il portait aujourd'hui ? Original ! *Ezigbo* ! » Sa mère s'assit à côté d'elle. « Et il paraît qu'il ne porte jamais deux fois la même tenue, tu sais ? Dès qu'il a porté un vêtement une fois, il le donne à ses boys. »

Olanna imagina les coffres en bois de ces pauvres boys remplis de dentelles incongrues, des boys qui, elle en était sûre, ne devaient pas toucher grand-chose en fin de mois et qui se retrouvaient propriétaires de caftans et d'*abadas* qu'ils n'auraient jamais l'occasion de porter. Elle était fatiguée. Les conversations avec sa mère la fatiguaient.

« Lequel veux-tu, *nne* ? Je vais faire une jupe longue et un corsage pour Kainene et toi. »

– Non, ne t'inquiète pas, maman. Fais quelque chose pour toi. Je n'aurai pas l'occasion de porter de luxueuses dentelles à Nsukka. »

Sa mère passa le doigt sur la table de chevet.

« Cette imbécile de bonne ne nettoie pas les meubles comme il faut. Est-ce qu'elle s'imagine que je la paie à s'amuser ? »

Olanna posa son livre. Sa mère voulait dire quelque chose, elle le voyait bien, et le sourire plaqué, les gestes méticuleux, n'en étaient que l'amorce.

« Alors, comment va Odenigbo ? finit-elle par dire. »

– Il va bien. »

Sa mère poussa ce soupir exagéré qui signifiait qu'elle espérait

qu'Olanna allait entendre raison.

« Tu as bien réfléchi à ce départ pour Nsukka ? Vraiment bien ?

– Je n'ai jamais été aussi sûre d'une chose.

– Mais seras-tu bien installée ? » La mère d'Olanna prononça *installée* avec un léger frisson, et Olanna faillit sourire, car sa mère pensait à la maison de fonction *rudimentaire* d'Odenigbo, avec ses pièces solides, ses meubles simples et ses planchers nus.

« Je serai très bien, assura-t-elle.

– Tu peux trouver du travail ici à Lagos et aller le voir le week-end.

– Je n'ai pas envie de travailler à Lagos. Je veux travailler à l'université et je veux vivre avec lui. »

Sa mère la regarda encore un petit moment avant de se lever et de dire : « Bonne nuit, ma fille », d'une petite voix offensée.

Olanna fixa la porte des yeux. Elle avait l'habitude de la désapprobation de sa mère ; après tout, celle-ci avait coloré la plupart des grandes décisions de sa vie : lorsqu'elle avait préféré être renvoyée quinze jours plutôt que de s'excuser auprès de sa professeure principale à Heathgrove pour avoir soutenu que ses cours sur la Pax Britannica se contredisaient, lorsqu'elle était entrée dans le Mouvement des Étudiants pour l'Indépendance à Ibadan, lorsqu'elle avait refusé d'épouser le fils d'Igwe Okagbue et, plus tard, celui du chef Okaro. Pourtant, chaque fois, cette désapprobation lui donnait envie de s'excuser, de compenser en quelque sorte.

Elle était presque endormie quand Kainene frappa à sa porte.

« Alors, demanda Kainene, est-ce que tu vas écarter les jambes pour cet éléphant en échange du contrat de papa ? »

Olanna se redressa dans son lit avec surprise. Elle n'aurait pas su dire quand Kainene était venue dans sa chambre pour la dernière fois.

« Papa m'a littéralement tirée par le bras pour que nous te laissions seule sur la terrasse avec le bon ministre, ajouta Kainene. Alors, est-ce qu'il va donner le contrat à papa ?

– Il n'a pas dit. Mais ce n'est pas comme s'il n'allait rien toucher. Après tout, papa lui donnera quand même dix pour cent.

– Dix pour cent, c'est la norme, alors un extra ça aide toujours. Les concurrents n'ont sans doute pas de fille *ravissante*. » Kainene étira le mot jusqu'à lui donner une consonance écœurante, poisseuse : *râââvissante*. Elle feuilletait le *Lagos Life*, sa robe de chambre en soie nouée serrée autour de sa maigre taille. « L'avantage quand on est le laideron de la famille, c'est que personne ne se sert de toi comme d'appât sexuel.

– Ils ne se servent pas de moi comme d'appât sexuel. »

Kainene resta un moment sans répondre ; elle semblait se concentrer sur un article dans le journal. Puis elle leva la tête :

« Richard part à Nsukka, lui aussi. Il a obtenu la bourse et il va

écrire son livre là-bas.

– Ah, bien. Alors ça veut dire que tu viendras souvent à Nsukka ? »
Kainene ignore la question.

« Richard ne connaît personne à Nsukka, alors tu pourrais peut-être lui présenter ton amant révolutionnaire. »

Olanna sourit. *Amant révolutionnaire*. Les choses que Kainene était capable de dire le plus sérieusement du monde !

« Je les présenterai », dit-elle. Aucun des petits copains de Kainene ne lui avait jamais plu, ni le fait que Kainene fréquentait tant d'hommes blancs en Angleterre. Leur condescendance à peine masquée, leur fausse approbation l'irritaient. Pourtant elle n'avait pas réagi de la même façon à Richard Churchill la fois où Kainene l'avait amené à dîner. Peut-être était-ce parce qu'il n'affichait pas cette supériorité familière des Anglais qui croyaient mieux comprendre les Africains que les Africains eux-mêmes, qu'il y avait au contraire chez lui une forme de doute attachante – de la timidité, presque. Ou bien peut-être parce que ses parents l'avaient ignoré, faute d'être impressionnés, dans la mesure où il ne connaissait personne qui mérite d'être connu.

« Je crois que la maison d'Odenigbo plaira à Richard, reprit Olanna. Le soir, c'est comme un club politique. Au début il invitait seulement des Africains parce que l'université est bourrée d'étrangers et qu'il voulait que les Africains aient l'occasion de se fréquenter et de faire connaissance. Chacun devait apporter une bouteille, au début, mais maintenant il leur demande une participation financière à tous, il achète à boire toutes les semaines et ils se retrouvent chez lui... » Olanna s'interrompit. Kainene la regardait d'un œil impassible, comme si elle venait d'enfreindre leur règle tacite en essayant d'entamer une conversation badine.

« Quand est-ce que tu pars pour Kano ? demanda Kainene en se tournant vers la porte.

– Demain. » Olanna avait envie que Kainene reste, qu'elle s'asseye sur le lit, se cale un oreiller sur les genoux et partage rires et ragots jusqu'à tard dans la nuit.

« Bon voyage, *jee ofuma*. Dis bonjour à tantie, oncle et Arize.

– Entendu », répondit Olanna, bien que Kainene ait déjà quitté la pièce et refermé la porte. Elle écouta les pas de Kainene sur la moquette du couloir. À présent qu'elles étaient rentrées d'Angleterre et qu'elles vivaient de nouveau sous le même toit, Olanna se rendait compte à quel point elles s'étaient éloignées. Des deux, Kainene avait toujours été la fillette réservée, l'adolescente maussade et caustique, celle qui, parce qu'elle ne cherchait pas à plaire à leurs parents, laissait cette obligation à Olanna. Malgré cela, pourtant, elles étaient proches. Elles étaient amies. Olanna se demanda quand tout ça avait

changé. Avant leur départ pour l'Angleterre, c'était certain, puisqu'elles n'avaient même pas eu les mêmes amis à Londres. Peut-être cela remontait-il à leurs années à Heathgrove. Peut-être même plus loin que cela. Il ne s'était rien passé – pas de grosse dispute, pas d'incident marquant ; elles avaient peu à peu dérivé chacune de son côté, tout simplement, mais à présent c'était Kainene qui s'arrimait fermement dans un lieu lointain, de sorte qu'elles ne pouvaient pas se rapprocher.

Olanna décida de ne pas aller à Kano en avion. Elle aimait s'asseoir à la fenêtre du train et regarder les épaisses forêts défiler, les plaines herbues se déployer, les bêtes agiter la queue, menées par des nomades au torse nu. À son arrivée, elle fut tout de suite frappée, une fois de plus, de voir combien Kano était différente de Lagos, de Nsukka, d'Umunachi, son village natal, et combien le Nord, dans son ensemble, était différent. Ici le sable était fin, gris et brûlé par le soleil, rien à voir avec la terre rouge et bosselée de son village ; les arbres étaient dociles, contrairement à l'explosion de vert qui jaillissait de terre et projetait des ombres sur la route d'Umunachi. Ici le plat pays s'étendait sur des kilomètres et des kilomètres, invitant l'œil à pousser un tout petit peu plus loin encore, jusqu'au point où il semblait rejoindre le ciel blanc et argent.

Elle prit un taxi à la gare et demanda au chauffeur de la déposer d'abord au marché pour dire bonjour à oncle Mbaezi.

Dans les ruelles étroites du marché, elle manœuvra entre les petits garçons qui portaient de lourdes charges sur la tête, les femmes qui marchandaient, les vendeurs qui criaient à tue-tête. Un magasin de disques diffusait de la high-life à plein volume et elle ralentit le pas pour fredonner sur « Taxi Driver » de Bobby Benson, avant de se dépêcher de rejoindre l'étal de son oncle. Ses étagères étaient garnies de seaux et autres articles ménagers.

« *Omalicha !* » s'exclama-t-il en la voyant. C'était comme ça également qu'il appelait sa mère : Beauté. « Je pensais à toi. Je savais que tu allais bientôt venir nous voir.

– Bonjour, mon oncle. »

Ils s'embrassèrent. Olanna posa la tête sur son épaule ; il sentait la transpiration, le marché en plein air, les marchandises disposées sur des étagères en bois poussiéreuses.

Il était difficile d'imaginer oncle Mbaezi et sa mère grandissant ensemble, comme frère et sœur. Pas seulement parce que le visage clair de son oncle n'avait rien de la beauté de celui de sa mère, mais aussi parce qu'il y avait chez lui quelque chose de naturel et de très incarné. Olanna se demandait parfois si elle l'admirerait autant s'il

n'était pas aussi différent de sa mère.

À chacune de ses visites, oncle Mbaezi s'asseyait avec elle dans la cour et lui racontait les dernières nouvelles de la famille – la fille célibataire d'un cousin était enceinte et il voulait qu'elle vienne séjourner chez eux pour échapper à la malveillance du village ; un neveu était mort, ici à Kano, et il cherchait le moyen le moins cher de ramener le corps au village. Ou alors il lui parlait politique : ce que l'Union ibo organisait, contestait, débattait. Des réunions se tenaient dans sa cour. Olanna avait assisté à quelques-unes d'entre elles et se souvenait encore de cette réunion où des hommes et des femmes en colère avaient discuté du refus des écoles du Nord d'accueillir les enfants ibos. Oncle Mbaezi s'était levé en tapant du pied. « *Ndi be anyi !* Mon peuple ! Nous construirons notre propre école ! Nous rassemblerons de l'argent et nous construirons notre propre école ! » Après son intervention, Olanna s'était jointe aux autres pour l'applaudir et scander avec eux : « Bien parlé ! Il en sera ainsi ! » Mais elle avait craint qu'il ne soit difficile de construire une école. Peut-être était-il plus pragmatique d'essayer de convaincre les Nordistes d'accepter les enfants ibos.

Et pourtant, maintenant, à peine quelques années plus tard, son taxi qui roulait sur Airport Road longeait l'Igbo Union Grammar School. C'était la récréation et la cour était pleine d'enfants. Les garçons jouaient au football à plusieurs équipes sur le même terrain, de sorte que de nombreux ballons volaient dans l'air ; Olanna se demanda comment ils arrivaient à reconnaître le leur. Plus près de la route, des grappes de filles jouaient à l'*oga* et au *swell*, tapant des mains en rythme tout en sautillant d'abord sur un pied puis sur l'autre. Avant même que le taxi se range devant la concession communautaire de Sabon Gari, Olanna aperçut tantie Ifeka assise à son kiosque au bord de la route. Tantie Ifeka s'essuya les mains sur son lappa délavé et serra Olanna dans ses bras, recula pour la regarder, l'embrassa de nouveau.

« Notre Olanna !

– Ma tantie ! *Kedu* ?

– Je vais encore mieux maintenant que je te vois.

– Arize n'est pas rentrée de son cours de couture ?

– Elle va rentrer d'une minute à l'autre.

– Comment va-t-elle ? *O na-agakwa* ? Sa couture avance bien ?

– La maison est pleine de patrons qu'elle a taillés.

– Et Odinchezo et Ekene ?

– Ils sont là-bas. Ils nous ont rendu visite la semaine dernière et ils ont demandé de tes nouvelles.

– Comment ça se passe pour eux à Maiduguri ? Est-ce que leur commerce marche bien ?

– Ils n'ont pas dit qu'ils mouraient de faim », répondit tantie Ifeka en haussant légèrement les épaules.

Olanna scruta son visage banal et regretta un court instant, avec une pointe de culpabilité, que tantie Ifeka ne soit pas sa mère. C'était tout comme, de toute façon, puisque c'étaient aux seins de tantie Ifeka que Kainene et elle avaient tété lorsque ceux de leur mère s'étaient taris, peu après leur naissance. Kainene disait toujours que les seins de sa mère ne s'étaient pas du tout taris, que leur mère les avait confiées à une tante-nourrice dans le seul but d'éviter à ses propres seins de s'affaïsser.

« Viens, *ada anyi*, dit tantie Ifeka. Entrons. »

Elle rabattit les volets de bois du kiosque sur les boîtes d'allumettes, les chewing-gums, les bonbons, les cigarettes et les paquets de lessive disposés avec soin, puis attrapa le sac d'Olanna et l'entraîna vers la cour. La petite maison toute en longueur n'était pas peinte. Les vêtements pendus sur la corde étaient immobiles, raides, comme desséchés par le soleil brûlant de l'après-midi. De vieux pneus, ceux avec lesquels les enfants jouaient, étaient empilés sous le *kuka*. Olanna savait que cette plate tranquillité de la cour serait bientôt bouleversée, quand les enfants rentreraient de l'école. Les familles laisseraient leurs portes ouvertes et la terrasse et la cuisine s'empliraient de bavardages. La famille d'oncle Mbaezi vivait dans deux pièces. Dans la première, où l'on poussait les canapés usés le soir pour faire de la place pour les nattes, Olanna déballa les affaires qu'elle avait apportées – du pain, des chaussures, des flacons de crème – sous les yeux de tantie Ifeka qui se tenait en retrait, les mains derrière le dos.

« Qu'un autre pourvoie pour toi, disait tantie Ifeka. Qu'un autre pourvoie pour toi. »

Arize rentra quelques instants plus tard et Olanna se campa fermement sur ses pieds pour ne pas tomber à la renverse sous ses joyeuses embrassades.

« Ma sœur ! Tu aurais dû nous prévenir que tu venais ! Au moins, nous aurions mieux balayé la cour ! Ah, ma sœur ! *Aru amaka gi* ! Tu as bonne mine ! Il y a des histoires à raconter, oh ! »

Arize riait. Son corps dodu et ses bras ronds tressautaient sous son rire. Olanna la serra contre elle. Elle eut le sentiment que les choses étaient en ordre, qu'elles étaient comme elles devaient l'être, et que, même si elles se cassaient la figure de temps à autre, au bout du compte elles se remettaient toujours d'aplomb. C'était pour ça qu'elle était venue à Kano : pour cette paix lumineuse. Lorsque les yeux de tantie Ifeka commencèrent à sillonner la cour, elle sut que c'était en quête d'un poulet qui fasse l'affaire. Tantie Ifeka en tuait toujours un quand elle leur rendait visite, même si c'était son dernier qui se promenait tranquillement dans la cour, marqué d'une ou deux taches

de peinture rouge sur les plumes pour le distinguer de ceux des voisins, qui avaient des bouts de chiffon noués aux ailes ou une peinture d'une autre couleur. Olanna ne protestait plus pour le poulet, pas plus qu'elle ne protestait désormais quand oncle Mbaezi et tantie Ifeka dormaient sur des nattes, à côté des nombreux parents qu'ils semblaient toujours héberger, pour lui laisser leur lit.

Tantie Ifeka se dirigea avec naturel vers une poule brune, l'attrapa d'un geste lesté et la tendit à Arize pour qu'elle la tue dans l'arrière-cour. Elles s'assirent devant la cuisine pendant qu'Arize plumait la poule et que tantie Ifeka débarrassait le riz de sa balle en soufflant dessus. Une voisine faisait bouillir du maïs et, de temps en temps, quand l'eau débordait, le bec de gaz chuintait. Des enfants jouaient dans la cour, à présent, en soulevant une poussière blanche et en poussant des cris. Une dispute éclata sous le *kuka* et Olanna entendit un enfant hurler à un autre, en ibo : « La chatte de ta mère ! »

Le soleil était rouge dans le ciel et s'apprêtait à amorcer sa descente quand oncle Mbaezi arriva à la maison. Il appela Olanna pour qu'elle vienne saluer son ami Abdulmalik. Olanna avait rencontré cet Haoussa une fois ; il vendait des claquettes en cuir pas loin de l'étal d'oncle Mbaezi, au marché, et elle lui en avait acheté quelques paires qu'elle avait rapportées avec elle en Angleterre, sans jamais les porter parce que c'était le plein hiver.

« Notre Olanna vient juste de finir son Master. Un Master de l'université de Londres ! Ce n'est pas facile ! annonça fièrement oncle Mbaezi.

– Bravo », dit Abdulmalik, qui ouvrit son sac, en sortit une paire de claquettes et les lui tendit ; son visage étroit se plissa en un sourire, découvrant des dents maculées de taches de noix de kola, de tabac et de diverses autres substances qu'Olanna n'identifiait pas, dans des tons de jaune et de brun.

On aurait dit que c'était lui qui recevait le cadeau : il avait cette expression des gens qui admirent l'instruction avec la calme certitude qu'ils n'y accèderont jamais.

Elle prit les claquettes à deux mains.

« Merci, Abdulmalik. Merci. »

Montrant du doigt les gousses mûres du *kuka*, en forme de Calebasses, Abdulmalik dit :

« Tu viens à ma maison. Ma femme fait sauce *kuka* bien bonne.

– Oh, je viendrai, la prochaine fois », dit Olanna.

Il marmonna quelques félicitations de plus avant d'aller s'asseoir sur la terrasse avec oncle Mbaezi, un seau de canne à sucre devant eux. Ils retiraient la pelure verte et dure à petits coups de dents puis mâchaient la pulpe blanche et juteuse tout en bavardant en haoussa et en riant. Ils recrachèrent la canne mastiquée dans la poussière. Olanna

resta un moment avec eux, mais leur haoussa était trop rapide, trop difficile à suivre. Elle aurait aimé parler couramment le haoussa et le yorouba, comme son oncle, sa tante et sa cousine ; elle aurait volontiers donné son français et son latin en échange.

Dans la cuisine, Arize découpait le poulet et tantie Ifeka lavait le riz. Elle leur montra les claquettes d'Abdulmalik et les chaussa ; les brides rouges plissées lui faisaient un pied plus fin, plus féminin.

« Très jolies, dit tantie Ifeka. Je le remercierai. »

Olanna s'assit sur un tabouret en évitant soigneusement de regarder les œufs de cafard, capsules noires et lisses logées dans tous les angles de la table. Une voisine faisait un feu de bois dans un coin et, malgré les ouvertures obliques pratiquées dans le toit, la fumée envahissait la cuisine.

« *I makwa*, tout ce que sa famille mange, jour après jour, c'est de la morue salée, dit Arize, qui fit un geste vers la voisine et pinça les lèvres. Je ne sais même pas si ses enfants connaissent le goût de la viande ! » ajouta-t-elle, rejetant la tête en arrière dans un rire.

Olanna lança un coup d'œil à la femme. Elle était ijaw et ne comprenait pas l'ibo d'Arize.

« Peut-être qu'ils aiment la morue, dit Olanna.

– *O di egwu !* Tu parles qu'ils aiment ça ! Tu sais comme c'est bon marché ? »

Arize riait encore quand elle se tourna vers la femme.

« Ibiba, je disais à ma grande sœur que ta sauce sent toujours délicieusement bon. »

La femme cessa de souffler sur le bois et sourit d'un air entendu, aussi Olanna se demanda-t-elle s'il se pouvait qu'elle comprenne l'ibo, mais préfère prêter le flanc aux moqueries d'Arize. Il y avait quelque chose dans les taquinerie pétillantes d'Arize qui rendait les gens indulgents.

« Alors ma sœur, tu t'installes à Nsukka pour épouser Odenigbo ? demanda Arize.

– Je ne sais pas encore pour le mariage. Je veux juste être plus près de lui et je veux enseigner. »

Les yeux ronds d'Arize étaient pleins d'admiration et de perplexité.

« Il n'y a que les femmes comme toi qui connaissent trop Livre pour dire ça, ma sœur. Les gens comme moi qui ne connaissons pas Livre, si nous attendons trop longtemps, nous serons périmées. » Arize se tut, le temps de retirer un œuf pâle et translucide de l'intérieur du poulet. « Je veux un mari pour aujourd'hui et demain, oh ! Mes camarades m'ont toutes quittée pour aller vivre dans la maison du mari.

– Tu es jeune, dit Olanna. Pour le moment, tu devrais te consacrer à ta couture.

– Est-ce la couture qui me donnera un enfant ? Même si j'avais

réussi l'examen pour aller à l'école, je voudrais un enfant maintenant.

– Rien ne presse, Ari. »

Olanna aurait aimé pouvoir rapprocher son tabouret de la porte, de l'air frais. Mais elle ne voulait pas que tantie Ifeka, ni Arize ni même la voisine sachent que la fumée lui piquait les yeux et la gorge et que la vue des œufs de cafard lui donnait mal au cœur. Elle voulait avoir l'air habituée à tout cela, à cette vie.

« Je sais que tu épouseras Odenigbo, ma sœur, mais pour être franche, je ne suis pas sûre de vouloir que tu épouses un homme d'Abba. Les hommes d'Abba sont tellement laids, *kai* ! Si seulement Mohammed était ibo, je mangerais mes cheveux que tu ne l'épouses pas. C'est le plus bel homme que j'aie jamais vu.

– Odenigbo n'est pas laid. Il y a différentes formes de beauté, dit Olanna.

– C'est ce que les parents du singe si laid, *enwe*, lui ont dit pour le reconforter, qu'il y a différentes formes de beauté.

– Les hommes d'Abba ne sont pas laids, dit tantie Ifeka. Ma famille est de là-bas, après tout.

– Et ils ne ressemblent pas à des singes, dans ta famille ? fit Arize.

– Ton nom entier est Arizendikwunnem, n'est-ce pas ? Tu viens de la famille de ta mère. Alors peut-être que toi aussi, tu ressembles à un singe », murmura tantie Ifeka.

Olanna éclata de rire.

« Alors, dit-elle. Pourquoi tu parles mariage-mariage comme ça, Ari ? Tu as vu quelqu'un qui te plaît ? Ou il faut que je te dégote un des frères de Mohammed ?

– Non, *non* ! » Arize agita les mains en feignant l'effroi. « Papa me tuerait tout de suite s'il savait que je regardais un Haoussa avec cette idée-là en tête.

– À condition que ton père tue un cadavre, parce que je serais la première à m'occuper de toi, dit tantie Ifeka, qui se leva avec le bol de riz propre.

– Il y a quelqu'un, ma sœur. » Arize se rapprocha d'Olanna. « Mais je ne suis pas sûre qu'il me regarde, oh.

– Pourquoi tu chuchotes ? demanda tantie Ifeka.

– Est-ce que je te parle, à toi ? N'est-ce pas à ma grande sœur que je parle ? » rétorqua Arize à sa mère – mais elle éleva la voix quand elle reprit. « Il s'appelle Nnakwanze et il est de près de chez nous, d'Ogidi. Il travaille au chemin de fer. Mais il ne m'a rien dit. Je ne sais même pas s'il me regarde avec assez d'insistance.

– S'il ne te regarde pas avec assez d'insistance, c'est qu'il a un problème d'yeux, dit tantie Ifeka.

– Non mais vous avez vu cette femme ? Je ne peux pas parler tranquillement avec ma grande sœur ? »

Arize roula des yeux, mais il était visible qu'elle était contente, et peut-être avait-elle profité de cette occasion pour parler de Nnakwanze à sa mère.

Cette nuit-là, couchée dans le lit de son oncle et de sa tante, Olanna observa Arize à travers le mince rideau pendu à une corde fixée au mur par deux clous. La corde n'était pas tendue et le rideau s'affaissait au milieu. Elle regarda la poitrine d'Arize se soulever au rythme de sa respiration et imagina comment ça avait dû être de grandir, pour Arize et ses frères Odinchezo et Enkene, en voyant leurs parents à travers le rideau, en entendant ces bruits qui pouvaient suggérer une douleur mystérieuse aux oreilles d'un enfant, lorsque les hanches de leur père bougeaient et que leur mère s'agrippait à lui. Elle-même n'avait jamais entendu ses parents faire l'amour, ni aperçu le moindre signe indiquant qu'ils le faisaient. Mais elle avait toujours été séparée d'eux par des couloirs qui se faisaient plus longs et plus feutrés de maison en maison. Quand ils emménagèrent dans leur résidence actuelle, avec ses dix pièces, ses parents prirent pour la première fois des chambres séparées. « J'ai besoin d'une penderie entière et ce sera sympa de recevoir les visites de ton père ! » avait dit sa mère. Mais Olanna avait trouvé que son rire de petite fille sonnait faux. Le caractère superficiel de la relation de ses parents lui semblait toujours plus dur, plus humiliant quand elle était à Kano.

La fenêtre au-dessus de sa tête était ouverte et dans l'air nocturne flottaient les odeurs des caniveaux, derrière la maison, où les gens vidaient leurs seaux hygiéniques. Bientôt, elle entendit le bavardage étouffé des éboueurs qui ramassaient le fumier humain ; elle s'endormit en écoutant le grattement de leurs pelles tandis qu'ils travaillaient, protégés par l'obscurité.

Les mendiants postés devant le portail de la maison de famille de Mohammed ne bougèrent pas quand ils virent Olanna. Ils restèrent assis par terre, adossés aux murs de terre de la concession. Des mouches s'agglutinaient sur eux en grappes épaisses, de sorte que, un bref instant, il lui sembla que leurs caftans blancs élimés étaient éclaboussés de peinture foncée. Olanna eut envie de mettre un peu d'argent dans leurs bols, mais y renonça. Si elle était un homme, ils l'auraient hélée en tendant leurs sébiles et les mouches se seraient envolées en nuages bourdonnants.

Un des portiers la reconnut et lui ouvrit le portail.

« Bonne arrivée, madame.

– Merci, Sule. Comment allez-vous ?

– Vous vous souvenez de mon nom, madame ! » Il lui adressa un sourire rayonnant. « Merci, madame. Je vais bien, madame.

– Et votre famille ?

- Bien, madame, par la volonté d'Allah.
- Votre maître est-il rentré d'Amérique ?
- Oui, madame. Entrez, je vous en prie. Je vais envoyer prévenir le maître. »

La voiture de sport rouge de Mohammed était garée devant l'immense cour sablonneuse, mais ce qui retint l'attention d'Olanna fut la maison : la simplicité gracieuse de son toit plat. Elle s'assit sur la terrasse.

« La plus belle des surprises ! »

Elle leva la tête : Mohammed était debout devant elle, en caftan blanc, et lui souriait. Ses lèvres avaient une courbe sensuelle, des lèvres qu'elle embrassait souvent à l'époque où elle passait la plupart de ses week-ends chez lui, à Kano, à manger du riz avec les doigts, à le regarder jouer au polo au Flying Club, à lire les mauvais poèmes qu'il lui écrivait.

« Comme tu as bonne mine, dit-elle en le serrant dans ses bras. Je n'étais pas sûre que tu sois rentré d'Amérique.

– Je comptais venir te voir à Lagos. » Mohammed recula pour la regarder. La façon dont il inclinait la tête, dont il plissait les yeux, indiquait qu'il nourrissait encore de l'espoir.

« Je m'installe à Nsukka, dit-elle.

– Alors tu vas finalement devenir une intellectuelle et épouser ton maître de conférences.

– Personne n'a parlé de mariage. Et comment va Janet ? Ou bien c'est Jane ? Je les confonds, tes Américaines. »

Mohammed leva un sourcil. Elle ne put s'empêcher d'admirer son teint caramel. Autrefois, elle lui disait pour le taquiner qu'il était plus joli qu'elle.

« Qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux ? demanda-t-il. Ça ne te va pas du tout. C'est à ça qu'il veut que tu ressembles, ton professeur, à une femme de la brousse ? »

Olanna porta la main à ses cheveux, récemment tressés avec du fil noir.

« C'est ma tante qui m'a coiffée. Moi, j'aime bien.

– Pas moi. Je préfère tes perruques. » Mohammed se rapprocha et la reprit dans ses bras. Lorsqu'elle les sentit se resserrer autour d'elle, elle se dégagea.

« Tu ne veux pas me laisser t'embrasser.

– Non, dit-elle, bien que ce ne fût pas une question. Tu ne me parles pas de Janet-Jane.

– Jane. Alors ça signifie que je ne te verrai plus quand tu partiras à Nsukka.

– Bien sûr que je te verrai.

– Comme je sais que ton maître de conf' est fou, je ne viendrai pas à

Nsukka. » Mohammed rit. Sa stature haute et élancée ainsi que ses doigts effilés évoquaient la fragilité, la douceur. « Voudrais-tu une boisson fraîche ? Ou un verre de vin ?

– Tu as de l'alcool dans cette maison ? Il faut que quelqu'un prévienne ton oncle », le taquina Olanna.

Mohammed appuya sur une sonnette et demanda à un domestique d'apporter des boissons. Ensuite, il s'assit en frottant pensivement le pouce et l'index.

« Quelquefois, dit-il, j'ai l'impression que ma vie ne va nulle part. Je voyage, je conduis des voitures d'importation et je plais aux femmes. Mais il y a quelque chose qui manque, quelque chose qui cloche. Tu sais ? » Elle l'observait ; elle savait où il voulait en venir. Néanmoins, lorsqu'il dit : « J'aurais voulu que les choses restent pareilles », elle en fut touchée et flattée.

« Tu trouveras une femme bien, dit-elle mollement.

– N'importe quoi », dit-il.

Et tandis qu'ils buvaient du Coca assis côte à côte, elle se souvint de la douleur incrédule qui s'était peinte sur son visage et n'avait fait que s'accentuer lorsqu'elle lui avait dit qu'elle devait rompre tout de suite parce qu'elle ne voulait pas lui être infidèle. Elle s'était attendue à ce qu'il résiste, elle savait parfaitement combien il l'aimait, mais elle avait été choquée qu'il lui réponde qu'elle n'avait qu'à coucher avec Odenigbo, du moment qu'elle ne le quittait pas : lui, Mohammed, qui se targuait souvent, en ne plaisantant qu'à moitié, d'être issu d'une lignée de saints guerriers, avatars de la virilité pieuse. Peut-être était-ce la raison pour laquelle l'affection qu'elle lui vouait serait toujours mêlée de reconnaissance, une reconnaissance égoïste. Il aurait pu lui rendre la rupture beaucoup plus difficile ; il aurait pu la charger d'une bien plus forte culpabilité.

Elle posa son verre.

« Allons faire un tour en voiture. Je déteste venir à Kano sans rien voir d'autre que le ciment et le zinc hideux de Sabon Gari. J'ai envie de revoir cette vieille statue en terre et de refaire le tour des murs d'enceinte de la ville, qui sont si jolis.

– Quelquefois, tu es exactement comme les Blancs qui s'esbaudissent devant les choses du quotidien.

– Vraiment ?

– Je plaisante. Comment vas-tu apprendre à ne pas tout prendre tellement au sérieux, si tu vis avec ce professeur fou ? » Mohammed se leva. « Viens, on devrait d'abord entrer pour que tu dises bonjour à ma mère. »

Sur le trajet, qui les fit passer devant une petite grille et pénétrer dans la cour qui desservait les appartements de sa mère, Olanna se souvint de l'appréhension qu'elle éprouvait autrefois à venir en ces

lieux. La réception était restée identique, mêmes murs teintés or, mêmes épais tapis persans et motifs rainurés des plafonds apparents. La mère de Mohammed paraissait inchangée, elle aussi, même anneau dans le nez et mêmes écharpes en soie nouées autour de la tête. Elle présentait ce raffinement dans la mise qui avait toujours poussé Olanna à se demander s'il ne lui était pas pénible de s'habiller avec élégance tous les jours rien que pour rester assise à la maison. Mais cette femme d'âge mûr n'avait plus son expression distante d'hier, ni ne parlait avec raideur, le regard dirigé quelque part entre le visage d'Olanna et les boiseries sculptées à la main. Bien au contraire, elle se leva et prit Olanna dans ses bras.

« Tu es ravissante, ma chérie. Ne laisse pas le soleil abîmer ta jolie peau.

– *Na gode*. Merci, Hadja », répondit Olanna, tout en se demandant comment les gens pouvaient éteindre et rallumer la flamme de leur affection, brider et débrider ainsi leurs émotions.

« Je ne suis plus l'Ibo que tu voulais épouser et qui aurait souillé la lignée de son sang infidèle, dit Olanna quand ils remontèrent dans la Porsche rouge de Mohammed. Alors je suis une amie, maintenant.

– Je t'aurais épousée, de toute façon, et elle le savait. Ses préférences ne comptaient pas.

– Au début peut-être pas, mais plus tard ? Après dix ans de mariage ?

– Tes parents pensaient comme elle. » Mohammed tourna la tête pour la regarder. « Pourquoi parler de ça maintenant ? »

Il y avait dans ses yeux une tristesse indicible. Ou peut-être l'imaginait-elle. Peut-être voulait-elle le voir triste à la pensée qu'ils ne se marieraient jamais. Elle ne désirait pas l'épouser, pourtant elle prenait plaisir à s'étendre sur les choses qu'ils n'avaient pas faites et ne feraient jamais.

« Excuse-moi, dit-elle.

– Tu n'as pas à t'excuser. » Mohammed tendit le bras et lui prit la main. La voiture émit des grincements quand ils franchirent le portail. « Il y a trop de poussière dans le pot d'échappement. Ces voitures ne sont pas conçues pour nos pays.

– Tu devrais acheter une Peugeot bien costaud.

– Oui, je devrais. »

Olanna regarda les mendiants agglutinés autour des murs du palais, le corps et la sébile couverts de mouches. L'odeur aigre et piquante des feuilles du neem flottait dans l'air.

« Je ne suis pas comme les Blancs », dit-elle doucement.

Mohammed lui jeta un coup d'œil.

« Bien sûr que non. Tu es une nationaliste doublée d'une patriote et bientôt tu épouseras ton maître de conférences, le combattant de la

liberté. »

Olanna se demanda si derrière le badinage de Mohammed ne se cachait pas une moquerie plus profonde. Il tenait toujours sa main dans la sienne et elle se demanda, également, s'il n'avait pas du mal à effectuer les manœuvres d'une seule main.

*

Olanna emménagea à Nsukka par un samedi venteux et, le lendemain, Odenigbo partait pour un colloque de mathématiques à l'université d'Ibadan. Il n'y serait pas allé si le colloque n'avait pour thème central l'œuvre de son mentor, le mathématicien noir américain David Blackwell.

« C'est le plus grand mathématicien vivant, le plus grand, dit-il. Pourquoi tu ne viens pas avec moi, *nkem* ? C'est juste pour une semaine. »

Olanna dit non ; elle voulait profiter de cette occasion de s'installer quand il ne serait pas là, pour faire la paix avec ses peurs en son absence. La première chose qu'elle fit après son départ consista à jeter les fleurs en plastique blanches et rouges du centre de table.

Ugwu prit l'air horrifié :

« Mais elles sont encore bonnes, ma'ame. »

Elle l'emmena au jardin, du côté des agapanthes et des roses roses fraîchement arrosées par Jomo, et lui demanda d'en couper quelques-unes. Elle lui montra la quantité d'eau à mettre dans le vase. Ugwu regarda les fleurs en secouant la tête, comme s'il n'arrivait pas à comprendre sa sottise.

« Mais ça meurt, ma'ame. L'autre meurt pas.

– Oui, mais celles-ci sont mieux, *fa makali*, dit Olanna.

– Mieux comment, ma'ame ? » Il répondait toujours en anglais à son ibo, comme s'il prenait le fait qu'elle lui parle en ibo pour une insulte dont il devait se défendre en s'obstinant à parler anglais.

« Elles sont plus jolies, c'est tout », dit-elle, et elle se rendit compte qu'elle ne savait pas expliquer ce que les fleurs fraîches avaient de mieux que les fleurs en plastique. Plus tard, quand elle vit les fleurs en plastique dans un placard de la cuisine, elle n'en fut pas étonnée. Ugwu les avait gardées, de même qu'il gardait les emballages de sucre vides, les bouchons de bouteille et jusqu'aux pelures d'igname. Ça lui venait de n'avoir jamais eu grand-chose, elle le savait, cette incapacité à jeter, même des choses qui ne servaient à rien. Aussi, quand elle était avec lui dans la cuisine, parlait-elle de la nécessité de ne garder que les choses utiles, en espérant qu'il ne lui demanderait pas à quoi pouvaient bien servir des fleurs fraîches. Elle lui demanda de nettoyer la resserre et de tapisser les étagères de vieux journaux et, pendant qu'il travaillait, elle resta avec lui et lui posa des questions sur sa

famille. Elle avait du mal à l'imaginer parce que, avec son vocabulaire limité, il qualifiait tout le monde de « très bien ». Elle l'accompagna au marché et, après avoir acheté les articles ménagers, elle lui acheta un peigne et une chemise. Elle lui apprit à préparer le riz frit avec des poivrons et des carottes en dés, lui demanda de ne pas réduire les haricots verts en bouillie quand il les faisait cuire, de ne pas tout noyer dans l'huile, de ne pas trop ménager le sel. Bien qu'elle eût remarqué son odeur corporelle dès la première fois qu'elle l'avait vu, elle laissa passer quelques jours avant de lui donner une poudre parfumée pour ses aisselles et lui demander de mettre deux doses de Dettol dans l'eau de son bain. Il parut content quand il renifla la poudre et elle se demanda s'il pouvait discerner que c'était une odeur féminine. Elle se demandait aussi ce qu'il pensait vraiment d'elle. Visiblement, il y avait de l'affection dans ses yeux, mais aussi une spéculation tranquille, comme s'il la mesurait à Dieu sait quelle aune. Et elle craignait de ne pas être à la hauteur.

Il lui parla enfin en ibo le jour où elle changea la disposition des photos au mur. Un gecko avait surgi en trotinant de derrière la photo, dans son cadre en bois, d'Odenigbo en toge un jour de remise de diplôme, et Ugwu cria :

« *Egbukwala* ! Ne le tuez pas !

– Quoi ? » Elle se retourna pour le regarder du haut de la chaise sur laquelle elle était montée.

« Si vous le tuez, vous aurez mal au ventre », dit-il. Elle trouva son dialecte opi amusant, cette façon dont il semblait cracher les mots.

« Non, bien sûr, on ne va pas le tuer. On va accrocher la photo à ce mur-là.

– Oui, ma'ame. » Et il se mit à lui raconter, en ibo, comment sa sœur avait eu un mal de ventre abominable après avoir tué un gecko.

Au retour d'Odenigbo, Olanna avait moins l'impression d'être une invitée dans la maison ; il l'attira dans ses bras violemment, l'embrassa, la serra contre lui.

« Tu devrais manger d'abord, dit-elle.

– Je sais ce que j'ai envie de manger. » Elle rit. Elle se sentait ridiculement heureuse.

« Que s'est-il passé ici ? demanda Odenigbo en balayant la pièce du regard. Tous les livres qui étaient sur cette étagère ?

– Tes vieux livres sont dans la seconde chambre à coucher. J'ai besoin de place pour mes livres à moi.

– *Ezi okwu* ? Tu as emménagé pour de bon, hein ? » Odenigbo riait.

« Va prendre un bain.

– Et quel est ce parfum fleuri que j'ai senti sur mon ami ?

– Je lui ai donné du talc parfumé. Tu n'avais pas remarqué son

odeur corporelle ?

– C'est l'odeur des villageois. Moi aussi j'avais cette odeur avant de partir faire mon secondaire à Abba. Mais ces choses-là te sont étrangères, hein. » Son ton de voix était doucement taquin. Ses mains, en revanche, n'étaient pas douces. Elles déboutonnaient son chemisier, libérant son sein d'un bonnet de soutien-gorge. Elle ignorait combien de temps s'était écoulé au juste, mais elle était enchevêtrée au lit avec Odenigbo, nue et bien au chaud, quand Ugwu frappa à la porte pour dire qu'ils avaient de la visite.

« Ils ne peuvent pas partir ? murmura-t-elle.

– Viens, *nkem*, dit Odenigbo. Je suis impatient qu'ils fassent ta connaissance.

– Restons là juste encore un peu. » Elle passa la main sur les poils bouclés de sa poitrine, mais il l'embrassa et se leva pour chercher son slip.

Olanna s'habilla à contrecœur et se rendit au salon.

« Mes amis, mes amis, annonça Odenigbo avec un grand geste théâtral, je vous présente, enfin, Olanna. »

La femme qui réglait la radio-pick-up se retourna et serra la main d'Olanna.

« Bonjour, comment allez-vous ? » demanda-t-elle. Elle avait la tête drapée d'un turban orange vif.

« Bien, répondit Olanna. Vous devez être Lara Adebayo.

– Oui, dit Mlle Adebayo. Il ne nous avait pas dit que vous étiez absurdement jolie. »

Olanna, un instant déstabilisée, eut un mouvement de recul.

« Je vais prendre ça pour un compliment.

– Et quel accent anglais impeccable », murmura Mlle Adebayo avec un sourire de commisération, avant de reporter son attention sur la radio-pick-up. Elle avait un corps compact, un dos droit qui paraissait encore plus droit dans sa robe raide à imprimé orange, le corps d'un questionneur à qui on n'ose pas renvoyer de questions.

« Je m'appelle Okeoma, dit l'homme à la tignasse emmêlée. Je croyais que la petite amie d'Odenigbo était un être humain ; il ne nous avait pas dit que vous étiez une sirène. »

Olanna rit, reconnaissante à Okeoma de sa chaleur et de sa poignée de main un tout petit peu trop appuyée. Le docteur Patel lui fit l'effet de quelqu'un de timide lorsqu'il dit : « Un grand plaisir de vous rencontrer enfin » ; quant au professeur Ezeka, il lui serra la main puis hocha la tête avec dédain en l'entendant dire qu'elle était diplômée en sociologie, et non en l'une des vraies sciences.

Après qu'Ugwu eut servi les boissons, Olanna regarda Odenigbo porter le verre à ses lèvres et ne put plus penser qu'à la façon dont ces lèvres se refermaient sur son mamelon à peine quelques minutes plus

tôt. Elle changea subrepticement de position pour frotter l'intérieur de son bras contre son sein et ferma les yeux sous les piqures de la délicieuse douleur. Quelquefois, Odenigbo mordait trop fort. Elle avait envie que les invités s'en aillent.

« Ce grand penseur qu'était Hegel n'a-t-il pas qualifié l'Afrique de pays de l'enfance ? dit le professeur Ezeka d'un ton affecté.

– Alors peut-être que les gens qui ont mis ces panneaux INTERDIT AUX ENFANTS ET AUX AFRICAINS à l'entrée des cinémas de Mombasa avaient lu Hegel, rétorqua le docteur Patel en gloussant.

– Il est impossible de prendre Hegel au sérieux. L'avez-vous lu avec attention ? Il est drôle, très drôle. Mais Hume, Voltaire et Locke partageaient son point de vue sur l'Afrique, dit Odenigbo. La grandeur dépend de là où on vient. C'est exactement comme les Israéliens à qui on a demandé ce qu'ils pensaient du procès d'Eichmann l'autre jour : l'un d'entre eux a dit qu'il ne comprenait pas comment qui que ce soit, en quelque période que ce soit, avait pu penser que les nazis étaient de grands hommes. Pourtant il y a bien eu des gens pour le penser, hein ? Et il y en a encore ! » Odenigbo fit un geste de la main, paume levée, et Olanna se souvint de cette main se refermant sur sa taille.

« Seulement voilà ce que les gens n'arrivent pas à comprendre : si l'Europe s'était souciée davantage de l'Afrique, l'holocauste juif n'aurait pas eu lieu, reprit Odenigbo. En bref, la Guerre mondiale n'aurait pas eu lieu !

– Comment ça ? demanda Mlle Adebayo, qui porta son verre à ses lèvres.

– Comment peux-tu me poser cette question ? Ça va de soi, à commencer par le peuple héréro. » Odenigbo gigotait dans son fauteuil en parlant d'une voix forte, et Olanna se demanda s'il se souvenait comme ils avaient été bruyants tout à l'heure et comment, après, il avait dit : « Si on continue comme ça la nuit, on risque de réveiller Ugwu, le pauvre. »

« Tu remets ça, Odenigbo, dit Mlle Adebayo. Tu prétends que si les Blancs n'avaient pas assassiné les Héréros, l'holocauste juif n'aurait pas eu lieu ? Je ne vois pas du tout le rapport !

– Tu ne le vois pas ? Ils ont commencé leurs études raciales avec les Héréros et les ont conclues avec les Juifs. Bien sûr qu'il y a un rapport !

– Ton argument ne tient pas la route, sophiste que tu es, déclara Mlle Adebayo d'un ton péremptoire, avant de vider son verre.

– Mais la Guerre mondiale était une mauvaise chose qui a eu aussi du bon, comme on dit chez nous, intervint Olanna. Le frère de mon père a combattu en Birmanie et il est revenu avec une question brûlante : Comment se fait-il que personne ne lui ait jamais dit avant que l'homme blanc n'était pas immortel ? »

Tout le monde rit. Il y avait quelque chose d'habituel à ce rire, comme s'ils avaient si souvent tenu des variantes de cette conversation qu'ils savaient exactement à quel moment rire. Olanna rit, elle aussi, et eut un instant l'impression que son rire était différent des leurs, plus aigu.

*

Au cours des semaines suivantes, Olanna démarra son cours d'introduction à la sociologie, s'inscrivit au club des enseignants, conduisit Ugwu au marché, fit des promenades avec Odenigbo, adhéra à la Société Saint-Vincent-de-Paul à l'église St Peter et, peu à peu, lentement, elle commença à s'habituer aux amis d'Odenigbo. Pour la taquiner, Odenigbo lui disait que les visiteurs étaient plus nombreux maintenant qu'elle était là et qu'Okeoma et Patel étaient en train de tomber tous les deux amoureux d'elle, à en juger par l'impatience d'Okeoma à lire des poèmes où figuraient des descriptions de déesses qui lui ressemblaient étrangement, ou par la propension du docteur Patel à raconter ses souvenirs de Makerere en se donnant le rôle du parfait intellectuel courtois.

Olanna aimait bien le docteur Patel, mais c'étaient les visites d'Okeoma qui lui faisaient le plus plaisir. Ses cheveux en bataille, ses vêtements chiffonnés et sa poésie théâtrale la mettaient à l'aise. Et elle remarqua assez tôt que c'étaient les opinions d'Okeoma qu'Odenigbo respectait le plus et qui le faisaient s'exclamer « La voix de notre génération ! » comme s'il le croyait vraiment. Elle ne savait pas encore quoi penser de la voix rauque et arrogante du docteur Ezeka, de son air de savoir tout mieux que tout le monde mais de préférer parler peu. Elle ne savait pas trop quoi penser de Mlle Adebayo non plus. Ça aurait été plus facile si Mlle Adebayo avait exprimé de la jalousie, mais on aurait dit que Mlle Adebayo ne la jugeait pas digne de sa rivalité, avec ses manières de *non-intellectuelle*, son visage trop joli et son accent anglais qui singeait l'oppresseur. Elle se surprenait à parler davantage quand Mlle Adebayo était là, à exposer à tout prix des points de vue pour l'impressionner – ce que Nkrumah voulait vraiment, c'était étendre son influence sur toute l'Afrique ; c'était arrogant de la part de l'Amérique d'exiger que les Soviétiques retirent leurs missiles de Cuba alors que les siens restaient en Turquie ; Sharpeville n'était qu'un exemple spectaculaire des centaines de Noirs tués tous les jours par l'État sud-africain – mais elle soupçonnait toutes ses idées de relever d'une certaine banalité. Et elle soupçonnait Mlle Adebayo de le savoir : c'était toujours quand elle parlait que Mlle Adebayo attrapait le journal, se resservait à boire ou se levait pour aller aux toilettes. Elle finit par abandonner la partie. Elle n'aimerait jamais Mlle Adebayo et Mlle Adebayo n'envisagerait jamais de l'aimer.

Peut-être Mlle Adebayo lisait-elle sur son visage qu'elle était craintive, qu'elle manquait d'assurance, qu'elle ne faisait pas partie de ces gens qui ne tolèrent pas qu'on doute de soi. Des gens comme Odenigbo. Des gens comme Mlle Adebayo, qui pouvait regarder quelqu'un droit dans les yeux et lui dire calmement qu'elle était absurdement jolie, qui était capable, même, de formuler cette expression, *absurdement jolie*.

Pourtant, lorsqu'ils étaient au lit, Odenigbo et elle, jambes entremêlées, Olanna ne pouvait s'empêcher de trouver que vivre à Nsukka la maintenait enfouie dans un cocon de plumes douces, même les jours où Odenigbo s'enfermait des heures durant dans son bureau. Chaque fois qu'il suggérait qu'ils se marient, elle disait non. Ils étaient trop heureux comme ça, au jour le jour, et elle voulait protéger ce lien ; elle craignait que le mariage ne le réduise à une union quelconque.

Richard parlait peu aux réceptions où l'emmenait Susan. Quand elle le présentait, elle ajoutait toujours qu'il était écrivain et il espérait que les autres invités attribueraient son attitude distante à cette qualité d'écrivain, tout en redoutant qu'ils ne le percent à jour et sachent qu'il se sentait déplacé, tout simplement. Mais ils étaient aimables envers lui, comme ils l'auraient été envers n'importe quel compagnon de Susan, pourvu qu'elle continue à les gratifier de son humour, de son rire et de ses yeux verts pétillants, qui éclairaient un visage rougi par les verres de vin.

Ça ne gênait pas Richard de faire le pied de grue en attendant qu'elle soit prête à partir ; ça ne le gênait pas davantage qu'aucun des amis de Susan ne fasse l'effort de l'intégrer à la conversation, ni même qu'une femme ivre au teint terreux l'ait appelé un jour le *joli garçon* de Susan. Ce qu'il n'aimait pas, c'étaient ces soirées d'expatriés où Susan le poussait à « aller avec les hommes » tandis qu'elle rejoignait le groupe des femmes pour échanger leurs impressions sur « la vie au Nigeria ». Il se sentait mal à l'aise avec les hommes. C'étaient pour la plupart des Anglais, anciens administrateurs coloniaux et hommes d'affaires de chez John Holt, Kingsway, G.B Ollivant, Shell-BP et la United Africa Company. Ils avaient le visage rougi par le soleil et l'alcool. Ils disaient en gloussant que la politique nigériane était terriblement tribale, que ces gars-là n'étaient peut-être pas si prêts que ça à se gouverner eux-mêmes, en fin de compte. Ils parlaient de cricket, des plantations qu'ils possédaient ou comptaient acquérir, des conditions météo idéales de Jos, des possibilités d'affaires qu'offrait Kaduna. Quand Richard évoquait son intérêt pour l'art d'Igbo-Ukwu, ils lui répondaient qu'il n'existait pas encore véritablement de marché pour ça, alors il ne se donnait pas la peine d'expliquer qu'il ne s'y intéressait pas du tout pour l'argent, que c'était l'esthétique qui l'attirait. Et lorsqu'il disait qu'il venait d'arriver à Lagos et qu'il voulait écrire un livre sur le Nigeria, ils lui accordaient en vitesse quelques sourires et conseils : les gens sont de fieffés mendiants, préparez-vous à leur odeur très forte et à leur habitude de rester plantés sur les routes à vous dévisager, ne les croyez jamais s'ils vous racontent qu'il leur est arrivé une tuile, ne soyez jamais faible envers les domestiques. Des histoires drôles illustraient chaque trait de caractère africain. Celle de l'Africain prétentieux avait frappé Richard. Un Africain promène un

chien et un Anglais demande : « Que faites-vous avec ce singe ? » et l'Africain répond : « C'est un chien, pas un singe » – comme si c'était à lui que l'Anglais s'était adressé !

Richard riait aux histoires drôles. Il essayait aussi de ne pas perdre le fil des conversations, de ne pas laisser paraître son embarras. Il préférait discuter avec les femmes, même s'il avait appris à ne pas passer trop de temps avec l'une ou l'autre en particulier, de crainte que Susan ne lance un verre contre le mur à leur retour à la maison. Il avait été complètement désarçonné la première fois que ça s'était produit. Il avait passé un court moment à discuter avec Clovis Bancraft de la vie de son frère à Enugu, quelques années auparavant, quand il y était commissaire, et par la suite, pendant tout le trajet de retour dans sa voiture avec chauffeur, Susan avait gardé le silence. Il avait cru qu'elle somnolait ; ce devait être pour ça qu'elle ne faisait pas de commentaire sur la robe abominable d'unetelle ou le manque d'originalité des hors-d'œuvre. Mais une fois arrivés à la maison, elle avait retiré un verre d'une vitrine et l'avait jeté contre le mur. « Cette horrible petite bonne femme, Richard, et sous mon nez, en plus. C'est affreux ! » Elle s'était assise sur le canapé et avait enfoui le visage dans ses mains, attendant qu'il dise qu'il était vraiment désolé, même s'il ne savait pas trop pour quoi, au juste, il présentait ses excuses.

Quelques semaines plus tard, un autre verre s'était brisé. Il conversait avec Julia March, principalement de ses recherches sur l'*Asantehene* du Ghana, et l'avait écoutée, absorbé, jusqu'à ce que Susan vienne le tirer par le bras. Plus tard, après le tintement sec du verre volant en éclats, Susan avait dit qu'elle savait qu'il ne cherchait pas à flirter, mais qu'il devait comprendre que les gens étaient d'une outrecuidance monstrueuse et qu'ils imaginaient toutes sortes de choses, que les ragots étaient féroces, tout simplement féroces. Il s'était excusé de nouveau tout en se demandant ce que pensaient les domestiques qui ramassaient le verre.

Puis il y avait eu le dîner où il avait discuté de l'art nok avec une maîtresse de conférences, une Yorouba timide qui avait l'air de se sentir aussi déplacée que lui. S'attendant à la réaction de Susan, il s'était préparé à s'excuser avant qu'elle n'arrive au salon, histoire de sauver un verre. Mais Susan avait bavardé pendant tout le trajet de retour ; elle lui avait demandé si sa conversation avec cette femme avait été intéressante et dit qu'elle espérait qu'il avait appris des choses utiles pour son livre. Il l'avait longuement scrutée dans la pénombre de la voiture. Elle n'aurait jamais dit cela s'il avait discuté avec une des Britanniques, bien que certaines d'entre elles aient participé à la rédaction de la constitution nigériane. C'était tout simplement, comprit-il, que les Noires ne représentaient pas une menace pour elle, qu'elles n'étaient pas des rivales à parts égales.

Tante Elizabeth lui avait dit que Susan était charmante et pleine de vie, et peu importe si elle était un peu plus âgée que lui ; elle vivait au Nigeria depuis quelque temps déjà et pourrait lui servir de guide. Richard n'avait pas envie d'un guide, il s'était bien débrouillé lors de ses précédents voyages à l'étranger. Mais tante Elizabeth avait insisté. *L'Afrique* n'avait rien à voir avec l'Argentine ou l'Inde. Elle disait – *l'Afrique* sur le ton de qui réprime un frisson, à moins, peut-être, que ce ne fût parce qu'elle ne voulait pas qu'il parte du tout, qu'elle voulait qu'il reste à Londres et continue d'écrire pour le *News Chronicle*. Il persistait à croire que personne ne lisait sa minuscule rubrique, même si tante Elizabeth affirmait que tous ses amis le faisaient. Mais comment aurait-elle dit le contraire : après tout, ce boulot tenait de la sinécure ; d'ailleurs on ne l'aurait jamais offert à Richard si le rédacteur en chef n'avait pas été un ami de longue date de tante Elizabeth.

Richard n'essaya pas d'expliquer à sa tante son désir de voir le Nigeria, en revanche il accepta la proposition de Susan de lui faire visiter le pays. La première chose qu'il remarqua en arrivant à Lagos fut l'éclat pétillant de Susan, sa beauté de femme du monde, cette façon qu'elle avait de concentrer toute son attention sur lui, de poser la main sur son bras quand elle riait. Elle parlait avec autorité du Nigeria et des Nigériens. Lorsqu'ils longeaient en voiture les marchés bruyants dont les échoppes laissaient échapper une musique tonitruante, les étals des vendeurs de rue dressés au petit bonheur sur le trottoir et les caniveaux qui charriaient des eaux croupies, elle disait : « Ils débordent d'énergie, c'est un fait, mais ils ont un sens de l'hygiène quasi inexistant, il faut bien le dire. » Elle lui expliqua que les Haoussas du Nord étaient des gens pleins de dignité, que les Ibos étaient renfrognés et adoraient l'argent et les Yoroubas plutôt sympas, même si c'étaient des lèche-bottes de première. Le samedi soir, montrant du doigt les groupes aux vêtements bigarrés qui dansaient dans les rues sous des auvents éclairés, elle disait : « Et voilà. Les Yoroubas se mettent d'énormes dettes sur le dos rien que pour donner ces fêtes. »

Elle l'aida à trouver un petit appartement, acheter une petite voiture, obtenir un permis de conduire, aller aux musées de Lagos et d'Ibadan. « Il faut que tu rencontres tous mes amis », disait-elle. Au début, quand elle le présentait en disant qu'il était écrivain, il avait envie de rectifier : journaliste, pas écrivain. Il était bel et bien écrivain, pourtant ; du moins avait-il la certitude d'être appelé à devenir écrivain, artiste, créateur. Le journalisme était une activité temporaire, quelque chose qu'il faisait en attendant d'écrire son grand roman.

Il laissait donc Susan le présenter comme écrivain. De toute façon,

grâce à cela, semblait-il, les amis de Susan le toléraient. Et cela amena le professeur Nicholas Green à lui suggérer de postuler pour la bourse de recherche étrangère à Nsukka, où il pourrait écrire dans un environnement universitaire. Ce que fit Richard, pas seulement pour la perspective d'écrire en étant à l'université, mais aussi parce qu'il se trouverait dans le Sud-Est, le pays de l'art d'Igbo-Ukwu, le pays du magnifique pot cordé. C'était pour ça, après tout, qu'il était venu au Nigeria.

Il était au Nigeria depuis quelques mois quand Susan lui demanda s'il aimerait emménager chez elle, dans la mesure où sa maison d'Ikoyi était grande, les jardins très agréables, et où elle pensait qu'il y travaillerait bien mieux que dans son appartement de location au sol de ciment inégal, avec son propriétaire qui se plaignait qu'il laisse sa lumière allumée trop longtemps. Richard n'avait pas envie de dire oui. Il n'avait pas envie de s'attarder davantage à Lagos. Il avait envie de voyager dans le pays en attendant la réponse de Nsukka. Mais comme Susan avait déjà redécoré pour lui son bureau clair et spacieux, il emménagea. Jour après jour, assis dans son fauteuil de cuir, il épluchait des livres et des documents, regardait par la fenêtre les jardiniers qui arrosaient la pelouse et martelait sur son clavier, tout en ayant bien conscience qu'il n'écrivait pas, mais se bornait à taper à la machine. Susan veillait à lui accorder le silence dont il avait besoin, sauf quand elle passait la tête par la porte et murmurait : « Tu veux une tasse de thé ? » ou « Un peu d'eau ? » ou « On déjeune de bonne heure ? ». Il répondait dans un murmure, lui aussi, comme si son écriture était devenue quelque chose de sacré, qui rendait la pièce elle-même sacro-sainte. Il ne lui disait pas qu'il n'avait rien écrit de bon jusqu'à présent, que les idées qu'il avait dans sa tête n'avaient pas encore pris corps pour former des personnages, un cadre et un thème. Il supposait qu'elle en serait blessée ; son écriture était devenue le hobby préféré de Susan, qui rentrait à la maison tous les soirs en rapportant des livres et des revues de la bibliothèque du British Council. Elle voyait son livre comme une entité qui existait déjà et qui pouvait donc être menée à terme. Lui, en revanche, ne savait même pas avec certitude quel était son sujet. Mais il lui était reconnaissant de sa foi. C'était comme si le fait qu'elle crût en son écriture rendait celle-ci réelle, et il exprimait sa reconnaissance en allant à ces réceptions qu'il détestait. Au bout de quelques soirées, il estima qu'y aller ne suffisait pas ; il allait essayer d'être drôle. S'il parvenait à placer un mot d'esprit quand on le présentait, cela pourrait compenser son silence, et, surtout, cela ferait plaisir à Susan. Il s'entraîna quelque temps devant le miroir de la salle de bains à prendre une expression d'autodérision, assortie d'un débit hésitant. « Je vous présente Richard Churchill », disait Susan, et il serrait la main qui se tendait en

lançant : « Pas de lien de parenté avec Sir Winston, j'en ai bien peur, ou je serais peut-être né un peu plus intelligent. »

Cela faisait rire les amis de Susan, bien qu'il se demandât s'ils ne riaient pas par pitié devant sa piètre tentative d'humour plutôt que parce qu'ils trouvaient la boutade amusante. Mais personne n'avait jamais dit « Très drôle », comme le fit Kainene, ce premier jour, au bar du Federal Palace Hotel. Elle fumait. Elle savait faire des ronds de fumée parfaits. Elle était dans le même groupe de gens que Susan et lui et, après lui avoir lancé un coup d'œil, il se dit que ce devait être la maîtresse d'un politicien. Il jouait à cela avec les gens qu'il rencontrait ; il essayait de deviner la raison de leur présence, d'établir qui avait été amené par un invité. Peut-être était-ce parce que sans Susan, lui-même ne se serait trouvé à aucune de ces réceptions. Il n'avait pas pensé que Kainene pût être la fille d'un riche Nigérian, car elle n'affectait en rien une modestie de bon ton. Elle ressemblait davantage à une maîtresse : le rouge vif insolent de son rouge à lèvres, sa robe moulante, ses cigarettes. Mais son sourire n'était pas artificiel comme celui des maîtresses. Et elle n'avait même pas cette joliesse banale qui le poussait à croire la rumeur selon laquelle les hommes politiques nigériens s'échangeaient leurs maîtresses. En fait, elle n'était pas jolie du tout. Il ne s'en était pas vraiment rendu compte avant de la regarder à nouveau, lorsqu'une amie de Susan fit les présentations. « Je vous présente Kainene Ozobia, la fille du chef Ozobia. Kainene vient d'obtenir son Master à Londres. Kainene, je vous présente Susan Grenville-Pitts, du British Council, et Richard Churchill.

– Enchantée, dit Susan à Kainene, avant de tourner le dos pour parler à un autre invité.

– Bonjour », dit Richard. Kainene se tut trop longtemps, la cigarette entre les lèvres, en le regardant posément, alors il passa la main dans les cheveux et bafouilla : « Je n'ai pas de lien de parenté avec Sir Winston, j'en ai bien peur, ou je serais peut-être né un peu plus intelligent. »

Elle souffla la fumée avant de répondre : « Très drôle. » Elle était très mince et très grande, presque aussi grande que lui, et le regardait droit dans les yeux, d'un regard d'acier dépourvu d'expression. Sa peau avait la couleur du chocolat belge. Il écarta un peu plus les jambes et planta fermement les pieds au sol, car il avait peur, sinon, de se surprendre à tituber, à se heurter contre elle.

Susan revint et le tira par le bras, mais il n'avait pas envie de partir et, lorsqu'il ouvrit la bouche, il ne savait pas exactement ce qu'il allait dire.

« Figure-toi que Kainene et moi avons un ami commun à Londres. Je t'ai parlé de Wilfred, du *Spectator* ?

– Oh, fit Susan en souriant. Comme c'est sympathique. Alors je vais

vous laisser faire le point tous les deux. Je reviens tout à l'heure. »

Elle échangea des baisers avec un couple âgé avant de se diriger vers un groupe à l'autre bout de la pièce.

« Vous venez de mentir à votre femme, dit Kainene.

– Ce n'est pas ma femme. » À sa propre surprise, la tête lui tournait de se retrouver seul avec elle. Elle porta son verre à ses lèvres et but une gorgée. Elle aspira et souffla. Des cendres argentées tombèrent au sol en tourbillonnant. Tout semblait ralenti : la salle de bal de l'hôtel enfla puis se dégonfla et l'air s'empara puis se retira d'un espace qui parut, un bref instant, n'être occupé que par Kainene et lui-même.

« Vous pouvez vous pousser, s'il vous plaît ?

– Pardon ? demanda-t-il, interloqué.

– Il y a un photographe derrière vous qui brûle d'envie de me prendre en photo, surtout mon collier. »

Il s'écarta et l'observa quand elle regarda l'appareil. Elle ne posait pas, mais paraissait à l'aise ; elle avait l'habitude d'être prise en photo dans les réceptions.

« Le collier sera dans le *Lagos Life* de demain. Je pourrais sans doute appeler ça ma contribution à notre pays à l'indépendance toute neuve. Je donne matière à convoitise à mes concitoyens du Nigeria, une motivation pour travailler dur, dit-elle en revenant se placer près de lui.

– C'est un ravissant collier », dit-il, bien qu'il fût tape-à-l'œil. Il avait envie de tendre la main et le toucher, de le soulever de son cou puis de le laisser reprendre sa place au creux de sa gorge. Elle avait les clavicules saillantes.

« Bien sûr que non, il n'est pas ravissant. Mon père a des goûts très vulgaires en matière de bijoux, dit-elle. Mais c'est son argent. Je vois que ma sœur et mes parents me cherchent, d'ailleurs. Il faudrait que j'y aille.

– Votre sœur est là ? demanda vite Richard, sans lui laisser le temps de s'éloigner.

– Oui. Nous sommes jumelles. » Elle se tut comme si c'était une révélation capitale. « Kainene et Olanna. Son nom signifie lyriquement *Or de Dieu*, et le mien, plus prosaïquement : *Attendons de voir ce que Dieu nous réserve*. »

Richard regarda le sourire qui étirait un coin de sa bouche, un sourire ironique qui devait cacher autre chose, supposa-t-il, peut-être une insatisfaction. Il ne savait pas quoi dire. Il avait l'impression que le temps lui filait entre les doigts.

« Qui est l'aînée ? demanda-t-il.

– Qui est l'aînée ? Quelle question. » Elle leva les sourcils. « On me dit que je suis sortie la première. »

Richard, qui serrait son verre dans le creux de sa main, se demanda

s'il risquait de le casser en serrant encore plus fort.

« La voici, ma sœur, dit Kainene. Voulez-vous que je vous présente ? Tout le monde veut faire sa connaissance. »

Richard ne se retourna pas.

« Je préférerais vous parler à vous, dit-il. Si ça ne vous ennuie pas, bien sûr. » Il passa la main dans ses cheveux. Elle l'observait ; il se sentit comme un adolescent sous son regard.

« Vous êtes timide, dit-elle.

– On m'a traité de pire. »

Elle sourit, d'une façon qui signifiait que ça, elle trouvait ça drôle, et il se sentit très brillant de l'avoir fait rire.

« Êtes-vous jamais allé au marché de Balogun ? demanda-t-elle. Il y a des pièces de viande étalées sur des tables et vous êtes censés les tâter et les soupeser avant de choisir celle que vous voulez. Ma sœur et moi, nous sommes de la viande. Nous sommes ici pour permettre à des célibataires convenables de se jeter sur leur proie.

– Ah. » Il trouvait que c'était une chose étrangement intime à lui confier, même si elle l'avait dite sur ce ton sec et ironique qui lui semblait naturel. Il avait envie de lui dire quelque chose de personnel, lui aussi, envie d'échanger avec elle de petites graines d'intimité.

« Voici l'épouse que vous avez reniée », murmura-t-elle.

Susan revint et fourra un verre dans la main de Richard.

« Tiens, chéri, dit-elle, avant de se tourner vers Kainene. Ravie d'avoir fait votre connaissance.

– Ravie d'avoir fait la vôtre », rétorqua Kainene en levant son verre.

Susan entraîna Richard avec elle.

« C'est la fille du chef Ozobia, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ? C'est tout à fait étonnant ; sa mère est superbe, absolument superbe. Le chef Ozobia possède la moitié de Lagos, mais il y a quelque de terriblement *nouveau riche* chez lui. Il n'a pas poussé l'école très loin, tu vois, et sa femme non plus. C'est sans doute ce qui le rend tellement *prévisible*. »

D'ordinaire, les mini-biographies de Susan amusaient Richard, mais là, ses chuchotements l'agacèrent. Il n'avait pas envie de ce champagne, il sentait ses ongles s'enfoncer dans son bras. Elle l'emmena vers un groupe d'expatriés et s'arrêta pour bavarder, riant fort, un peu ivre. Il balaya la pièce du regard, à la recherche de Kainene. Au début, il ne put repérer la robe rouge, puis il l'aperçut, debout près de son père ; le chef Ozobia avait l'air expansif, ponctuant ses paroles de gestes tout en rondeur, dans son abada aux broderies complexes, dont les pans et les plis de tissu bleu le faisaient paraître encore plus volumineux. Mme Ozobia faisait la moitié de sa taille et portait un ensemble lappa et foulard de tête taillé dans le même tissu bleu. Richard fut momentanément saisi par la perfection de ses yeux

en amande, écartés, qui s'inscrivaient dans un visage sombre et intimidant. Il n'aurait jamais deviné que c'était la mère de Kainene, pas plus qu'il n'aurait deviné que Kainene et Olanna étaient jumelles. Olanna tenait de sa mère bien qu'elle eût une beauté plus abordable, avec son visage plus doux, sa grâce souriante et les courbes de son corps bien en chair qui remplissait généreusement sa robe noire. Un corps que Susan aurait qualifié d'*africain*. Kainene avait l'air encore plus mince à côté d'elle, presque androgyne, dans sa maxi moulante qui soulignait ses hanches de garçon. Richard la fixa longuement, lui intimant silencieusement de le chercher. Elle paraissait distante, regardait les membres de son groupe avec une expression tantôt indifférente, tantôt moqueuse. Elle finit par lever la tête et croiser son regard ; elle inclina alors la tête en levant les sourcils, comme si elle savait très bien qu'il l'avait observée tout ce temps-là. Il détourna les yeux. Puis il la regarda de nouveau, vite, décidé à sourire, cette fois-ci, à faire un geste utile ou l'autre, mais elle lui avait tourné le dos. Il la fixa jusqu'au moment où elle partit avec ses parents et Olanna.

Richard lut le numéro suivant de *Lagos Life* et, quand il vit sa photo, il scruta son expression, cherchant à découvrir ce qu'il ignorait. Il écrivit quelques pages dans une bouffée de productivité frénétique, des portraits imaginaires d'une grande femme à la peau d'ébène et à la poitrine presque plate. Il alla à la bibliothèque du British Council et chercha son père dans les revues économiques. Il recopia les quatre numéros qui figuraient à OZOBIA dans le bottin. Il décrocha le téléphone à de nombreuses reprises, pour raccrocher chaque fois en entendant la voix de l'opératrice. Il répéta ce qu'il lui dirait devant le miroir, ainsi que les gestes qu'il ferait, tout en étant conscient qu'elle ne le verrait pas s'ils se parlaient au téléphone. Il envisagea de lui envoyer une carte, voire une corbeille de fruits. Pour finir, il appela. Elle ne parut pas surprise qu'il lui fasse signe. Ou peut-être était-ce juste qu'elle s'exprimait trop calmement, tandis que lui sentait son cœur tambouriner dans sa poitrine.

« Aimeriez-vous qu'on prenne un verre ensemble ? demanda-t-il.

– Oui. À midi au Zobis Hotel, ça vous irait ? Il appartient à mon père et je peux nous avoir une suite privée.

– Oui, oui, ce serait parfait. »

Il raccrocha, tout secoué. Il ne savait pas s'il y avait lieu d'être excité, si *suite privée* était suggestif ou non. Lorsqu'ils se retrouvèrent dans le salon de l'hôtel, elle se rapprocha pour lui permettre de l'embrasser sur la joue puis l'emmena en haut, à la terrasse, où ils s'assirent, dominant les palmiers qui bordaient la piscine. C'était une journée lumineuse et ensoleillée. De temps à autre, la brise agitant les palmes et il espérait qu'elle n'éboufferait pas trop ses cheveux et que

leur parasol lui épargnerait ces taches rouge tomate peu flatteuses qui apparaissaient sur ses joues dès qu'il se mettait au soleil.

« On peut voir Heathgrove d'ici, dit-elle en pointant du doigt. L'école secondaire britannique sélecte et iniquement chère où nous sommes allées, ma sœur et moi. Mon père trouvait que nous étions trop petites pour nous envoyer à l'étranger, mais il était décidé à ce que nous soyons le plus européennes possible.

– C'est le bâtiment avec la tour ?

– Oui. L'école tout entière ne se compose que de deux bâtiments, en fait. Nous étions très peu nombreuses. C'est un secret si bien gardé que beaucoup de Nigériens ne sont même pas au courant de son existence. » Elle regarda quelques instants dans son verre. « Vous avez des frères et sœurs ?

– Non. J'étais enfant unique. Mes parents sont morts quand j'avais neuf ans.

– Neuf ans. Vous étiez petit. »

Il fut content qu'elle n'ait pas l'air de trop compatir, de cette manière fausse qu'adoptaient certaines personnes, comme si elles avaient connu ses parents alors que ce n'était pas le cas.

« Ils s'absentaient très souvent. En réalité c'était Molly, ma nounou, qui m'élevait. À leur mort, il a été décidé que j'irais vivre à Londres chez ma tante. » Richard se tut, content d'éprouver cette étrange ébauche d'intimité qui venait de ce qu'il parlait de lui, chose qu'il faisait rarement. « Mes cousins Martin et Virginia étaient grosso modo de mon âge, mais terriblement raffinés ; tante Elizabeth était une très grande dame, vous comprenez, et moi j'étais le cousin du minuscule village du Shropshire. Dès mon premier jour là-bas, j'ai pensé à me sauver.

– Vous l'avez fait ?

– Plusieurs fois. On me retrouvait toujours. Quelquefois juste au bout de la rue.

– Vous vous sauviez pour chercher quoi ?

– Quoi ?

– Vous vous sauviez pour chercher quoi ? »

Richard y réfléchit un moment. Il savait qu'il se sauvait d'une maison pleine de portraits de gens morts depuis longtemps qui lui soufflaient dessus du haut de leurs murs. Mais il ne savait pas ce qu'il partait chercher. Les enfants se posent-ils ces questions ?

« Peut-être que je me sauvais pour retrouver Molly. Je ne sais pas.

– Je savais ce que je voulais trouver si je me sauvais. Mais comme ça n'existait pas, je ne suis pas partie, dit Kainene en s'allongeant dans son fauteuil.

– Comment ça ? »

Elle alluma une cigarette, comme si elle n'avait pas entendu la

question. Ses silences le laissaient désarmé et impatient de reconquérir son attention. Il voulait lui parler du pot cordé. Il ne savait plus très bien où il avait lu pour la première fois un article sur l'art d'Igbo-Ukwu, sur l'autochtone qui avait découvert, en creusant un puits, ces moulages de bronze qui étaient fort susceptibles d'être les premiers d'Afrique et remontaient au IX^e siècle. Mais c'était dans *Colonies Magazine* qu'il avait vu les photos. Le pot cordé se distinguait aussitôt du reste ; Richard avait passé le doigt sur la photo, brûlant d'envie de toucher en vrai le métal délicatement fondu. Il voulait essayer d'expliquer que le pot l'avait ému très profondément, mais décida de s'abstenir. Il prendrait son temps. Il fut étrangement réconforté par cette pensée parce qu'il se rendit compte que ce qu'il voulait plus que tout, avec elle, c'était du temps.

« Êtes-vous venu au Nigeria pour fuir quelque chose ? finit-elle par demander.

– Non. J'ai toujours été un solitaire et j'ai toujours eu envie de connaître l'Afrique, alors j'ai pris congé de mon modeste boulot de journaliste, plus un prêt généreux de ma tante, et me voici.

– Je ne vous aurais pas pris pour un solitaire.

– Pourquoi ?

– Parce que vous êtes bel homme. D'habitude, les gens beaux ne sont pas solitaires. » Elle avait dit cela d'un ton neutre, comme si ce n'était pas un compliment ; il espéra donc qu'elle ne remarquerait pas qu'il avait rougi.

« Eh bien moi, oui, reprit-il, ne trouvant rien d'autre à dire. Je l'ai toujours été.

– Un solitaire doublé d'un explorateur moderne du continent noir », dit-elle sèchement.

Il rit. Le son jaillit de lui, de façon incontrôlée, et il baissa le regard sur la piscine claire et bleue et se dit, la joie au cœur, que ce ton de bleu était peut-être aussi la couleur de l'espoir.

Ils se retrouvèrent pour déjeuner le lendemain, puis le surlendemain. Chaque fois, c'était elle qui l'emmenait à la suite et ils s'installaient sur la terrasse pour manger du riz et boire de la bière froide. Elle touchait le bord du verre du bout de la langue avant de boire. Ça l'excitait d'entrevoir brièvement cette pointe de langue rose, d'autant plus qu'elle ne semblait pas consciente de son geste. Elle avait des silences maussades, fermés, pourtant il se sentait en lien avec elle. Peut-être était-ce *justement* parce qu'elle était distante et réservée. Il se surprenait à parler d'une façon qui ne lui était pas habituelle, et lorsque leur temps touchait à sa fin et qu'elle se levait, souvent pour aller rejoindre son père à une réunion, il sentait son sang se figer dans ses pieds et les plomber. Il n'avait pas envie de partir, ne supportait

pas l'idée de retourner dans le bureau de Susan pour taper à la machine en attendant qu'elle frappe doucement à la porte. Il ne comprenait pas que Susan ne se doute de rien, qu'elle ne voie pas d'un seul coup d'œil qu'il avait changé, qu'elle ne remarque même pas qu'il s'aspergeait plus généreusement d'after-shave qu'avant. Il ne lui avait pas été infidèle, certes, mais la fidélité ne pouvait pas se borner au sexe. Rire avec Kainene, parler de tante Elizabeth à Kainene, regarder Kainene fumer : c'étaient sûrement des infidélités, tout cela ; ça en avait le goût. Son cœur qui battait plus fort quand Kainene l'embrassait pour lui dire au revoir, c'était une infidélité. La main de Kainene qu'il prenait dans la sienne sur la table, c'était une infidélité. Aussi, le jour où Kainene ne l'embrassa pas comme d'habitude, mais appuya sa bouche contre la sienne, lèvres ouvertes, il fut surpris. Il ne s'était pas autorisé à en espérer trop. Ce fut peut-être pour cette raison qu'il ne parvint pas à avoir une érection : la combinaison castratrice de la surprise et du désir. Ils se déshabillèrent rapidement. Il pressa son corps nu contre le sien et pourtant demeura mou. Il explora les angles de ses clavicules et de ses hanches, sans cesser d'exhorter son corps et son esprit à mieux collaborer, d'exhorter son désir à ignorer son angoisse. Mais il ne banda pas. Il sentait le poids flasque entre ses jambes.

Elle se redressa dans le lit et s'alluma une cigarette.

« Je suis désolé », dit-il et, la voyant hausser les épaules sans rien dire, il regretta de s'être excusé. La suite luxueuse et trop meublée lui parut sinistre lorsqu'il remit le pantalon qu'il aurait tout aussi bien pu garder, tandis qu'elle ragrafit son soutien-gorge. Il aurait aimé qu'elle dise quelque chose.

« Est-ce qu'on se voit demain ? » demanda-t-il.

Elle souffla la fumée par le nez et dit, tout en la regardant se dissiper dans l'air :

« C'est un peu lourd, tu ne trouves pas ? »

Il répéta sa question :

« Est-ce qu'on se voit demain ? »

– Je vais à Port Harcourt avec mon père pour rencontrer des gens du pétrole, dit-elle. Mais je serai de retour mercredi, un peu après midi. On pourrait déjeuner sur le tard.

– Oui, faisons ça », dit Richard, et jusqu'au moment où elle le retrouva dans le hall de l'hôtel, quelques jours plus tard, il craignit qu'elle ne vienne pas. Ils déjeunèrent en regardant les nageurs en contrebas.

Elle était un peu plus animée, fumait plus, parlait plus. Elle lui parla des gens qu'elle avait rencontrés depuis qu'elle avait commencé à travailler avec son père, lui expliquant qu'ils étaient tous pareils. La nouvelle élite nigériane était un ramassis d'analphabètes qui ne

lisaient jamais, mangeaient une nourriture qu'ils détestaient dans des restaurants libanais hors de prix et tenaient en société des conversations qui tournaient autour d'un seul sujet : « Comment se porte la nouvelle voiture ? » À un moment donné, elle rit. À un autre, elle lui prit la main. Mais elle ne lui proposa pas de rentrer dans la suite et il se demanda si elle voulait donner du temps au temps ou si elle en était venue à la conclusion que ce n'était pas le type de relation qu'elle souhaitait avoir avec lui.

Il ne pouvait se résoudre à agir. Plusieurs jours s'écoulèrent avant qu'elle lui demande enfin s'il voulait rentrer, et il se sentit comme une doublure qui a espéré que l'acteur ne se présenterait pas et puis, le jour où enfin l'acteur est absent, se sent handicapé par sa maladresse, moins prêt qu'il ne le croyait à affronter les feux de la rampe. Elle rentra la première. Lorsqu'il souleva sa robe au-dessus de ses cuisses, elle le repoussa calmement, comme si elle savait que sa frénésie n'était qu'une armure contre sa peur. Elle drapa sa robe sur le dossier de la chaise. Il était tellement terrifié à l'idée d'un nouveau fiasco qu'il éprouva une reconnaissance éperdue à se voir en érection, une reconnaissance telle qu'à peine entré en elle, il sentit le tremblement involontaire qu'il ne pouvait pas arrêter. Ils restèrent un moment allongés, lui sur elle, puis il roula sur le côté. Il voulait lui dire que ça ne lui était jamais arrivé. Sa vie sexuelle avec Susan était satisfaisante, bien que sans profondeur.

« Je suis vraiment désolé », dit-il.

Elle alluma une cigarette en le regardant.

« Voudrais-tu venir dîner ce soir ? Mes parents ont quelques invités. »

Il fut d'abord pris de court. Puis il dit : « Oui, avec grand plaisir. » Il espérait que l'invitation avait un sens, qu'elle reflétait un changement dans la façon dont elle percevait leur relation. Mais lorsqu'il arriva chez ses parents, à leur maison d'Ikoyi, elle dit : « Je vous présente Richard Churchill », puis elle marqua un silence qui semblait mettre délibérément ses parents et les autres invités au défi de penser ce qu'ils voulaient. Son père le toisa et lui demanda ce qu'il faisait.

« Je suis écrivain, dit-il.

– Écrivain ? fit le chef Ozobia. Je vois. »

Regrettant d'avoir dit qu'il était écrivain, Richard ajouta, comme pour compenser :

« Je suis fasciné par les découvertes d'Igbo-Ukwu. Les bronzes.

– Hum hum, murmura le chef Ozobia. Avez-vous de la famille en affaires au Nigeria ?

– J'ai bien peur que non. »

Le chef Ozobia sourit et détourna le regard. Il ne dit pas grand-chose d'autre à Richard de toute la soirée. Mme Ozobia, qui suivait

son mari partout, majestueuse et d'une beauté encore plus intimidante vue de près, ne lui adressa pas davantage la parole. Olanna était différente. Quand Kainene les présenta, elle sourit avec une certaine réserve, mais au fil de la conversation se fit plus chaleureuse et il se demanda si l'étincelle qu'il voyait dans ses yeux était de la pitié, si elle se rendait compte qu'il souhaitait ardemment dire ce qu'il fallait sans pour autant savoir ce que c'était. Sa chaleur le flatta.

Il éprouva un curieux sentiment d'abandon quand elle s'assit loin de lui, à table. Alors qu'on venait de servir la salade, elle se mit à parler politique avec un des invités. Richard savait que la discussion portait sur la nécessité pour le Nigeria de devenir une république et de cesser de revendiquer la reine Elizabeth comme chef d'État, mais il n'y avait pas prêté grande attention, jusqu'au moment où elle se tourna vers lui et demanda : « Vous n'êtes pas d'accord, Richard ? » comme si son opinion comptait.

« Oh, si, absolument », dit-il en s'éclaircissant la gorge, même s'il ne savait pas exactement avec quoi il était d'accord. Il lui était reconnaissant de l'avoir fait entrer dans la conversation, de l'avoir inclus, et il était séduit par ce mélange de raffinement et de naïveté qui lui semblait propre, cet idéalisme qui refusait de se laisser étouffer par la dure réalité. Sa peau était lumineuse. Ses pommettes se relevaient quand elle souriait. Mais elle n'avait pas le mysticisme mélancolique de Kainene, qui le grisait et le déconcertait. Kainene, assise à côté de lui, parla peu durant le dîner – une fois pour demander sèchement à un domestique de changer un verre qui n'était pas net, une autre pour lui dire, en se penchant vers lui : « Cette sauce est écœurante, hein ? » La plupart du temps, elle demeura impénétrable, se contentant d'observer, de boire, de fumer. Il avait douloureusement envie de connaître ses pensées. Il éprouvait une douleur physique semblable lorsqu'il la désirait, et il rêvait souvent d'être en elle, de plonger aussi profondément que possible en elle, pour essayer de découvrir une chose qu'il ne découvrirait jamais, il le savait. C'était comme boire verre d'eau sur verre d'eau pour en sortir encore assoiffé, aiguillonné par la peur de ne jamais éteindre cette soif.

Richard se faisait du souci pour Susan. Lorsqu'il la regardait, qu'il voyait son menton ferme et ses yeux verts, il se disait qu'il était injuste de la tromper, de se cacher dans le bureau en attendant qu'elle s'endorme, de lui mentir en prétendant aller à la bibliothèque, au musée ou au club de polo. Elle méritait mieux que ça. Mais il trouvait une stabilité rassurante en sa compagnie, une certaine sécurité à ses murmures et à son bureau aux murs décorés de crayons de Shakespeare. Kainene était différente. Il quittait Kainene plein d'un

bonheur grisant et d'un sentiment d'insécurité non moins étourdissant. Il voulait lui demander ce qu'elle pensait des choses dont ils ne parlaient jamais – leur relation, un avenir, Susan – mais ses doutes le rendaient chaque fois muet ; il avait peur de ses réponses.

Il repoussa toute décision jusqu'au matin où il se réveilla en pensant à ce jour, à Wentnor, où il jouait dans le jardin et avait entendu Molly l'appeler. « Richard ! À table ! » Au lieu de répondre « J'arrive ! » et de courir la rejoindre, il s'était glissé sous une haie en s'égratignant les genoux. « Richard ! Richard ! » Cette fois, la voix de Molly était affolée, mais il resta tapi et garda le silence. « Richard ! Où es-tu, Dicky ? » Un lapin s'arrêta et posa les yeux sur lui ; il croisa son regard et, pendant ce court moment, le lapin et lui furent les seuls à savoir où il était. Puis le lapin détala et Molly regarda sous les buissons et l'aperçut. Elle le gifla. Elle le consigna dans sa chambre pour tout le reste de la journée. Elle lui dit qu'elle était très fâchée et qu'elle en parlerait à M. et Mme Churchill. Mais ce court moment en avait valu la peine, ce moment d'abandon pur et absolu où il avait eu l'impression d'être le maître, lui et lui seul, de l'univers de son enfance. À ce souvenir, il décida de rompre avec Susan. Il était fort possible que sa relation avec Kainene ne dure pas longtemps, mais les moments passés avec elle en sachant qu'il n'était pas accablé par les mensonges et les faux-semblants vaudraient bien cette brièveté.

Sa décision le raffermir. Il attendit encore une semaine, pourtant, et finit par parler à Susan un soir où ils rentraient d'une soirée où elle avait bu trop de verres de vin.

« Tu veux une dernière petite goutte, chéri ? proposa-t-elle.

– Susan, tu comptes beaucoup pour moi, dit-il d'un trait. Mais je ne suis pas vraiment sûr que ça marche bien – je veux dire, entre nous.

– Qu'est-ce que tu racontes ? » demanda Susan, bien que son ton soudain plus bas et son visage qui avait pâli lui dissent qu'elle savait très bien de quoi il parlait.

Il se passa la main dans les cheveux.

« Qui est-ce ? demanda Susan.

– Il n'y a pas d'autre femme. Je crois juste que nous avons des besoins différents. » Il espérait ne pas lui paraître hypocrite, mais c'était vrai : ils avaient toujours recherché des choses différentes, apprécié des choses différentes. Il n'aurait jamais dû emménager chez elle.

« Ce n'est pas Clovis Bancroft, dis-moi ? » Elle avait les oreilles rouges. Ça lui faisait toujours cet effet quand elle buvait, mais il ne remarquait que maintenant combien c'était bizarre, ces oreilles rouge colère qui encadraient son visage blême.

« Non, bien sûr que non. »

Susan se servit un verre et s'assit sur l'accoudoir du canapé. Ils se

turent quelques instants.

« Tu m'as plu à la seconde où je t'ai vu, dit-elle, et je ne m'y étais pas attendue, franchement. Je me suis dit : comme il est beau et doux, et je crois que j'ai décidé sur-le-champ que je ne te laisserais jamais partir. » Elle rit doucement et il remarqua les minuscules rides autour de ses yeux.

« Susan... »

Il se tut, car il n'y avait rien d'autre à dire. Il ignorait jusqu'alors qu'elle pensait toutes ces choses à son sujet. Il se rendit compte qu'ils s'étaient très peu parlé, que leur relation avait coulé de source, sans qu'ils apportent guère d'eau au moulin, du moins lui. La relation était quelque chose qui lui était *arrivé*.

« Ça a été trop précipité pour toi, n'est-ce pas ? » reprit Susan. Elle se leva et le rejoignit. Elle s'était ressaisie ; son menton ne tremblait plus. « Tu n'as pas eu la possibilité d'explorer, en fait, de voir davantage de ce pays, comme tu le voulais ; tu as emménagé ici et je t'ai emmené à toutes ces soirées abominables avec des gens qui n'en ont pas grand-chose à faire de l'écriture, de l'art africain et de tout ce genre de choses. Ça a dû être horrible pour toi. Je suis vraiment désolée, Richard, et je te comprends. Il faut que tu visites un peu le pays, bien sûr. Est-ce que je peux t'aider ? J'ai des amis à Enugu et à Kaduna. »

Richard lui retira le verre des mains, le posa et la prit dans ses bras. Il éprouva une légère nostalgie en sentant la familière odeur de pomme de son shampoing.

« Non, ça ira. »

Elle ne croyait pas que ce fût réellement fini entre eux, c'était visible ; elle pensait qu'il reviendrait et il ne dit rien pour la détromper. Quand le domestique en tablier blanc lui ouvrit la porte de la maison, le jour de son départ, Richard se sentit léger et soulagé.

« Au revoir, patron, dit le domestique.

– Au revoir, Okon. » Richard se demandait si Okon l'impénétrable avait jamais plaqué l'oreille à la porte quand Susan et lui se disputaient à grand renfort de verres brisés. Une fois, il avait demandé à Okon de lui enseigner quelques phrases simples en efik, mais Susan avait mis fin au petit cours après les avoir trouvés tous les deux dans le bureau, Okon qui trépignait et Richard qui répétait les mots. Okon avait regardé Susan avec reconnaissance comme si elle venait de le sauver des mains d'un Blanc fou et, plus tard, d'une voix douce, Susan avait expliqué à Richard qu'elle comprenait qu'il ne sache pas comment les choses se faisaient. Il y avait certaines limites qu'on ne pouvait franchir. Son ton de voix lui avait rappelé tante Elizabeth, ainsi que ces opinions adoptées avec une bienséance anglaise complaisante et sûre de son fait. Peut-être que s'il avait parlé de

Kainene à Susan, elle aurait pris ce ton de voix pour lui dire qu'elle comprenait très bien son besoin de vivre une expérience avec une Noire.

En s'éloignant au volant de sa voiture, Richard vit Okon agiter la main. Il fut pris d'une irrépressible envie de chanter, sauf qu'il n'était pas du genre à chanter. Toutes les maisons de Glover Street étaient semblables à celle de Susan, vastes, bordées de palmiers et de plates-bandes de gazon languissant.

L'après-midi suivante, Richard se redressa dans le lit, nu, et baissa le regard sur Kainene. Il venait de faire fiasco de nouveau.

« Je suis désolé, dit-il. Je crois que je m'excite trop.

– Je peux fumer ? » demanda-t-elle. Le drap soyeux soulignait la minceur anguleuse de son corps nu.

Il lui alluma sa cigarette. Elle émergea de sous le drap et s'assit dans le lit, ses mamelons brun foncé raidis par l'air conditionné, puis elle souffla la fumée, le regard au loin.

« On va prendre notre temps, dit-elle. Et il y a d'autres façons. »

Richard fut brusquement agacé, envers lui-même pour sa mollesse dont il ne pouvait rien tirer, envers elle pour son sourire légèrement narquois et pour avoir dit qu'il y avait d'autres façons, comme s'il était définitivement incapable de faire les choses à la façon traditionnelle. Il savait de quoi il était capable. Il savait qu'il pouvait la satisfaire. Il avait juste besoin de temps. Il n'empêche qu'il commençait à songer à certaines herbes, de puissantes herbes de virilité sur lesquelles il se souvenait d'avoir lu quelque chose quelque part, et que prenaient les hommes en Afrique.

« Nsukka est un carré de poussière en pleine brousse, le terrain le moins cher qu'ils aient pu trouver pour construire une université », dit Kainene. Sa capacité à embrayer sur une conversation banale était étonnante. « Mais ça devrait être parfait pour écrire, non ?

– Oui, répondit-il.

– Peut-être que tu t'y plairas et que tu auras envie d'y rester.

– Peut-être. » Richard se glissa sous les couvertures. « Mais ce qui me fait vraiment plaisir, c'est que tu seras à Port Harcourt et que je n'aurai pas à faire tout le trajet jusqu'à Lagos pour te voir. »

Kainene, qui fumait par bouffées régulières, ne répondit rien, et il eut un moment de terreur où il se demanda si elle allait lui annoncer que ce serait fini entre eux quand ils quitteraient tous les deux Lagos et qu'à Port Harcourt, elle se trouverait un homme capable *d'assurer au lit*.

« Ma maison sera parfaite pour nos week-ends, finit-elle par dire. Elle est monstrueuse. Mon père me l'a donnée l'année dernière comme élément de ma dot, je crois, quelque chose qui serait susceptible de

pousser un homme comme il faut à épouser sa fille ingrate. Terriblement européen, quand on y pense, puisqu'ici nous n'avons pas le système de la dot, mais celui du prix de la fiancée. » Elle éteignit sa cigarette. Elle ne l'avait pas finie. « Olanna a dit qu'elle ne voulait pas de maison. Non pas qu'elle en ait besoin. Gardons les maisons pour la fille laide.

– Ne dis pas ça, Kainene, dit-il.

– Ne dis pas ça, Kainene », répéta-t-elle en l'imitant. Elle se leva et il eut envie de la retenir. Mais il s'abstint ; il ne pouvait pas faire confiance à son corps et il n'aurait pas supporté de la décevoir une fois de plus. Parfois il avait l'impression qu'il ne savait rien d'elle, qu'il n'arriverait jamais à la rejoindre vraiment. D'autres fois, pourtant, allongé à ses côtés, il éprouvait un sentiment de plénitude, la certitude qu'il n'aurait jamais besoin de rien d'autre.

« À propos, j'ai demandé à Olanna de te présenter à son amant révolutionnaire, le maître de conférences », reprit Kainene. Elle retira sa perruque ; avec ses cheveux courts tressés en nattes couchées, son visage paraissait plus jeune, plus menu. « Avant, elle sortait avec un prince haoussa, un type agréable, un peu fadasse, mais il ne partageait aucune de ses illusions délirantes. Cet Odenigbo se prend pour un grand guérillero. Il est mathématicien, mais il passe tout son temps à écrire des articles sur sa recette maison du socialisme à l'africaine. Olanna adore ça. Ils n'ont pas l'air de se rendre compte que le socialisme, c'est de la blague. » Elle remit la perruque et commença à la brosser ; les cheveux ondulés, séparés par une raie au milieu, lui arrivaient au menton. Richard aimait les lignes nettes de son corps mince, la finesse de son bras levé.

« À mon avis, le socialisme pourrait très bien marcher au Nigeria, s'il était bien appliqué, dit-il. C'est une question de justice économique, dans le fond, non ? »

Kainene plissa le nez.

« Le socialisme ne pourrait jamais marcher pour les Ibos. » La brosse s'arrêta, suspendue dans sa main. « Ogbenyealu est un prénom de fille assez répandu et tu sais ce qu'il signifie ? “Qui ne deviendra pas l'épouse d'un pauvre.” Coller cette étiquette à une enfant à sa naissance, c'est du capitalisme dans toute sa splendeur. »

Richard rit, et il fut d'autant plus amusé qu'elle, en revanche, ne riait pas ; elle se remit juste à brosser ses cheveux. Il pensa à la prochaine fois où il rirait avec elle, puis à celle d'après. Il se surprenait souvent à penser à l'avenir, avant même que le présent soit fini.

Il se leva et se sentit intimidé quand elle jeta un coup d'œil à son corps nu. Peut-être son absence d'expression ne servait-elle qu'à masquer sa répugnance. Il enfila son slip et boutonna sa chemise en hâte.

« J'ai quitté Susan, lâcha-t-il. Je suis à la Pension de famille Princewill à Ikeja. J'irai chercher le reste de mes affaires chez elle avant mon départ pour Nsukka. »

Kainene le dévisagea et il lut de la surprise sur son visage, plus quelque chose qu'il n'était pas sûr d'identifier. Était-ce de la perplexité ?

« Ça n'a jamais été une véritable relation, en fait », reprit-il. Il ne voulait pas qu'elle croie qu'il l'avait fait pour elle, qu'elle se pose des questions sur leur relation. Pas encore.

« Tu vas avoir besoin d'un boy, dit-elle.

– Comment ?

– Un boy à Nsukka. Tu vas avoir besoin de quelqu'un qui te fasse ta lessive et ton ménage. »

Sur le coup, le changement abrupt de sujet le dérouta.

« Un boy ? répondit-il. Je me débrouille très bien tout seul. J'ai vécu seul trop longtemps.

– Je demanderai à Olanna de te trouver quelqu'un », dit Kainene. Elle sortit une cigarette de l'étui, mais ne l'alluma pas. Elle la posa sur la table de chevet, s'approcha de lui et le serra contre elle, les bras tremblants. Il en fut si surpris qu'il ne lui rendit pas son étreinte. Jamais elle ne l'avait enlacé aussi étroitement, à moins qu'ils ne soient au lit. Elle non plus n'avait pas l'air de savoir quoi faire de cette étreinte, puisqu'elle se dégagea rapidement et alluma la cigarette. Il repensa souvent à ce geste et, chaque fois, il avait la sensation de voir un mur s'effondrer.

Richard partit pour Nsukka une semaine plus tard. Il roulait à vitesse modérée, s'arrêtant au bord de la route de temps à autre pour consulter la carte dessinée à la main que lui avait donnée Kainene. Après avoir traversé le Niger, il décida de faire halte à Igbo-Ukwu. Maintenant qu'il se trouvait enfin en pays ibo, il avait envie, avant toute chose, de voir le foyer du pot cordé. Quelques maisons en ciment étaient disséminées çà et là dans le village ; elles gâchaient le pittoresque des huttes en terre qui se serraient de part et d'autre des pistes, pistes si étroites qu'il gara sa voiture bien avant le village et suivit un jeune homme en short kaki qui semblait avoir l'habitude de servir de guide aux visiteurs. Il s'appelait Emeka Anozie. Il faisait partie des ouvriers qui avaient travaillé sur le site. Il montra à Richard les larges fosses rectangulaires où s'étaient menées les fouilles, les pelles et les bâchées qui avaient servi à retirer la terre des bronzes.

« Vous voulez parler à notre père ? Je vous servirai d'interprète, proposa Emeka.

– Merci. » Richard était un peu confus devant la chaleur de cet accueil, et celle des voisins qui défilaient en disant : « Bonjour, *nno*,

bonne arrivée », comme s'ils ne songeaient pas un instant à s'offusquer qu'il soit venu sans y avoir été invité.

Pa Anozie était drapé dans un tissu d'aspect sale, noué derrière sa nuque. Il les précéda dans son *obi* sombre qui sentait le champignon. Bien qu'il ait lu des articles à ce sujet, Richard demanda comment les bronzes avaient été découverts. Pa Anozie s'enfonça une prise de tabac dans le nez avant de se lancer dans l'histoire. Une vingtaine d'années plus tôt, alors qu'il creusait un puits, son frère avait heurté quelque chose de métallique qui se révéla être unealebasse. Il ne tarda pas à en trouver quelques autres, qu'il déterra et lava, puis il appela ses voisins pour qu'ils viennent voir. Elles paraissaient bien ouvragées et avaient un air vaguement familier, pourtant aucun d'entre eux n'avait entendu parler de qui que ce soit qui en fasse de semblables. La nouvelle vint rapidement aux oreilles du commissaire d'Enugu, qui envoya quelqu'un les prendre et les apporter au département d'Antiquités de Lagos. Ensuite, pendant un certain temps, plus personne ne vint ni ne posa de questions sur les bronzes ; le frère de Pa Anozie construisit son puits et la vie continua. Et puis, il y avait de cela quelques années, l'homme blanc d'Ibadan était venu faire des fouilles. Il y avait eu de longs palabres avant le début des travaux à cause d'un abri à chèvres et du mur d'une concession qu'il allait falloir démolir, mais tout s'était bien passé. C'était la saison de l'harmattan, mais comme ils craignaient les orages, ils couvraient les fouilles de bâches tendues sur des tiges de bambou. Ils avaient trouvé des choses vraiment ravissantes : des alebasses, des coquillages, de nombreuses pièces décoratives qui servaient de parures aux femmes, des images de serpents, des poteries.

« Ils ont trouvé une chambre funéraire, également, je crois ? demanda Richard.

– Oui.

– D'après vous, il s'agissait de celle du roi ? »

Pa Anozie gratifia Richard d'un long regard chagrin, puis se mit à marmonner, l'air affligé. Emeka rit, puis traduisit.

« Papa dit qu'il croyait que vous faites partie des Blancs qui connaissent quelque chose. Il dit qu'au pays ibo les gens savent pas ce que c'est, roi. Nous avons des prêtres et des anciens. La chambre funéraire était peut-être pour un prêtre. Mais le prêtre ne fait pas souffrir le peuple comme roi. C'est parce que l'homme blanc nous a donné des *warrant chiefs*¹ qu'aujourd'hui il y a des imbéciles qui se déclarent rois. »

Richard s'excusa. Il savait bien qu'on disait que les Ibos avaient constitué une tribu républicaine pendant des milliers d'années, mais un des articles sur les découvertes d'Igbo-Ukwu suggérait l'éventualité qu'ils aient eu des rois à une certaine époque, pour les destituer par la

suite. Après tout, les Ibos étaient un peuple qui destituait les dieux qui avaient fait leur temps. Richard resta assis quelques instants, à imaginer la vie de ces gens capables d'une telle beauté et d'une telle complexité au temps d'Alfred le Grand. Il voulait écrire là-dessus, créer quelque chose à partir de cela, mais il ne savait pas quoi. Peut-être un roman spéculatif dont le protagoniste serait un archéologue qui fait des fouilles, en quête de bronzes, et se retrouve transporté dans un passé idyllique ?

Il remercia Pa Anozie et se leva. Pa Anozie dit quelques mots et Emeka traduisit :

« Papa demande si vous allez pas prendre photo de lui ? Tous les Blancs qui sont venus ont pris photo. »

Richard secoua la tête :

« Non, désolé. Je n'ai pas apporté d'appareil. »

Emeka rit.

« Papa demande quel genre d'homme blanc c'est ça ? Pourquoi il est venu ici et qu'est-ce qu'il fait ? »

Sur la route de Nsukka, Richard se demanda lui aussi ce qu'il faisait au juste et, question plus préoccupante, ce qu'il allait écrire.

Le logement universitaire d'Imoke Street était réservé à des chercheurs et artistes invités ; il était peu meublé, presque spartiate, même, et, quand Richard balaya du regard les deux fauteuils du salon, le lit à une place, les placards vides de la cuisine, il se sentit tout de suite à l'aise. Le silence qui régnait dans la maison lui convenait. Pourtant, lorsqu'il rendit visite à Olanna et Odenigbo et qu'elle lui dit : « Je suis sûre que vous voudrez rendre la maison un peu plus habitable », il répondit : « Oui », alors qu'il aimait cet ameublement sans âme. Il avait acquiescé pour la seule raison que le sourire d'Olanna était comme un cadeau, qu'il se sentait flatté par son attention. Elle le persuada de faire venir leur jardinier Jomo chez lui deux fois par semaine, pour planter des fleurs dans son jardin. Elle le présenta à leurs amis, lui montra le marché, lui annonça qu'elle lui avait trouvé le boy idéal.

Richard avait imaginé quelqu'un de jeune et vif, comme Ugwu, leur boy, mais Harrison se révéla être un petit homme sec et voûté d'une cinquantaine d'années, accoutré d'un tee-shirt blanc extralarge qui lui arrivait au-dessus des genoux. Il se fendait d'une révérence au début de chaque conversation. Il raconta à Richard, avec une fierté non dissimulée, qu'il avait travaillé autrefois pour le père Bernard, le prêtre irlandais, ainsi que pour le professeur Land, qui était américain. « Je fais très bonne salade de betteraves », lui avait-il dit le premier jour, et Richard ne tarda pas à comprendre qu'il était fier non seulement de sa salade, mais aussi de cuisiner les betteraves, qu'il

devait acheter à l'étal de « légumes rares » parce que les Nigériens, pour la plupart, n'en mangeaient pas. Le premier dîner préparé par Harrison se composait d'un plat de poisson salé avec de la salade de betteraves en entrée. Le lendemain soir, des betteraves en sauce rouge foncé accompagnaient son riz. « Avec recette américaine pour le ragoût pommes de terre je prépare celui-là », expliqua Harrison en regardant Richard manger. Le lendemain il y eut de la salade de betteraves, et le surlendemain encore des betteraves en sauce, d'un rouge effrayant, à présent, en accompagnement du poulet.

« Ça suffit, Harrison, s'il vous plaît, dit Richard en levant la main. Plus de betteraves. »

Harrison parut d'abord déçu, puis son visage s'éclaira.

« Mais, patron, je prépare le manger de votre pays ; tous les mangers que vous mangez depuis que vous êtes enfant, je prépare. En vérité, je prépare pas mangers de Nigeria, seulement recettes étrangères.

– La cuisine nigériane me va très bien, Harrison », dit Richard. Si seulement Harrison savait à quel point il avait détesté la nourriture de son enfance, les kippers âcres et pleins d'arêtes, le porridge avec sa peau épaisse, abominable, qui le recouvrait comme une bâche imperméable, le rosbif trop cuit, entouré de gras et noyé dans la sauce.

« D'accord, patron, fit Harrison, l'air morose.

– À propos, Harrison, connaissiez-vous des herbes pour hommes, par hasard ? demanda Richard, d'un ton qu'il espérait désinvolte.

– Patron ?

– Des herbes. » Richard esquissa un geste vague.

« Des légumes, patron ? Oh, n'importe quelle salade de votre pays je fais et c'est très bon, patron. Pour professeur Land, y a beaucoup façons que je fais salade.

– Oui, mais je veux dire des légumes contre les maladies.

– Maladies ? Faut voir docteur au Centre Médical.

– Je m'intéresse aux herbes africaines, Harrison.

– Mais, patron, elles sont pas bonnes celles que le sorcier donne. C'est les choses du diable.

– Bien sûr. » Richard abandonna la partie. Il aurait dû se douter qu'Harrison, avec son amour excessif pour tout ce qui n'était pas nigérian, n'était pas la personne à qui s'adresser. Il poserait la question à Jomo, plutôt.

Richard attendit la venue de Jomo et se mit à la fenêtre pour le regarder arroser les lys fraîchement plantés. Jomo posa l'arrosoir et commença à ramasser les fruits du parasolier ; ils étaient tombés pendant la nuit et gisaient, ovales et jaune clair, sur la pelouse. Richard sentait souvent l'odeur douce et écœurante de ces fruits en

train de pourrir ; une odeur, il le savait, qu'il associerait toujours à sa vie à Nsukka. Jomo tenait à la main un sac en raphia plein de fruits quand Richard l'aborda.

« Oh. Missié Richard, bonjour, patron, dit-il, solennel comme à son accoutumée. J'envoie les fruits là à Harrison pour si vous voulez, patron. Je les envoie pas pour moi-même. » Jomo posa le sac et reprit son arrosoir.

« Il n'y a pas de mal, Jomo. Je ne veux pas de ces fruits, dit Richard. À propos, Jomo, connaissiez-vous des herbes pour hommes ? Pour les hommes qui ont des problèmes avec... pour être avec une femme ?

– Oui, patron. » Jomo continua d'arroser comme si c'était une question qu'on lui posait tous les jours.

« Vous connaissez des herbes pour hommes ?

– Oui, patron. »

Richard sentit une bouffée de triomphe lui soulever le ventre.

« J'aimerais les voir, Jomo.

– Avant mon frère est dans problème parce que la première femme n'est pas enceinte et la deuxième femme n'est pas enceinte. Il y a une feuille que *dibia* lui donne et il commence à mâcher. Maintenant il a enceinté les deux femmes.

– Ah, très bien. Pourriez-vous me procurer cette herbe, Jomo ? »

Jomo s'interrompit et le regarda, son visage sage et flétri empreint d'une pitié affectueuse.

« Ça marche pas pour Blanc, patron.

– Oh non. Je veux écrire dessus. »

Jomo secoua la tête :

« Tu pars chez *dibia* et tu mâches ça là-bas devant lui, dit-il. Pas pour écrire, patron. » Jomo se remit à arroser en fredonnant faux.

« Je vois », dit Richard, qui, regagnant la maison, s'efforça de ne pas laisser paraître son découragement ; il marcha droit et se rappela qu'il était le maître, après tout.

Harrison, devant la porte, faisait mine d'astiquer les carreaux.

« Y a un quelque chose que Jomo ne fait pas bien, patron ? demanda-t-il avec espoir.

– Je lui posais juste quelques questions. »

Harrison eut l'air déçu. Il avait été clair, dès le départ, que lui et Jomo, le cuisiner et le jardinier, ne s'entendraient pas, chacun estimant valoir mieux que l'autre. Une fois, Richard entendit Harrison dire à Jomo de ne pas arroser les plantes devant la fenêtre du bureau parce que « bruit de l'eau dérange patron quand il écrit ». À en juger par la façon dont il le disait, d'une voix forte et juste devant la fenêtre du bureau, Harrison voulait que Richard l'entende, lui aussi. L'obséquiosité d'Harrison amusait Richard, tout comme sa vénération pour son écriture ; Harrison avait pris l'habitude d'épousseter la

machine à écrire tous les jours, bien qu'elle ne fût jamais poussiéreuse, et il lui en coûtait de jeter les pages de manuscrit qu'il voyait dans la corbeille à papiers. « Vous vous servez pas de ça encore, patron ? Vous êtes sûr ? » lui demandait Harrison, les pages chiffonnées à la main, et Richard répondait que oui, il en était sûr. Il se demandait parfois comment Harrison réagirait s'il lui disait qu'il ne savait pas trop sur quel sujet il écrivait, qu'il avait écrit l'ébauche d'un récit sur un archéologue puis l'avait jeté, écrit une histoire d'amour entre un Anglais et une Africaine et l'avait jetée, et qu'il écrivait maintenant sur la vie dans une petite ville du Nigeria. Le matériau de sa dernière tentative provenait essentiellement des soirées qu'il passait avec Odenigbo, Olanna et leurs amis. Ils l'acceptaient avec naturel, ne lui accordaient pas une attention particulière, et c'était peut-être pour cette raison qu'il se sentait à l'aise, assis dans un canapé du salon à les écouter.

Lorsque Olanna l'avait présenté à Odenigbo en disant : « Voici Richard Churchill, l'ami de Kainene dont je t'ai parlé », Odenigbo lui avait serré la main chaleureusement puis avait déclaré : « Je ne suis pas devenu le Premier ministre de Sa Majesté pour présider à la liquidation de l'Empire britannique. »

Il avait fallu un petit moment à Richard pour comprendre, avant de rire de cette piètre imitation de Winston Churchill. Plus tard, il observa Odenigbo qui agitait un exemplaire du *Daily Times* en criant : « C'est maintenant que nous devons commencer à décoloniser notre éducation ! Pas demain, maintenant ! Enseignons-leur notre histoire ! », et il se dit que c'était là un homme qui avait confiance dans l'excentricité constitutive de sa personnalité, un homme qui n'était pas particulièrement séduisant, mais qui, dans une pièce pleine d'hommes séduisants, concentrerait l'attention sur lui. Richard observa également Olanna et à chaque coup d'œil qu'il lui jetait, il se sentait revigoré, comme si elle avait encore embelli durant les quelques minutes écoulées. Il éprouva une émotion désagréable, cependant, en voyant la main d'Odenigbo sur son épaule et, plus tard, en les imaginant tous les deux au lit. Olanna et lui se parlaient peu, en dehors de la conversation générale, mais la veille de son départ pour Port Harcourt, où il allait rendre visite à Kainene, Olanna lui dit :

« Richard, s'il te plaît, dis bonjour à Kainene de ma part.

– Je n'y manquerai pas », répondit-il ; c'était la première fois qu'elle faisait allusion à Kainene.

Kainene vint le chercher à la gare avec sa Peugeot 404 et le conduisit en dehors de Port Harcourt, du côté de l'océan, à une villa de deux étages isolée, aux terrasses coiffées de bougainvillées grimpantes d'un ton de violet très clair. Richard sentit l'odeur du sel

dans l'air quand Kainene lui fit visiter les vastes pièces ornées de meubles disparates choisis avec goût, d'objets en bois, de paysages aux tons doux, de sculptures arrondies. Les parquets cirés sentaient le bois.

« J'aurais bien aimé que la maison soit plus près de la mer, ça nous aurait donné une plus belle vue. Mais j'ai changé la décoration de papa et ça ne fait pas trop *nouveau riche*, dis-moi ? » demanda Kainene.

Richard rit. Pas seulement parce qu'elle se moquait de Susan – il lui avait répété ce que Susan avait dit sur le chef Ozobia – mais parce qu'elle avait dit *nous*. *Nous*, ça voulait dire tous les deux ; elle l'avait inclus. Lorsqu'elle le présenta à ses domestiques, trois hommes en uniformes kaki mal coupés, elle leur dit avec son petit sourire ironique :

« Vous verrez souvent M. Richard.

– Bonne arrivée, patron », dirent-ils en chœur, se tenant presque au garde-à-vous quand Kainene montra chacun d'eux du doigt en disant son nom : Ikejide, Nnanna et Sebastian.

« Ikejide est le seul qui ait la moitié d'un cerveau dans le crâne », ajouta Kainene.

Les trois hommes sourirent comme s'ils avaient chacun une opinion différente, dont ils ne diraient bien sûr rien.

« Et maintenant, Richard, je vais te faire visiter le parc. » Après une courbette moqueuse, Kainene franchit la porte de derrière et sortit dans l'orangerie.

« Olanna m'a dit de te dire bonjour, dit Richard en la prenant par la main.

– Alors comme ça, son amant révolutionnaire t'a accepté dans le cénacle. Nous devons nous estimer heureux. Avant, il ne laissait entrer chez lui que des professeurs noirs.

– Oui, il me l'a dit. Il m'a dit que Nsukka était plein de gens de l'USAID, des Peace Corps et de la Michigan State University et qu'il voulait offrir un forum aux rares professeurs nigériens.

– Et à leur passion nationaliste.

– Sans doute, oui. Il est vraiment d'une originalité réconfortante.

– Une originalité réconfortante, répéta Kainene, qui s'arrêta pour aplatir quelque chose par terre avec la semelle de sa sandale. Tu les aimes bien, hein ? Olanna et Odenigbo. »

Il aurait voulu regarder dans ses yeux pour tenter d'y lire ce qu'elle souhaitait qu'il dise. Il voulait dire ce qu'elle voulait entendre.

« Oui, je les aime bien », répondit-il. Sa main était molle dans la sienne et il craignait qu'elle ne lui échappe. « Grâce à eux, j'ai pu m'habituer beaucoup plus facilement à Nsukka, ajouta-t-il comme pour justifier le fait qu'il les aimait bien. J'ai pris mes repères assez vite. Sans oublier Harrison, bien sûr.

– Harrison, bien sûr. Et comment va l'Homme à la Betterave ? »

Richard l'attira contre lui, soulagé qu'elle ne soit pas fâchée.

« Il va bien. C'est un type bien, en fait, il est très marrant. »

Ils étaient dans l'orangerie, à présent, dans le dense entrelacement des orangers, et Richard se sentit la proie d'un phénomène étrange. Kainene parlait, racontait une histoire sur un de ses employés, mais lui se sentait s'éloigner, et son esprit repartir en arrière. Les orangers, la présence de tous ces arbres autour de lui, le bourdonnement des mouches, cette abondance de vert, tout cela ramenait à sa mémoire des souvenirs de la maison de ses parents à Wentnor. C'était incongru que ces lieux humides et tropicaux, où le soleil colorait la peau de ses bras d'un léger écarlate et où les abeilles se chauffaient à ses rayons, lui rappellent la maison croulante en Angleterre, pleine de courants d'air même l'été. Il revit les grands peupliers et les saules derrière la maison, dans les champs où il traquait les blaireaux, les collines irrégulières couvertes de bruyère et de fougères qui s'étendaient sur des kilomètres à la ronde, parsemées de moutons qui pâturaient. *Collines bleues du Souvenir*. Il revit son père et sa mère, assis avec lui dans sa chambre qui sentait l'humidité, à l'étage, quand son père leur lisait des poèmes.

*Portées dans mon cœur par un air mortel
Qui souffle de ce pays au lointain nadir :
Quelles sont ces collines bleues du souvenir,
Ces flèches, ces fermes, quelles sont-elles ?*

*C'est le pays de la félicité perdue,
Je le vois, éclatant de clarté,
Les routes heureuses que j'ai connues
Et que je ne puis retrouver².*

La voix de son père descendait toujours dans les graves sur les mots *collines bleues du souvenir* et, quand ils sortaient de sa chambre, ainsi que pendant les semaines suivantes où ils étaient absents, Richard se mettait à sa fenêtre et regardait les collines, au loin, se teinter de bleu.

Richard était sidéré par l'activité de Kainene. En la voyant à Lagos, lors de leurs brèves rencontres à l'hôtel, il ne s'était pas rendu compte qu'elle avait une vie qui tournait à plein régime et qui tournerait à plein régime même s'il n'y figurait pas. C'était étrangement troublant de penser qu'il n'était pas le seul occupant de son monde, mais encore plus étrange de voir qu'elle avait déjà instauré une routine, en quelques semaines seulement à Port Harcourt. Son travail passait en premier ; elle était bien décidée à faire prospérer les usines de son

père, à réussir mieux que lui. Le soir, des visiteurs venaient – des gens des entreprises négociant des marchés, des gens du gouvernement négociant des pots-de-vin, des gens des usines négociant des emplois, et ils se garaient près de l'orangerie. Kainene veillait toujours à ce qu'ils ne s'attardent pas et elle ne lui demandait pas de venir les rencontrer, disant qu'il les trouverait ennuyeux, aussi restait-il en haut à lire ou à écrire jusqu'à leur départ. Souvent, il s'efforçait de chasser de son esprit la crainte de décevoir Kainene cette nuit-là ; son corps était toujours très peu fiable et il s'était aperçu que le fait de penser à l'échec le rendait plus susceptible de se produire.

Ce fut au cours de sa troisième visite à Port Harcourt que le domestique frappa à la porte de la chambre et dit : « Le commandant Madu est arrivé, madame », et que Kainene demanda à Richard s'il voulait bien descendre avec elle.

« Madu est un vieil ami et j'aimerais que tu fasses sa connaissance. Il vient juste de rentrer d'un entraînement militaire au Pakistan », dit-elle.

Richard sentit l'eau de Cologne de l'invité dès le hall, une odeur écœurante et musclée. L'homme qui la portait avait quelque chose de frappant que Richard qualifia aussitôt de primordial : un visage large au teint acajou, une bouche large, un nez large. Lorsqu'il se leva pour lui serrer la main, Richard faillit reculer. L'homme était gigantesque. Richard avait l'habitude d'être le plus grand dans une pièce, celui vers qui on devait lever les yeux, mais il avait là devant lui un homme qui le dépassait d'au moins sept centimètres, avec une carrure et un gabarit qui le faisaient paraître encore plus grand, *écrasant*.

« Richard, je te présente le commandant Madu Madu, dit Kainene.

– Bonjour, dit Madu. Kainene m'a parlé de vous.

– Bonjour », dit Richard. C'était trop intime, cette façon dont ce mastodonte au sourire légèrement condescendant prononçait le nom de Kainene, comme s'il la connaissait très bien, comme s'il savait des choses que Richard ignorait, comme si tout ce que Kainene lui avait dit sur Richard lui avait été murmuré à l'oreille, entre les petits rires idiots qui naissent de l'intimité physique. Et c'était quoi ce nom, d'ailleurs, Madu Madu ? Richard s'assit sur un canapé et déclina le verre que lui proposait Kainene. Il se sentait pâle. Il aurait aimé que Kainene dise : *Je te présente Richard, mon amant*.

« Alors vous vous êtes rencontrés à Lagos, Kainene et vous ? demanda le commandant Madu.

– Oui, dit Richard.

– Elle m'a parlé de vous pour la première fois quand je l'ai appelée du Pakistan il y a environ un mois. »

Richard ne trouva rien à répondre. Il ne savait pas que Kainene et lui s'étaient parlé quand il était au Pakistan et il ne se souvenait

d'aucune allusion à un ami officier doté d'un prénom et d'un nom de famille identiques.

« Et vous vous connaissez depuis combien de temps, tous les deux ? » répliqua Richard, tout en se demandant aussitôt s'il ne paraissait pas soupçonneux.

– La concession de ma famille à Umunnachi est juste à côté de celle des Ozobia. » Le commandant Madu se tourna vers Kainene. « Ne dit-on pas que nos ancêtres ont des liens de parenté ? Mais que ta famille a volé notre terre et que nous vous avons rejetés ? »

– C'est *ta* famille qui a volé notre terre », répondit Kainene, qui se mit à rire.

Richard fut surpris d'entendre le son rauque de son rire. Il était encore plus surpris par la familiarité avec laquelle le commandant Madu se comportait, par sa façon de s'enfoncer dans le canapé, de se lever pour changer le disque sur la platine, de plaisanter avec les domestiques qui servaient le dîner. Richard se sentit exclu. Il aurait aimé que Kainene le prévienne que le commandant Madu restait dîner. Il aurait aimé qu'elle boive du gin tonic comme lui, et non du whisky à l'eau comme le commandant Madu. Il aurait aimé que l'homme ne lui pose pas des questions sans arrêt, comme pour l'intégrer, comme si c'était lui qui recevait et Richard l'invité. Comment trouvez-vous le Nigeria ? Le riz est délicieux, n'est-ce pas ? Comment avance votre livre ? Est-ce que vous vous plaisez à Nsukka ?

Richard n'appréciait ni les questions ni les manières de table impeccables de cet homme.

« J'ai fait mes classes à Sandhurst, dit le commandant Madu, et ce que je détestais par-dessus tout, c'était le froid. En bonne partie, sans doute, parce qu'ils nous faisaient courir tous les matins dans ce foutu froid en short et petit tee-shirt.

– Je comprends que vous ayez eu froid, dit Richard.

– Oh que oui. Chacun son truc. Je suis sûr que vous allez vite avoir le mal du pays, ici.

– Je ne crois pas du tout, non, dit Richard.

– Alors, les Britanniques viennent de décider de contrôler l'immigration en provenance du Commonwealth, à ce qu'il paraît ? Ils veulent que les gens restent chez eux. Ce qui n'est pas dénué d'ironie, bien sûr, puisque nous autres du Commonwealth, nous ne pouvons pas contrôler la venue des Britanniques *chez nous*. »

Tout en mastiquant lentement son riz, il examina la bouteille d'eau quelques instants, comme s'il s'agissait d'un vin dont il voulait connaître le millésime.

« Juste après mon retour d'Angleterre, j'ai fait partie du Quatrième Bataillon qui est allé au Congo sous l'égide des Nations unies. Notre Bataillon n'était pas bien dirigé du tout, mais malgré ça, j'ai préféré le

Congo à la sécurité relative de l'Angleterre. Rien qu'à cause du climat. » Le commandant Madu marqua une pause. « Nous n'étions pas bien dirigés du tout au Congo. Nous étions sous les ordres d'un colonel britannique. » Il jeta un coup d'œil à Richard et continua de mastiquer.

Richard se sentait se hérissier ; ses doigts étaient raides et il craignait que sa fourchette lui glisse de la main et que cet homme insupportable sache ce qu'il éprouvait.

La porte sonna juste après le dîner, alors qu'ils étaient installés sur la terrasse éclairée par la lune et prenaient un verre en écoutant de la high-life.

« Ça doit être Udodi, je lui ai dit de me rejoindre ici », dit le commandant Madu.

Richard écrasa d'une claque un agaçant moustique à son oreille. À croire que la maison de Kainene était devenue un point de rencontre pour cet homme et ses amis.

Udodi était un type assez petit, à l'allure quelconque, sans rien du charme raffiné ni de l'arrogance subtile de Madu. Il avait l'air ivre, presque fébrile, à en juger par sa façon de serrer la main de Richard, de la secouer vigoureusement.

« Vous êtes l'associé de Kainene ? Vous êtes dans le pétrole ? demanda-t-il.

– Je n'ai pas fait les présentations, hein ? dit Kainene. Richard, le commandant Udodi Ekechi est un ami de Madu. Udodi, je te présente Richard Churchill.

– Ah », fit le commandant Udodi en plissant les yeux.

Il se servit un verre de whisky, le but d'un trait et ajouta un commentaire en ibo, à quoi Kainene répondit dans un anglais froid et précis :

« Le choix de mes amants ne te regarde nullement, Udodi. »

Richard aurait aimé pouvoir ouvrir la bouche et l'envoyer promener avec aisance, mais il ne dit rien. Il se sentait d'une faiblesse irrémédiable, du type de faiblesse qui accompagne la maladie, la tristesse. La musique s'était tue et il entendait, au loin, déferler les vagues.

« Excuse-moi, oh ! Je n'ai pas dit que ça me regardait ! » Le commandant Udodi se mit à rire et tendit la main vers la bouteille de whisky.

« Vas-y mollo, intervint le commandant Madu. Tu as dû commencer tôt au mess.

– La vie est courte, mon frère ! » Le commandant Udodi se resservit à boire et se tourna vers Kainene. « *I magonu*, tu sais, ce que j'en dis c'est que nos femmes qui vont avec des Blancs sont d'un certain type, de familles pauvres, avec le genre de corps qui plaisent aux Blancs. » Il

se tut et reprit dans une imitation railleuse d'accent anglais : « Des postérieurs fabuleusement désirables ! » Il rit. « Les Blancs sont toujours prêts à tringler les femmes dans le noir, ça oui, mais jamais à les épouser. Comment veux-tu ! Jamais, même, ils ne les emmèneraient dans un lieu public respectable. Pourtant les femmes continuent à se déshonorer et à se disputer les hommes pour avoir de quoi nourrir les poules et se payer du thé dans des boîtes chichiteuses. C'est une nouvelle forme d'esclavage, je te dis, une nouvelle forme d'esclavage. Mais toi qui es la fille d'un Homme Important, qu'est-ce que tu fais avec lui ? »

Le commandant Madu se leva.

« Excuse-nous, Kainene. Il n'est pas dans son état normal. » Il força le commandant Udodi à se lever et lui murmura quelques mots en ibo.

Le commandant Udodi riait de nouveau :

« D'accord, d'accord. Mais laisse-moi emporter le whisky. La bouteille est presque vide. Laisse-moi emporter le whisky. »

Kainene ne dit rien quand le commandant Udodi prit la bouteille de la table. Après leur départ, Richard s'assit à côté d'elle et lui attrapa la main. Il avait l'impression d'avoir disparu, comme si c'était la raison pour laquelle le commandant Madu ne l'avait pas inclus dans ses excuses.

« Il s'est comporté de façon abominable, dit-il. J'en suis désolé.

– Il était complètement bourré. Madu doit être horriblement gêné, à l'heure qu'il est », dit Kainene. Elle montra d'un geste le dossier posé sur la table et ajouta : « Je viens d'obtenir le contrat des bottes du bataillon de Kaduna.

– C'est bien. » Richard but la dernière goutte de son verre et observa Kainene qui parcourait le dossier.

« Le responsable était ibo et Madu m'a dit qu'il tenait à donner le contrat à un Ibo. J'ai donc eu de la chance. Et il ne demande que cinq pour cent.

– Comme pot-de-vin ?

– Ah, cette innocence. »

Ses moqueries l'irritaient, tout comme la rapidité avec laquelle elle avait absous le commandant Madu de toute responsabilité pour la goujaterie du commandant Udodi. Il se leva et arpenta la terrasse. Des insectes se pressaient en bourdonnant autour de l'ampoule fluorescente.

« Ça fait très longtemps que tu connais Madu, donc », finit-il par dire. Il lui déplaisait souverainement d'appeler cet homme par son prénom ; cela sous-entendait une cordialité qu'il n'éprouvait pas. Mais il n'avait pas le choix. Il n'allait certainement pas l'appeler commandant ; employer un titre serait trop valorisant.

« Depuis toujours, répondit Kainene en levant la tête. Nos familles

sont très proches. Je me souviens qu'une fois, il y a des années, quand nous étions allés passer Noël à Ummunnachi, il m'a offert une tortue. C'est le cadeau le plus bizarre et le plus beau que personne m'ait jamais fait. Olanna a trouvé que c'était mal de la part de Madu de retirer la pauvre bête de son habitat naturel et tout ça, mais de toute façon elle ne s'entendait pas très bien avec Madu. Je l'ai mise dans un bocal et, bien sûr, elle n'a pas tardé à mourir. » Elle se replongea dans le dossier.

« Il est marié, n'est-ce pas ?

– Oui. Adaobi fait sa licence à Londres.

– C'est pour ça que tu le vois si souvent ? » Il prononça la question d'une voix étranglée, comme s'il avait besoin de s'éclaircir la gorge.

Elle ne répondit pas. Peut-être ne l'avait-elle pas entendu. Manifestement, elle avait l'esprit accaparé par le dossier, par le nouveau contrat. Elle se leva.

« Je vais aller noter deux ou trois choses dans mon bureau et je te rejoins dans une minute. »

Il se demanda pourquoi il était incapable de lui demander si elle trouvait Madu séduisant et si elle avait eu une liaison avec lui ou, pis encore, si elle avait encore une liaison avec lui. Il avait peur. Il s'approcha d'elle, la prit dans ses bras et la serra fort, désireux de sentir les battements de son cœur. Pour la première fois de sa vie, il avait l'impression qu'il pouvait trouver sa place quelque part.

1. Le Livre : Le monde s'est tu pendant que nous mourions

En prologue, il raconte l'histoire de la femme à laalebasse. Elle était assise par terre dans un train, écrasée entre des gens qui pleuraient, des gens qui criaient, des gens qui priaient. Elle garda le silence, caressant doucement laalebasse posée sur ses genoux, jusqu'au moment où ils traversèrent le Niger : elle souleva alors le couvercle et demanda à Olanna et aux autres personnes proches de regarder à l'intérieur.

Olanna lui raconte l'histoire et il prend les détails en note. Elle lui raconte comment les taches de sang sur le lappa de la femme se fondaient dans le tissu en donnant un mauve tirant sur le rouille. Elle décrit les motifs gravés sur laalebasse de la femme, des lignes obliques qui s'entrecroisaient, et elle décrit la tête de l'enfant à l'intérieur : des tresses décoiffées tombant sur le visage brun foncé, des yeux entièrement blancs, ouverts et inquiétants, une bouche qui dessine un petit O de surprise.

Après avoir écrit cela, il évoque les Allemandes qui ont fui Hambourg avec les corps calcinés de leurs enfants fourrés dans des valises, les Rwandaises qui emportaient de minuscules bouts de leurs

bébés mutilés dans leurs poches. Mais il veille à ne pas établir de parallèles. Pourtant, pour la couverture du livre, il dessine une carte du Nigeria et y trace en rouge vif le Y du Niger et de la Benoué. Il se sert du même ton de rouge pour entourer les frontières de l'endroit, dans le Sud-Est, où le Biafra a existé pendant trois ans.

1 Chefs nommés par décret pendant la colonisation.

2 *A Shropshire Lad*, A.E. Housman.

Ugwu débarrassa lentement. Il enleva d'abord les verres, puis les bols maculés de sauce de ragoût et les couverts et, pour finir, il empila les assiettes. Même sans surveiller leur repas du coin de l'œil par la porte de la cuisine, il aurait su qui avait occupé quelle place. L'assiette de Master était toujours la plus parsemée de riz, comme s'il mangeait si distraitemment que les grains s'échappaient de sa fourchette. Le verre d'Olanna portait des marques de rouge à lèvres en forme de croissant. Okeoma mangeait tout à la cuiller, écartant sa fourchette et son couteau. Le professeur Ezeka avait apporté sa propre bière et la bouteille marron, d'allure étrangère, était posée à côté de son assiette. Mlle Adebayo laissait des rondelles d'oignon dans son bol. Et M. Richard ne rongeait jamais ses os de poulet.

Dans la cuisine, Ugwu mit l'assiette d'Olanna de côté sur le plan de travail en Formica et vida les autres en regardant riz, ragoût, légumes verts et os glisser dans la poubelle. Certains os étaient tellement bien fendillés qu'ils ressemblaient à des copeaux de bois. Pas ceux d'Olanna, cependant ; elle en avait juste un peu mâché les extrémités et ils avaient tous les trois conservé leur forme. Ugwu s'assit, en choisit un et le suçà en fermant les yeux, imaginant la bouche d'Olanna refermée sur ce même os.

Il suçait avec langueur, un os après l'autre, sans se donner la peine d'atténuer ses bruits de bouche. Il était seul. Master venait de partir au club des enseignants avec Olanna et leurs amis. C'était le moment où la maison était toujours le plus calme, où il pouvait traîner sans rien faire, la vaisselle du déjeuner empilée dans l'évier, le dîner encore loin, la cuisine inondée de soleil. Olanna appelait ce moment l'Heure du Travail Scolaire et, si elle était là, elle lui demandait d'emporter ses devoirs dans la chambre. Elle ignorait que ses devoirs ne lui prenaient jamais très longtemps, et qu'après il s'asseyait à la fenêtre et se battait avec les phrases difficiles d'un des livres de Master, levant souvent la tête pour regarder les papillons qui piquaient et tanguaient au-dessus des fleurs blanches du jardin de devant.

Il attrapa son cahier tout en suçant le deuxième os. La moelle froide était acide contre sa langue. Il lut le poème, qu'il avait recopié du tableau si soigneusement qu'on aurait dit l'écriture de Mme Oguike, puis ferma les yeux et le récita.

*Comment oublier
Que je suis privé
Du pays enchanté
Où ils s'en sont allés
Et qui, à moi aussi,
Était promis ?
Il avait dit :
« Venez ! Je vous emmène
Au Paradis,
Tout près d'ici...
Là-bas sont des sources claires,
Des vergers et des rivières,
Des fleurs,
Aux mille couleurs¹...*

Il rouvrit les yeux et parcourut les vers du regard pour vérifier qu'il n'avait rien omis. Il espérait que Master oublierait de le lui faire réciter parce que, même s'il avait bien appris le poème par cœur, il resterait sans réponse quand Master lui demanderait : Qu'est-ce que ça signifie ? Ou : À ton avis, que dit vraiment le poème ? Les images du livre que Mme Oguike avait distribué, l'homme aux cheveux longs suivi d'une file de rats heureux, étaient incompréhensibles, et plus Ugwu les regardait, plus il était convaincu que toute cette histoire était une espèce de plaisanterie absurde. Même Mme Oguike n'avait pas l'air de savoir ce qu'elle signifiait. Ugwu avait fini par bien l'aimer – Mme Oguike – parce qu'elle ne le traitait pas avec une sollicitude particulière, ne semblait pas remarquer qu'il restait seul dans la salle de classe au moment de la récréation. En revanche elle avait remarqué qu'il apprenait vite dès le premier jour, lorsqu'elle lui avait fait passer des examens écrits et oraux pendant que Master attendait dans la pièce suffocante. « Ce garçon finira sûrement par sauter une classe ou l'autre, il a une intelligence innée », avait-elle dit ensuite à Master comme si Ugwu n'était pas là, debout juste à côté d'eux, et « *intelligence innée* » était aussitôt devenue l'expression préférée d'Ugwu.

Il referma le cahier. Il avait sucé tout les os et il s'imagina, tout en s'attaquant à la vaisselle, qu'il avait le goût de la bouche d'Olanna dans la sienne. La première fois qu'il avait sucé ses os, quelques semaines auparavant, ça avait été après les avoir vus s'embrasser dans le salon, Master et elle, un samedi matin, leurs bouches ouvertes pressées l'une contre l'autre. La pensée de sa salive dans la bouche de Master l'avait alors dégoûté et excité tout à la fois. Ça lui faisait toujours le même effet. C'était comme ses gémissements, la nuit : il n'aimait pas l'entendre gémir, pourtant il allait souvent plaquer

l'oreille contre la paroi de bois froid de leur porte. De même qu'il examinait les sous-vêtements qu'elle accrochait dans la salle de bains – des combinaisons noires, des soutiens-gorge glissants, des culottes blanches.

Elle s'était fondue dans la maison avec une telle aisance. Le soir, quand les invités emplissaient le salon, sa voix se distinguait par la clarté de sa perfection et il nourrissait le fantasme de tirer la langue à Mlle Adebayo et de lui dire : « Tu ne peux pas parler anglais comme ma madame, alors ferme ton sale bec. » On aurait cru que ses vêtements avaient toujours été pendus au placard, que la radio-pick-up avait toujours diffusé sa musique high-life, que son odeur de noix de coco avait toujours flotté dans toutes les pièces, que son Impala avait toujours été garée dans l'allée. Pourtant les jours d'autrefois avec Master lui manquaient. Les soirées qu'il passait assis par terre au salon tandis que Master parlait de sa voix grave lui manquaient, ainsi que ces matinées où il servait le petit déjeuner de Master en sachant que les seules voix qui pouvaient résonner dans la maison étaient les leurs.

Master avait changé ; il regardait Olanna trop souvent, la touchait trop, et quand Ugwu lui ouvrait la porte de la maison, son regard fusait avec impatience derrière lui, vers le salon, pour voir si Olanna était là. Pas plus tard que la veille, Master avait dit à Ugwu : « Ma mère nous rend visite ce week-end, alors nettoie la chambre d'amis. » Avant même qu'Ugwu ait pu répondre Oui patron, Olanna avait dit : « Je trouve qu'Ugwu devrait s'installer dans le Quartier des Domestiques. Comme ça nous aurions une chambre d'amis disponible. Il se peut que mama reste un moment. »

« Oui, bien sûr », avait dit Master avec un empressement qui avait agacé Ugwu ; on aurait cru Master prêt à plonger la tête dans une fournaise si Olanna le lui demandait. On aurait cru que c'était elle le maître, à présent. Mais ça ne gênait pas Ugwu de s'installer dans la chambre du Quartier des Domestiques, vide en dehors de quelques toiles d'araignées et cartons. Il pourrait y cacher des choses qu'il avait mises de côté ; il pourrait s'approprier entièrement le lieu. Il n'avait jamais entendu Master parler de sa mère et, plus tard, tout en faisant le ménage de la chambre d'amis, il imagina à quoi elle pouvait ressembler, cette femme qui avait donné son bain à Master quand il était bébé, qui l'avait nourri, qui lui avait mouché le nez. Ugwu était impressionné d'avance, du simple fait qu'elle ait produit Master.

Il finit rapidement la vaisselle du déjeuner. S'il allait aussi vite pour préparer les légumes du ragoût du dîner, il pourrait aller chez M. Richard et bavarder un peu avec Harrison avant le retour de Master et d'Olanna. Depuis quelque temps, il déchiquetait les légumes verts à la main au lieu de les découper. Olanna les aimait comme ça ; elle disait qu'ils gardaient mieux leurs vitamines. Il y avait pris goût lui aussi, de

même qu'il aimait la façon dont elle lui avait appris à faire frire les œufs en ajoutant un peu de lait, à couper les plantains en rondelles délicates plutôt qu'en ovales disgracieux, à faire cuire le *moi-moi* à la vapeur dans des bols en aluminium plutôt que dans des feuilles de bananier. Maintenant qu'elle lui confiait presque toute la cuisine, il aimait passer la tête par la porte de temps en temps pour voir qui murmurait le plus de compliments, qui appréciait quoi, qui se resservait. Le docteur Patel aimait le poulet bouilli à l'*uziza*. M. Richard aussi, même s'il ne mangeait jamais la peau du poulet. Peut-être la peau pâle du poulet rappelait-elle à M. Richard sa propre peau. Ugwu ne pouvait imaginer d'autre raison ; après tout, la peau était la partie la plus goûteuse. M. Richard disait toujours : « Merveilleux poulet, Ugwu, merci », quand Ugwu entrait pour rapporter de l'eau ou débarrasser quelque chose. Parfois, quand les autres invités se retiraient au salon, M. Richard venait à la cuisine poser des questions à Ugwu. C'étaient des questions ridicules. Chez lui, est-ce que les gens avaient des effigies gravées ou sculptées des dieux ? Était-il jamais entré dans le sanctuaire au bord de la rivière ? Ce qui faisait encore plus rire Ugwu, c'était que M. Richard écrivait ses réponses dans un petit livre à la couverture de cuir. Quelques jours plus tôt, quand Ugwu avait évoqué la fête d'*ori-okpa* sans plus de sérieux que ça, les yeux de M. Richard étaient devenus d'un ton de bleu plus vif et il avait dit qu'il voulait assister à la fête ; il demanderait à Master si Ugwu et lui pouvaient aller à son village natal.

Ugwu rit en sortant les légumes du réfrigérateur. Il était incapable d'imaginer M. Richard à la fête d'*ori-okpa*, où les *mmuo* (M. Richard disait que c'étaient des mascarades, n'est-ce pas, et Ugwu acquiesçait, du moment que mascarades signifiait esprits) défilaient dans le village, fouettaient les jeunes gens, pourchassaient les jeunes femmes. Quant aux *mmuo*, ils risquaient même de rire en voyant un étranger au teint pâle griffonner dans un calepin. Mais il était content d'avoir parlé de la fête à M. Richard parce que cela lui procurait une occasion de revoir Nnesinachi avant son départ pour le Nord. Comme elle serait impressionnée de le voir arriver dans la voiture d'un Blanc, conduite par le Blanc lui-même ! Elle le remarquerait certainement, cette fois-ci, il en était sûr, et il avait hâte d'impressionner Anulika, ses cousins et toute sa famille en exhibant son anglais, sa chemise neuve, sa familiarité avec les sandwiches et l'eau courante et sa poudre parfumée.

Ugwu venait de laver les lanières de légumes quand il entendit la sonnette. C'était trop tôt pour les amis de Master. Il alla ouvrir en s'essuyant les mains sur son tablier. L'espace d'un instant il se demanda si sa tantie se tenait véritablement devant lui ou s'il voyait une image d'elle simplement parce qu'il était en train de penser au

village.

« Tantie ?

– Ugwuanyi, dit-elle, il faut que tu rentres à la maison. *Oga gi kwanu* ? Où est ton maître ?

– Rentrer à la maison ?

– Ta mère est très malade. »

Ugwu scruta le foulard que sa tante portait autour de la tête. Il voyait les endroits où il était élimé, où le tissu était distendu. Il se souvint qu'à la mort du père de sa cousine, la famille l'avait fait prévenir à Lagos en lui disant de rentrer à la maison parce que son père était très malade. Quand vous étiez loin de la maison, on vous disait que la personne morte était très malade.

« Ta mère est malade, répéta sa tante. Elle te demande. Je vais dire à Master que tu seras de retour demain, comme ça il ne pensera pas que nous en demandons trop. Il y a beaucoup de boys qui restent des années entières sans rentrer à la maison, tu sais. »

Ugwu restait immobile à tortiller le bord de son tablier autour de son doigt. Il voulait demander à sa tante de lui dire la vérité, de le lui dire si sa mère était morte. Mais sa bouche refusait de former les mots. Le souvenir de la dernière maladie de sa mère, qui avait toussé tellement que son père avait fini par partir chercher le *dibia* avant l'aube tandis que Chioke, la jeune épouse, lui frottait le dos, l'effrayait.

« Master n'est pas là, dit-il enfin. Mais il va bientôt rentrer.

– Je vais l'attendre et le supplier de te laisser rentrer à la maison. »

Ugwu la conduisit à la cuisine, où sa tante s'assit et le regarda découper une igname puis débiter les tranches en cubes. Il travaillait vite, fiévreusement. La lumière qui entrait par la fenêtre semblait trop vive pour une fin d'après-midi, lourde d'un éclat menaçant.

« Mon père va bien ? demanda Ugwu.

– Il va bien. »

Le visage de sa tante était opaque, son ton de voix morne : le comportement d'une personne porteuse de plus de mauvaises nouvelles qu'elle n'en communique. Elle devait cacher quelque chose. Peut-être que sa mère était vraiment morte ; peut-être que ses deux parents étaient tombés raides morts ce matin. Ugwu continua à trancher dans un silence chargé jusqu'au retour de Master, qui arriva le polo de tennis collé au dos par la sueur. Il était seul. Ugwu aurait bien aimé qu'Olanna soit rentrée avec lui, il aurait pu regarder son visage tout en parlant.

« Bonne arrivée, patron.

– Oui, mon ami. » Master posa sa raquette sur la table de la cuisine. « Un peu d'eau, s'il te plaît. J'ai perdu toutes mes parties, aujourd'hui. »

Ugwu avait déjà préparé l'eau, bien glacée, dans un verre placé sur

une soucoupe.

« Bonsoir, patron, dit sa tantie.

– Bonsoir », dit Master, l'air un peu dérouté, comme s'il ne savait pas trop de qui il s'agissait. « Ah oui. Comment allez-vous ? »

Sans laisser à sa tantie le temps d'en dire davantage, Ugwu s'écria :

« Ma mère est malade, patron. S'il vous plaît, patron, si je vais la voir, je reviendrai demain.

– Quoi ? »

Ugwu répéta. Master regarda d'abord Ugwu puis la marmite sur le gaz. « Tu as fini la cuisine ?

– Non, patron. Je vais finir vite vite, avant de partir. Je vais mettre le couvert et tout préparer. »

Master se tourna vers la tantie d'Ugwu :

« *Gini me* ? Qu'est-ce qu'elle a, sa mère ?

– Patron ?

– Êtes-vous sourde ? » Master tira sur son oreille comme si la tante d'Ugwu ne savait pas ce que ça signifiait d'être sourd. « Qu'est-ce qu'elle a, sa mère ?

– Patron, sa poitrine est en feu.

– Poitrine en feu ? » fit Master en reniflant. Il but toute son eau puis se tourna vers Ugwu et lui parla en anglais. « Mets une chemise et monte dans la voiture. Ton village n'est pas loin, en fait. On devrait être rentrés suffisamment tôt.

– Patron ?

– Mets une chemise et monte dans la voiture ! » Master griffonna un petit mot au dos d'un prospectus et le laissa sur la table. « Nous allons amener ta mère ici et demander à Patel de l'examiner.

– Oui, patron. »

Ugwu se dirigea vers la voiture aux côtés de sa tantie et de Master avec une sensation de grande fragilité. Il avait l'impression d'avoir des manches à balai en guise d'os, de ceux qui se cassent facilement pendant l'harmattan. Ils firent la plus grande partie du trajet en silence. Lorsqu'ils passèrent devant des fermes avec des rangées et des rangées de maïs et de manioc alignés comme des nattes soigneusement tressées, Master dit :

« Tu vois ? C'est là-dessus que notre gouvernement devrait concentrer ses efforts. Si nous apprenons les techniques d'irrigation, nous pourrions facilement nourrir ce pays. Nous pourrions surmonter cette dépendance coloniale envers les importations.

– Oui, patron.

– Mais au lieu de ça, tout ce que font les ignorants qui sont au gouvernement, c'est mentir et voler. Beaucoup de mes étudiants se sont joints au groupe qui est allé manifester à Lagos ce matin, tu sais.

– Oui, patron, dit Ugwu. Pourquoi ils manifestent, patron ?

– À cause du recensement, dit Master. Ce recensement, c'était la pagaille, tout le monde a fabriqué des chiffres. Balewa ne va rien faire, cela dit, puisqu'il est autant complice que tous les autres. Mais nous devons nous faire entendre !

– Oui, patron », dit Ugwu, qui ressentit, noyée dans son inquiétude pour sa mère, une bouffée de fierté, car il savait que sa tantie devait écarquiller grands les yeux en entendant les conversations profondes qu'il tenait avec Master. Et en anglais, en plus. Ils s'arrêtèrent un peu avant la case familiale.

« Va chercher les affaires de ta mère, vite, dit Master. J'ai des amis qui viennent d'Ibadan ce soir.

– Oui, patron ! » répondirent en même temps Ugwu et sa tantie.

Ugwu sortit de la voiture et resta sur place. Sa tante fonça à l'intérieur de la case et, peu après, son père en sortit, les yeux cerclés de rouge, plus voûté que dans le souvenir d'Ugwu. Il s'agenouilla dans la poussière et serra les jambes de Master.

« Merci patron. Merci patron. Puisse une autre personne faire autant pour vous. »

Master recula et Ugwu vit son père basculer, manquant tomber à la renverse.

Chioke sortit de la case.

« Voici mon autre épouse, patron », dit le père d'Ugwu en se relevant.

Chioke serra la main de Master entre les siennes.

« Merci, maître. *Deje !* » Elle repartit en courant à l'intérieur et ressortit avec un petit ananas qu'elle fourra dans la main de Master.

« Non, non, dit Master en repoussant l'ananas. Les ananas locaux sont trop acides, ça me brûle la bouche. »

Les enfants du village s'attroupaient autour de la voiture pour regarder à l'intérieur et caresser la carrosserie bleue du bout des doigts, impressionnés. Ugwu les chassa. Il aurait aimé qu'Anulika soit là, elle serait entrée avec lui dans la case de sa mère. Il aurait aimé que Nnesinachi passe maintenant, qu'elle le prenne par la main et lui dise d'un ton rassurant que la maladie de sa mère n'était pas grave du tout, et puis qu'elle l'emmène au bosquet près de la rivière et qu'elle dénoue son lappa et lui offre ses seins, qu'elle les soulève et les pousse vers lui. Les enfants bavardaient bruyamment. Quelques femmes étaient là, debout, et parlaient plus bas, les bras croisés. Le père d'Ugwu n'arrêtait pas de proposer à Master de la noix de kola, du vin de palme, un tabouret pour s'asseoir, et Master n'arrêtait pas de dire non, non, non. Ugwu souhaitait que son père se taise. Il se rapprocha de la case et regarda à l'intérieur. Son regard croisa celui de sa mère dans la pénombre. Elle avait l'air ratatinée.

« Ugwu, dit-elle. *Nno*, bonne arrivée.

– Deje », la salua Ugwu, qui garda ensuite le silence, regardant sa tante l'aider à nouer son lappa autour de la taille et à sortir.

Ugwu allait aider sa mère à monter en voiture quand Master dit : « Écarte-toi, mon ami. » Master l'aida à monter dans la voiture et lui demanda de s'allonger sur la banquette arrière, de prendre le maximum de place.

Ugwu souhaita soudain que Master ne touche pas sa mère parce qu'elle avait les vêtements qui sentaient la vieillesse et le moisi, et aussi parce que Master ignorait qu'elle avait mal au dos et que son carré de cocoyams donnait toujours une maigre récolte et qu'elle avait véritablement la poitrine en feu quand elle toussait. De toute façon, que pouvait savoir Master sur quoi que ce soit, alors que tout ce qu'il faisait consistait à crier avec ses amis et boire du cognac le soir ?

« Portez-vous bien, nous vous enverrons des nouvelles quand un docteur l'aura vue », dit Master au père et à la tante d'Ugwu avant de démarrer.

Ugwu se retint de tourner la tête et de regarder sa mère ; il baissa sa vitre pour laisser l'air ronfler bruyamment à ses oreilles et le distraire. Lorsqu'il se retourna enfin, juste avant leur arrivée au campus, il sentit son cœur s'arrêter à la vue de ses yeux fermés, de ses lèvres inertes. Mais sa poitrine se soulevait. Elle respirait. Il soupira doucement et pensa à toutes ces soirées froides où elle toussait et toussait, où il s'appuyait au mur d'argile à silex de sa case en écoutant son père et Chioke lui demander de boire le sirop.

Olanna ouvrit la porte, portant le tablier qui avait une tache d'huile sur le devant. Son tablier à lui. Elle embrassa Master.

« J'ai demandé à Patel de venir, dit-elle avant de se tourner vers la mère d'Ugwu. Mama. *Kedu* ?

– Je vais bien », murmura sa mère. Elle parcourut la pièce du regard et sembla rapetisser encore davantage à la vue des canapés, de la radio-pick-up, des rideaux.

« Je vais l'emmener dans la chambre, dit Olanna. Ugwu, s'il te plaît, finis ce qu'il y a à faire à la cuisine et mets le couvert.

– Oui, ma'ame. »

À la cuisine, Ugwu remua le pépé-soupe. Le bouillon gras forma un tourbillon, les effluves d'épices piquantes chatouillèrent les narines d'Ugwu et les morceaux de viande et de tripes flottèrent d'un côté à l'autre de la marmite. Mais il ne s'en aperçut pas vraiment. Il tendait l'oreille en s'efforçant d'entendre quelque chose. Cela faisait longtemps, trop longtemps qu'Olanna avait fait entrer sa mère et que le docteur Patel était allé les rejoindre. Les piments faisaient couler ses yeux. Il se souvenait de la dernière fois où elle avait eu la toux, de la façon dont elle avait crié qu'elle ne sentait plus ses jambes et du *dibia* qui lui avait demandé de dire aux esprits mauvais de la laisser

tranquille. « Dis-leur que ton heure n'est pas encore venue ! *Gwa ha kita* ! Dis-le-leur maintenant ! » avait insisté le *dibia*.

« Ugwu ! » appela Master.

Les invités étaient arrivés. Ugwu alla au salon et ses mains travaillèrent machinalement, distribuant les noix de kola et le poivre maniguette, débouchant les bouteilles, servant des piles de glaçons, disposant des bols de pépé fumants. Après, il s'assit dans la cuisine et essaya d'imaginer ce qui se passait dans la chambre, tout en tripotant ses orteils. Il entendait Master hausser la voix au salon. « Personne ne dit que c'est bien de brûler les propriétés du gouvernement, mais envoyer une armée tuer au nom de l'ordre ? Il y a des Tivs qui gisent morts pour rien. Pour rien ! Balewa a perdu la tête ! »

Ugwu ignorait qui étaient les Tivs, mais entendre le mot mort le fit frissonner. « Ton heure n'est pas encore venue, murmura-t-il. Pas encore venue. »

« Ugwu ? » Olanna se tenait sur le seuil de la cuisine.

Il bondit du tabouret.

« Ma'ame ? Ma'ame ? »

– Tu ne dois pas t'inquiéter pour elle. Docteur Patel dit que c'est une infection et qu'elle va se remettre.

– Oh ! » Ugwu était tellement soulagé qu'il craignit de s'envoler s'il levait une jambe. « Merci, ma'ame ! »

– Mets le reste de la soupe au frigo.

– Oui, ma'ame ! » Ugwu la regarda retourner au salon. Les broderies de sa robe moulante brillaient et elle ressembla, un instant, à un esprit aux formes gracieuses qui serait sorti de la mer.

Les invités riaient, à présent. Ugwu jeta un coup d'œil au salon. Nombre d'entre eux ne se tenaient plus droit dans leurs sièges, mais s'étaient avachis, adoucis par l'alcool, alanguis par les idées. La soirée touchait à sa fin. La conversation allait passer gentiment au tennis et à la musique ; ensuite ils se lèveraient et poufferaient bruyamment de rire à des choses qui n'étaient pas drôles, comme la porte d'entrée qui est difficile à ouvrir, ou les chauves-souris nocturnes qui volent trop bas. Il attendit qu'Olanna aille à la salle de bains et Master dans son bureau pour entrer voir sa mère qui dormait, pelotonnée comme une enfant sur le lit.

Le lendemain, elle avait le regard vif.

« Je vais bien, dit-elle. Le médicament que m'a donné ce docteur est très puissant. Mais ce qui va me tuer, c'est cette odeur.

– Quelle odeur ? »

– Dans leur bouche. Je l'ai sentie quand ta madame et ton maître sont venus me voir ce matin et aussi quand je suis allée me soulager.

– Ah. C'est du dentifrice. Nous nous en servons pour nous laver les dents. » Ugwu était fier de dire *nous*, pour que sa mère sache qu'il s'en

servait lui aussi.

Mais elle ne parut pas impressionnée. Elle claqua des doigts et attrapa son bâton à mâcher.

« Qu'est-ce que tu reproches à un bon *atu* ? Cette odeur m'a donné envie de vomir. Si je reste ici encore longtemps, je ne pourrai pas garder la nourriture dans mon ventre à cause de cette odeur. »

Elle parut impressionnée, en revanche, quand Ugwu lui dit qu'il allait vivre dans le Quartier des Domestiques. C'était comme se voir offrir sa propre maison séparée, à soi tout seul. Elle lui demanda de lui montrer le Quartier des Domestiques, s'émerveilla de le trouver plus grand que sa case et, plus tard, affirma avec insistance qu'elle se sentait assez bien pour aider à la cuisine. Il la regarda se courber en deux pour balayer le sol, et se souvint qu'elle donnait des tapes sur le derrière d'Anulika parce que celle-ci ne se penchait pas comme il fallait pour balayer. « Tu as mangé des champignons ? Balaie comme une femme ! » lui disait-elle, et Anulika grognait que le balai était trop court et que ce n'était pas sa faute si les gens étaient trop radins pour acheter des balais plus longs. Soudain, Ugwu eut envie qu'Anulika soit là, elle, les petits enfants et les épouses bavardes de son *ummunu*. Il avait envie que son village tout entier soit là pour pouvoir se joindre aux conversations et disputes au clair de lune, et en même temps vivre dans la maison de Master avec ses robinets d'eau courante et son réfrigérateur et sa cuisinière à gaz.

« Je vais rentrer à la maison demain, dit sa mère.

– Tu devrais rester quelques jours de plus pour te reposer.

– Je partirai demain. Je remercierai ton maître et ta maîtresse à leur retour et je leur dirai que je vais assez bien pour rentrer à la maison. Puisse une autre personne faire autant pour eux qu'ils ont fait pour moi. »

Le lendemain matin Ugwu l'accompagna au bout d'Odin Street. Il ne l'avait jamais vue marcher si vite, malgré le ballot ficelé en équilibre sur sa tête, n'avait jamais vu son visage si peu ridé.

« Porte-toi bien, mon fils », dit-elle – et elle lui fourra un bâton à mâcher dans la main.

Le jour où la mère de Master arriva du village, Ugwu prépara un riz *jollof* bien relevé. Il mit du riz blanc dans de la sauce tomate, goûta puis couvrit et baissa le feu. Il ressortit. Jomo avait appuyé son râteau contre le mur et mangeait une mangue, assis sur les marches.

« Cette chose que tu cuisines sent très bon, dit Jomo.

– C'est pour la mère de mon maître, du riz *jollof* avec du poulet frit.

– J'aurais dû te donner un peu de ma viande. C'est meilleur que le poulet. » Jomo montra d'un geste le sac attaché à l'arrière de sa

bicyclette. Il avait montré à Ugwu la petite bête à poils enveloppée dans des feuilles fraîches.

« Je ne peux pas cuisiner de viande de brousse ici ! » s'écria Ugwu en anglais, en riant.

Jomo tourna la tête pour le regarder.

« *Dianyi*, maintenant tu parles anglais exactement comme les enfants des professeurs. »

Ugwu hocha la tête, heureux du compliment, et d'autant plus heureux que Jomo ne devinerait jamais que ces enfants à la peau bichonnée avec des crèmes, qui parlaient l'anglais si naturellement, ricanaient chaque fois que Mme Oguike lui posait une question, à cause de sa façon de prononcer, de son fort accent de la brousse.

« Harrison devrait venir entendre du bon anglais parlé par quelqu'un qui ne se vante pas, dit Jomo. Il croit tout savoir rien que parce qu'il vit avec un Blanc. *Onye nzuzu* ! Quel homme stupide !

– Un homme très stupide ! » renchérit Ugwu. Il avait fait preuve de la même véhémence le week-end précédent en convenant avec Harrison que Jomo était un imbécile.

« Hier, ce bouc a fermé la citerne à clé et refusé de me donner la clé, dit Jomo. Il prétend que je gaspille de l'eau. Est-ce que c'est son eau ? Maintenant si les plantes meurent, qu'est-ce que je vais dire à M. Richard ?

– C'est mauvais. » Ugwu claqua des doigts pour illustrer la gravité de la situation. La dernière dispute entre les deux hommes avait eu lieu quand Harrison avait caché la tondeuse à gazon et refusé de dire à Jomo où elle se trouvait tant que Jomo n'aurait pas relavé la chemise de M. Richard, qui avait été tachée par des fientes d'oiseau. Après tout, c'étaient les fleurs inutiles de Jomo qui avaient attiré les oiseaux. Ugwu avait soutenu les deux hommes. Il avait dit à Jomo qu'Harrison avait tort de cacher la tondeuse à gazon, et plus tard à Harrison que Jomo avait eu tort, au départ, de planter les fleurs à cet endroit, sachant qu'elles attireraient les oiseaux. Ugwu préférait les manières solennelles et les histoires fausses de Jomo, mais Harrison, avec son mauvais anglais qu'il s'entêtait à parler, détenait une mystérieuse connaissance de choses étrangères et différentes. Ugwu voulait apprendre ces choses, aussi entretenait-il son amitié avec les deux hommes ; il était devenu leur éponge, il absorbait beaucoup et donnait peu.

« Un jour je vais blesser gravement Harrison, *maka Chukwu* », dit Jomo. Il jeta le noyau de la mangue, si soigneusement sucé qu'il était devenu blanc, entièrement débarrassé de la pulpe orange. « Il y a quelqu'un qui frappe à la porte.

– Ah ! Elle est arrivée ! Ça doit être la mère de mon maître. »

Ugwu se rua dans la maison ; il entendit à peine Jomo lui dire au

revoir.

La mère de Master avait la même charpente trapue que son fils, la même peau sombre et la même énergie débordante ; elle donnait l'impression qu'elle n'aurait jamais besoin d'aide pour porter sa marmite d'eau ou descendre le fagot de bois posé sur sa tête. Ugwu fut surpris de voir la jeune femme aux yeux baissés qui se tenait à côté d'elle avec les bagages. Il s'était attendu à ce qu'elle vienne seule. Et il avait espéré qu'elle arrive un peu plus tard, également, une fois le riz prêt.

« Bonne arrivée, mama, *nno*, dit-il, prenant les bagages des mains de la jeune femme. Bonne arrivée, tantie, *nno*.

– Tu es celui qui est Ugwu ? Comment vas-tu ?

– Bien, mama. Est-ce que votre voyage s'est bien passé ?

– Oui. *Chukwu du anyi*. Dieu nous a guidés. »

Elle regardait la radio-pick-up. Son lappa de george vert tombait avec raideur sur sa taille et donnait une forme carrée à ses hanches. Elle ne le portait pas avec l'allure des femmes du campus, de ces femmes qui avaient l'habitude de posséder des perles de corail et des boucles d'oreilles en or. Elle le portait comme Ugwu imaginait que le porterait sa mère, si elle avait le même lappa : avec hésitation, comme si elle refusait de croire qu'elle n'était plus pauvre.

« Comment vas-tu, Ugwu ? demanda-t-elle à nouveau.

– Je vais bien, mama.

– Mon fils m'a dit que tu réussissais très bien. » Elle leva la main pour rajuster son foulard qu'elle portait bas sur la tête, presque sur les sourcils.

« Oui, mama. » Ugwu baissa modestement les yeux.

« Dieu te bénisse, ton *chi* brisera les pierres sur ton chemin. Tu m'entends ? » Elle parlait comme Master, de la même voix sonore et autoritaire.

« Oui, mama.

– Quand mon fils rentre-t-il ?

– Ils rentrent ce soir. Ils ont dit que tu devais te reposer en arrivant, mama. Je prépare du riz et du poulet.

– Me reposer ? » Elle sourit et entra dans la cuisine. Ugwu la regarda sortir des provisions d'un sac : du poisson séché, des cocoyams, des épices, des feuilles amères.

« Est-ce que je ne viens pas de la ferme ? demanda-t-elle. C'est ça, mon repos. J'ai apporté de quoi faire une sauce correcte pour mon fils. Je sais que tu essaies, mais tu n'es qu'un garçon. Qu'est-ce qu'un garçon comprend à la vraie cuisine ? » Avec un sourire suffisant, elle se tourna vers la jeune femme qui se tenait sur le pas de la porte, les bras croisés et les yeux toujours baissés comme si elle attendait les ordres. « C'est pas vrai, Amala ? Un garçon a-t-il sa place à la cuisine ?

– *Kpa*, mama, non », dit Amala. Elle avait un timbre de voix aigu.

« Tu vois, Ugwu ? Un garçon n'a pas sa place à la cuisine. » La mère de Master parlait d'un ton triomphant. Debout devant le plan de travail, elle brisait déjà du poisson séché en retirant les arêtes, fines comme des aiguilles.

« Oui, mama. » Ugwu était surpris qu'elle n'ait pas commencé par demander un verre d'eau ou aller se changer. Il s'assit sur le tabouret et attendit qu'elle lui dise quoi faire. C'était ce qu'elle voulait ; il le sentait. À présent, elle examinait la cuisine. Elle jeta un regard méfiant à la cuisinière, tapota la cocotte-minute, pianota du bout des doigts sur les marmites.

« Eh ! Mon fils gaspille de l'argent en achetant ces choses chères, dit-elle. Tu ne vois pas, Amala ?

– Oui, mama, dit Amala.

– Elles appartiennent à ma madame, mama. Elle a apporté beaucoup de choses de Lagos », dit Ugwu. Ça l'agaçait : qu'elle suppose que tout appartenait à Master, qu'elle prenne le commandement de sa cuisine, qu'elle ignore son riz *jollof* et son poulet parfaits.

La mère de Master ne répondit pas.

« Amala, viens préparer les cocoyams, dit-elle.

– Oui, mama. » Amala mit les cocoyams dans une casserole puis regarda la cuisinière d'un air perdu.

« Ugwu, allume le feu pour elle. Nous sommes des villageoises qui ne connaissons que le feu de bois ! » dit la mère de Master avec un petit rire.

Ni Ugwu ni Amala ne rirent. Ugwu alluma le gaz. La mère de Master fourra un bout de poisson séché dans sa bouche.

« Mets-moi de l'eau à chauffer, Ugwu, et puis découpe ces feuilles d'*ugu* pour la sauce.

– Oui, mama.

– Est-ce qu'il y a un couteau qui coupe dans cette maison ?

– Oui, mama.

– Prends-le et découpe bien l'*ugu*.

– Oui, mama. »

Ugwu s'installa devant une planche à découper. Il savait qu'elle l'observait. Lorsqu'il commença à tailler les feuilles fibreuses de citrouille, elle glapit :

« Oh ! Oh ! C'est comme ça que tu coupes l'*ugu* ? *Alu melu* ! Coupe plus petit ! De la façon dont tu t'y prends, autant faire la sauce avec les feuilles entières.

– Oui, mama. » Ugwu se mit à tailler les feuilles en lanières si fines qu'elles se déliteraient dans la sauce.

« Voilà qui est mieux, dit la mère de Master. Tu vois pourquoi les garçons n'ont rien à faire à la cuisine ? Tu ne sais même pas découper

l'*ugu* correctement. »

Ugwu avait envie de dire : Évidemment que je découpe correctement l'*ugu*. Je fais beaucoup de choses mieux que toi dans cette cuisine, mais il se contenta de répondre :

« Ma madame et moi nous ne découpons pas les légumes, nous les déchiquetons à la main parce qu'ils conservent mieux leurs nutriments comme ça.

– Ta madame ? » La mère de Master marqua une pause. Elle semblait se retenir de dire quelque chose. La vapeur de l'eau bouillante flottait dans l'air. « Montre à Amala où est le mortier pour qu'elle puisse piler les cocoyams, finit-elle par dire.

– Oui, mama. »

Ugwu sortit le mortier en bois de sous la table et il était en train de le rincer quand Olanna rentra. Elle se présenta sur le seuil de la cuisine ; sa robe était cintrée à la taille, son visage souriant et lumineux.

« Mama ! dit-elle. Bonne arrivée, *nno*. Je suis Olanna. Avez-vous fait bon voyage ? »

Elle tendit les bras pour embrasser la mère de Master. Ses bras se refermèrent pour enlacer son aînée, mais la mère de Master garda les mains sur les côtés et ne rendit pas son étreinte à Olanna.

« Oui, notre voyage s'est bien passé, dit-elle.

– Bonjour, dit Amala.

– Bonne arrivée. » Olanna serra rapidement Amala dans ses bras avant de s'adresser à la mère de Master. « Est-ce une parente d'Odenigbo du village, mama ?

– Amala m'aide à la maison », dit la mère de Master, qui avait tourné le dos à Olanna et remuait la sauce.

« Mama, viens, asseyons-nous. *Bia nodu ana*. Tu ne devrais pas t'occuper de la cuisine. Tu devrais te reposer. Laisse faire Ugwu.

– Je veux cuisiner une sauce correcte pour mon fils. »

Olanna marqua une légère pause avant de dire : « Bien sûr, mama. » Son ibo était passé à l'ibo qu'Ugwu entendait dans la bouche de Master quand ses cousins lui rendaient visite. Elle fit le tour de la cuisine, comme si elle cherchait quelque chose à faire qui plaise à la mère de Master, mais sans trop savoir quoi. Elle ouvrit la casserole de riz et la referma. « Laisse-moi t'aider, au moins, mama. Je vais aller me changer.

– J'ai appris que tu n'avais pas tété les seins de ta mère », dit la mère de Master.

Olanna s'arrêta.

« Quoi ?

– On raconte que tu n'as pas tété les seins de ta mère. » La mère de Master se retourna pour regarder Olanna. « S'il te plaît, retourne dire à

ceux qui t'ont envoyée ici que tu n'as pas trouvé mon fils. Dis à tes sœurs sorcières que tu ne l'as pas vu. »

Olanna la dévisagea. La mère de Master haussa la voix, comme si le silence prolongé d'Olanna la poussait à crier.

« Tu m'entends ? Dis-leur que les sorts de personne ne marcheront sur mon fils. Il n'épousera pas une femme anormale, à moins que vous ne me tuiez d'abord. Il faudra me passer sur le corps ! » La mère de Master tapa des mains, puis se mit à hululer en plaquant sa paume contre sa bouche pour faire résonner le son.

« Mama..., commença Olanna.

– Ne m'appelle pas mama, dit la mère de Master. J'ai dit : ne m'appelle pas mama. Laisse mon fils tranquille et c'est tout. Dis à tes sœurs sorcières que tu ne l'as pas trouvé ! » Elle ouvrit la porte de derrière, sortit et se mit à crier. « Voisins ! Il y a une sorcière dans la maison de mon fils ! Voisins ! » Elle avait la voix stridente. Ugwu avait envie de la bâillonner, de lui enfoncer des tranches de légumes dans la bouche. La sauce brûlait.

« Ma'ame ? Allez-vous rester dans la chambre ? » demanda-t-il en se rapprochant d'Olanna.

Olanna sembla se ressaisir. Elle passa une natte derrière l'oreille, ramassa son sac sur la table et se dirigea vers la porte d'entrée.

« Dis à ton maître que je suis allée à mon appartement », dit-elle.

Ugwu la suivit et la regarda monter en voiture et démarrer. Elle ne lui fit pas signe de la main. Le jardin était calme ; il n'y avait pas de papillons voletant entre les fleurs blanches. De retour à la cuisine, Ugwu fut surpris d'entendre la mère de Master qui chantait un chant d'église doux et mélodieux : *Nya nya oya mu ga-ana. Na m metu onu uwe ya aka...*

Elle s'interrompit et s'éclaircit la gorge.

« Où est allée cette femme ?

– Je ne sais pas, mama », dit Ugwu. Il se dirigea vers l'évier et se mit à ranger les assiettes propres dans l'élément. Il détestait l'arôme trop fort de sa sauce, qui remplissait la cuisine ; la première chose qu'il ferait après son départ serait de laver les rideaux, car cette odeur les aurait imbibés.

« C'est pour ça que je suis venue. On dit qu'elle contrôle mon fils, dit la mère de Master tout en remuant la sauce. Pas étonnant que mon fils ne se soit pas marié alors que ses camarades comptent combien ils ont d'enfants. Elle se sert de sa sorcellerie pour le tenir. J'ai appris que son père était d'une famille de mendiants paresseux d'Umunachi jusqu'au jour où il a trouvé un travail de perceuteur et volé l'argent des gens qui travaillent dur. Maintenant il a ouvert beaucoup d'affaires et il se promène dans Lagos et fréquente un Homme Important. Sa mère ne vaut pas mieux. Quel genre de femme fait venir une autre femme pour

allaiter ses propres enfants alors qu'elle est vivante et en bonne santé ? C'est normal, ça, *gbo*, Amala ?

– Non, mama. » Les yeux d'Amala fixaient le sol comme si elle était en train d'y tracer des motifs.

« J'ai appris que pendant toute son enfance, c'étaient des domestiques qui lui essuyaient l'*ike* quand elle avait fini de faire caca. Et par-dessus le marché, ses parents l'ont envoyée à l'université. Pourquoi ? Trop d'école gâche une femme ; tout le monde le sait. Ça donne la grosse tête à la femme et ensuite elle va se mettre à insulter son mari. Qu'est-ce que ça va donner, ça, comme épouse ? » La mère de Master leva un pan de son lappa pour éponger la sueur de son front. « Ces filles qui fréquentent l'université vont avec des hommes jusqu'à ce que leurs corps ne soient plus bons à rien. Personne ne sait si elle peut avoir des enfants. Tu le sais ? Quelqu'un le sait ?

– Non, mama, dit Amala.

– Quelqu'un le sait, Ugwu ? »

Ugwu posa bruyamment une assiette et fit semblant de ne pas avoir entendu la mère de Master. Elle s'approcha et lui tapota l'épaule.

« T'inquiète pas, mon fils va trouver une femme bien et il ne te renverra pas après son mariage. »

Peut-être que s'il se montrait d'accord avec cette femme, elle se fatiguerait plus vite et se tairait.

« Oui, mama, dit-il.

– Je sais que mon fils a travaillé dur pour en arriver là. Tout ça ne doit pas tomber entre les mains d'une femme de mauvaise vie.

– Non, mama.

– Peu m'importe d'où vient la fille que mon fils épousera. Je ne suis pas comme ces mères qui veulent trouver pour leurs fils une épouse de leur petit hameau exclusivement. Mais je ne veux pas d'une *wawa*, ni d'aucune de ces femmes *imo* ou *aro*, bien sûr ; leurs dialectes sont tellement bizarres que je me demande qui leur a raconté que nous appartenions tous au même peuple *ibo*.

– Oui, mama.

– Je ne laisserai pas cette sorcière le contrôler. Elle ne réussira pas. Je consulterai le *dibia* Nwafor Agbada en rentrant à la maison ; le travail de cet homme est réputé chez nous. »

Ugwu s'interrompt. Il connaissait beaucoup d'histoires de gens qui avaient fait appel aux médicaments du *dibia* : la première épouse sans enfant qui nouait la matrice de la seconde épouse, la femme qui rendait fou le fils d'un voisin prospère, l'homme qui tuait son frère à cause d'une dispute pour des terres. Peut-être que la mère de Master nouerait la matrice d'Olanna ou l'estropierait, voire, plus effrayant encore, la tuerait.

« Je reviens, mama. Mon maître m'a envoyé au kiosque », dit Ugwu,

qui fonce par la porte de derrière sans lui laisser le temps de rétorquer.

Il fallait qu'il prévienne Master. Il n'était allé au bureau de Master qu'une seule fois, en voiture, avec Olanna qui était passée y prendre quelque chose, mais il était sûr de pouvoir le retrouver. C'était près du zoo, or il était allé au zoo avec sa classe, récemment ; ils s'y étaient rendus à pied, en file indienne derrière Mme Oguike, et c'était lui qui avait clos la marche car il était le plus grand.

Au coin de Mbanefo Street, il aperçut la voiture de Master qui venait vers lui. Elle s'arrêta.

« Ce n'est pas le chemin du marché, mon ami, si ? demanda Master.

– Non, patron. J'allais à votre bureau.

– Ma mère est arrivée ?

– Oui, patron. Patron, il s'est passé quelque chose.

– Quoi ? »

Ugwu raconta l'après-midi à Master en lui rapportant rapidement les paroles des deux femmes et il conclut par le plus horrible :

« Mama a dit qu'elle irait voir le *dibia*, patron.

– C'est n'importe quoi, dit Master. *Ngwa*, monte. Autant que tu rentres en voiture avec moi. »

Ugwu fut bouleversé de voir que Master ne l'était pas, qu'il ne comprenait pas la gravité de la situation, aussi ajouta-t-il :

« C'était très mauvais, patron. Très mauvais. Mama a failli gifler ma madame.

– Quoi ? demanda Master. Elle a giflé Olanna ?

– Non, patron. » Ugwu se tut. Peut-être poussait-il trop loin, avec cette suggestion. « Mais on aurait dit qu'elle avait envie de gifler ma madame. »

Le visage de Master se détendit.

« Cette femme n'a jamais été très raisonnable, de toute façon », dit-il en anglais, et il secoua la tête. « Monte, allons-y. »

Mais Ugwu n'avait pas envie de monter dans la voiture. Il voulait que Master fasse demi-tour et aille aussitôt à l'appartement d'Olanna. Sa vie était organisée, sûre, et il fallait empêcher la mère de Master d'y semer la pagaille ; la première chose à faire était que Master aille calmer Olanna.

« Monte, répéta Master, tendant le bras en travers du siège passager pour s'assurer que la portière n'était pas verrouillée.

– Mais, patron. Je croyais que vous alliez voir ma madame.

– Monte, espèce d'ignorant ! »

Ugwu ouvrit la portière et grimpa, et Master retourna à Odim Street.

Caudère, Hachette Jeunesse, 1995.

Olanna regarda Odenigbo à travers la vitre un bon moment avant d'ouvrir la porte. Elle ferma les yeux quand il entra, comme si cela pouvait lui interdire le plaisir qu'apportait toujours l'odeur de son Old Spice. Il portait son short de tennis blanc, celui qui, comme elle l'avait souvent dit pour le taquiner, lui moulait les fesses.

« Je parlais à ma mère, sinon je serais venu plus tôt », dit-il. Il pressa ses lèvres contre les siennes et montra d'un geste le vieux boubou qu'elle portait. « Tu ne viens pas au club ? »

– Je cuisinais.

– Ugwu m'a raconté ce qui s'est passé. Je suis désolé que ma mère se soit comportée de cette façon.

– J'ai été obligée de quitter... ta maison. » La voix d'Olanna vacilla. C'était *notre maison* qu'elle avait eu l'intention de dire.

« Tu n'étais pas obligée, *nkem*. Tu aurais dû l'ignorer, vraiment. » Il posa un exemplaire de *Drum* et se mit à arpenter la pièce. « J'ai décidé de parler au docteur Okoro de la Grève des Travailleurs. Il est inacceptable que Balewa et sa bande rejettent complètement leurs demandes. Tout bonnement inacceptable. Nous devons exprimer notre soutien. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous couper d'eux. »

– Ta mère a fait une scène.

– Tu es en colère. » Odenigbo eut l'air intrigué. Il s'assit dans le fauteuil et, pour la première fois, elle remarqua combien ses meubles étaient espacés et son appartement austère, si peu habité. Ses affaires étaient chez lui ; ses livres préférés étaient sur ses étagères, dans son bureau. « *Nkem*, je ne savais pas que tu prendrais ça tellement au sérieux. Tu vois bien que ma mère ne sait pas ce qu'elle fait. Ce n'est qu'une villageoise. Elle essaye de se frayer un chemin dans un monde nouveau avec des outils qui sont mieux adaptés à l'ancien. » Odenigbo se leva et s'approcha pour la prendre dans ses bras, mais Olanna tourna le dos et partit à la cuisine.

« Tu ne parles jamais de ta mère, dit-elle. Tu ne m'as jamais demandé de t'accompagner à Abba quand tu lui rends visite. »

– Oh, arrête, *nkem*. C'est pas comme si j'allais la voir si souvent que ça, d'ailleurs je te l'ai demandé la dernière fois, mais tu allais à Lagos. »

Elle se dirigea vers la cuisinière et passa une éponge sur la surface tiède, encore et encore, tournant le dos à Odenigbo. Elle avait le

sentiment d'avoir failli à elle-même comme à lui en se laissant bouleverser par l'attitude de sa mère. Elle devrait être au-dessus de ça ; elle devrait n'y voir que les divagations d'une villageoise ; elle ne devrait pas ressasser toutes les répliques qu'elle aurait pu lui renvoyer au lieu de rester plantée en silence dans cette cuisine. Mais elle était bouleversée, et plus encore devant l'expression d'Odenigbo, qui semblait avoir du mal à croire qu'elle n'ait pas l'esprit tout à fait aussi élevé qu'il l'aurait pensé. Il lui donnait l'impression d'être mesquine et d'une irascibilité absurde et le pire, c'était qu'elle le soupçonnait d'avoir raison. Elle le soupçonnait toujours d'avoir raison. Un bref instant, elle formula le vœu irrationnel de pouvoir le quitter. Puis, plus rationnellement, elle formula celui d'être capable de l'aimer sans avoir besoin de lui. Ce besoin lui donnait du pouvoir sans qu'il fasse d'effort, ce besoin était l'absence de choix qu'elle ressentait souvent en sa présence.

« Qu'est-ce que tu as préparé ? demanda Odenigbo.

– Du riz. » Elle rinça l'éponge et la rangea. « Tu ne vas pas jouer au tennis ?

– Je pensais que tu viendrais.

– Je ne me sens pas en état. » Olanna se retourna. « Pourquoi la conduite de ta mère est-elle acceptable parce que c'est une villageoise ? Je connais des villageoises qui ne se comportent pas comme ça.

– *Nkem*, la vie tout entière de ma mère se passe à Abba. Elle ne peut que se sentir menacée par une femme instruite qui vit avec son fils. Tu ne peux être qu'une sorcière. C'est la seule façon dont elle puisse le comprendre. La véritable tragédie de notre monde postcolonial, ce n'est pas qu'on n'ait pas demandé à la majorité des gens s'ils voulaient de ce monde nouveau ou pas ; c'est plutôt qu'on n'a pas donné à la majorité des gens les outils pour *appréhender* ce monde nouveau.

– Tu lui as parlé de ça ?

– Je n'en ai pas vu l'utilité. Écoute, je ne veux pas rater le docteur Okoro au club. Reparlons-en à mon retour. Je resterai ici ce soir. »

Elle se tut le temps de se laver les mains. Elle voulait qu'il lui demande de rentrer à la maison avec lui, elle voulait qu'il dise qu'il réprimanderait sa mère devant elle, pour elle. Mais le voilà qui décidait de rester à son appartement, comme un petit garçon apeuré qui se cache de sa mère.

« Non, dit-elle.

– Quoi ?

– J'ai dit non. » Elle alla au salon sans s'essuyer les mains. L'appartement semblait trop petit.

« Qu'est-ce que tu as, Olanna ? »

Elle secoua la tête. Elle ne le laisserait pas la convaincre que c'était

elle qui avait un problème. C'était son droit d'être fâchée, son droit de décider de ne pas balayer son humiliation au nom d'un intellectualisme exalté, et elle allait revendiquer ce droit.

« Va-t'en. » Elle fit un geste vers la porte. « Va à ton tennis et ne reviens pas ici. »

Elle le regarda se lever et partir. Il claqua la porte. Ils ne s'étaient jamais disputés ; jamais il ne s'était impatienté contre elle pour une divergence d'opinions, comme il le faisait avec les autres. Mais peut-être qu'il la ménageait, tout simplement, et qu'en réalité il ne faisait pas grand cas de ses opinions. La tête lui tournait. Elle s'assit seule à la table de la salle à manger, sans nappe – même ses sets de table étaient chez lui –, et mangea son riz. Il était fade, rien à voir avec celui d'Ugwu. Elle alluma la radio. Elle crut entendre des bruissements au plafond. Elle se leva pour aller rendre visite à sa voisine Edna Whaler ; elle avait toujours eu envie de faire connaissance avec cette jolie Noire américaine qui lui apportait parfois des assiettes de biscuits américains couvertes d'un napperon. Mais elle changea d'avis à la porte et ne sortit pas. Après avoir rapporté à la cuisine le riz à moitié mangé, elle fit le tour de l'appartement, ramassa de vieux journaux, les reposa. Pour finir, elle prit le téléphone et attendit la standardiste.

« Donnez-moi vite le numéro, j'ai autre chose à faire », dit la voix nasale et paresseuse.

Olanna avait l'habitude des standardistes incompetentes et peu professionnelles, mais celle-ci était la plus grossière à qui elle ait jamais eu affaire.

« *Haba*, je vais couper la ligne si vous continuez à me faire perdre mon temps », reprit la standardiste.

Olanna soupira et récita le numéro de Kainene. Kainene répondit au téléphone d'une voix ensommeillée.

« Olanna ? Il est arrivé quelque chose ? »

Olanna fut prise d'une bouffée de mélancolie ; sa sœur jumelle pensait qu'il fallait qu'il se passe quelque chose pour qu'elle l'appelle.

« Il ne s'est rien passé. Je voulais juste dire *kedu*, prendre de tes nouvelles.

– Quel choc ! » Kainene bâilla. « Comment ça se passe à Nsukka ? Comment va ton amant révolutionnaire ?

– Odenigbo va bien. À Nsukka, ça se passe bien.

– Richard a l'air séduit. Il a même l'air séduit par ton révolutionnaire.

– Tu devrais venir.

– Richard et moi préférons nous retrouver ici, à Port Harcourt. Cette minuscule boîte qu'on lui a donnée en guise de maison ne fait pas franchement l'affaire. »

Olanna avait envie d'objecter à Kainene qu'elle avait voulu dire

venir la voir, *elle*, elle et Odenigbo. Mais bien sûr que Kainene savait ce qu'elle voulait dire, elle avait juste choisi de mal comprendre.

« Je vais à Londres le mois prochain, se contenta-t-elle de dire. On pourrait peut-être y aller ensemble.

– J'ai trop à faire ici. Pas de vacances pour moi pour le moment.

– Pourquoi nous ne nous parlons plus, Kainene ?

– Quelle question. » Kainene avait un ton amusé et Olanna imagina ce sourire moqueur qui lui retroussait un côté de la bouche.

« Je veux juste savoir pourquoi nous ne nous parlons plus », dit Olanna. Kainene ne répondit pas. Un grincement de parasites s'empara de la ligne. Elles se turent si longtemps qu'Olanna se sentit obligée de s'excuser. « Je ne veux pas te retenir, dit-elle.

– Est-ce que tu viens au dîner de papa la semaine prochaine ? demanda Kainene.

– Non.

– J'aurais dû m'en douter. Trop fastueux pour toi et ton amant frugal, je suppose ?

– Je ne veux pas te retenir », répéta Olanna, qui raccrocha. Elle décrocha de nouveau, faillit donner le numéro de sa mère à la standardiste, mais reposa le combiné. Elle aurait aimé avoir quelqu'un sur qui s'appuyer, ou plutôt, elle aurait aimé être différente, être le genre de personne qui n'a pas besoin de s'appuyer sur d'autres, comme Kainene. Elle tira sur le fil du téléphone pour le démêler. Ses parents avaient tenu à lui installer le téléphone dans l'appartement, comme s'ils ne l'avaient pas entendue dire qu'elle habiterait chez Odenigbo, pratiquement. Elle avait protesté, mais mollement, opposant le même *non* faible qu'aux fréquents versements sur son compte en banque ou à la nouvelle Impala à la garniture intérieure si douce.

Bien qu'elle sût que Mohammed était à l'étranger, elle donna son numéro de Kano à la standardiste ; la voix nasale lui lança : « Vous téléphonez trop, aujourd'hui ! » avant de la mettre en communication. Elle garda le combiné à la main longtemps après avoir constaté que ça ne répondait pas. Des bruissements en provenance du plafond se firent entendre de nouveau. Elle s'assit sur le sol froid et appuya la tête contre le mur pour voir si elle serait moins légère ainsi, moins privée d'ancrage. La visite de la mère d'Odenigbo avait percé un trou dans son cocon de plumes protectrices, l'avait effrayée, lui avait arraché quelque chose. Elle avait l'impression de se trouver à un pas de l'endroit où elle devait être. Elle avait l'impression d'avoir laissé ses perles traîner en vrac trop longtemps et qu'il était temps, maintenant, de les rassembler et de les garder avec plus de vigilance. L'idée lui vint lentement : elle voulait avoir un enfant d'Odenigbo. Ils n'avaient jamais vraiment parlé enfants. Elle lui avait dit une fois qu'elle n'avait pas cette légendaire aspiration féminine à donner la vie et que sa mère

l'avait traitée d'*anormale* jusqu'au jour où Kainene avait dit qu'elle ne l'avait pas non plus. Il avait ri et ajouté que vouloir mettre au monde un enfant dans cet univers injuste était le geste d'une bourgeoisie blasée, de toute façon. Elle n'avait jamais oublié cette expression : l'enfantement comme geste d'une bourgeoisie blasée – comme c'était drôle, comme c'était faux. De même qu'elle n'avait jamais pensé sérieusement à avoir un enfant jusqu'à maintenant ; l'aspiration qu'elle sentait dans son bas-ventre était soudaine, brûlante et nouvelle. Elle voulait sentir le poids compact d'un enfant, son enfant, dans son corps.

Quand la porte sonna ce soir-là, alors qu'elle sortait de la baignoire, elle alla ouvrir enveloppée d'une serviette. Odenigbo tenait un paquet de *suya* emballées dans du journal ; de là où elle était, elle sentit l'odeur épicée et fumée.

« Tu es toujours en colère ? demanda-t-il.

– Oui.

– Habille-toi, on va rentrer ensemble. Je vais parler à ma mère. » Il sentait le cognac. Il entra et posa les *suya* sur la table et elle entrevit dans ses yeux injectés de sang la vulnérabilité qui se dissimulait si bien sous son assurance volubile. Il pouvait avoir peur, en fin de compte. Elle appuya le visage contre son cou quand il la prit dans ses bras et lui dit, doucement : « Non, tu n'as pas besoin de faire ça. Reste ici. »

Après le départ de la mère d'Odenigbo, Olanna retourna chez lui. Ugwu lui dit : « Je m'excuse, ma'ame », comme s'il était d'une certaine façon responsable du comportement de mama. Puis il se mit à tripoter son tablier et dit :

« J'ai vu un chat noir hier soir, après le départ de mama et Amala.

– Un chat noir ?

– Oui, ma'ame. Près du garage. » Il marqua une pause. « Un chat noir ça annonce le mal.

– Je vois.

– Mama a dit qu'elle irait voir le *dibia* au village.

– Tu crois que le *dibia* a envoyé le chat noir pour qu'il nous morde ? » Olanna riait.

« Non, ma'ame. » Ugwu croisa les bras, l'air accablé. « C'est déjà arrivé dans mon village. Une jeune épouse est allée au *dibia* et elle a pris un médicament pour tuer la première épouse et la veille de la mort de la première épouse, un chat noir est venu devant sa case.

– Alors mama va se servir du médicament du *dibia* et me tuer ? demanda Olanna.

– Elle veut vous séparer, Master et vous, ma'ame. »

Elle fut touchée par sa gravité.

« Je suis sûre que c'était juste le chat du voisin, Ugwu, dit-elle. La

mère de ton maître ne peut se servir d'aucun médicament pour nous séparer. Rien ne pourra nous séparer. »

Elle le regarda retourner à la cuisine en pensant à ce qu'elle venait de dire. *Rien ne pourra nous séparer*. Bien sûr, le médicament de chez le *dibia* de la mère d'Odenigbo – comme d'ailleurs tous les fétiches surnaturels – ne signifiait rien pour elle, mais elle s'inquiéta de nouveau pour son avenir avec Odenigbo. Elle voulait la certitude. Elle souhaitait ardemment qu'un signe, un arc-en-ciel, indique la sécurité. Mais elle fut quand même soulagée de renouer avec sa vie, leur vie, faite d'enseignement, de tennis et d'amis qui remplissaient le salon. Parce qu'ils venaient en fin de soirée, elle fut surprise d'entendre sonner en pleine après-midi, une semaine plus tard, alors qu'Odenigbo était encore en cours. C'était Richard.

« Bonjour », dit-elle en le faisant entrer. Il était très grand ; elle devait lever la tête pour regarder son visage, pour voir ses yeux qui étaient du bleu d'une mer tranquille et ses cheveux qui lui tombaient sur le front.

« Je voulais juste déposer ceci pour Odenigbo », dit-il en tendant un livre à Olanna. Elle adorait sa façon de prononcer le nom d'Odenigbo, en l'accentuant si consciencieusement. Il évitait son regard.

« Tu ne veux pas t'asseoir ? demanda-t-elle.

– Je suis un peu pressé, malheureusement. J'ai un train à prendre.

– Est-ce que tu vas à Port Harcourt voir Kainene ? » Olanna se demanda pourquoi elle avait posé cette question. Ça allait suffisamment de soi.

« Oui. J'y vais tous les week-ends.

– Dis-lui bonjour de ma part.

– Entendu.

– Je lui ai parlé la semaine dernière.

– Oui. Elle me l'a dit. » Richard était toujours planté là. Il lui lança un coup d'œil et détourna rapidement le regard, et elle vit son visage s'empourprer. Elle avait vu cette expression trop souvent pour ne pas savoir qu'il la trouvait belle.

« Comment avance le livre ? demanda-t-elle.

– Très bien. C'est incroyable, vraiment, de voir la finesse de certains ornements, et il est clair qu'ils ont été conçus comme des œuvres d'art ; ce n'était pas un hasard du tout... Mais je ne veux pas t'ennuyer.

– Non, tu ne m'ennuies pas. » Olanna sourit. Elle aimait sa timidité. Elle n'avait pas envie qu'il parte tout de suite. « Tu veux qu'Ugwu t'apporte quelques *chin-chin* ? Ils sont fabuleux ; il les a faits ce matin.

– Non merci. Il faudrait que j'y aille. » Mais il ne tourna pas les talons pour autant. Il écarta ses cheveux, qui retombèrent aussitôt.

« D'accord. Eh bien, bon voyage.

– Merci. » Il était toujours là.

« Tu y vas en voiture ? Ah non, je me souviens. Tu vas prendre le train. » Elle rit avec gaucherie.

« Oui, je prends le train.

– Bon voyage.

– Oui. Eh bien voilà. »

Olanna le regarda partir et, longtemps après que sa voiture fut sortie de la concession, elle resta sur le pas de la porte, à regarder un oiseau à la gorge rouge sang, posé sur la pelouse.

Le lendemain matin, Odenigbo la réveilla en lui prenant le doigt dans sa bouche. Elle ouvrit les yeux ; elle aperçut la lumière vaporeuse de l'aube à travers les rideaux.

« Si tu ne veux pas m'épouser, *nkem*, alors faisons un enfant », dit-il.

Comme il avait la voix étouffée par son doigt, elle retira sa main puis se redressa pour le regarder, lui et son large torse, ses yeux gonflés de sommeil, et pour s'assurer qu'elle avait bien entendu.

« Faisons un enfant, dit-il de nouveau. Une petite fille exactement comme toi, et nous l'appellerons Obianuju parce qu'elle nous compètera. »

Olanna avait souhaité laisser le temps à l'odeur de la visite de sa mère de se dissiper un peu avant de lui dire qu'elle voulait un enfant, pourtant le voilà qui exprimait son désir avant qu'elle ait pu le faire. Elle le regarda avec émerveillement. C'était ça, l'amour : un enchaînement de coïncidences qui prenaient du sens et devenaient des miracles.

« Ou un petit garçon », finit-elle par dire.

Odenigbo l'attira à lui et ils restèrent allongés côte à côte, sans se toucher. Elle entendait le *cao-cao-cao* rauque des merles qui mangeaient les papayes du jardin.

« Demandons à Ugwu de nous apporter le petit déjeuner au lit, dit-il. À moins que ce soit un de tes dimanches de foi ? » Il souriait de son sourire gentiment indulgent, et elle tendit la main et passa le doigt sur sa lèvre inférieure soulignée d'un léger duvet. Il aimait dire, pour la taquiner, que le service religieux n'était pas une tournée d'assistance sociale, parce qu'elle n'allait à l'église que pour les réunions Saint-Vincent-de-Paul, emmenant Ugwu avec elle en voiture par les chemins de terre des villages voisins pour distribuer des ignames, du riz et de vieux vêtements.

« Je ne vais pas y aller, aujourd'hui, dit-elle.

– C'est bien. Parce que nous avons du travail devant nous. »

Elle ferma les yeux, car il la chevauchait, à présent, et quand il bougea, d'abord langoureusement puis avec vigueur, il murmura : « Nous aurons une enfant brillante, *nkem*, une enfant brillante », et elle répondit : « Oui, oui. » Ensuite, elle fut heureuse de savoir qu'une

partie de la sueur qu'elle avait sur son corps venait de lui et qu'une partie de la sueur qu'il avait sur son corps venait d'elle. Chaque fois, après qu'il s'était retiré d'elle, elle serra les jambes, les croisa aux chevilles et respira profondément, comme si le mouvement de ses poumons pouvait encourager la conception. Mais ils n'avaient pas conçu d'enfant, elle le savait. La pensée soudaine qu'elle puisse avoir un problème dans son corps l'enveloppa, accablante.

Richard mangea lentement le pépé-soupe. Après avoir prélevé les morceaux de tripes avec sa cuillère, il porta le bol en verre à ses lèvres et but le bouillon. Son nez coulait, sa langue brûlait délicieusement et il savait qu'il était rouge.

« Richard mange ça si facilement, dit Okeoma, assis à côté de lui, qui l'observait.

– Ha ! Je ne pensais pas que notre piment était fait pour ton type, Richard ! s'écria Odenigbo depuis l'autre bout de la table.

– Même moi, je ne supporte pas ce piment, dit un autre invité, un professeur d'économie ghanéen dont Richard oubliait toujours le nom.

– C'est la preuve que Richard a été africain dans sa vie antérieure », dit Mlle Adebayo avant de se moucher dans une serviette.

Les invités rirent. Richard rit lui aussi, mais moins fort, parce qu'il avait encore trop de piment dans la bouche. Il se cala contre le dossier de sa chaise.

« C'est merveilleux, dit-il. Ça vous dégage.

– Les côtelettes d'agneau sont délicieuses, aussi, Richard, dit Olanna. Merci de les avoir apportées. » Elle était assise à côté d'Odenigbo et se pencha en avant pour lui sourire.

« Je sais que ça, ce sont des friands à la saucisse, mais que sont ces choses ? » Odenigbo tapotait du bout du doigt le plateau qu'avait apporté Richard ; Harrison avait tout délicatement enveloppé d'aluminium.

« Des œufs de jardin¹ farcis, non ? dit Olanna en jetant un coup d'œil à Richard.

– Oui. Harrison a toutes sortes d'idées. Il a retiré la chair et les a remplies de fromage, je crois, avec des épices.

– Savez-vous que les Européens ont retiré les entrailles d'une Africaine, l'ont empaillée et l'ont exhibée dans toute l'Europe ? demanda Odenigbo.

– Odenigbo, nous sommes à table ! » protesta Mlle Adebayo, qui se retenait pourtant de rire.

Les autres invités rirent. Pas Odenigbo.

« Le même principe est à l'œuvre, dit-il. Vous farcissez la nourriture, vous farcissez les gens. Si vous n'aimez pas ce qu'il y a à l'intérieur d'un aliment particulier, alors n'y touchez pas, ne le farcissez pas d'autre chose. C'est du gaspillage d'œufs de jardin, à mon avis. »

Même Ugwu avait l'air amusé quand il entra dans la salle à manger pour débarrasser.

« Missié Richard, patron ? Je mets nourriture dans boîte pour vous ?

– Non, garde-la ou jette-la », dit Richard. Il ne rapportait jamais de restes ; ce qu'il rapportait à Harrison, c'était les compliments des invités qui avaient tout trouvé très joli, mais Richard n'ajoutait pas qu'ils avaient ensuite délaissé ses canapés pour manger le pépé-soupe, les *moi-moi* et le poulet bouilli aux herbes amères d'Ugwu.

Tout le monde passait maintenant au salon. Bientôt, Olanna éteindrait la lumière parce que les néons étaient trop vifs et Ugwu apporterait de nouvelles boissons ; ils parleraient et riraient en écoutant de la musique, et la lumière du couloir qui se déverserait dans la pièce l'emplirait d'ombres. C'était le moment qu'il préférait dans leurs soirées, même s'il se demandait parfois si Olanna et Odenigbo se touchaient dans la pénombre. Il ne devait pas penser à eux, il le savait ; ça ne le regardait pas. Mais il y pensait. Il remarqua la façon dont Odenigbo la regardait au milieu de la discussion, non pas comme s'il avait besoin qu'elle soit de son côté, parce qu'il ne semblait jamais avoir besoin de qui que ce soit, mais simplement pour savoir qu'elle était là. Il vit aussi qu'Olanna lui lançait parfois un clin d'œil, communiquant des choses qu'il ne connaîtrait jamais.

Richard posa son verre de bière sur une petite table et s'assit à côté de Mlle Adebayo et d'Okeoma. Sa langue pimentée piquait toujours. Olanna se leva pour changer de disque.

« Mon Rex Lawson préféré d'abord, avant un peu d'Osadebe, dit-elle.

– Il fait beaucoup d'emprunts, Rex Lawson, non ? demanda le professeur Ezeké. Uwaifo et Dairo sont de meilleurs musiciens.

– Toutes les musiques font des emprunts, prof, dit Olanna d'un ton taquin.

– Rex Lawson est un vrai Nigérian. Il ne reste pas collé à sa tribu kalabari, il chante dans toutes nos grandes langues. Ça, c'est original – et c'est certainement une raison suffisante pour l'aimer, dit Mlle Adebayo.

– C'est une raison suffisante pour *ne pas* l'aimer, dit Odenigbo. Ce nationalisme qui voudrait nous voir aspirer à l'indifférence envers nos cultures individuelles est stupide.

– Ne perds pas ton temps à discuter high-life avec Odenigbo. Il n'y a jamais rien compris, dit Olanna en riant. C'est un adepte de musique classique, mais il déteste l'avouer en public parce que c'est un goût horriblement occidental.

– La musique n'a pas de frontières, dit le professeur Ezeké.

– Mais elle est sûrement enracinée dans la culture et les cultures sont spécifiques, n'est-ce pas ? demanda Okeoma. Ne pourrait-on pas dire, alors, qu'Odenigbo adore la culture occidentale qui a produit la

musique classique ? »

Ils rirent tous, et Odenigbo adressa à Olanna ce regard qui lui adoucissait les yeux. Mlle Adebayo repartit dans une tirade sur l'ambassade de France. Elle ne pensait pas que les Français avaient eu raison de tester des armes atomiques en Algérie, bien sûr, mais elle ne comprenait pas pourquoi cela affectait Balewa au point de rompre les relations diplomatiques avec la France. Elle semblait perplexe, ce qui était inhabituel.

« Il est tout à fait clair que Balewa a fait cela pour détourner l'attention de son pacte de défense avec les Britanniques, dit Odenigbo. En plus, il sait qu'offenser les Français ne peut que faire plaisir à ses maîtres les Britanniques. C'est leur laquais. Ce sont eux qui l'ont mis en place, ils lui disent quoi faire et il le fait – le modèle du Parlement de Westminster dans toute sa splendeur.

– Pas de modèle de Westminster aujourd'hui, intervint le docteur Patel. Okeoma a promis de nous lire un poème.

– Je vous ai dit que Balewa avait fait ça simplement parce qu'il veut se faire aimer des Nord-Africains, dit le professeur Ezeka.

– Se faire aimer des Nord-Africains ? Parce que tu crois qu'il en a quelque chose à faire, des autres Africains ? L'homme blanc est le seul maître que Balewa connaisse, dit Odenigbo. N'a-t-il pas dit que les Africains n'étaient pas prêts à se gouverner eux-mêmes en Rhodésie ? Si les Britanniques lui disent de se qualifier de singe castré, il le fera.

– Oh, c'est des bêtises, tout ça, dit le professeur Ezeka. Tu digresses.

– Tu refuses de voir les choses comme elles sont ! » Odenigbo remua dans son fauteuil. « Nous vivons dans une période de grande malfaisance des Blancs. Ils déshumanisent les Noirs en Afrique du Sud et en Rhodésie, ils refusent de laisser les Noirs américains voter, ils refusent de laisser les aborigènes australiens voter, mais le pire, c'est ce qu'ils font ici. Ce pacte de défense est pire que l'apartheid et la ségrégation, mais nous ne nous en rendons pas compte. Ils nous contrôlent en coulisse. C'est très dangereux ! »

Okeoma se pencha vers Richard :

« Ces deux-là ne vont pas me laisser lire mon poème, aujourd'hui.

– Ils sont d'humeur combative, dit Richard.

– Comme d'habitude. » Okeoma rit. « Comment avance ton livre, à propos ?

– Lentement mais sûrement.

– C'est un roman sur les expatriés ?

– En fait non, pas vraiment.

– Mais c'est un roman, n'est-ce pas ? »

Richard but une gorgée de bière et se demanda ce que penserait Okeoma s'il savait la vérité : que lui-même ignorait s'il s'agissait d'un roman ou non, car les pages qu'il avait écrites ne formaient pas un

ensemble cohérent.

« Je m'intéresse beaucoup à l'art d'Igbo-Ukwu, et je veux lui donner une place centrale dans le livre, dit-il.

– Pourquoi ça ?

– Je suis fasciné au plus haut point par les bronzes depuis les premières lectures que j'ai faites à leur sujet. Les détails sont remarquables. Il est vraiment incroyable que ces gens aient maîtrisé l'art compliqué du moulage à la cire perdue à l'époque des invasions vikings. Les bronzes sont d'une complexité merveilleuse, tout simplement merveilleuse.

– Tu sembles surpris, dit Okeoma.

– Pardon ?

– Tu sembles surpris, à croire que tu n'aurais jamais imaginé *ces gens-là* capables de choses pareilles. »

Richard examina Okeoma ; un dédain calme et nouveau parut dans le regard qu'Okeoma lui rendit, un léger froncement de sourcils avant qu'il dise :

« Ça suffit, Odenigbo et prof ! J'ai un poème qui s'adresse à vous tous. »

Richard suça sa langue. La brûlure du piment était devenue insupportable et il attendit à peine qu'Okeoma ait fini de lire son étrange poème – une histoire d'Africains qui contractaient des éruptions cutanées aux fesses en déféquant dans des seaux d'importation en métal – pour se lever.

« Ça tient toujours, que j'emmène Ugwu à son village la semaine prochaine, Odenigbo ? » demanda-t-il.

Odenigbo lança un coup d'œil à Olanna.

« Oui, bien sûr, dit Olanna. J'espère que tu prendras plaisir à assister à la fête *d'ori-okpa*.

– Reprends une bière, Richard, dit Odenigbo.

– Je pars de bonne heure pour Port Harcourt demain matin, il faut que je dorme », répondit Richard, mais Odenigbo s'était déjà tourné vers le professeur Ezeké.

« Que dis-tu de ces imbéciles de politiciens du Parlement de la Région Occidentale à qui la police a dû lancer des gaz lacrymogènes ? Des gaz lacrymogènes ! Et leurs ordonnances ont porté leurs corps inertes à leurs voitures ! Tu te rends compte ! »

La pensée qu'il ne manquerait pas à Odenigbo après son départ laissa Richard abattu. Lorsqu'il arriva chez lui, Harrison lui ouvrit la porte en s'inclinant :

« Bonsoir, patron. La nourriture ça se passe bien, patron ?

– Oui, oui, maintenant laissez-moi aller me coucher », répliqua sèchement Richard. Il n'était pas d'humeur pour ce qui, il le savait, ne manquerait pas de suivre : Harrison se portant volontaire pour

enseigner les grandioses recettes du sherry trifle et des œufs de jardin farcis aux domestiques de ses amis désireux de les apprendre. Il alla dans son bureau, étala par terre les feuilles de son manuscrit et les regarda : quelques pages d'une chronique provinciale, un chapitre du roman archéologique, quelques pages de description enflammée des bronzes. Il se mit à les rouler en boule, feuille après feuille, jusqu'à former un tas en dents de scie à côté de sa corbeille à papiers ; alors il se leva et alla se coucher avec la sensation d'avoir du sang tiède dans les oreilles.

Il ne dormit pas bien ; il lui sembla qu'il venait à peine de poser la tête sur l'oreiller lorsque la lumière aveuglante du soleil traversa ses rideaux et qu'il entendit les cliquetis d'Harrison à la cuisine et les coups de pelle de Jomo au jardin. Il se sentait fragile. Il lui tardait de dormir correctement, le bras fin de Kainene appuyé contre son corps.

Harrison lui servit des œufs au plat et des toasts pour le petit déjeuner.

« Patron ? Y a papiers là que je vois par terre dans le bureau ? » Il paraissait inquiet.

« Laissez-les là.

– Oui, patron. » Harrison croisa et recroisa les bras. « Vous emportez votre manuscrit ? J'emballerai d'autres papiers pour vous ?

– Non, je ne vais pas travailler ce week-end », dit Richard. La déception qui se lisait sur le visage d'Harrison ne l'amusa pas comme d'habitude. En arrivant au train, il se demanda ce qu'Harrison faisait de ses week-ends. Peut-être se confectionnait-il de minuscules repas exquis. Il n'aurait pas dû témoigner une telle mauvaise humeur envers ce pauvre homme ; ce n'était pas la faute d'Harrison si Okeoma l'avait trouvé condescendant. C'était l'expression qu'il avait vue dans le regard d'Okeoma qui l'inquiétait le plus : une méfiance dédaigneuse qui lui rappelait avoir lu quelque part que les Africains et les Européens seraient toujours irréconciliables. Okeoma avait tort de présumer qu'il faisait partie de ces Anglais qui n'accordaient pas aux Africains le bénéfice d'une intelligence égale. Peut-être y avait-il eu de la surprise dans sa voix, maintenant qu'il y repensait, mais c'était la même surprise qu'il exprimerait si on faisait une découverte du même ordre en Angleterre ou n'importe où dans le monde. La gare grouillait de colporteurs.

« Achetez des arachides ! Achetez des oranges ! Achetez des plantains ! »

Richard fit signe à une jeune femme qui portait un plateau d'arachides bouillies dont il n'avait pas vraiment envie. Elle abaissa son plateau et il en prit une, la craqua entre ses doigts et mastiqua les cacahuètes qui étaient à l'intérieur avant d'en demander deux tasses. Elle eut l'air étonnée qu'il pense à goûter d'abord et il songea avec

amertume qu'Okeoma lui aussi aurait été étonné. Il mangea les cacahouètes en les examinant une par une au préalable – cuites à cœur, violet clair, ridées, s'efforçant de ne pas penser aux feuilles de papier roulées en boule, jusqu'à l'arrivée du train à Port Harcourt.

« Madu nous a invités à dîner demain, dit Kainene, qui le ramenait de la gare dans sa longue voiture américaine. Sa femme vient de rentrer de l'étranger.

– Ah bon ? » Richard n'ajouta pas grand-chose d'autre et se contenta de regarder les colporteurs, sur la route, qui criaient, gesticulaient et couraient après les voitures pour récupérer leur argent.

Le lendemain matin, il fut réveillé par le bruit de la pluie contre les carreaux. Kainene était allongée près de lui, les yeux entrouverts de cette étrange manière qui indiquait qu'elle dormait profondément. Il regarda sa peau chocolat foncé, luisante d'huile, et abaissa la tête près de son visage. Il ne l'embrassa pas, ne laissa pas son visage toucher le sien, mais l'approcha suffisamment pour sentir la moiteur de son haleine ainsi que son odeur légèrement rance. Il s'étira et gagna la fenêtre. La pluie était oblique ici à Port Harcourt, de sorte que l'eau frappait les fenêtres et les murs plutôt que le toit. Peut-être était-ce parce que l'océan était si proche, et l'air tellement chargé d'eau qu'il la laissait tomber trop tôt. La pluie redoubla un instant d'intensité et le bruit prit l'ampleur d'un jet de cailloux contre les carreaux. Il s'étira de nouveau. La pluie avait cessé et les vitres étaient embuées. Derrière lui, Kainene remua et marmonna quelque chose.

« Kainene ? » demanda-t-il.

Elle avait toujours les yeux entrouverts, la respiration régulière.

« Je vais me promener », dit-il même s'il était sûr qu'elle ne l'entendait pas.

Dehors, Ikejide cueillait des oranges ; il faisait tomber les fruits avec un bâton et son uniforme lui remontait dans le dos.

« Bonjour, patron, dit-il.

– *Kedu* ? » demanda Richard. Il se sentait à l'aise pour pratiquer son ibo avec les domestiques de Kainene parce qu'ils restaient toujours tellement impassibles que ce n'était pas grave qu'il reproduise les tons correctement ou non.

« Je vais bien, patron.

– *Jisie ike*.

– Oui, patron. »

Richard alla au bout du verger, d'où, à travers le taillis d'arbres, il pouvait voir l'écume des vagues. Il regrettait que le commandant Madu les ait invités à dîner ; il n'avait aucune envie de faire la connaissance de l'épouse de cet homme. Il se leva, s'étira, fit le tour pour rejoindre le jardin de devant et regarda la bougainvillée violette

qui grimpait sur la façade. Il marcha quelque temps le long de la portion de route boueuse et déserte qui menait à la maison puis fit demi-tour. Kainene lisait un journal au lit. Il se glissa à ses côtés et elle tendit le bras et lui passa la main dans les cheveux, caressant doucement son cuir chevelu du bout des doigts.

« Ça va ? Tu es tendu depuis hier. »

Richard lui parla d'Okeoma et, comme elle ne répondait pas tout de suite, il ajouta :

« Je me souviens de la première fois où j'ai entendu parler de l'art d'Igbo-Ukwu, dans un article d'un professeur d'Oxford qui le décrivait comme ayant une étrange virtuosité rococo, à la Fabergé, presque. Je n'ai jamais oublié ça – *une virtuosité rococo, à la Fabergé, presque*. Je suis tombé amoureux de cette expression, même. »

Elle plia le journal et le posa sur la table de chevet.

« Pourquoi l'opinion d'Okeoma a-t-elle tellement d'importance ?

– J'aime vraiment cet art. C'était horrible de sa part de m'accuser de manquer de respect.

– Et tu as tort de croire que l'amour ne laisse de place pour rien d'autre. Il est possible d'avoir de la condescendance pour quelque chose que l'on aime. » Richard se tourna sur le côté, s'écartant d'elle.

« Je ne sais pas ce que je fais. Je ne sais même pas si je suis écrivain.

– Tu ne le sauras pas tant que tu n'éciras pas, si ? » Kainene sortit du lit et il remarqua que ses fines épaules avaient un éclat métallique. « Je vois que tu n'es pas d'humeur à sortir ce soir. Je vais appeler Madu et annuler le dîner. »

Elle revint après avoir passé le coup de téléphone et s'assit sur le lit, et, dans le silence qui les séparait, il fut soudain heureux que sa brusquerie ne lui laisse pas la place de s'apitoyer sur lui-même, ne lui donne rien derrière quoi se cacher.

« Une fois, dit-elle, j'ai craché dans le verre d'eau de mon père. Il ne m'avait pas contrariée, rien du tout. J'ai fait ça comme ça. J'avais quatorze ans. J'aurais été incroyablement satisfaite qu'il le boive mais, bien sûr, Olanna a couru changer l'eau. » Elle s'étendit à côté de lui. « Maintenant, à toi de me raconter une chose horrible que tu as faite. »

Il était excité par le contact de sa peau soyeuse contre la sienne, par la promptitude avec laquelle elle avait annulé la soirée avec le commandant Madu.

« Je n'avais pas assez de confiance en moi pour faire des choses horribles.

– Bon, alors raconte-moi quelque chose. »

Il pensa lui parler du jour, à Wentnor, où il s'était dérobé à Molly et avait ressenti pour la première fois la possibilité de façonner son destin. Mais il ne le fit pas. À la place il lui parla de ses parents, qui se

regardaient dans les yeux quand ils parlaient, qui oubliaient toujours son anniversaire et demandaient ensuite à Molly de lui faire un gâteau marqué BON ANNIVERSAIRE EN RETARD quelques semaines plus tard. Ils ne savaient jamais ce qu'il mangeait ni à quelle heure ; Molly lui donnait à manger quand elle y pensait. Ils n'avaient pas prévu de l'avoir et, pour cette raison, ils l'avaient élevé comme par après coup. Mais déjà, petit garçon, il comprenait que ce n'était pas parce qu'ils ne l'aimaient pas, mais plutôt qu'ils oubliaient souvent qu'ils l'aimaient parce qu'ils s'aimaient trop l'un l'autre. Kainene leva les sourcils, moqueuse, comme si son raisonnement ne lui semblait pas tenir debout et, à cause de cela, il eut peur de lui dire qu'il pensait parfois qu'il l'aimait trop.

2. Le Livre : Le monde s'est tu pendant que nous mourions

Il traite du commerçant-soldat britannique Taubman Goldie qui a recouru à la coercition, aux flatteries et au meurtre pour prendre le contrôle du commerce de l'huile de palme et qui, à la Conférence de Berlin de 1884 où les Européens découpèrent l'Afrique, veilla à ce que la Grande-Bretagne devance les Français de deux protectorats autour du Niger : le Nord et le Sud.

Les Britanniques préféraient le Nord. La chaleur y était sèche et agréable ; les Foulanis-Haoussas avaient les traits fins, ce qui les rendait supérieurs aux gens du Sud, de type négroïde, ils étaient musulmans, donc aussi civilisés que peuvent l'être des indigènes, féodaux donc parfaits pour l'administration indirecte. Des émirs fiables levaient des impôts pour les Britanniques et les Britanniques, en échange, tenaient les missionnaires chrétiens à distance.

Le Sud humide, en revanche, grouillait de moustiques, d'animistes et de tribus disparates. Les Yoroubas formaient la plus grande tribu au Sud-Ouest. Au Sud-Est, les Ibos vivaient en petites républiques villageoises. Ils étaient indociles et d'une ambition préoccupante. Comme ils n'avaient pas le bon sens d'avoir des rois, les Britanniques créèrent les « warrant chiefs », parce que l'administration indirecte coûtait moins cher à la Couronne. On autorisa les missionnaires à venir dompter les païens, et le christianisme et l'éducation qu'ils introduisirent prospérèrent. En 1914, le général-gouverneur réunit le Nord et le Sud et son épouse choisit un nom. Le Nigeria était né.

DEUXIÈME PARTIE

La fin des années 1960

Ugwu, allongé sur une natte dans la case de sa mère, regardait une araignée écrasée contre le mur ; ses fluides corporels avaient teinté la terre séchée d'un rouge plus foncé. Anulika mesurait des tasses d'*ukwa* et l'arôme épais et musqué des pépins de breadfruit grillés flottait dans la pièce. Elle parlait. Cela faisait un bon moment qu'elle parlait et Ugwu avait mal à la tête. Sa visite au village lui semblait soudain bien plus longue qu'une semaine, peut-être à cause des gaz qui lui labouraient constamment l'estomac à force de ne manger que des fruits et des noix. La cuisine de sa mère n'avait aucun goût. Les légumes étaient trop cuits, la bouillie de maïs trop grumeleuse, la sauce trop claire et les tranches d'ignames, bouillies sans la moindre noisette de beurre, pas assez tendres. Il était impatient de rentrer à Nsukka pour faire enfin un vrai repas.

« Je veux avoir un garçon d'abord, parce que ça m'enracinera des deux pieds dans la maison d'Onyeka », dit Anulika.

Elle alla chercher un sac rangé entre les poutres et Ugwu remarqua, une fois de plus, les nouvelles rondeurs suspectes de son corps : les seins qui emplissaient son corsage, les fesses qui roulaient à chaque pas. Onyeka l'avait certainement touchée. Ugwu ne supportait pas la pensée du corps hideux de cet homme s'enfonçant dans celui de sa sœur. Tout s'était passé trop vite ; il avait été question de prétendants lors de sa dernière visite, mais elle avait parlé d'Onyeka avec une telle indifférence qu'il n'aurait pas cru qu'elle accepterait si vite sa proposition. Maintenant, même ses parents étaient trop prompts à parler d'Onyeka, de sa bonne situation de mécanicien en ville, de sa bicyclette, de ses bonnes manières, comme s'il faisait déjà partie de la famille. Personne ne parlait jamais de sa petite taille ni de ses dents pointues qui ressemblaient à celles d'un rat de brousse.

« Tu sais, Onnuna, de la concession d'Ezeugwu, a eu d'abord une petite fille, et la famille de son mari est allée voir un *dibia* pour savoir pourquoi ! Bien sûr, la famille d'Onyeka ne me fera jamais ça, ils n'oseront pas, mais je veux quand même un garçon d'abord », poursuivit Anulika.

Ugwu se redressa.

« J'en ai assez d'entendre parler d'Onyeka, dit-il. J'ai remarqué une chose quand il est venu hier. Il devrait se laver plus souvent, il sent les haricots à l'huile de palme pourris.

– Et toi, tu sens quoi ? » Anulika versa l'*ukwa* dans le sac et le noua.
« J'ai fini. Tu ferais bien de te mettre en route avant qu'il ne soit trop tard. »

Ugwu sortit dans la cour. Sa mère pilait quelque chose dans un mortier et son père était penché près d'elle, occupé à aiguiser un couteau contre une pierre. Le grattement du métal contre la pierre faisait jaillir de minuscules étincelles qui clignotaient brièvement avant de disparaître.

« Anulika a-t-elle bien emballé l'*ukwa* ? demanda sa mère.

– Oui. » Ugwu leva le sac pour le lui montrer.

« Salue ton maître et ta madame. Remercie-les pour tout ce qu'ils nous ont envoyé.

– Oui, mère. » Il alla l'embrasser. « Porte-toi bien. Salue-moi Chioke à son retour. »

Son père se redressa et essuya la lame du couteau sur sa paume avant de serrer la main d'Ugwu.

« Bonne route, *ije oma*. Nous te ferons prévenir quand la famille d'Onyeka nous dira qu'elle est prête à apporter le vin de palme. Ce sera dans quelques mois.

– Oui, père. »

Ugwu s'attarda le temps que ses petits cousins et frères et sœurs, les plus petits tout nus et les aînés en chemises trop grandes, lui disent au revoir en faisant la liste des choses qu'il devait leur rapporter à sa prochaine visite. Achète-nous du pain ! Achète-nous de la viande ! Achète-nous du poisson frit ! Achète-nous des arachides !

Anulika l'accompagna à la grande route. Il aperçut une silhouette familière près du bosquet d'*ube* et, bien qu'il ne l'ait pas revue depuis qu'elle était partie apprendre un métier à Kano quatre ans plus tôt, il sut aussitôt qu'il s'agissait de Nnesinachi.

« Anulika ! Ugwu ! C'est toi ? » La voix de Nnesinachi était aussi rauque que dans son souvenir, mais elle était plus grande, à présent, et sa peau plus foncée à cause du fort soleil du Nord.

Lorsqu'ils s'embrassèrent, il sentit sa poitrine se presser contre lui.

« J'aurais eu du mal à te reconnaître, le Nord t'a tellement changée, dit-il en se demandant si elle s'était vraiment plaquée contre lui.

– Je suis rentrée hier avec mes cousins. » Elle lui souriait. Elle ne lui avait jamais souri aussi chaleureusement, par le passé. Elle avait rasé ses sourcils pour les remplacer par deux traits de crayon, dont l'un était plus épais que l'autre. Elle se tourna vers Anulika. « Anulika, j'allais justement te voir. J'ai entendu dire que tu te mariais !

– Ma sœur, c'est ce que j'entends dire aussi ! » répondit Anulika, et elles éclatèrent de rire toutes les deux.

« Tu rentres à Nsukka ? demanda-t-elle à Ugwu.

– Oui. Mais je vais revenir bientôt, pour le vin de palme d'Anulika.

– Bonne route. »

Nnesinachi croisa son regard, avec audace, avant de poursuivre son chemin, et il sut qu'il n'avait pas rêvé : elle s'était bel et bien plaquée contre lui quand ils s'étaient embrassés. Il sentit soudain ses jambes faiblir. Il se retint de se retourner pour la regarder, juste au cas où elle se retournerait elle aussi, et oublia un instant les désagréables contractions de son ventre.

« Elle a dû ouvrir les yeux dans le Nord, dit Anulika. Tu ne peux pas l'épouser, alors autant prendre ce qu'elle t'offre avant qu'elle se marie.

– Tu as remarqué ?

– Comment aurais-je pu ne pas remarquer ? Est-ce que j'ai l'air d'une brebis ? »

Ugwu la regarda en plissant les yeux :

« Onyeka t'a-t-il touchée ?

– Bien sûr qu'Onyeka m'a touchée. »

Ugwu ralentit le pas. Il savait bien qu'elle avait dû coucher avec Onyeka, pourtant ça lui déplaisait qu'elle le lui confirme. Quand Chinyere, la bonne du docteur Okeke, avait commencé à traverser en cachette la haie qui la séparait du Quartiers des Domestiques pour de furtives étreintes dans le noir, il l'avait raconté à Anulika lors d'une visite au village et ils en avaient discuté. Mais ils n'avaient pas parlé d'elle ; il s'était toujours forcé à croire qu'il n'y avait rien à discuter. Anulika marchait devant lui, nullement perturbée par sa lenteur boudeuse, et il la rattrapa sans un mot ; ils allaient tous deux d'un pas léger sur l'herbe, comme lorsqu'ils chassaient les sauterelles quand ils étaient petits.

« Ce que j'ai faim, finit-il par dire.

– Tu n'as même pas mangé l'igname que mama a fait bouillir.

– Chez nous, on fait bouillir l'igname au beurre.

– Chez nous, on fait bouillir l'igname *au beu-eurre* ! Regarde ta bouche. Tu feras quoi, quand ils te renverront au village ? Où trouveras-tu du *beu-eurre* pour faire bouillir avec ton igname ?

– Ils ne me renverront pas au village. »

Elle le regarda du coin de l'œil, le toisa.

« Tu as oublié d'où tu viens, et maintenant tu es devenu tellement imbécile que tu te prends pour un Homme Important. »

Master était au salon quand Ugwu entra pour le saluer.

« Comment va ta famille ? demanda Master.

– Tout le monde va bien, patron. Ils envoient leurs salutations.

– Très bien.

– Ma sœur Anulika va se marier bientôt.

– Je vois. » Master était absorbé par la radio, qu'il était en train de régler.

Ugwu entendit Olanna et Baby qui chantaient dans la salle de bains.

*London Bridge is falling down, falling down, falling down,
London Bridge is falling down, my fair lady.*

Le *London* de Baby, de sa minuscule voix pas encore formée, ressemblait à *bonn'-bonn'*. La porte de la salle de bains était ouverte.

« Bonsoir, ma'ame, dit Ugwu.

– Oh, Ugwu, je ne t'ai pas entendu entrer ! » répondit Olanna. Elle était penchée au-dessus de la baignoire et donnait le bain à Baby. « Bonne arrivée, *nno*. Ta famille va bien ?

– Oui, ma'ame. Ils envoient leurs salutations. Ma mère dit qu'elle ne sait pas comment vous remercier pour les lappas.

– Comment va sa jambe ?

– Elle ne lui fait plus mal. Elle m'a donné de l'*ukwa* pour vous.

– Eh ! Elle devait savoir ce dont j'ai vraiment envie en ce moment. » Elle se tourna vers lui, les mains couvertes de mousse. « Tu as bonne mine. Regarde-moi ces grosses joues !

– Oui, ma'ame », répondit Ugwu, bien que ce fût un mensonge. Il maigrissait toujours quand il rentrait au village.

« Ugwu ! appela Baby. Ugwu, viens voir ! » Elle serrait dans sa main un canard en plastique qui faisait coin-coin.

« Baby, tu pourras dire bonjour à Ugwu après ton bain.

– Anulika va se marier bientôt, ma'ame. Mon père a dit qu'il fallait que je vous prévienne, Master et vous. Ils n'ont pas encore de date, mais ils seraient très heureux que vous veniez.

– Anulika ? Elle n'est pas un peu jeune ? Dans les seize ou dix-sept ans ?

– Ses camarades ont commencé à se marier.

– Bien sûr que nous viendrons, dit Olanna en se retournant vers la baignoire.

– Ugwu ! appela de nouveau Baby.

– Voulez-vous que je réchauffe le porridge de Baby, ma'ame ?

– Oui. Et prépare son lait, s'il te plaît.

– Oui, ma'ame. » Il allait s'attarder encore un peu, et puis il lui demanderait si tout s'était bien passé pendant la semaine de son absence, et elle lui dirait quels amis étaient venus, qui avait apporté quoi et s'ils avaient fini le ragoût qu'il avait mis au congélateur dans des boîtes.

« Ton maître et moi, nous avons décidé qu'Arize viendrait ici en septembre pour avoir son bébé, dit Olanna.

– C'est bien, ma'ame, dit Ugwu. J'espère que le bébé ressemblera à tantie Arize et pas à oncle Nnakwanze. »

Olanna rit.

« Moi aussi, je l'espère. Nous commencerons à nettoyer la chambre

bien à temps. Je veux qu'elle soit impeccable pour elle.

– Elle sera impeccable, ma'ame, ne vous inquiétez pas. » Ugwu aimait bien tantie Arize. Il se souvenait de sa cérémonie de présentation du vin de palme à Umunnachi, il y avait environ trois ans, comme elle était ronde et pétillante, et comment il avait bu tant de vin de palme qu'il avait failli laisser tomber Baby, encore un nourrisson à l'époque.

« Je vais la chercher à Kano lundi pour l'emmener faire ses achats à Lagos, dit Olanna. J'emmènerai Baby. Nous emporterons la robe bleue que lui a faite Arize.

– La rose est mieux, ma'ame. La bleue est trop serrée.

– C'est vrai. »

Olanna ramassa un canard en plastique et le jeta dans la baignoire, et Baby l'enfonça sous l'eau en couinant.

« Nkem ! cria Master. *O mego !* C'est arrivé ! »

Olanna se rua au salon, suivie de près par Ugwu.

Master était debout près de la radio. La télévision était allumée, mais le son était coupé, de sorte que les gens qui dansaient paraissaient tanguer comme des ivrognes.

« Il y a eu un coup d'État, dit Master avec un geste vers la radio. Le commandant Nzeogwu parle depuis Kaduna. »

La voix diffusée par la radio était jeune, ardente, assurée.

La Constitution est suspendue et par la présente déclaration le gouvernement régional et les assemblées élues sont dissoutes. Chers compatriotes, l'objectif du Conseil Révolutionnaire est de fonder une nation libérée de la corruption et des conflits internes. Nos ennemis sont les profiteurs politiques, les escrocs, les hommes haut et bas placés qui sont en quête de pots-de-vin et réclament dix pour cent, ceux qui cherchent à maintenir indéfiniment la division du pays pour pouvoir garder leur poste, les partisans du tribalisme, du népotisme, ceux qui donnent de notre pays une image de fausse grandeur devant les cercles internationaux, ceux qui ont corrompu notre société.

Olanna se précipita sur le téléphone.

« Qu'est-ce qui se passe à Lagos ? Est-ce qu'ils ont dit ce qui se passait à Lagos ?

– Tes parents vont bien, *nkem*. Les civils sont en sécurité. »

Olanna composait un numéro. « Mademoiselle ? Mademoiselle ? » Elle raccrocha et souleva de nouveau le combiné. « Ça ne passe pas. »

Master lui retira doucement le téléphone des mains.

« Je suis sûr qu'ils vont bien. La ligne sera bientôt rétablie. C'est une

simple question de sécurité. »

La voix, à la radio, avait gagné en fermeté.

Je garantis à tous les étrangers que leurs droits continueront d'être respectés. Je promets à tous les citoyens respectueux de la loi la liberté de vivre à l'abri de la corruption sous toutes ses formes, la liberté de vivre à l'abri de l'incompétence générale, et la liberté de prospérer dans tous les domaines de l'entreprise humaine. Nous vous promettons que vous n'aurez plus honte de dire que vous êtes nigériens.

« Mummy Ola ! appela Baby depuis la salle de bains. Mummy Ola ! »

Ugwu retourna à la salle de bains et essuya Baby dans une serviette de toilette puis il la serra dans ses bras, lui souffla dans le cou. Elle sentait délicieusement bon le savon Pears pour bébés.

« Baby poulette ! » dit-il en la chatouillant. Ses tresses étaient mouillées, entortillées aux extrémités, et Ugwu les lissa tout en s'étonnant une fois de plus de sa forte ressemblance avec son père ; dans sa famille, on aurait dit que Master avait craché cette enfant.

« Encore guili ! » réclama Baby en riant. L'eau lissait son visage joufflu.

« Baby baby poulette », murmura Ugwu sur le ton chantonnant qui l'amusait.

Baby rit et, depuis le salon, Ugwu entendit Olanna s'écrier :

« Oh, mon Dieu, qu'est-ce qu'il a dit ? Qu'est-ce qu'il a dit ? »

Il servait le porridge de Baby quand le vice-président fit une brève déclaration à la radio, d'une voix réservée, comme s'il était épuisé par l'effort de dire : « Le gouvernement remet le pouvoir à l'armée. »

Il y eut d'autres déclarations plus tard – le Premier ministre était porté disparu, le Nigeria avait maintenant un gouvernement militaire fédéral, les Premiers ministres des régions Ouest et Nord étaient portés disparus – mais Ugwu ne savait pas avec certitude qui parlait ni sur quelle station il parlait, car Master, assis près de la radio, ne cessait de tourner le bouton, d'arrêter pour écouter, de tourner encore. Il avait retiré ses lunettes et paraissait plus vulnérable ainsi, les yeux profondément enfoncés dans son visage. Il ne remit ses lunettes qu'à l'arrivée des invités. Ils furent plus nombreux ce jour-là que d'habitude, et Ugwu apporta des chaises de la salle à manger pour qu'ils puissent tous s'asseoir au salon. Leurs voix étaient pressantes et fiévreuses, chaque personne attendant à peine que l'autre ait fini pour prendre la parole.

« C'est la fin de la corruption ! C'est ce qu'il nous fallait depuis la

grève générale », dit un des invités. Ugwu ne se souvenait pas de son nom, mais il avait tendance à dévorer les *chin-chin* à peine servis, aussi Ugwu en était-il venu à placer le plateau le plus loin de lui possible. L'homme avait de grandes mains ; quelques poignées généreuses et tout le plateau était perdu.

« Ces commandants sont de véritables héros ! » dit Okeoma, et il leva le bras.

Il y avait de l'excitation dans leurs voix, même quand ils parlaient des personnes qui avaient été tuées.

« Il paraît que le Sardauna s'est caché derrière ses femmes.

– Il paraît que le ministre des Finances a chié dans son froc avant qu'ils l'abattent. »

Certains invités gloussèrent et Ugwu en fit autant, jusqu'au moment où il entendit Olanna dire :

« Je connaissais Okonji. C'était un ami de mon père. » Elle semblait affectée.

« La BBC parle d'un coup d'État ibo, dit l'invité mangeur de *chin-chin*. Et ils n'ont pas tort. Ce sont surtout des Nordistes qui ont été tués.

– Ce sont surtout des Nordistes qui étaient au gouvernement, murmura le professeur Ezeka en levant les sourcils comme s'il n'arrivait pas à croire qu'il lui faille énoncer l'évidence.

– La BBC devrait demander à ses journalistes qui a mis les Nordistes au gouvernement pour qu'ils dominent tout le monde ! » renchérit Master.

Ugwu fut surpris que Master et le professeur Ezeka semblent d'accord. Il fut encore plus surpris lorsque Mlle Adebayo dit : « Ces Nord-Africains sont fous d'appeler ça un conflit entre infidèles et vertueux », et que Master rit – mais pas de son habituel rire railleur avant de s'avancer sur le bord de sa chaise pour lui lancer une provocation : c'était là un rire d'approbation. Il était d'accord avec elle.

« Si nous avions davantage d'hommes comme le commandant Nzeogwu dans ce pays, nous n'en serions pas là, dit Master. Il a véritablement une vision !

– N'est-il pas communiste ? » C'était le professeur Lehman aux yeux verts qui avait pris la parole. « Il est allé en Tchécoslovaquie quand il était à Sandhurst.

– Vous autres, Américains, toujours à regarder sous le lit des gens pour traquer le communisme. Vous croyez que nous avons le temps de nous inquiéter de ça ? demanda Master. Ce qui compte, c'est tout ce qui pourra faire progresser notre peuple. Admettons qu'une démocratie capitaliste soit une bonne chose dans le principe, mais si c'en est une à notre mode – une où quelqu'un vous donne une robe en

vous disant qu'elle ressemble exactement à la sienne, alors que la robe ne vous va pas et qu'elle n'a plus de boutons – alors vous devez bien la jeter et en faire une qui soit à votre taille. Vous êtes bien obligé !

– Trop de rhétorique, Odenigbo, dit Mlle Adebayo. Tu ne peux pas plaider pour l'armée avec des arguments théoriques. »

Ugwu se sentit mieux ; c'était le type de passes d'armes auquel il était habitué.

« Bien sûr que je peux. Avec un homme comme le commandant Nzeogwu, je peux, dit Master. Ugwu, rapporte des glaçons !

– Cet homme est un communiste », insista le professeur Lehman. Sa voix nasale agaçait Ugwu, ou peut-être était-ce juste que le professeur Lehman avait les mêmes cheveux clairs que M. Richard mais rien de sa dignité calme. Il regrettait que M. Richard ne vienne plus. Il se souvenait très bien de sa dernière visite, des mois avant la naissance de Baby, mais les autres souvenirs de ces semaines tumultueuses s'étaient estompés, étaient maintenant incomplets ; il avait eu tellement peur que Master et Olanna ne se réconcilient pas et que son monde s'écroule qu'il n'avait pas beaucoup écouté aux portes. Il n'aurait même pas su que M. Richard était impliqué dans la dispute si Harrison ne le lui avait pas dit.

« Merci, mon ami. » Master prit le bol de glaçons et en jeta quelques-uns dans son verre.

« Oui, patron », dit Ugwu en regardant Olanna.

Elle appuyait la tête sur ses mains jointes. Il aurait bien aimé pouvoir ressentir vraiment de la peine pour son ami le politicien qui avait été tué, mais les politiciens n'étaient pas comme les gens normaux, c'étaient des *politiciens*. Il lisait des articles sur eux dans le *Renaissance* et le *Daily Times* – c'étaient des gens qui payaient des voyous pour tabasser leurs adversaires, qui s'achetaient de la terre et des maisons avec l'argent du gouvernement, qui importaient des armadas de longues voitures américaines, payaient des femmes pour qu'elles bourrent leurs corsages de faux bulletins de vote et fassent semblant d'être enceintes. Quand il égouttait une casserole de haricots bouillis, le mot qui lui venait à l'esprit pour décrire l'évier visqueux était *politicien*.

Ce soir-là, allongé dans sa chambre du Quartier des Domestiques, il essaya de se concentrer sur *Le Maire de Casterbridge*, mais il avait du mal. Il espérait que Chinyere se glisserait sous la haie et viendrait le voir ; ils ne prévoyaient jamais, certains jours elle se montrait, d'autres non. Il mourait d'envie qu'elle vienne en cette nuit excitante du coup d'État qui avait changé l'ordre des choses et qui était tout chargé de potentiel, de nouveauté. Lorsqu'il l'entendit taper au carreau, il adressa aux dieux un remerciement pudique.

« Chinyere, dit-il.

– Ugwu », dit-elle.

Elle sentait l'oignon rance. La lumière était éteinte et, dans le mince filet qui provenait de l'ampoule de sécurité de dehors, il vit l'éminence en forme de cône de ses seins lorsqu'elle retira son corsage, qu'elle défit le lappa noué à sa taille et s'allongea sur le dos. Il y avait quelque chose d'humide dans l'obscurité, dans la proximité de leurs corps, et il s'imagina qu'elle était Nnesinachi et que les jambes nerveuses qui se refermaient sur lui étaient celles de Nnesinachi. Au début elle resta silencieuse, puis, donnant des coups de hanches, les mains serrées contre son dos, elle se mit à crier la même chose qu'à chaque fois. Cela ressemblait à un nom – Abonyi, Abonyi – mais il n'en était pas sûr. Peut-être qu'elle aussi s'imaginait avec quelqu'un d'autre, quelqu'un de son village.

Elle se leva et repartit aussi silencieusement qu'elle était venue. Lorsqu'il la vit le lendemain, de l'autre côté de la haie, en train de pendre du linge, elle dit « Ugwu » et rien d'autre ; elle ne sourit pas.

Olanna reporta son voyage à Kano à cause du coup d'État. Elle attendit que les aéroports soient rouverts, que les Postes et Télégraphes aient repris, que les gouverneurs militaires soient nommés à la tête des régions. Elle attendit d'être sûre que l'ordre soit rétabli. Le coup d'État était dans l'air, néanmoins. Tout le monde en parlait, même le chauffeur de taxi en chapeau et kaftan blancs qui les conduisit, elle et Baby, de l'aéroport à la concession d'Arize.

« Mais le Sardauna n'a pas été tué, madame, murmura-t-il. Il s'est enfui avec l'aide d'Allah et maintenant il est à La Mecque. » Olanna sourit doucement et ne dit rien parce qu'elle savait que cet homme, avec son chapelet de prière qui pendait à son rétroviseur, avait besoin d'y croire. Le Sardauna, après tout, n'avait pas seulement été le Premier ministre du Nord, c'était aussi son guide spirituel, à lui comme à tant d'autres musulmans.

Elle répéta le commentaire du chauffeur de taxi à Arize, qui rit en haussant les épaules : « Qu'est-ce qu'ils n'iraient pas raconter ! » Le lappa d'Arize était noué bas, sous la taille, et elle portait un corsage ample pour loger le renflement de son ventre. Elles étaient assises au salon, dont le mur gras s'ornait des photos de mariage d'Arize et Nnakwanze, tandis que Baby jouait dehors avec les enfants de la concession. Olanna ne voulait pas que Baby touche ces enfants aux vêtements déchirés, aux nez pleins de mucus d'un blanc laiteux, mais elle ne le dit pas ; elle avait honte de ce qu'elle ressentait.

« Demain nous partirons par le premier avion pour Lagos, Ari, comme ça tu pourras te reposer avant qu'on commence les courses, dit Olanna. Je ne veux rien faire qui soit difficile pour toi.

– Ha, difficile ! Je suis seulement enceinte, ma sœur, je ne suis pas malade, oh. N'est-ce pas des femmes comme moi qui travaillent à la ferme jusqu'au moment où le bébé veut sortir ? Et n'est-ce pas moi qui couds cette robe ? » Arize montra du doigt le coin de la pièce, où sa machine à coudre Singer trônait sur une table au milieu d'une pile de vêtements.

« C'est pour mon filleul là-dedans que je m'inquiète, pas pour toi », dit Olanna. Elle souleva le corsage d'Arize et appuya le visage contre la rondeur ferme de son ventre, contre la peau tendue, selon le doux rituel qu'elle observait depuis qu'Arize était enceinte ; si elle le répétait assez souvent, disait Arize, l'enfant absorberait les traits de

son visage et lui ressemblerait.

« Je me moque de l'extérieur, disait Arize. Mais il faut qu'elle te ressemble de l'intérieur. Il faut qu'elle ait ton cerveau et qu'elle connaisse Livre.

– Elle ou lui.

– Non, celui-là c'est une fille, tu verras. Nnakwanze dit que ce sera un garçon qui lui ressemblera, mais je lui ai dit que Dieu ne permettra pas que mon enfant ait ce visage plat. »

Olanna rit. Arize se leva, ouvrit une boîte émaillée et en sortit de l'argent.

« Regarde ce que sœur Kainene m'a envoyé la semaine dernière. Elle a dit que c'était pour acheter des affaires pour le bébé.

– C'est gentil de sa part. » Olanna savait qu'elle manquait de naturel, qu'Arize l'observait.

« Vous devriez vous parler, sœur Kainene et toi. Ce qui est arrivé dans le passé appartient au passé.

– Tu ne peux parler qu'à quelqu'un qui veut te parler. » Olanna souhaitait changer de sujet. Elle souhaitait toujours changer de sujet quand il était question de Kainene. « Je devrais emmener Baby dire bonjour à tantie Ifeka », dit-elle, et elle courut chercher Baby sans laisser le temps à Arize d'ajouter quoi que ce soit.

Elle lava les mains et le visage couverts de sable de Baby, puis elles sortirent de la concession et descendirent le long de la route. Comme oncle Mbaezi n'était pas encore rentré du marché, elles s'assirent avec tantie Ifeka sur un banc devant son kiosque, Baby sur les genoux d'Olanna. La cour s'emplissait des bavardages des voisins et des cris des enfants qui couraient sous le *kuka*. Quelqu'un avait mis un disque sur un gramophone, fort ; au bout de quelques instants, des hommes attroupés près de l'entrée de la concession se mirent à rire et à se donner des coups de coude en imitant la chanson. Tantie Ifeka rit, elle aussi, et tapa des mains.

« Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demanda Olanna.

– C'est la chanson de Rex Lawson, dit tantie Ifeka.

– Qu'est-ce qu'elle a de drôle ?

– Nos gens disent que le chœur fait *bêê-bêê-bêê*, comme une chèvre qui bêle, expliqua tantie Ifeka en pouffant de rire. Ils disent que le Sardauna a fait pareil quand il les a suppliés de ne pas le tuer. Quand les soldats ont tiré au mortier dans sa maison, il s'est accroupi derrière ses épouses et il a bélé : « *bêê-bêê-bêê*, s'il vous plaît ne me tuez pas, *bêê-bêê-bêê* ! »

Tantie Ifeka rit à nouveau et Baby aussi, comme si elle comprenait.

« Ah. » Olanna pensa au chef Okonji et se demanda si, de lui aussi, on racontait qu'il avait bélé comme une chèvre avant de mourir. Elle porta le regard sur le trottoir d'en face, où des enfants jouaient à faire

la course en poussant des pneus devant eux. Au loin, une petite tempête de sable se formait, et la poussière se levait et retombait en nuages blanc-gris.

« Le Sardauna était un homme mauvais, *ajo mmadu*, dit tantie Ifeka. Il nous détestait. Il détestait tous ceux qui ne voulaient pas retirer leurs chaussures et s'incliner devant lui. N'est-ce pas lui qui a refusé de laisser nos enfants aller à l'école ?

– Ils n'auraient pas dû le tuer, dit doucement Olanna. Ils auraient dû le mettre en prison. »

Tantie Ifeka renifla d'un air désapprobateur.

« Le mettre dans quelle prison ? Dans ce Nigeria où il contrôlait tout ? » Elle se leva et commença de fermer le kiosque. « Viens, rentrons, que je trouve quelque chose à manger pour Baby. »

Quand Olanna retourna à la concession d'Arize, la chanson de Rex Lawson passait à plein volume. Nnakwanze la trouvait hilarante, lui aussi. Il avait deux énormes dents de devant et quand il riait, ça donnait la douloureuse impression qu'on lui avait fourré trop de dents dans sa petite bouche. *Bêê-bêê-bêê*, une chèvre qui supplie qu'on ne la tue pas : *bêê-bêê-bêê*.

« Ce n'est pas drôle, dit Olanna.

– Mais si, ma sœur, c'est drôle, oh, dit Arize. À cause de trop de Livre, tu ne sais plus rire. »

Nnakwanze était assis par terre, aux pieds d'Arize, et il lui frottait le ventre en légers mouvements circulaires. Il s'était fait beaucoup moins de souci qu'Arize lorsqu'elle n'était pas tombée enceinte la première année de leur mariage, ni la deuxième ni la troisième ; quand sa mère s'était mise à leur rendre visite trop souvent, à enfoncer le doigt dans le ventre d'Arize en la pressant d'avouer combien d'avortements elle avait eus avant son mariage, il lui avait demandé de ne plus venir. Il lui avait demandé aussi de cesser d'apporter des breuvages nauséabonds qu'Arize devait boire par gorgées amères. Maintenant qu'Arize était enceinte, il faisait davantage d'heures supplémentaires à la gare et lui disait de diminuer ses travaux de couture.

Il chantait toujours la chanson en riant. Une chèvre qui supplie qu'on ne la tue pas : *bêê-bêê-bêê*.

Olanna se leva. La brise du soir était d'une fraîcheur désagréable.

« Ari, tu devrais aller te coucher pour être bien reposée demain matin pour Lagos. »

Nnakwanze voulut aider Arize à se lever, mais elle le repoussa.

« Je vous ai dit que je n'étais pas malade. Je suis juste enceinte. »

Olanna était contente de savoir que la maison serait vide. Son père avait appelé pour dire qu'ils partaient à l'étranger. Elle savait que c'était parce qu'il voulait être loin jusqu'à ce que les choses se calment,

parce qu'il s'inquiétait de ses dix pour cent, de ses somptueuses réceptions et de ses relations bien placées, mais ni lui ni la mère d'Olanna ne le dirent. Ils parlèrent de vacances. Ils pratiquaient la politique du non-dit, de la même façon qu'ils faisaient semblant de ne pas remarquer que Kainene et elle ne se parlaient plus et qu'elle ne venait à la maison que lorsqu'elle était sûre que Kainene ne leur rendait pas visite.

Dans le taxi de l'aéroport, Arize apprit une chanson à Baby pendant qu'Olanna regardait défiler Lagos : la circulation tumultueuse, les bus rouillés et les foules épuisées qui les attendaient, les rabatteurs, les mendiants qui glissaient sur des chariots plats en bois, les colporteurs miteux qui poussaient des plateaux sous le nez de gens qui soit ne voudraient pas, soit ne pourraient pas acheter.

Le chauffeur s'arrêta devant l'enceinte de la concession de ses parents, à Ikoyi. Jetant un coup d'œil au grand portail, il demanda :

« Le ministre qu'ils ont tué vivait par ici, *abi*, tante ? » Olanna fit semblant de ne pas entendre et dit à Baby :

« Mais regarde ce que tu as fait de ta robe ! Dépêche-toi d'entrer, qu'on nettoie ça ! »

Plus tard, le chauffeur de sa mère, Ibekie, les conduisit à Kingsway. Le supermarché sentait la peinture fraîche. Arize passait d'une allée à l'autre en roucoulant, touchait les emballages de plastique, choisit de la layette, un landau rose, une poupée en plastique aux yeux bleus.

« Tout est tellement brillant dans les supermarchés, ma sœur ! dit Arize en riant. Pas de poussière ! »

Olanna leva une robe blanche bordée de dentelle rose :

« *O maka*. Elle est adorable.

– C'est trop cher, dit Arize.

– Personne ne t'a demandé ton avis. »

Baby tira une poupée d'une étagère basse et la tourna tête en bas, elle émit un bruit de pleurs.

« Non, Baby. » Olanna prit la poupée et la remit à sa place.

Elles continuèrent leur shopping quelque temps encore puis partirent pour le marché de Yaba, où Arize allait pouvoir s'acheter du tissu pour elle. Tejuosho Road était bondée, des familles se serraient autour de marmites bouillonnantes, des femmes faisaient griller du maïs et des plantains dans des bassines noircies, des hommes torse nu chargeaient des sacs dans des camions affichant des perles de sagesse peintes à la main : AUCUNE SITUATION NE DURE ÉTERNELLEMENT. DIEU SAIT MIEUX. Ibekie se gara derrière le kiosque à journaux. Olanna jeta un coup d'œil aux gens rassemblés là, qui lisaient le *Daily Times*, et la fierté rendit son pas léger. Ils lisaient l'article d'Odenigbo, elle en était certaine ; c'était de loin le meilleur du numéro. Elle l'avait relu elle-même et en avait atténué la rhétorique pour que le point de vue qu'il

défendait – seul un gouvernement unitaire pourrait éliminer les divisions du régionalisme – se dégage plus clairement.

Elle prit Baby par la main et avança en longeant les colporteurs assis au bord de la route sous des parasols, avec des piles, des cadenas et des cigarettes soigneusement disposés sur des plateaux émaillés. L'entrée principale du marché était étrangement vide. Alors Olanna aperçut l'attroupement. Un homme en débardeur jaune se tenait au milieu, entouré de deux autres qui le giflaient, à tour de rôle, par gifles méthodiques qui claquaient comme du cuir. « Pourquoi maintenant ? Pourquoi nies-tu ? » L'homme les regardait d'un œil vide, inclinant légèrement le cou après chaque gifle. Arize s'arrêta.

Quelqu'un, dans la foule, cria :

« Nous comptons les Ibos. *Oya*, venez vous identifier. Êtes-vous ibos ? »

Arize murmura à mi-voix : *I kwuna okwu*, comme si Olanna avait l'intention de dire quoi que ce soit, puis elle secoua la tête et se mit à parler en yorouba, fort et avec aisance, tout en se retournant petit à petit, avec naturel, pour leur permettre de revenir sur leurs pas. La foule se désintéressa d'elles. Un autre homme en saharienne recevait des gifles sur l'arrière de la tête. « Tu es ibo ! Ne nie pas ! Identifie-toi et c'est tout ! »

Baby se mit à pleurer.

« Mummy Ola ! Mummy Ola ! »

Olanna prit Baby dans ses bras. Avec Arize, elles regagnèrent la voiture sans dire un mot. Ibekie avait déjà fait marche arrière et regardait fréquemment dans son rétroviseur.

« J'ai vu des gens partir en courant, dit-il.

– Qu'est-ce qui se passe ? » demanda Olanna.

Arize haussa les épaules.

« Nous avons entendu des rumeurs, il paraîtrait qu'ils font ça à Kaduna et à Zaria depuis le coup d'État ; ils sortent dans la rue et se mettent à harceler les Ibos parce qu'ils disent que le coup d'État était un coup d'État ibo.

– *Ezi okwu* ? Vraiment ?

– Oui, tante, s'empressa de dire Ibekie, comme s'il attendait depuis un moment l'occasion de parler. Mon oncle d'Ebutte Metta ne dort plus chez lui depuis le coup d'État. Tous ses voisins sont yoroubas et ils lui ont dit qu'il y a des hommes qui le cherchent. Il dort dans une maison différente tous les soirs, le temps de régler ses affaires. Il a renvoyé ses enfants au pays.

– *Ezi okwu* ? Vraiment ? » répéta Olanna. Elle se sentait vide. Elle ignorait que les choses en étaient arrivées là ; à Nsukka la vie était insulaire et les nouvelles irréelles, elles ne servaient qu'à alimenter les discussions du soir, les tirades d'Odenigbo et ses articles passionnés.

« Ça va se calmer, dit Arize en posant la main sur le bras d'Olanna. Ne t'inquiète pas. »

Olanna hocha la tête et regarda les mots inscrits sur un camion, près d'eux : PAS DE TÉLÉPHONE POUR LE CIEL. Elle n'arrivait pas à croire avec quelle facilité elles avaient pu nier qui elles étaient, rejeter leur identité ibo.

« Elle portera cette robe blanche pour son baptême, ma sœur, dit Arize.

– Quoi, Ari ? »

Arize montra du doigt son ventre.

« Ta filleule portera cette robe blanche pour son baptême. Merci beaucoup, ma sœur. »

L'éclat des yeux d'Arize fit sourire Olanna ; oui, ça allait se calmer. Elle chatouilla Baby, mais Baby ne rit pas. Baby leva vers elle des yeux apeurés où les larmes n'avaient pas encore séché.

Richard observait Kainene, qui monta la fermeture éclair de sa robe lilas puis se tourna vers lui. La chambre d'hôtel était brillamment éclairée et il la regardait, doublée de son reflet dans le miroir derrière elle.

« *Nke a ka mma* », dit-il. Elle était effectivement plus jolie que la robe noire posée sur le lit, celle qu'elle avait d'abord choisie pour la réception de ses parents. Kainene fit une révérence moqueuse et s'assit pour enfiler ses chaussures. Elle était presque jolie, avec sa poudre lissante, son rouge à lèvres rouge vif et son attitude décontractée, moins nouée qu'elle ne l'avait été ces derniers temps, à courir après un contrat avec BP-Shell. Avant de sortir, Richard écarta une mèche de sa perruque et l'embrassa sur le front, pour ne pas abîmer son rouge à lèvres.

Des ballons fragiles aux couleurs criardes décoraient le salon de ses parents. La soirée battait son plein. Des domestiques en noir et blanc circulaient avec des plateaux, le sourire servile et le port de tête ridiculement haut. Le champagne pétillait dans les flûtes, la lumière des lustres faisait étinceler les bijoux au cou des grosses femmes et l'orchestre de high-life, dans le coin de la pièce, jouait si fort et avec une telle énergie que les gens se serraient pour s'entendre parler.

« Je vois beaucoup d'Hommes Importants du nouveau régime, dit Richard.

– Papa n'a pas traîné pour se faire bien voir, lui glissa Kainene à l'oreille. Il a filé le temps que ça se calme, et maintenant il est rentré pour se faire de nouveaux amis. »

Richard balaya du regard le reste de la pièce. Le colonel Madu se détachait d'emblée, avec sa large carrure, son visage large, ses traits larges et sa tête qui dépassait toutes les autres. Il parlait à un Arabe engoncé dans son smoking. Kainene se dirigea vers eux pour leur dire bonjour et Richard alla chercher à boire, pour ne pas avoir à parler tout de suite à Madu.

La mère de Kainene le rejoignit et l'embrassa sur la joue ; il comprit qu'elle était ivre, sans quoi elle l'aurait salué de son habituel et glacial « *How do you do ?* ». Tandis que là, elle lui dit qu'il avait bonne mine et le coinça à un bout de la pièce où, pour sa malchance, il avait le mur dans le dos et une sculpture impressionnante, une sorte de lion montrant les crocs, sur le côté.

« Kainene me dit que vous rentrez bientôt à Londres ? » demanda-t-elle. Sa peau ébène, trop maquillée, avait un aspect cireux. Ses gestes dénotaient de la nervosité.

« Oui, je vais m'absenter une dizaine de jours.

– Une dizaine de jours seulement ? » Elle esquissa un sourire. Peut-être avait-elle espéré qu'il s'absenterait plus longtemps et qu'elle pourrait enfin trouver un partenaire convenable pour sa fille. « Vous allez rendre visite à votre famille ?

– Mon cousin Martin se marie, dit Richard.

– Ah, je vois. » Les innombrables rangées d'or passées à son cou l'alourdisaient et donnaient l'impression que sa tête ployait, comme si elle subissait une forte tension et que tous ses efforts pour le cacher ne faisaient que le souligner davantage. « Peut-être que nous pourrions prendre un verre ensemble à Londres, alors. Je dis à mon mari que nous devrions reprendre des petites vacances. Ce n'est pas qu'il va se passer quoi que ce soit, mais tout le monde n'est pas content de ce décret unitaire dont parle le gouvernement. C'est plus agréable d'être absent le temps que les choses se tassent, c'est tout. Il se peut que nous partions la semaine prochaine, mais nous ne prévenons personne, alors gardez-le pour vous. » Elle posa la main sur sa manche avec espièglerie et Richard entrevit un petit quelque chose de Kainene dans la courbe de ses lèvres. « Nous ne le disons même pas à nos amis les Ajuah. Vous connaissez le chef Ajuah, qui possède l'entreprise de mise en bouteilles ? Ils sont ibos, mais ce sont des Ibos de l'Ouest. J'ai entendu dire que ce sont ceux qui nient être ibos. Qui sait ce qu'ils iront raconter sur nous ? Qui sait ? Ils seraient prêts à vendre d'autres Ibos pour une pauvre pièce d'un penny. Une pauvre pièce d'un penny, c'est moi qui vous le dis. Vous voulez un autre verre ? Ne bougez pas, je vais chercher un autre verre. Ne bougez pas. »

Sitôt qu'elle se fut éloignée d'un pas titubant, Richard partit à la recherche de Kainene. Il la trouva sur le balcon en compagnie de Madu ; debout tous deux, ils regardaient la piscine en contrebas. Une forte odeur de viande rôtie flottait dans l'air. Il les observa quelques instants. Madu inclinait légèrement la tête pour écouter Kainene, toute frêle à côté de son immense charpente, et ils semblaient s'accorder naturellement. Tous deux très foncés de peau, l'une grande et mince, l'autre plus grand encore et énorme. Kainene tourna la tête et l'aperçut.

« Richard », dit-elle.

Il les rejoignit, serra la main de Madu.

« Comment allez-vous, Madu ? *A na-emekwa* ? » demanda-t-il, désireux d'être le premier à parler. Comment ça se passe, dans le Nord ?

– Je n'ai pas à me plaindre, répondit Madu en anglais.

– Adaobi n'est pas venue avec vous ? » Il aurait bien aimé que cet homme sorte plus souvent en compagnie de sa femme.

« Non », dit Madu, qui but une gorgée de son verre ; il était clair qu'il aurait préféré poursuivre sa conversation sans intrusion.

« Je vois que ma mère te tenait la jambe, quelle nouveauté, dit Kainene. Madu et moi, nous nous sommes retrouvés coincés avec Ahmed un bon moment. Il veut acheter l'entrepôt de papa à Ikeda.

– Ton père ne lui vendra rien du tout, déclara Madu comme si la décision lui revenait. Ces Syro-Libanais possèdent déjà la moitié de Lagos et ils se comportent tous en foutus opportunistes dans ce pays.

– Je le lui vendrais s'il arrêta d'empêster l'ail », dit Kainene.

Madu rit.

Kainene glissa sa main dans celle de Richard.

« Je disais à Madu que tu penses qu'un autre coup d'État se prépare.

– Il n'y aura pas d'autre coup d'État, trancha Madu.

– Tu es bien placé pour le savoir, hein, Madu ? Colonel Homme Important que tu es, maintenant », le taquina Kainene.

Richard serra sa main plus fort.

« Je suis allé à Zaria la semaine dernière, dit-il en ibo, et les seuls mots que les gens avaient aux lèvres, c'était deuxième coup d'État, deuxième coup d'État. Même Radio Kaduna et le *New Nigerian*.

– Qu'est-ce que la presse peut bien en savoir ? » rétorqua Madu en anglais. Il faisait tout le temps ça ; depuis que Richard parlait presque couramment l'ibo, Madu s'obstinait à lui répondre en anglais pour que Richard se sente obligé de repasser à l'anglais.

« Les journaux publiaient des articles sur le jihad et Radio Kaduna diffusait sans cesse les discours de feu le Sardauna, le bruit courait que les Ibos allaient s'emparer de la fonction publique et...

– Il n'y aura pas de deuxième coup d'État, interrompit Madu. Il y a un peu de tension dans l'armée, mais il y a toujours un peu de tension dans l'armée. Vous avez goûté à la viande de chèvre ? Elle est délicieuse, non ?

– Oui », acquiesça Richard, presque par automatisme, pour le regretter ensuite. L'air était humide, à Lagos ; pour Richard, debout à côté de Madu, il était étouffant. Cet homme lui donnait l'impression d'être insignifiant.

Le deuxième coup d'État eut lieu une semaine plus tard et la première réaction de Richard fut de jubiler. Il relisait la lettre de Martin dans le verger, assis à l'endroit où Kainene lui disait que s'était formée une cuvette qui avait exactement la taille et la forme de ses fesses.

*Est-ce qu'on emploie toujours l'expression « virer indigène » ?
J'ai toujours su que ce serait ton cas ! Mère me dit que tu as*

laissé tomber le livre sur l'art tribal et que tu es content de celui-ci, une sorte de récit de voyage romancé ? Et sur les méfaits de l'Europe en Afrique, en plus ! Je suis très impatient d'en entendre davantage quand tu seras à Londres. Dommage que tu aies renoncé à l'ancien titre : « Le Panier de mains ». A-t-on coupé des mains en Afrique aussi ? J'aurais cru que c'était seulement en Inde. Je suis intrigué !

Richard revit mentalement le sourire qu'avait souvent Martin quand ils étaient écoliers, pendant ces années où tante Elizabeth, dans sa détermination hystérique à ce qu'ils ne restent jamais sans rien faire, les abreuvait d'activités : tournois de cricket, cours de boxe, tennis, leçons de piano avec un Français qui avait un cheveu sur la langue. Martin excellait dans toutes, et toujours avec ce sourire supérieur des gens qui sont nés pour être à l'aise et briller partout.

Richard tendit la main pour cueillir une fleur sauvage qui ressemblait à un coquelicot. Il se demanda comment serait le mariage de Martin ; sa fiancée, étonnamment, était styliste. Si seulement Kainene pouvait l'accompagner ; si seulement elle n'était pas obligée de rester pour signer le nouveau contrat. Il voulait que tante Elizabeth, Martin et Virginia la voient, mais surtout il voulait qu'ils le voient, lui, l'homme qu'il était devenu après ses années passées ici : qu'ils voient qu'il était plus brun de peau et plus heureux.

Ikejide vint le chercher.

« Missié Richard, patron ! Madame dit de vous faire venir. Il y a autre coup d'État », dit Ikejide, l'air tout excité.

Richard se rua dans la maison. Il avait raison ; Madu avait tort. La chaleur moite de juillet avait plaqué mollement ses cheveux sur sa tête, et il y passa la main tout en marchant. Kainene était assise sur un canapé du salon, les bras repliés sur le corps, et se balançait d'avant en arrière. La voix britannique à la radio était si forte qu'elle dut hausser la sienne pour dire :

« Des officiers nordistes ont pris le pouvoir. La BBC dit qu'ils tuent des officiers ibos à Kaduna. Nigerian Radio ne dit rien. »

Elle parlait trop vite. Il se plaça derrière elle et se mit à lui masser les épaules, pétrissant ses muscles raides par mouvements circulaires. À la radio, la voix britannique essoufflée disait qu'il était assez extraordinaire qu'un deuxième coup d'État se soit produit à peine six mois après le premier.

« Extraordinaire. Extraordinaire, c'est le mot », dit Kainene. Elle tendit la main, et soudain, d'un geste brusque, envoya promener la radio qui était sur la table. Celle-ci tomba sur la moquette et une pile délogée roula par terre. « Madu est à Kaduna, ajouta-t-elle en se prenant le visage entre les mains. Madu est à Kaduna.

– Ça va aller, ma chérie, dit Richard. Ça va aller. »

Pour la première fois, il envisagea l'éventualité de la mort de Madu. Il décida de ne pas retourner tout de suite à Kaduna, sans trop savoir pourquoi. Était-ce vraiment parce qu'il voulait être à ses côtés quand elle apprendrait la mort de Madu ? Les quelques jours qui suivirent, elle fut dans un tel état d'angoisse et de tension que lui aussi finit par s'inquiéter pour Madu, puis s'en voulut de s'inquiéter, puis s'en voulut de s'en vouloir. Il ne devrait pas être aussi mesquin. Elle l'incluait dans son inquiétude, après tout, comme si Madu était leur ami à tous les deux, et pas seulement le sien. Elle lui parlait des gens à qui elle téléphonait, des démarches qu'elle faisait pour découvrir ce qui s'était passé. Personne ne savait. La femme de Madu était sans nouvelles. Le chaos régnait à Lagos. Ses parents étaient partis en Angleterre. Beaucoup d'officiers étaient morts. Les meurtres étaient organisés ; elle lui parla d'un soldat qui avait raconté qu'à sa caserne l'alarme avait été sonnée pour l'inspection du bataillon et qu'une fois tous les hommes réunis, les Nordistes avaient repéré tous les soldats ibos, les avaient emmenés et les avaient abattus.

Kainene était éteinte et silencieuse, mais ne pleurait jamais, aussi, le jour où elle lui dit : « J'ai appris quelque chose », avec un sanglot dans la voix, fut-il persuadé qu'il s'agissait de Madu. Il réfléchit à la façon de la consoler, se demanda s'il en serait capable.

« Udodi, dit Kainene. Ils ont tué le colonel Udodi Ekechi.

– Udodi ? » Richard était tellement convaincu qu'il s'agissait de Madu qu'il eut un passage à vide.

« Des soldats nordistes l'ont mis dans une cellule de la caserne et lui ont fait manger sa merde. Il a mangé sa propre merde. » Kainene se tut un instant. « Ensuite ils l'ont battu jusqu'à ce qu'il perde connaissance et ils l'ont attaché à une croix en fer et ils l'ont jeté de nouveau dans sa cellule. Il est mort attaché à une croix en fer. Il est mort sur une croix. »

Richard s'assit lentement. Son aversion pour Udodi – un type vulgaire, ivrogne, qui suintait la duplicité par tous les pores de sa peau – n'avait fait que s'accroître au cours des dernières années. Pourtant la nouvelle de sa mort le laissa indifférent. Il imagina, de nouveau, que Madu meure, et se rendit compte qu'il ignorait ce qu'il ressentirait.

« Qui te l'a dit ?

– Maria Obele. La femme d'Udodi est sa cousine. Elle dit qu'on raconte qu'aucun officier ibo dans le Nord n'a pu s'enfuir. Mais des gens d'Umunachi disent qu'ils ont entendu dire que Madu s'était enfui. Adaobi n'a aucune nouvelle. Comment aurait-il pu s'enfuir ? Comment ?

– Peut-être qu'il se cache quelque part.

– Comment ? » demanda de nouveau Kainene.

Le colonel Madu se présenta à la maison de Kainene quinze jours plus tard, paraissant beaucoup plus grand encore, tant il avait maigri ; les angles de ses omoplates se voyaient à travers sa chemise blanche.

« Madu ! hurla Kainene. C'est toi ? *O gi di ife a ?* »

Richard ne savait pas exactement qui avait fait le premier pas vers l'autre, mais Kainene et Madu étaient enlacés et Kainene touchait les bras et le visage de Madu avec une tendresse qui poussa Richard à détourner le regard. Il alla au bar et servit un whisky pour Madu ainsi qu'un gin pour lui-même.

« Merci, Richard », dit Madu, sans prendre le verre pour autant, et Richard resta là, les deux verres dans les mains, avant de finir par en poser un.

Kainene s'assit sur une petite table en face de Madu.

« On a raconté qu'ils t'avaient fusillé à Kaduna, et puis on a raconté qu'ils t'avaient enterré vivant dans la brousse, et puis on a raconté que tu t'étais enfui, et puis on a raconté que tu étais en prison à Lagos. »

Madu ne dit rien. Kainene le fixait du regard. Richard finit son verre et s'en servit un autre.

« Tu te souviens de mon ami Ibrahim ? De Sandhurst ? » demanda enfin Madu.

Kainene fit oui de la tête.

« Ibrahim m'a sauvé la vie. Il m'a prévenu du coup d'État ce matin-là. Il n'était pas impliqué, mais comme la plupart d'entre eux – les officiers nordistes – il était au courant. Il m'a conduit chez son cousin, mais je n'avais pas vraiment compris, jusqu'au moment où il a demandé à son cousin de m'emmener dans la cour de derrière, là où il garde ses animaux domestiques. J'ai dormi deux jours au poulailler.

– Non ! *Ekwuzina !*

– Et tu sais que des soldats sont venus fouiller la maison de son cousin pour me chercher ? Tout le monde savait qu'Ibrahim et moi étions très proches et ils le soupçonnaient de m'avoir aidé à fuir. Pourtant, ils n'ont pas regardé dans le poulailler. » Le colonel Madu marqua une pause en hochant la tête, le regard dans le vide. « Je ne savais pas que la merde de poulet puait autant avant de dormir dedans pendant trois jours. Le troisième jour, Ibrahim m'a fait porter des kaftans et de l'argent par un petit garçon et m'a demandé de partir aussitôt. Je me suis habillé en nomade foulani et j'ai pris par les petits villages, à pied, parce qu'Ibrahim avait dit que les artilleurs avaient placé des barrages sur toutes les grandes routes de Kaduna. J'ai eu de la chance de trouver un chauffeur de camion, un Ibo d'Ohafia, qui m'a emmené à Kafachan. Mon cousin habite là-bas. Tu connais Onunkwo, n'est-ce pas ? » Madu n'attendit pas la réponse de Kainene. « C'est le

chef de gare, et il m'a dit que des soldats nordistes avaient bouclé le pont de Makurdi. Ce pont est un tombeau. Ils fouillaient les véhicules un par un, ils retardaient les trains de passagers, parfois de près de huit heures, et ils abattaient tous les soldats ibos qu'ils découvraient puis jetaient leurs corps par-dessus le pont. Beaucoup de soldats étaient déguisés, mais ils les repéraient grâce à leurs bottes.

– Quoi ? demanda Kainene en se penchant en avant.

– Leurs bottes. » Madu jeta un coup d'œil sur ses chaussures. « Tu sais que nous autres soldats nous portons des bottes en permanence, alors ils examinaient les pieds des hommes un par un et chaque fois qu'ils trouvaient un Ibo qui avait des pieds propres et pas craquelés par l'harmattan, ils l'emmenaient et l'abattaient. Ils examinaient aussi les fronts pour voir s'ils n'avaient pas la peau plus claire à cause du béret. » Madu secoua la tête. « Onunkwo m'a conseillé d'attendre quelques jours. Il ne pensait pas que j'arriverais à passer le pont parce qu'ils me reconnaîtraient facilement quel que soit mon déguisement. Je suis donc resté dix jours dans un village proche de Kafachan. Onunkwo m'a trouvé différentes maisons où rester. C'était dangereux de rester chez lui. Pour finir, il a dit qu'il avait trouvé un conducteur, un type bien, de Nnewi, qui était disposé à me cacher dans la citerne de son train de marchandises. L'homme m'a fait mettre une tenue de pompier et j'ai grimpé dans la citerne. J'avais de l'eau jusqu'au menton. À chaque cahot du train, l'eau me rentrait dans le nez. Quand nous sommes arrivés au pont, les soldats ont fouillé le train minutieusement. J'ai entendu des pas sur le couvercle de la citerne et j'ai cru que tout était fini. Mais ils ne l'ont pas ouvert et nous sommes passés. C'est à ce moment-là seulement que j'ai su que j'étais vivant et que je survivrais. Je suis rentré à Umuunnachi pour trouver Adaobi tout en noir. »

Kainene continua de regarder Madu longtemps après qu'il eut fini de parler. Il y eut un autre silence, qui mit Richard mal à l'aise parce qu'il ne savait pas comment réagir, quelle expression prendre.

« Les soldats ibos et les soldats nordistes ne pourront jamais vivre dans les mêmes casernes après ça. C'est impossible, impossible », dit le colonel Madu. Il avait le regard éteint. « Et Gowon ne peut pas être chef d'État. Ils ne peuvent pas nous imposer Gowon comme chef d'État. Ce n'est pas comme ça qu'on fait. D'autres sont plus gradés que lui.

– Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ? » demanda Kainene.

Madu ne sembla pas l'entendre.

« Tant des nôtres ont disparu, reprit-il. Tant d'hommes solides, bons – Udodi, Iloputaife, Okunweze, Okafor – et c'étaient des hommes qui croyaient au Nigeria et pour qui la tribu ne comptait pas. Après tout, Udodi parlait mieux le haoussa que l'ibo, et regarde avec quelle

sauvagerie ils l'ont tué. » Il se leva et se mit à faire les cent pas. « Le problème, c'était la politique d'équilibre ethnique. J'ai fait partie de la commission qui a dit à notre GOC¹ qu'il fallait l'éliminer, qu'elle créait des polarités au sein de l'armée, qu'il fallait cesser de faire monter en grade des Nordistes qui n'étaient pas qualifiés. Mais notre GOC a dit non, notre GOC *britannique*. » Madu se retourna et jeta un coup d'œil à Richard.

« Je vais demander à Ikejide de préparer ton riz spécial », dit Kainene.

Madu haussa les épaules sans rien dire et regarda par la fenêtre.

1 Officier général commandant (General Officer Commanding).

Ugwu mit le couvert pour le déjeuner. « J'ai fini, patron », dit-il bien qu'il sût que Master ne toucherait pas à la sauce d'*okra* et qu'il continuerait à arpenter le salon, la radio à plein volume, comme il le faisait depuis le départ de Mlle Adebayo, environ une heure plus tôt. Elle avait tapé si fort à la porte d'entrée qu'Ugwu avait craint que la vitre ne se brise et, lorsqu'il avait ouvert, elle était passée devant lui en trombe en demandant : « Où est ton maître ? Où est ton maître ? »

– Je vais l'appeler, ma'ame », avait dit Ugwu, mais Mlle Adebayo s'était ruée dans le bureau de Master. Il l'avait entendue dire : « Il y a des problèmes dans le Nord », et sa bouche s'était desséchée parce que Mlle Adebayo n'était pas alarmiste et que ce qui se passait dans le Nord devait être grave, or Olanna était à Kano.

Depuis le deuxième coup d'État, quelques semaines plus tôt, où les soldats ibos avaient été tués, il faisait de gros efforts pour comprendre ce qui se passait, lisait le journal plus soigneusement, écoutait Master et ses invités plus attentivement. Les conversations ne se concluaient plus par des rires rassurants et le salon semblait souvent assombri par les incertitudes, les semi-informations, comme s'ils savaient tous que quelque chose allait se produire sans pour autant savoir quoi. Aucun d'eux n'aurait jamais imaginé que *ceci* se produirait, que le présentateur d'ENBC Radio Enugu dirait maintenant, alors même qu'Ugwu redressait la nappe : « Nous avons eu confirmation de la rumeur selon laquelle près de cinq cents Ibos ont été tués à Maiduguri. »

« N'importe quoi ! cria Master. Tu as entendu ça ? Non mais tu as *entendu* ? »

– Oui, patron, dit Ugwu, qui espérait que tout ce bruit ne réveillerait pas Baby de sa sieste.

– Impossible ! dit Master.

– Patron, votre sauce, dit Ugwu.

– Cinq cents personnes tuées. Vraiment n'importe quoi ! Ça ne peut pas être vrai. »

Ugwu emporta le plat à la cuisine et le mit au réfrigérateur. L'odeur des épices lui donnait mal au cœur, tout comme la vue de la sauce, de la nourriture. Mais Baby allait bientôt se réveiller et il faudrait qu'il lui prépare son dîner. Il sortit de la resserre un sac de pommes de terre et le fixa du regard, revoyant mentalement Olanna, deux jours plus tôt,

quand elle était partie pour Kano chercher tantie Arize, avec ses cheveux tressés qui tiraient en arrière la peau de son front et lui donnait l'aspect lisse et brillant.

Baby entra dans la cuisine.

« Ugwu.

– *I tetago* ? Tu es réveillée ? » demanda Ugwu avant de la serrer dans ses bras. Il se demanda si Master l'avait vue passer devant le salon. « Tu as vu des bébés poussins dans ton rêve ? »

Baby rit et ses fossettes se creusèrent.

« Oui !

– Qu'est-ce qu'ils ont dit ? »

Baby ne lui fit pas la réponse habituelle. Elle lâcha son cou et s'accroupit.

« Où est mummy Ola ?

– Mummy Ola va rentrer bientôt. » Ugwu examina la lame du couteau. « Maintenant, aide-moi avec les pelures de pommes de terre. Mets-les toutes à la poubelle et quand mummy Ola sera rentrée, on lui dira que tu m'as aidé à faire la cuisine. »

Après avoir mis les pommes de terre à bouillir, Ugwu lui donna son bain, lui saupoudra le corps de talc Pears et sortit sa chemise de nuit rose. C'était celle qu'Olanna adorait, celle dans laquelle, disait-elle, Baby avait l'air d'une poupée. Mais Baby dit : « Je veux mon pyjama » et, de toute façon, Ugwu ne savait plus au juste lequel des deux Olanna adorait, la chemise de nuit ou le pyjama.

Il entendit frapper à la porte d'entrée. Master sortit en courant de son bureau. Ugwu fonça à la porte, fut le premier à saisir la poignée et la garda en main pour être celui qui ouvrirait, même s'il savait que ça ne pouvait pas être Olanna. Elle avait sa clé.

« C'est Obiozo ? demanda Master en regardant l'un des deux hommes qui se tenaient sur le seuil. Obiozo ? »

Lorsqu'il vit les hommes aux yeux creux, aux vêtements maculés, Ugwu comprit tout de suite qu'il devait éloigner Baby, la protéger. Il emporta son dîner dans sa chambre, le disposa sur sa table à jouer et lui dit qu'elle pouvait faire semblant de manger avec Jill, de la bande dessinée *Jack and Jill* qui était livrée avec *Renaissance*. Debout près de la porte qui donnait sur le couloir, il coula un regard dans le salon. Un des hommes parlait tandis que l'autre buvait de l'eau à la bouteille, ignorant le verre posé sur la table.

« Nous avons vu un chauffeur de camion qui a accepté de nous prendre », dit l'homme, et Ugwu sut aussitôt que c'était un parent de Master ; son dialecte d'Abba était très marqué, il prononçait ses f comme des v.

« Que s'est-il passé ? » demanda Master.

L'homme posa la bouteille d'eau et dit calmement :

« Ils nous tuent comme des fourmis. Tu entends ce que je dis ? Des fourmis.

– Nos yeux en ont vu beaucoup, *anyi afujugo anya*, dit Obiozo. J'ai vu une famille entière, le père, la mère et les trois enfants, qui gisait par terre sur la route de la gare routière. Ils gisaient comme ça par terre.

– Et Kano ? qu'est-ce qui se passe à Kano ? demanda Master.

– C'est à Kano que ça a commencé », répondit l'homme.

Obiozo parlait, racontait des histoires de vautours et de corps jetés hors des murs de la ville, mais Ugwu ne l'écoutait plus. Dans sa tête résonnaient les mots : *C'est à Kano que ça a commencé*. Il n'avait pas envie de préparer la chambre d'amis, de trouver des draps, de réchauffer la sauce ni de leur faire du *garri* frais. Il voulait qu'ils partent aussitôt. Ou alors, s'ils refusaient de partir, il voulait qu'ils ferment leurs sales becs. Il voulait que les présentateurs radio se taisent, eux aussi, mais non. Ils répétaient la nouvelle du massacre de Maiduguri, tant et tant qu'Ugwu eut envie de balancer la radio par la fenêtre, et le lendemain après-midi, après le départ des hommes, une voix solennelle d'ENBC Radio Enugu rapporta des récits de témoins oculaires dans le Nord : des enseignants taillés en pièces à Zaria, une église catholique de Sokoto incendiée tout entière, une femme enceinte éventrée à Kano. Le présentateur marqua une pause. « Certains des nôtres rentrent maintenant. Ceux qui ont eu de la chance rentrent. Les gares sont pleines de nos gens. Si vous avez du thé et du pain à partager, portez-les aux gares, s'il vous plaît. Aidez un frère dans le besoin. »

Master bondit du canapé.

« Vas-y, Ugwu, dit-il. Prends du thé et du pain et va à la gare.

– Oui, patron », dit Ugwu. Mais avant de préparer le thé, il fit frire quelques plantains pour le déjeuner de Baby. « J'ai mis le déjeuner de Baby dans le four, patron », dit-il.

Il n'était pas sûr que Master l'ait entendu et il partit inquiet à la pensée que Baby ait faim et que Master ne sache pas que ses plantains frits étaient dans le four. Il entretint délibérément cette inquiétude jusqu'à son arrivée à la gare. Des nattes et des lappas sales couvraient le quai et des gens étaient effondrés dessus, des hommes, des femmes et des enfants, qui pleuraient et mangeaient du pain et pansaient des blessures. Des colporteurs circulaient, un plateau sur la tête. Ugwu n'avait pas envie d'entrer dans cette cour des miracles, mais il s'arma de courage et se dirigea vers un homme assis par terre, un chiffon taché de rouge noué autour de la tête. Il y avait des mouches partout.

« Vous voulez du pain ? demanda Ugwu.

– Oui, mon frère. *Dalu*. Merci. »

Ugwu ne regarda pas si la blessure au couteau que l'homme avait à

la tête était profonde ; il versa le thé et tendit le pain. Demain il ne se souviendrait pas de cet homme parce qu'il ne voudrait pas s'en souvenir.

« Vous voulez du pain ? demanda Ugwu à un autre homme assis non loin, recroquevillé sur lui-même. *I choro* pain ? »

L'homme se retourna. Ugwu eut un mouvement de recul et faillit lâcher le thermos. L'œil droit de l'homme avait disparu, remplacé par une bouillie rouge.

« Ce sont les soldats qui nous ont sauvés, disait le premier homme, comme s'il se sentait obligé de raconter son histoire en échange du pain qu'il mangeait en le trempant dans le thé. Ils nous ont dit de courir à la caserne. Ils nous pourchassaient comme des chèvres échappées du troupeau, ces fous, mais une fois que nous avons franchi les grilles de la caserne, nous avons été en sécurité. »

Un train bringuebalant entra en gare, si plein qu'il y avait même des gens accrochés à l'extérieur des wagons, agrippés aux barres métalliques. Ugwu regarda les gens descendre, fatigués, couverts de poussière, ensanglantés, mais il ne se joignit pas à ceux qui se ruaient pour leur porter secours. Il ne supportait pas l'idée qu'Olanna fasse partie de ces personnes claudicantes et vaincues, mais il ne supportait pas non plus l'idée qu'elle n'en fasse pas partie, qu'elle soit toujours là-bas, quelque part dans le Nord. Il regarda jusqu'à ce que le train soit entièrement vide. Olanna n'était pas là. Il donna le reste du pain au borgne puis tourna les talons et partit en courant. Il ne s'arrêta qu'une fois arrivé à Odim Street, passé le buisson aux fleurs blanches.

Olanna était assise sur la terrasse de Mohammed et buvait du lait de riz frappé, riant de la délicieuse fraîcheur qui coulait dans sa gorge et poissait ses lèvres, quand le portier fit irruption et demanda à parler à Mohammed.

Mohammed partit et revint quelques instants plus tard, tenant un tract à la main, à ce qu'il semblait.

« Il y a des émeutes, dit-il.

– Ce sont les étudiants, c'est ça ? demanda Olanna.

– Je crois que c'est religieux. Il faut que tu partes tout de suite. » Il évitait son regard.

« Mohammed, calme-toi.

– Sule dit qu'ils barrent les routes et traquent les infidèles. Viens, viens. » Il se dirigeait déjà vers l'intérieur de la maison. Olanna le suivit. Il se faisait trop de souci, ce Mohammed. Car enfin, les étudiants musulmans manifestaient toujours pour une raison ou pour une autre, ils harcelaient les gens habillés à l'occidentale, mais ils finissaient toujours par se disperser.

Mohammed entra dans une chambre et en ressortit avec une longue écharpe.

« Mets ça, tu passeras inaperçue », dit-il.

Olanna se couvrit la tête avec l'écharpe puis l'enroula autour de son cou.

« J'ai l'air d'une vraie musulmane », plaisanta-t-elle.

Mais Mohammed sourit à peine.

« Allons-y. Je connais un raccourci pour la gare.

– La gare ? Arize et moi ne partons que demain, Mohammed, dit Olanna, qui devait presque courir pour rester à sa hauteur. Je rentre chez mon oncle à Sabon Gari.

– Olanna. » Mohammed lança le moteur ; la voiture démarra avec une secousse. « Sabon Gari n'est pas sûr.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? » Elle tira sur le foulard ; les broderies de la bordure lui grattaient désagréablement le cou.

« Sule dit qu'ils sont bien organisés. »

Olanna le dévisagea, soudain effrayée de le voir aussi effrayé.

« Mohammed ? »

Il parlait à voix basse :

« Il dit qu'Airport Road est jonché de cadavres d'Ibos. »

Olanna se rendit compte, alors, qu'il ne s'agissait pas d'une énième manifestation d'étudiants religieux. La peur lui dessécha la gorge. Elle serra les mains.

« S'il te plaît, passons prendre ma famille d'abord, dit-elle. S'il te plaît. »

Mohammed prit la direction de Sabon Gari. Un bus passa, jaune et poussiéreux ; il ressemblait à ces autobus de campagne que les hommes politiques utilisaient pour faire des tournées dans les zones rurales et distribuer du riz et de l'argent aux villageois. Un homme était pendu à la porte, un mégaphone devant la bouche, et ses paroles en haoussa résonnaient avec lenteur. « Dehors les Ibos. Dehors les infidèles. Dehors les Ibos. » Mohammed attrapa la main d'Olanna et la serra fort et il continua de la serrer lorsqu'ils longèrent un attroupement de jeunes gens au bord de la route qui psalmodiaient « *Araba, araba !* ». Il ralentit et donna quelques coups de klaxon en signe de solidarité ; les hommes agitèrent la main et il accéléra de nouveau.

À Sabon Gari, la première rue était déserte. Olanna vit la fumée qui s'élevait comme de longues ombres grises avant de sentir l'odeur de brûlé.

« Reste là », dit Mohammed, qui gara la voiture devant la concession d'oncle Mbaezi. Elle le regarda descendre en courant. La rue paraissait bizarre, inconnue ; la grille de la concession était cassée, le métal aplati au sol. C'est alors qu'elle aperçut le kiosque de tantie Ifeka, du moins ce qu'il en restait : des éclats de bois, des paquets de cacahouètes par terre dans la poussière. Elle ouvrit la portière de la voiture et sortit. Elle eut un temps d'arrêt, saisie par la lumière aveuglante et la chaleur brûlante, par les flammes qui s'échappaient en tourbillon du toit, les cendres et gravillons qui voletaient dans l'air, puis elle s'élança en courant vers la maison. Elle s'arrêta en voyant les corps. Oncle Mbaezi était allongé sur le ventre, tordu en une posture disgracieuse, les jambes écartées. Une matière d'un blanc crémeux s'échappait de la grande entaille qui barrait l'arrière de sa tête. Tantie Ifeka était sur la terrasse. Les coupures qui couvraient son corps nu étaient plus petites, parsemant ses bras et ses jambes comme des lèvres rouges légèrement entrouvertes.

Olanna sentit une nausée liquide agiter son ventre avant que l'engourdissement s'empare d'elle et s'arrête à ses pieds. Mohammed la traînait, la tirait, sa main lui faisait mal au bras. Mais elle ne pouvait pas partir sans Arize. Arize devait accoucher d'un jour à l'autre. Arize avait besoin d'être près d'un docteur.

« Arize, dit-elle. Arize est au bout de la rue. »

Comme autour d'elle la fumée s'épaississait, elle ne savait pas vraiment si tous ces hommes qui allaient et venaient dans la cour

étaient réels ou si c'étaient de simples panaches de fumée, jusqu'au moment où elle vit les lames de métal brillantes de leurs haches et de leurs machettes, les kaftans ensanglantés qui leur battaient les jambes.

Mohammed la poussa dans la voiture puis fit le tour et monta.

« Garde la tête baissée », dit-il.

« Nous avons achevé toute la famille. C'était la volonté d'Allah ! » s'écria un des hommes en haoussa.

Elle connaissait la voix de cet homme. C'était Abdulmalik. Il poussa du pied un corps qui gisait au sol et, à ce moment-là, Olanna remarqua le nombre de corps qui gisaient par terre, comme des poupées de chiffon.

« Qui êtes-vous ? » demanda un autre homme, debout devant la voiture.

Mohammed ouvrit sa portière, sans couper le moteur, et parla dans un haoussa rapide et enjôleur. L'homme s'écarta. Olanna tourna la tête pour regarder de plus près, pour voir si c'était vraiment Abdulmalik.

« Ne lève pas la tête ! » dit Mohammed.

Il évita un *kuka* de justesse ; une des grosses gousses était tombée et Olanna entendit le craquement mouillé quand la voiture roula dessus. Elle baissa la tête. C'était bien Abdulmalik. Il avait poussé du pied un autre corps, le corps sans tête d'une femme, et l'enjamba, posant un pied puis l'autre, bien qu'il y eût assez de place pour le contourner.

« Allah ne permet pas cela », dit Mohammed. Il tremblait ; son corps tout entier tremblait. « Allah ne leur pardonnera pas. Allah ne pardonnera pas aux gens qui leur ont fait faire cela. Allah ne pardonnera *jamais* cela. »

Ils roulèrent dans un silence paniqué, passant devant des policiers en uniformes éclaboussés de sang, devant des vautours perchés sur le bas-côté, devant des garçons qui emportaient des radios volées, jusqu'à ce qu'il s'arrête à la gare et la pousse à bord d'un train bondé.

Olanna était assise par terre dans le train, les genoux repliés contre la poitrine, dans la pression tiède et lourde de sueur des corps qui l'entouraient. À l'extérieur du train, des gens étaient attachés aux wagons par des sangles et certains se tenaient debout sur les marches en s'accrochant aux rambardes. Le train était un tas de ferraille mal assemblée, il cahotait comme si les rails étaient barrés par des ralentisseurs et, à chaque secousse, Olanna était projetée contre la femme assise à côté d'elle, contre quelque chose que la femme tenait sur les genoux, un grand bol, une calebasse. Le lappa de la femme était parsemé d'éclaboussures qui ressemblaient à du sang, mais Olanna n'en était pas sûre. Ses yeux brûlaient. Elle avait l'impression d'avoir un mélange de piment et de sable qui lui piquait et lui brûlait les paupières. C'était un supplice de les cligner, un supplice de les

garder fermées, un supplice de les tenir ouvertes. Elle avait envie de les arracher. Elle se mouilla les doigts avec de la salive et se frotta les yeux. Elle faisait cela parfois quand Baby avait une égratignure insignifiante. « Mummy Ola ! » pleurnichait Baby en levant le bras ou la jambe coupable, et Olanna se mettait un doigt dans la bouche et le passait sur la blessure de Baby. Mais la salive ne fit qu'aggraver la brûlure de ses yeux.

Un jeune homme devant elle hurla et porta la main à la tête. Le train fit une embardée et Olanna se cogna de nouveau contre la calebasse ; elle aimait bien le contact ferme du bois. Elle tendit petit à petit la main et se mit à caresser doucement les croisillons gravés sur la calebasse. Elle ferma les yeux parce qu'ils brûlaient moins comme ça et les garda fermés pendant des heures, la main sur la calebasse, jusqu'au moment où quelqu'un cria en ibo : « *Anyi agafeela !* Nous avons traversé le Niger ! Nous sommes arrivés chez nous ! »

Un liquide – de l'urine – se répandait par terre dans le train. Olanna le sentit imbiber sa robe, tout froid. La femme à la calebasse lui donna un coup de coude puis fit signe à quelques autres personnes proches.

« *Bianu*, venez, dit-elle. Venez jeter un coup d'œil. »

Elle ouvrit la calebasse.

« Jetez un coup d'œil », répéta-t-elle.

Olanna regarda dans le bol. Elle vit la tête de la petite fille et la peau couleur de cendres et les cheveux tressés et les yeux révulsés et la bouche ouverte. Elle la fixa un moment avant de détourner le regard. Quelqu'un hurla.

La femme referma la calebasse.

« Vous savez, dit-elle, qu'il m'a fallu si longtemps pour tresser ces cheveux ? Elle avait les cheveux tellement épais. »

Le train s'était arrêté dans un grincement rouillé. Olanna descendit et se mêla à la cohue. Une femme s'évanouit. Des apprentis tapaient sur les flancs des camions en psalmodiant : « Owerri ! Enugu ! Nsukka ! » Elle pensa aux cheveux tressés qui reposaient dans la calebasse. Elle vit mentalement la mère en train de les natter, ses doigts les enduire de pommade avant de tracer les raies avec un peigne en bois.

Richard relisait le petit mot de Kainene quand l'avion atterrit à Kano. Il venait juste de le trouver en cherchant un magazine dans sa mallette. Il regrettait de n'avoir pas su qu'il était là, pendant les dix jours de son séjour à Londres, attendant d'être lu.

Est-ce l'amour, ce besoin irraisonné de t'avoir à mes côtés la plupart du temps ? Est-ce l'amour, ce sentiment de sécurité que j'éprouve dans nos silences ? Est-ce ce sentiment d'être à ma place, d'être complète ?

Il souriait en lisant ; Kainene ne lui avait jamais rien écrit de pareil. Il doutait qu'elle lui ait jamais écrit quoi que ce soit, en dehors du banal *Je t'embrasse, Kainene*, sur ses cartes d'anniversaire. Il le relut à plusieurs reprises, s'attardant sur les E, tellement travaillés et arrondis qu'on aurait dit des symboles de la livre sterling. Soudain, ça ne le gênait plus du tout que son vol ait été retardé à Londres et que cette escale à Kano pour changer d'avion avant de poursuivre sur Lagos le retarde encore davantage. Une légèreté absurde l'enveloppa ; tout était possible, tout était gérable. Il se leva et aida la femme assise à côté de lui à descendre son sac. *Est-ce l'amour, ce sentiment de sécurité que j'éprouve dans nos silences ?*

« Vous êtes très gentil », dit la femme avec un accent irlandais.

L'avion était plein de non-Nigériens. Si Kainene était là, elle ferait certainement un commentaire ironique – *Voilà les Européens maraudeurs qui s'en vont*. Il serra la main de l'hôtesse au pied de la passerelle et traversa rapidement la piste ; le soleil était violent, d'une chaleur incandescente, perçante, qui lui fit imaginer ses fluides corporels en train de s'évaporer et de se dessécher, et c'est avec soulagement qu'il entra dans le bâtiment frais. Debout dans la queue de la douane, il relut le petit mot de Kainene. *Est-ce l'amour, ce besoin irraisonné de t'avoir à mes côtés la plupart du temps ?* Il lui demanderait de l'épouser à son retour à Port Harcourt. Elle commencerait par rétorquer quelque chose du genre : « Un homme blanc et pour ainsi dire sans le sou. Mes parents vont être scandalisés. » Mais elle dirait oui. Il savait qu'elle dirait oui. Il y avait quelque chose en elle, ces derniers temps, qui s'était détendu, adouci, et c'était de là que venait

ce petit mot. Il n'était pas sûr qu'elle lui ait pardonné l'incident avec Olanna – ils n'en avaient jamais reparlé – mais ce mot, cette nouvelle ouverture, signifiait qu'elle était prête à aller plus loin. Il lissait le petit mot dans la paume de sa main quand un jeune douanier à la peau très foncée lui demanda :

« Avez-vous quelque chose à déclarer, monsieur ? »

– Non, dit Richard, qui lui tendit son passeport. Je continue sur Lagos.

– D'accord, bravo, monsieur ! Bonne arrivée au Nigeria ! » dit le jeune homme. Grand et grassouillet, il avait un air débraillé dans son uniforme.

« Vous travaillez ici ? lui demanda Richard.

– Oui, monsieur. Je suis en formation. D'ici décembre, je serai douanier en titre.

– Formidable, dit Richard. Et d'où êtes-vous ?

– Je suis de la région sud-est, d'une ville qui s'appelle Obosi.

– La petite voisine d'Onitsha.

– Vous connaissez, monsieur ?

– Je travaille à l'université de Nsukka et j'ai voyagé dans toute la région est. J'écris un livre sur cette région. Et ma fiancée est d'Umunachi, pas très loin de chez vous. » Il se sentit brusquement comblé par la facilité avec laquelle il avait dit *fiancée*, signe annonciateur de bonheur conjugal dans l'adoration de son épouse. Il souriait, puis se rendit compte que son sourire menaçait de se transformer en gloussement et qu'il était peut-être un peu hystérique. C'était l'effet du petit mot.

« Votre fiancée, monsieur ? » Le jeune homme avait l'air désapprobateur.

« Oui. Elle s'appelle Kainene. » Richard prononça lentement, s'appliquant à étirer la deuxième syllabe.

« Vous parlez ibo, monsieur ? » Une lueur de respect s'était allumée dans les yeux de l'homme.

« *Nwanne di na mba* », répondit Richard, l'air énigmatique, en espérant qu'il ne s'était pas embrouillé et que le proverbe signifiait bien qu'on peut avoir un frère qui vient d'un autre pays.

« Eh ! Vous parlez ! *I na-asu Igbo* ! » Le jeune homme prit la main de Richard dans la sienne, qui était moite, la secoua chaleureusement et se mit à parler de lui. Il s'appelait Nnaemeka.

« Je connais bien les gens d'Umunachi, ils cherchent trop les ennuis, dit-il. Ma famille avait averti ma cousine de ne pas épouser un homme d'Umunachi, mais elle n'a pas écouté. Tous les jours ils l'ont battue et à la fin elle a pris ses affaires et elle est rentrée à la maison de son père. Mais tout le monde n'est pas mauvais à Umunnachi. La famille de ma mère est de là-bas. N'avez-vous pas entendu parler de la

mère de ma mère ? Nwayike Nkwelle ? Vous devez écrire sur elle dans votre livre. C'était une herboriste merveilleuse et elle avait le meilleur traitement contre le paludisme. Si elle avait fait payer aux gens beaucoup d'argent, je serais en train d'étudier la médecine à l'étranger maintenant. Mais ma famille ne peut pas m'envoyer à l'étranger et les gens de Lagos donnent des bourses aux enfants des gens qui peuvent leur donner pots-de-vin. C'est à cause de Nwayike Nkwelle que je veux apprendre à être docteur. Mais je ne dis pas que mon métier de douanier-là est mauvais. Après tout, nous devons passer examen pour avoir le poste et beaucoup de gens sont jaloux. Quand je serai devenu douanier en titre, la vie sera meilleure et on souffrira moins... »

Une voix qui parlait anglais avec un élégant accent haoussa annonça que les passagers en provenance de Londres devaient embarquer pour le vol à destination de Lagos. Richard fut soulagé.

« J'ai été ravi de bavarder avec vous, *jisie ike*, dit-il.

– Oui, monsieur. Mes salutations à Kainene. »

Nnaemeka repartit vers son bureau. Richard ramassa sa mallette. Les portes de l'entrée latérale s'ouvrirent brusquement et trois hommes entrèrent en trombe, armés de longs fusils. Ils portaient des uniformes militaires verts et Richard se demanda quelle raison des soldats pouvaient bien avoir de se donner en spectacle en déboulant de la sorte, jusqu'au moment où il remarqua leurs yeux rouges et dangereusement vides.

Le premier soldat agita son fusil à la ronde.

« *Ina nyamiri !* Où sont les Ibos ? Qui est ibo, ici ? Où sont les infidèles ? »

Une femme hurla.

« Tu es ibo, lança le deuxième soldat à Nnaemeka.

– Non ! Je suis de Katsina ! Katsina ! »

Le soldat s'avança vers lui.

« Dis Allahou Akbar ! »

Le hall était silencieux. Richard sentit une sueur froide peser sur ses cils.

« Dis Allahou Akbar ! » répéta le soldat.

Nnaemeka s'agenouilla. Richard vit la peur gravée si profondément sur ses traits qu'elle démolissait ses joues et transformait son visage en masque qui ne lui ressemblait plus en rien. Il ne voulait pas dire Allahou Akbar parce que son accent l'aurait trahi. Richard l'exhorta mentalement à dire les mots quand même, à essayer ; il appelait mentalement quelque chose, n'importe quoi, qui advienne dans le silence étouffant et, comme en réponse à ses pensées, le coup de feu partit et la poitrine de Nnaemeka explosa en gerbe rouge, et Richard lâcha le mot qu'il tenait à la main.

Les passagers étaient accroupis derrière des chaises. Des hommes

s'agenouillèrent pour poser la tête au sol. Quelqu'un criait en ibo : « Ma mère, oh ! Ma mère, oh ! Dieu a dit non ! » C'était le barman. Un des soldats s'approcha et le tua d'une balle, puis il visa les bouteilles d'alcool alignées derrière lui et tira. Des odeurs de whisky, de Campari et de gin emplirent la salle.

Il y avait davantage de soldats maintenant, davantage de coups de feu, davantage de cris de « *Nyamiri !* » et « *Araba, araba !* ». Le barman se contorsionnait sur le sol et le gargouillis qui s'échappait de sa bouche était guttural. Les soldats sortirent en courant sur la piste, grimpèrent dans l'avion et en tirèrent les Ibos qui avaient déjà embarqué, les firent s'aligner et les fusillèrent et les laissèrent par terre, leurs vêtements dessinant des taches de couleur vive sur le tarmac noir et poussiéreux. Bras croisés sur leurs uniformes, les gardes observaient. Richard sentit qu'il mouillait son pantalon. Ses oreilles tintaient douloureusement. Il faillit rater son avion car, tandis que les autres passagers se dirigeaient d'un pas chancelant vers la passerelle, il se tenait à l'écart et vomissait.

Susan était encore en peignoir. Elle n'eut pas l'air étonnée de le voir débarquer sans prévenir.

« Tu as l'air épuisé », dit-elle en lui touchant la joue. Elle avait les cheveux ternes et plats, retenus en une queue-de-cheval souple qui dégageait ses oreilles rouges.

« Je viens d'arriver de Londres. Notre avion a fait une escale à Kano, dit-il.

– Ah bon ? dit Susan. Et comment s'est passé le mariage de Martin ? »

Richard était assis sur le canapé, immobile ; il n'avait aucun souvenir de ce qui s'était passé à Londres. Susan ne parut pas s'apercevoir qu'il ne répondait pas.

« Un petit whisky avec beaucoup d'eau ? demanda-t-elle, tout en préparant déjà les verres. Kano est une ville intéressante, non ?

– Si », dit Richard, pourtant ce qu'il avait voulu lui dire, c'était qu'il avait regardé les colporteurs, les voitures et les autobus des rues bondées de Lagos avec stupéfaction parce qu'ici la vie continuait à son habituel rythme effréné, comme elle l'avait toujours fait, comme s'il ne se passait rien à Kano.

« C'est assez idiot de la part des Nordistes de préférer payer des étrangers deux fois plus cher plutôt que d'embaucher des Sudistes. Mais il y a pas mal d'argent à se faire. Nigel vient de m'appeler pour me parler de son ami John, un Écossais abominable. Toujours est-il que ce John est pilote et que depuis quelques jours il se fait une petite fortune en transportant des Ibos en lieu sûr. Il dit que rien qu'à Zaria des centaines d'Ibos ont été tués. »

Richard eut l'impression que son corps s'apprêtait à faire quelque chose, à frissonner, à s'effondrer.

« Tu es au courant de ce qui se passe là-bas, alors ?

– Bien sûr. J'espère seulement que ça ne va pas gagner Lagos. On ne peut vraiment pas prédire ce genre de choses. » Susan vida son verre d'un trait. Il remarqua son teint livide, les minuscules gouttes de transpiration au-dessus de sa lèvre. « Il y a des tas et des tas d'Ibos ici – enfin, ils sont partout, en fait, hein ? On ne peut pas dire qu'ils ne l'aient pas cherché, quand on y pense, avec leur esprit de clan, leur arrogance et leur mainmise sur les marchés. Très juif, en fait. Et quand tu penses qu'ils sont relativement peu civilisés ; on ne peut pas les comparer aux Yoroubas, par exemple, qui ont des contacts avec des Européens sur la côte depuis des années. Je me souviens que quand je suis arrivée ici, quelqu'un m'a dit de faire attention à ne pas engager un boy ibo parce qu'en un rien de temps, il serait propriétaire de ma maison et du terrain sur lequel elle est construite. Encore un petit whisky ? »

Richard secoua la tête. Susan se servit un autre verre et cette fois-ci, elle n'ajouta pas d'eau.

« Tu n'as rien vu à l'aéroport de Kano, dis-moi ?

– Non, dit Richard.

– Ils évitent d'aller à l'aéroport, j'imagine. C'est assez extraordinaire, tu ne trouves pas, que ces gens ne soient pas capables de contrôler leur haine mutuelle. Nous haïssons tous quelqu'un, bien sûr, mais c'est une question de *contrôle*. La civilisation t'apprend à te contrôler. »

Susan finit son verre et s'en servit un autre. Sa voix résonnait encore aux oreilles de Richard quand il entra dans la salle de bains, aggravant la douleur qui lui labourait le crâne. Il ouvrit le robinet. Il eut un choc de se découvrir aussi inchangé dans le miroir, toujours les mêmes sourcils en bataille, les mêmes yeux bleu vitrail. Il aurait dû être transfiguré par ce qu'il avait vu. La honte aurait dû couvrir son visage de verrues rouges. Ce qu'il avait ressenti en voyant Nnaemeka se faire tuer n'avait pas été un choc mais un immense soulagement que Kainene ne soit pas avec lui, parce qu'il aurait été incapable de la protéger et qu'ils auraient su qu'elle était ibo et l'auraient abattue. Il n'aurait pas pu sauver Nnaemeka, mais il aurait dû *penser* à lui en premier, il aurait dû être ravagé par la mort du jeune homme. Il se regarda longuement en se demandant si ça s'était vraiment produit, s'il avait vraiment vu des hommes mourir, ou si les odeurs persistantes des bouteilles d'alcool brisées et des corps humains ensanglantés n'étaient que le fruit de son imagination. Mais il savait que ça s'était assurément passé et que s'il le mettait en doute, c'était seulement parce qu'il se forçait à en douter. Il baissa la tête contre le lavabo et se mit à pleurer. L'eau jaillissait du robinet en crachant.

3. Le Livre : Le monde s'est tu pendant que nous mourions

Il écrit sur l'Indépendance. La Seconde Guerre mondiale changea l'ordre du monde : l'Empire s'effondrait et il s'était formé une élite nigériane, majoritairement originaire du Sud, qui s'affirmait.

Le Nord était sur ses gardes : il redoutait la domination du Sud, plus instruit, et avait toujours souhaité un pays séparé du Sud infidèle, de toute façon. Mais les Britanniques devaient garder le Nigeria tel qu'il était : leur précieuse création, leur grand marché, leur épine dans le pied de la France. Pour se concilier le Nord, ils truquèrent les élections de la pré-Indépendance en faveur du Nord et écrivirent une nouvelle constitution qui donnait au Nord le contrôle du gouvernement central.

Le Sud, trop impatient d'accéder à l'indépendance, accepta cette constitution. Une fois les Britanniques partis, il y aurait des bénéfices pour tout le monde : salaires « blancs » longtemps refusés aux Nigériens, promotions, emplois prestigieux. On ignore les revendications bruyantes des minorités et les régions étaient déjà dans une rivalité si acharnée que certaines voulaient des ambassades étrangères séparées.

À l'Indépendance, en 1960, le Nigeria était une collection de fragments tenus d'une main fragile.

Les Trous Noirs d'Olanna commencèrent le jour où elle rentra de Kano, le jour où ses jambes flanchèrent. Ses jambes allaient bien quand elle descendit du train et elle n'eut pas besoin de se retenir aux barres tachées de sang ; elles allaient bien quand elle fit les trois heures de trajet pour Nsukka, debout dans un autobus tellement bondé qu'elle ne pouvait pas gratter son dos qui la démangeait. Mais devant la porte de la maison d'Odenigbo, elles flanchèrent. Et sa vessie aussi. Il y eut la débâcle de ses jambes, et il y eut aussi l'humidité du liquide chaud qui coulait entre ses cuisses. Ce fut Baby qui la trouva. Baby était allée à la porte d'entrée pour guetter, tout en demandant à Ugwu quand mummy Ola rentrerait, puis elle avait crié en voyant la silhouette affaissée sur les marches. Odenigbo la porta à l'intérieur de la maison, lui donna un bain et empêcha Baby de la serrer trop fort. Une fois Baby endormie, Olanna raconta à Odenigbo ce qu'elle avait vu. Elle décrivit les vêtements vaguement familiers des corps sans tête dans la cour, les doigts encore frémissants d'oncle Mbaezi, les yeux révélsés de la tête d'enfant dans laalebasse et le ton de peau étrange – un gris terne et cireux, comme un tableau noir mal essuyé – de tous les cadavres qui gisaient dans la cour.

Cette nuit-là, elle eut son premier Trou Noir : une épaisse couverture s'abattit d'en haut et se plaqua contre sa figure, fermement, tandis qu'elle luttait pour respirer. Ensuite, quand la chape la relâcha, la laissant reprendre son souffle par grands à-coups, elle vit des hiboux en feu à la fenêtre, qui souriaient et lui faisaient signe de leurs plumes calcinées. Elle essaya de décrire ces Trous Noirs à Odenigbo. Elle essaya aussi de lui dire quel goût avaient les cachets, ceux qu'apportait le docteur Patel, pâteux comme sa langue au réveil.

Mais Odenigbo disait toujours : « Chut, *nkem*. Ça va aller. » Il lui parlait trop doucement. Ça lui donnait une voix idiote, qui ne lui ressemblait pas du tout. Il allait jusqu'à chanter quand il la lavait dans l'eau de la baignoire parfumée avec le bain moussant de Baby. Elle voulait lui demander d'arrêter de se ridiculiser ainsi, mais ses lèvres étaient lourdes. Parler était une lourde tâche. Quand ses parents et Kainene vinrent lui rendre visite, elle ne dit pas grand-chose ; ce fut Odenigbo qui leur raconta ce qu'elle avait vu.

Au début, sa mère était assise à côté de son père et hochait la tête en écoutant Odenigbo parler de cette voix douce-idiote. Puis sa mère

s'effondra ; elle se mit tout simplement à glisser, comme si ses os s'étaient liquéfiés, et finit à moitié assise, à moitié allongée par terre. C'était la première fois qu'Olanna voyait sa mère sans maquillage, sans or tintant aux oreilles, et la première fois qu'Olanna voyait Kainene pleurer depuis qu'elles étaient enfants. « Tu n'es pas obligée d'en parler, tu n'es pas obligée d'en parler », dit Kainene en sanglotant, bien qu'Olanna n'eût même pas essayé d'en parler.

Son père arpentait la pièce. Il n'arrêtait pas de demander à Odenigbo où exactement Patel avait étudié la médecine et comment il pouvait affirmer que l'incapacité d'Olanna à marcher était psychologique. Il dit combien ils avaient été contrariés d'avoir dû venir de Lagos en voiture à cause du blocus du gouvernement fédéral qui avait pour conséquence que Nigeria Airways ne desservait plus le Sud-Est. « Nous voulions venir aussitôt, aussitôt », répétait-il, si souvent qu'Olanna se demanda s'il croyait vraiment que le moment de leur arrivée aurait changé grand-chose. En revanche le fait qu'ils soient venus changeait quelque chose, et surtout le fait que Kainene soit venue. Ça ne signifiait pas que Kainene lui ait pardonné, bien sûr, mais ça signifiait quelque chose.

Les semaines qui suivirent, Olanna resta couchée, opinant quand amis et parents venaient dire *ndo* – désolée – et grommeler en secouant la tête sur les méfaits de ces Haoussas musulmans, ces Nordistes noirs comme des boucs, ces sales éleveurs de bétail aux pieds rongés par les chiques. Ses Trous Noirs étaient pires les jours où elle avait de la visite ; elle en avait parfois trois qui se suivaient rapidement et la laissaient pantelante et épuisée, trop épuisée même pour pleurer, trouvant tout juste la force d'avaloir les cachets qu'Odenigbo lui glissait dans la bouche. Certains invités avaient des histoires à raconter – les Okafor avaient perdu leur fils, sa femme et leurs trois enfants à Zaria, la fille des Ibe n'était pas rentrée de Kaura-Namoda, la famille Onyekachi avait perdu huit personnes à Kano. Il y avait d'autres histoires, aussi, sur les enseignants britanniques de l'université de Zaria qui encourageaient les massacres et envoyaient les étudiants pousser les jeunes à l'action, sur les foules, dans les gares routières de Lagos, qui huaient et criaient : « Partez, les Ibos, partez pour que le *garri* soit moins cher ! Partez et arrêtez de vouloir posséder toutes les maisons et tous les magasins ! » Olanna n'aimait pas entendre ces histoires, pas plus qu'elle n'aimait la façon dont les invités regardaient ses jambes à la dérobée, comme pour y découvrir une grosseur qui expliquerait qu'elle ne puisse pas marcher.

Certains jours, comme c'était le cas aujourd'hui, elle se réveillait de sa sieste avec les idées claires. Par la porte de sa chambre qui était ouverte, elle entendit les modulations des voix au salon. Dans un premier temps, Odenigbo avait demandé à leurs amis de ne plus venir.

Il avait cessé de jouer au tennis, également, pour pouvoir rester à la maison et qu'Ugwu n'ait pas à la porter aux toilettes. Elle était contente qu'ils aient repris leurs visites. Parfois elle suivait la conversation. Elle savait que l'association de femmes de l'université organisait des distributions de nourriture aux réfugiés, que, d'après ce qu'on racontait, les marchés, les chemins de fer et les mines d'étain du Nord étaient vides maintenant que les Ibos avaient fui, que le colonel Ojukwu était considéré à présent comme le chef des Ibos, que les gens parlaient de sécession et d'un nouveau pays qui recevrait le nom de la baie du golfe du Biafra. Mlle Adebayo parlait de sa voix sonore :

« Je dis que nos étudiants devraient arrêter leur tapage. C'est absurde de demander à David Hunt de partir. Donnez-lui sa chance et voyez si la paix arrive.

– David Hunt pense que nous sommes tous des enfants attardés. » C'était Okeoma qui parlait. « Il devrait rentrer chez lui. Pourquoi vient-il nous dire comment éteindre le feu alors que c'est lui-même et ses compatriotes britanniques qui ont ramassé le petit bois ?

– Ils ont peut-être ramassé le petit bois, mais c'est nous qui avons craqué l'allumette », dit quelqu'un dont la voix n'était pas familière, le professeur Achara peut-être, le nouveau maître de conférences en physique qui était rentré d'Ibadan après le deuxième coup d'État.

« Petit bois ou pas, ce qui compte, c'est de trouver le moyen de faire la paix avant que ça n'explode, reprit Mlle Adebayo.

– Quelle paix recherchons-nous ? Gowon lui-même a dit qu'il n'y avait pas de base pour l'unité, alors quelle paix recherchons-nous ? » demanda Odenigbo. Olanna l'imagina assis au bord de sa chaise, remontant ses lunettes tout en parlant. « La sécession est la seule solution. Si Gowon voulait maintenir l'unité de ce pays, il aurait fait quelque chose depuis longtemps. Pour l'amour du ciel, pas un seul d'entre eux n'a pris la parole pour condamner les massacres et des mois se sont écoulés ! À croire que tous les nôtres qui ont été tués ne comptent pas !

– Tu n'as pas entendu ce qu'a dit Zik l'autre jour ? L'est du Nigeria gronde, gronde et ne cessera pas de gronder tant que le gouvernement fédéral ne se sera pas prononcé au sujet des massacres », dit le professeur Ezeka de sa voix rauque, qui s'éteignit rapidement.

Olanna avait mal à la tête. Le soleil brillait faiblement à travers les rideaux qu'Ugwu avait tirés quand il lui avait apporté son petit déjeuner. Elle avait besoin d'uriner ; elle urinait trop souvent ces jours-ci, et elle oubliait toujours de demander à Patel si c'était à cause de son traitement. Elle regarda la sonnette placée sur sa table de chevet, puis tendit la main et la passa sur le dôme de plastique noir, sur le bouton rouge, au milieu, qui émettait un son strident quand elle l'enfonçait. Odenigbo avait tenu à l'installer lui-même, au début, et

chaque fois qu'elle sonnait, une étincelle jaillissait du raccord au mur. Pour finir, il avait fait venir un électricien qui avait refait le câblage en riant sous cape. La sonnette ne produisait plus d'étincelles, mais elle était trop forte et, chaque fois qu'Olanna avait besoin d'aller aux toilettes et sonnait, l'écho résonnait dans toute la maison. Elle garda le doigt suspendu au-dessus du bouton rouge, puis le retira. Elle ne sonnerait pas. Elle amena les jambes au sol. Le bruit du salon était plus bas, maintenant, comme si quelqu'un avait baissé le volume collectif des voix.

Alors elle entendit Okeoma dire « Aburi ». Il était charmant, le nom de cette ville ghanéenne, et elle imagina un chapelet de maisons endormies sur des étendues d'herbes au doux parfum. Aburi revenait souvent dans leurs conversations : Okeoma disait que Gowon aurait dû respecter l'accord qu'il avait signé avec Ojukwu à Aburi, ou alors c'était le professeur Ezeka qui affirmait qu'en manquant à l'engagement d'Aburi, Gowon montrait qu'il n'avait pas l'intérêt des Ibos à cœur, ou Odenigbo qui proclamait : « Nous ne démordrons pas d'Aburi. »

« Mais comment Gowon peut-il faire une telle volteface ? » Okeoma avait haussé la voix. « Il a accepté la confédération à Aburi et maintenant il veut un Nigeria unique avec un gouvernement unitaire, or le gouvernement unitaire, c'est précisément la raison pour laquelle lui et les siens ont tué des officiers ibos. »

Olanna se leva et avança une jambe, puis l'autre. Elle vacilla. Une forte pression lui enserrait les chevilles. Elle marchait. Le sol ferme tremblait sous ses pieds et elle avait l'impression d'avoir des vaisseaux qui vibraient dans les jambes. Elle passa devant la poupée de chiffon de Baby qui traînait par terre et s'arrêta un moment pour la regarder, avant d'entrer aux toilettes.

Plus tard, Odenigbo vint dans la chambre et fouilla son regard, ce qu'il faisait souvent, comme pour y chercher une preuve quelconque.

« Ça fait un moment que tu n'as pas sonné, *nkem*. Tu n'as pas besoin de faire pipi ?

– Ils sont tous partis ?

– Oui. Tu ne veux pas faire pipi ?

– C'est déjà fait. J'y suis allée. »

Odenigbo la dévisagea.

« J'ai marché, dit Olanna. Je suis allée aux toilettes. »

Quelque chose qu'elle n'avait jamais vu parut sur le visage d'Odenigbo, quelque chose de précieux et de craintif. Elle se redressa et il tendit aussitôt les bras pour la tenir, mais elle l'ignore et marcha jusqu'à la penderie, puis revint au lit. Odenigbo s'assit et la regarda.

Elle prit sa main et la porta à son visage, l'appuya contre sa poitrine.

« Touche-moi.

– Je vais prévenir Patel. Je veux qu'il vienne t'examiner.

– Touche-moi. » Elle savait qu'il n'en avait pas envie, qu'il lui touchait les seins parce qu'il était prêt à faire tout ce qu'elle voudrait, tout ce qui pourrait lui faire du bien. Elle caressa son cou, enfouit les doigts dans ses épais cheveux et, quand il se glissa en elle, elle pensa au ventre d'Arize durci par la grossesse, qui avait dû craquer facilement tant la peau était tendue. Elle se mit à pleurer.

« *Nkem*, ne pleure pas. » Odenigbo avait arrêté ; il s'était allongé à côté d'elle et lui lissait le front. Plus tard, quand il lui donna d'autres cachets et un peu d'eau, elle les avala consciencieusement et puis se rallongea et attendit le calme étrange qu'ils procuraient.

Elle fut réveillée par Ugwu qui frappait doucement à la porte ; il allait ouvrir et entrer avec un plateau qu'il déposerait à côté de ses flacons de médicaments, de sa bouteille de soda Lucozade et de sa boîte de glucose. Elle se souvint de la première semaine de son retour, la semaine où Odenigbo bondissait chaque fois qu'elle remuait. Elle avait demandé de l'eau et, quand Odenigbo avait ouvert la porte de la chambre pour aller à la cuisine, il avait failli tomber sur Ugwu, pelotonné sur une natte devant leur porte. « Mon ami, qu'est-ce que tu fais là ? » lui avait-il demandé, et Ugwu avait répondu : « Vous ne savez pas où sont les choses à la cuisine, patron. »

Elle ferma les yeux et fit semblant de dormir. Il était debout près d'elle et la regardait ; elle l'entendait respirer.

« Quand vous serez prête, ma'ame, le repas est là. »

Olanna eut envie de rire ; il devait savoir, toutes ces fois où elle faisait semblant de dormir quand il lui apportait son repas. Elle rouvrit les yeux.

« Qu'est-ce que tu as préparé ?

– Du riz *jollof*. » Il souleva le couvercle du plat. « J'ai pris des tomates fraîches du jardin.

– Baby a mangé ?

– Oui, ma'ame. Elle joue dehors avec les enfants du docteur Okeke. »

Olanna prit la fourchette et la garda à la main.

« Je vais faire salade de fruits pour vous demain, ma'ame. Le papayer de derrière a un fruit mûr. Je lui donne encore un jour, et puis je vais le cueillir vite avant que ces oiseaux viennent le manger. Je vais mettre de l'orange et du lait.

– Bien. »

Ugwu était toujours là et Olanna savait qu'il ne partirait pas tant qu'elle n'aurait pas commencé à manger. Elle porta lentement la fourchette à la bouche et se mit à mastiquer, les yeux fermés. C'était bon comme tout ce que cuisinait Ugwu, elle en était sûre, mais, à part les cachets plâtreux, cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas pu sentir

le goût de quoi que ce soit. Pour finir, elle but un peu d'eau et demanda à Ugwu de remporter le plateau.

Sur sa table de chevet, Odenigbo avait placé une grande feuille de papier qui portait la phrase : NOUS, CORPS ENSEIGNANT DE L'UNIVERSITÉ, DEMANDONS LA SÉCESSION PAR MESURE DE SÉCURITÉ tapée à la machine en haut et un patchwork de signatures diverses en dessous.

« J'attendais que tu sois assez forte pour la signer avant de la porter au siège de l'Assemblée à Enugu », lui avait-il dit.

Après le départ d'Ugwu, elle prit un stylo et signa la lettre, puis parcourut le texte pour voir s'il y avait des fautes. Il n'y en avait pas. Mais Odenigbo n'eut pas besoin de porter la lettre, car la sécession fut annoncée ce soir-là. Il était assis sur le lit, la radio posée sur la table de chevet. Il y avait peu de parasites, comme si les ondes radio comprenaient l'importance du discours. La voix d'Ojukwu était reconnais-sable entre mille ; elle était vibrante de virilité, charismatique, fluide :

Compatriotes hommes et femmes, vous le peuple de l'est du Nigeria : Conscient de l'autorité suprême de Dieu Tout-Puissant sur toute l'Humanité ; de votre devoir envers la postérité ; sachant que vous ne pouvez plus être protégés dans vos vies et dans vos biens par un gouvernement basé hors de l'est du Nigeria, quel qu'il soit ; déterminé à dissoudre tous les liens politiques et autres entre vous et l'ancienne République du Nigeria ; mandaté par vous pour proclamer en vos noms et votre intérêt que l'est du Nigeria est une république indépendante souveraine, je proclame donc solennellement ici et par la présente que le territoire et la région appelés et connus sous le nom de l'est du Nigeria ainsi que leur plateau continental et leurs eaux territoriales seront désormais un État souverain et indépendant portant le nom et le titre de République du Biafra.

« C'est notre commencement », dit Odenigbo. La fausse douceur avait disparu et sa voix était redevenue normale, sonore et pleine d'énergie. Il retira ses lunettes, attrapa Baby par ses petites mains et se mit à danser en rond avec elle. Olanna rit puis eut l'impression de suivre un scénario, comme si l'excitation d'Odenigbo n'autorisait rien d'autre que davantage d'excitation. Elle se redressa et frissonna. Elle avait souhaité la sécession, mais à présent celle-ci semblait trop grande à appréhender. Odenigbo et Baby tournaient et tournaient, Odenigbo chantant faux une chanson de son cru – « *C'est notre commencement, oh oui, notre commencement, oh oui...* » – tandis que Baby riait dans une heureuse incompréhension. Olanna les regardait,

l'esprit figé dans le présent, focalisée sur la tache de jus de cajou sur le devant de la robe de Baby.

Le rassemblement se tint à Freedom Square, au milieu du campus ; professeurs et étudiants criaient et chantaient en une marée sans fin de têtes et de pancartes brandies bien haut.

*Non, nous ne bougerons jamais,
Rien, comme l'arbre planté au bord de l'eau,
Ne pourra nous faire bouger.
Ojukwu est derrière nous, nous ne bougerons jamais.
Dieu est derrière nous, nous ne bougerons jamais.*

Ils se balançaient en chantant et Olanna imagina que les manguiers et les *gmelinas* tanguaient eux aussi, à l'unisson, en un grand arc de cercle fluide. Le soleil brûlait comme une flamme trop proche, pourtant il tombait de la bruine et les gouttes de pluie tièdes se mêlaient à sa transpiration. Son bras frôla celui d'Odenigbo quand elle leva sa pancarte : NOUS NE POUVONS PAS MOURIR COMME DES CHIENS. Baby était sur les épaules d'Odenigbo et agitait sa poupée de chiffon, le soleil brillait dans la bruine légère, et Olanna était pleine d'une délicieuse exubérance. Ugwu était à côté d'elle. Sa pancarte proclamait : BIEU BÉNISSE LE BIAFRA. Ils étaient biafrais. Elle était biafraise. Derrière elle, un homme parlait du marché, racontant que les commerçants dansaient sur de la musique Congo et offraient à la ronde leurs plus belles mangues et arachides. Une femme dit qu'elle irait tout de suite après le rassemblement pour voir ce qu'elle pouvait récolter gratuitement, et Olanna se tourna vers eux en riant.

Un des chefs du mouvement étudiant prit le micro et les chants se turent. Quelques jeunes gens portaient un cercueil sur lequel il était écrit NIGERIA à la craie blanche ; ils le levèrent, arborant une expression de solennité feinte. Puis ils le posèrent, retirèrent leurs chemises et se mirent à creuser un trou peu profond dans le sol. Quand ils abaissèrent le cercueil dans le trou, des acclamations montèrent de la foule et se répandirent comme une onde jusqu'à former une seule clameur, jusqu'à ce qu'Olanna ait l'impression qu'ils étaient tous devenus un. Quelqu'un cria : « Odenigbo » et le cri se répandit parmi les étudiants. « Odenigbo ! Un discours ! »

Odenigbo grimpa sur le podium en agitant son drapeau du Biafra : des bandes de rouge, de noir et de vert et, au milieu, lumineux, un demi-soleil jaune.

« Le Biafra est né ! Nous allons guider l'Afrique noire ! Nous allons vivre en sécurité ! Personne ne nous attaquera plus jamais ! Plus jamais ! »

Odenigbo levait le bras en parlant et Olanna repensa au bras bizarrement tordu de tantie Ifeka gisant par terre, à son sang qui formait une flaque si épaisse qu'on aurait dit de la colle, non pas rouge mais proche du noir. Peut-être tantie Ifeka pouvait-elle voir ce rassemblement maintenant, et toutes les personnes présentes, ou peut-être pas, si la mort était une opacité silencieuse. Olanna secoua la tête pour chasser ces pensées puis elle prit Baby, qui était pendue au cou d'Ugwu, et la serra contre elle.

Après le rassemblement, Odenigbo et elle se rendirent au club des enseignants. Des étudiants s'étaient réunis sur le terrain de hockey voisin et brûlaient des effigies en papier de Gowon, regroupés autour d'un feu étincelant ; la fumée montait en volutes dans l'air et se mêlait à leurs rires et bavardages. Olanna les observa et se rendit compte, une vague de chaleur au cœur, qu'ils ressentaient tous ce qu'elle ressentait, ce qu'Odenigbo ressentait, cette même impression d'avoir du métal liquide qui coulait dans leurs veines à la place du sang, de pouvoir marcher pieds nus sur les braises ardentes.

Richard n'aurait pas cru qu'il serait si facile de trouver la famille de Nnaemeka, mais lorsqu'il arriva à Obosi et s'arrêta pour se renseigner à l'église anglicane, le catéchiste lui dit qu'ils habitaient juste au bout de la rue, dans la maison sans peinture bordée de palmiers. Le père de Nnaemeka était petit et albinos, il avait le teint cuivré et les yeux d'un ton noisette tirant sur le gris qui s'éclaira dès que Richard parla ibo. Il était tellement différent du grand douanier à la peau foncée qu'un bref instant Richard se demanda s'il ne s'était pas trompé de maison et si c'était bien le père de Nnaemeka. Mais l'homme bénit la noix de kola d'une voix qui ressemblait si fortement à celle de Nnaemeka que Richard se sentit ramené à ce hall d'aéroport, en cette après-midi si chaude, et à l'agaçant bavardage de Nnaemeka avant que les portes s'ouvrent et que les soldats fassent irruption.

« Celui qui apporte la noix de kola apporte la vie. Toi et les tiens vivrez, moi et les miens vivrons. Que l'aigle se perche et que la colombe se perche, et si l'un des deux décrète que l'autre ne doit pas se percher, ce ne sera pas bien pour lui. Que Dieu bénisse cette noix de kola au nom de Jésus.

– Amen », dit Richard.

Il voyait d'autres ressemblances, à présent. Les gestes de l'homme, quand il sépara la noix en cinq lobes, rappelaient de façon troublante ceux de Nnaemeka, de même que la position de sa bouche, lèvres inférieure poussée vers l'avant. Richard attendit qu'ils aient mâché la noix de kola et que la mère de Nnaemeka soit arrivée, vêtue de noir, pour dire :

« J'ai vu votre fils à l'aéroport de Kano le jour où c'est arrivé. Nous avons un peu discuté. Il m'a parlé de vous et de sa famille. » Richard se tut un instant, se demandant s'ils préféreraient entendre que leur fils était resté stoïque devant la mort ou qu'il s'était battu contre elle, qu'il s'était jeté à l'assaut du fusil. « Il m'a dit que sa grand-mère d'Umunachi était une herboriste très respectée et très connue pour son traitement contre le paludisme et que c'était à cause d'elle qu'il avait voulu être médecin, au départ.

– Oui, c'est exact, dit la mère de Nnaemeka.

– Il n'a eu que de bonnes paroles pour sa famille, dit Richard, qui choisissait ses mots d'ibo avec soin.

– Bien sûr qu'il allait avoir de bonnes paroles pour sa famille. » Le

père de Nnaemeka regarda longuement Richard comme s'il ne comprenait pas pourquoi Richard éprouvait le besoin de leur dire ce qu'ils savaient déjà.

Richard remua sur le banc.

« Lui avez-vous fait un enterrement ? demanda-t-il, pour le regretter ensuite.

– Oui », répondit le père de Nnaemeka ; il riva le regard sur le bol émaillé qui contenait le dernier lobe de la noix de kola. « Nous avons attendu qu'il rentre du Nord et comme il n'est pas rentré, nous lui avons fait un enterrement. Nous avons enterré un cercueil vide.

– Il n'était pas vide, dit la mère de Nnaemeka. N'y avons-nous pas mis ce vieux livre qu'il étudiait pour son examen de fonctionnaire ? »

Ils se turent. Des grains de poussière flottaient dans la tranche de lumière qui pénétrait par la fenêtre.

« Vous devez emporter le dernier morceau de kola avec vous, dit le père de Nnaemeka.

– Merci. » Richard glissa le lobe dans sa poche.

« Voulez-vous que j'envoie les enfants à la voiture ? » demanda la mère de Nnaemeka. Il était difficile de voir à quoi elle ressemblait, avec le foulard noir qui couvrait entièrement ses cheveux et une bonne partie de son front.

« La voiture ? demanda Richard.

– Oui. Vous ne nous avez pas apporté des choses ? »

Richard secoua la tête. Il aurait dû apporter des ignames et des boissons. C'était une visite de condoléances, après tout, et il connaissait les usages. Il s'était laissé prendre par ses idées, par la pensée que sa visite était suffisante, qu'il serait l'ange magnanime leur apportant les dernières heures de leur fils et qu'en faisant cela il apaiserait leur chagrin et se rachèterait. Mais pour eux, il était exactement comme n'importe quelle autre personne venue présenter ses condoléances. Sa visite ne changeait rien à la seule réalité qui comptait : leur fils n'était plus.

Il se leva pour partir, sachant que rien n'avait changé pour lui non plus ; il éprouverait les mêmes sentiments que depuis son retour de Kano. Il avait souvent souhaité perdre la tête, ou alors que sa mémoire s'efface, mais tout, au contraire, prenait une transparence terrible et il lui suffisait de fermer les yeux pour revoir les corps tout juste morts jonchant le sol de l'aéroport et se rappeler le timbre des cris. Il gardait l'esprit lucide. Assez lucide pour écrire des réponses calmes aux lettres paniquées de tante Elizabeth et lui dire qu'il allait bien et ne comptait pas rentrer en Angleterre, lui demander de bien vouloir cesser de lui envoyer les éditions par avion des journaux, sur papier pelure, en entourant au crayon noir les articles sur les pogroms nigériens. Les articles le contrariaient. « D'anciennes haines tribales », écrivait le

Herald, étaient à l'origine des massacres. La revue *Time* avait intitulé son article HOMME DOIT TAPER, reprenant une expression inscrite sur un camion nigérian, mais l'auteur avait pris le mot au sens littéral et en avait tiré la conclusion que les Nigériens étaient si naturellement portés à la violence qu'ils allaient jusqu'à inscrire sa nécessité sur leurs camions de voyageurs. Richard avait envoyé une lettre lapidaire à *Time*. En pidgin nigérian, écrivit-il, le mot « whack », « taper », signifiait « manger ». Au moins l'*Observer* était-il un peu plus perspicace quand il écrivait que si le Nigeria survivait aux massacres des Ibos, il pourrait survivre à tout. Mais les articles sonnaient tous creux, renvoyaient un écho irréel. Alors Richard entreprit d'écrire un long article sur les massacres. Il s'assit à la table de la salle à manger, chez Kainene, et se mit à écrire sur de grandes feuilles de papier non réglé. Il avait emmené Harrison à Port Harcourt et, tout en travaillant, il l'entendait parler à Ikejide et Sebastian. « Vous ne savez pas faire gâteau chocolat allemand ? » Ricanement. « Vous ne savez pas crumble à la rhubarbe c'est quoi ? » Autre ricanement méprisant.

Richard écrivit d'abord sur le problème des réfugiés, conséquence des massacres, sur les commerçants qui fuyaient leurs marchés dans le Nord, les professeurs d'université qui quittaient les campus, les fonctionnaires qui abandonnaient leurs postes dans les ministères. Le paragraphe de conclusion lui donna beaucoup de mal.

Il faut impérativement se souvenir que le premier massacre d'Ibos, certes d'une ampleur bien moindre que celui qui s'est produit dernièrement, a eu lieu en 1945. Ce carnage avait été précipité par le gouvernement colonial britannique lorsqu'il avait déclaré les Ibos responsables de la grève nationale, interdit les journaux ibos et, plus généralement, attisé l'hostilité envers les Ibos. L'idée que les tueries récentes seraient le produit d'une haine « séculaire » est donc trompeuse. Les tribus du Nord et les tribus du Sud sont en contact depuis longtemps ; leurs échanges remontent au moins au ^{ix}e siècle, comme l'attestent certaines des magnifiques perles découvertes sur le site historique d'Igbo-Ukwu. Il est sûr que ces groupes ont dû également se faire la guerre et se livrer à des rafles d'esclaves, mais ils ne se massacraient pas de cette façon. S'il s'agit de haine, cette haine est très récente. Elle a été causée, tout simplement, par la politique officieuse du « diviser pour régner » du pouvoir colonial britannique. Cette politique instrumentalisait les différences entre tribus et s'assurait que l'unité ne puisse pas se former, facilitant ainsi l'administration d'un pays si vaste.

Lorsqu'il donna l'article à Kainene, elle le lut attentivement, les yeux plissés, et lui dit ensuite : « Très virulent. »

Il n'était pas sûr de savoir ce que signifiait *très virulent*, ni si l'article lui avait plu. Il voulait désespérément son approbation. Son aura de distance avait réapparu depuis qu'elle était allée voir Olanna à Nsukka. Elle avait exposé une photo de ses parents assassinés – Arize riant dans sa robe de mariée, oncle Mbaezi exubérant dans un costume serré, aux côtés d'une tantie Ifeka solennelle en lappa imprimé – mais elle avait très peu parlé d'eux et pas du tout d'Olanna. Elle se repliait souvent dans le silence au beau milieu d'une conversation et dans ces cas-là, il la laissait tranquille ; il lui enviait parfois sa capacité à être changée par ce qui s'était passé.

« Qu'est-ce que tu en penses ? » demanda-t-il, et avant qu'elle ait pu répondre, il demanda ce qu'il voulait vraiment savoir. « Est-ce que ça te plaît ? Donne-moi ton sentiment. »

– Je le trouve excessivement compassé et rigide, dit-elle. Mais ce que je ressens, c'est de la fierté. Je suis fière. »

Il l'envoya au *Herald*. Lorsqu'il reçut une réponse, quinze jours plus tard, il lut la lettre et la déchira. La presse internationale était saturée de récits sur la violence en Afrique et celui-ci était particulièrement aride et terne, écrivait le rédacteur en chef adjoint, mais peut-être Richard pouvait-il faire un papier en s'attachant à l'angle humain ? Marmonnaient-ils des incantations tribales en perpétrant les tueries, par exemple ? Mangeaient-ils des parties du corps, comme au Congo ? Y avait-il moyen d'essayer véritablement de comprendre l'esprit de ces gens ?

Richard rangea l'article. Ça l'effrayait de constater qu'il dormait toujours la nuit, que l'odeur des feuilles d'oranger et le calme turquoise de la mer l'apaisaient toujours, qu'il était toujours doué de sensations.

« Je continue. La vie est la même, dit-il à Kainene. Je devrais réagir, les choses devraient être différentes. »

– Tu ne peux pas écrire un scénario dans ta tête et te forcer à le suivre. Il faut que tu arrêtes de te tourmenter, Richard », dit-elle calmement.

Mais il ne parvenait pas à arrêter de se tourmenter. Il ne croyait pas que la vie soit demeurée la même pour les autres témoins de massacres. Puis il pensa qu'il n'avait peut-être été qu'un voyeur et cela l'effraya encore plus. Il n'avait pas craint pour sa vie, aussi les massacres étaient-ils devenus quelque chose de détaché, d'extérieur à lui. Il les avait regardés à travers une lentille neutre – sa certitude d'être à l'abri du danger. Mais c'était impossible ; Kainene aurait été en danger si elle avait été présente.

Il se mit à écrire sur Nnaemeka et sur l'odeur âpre de l'alcool mélangé au sang frais dans ce hall d'aéroport où le barman gisait par terre, le visage explosé, mais il s'arrêta parce que les phrases étaient risibles. Elles étaient trop mélodramatiques. Elles étaient exactement comme les articles de la presse étrangère, donnant l'impression que ces tueries n'avaient pas eu lieu ou alors, même si elles avaient eu lieu, qu'elles ne s'étaient pas passées tout à fait de cette façon. Chaque mot était alourdi d'un écho d'irréalité ; il se souvenait parfaitement de ce qui s'était passé à l'aéroport, mais pour l'écrire il aurait fallu qu'il le ré-imaginer et cela, il n'était pas certain d'en être capable.

Le jour où la sécession fut annoncée, il était avec Kainene sur la terrasse et il écouta la voix d'Ojukwu à la radio avec elle, puis il la prit dans ses bras. Au début, il crut qu'ils tremblaient tous les deux, mais quand il recula pour regarder son visage, il vit qu'elle était parfaitement calme. Lui seul tremblait.

« Bonne indépendance, lui dit-il.

– Indépendance, dit-elle, avant d'ajouter : Bonne indépendance. »

Il voulut lui demander de l'épouser. C'était un nouveau début, un nouveau pays, *leur* nouveau pays. Pas seulement parce que la sécession était juste, vu tout ce que les Ibos avaient souffert, mais aussi pour les possibilités que le Biafra avait à lui offrir. Il serait biafrais d'une façon dont il n'aurait jamais pu être nigérian : il avait été là dès le début ; il avait participé à la naissance du pays. Il y serait à sa place. *Épouse-moi, Kainene*, dit-il à plusieurs reprises dans sa tête, mais il ne le dit pas à voix haute. Le lendemain, il repartit à Nsukka avec Harrison.

Richard aimait bien Phyllis Okafor. Il aimait l'exubérance de ses perruques bouffantes, l'accent traînant de son Mississippi natal, ainsi que ses montures de lunettes sévères qui démentaient la chaleur de ses yeux. Depuis qu'il avait cessé de fréquenter la maison d'Odenigbo, il passait souvent la soirée avec elle et son mari Nnanyelugo. On aurait dit qu'elle savait qu'il avait perdu son cercle de relations ; elle l'invitait avec insistance au théâtre, à des conférences ou à une partie de squash. Aussi, lorsqu'elle lui proposa de venir à l'atelier « En cas de guerre » organisé par l'association de femmes de l'université, il accepta. C'était une bonne idée de se préparer, bien sûr, mais il n'y aurait pas de guerre. Les Nigériens laisseraient le Biafra tranquille ; ils ne combattraient jamais un peuple déjà ravagé par les massacres. De toute façon, ils seraient contents d'être débarrassés des Ibos. Richard en était certain. Ce dont il était moins sûr, c'était de ce qu'il ferait s'il croisait Olanna à l'atelier. Jusqu'à présent, il n'avait pas eu de mal à l'éviter ; en quatre ans, il n'était passé que quelques fois devant chez elle en voiture, il n'allait jamais aux courts de tennis ou de squash de

l'université et il ne faisait plus ses courses à Eastern Shop.

Il se plaça près de Phyllis, debout à l'entrée de la salle de conférences, et balaya la pièce du regard. Olanna était assise à l'avant, Baby sur les genoux. La somptueuse beauté de son visage lui parut très familière, de même que sa robe bleue au col volanté, comme s'il les avait vus tous les deux très récemment. Il détourna le regard et ne put s'empêcher d'être soulagé qu'Odenigbo ne soit pas venu. La salle était pleine. La femme qui parlait sur l'estrade ne cessait de se répéter. « Emballez vos papiers dans des sacs étanches et surtout, que ce soit la première chose que vous pensiez à prendre si nous devons évacuer. Emballez vos papiers dans des sacs étanches... »

D'autres personnes prirent la parole. Et puis ce fut terminé. Les gens se mêlèrent en riant et se mirent à bavarder, à échanger d'autres « tuyaux en cas de guerre ». Richard savait qu'Olanna n'était pas loin de lui, elle discutait avec un homme barbu qui enseignait la musique. Il tourna les talons avec naturel, pour s'esquiver, et il approchait de la porte lorsqu'elle surgit à ses côtés.

« Bonjour, Richard. *Kedu* ?

– Je vais bien », dit-il. Il sentit la peau de son visage se contracter.
« Et toi ?

– Nous allons bien », dit Olanna.

Une touche de gloss rose brillait sur ses lèvres. Richard ne manqua pas de remarquer le pluriel. Il ne savait pas si elle voulait dire elle et l'enfant ou elle et Odenigbo, à moins peut-être que ce *nous* ne veuille suggérer qu'elle s'était réconciliée avec ce qui s'était passé entre eux et les effets que cela avait eus sur sa relation avec Kainene.

« Baby, tu as dit bonjour ? demanda Olanna en baissant les yeux vers l'enfant dont la main était enfermée dans la sienne.

– Bonjour », dit Baby d'une voix aiguë.

Richard se pencha et lui caressa la joue. Elle avait un calme qui la faisait paraître plus grande et plus sage que ses quatre ans.

« Bonjour, Baby.

– Comment va Kainene ? » demanda Olanna.

Richard évita son regard, ne sachant pas trop quelle expression adopter.

« Elle va bien, dit-il.

– Et ton livre avance ?

– Oui, merci.

– Est-ce qu'il s'appelle toujours *Le Panier de mains* ? »

Ça lui fit plaisir qu'elle s'en souvienne.

« Non. » Il se tut et s'efforça de ne pas penser à ce qui était arrivé à ce manuscrit, aux flammes qui avaient dû le dévorer rapidement. « Il s'appelle *Au temps des pots cordés*.

– Titre intéressant, murmura Olanna. J'espère qu'il n'y aura pas de

guerre, mais l'atelier était très utile, tu ne trouves pas ?

– Si. »

Phyllis les rejoignit, dit bonjour à Olanna puis tira Richard par le bras.

« Il paraît qu'Ojukwu arrive ! Ojukwu arrive ! »

On entendait des bruits de voix à l'extérieur de la salle.

« Ojukwu ? demanda Richard.

– Oui, oui ! » Phyllis se dirigeait vers la porte. « Tu sais qu'il a fait une visite surprise à l'université d'Enugu il y a quelques jours ? On dirait que c'est notre tour ! »

Richard la suivit dehors. Ils se joignirent au groupe de professeurs attroupés devant une statue de lion ; Olanna avait disparu.

« Il est à la bibliothèque, dit quelqu'un.

– Non, il est au Conseil d'Université.

– Non, il veut parler aux étudiants. Il est dans les bâtiments administratifs. »

Déjà, des gens se dirigeaient d'un pas rapide vers les bâtiments administratifs, et Phyllis et Richard les suivirent. Ils étaient près des parasoliers qui bordaient l'allée quand il aperçut l'homme barbu en uniforme militaire ceinturé, d'une élégance sévère, qui traversait le couloir à grands pas. Quelques journalistes trottaient derrière lui, tendant leurs magnétophones comme des offrandes. Les étudiants, si nombreux que Richard se demanda comment ils avaient pu se réunir si vite, se mirent à scander : « Le pouvoir ! Le pouvoir ! » Ojukwu descendit et grimpa sur quelques parpaings posés sur les hautes herbes de la pelouse. Il leva les mains. Tout en lui étincelait, sa barbe taillée, sa montre, ses larges épaules.

« Je suis venu vous poser une question », dit-il. Sa voix à l'accent d'Oxford était étonnamment douce ; elle n'avait pas le même timbre qu'à la radio et elle était un peu théâtrale, un peu trop mesurée. « Qu'allons-nous faire ? Allons-nous nous taire et les laisser nous forcer à réintégrer le Nigeria ? Allons-nous ignorer nos frères et sœurs tués par milliers dans le Nord ?

– *Non ! Non !* » Les étudiants emplissaient la vaste cour, débordant sur la pelouse et sur l'allée. De nombreux professeurs s'étaient garés sur la chaussée et joints à la foule. « Le pouvoir ! Le pouvoir ! »

Ojukwu leva de nouveau les mains et les cris se turent.

« S'ils déclarent la guerre, dit-il, je veux vous prévenir que cela pourrait devenir une guerre interminable. Êtes-vous préparés ? Sommes-nous préparés ?

– Oui ! Oui ! Ojukwu, *nye anyi egbe* ! Donne-nous des fusils ! *Iwe di anyi n'obi* ! Il y a de la colère dans nos cœurs ! »

Ils scandaient de façon continue, à présent – donne-nous des fusils, il y a de la colère dans nos cœurs, donne-nous des fusils. Le rythme

était grisant. Richard jeta un coup d'œil à Phyllis, qui agitait le poing en l'air tout en criant ; il regarda un instant encore les gens qui l'entouraient, vibrant tous intensément dans l'instant, avant de se mettre lui aussi à secouer le poing et à scander. « Ojukwu, donne-nous des fusils ! Ojukwu, *nye anyi egbe* ! »

Ojukwu alluma une cigarette et jeta l'allumette sur la pelouse. L'herbe s'enflamma brièvement, avant qu'il tende le pied et l'écrase sous une botte noire luisante.

« Même l'herbe est prête à se battre pour le Nigeria », dit-il.

Richard dit à Kainene combien il avait été séduit par Ojukwu, même si ce dernier présentait des signes de calvitie précoce, était un rien cabotin et portait une bague tape-à-l'œil. Il lui parla de l'atelier. Puis il se demanda s'il devait lui dire qu'il avait rencontré Olanna. Ils étaient sur la terrasse. Kainene épluchait une orange avec un couteau et la fine pelure tombait dans une assiette posée par terre.

« J'ai vu Olanna, dit-il.

– Ah bon ?

– À l'atelier. On s'est dit bonjour et elle m'a demandé de tes nouvelles.

– Je vois. » L'orange lui glissa des mains, à moins qu'elle ne l'ait lâchée, car elle la laissa traîner sur le sol de mosaïque de la terrasse.

« Je suis désolé, dit Richard. Il m'a semblé que je devais te dire que je l'avais vue. »

Il ramassa l'orange et la lui tendit, mais elle ne la prit pas. Elle se leva et gagna la balustrade.

« La guerre approche, dit-elle. Port Harcourt est pris de folie. »

Elle regarda au loin, comme si elle pouvait vraiment voir la ville dans sa débauche de fêtes, de copulation frénétique et de voitures qui foncent. Plus tôt dans l'après-midi, une jeune femme bien habillée avait abordé Richard à la gare et l'avait pris par la main. « Viens chez moi. Je l'ai encore jamais fait avec homme *oyinbo*, mais là maintenant je veux tout essayer, oh ! » avait-elle dit en riant, même si le désir délirant qui brillait dans ses yeux était des plus sérieux. Il avait dégagé sa main et s'était éloigné, étrangement attristé par la pensée qu'elle finirait avec un autre étranger dans son lit. On aurait cru que les gens de cette ville aux grands filaos voulaient attraper tout ce qu'ils pouvaient avant que la guerre ne les prive de tout choix.

Richard se leva et rejoignit Kainene.

« Il n'y aura pas de guerre, dit-il.

– Comment a-t-elle demandé de mes nouvelles ?

– Elle a dit : Comment va Kainene ?

– Et tu as dit que j'allais bien ?

– Oui. »

Elle n'ajouta rien d'autre à ce sujet ; il ne s'y attendait d'ailleurs pas.

Ugwu descendit de voiture et alla ouvrir le coffre. Il posa le sac de poisson séché sur le sac de *garri*, plus grand, les hissa tous les deux sur sa tête et, à la suite de Master, grimpa les marches fissurées et pénétra dans le bâtiment obscur qui faisait office de bureau de l'Association Municipale. M. Ovoko vint à leur rencontre. « Emporte les sacs à la réserve », dit-il à Ugwu en pointant du doigt comme si Ugwu ne savait pas quoi en faire, depuis le temps qu'il venait apporter de la nourriture pour les réfugiés. La réserve était vide à l'exception d'un petit sac de riz dans un coin, couvert de charançons.

« Comment ça va ? À *na-emekwa* ? » demanda Master.

M. Ovoko se frotta les mains. Il avait le visage lugubre de celui qui refuse tout bonnement d'être consolé.

« Personne ne donne grand-chose, ces jours-ci. Ces gens continuent de venir et de me demander de la nourriture, et ensuite ils se mettent à demander du travail. Vous savez, ils sont revenus du Nord sans rien. Sans rien.

– Je sais qu'ils sont revenus sans rien, mon ami ! Ne me faites pas de sermon ! » lança sèchement Master.

M. Ovoko recula.

« Je dis seulement que la situation est grave. Au début, les nôtres accouraient pour donner de la nourriture, mais maintenant ils ont oublié. S'il y a la guerre, ce sera la catastrophe.

– Il n'y aura pas la guerre.

– Alors pourquoi Gowon nous maintient-il sous blocus ? »

Master ignora la question et tourna les talons. Ugwu le suivit.

« Bien sûr que les gens donnent toujours. Ce triste sire doit emporter la nourriture à sa famille, dit Master en démarrant la voiture.

– Oui, patron, dit Ugwu. Même son ventre est très gros.

– Cet ignorant de Gowon a promis une somme misérable, pitoyable, pour plus de deux millions de réfugiés. A-t-il cru que c'étaient des poulets qui étaient morts, et les survivants de ces poulets qui étaient rentrés ?

– Non, patron. » Ugwu regarda par la vitre. Ça l'attristait profondément de venir ici donner du *garri* et du poisson pour des gens qui auparavant se nourrissaient par eux-mêmes dans le Nord, d'entendre semaine après semaine Master répéter les mêmes choses. Il tendit la main et redressa la ficelle passée au rétroviseur. La breloque

en plastique qui y pendait représentait un demi-soleil jaune peint sur fond noir.

Plus tard, alors qu'il lisait *Les Papiers posthumes du Pickwick Club* assis sur le perron de derrière, s'interrompant souvent pour réfléchir et regarder les sveltes feuilles de maïs onduler au vent, il ne fut pas surpris d'entendre Master hausser la voix au salon. Master était toujours coléreux, ces jours-là.

« Et nos collègues des universités d'Ibadan, de Zaria et de Lagos ? Qui proteste à ce sujet ? Ils se sont tus quand des expatriés blancs encourageaient les émeutiers à tuer des Ibos. Tu serais avec eux si le hasard ne faisait pas que tu habites en pays ibo ! Quelle solidarité peux-tu avoir ? cria Master.

– Comment oses-tu dire que je n'ai pas de solidarité ! Dire que la sécession n'est pas le seul moyen de garantir la sécurité ne signifie pas que je ne suis pas solidaire ! » C'était Mlle Adebayo qui parlait.

« Tes cousins sont-ils morts ? Ton oncle est-il mort ? Tu vas retourner parmi les tiens à Lagos la semaine prochaine et personne ne te harcèlera sous prétexte que tu es yorouba. N'est-ce pas ton peuple qui tue les Ibos à Lagos ? Tes propres chefs n'ont-ils pas envoyé une délégation des leurs dans le Nord pour remercier les émirs d'épargner les Yoroubas ? Alors qu'est-ce que tu dis ? En quoi ton opinion est-elle pertinente ?

– Tu m'offenses, Odenigbo.

– La vérité est devenue une offense. »

Il y eut un silence, suivi du grincement de la porte d'entrée qui s'ouvrit puis claqua. Mlle Adebayo était partie. Ugwu se leva en entendant la voix d'Olanna.

« C'est inacceptable, Odenigbo ! Tu lui dois des excuses ! »

Il eut peur en l'entendant crier, car ça lui arrivait rarement, et la dernière fois qu'il l'avait entendue faire, c'était durant ces semaines brisées qui avaient précédé la naissance de Baby, quand M. Richard avait cessé de rendre visite et que tout semblait au bord de la noyade. Dans un premier temps, Ugwu n'entendit rien – peut-être qu'Olanna était partie, elle aussi – puis il entendit Okeoma qui lisait. Ugwu connaissait ce poème : *Si le soleil refuse de se lever, nous le ferons se lever*. La première fois qu'Okeoma l'avait lu, le jour où le *Renaissance* avait été rebaptisé le *Biafran Sun*, Ugwu l'avait écouté et s'était senti encouragé, notamment par son vers préféré : *Pots d'argile cuits avec ardeur, frais sous nos pieds quand nous grimperons*. Maintenant, pourtant, il lui donnait envie de pleurer. Il lui donnait la nostalgie de l'époque où Okeoma récitait des poèmes sur des gens qui contractaient des éruptions aux fesses en déféquant dans des seaux importés, de l'époque où Mlle Adebayo et Master criaient sans pour autant qu'elle finisse la soirée en claquant la porte, l'époque où il servait encore du

pépé-soupe. Maintenant, il ne servait que de la noix de kola.

Okeoma partit et Ugwu entendit la voix d'Olanna s'élever à nouveau.

« Il le faut, Odenigbo. Tu lui dois des excuses !

– La question n'est pas de savoir si je lui dois des excuses ou non, la question est de savoir si j'ai dit la vérité ou non », rétorqua Master. Olanna répondit quelque chose qu'Ugwu n'entendit pas puis Master reprit la parole d'une voix plus calme. « D'accord, *nkem*, je le ferai. »

Olanna entra dans la cuisine.

« Nous sortons, dit-elle. Viens fermer la porte.

– Oui, ma'ame. »

Après qu'ils furent partis dans la voiture de Master, Ugwu entendit frapper au carreau de la porte de derrière et alla voir qui c'était.

« Chinyere », dit-il, surpris. Elle ne venait jamais si tôt, et jamais non plus à la maison principale.

« Moi et ma madame et les enfants, nous partons demain matin pour le village. Je suis venue te dire : Porte-toi bien. *Ka o di*. »

Ugwu ne l'avait jamais entendue parler autant. Il ne savait pas trop quoi dire. Ils se regardèrent un moment.

« Bonne route », dit-il. Et il la regarda marcher jusqu'à la haie qui séparait les deux concessions et se faufiler en dessous. Elle ne surgirait plus à sa porte la nuit, ni ne s'allongerait sur le dos en écartant silencieusement les jambes, du moins pas de sitôt. Il sentit un poids étrange, écrasant, à l'intérieur de sa tête. Le changement déferlait sur lui, fonçait sur lui, sans qu'il puisse rien faire pour le ralentir.

Il s'assit et contempla la couverture des *Papiers posthumes du Pickwick Club*. Un calme serein émanait du jardin, des ondulations du manguier et de l'odeur vineuse des cajous mûrissantes. Il démentait ce qu'Ugwu voyait autour de lui. Ils recevaient de moins en moins de visites, à présent, et la nuit les rues du campus étaient fantomatiques, nimbées de la lumière perlée du silence et du vide. Eastern Shop avait fermé. La maîtresse de Chinyere et ses enfants n'étaient qu'une des nombreuses familles du campus à partir ; les domestiques achetaient d'énormes cartons au marché et les voitures quittaient les concessions le coffre enfoncé par leur lourd chargement. Mais Olanna et Master n'avaient pas emballé la moindre affaire. Ils disaient qu'il n'y aurait pas la guerre et que les gens paniquaient, tout simplement. Ugwu savait qu'on avait dit aux familles qu'elles pouvaient envoyer les femmes et les enfants au village natal, mais que les hommes ne pouvaient pas partir, car, si les hommes partaient, cela signifierait qu'ils paniquaient, or il n'y avait aucune raison de paniquer. « Aucune raison de s'inquiéter », voilà ce que disait souvent Master. « Aucune raison de s'inquiéter. » Le professeur Uzomaka, qui habitait en face de chez le docteur Okeke, avait été refoulé trois fois par les miliciens aux

grilles du campus. Ils le laissèrent passer le troisième jour après qu'il eut juré qu'il reviendrait, qu'il conduisait seulement sa famille à leur village natal parce que sa femme était très inquiète.

« Ugwuanyi ! »

Ugwu leva la tête et vit sa tante qui se dirigeait vers lui en provenance du jardin. Il se leva.

« Tantie ! Bonne arrivée.

– Je frappais à la porte d'entrée.

– Excuse-moi. Je n'ai pas entendu.

– Es-tu seul à la maison ? Où est ton maître ?

– Ils sont sortis. Ils ont emmené Baby avec eux. » Ugwu scruta le visage de sa tante. « Tantie, ça va bien ? »

Elle sourit :

« Ça va bien, *o di mma*. J'apporte un message de ton père. Ils vont donner la cérémonie du vin de palme d'Anulika samedi prochain.

– Eh ! Samedi prochain ?

– Il vaut mieux le faire maintenant, avant le début de la guerre, s'il y a la guerre.

– C'est vrai. » Ugwu détourna le regard, le porta vers le citronnier.

« Alors comme ça, Anulika se marie vraiment.

– Croyais-tu que tu allais épouser ta propre sœur ?

– Dieu m'en garde. »

Tantie tendit la main et lui pinça le bras :

« Regarde-toi, un homme est apparu. *Eh*, dans quelques années, ce sera ton tour. »

Ugwu sourit.

« Ce sera toi et ma mère qui me trouverez quelqu'un de bien quand le temps sera venu », dit-il avec une pudeur feinte. À quoi bon lui annoncer qu'Olanna lui avait dit qu'ils l'enverraient à l'université quand il aurait fini le lycée ? Il ne se marierait pas tant qu'il ne serait pas devenu comme Master, qu'il n'aurait pas passé des années à lire des livres.

« Je m'en vais, dit sa tante.

– Tu ne veux pas boire un peu d'eau ?

– *Je* ne peux pas rester. *Ngwanu*, laisse. Salue ton maître et donne-lui mon message. »

Avant même que sa tante soit partie, Ugwu imaginait déjà son arrivée pour la cérémonie. Cette fois, il tiendrait enfin Nnesinachi dans ses bras, nue et souple. La case de l'oncle Eze était un bon endroit où l'emmener, ou peut-être même le bosquet tranquille près de la rivière, à condition que les petits enfants ne les embêtent pas. Il espérait qu'elle ne serait pas silencieuse comme Chinyere ; il espérait qu'elle ferait les mêmes bruits que ceux qu'il entendait Olanna pousser quand il plaquait l'oreille à la porte de la chambre.

Ce soir-là, pendant qu'il préparait le dîner, une voix à la radio annonça calmement que le Nigeria allait lancer une opération de police pour ramener les rebelles du Biafra.

Ugwu était dans la cuisine avec Olanna, il épluchait des oignons en regardant le mouvement de son épaule tandis qu'elle remuait la sauce sur le feu. Les oignons lui donnaient l'impression d'être nettoyés, comme si les larmes qu'ils lui tiraient emportaient les impuretés. Il entendait la voix perçante de Baby, dans le salon, qui jouait avec Master. Il n'avait pas envie que l'un ou l'autre entre dans la cuisine. Ils détruiraient la magie de ce moment, la douce brûlure des oignons dans ses yeux, l'éclat de la peau d'Olanna. Elle parlait des Nordistes qui avaient été tués à Onitsha lors d'attaques de représailles. Il aimait la façon dont *attaques de représailles* sonnait dans sa bouche.

« C'est vraiment mal, dit-elle. Vraiment mal. Mais Son Excellence a bien géré la situation ; Dieu sait combien d'autres auraient été tués s'il n'avait pas fait renvoyer les soldats nordistes au Nord.

– Ojukwu est un grand homme.

– Oui, c'est vrai, mais nous sommes tous capables de nous infliger mutuellement les mêmes choses, en fait.

– Non, ma'ame. Nous ne sommes pas comme ces Haoussas. S'il y a eu des représailles meurtrières, c'est parce qu'ils nous y ont poussés. » Son *représailles meurtrières* ressemblait beaucoup au sien, il en était sûr.

Olanna secoua la tête, mais se tut quelques instants.

« Après la cérémonie du vin de ta sœur, nous irons passer quelque temps à Abba, vu que le campus est tellement vide, finit-elle par dire. Tu peux rester avec ta famille, si tu veux. Nous repasserons te chercher à notre retour ; nous ne nous absenterons pas plus d'un mois, au maximum. Nos soldats vont repousser les Nigériens en une semaine ou deux.

– Je viendrai avec vous et Master, ma'ame. »

Olanna sourit, comme si c'était ce qu'elle avait souhaité l'entendre dire.

« Cette sauce refuse d'épaissir », marmonna-t-elle. Puis elle lui raconta comment, la première fois qu'elle avait fait de la sauce, quand elle était jeune fille, elle s'était débrouillée pour réduire le fond de la casserole en une bouillie violette et carbonisée, mais que la sauce était très bonne quand même. Absorbé qu'il l'était par la voix d'Olanna, il n'entendit le bruit – *boum-boum-boum* – qui venait de loin, quelque part derrière les fenêtres – que lorsqu'elle cessa de remuer et leva la tête.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle. Tu entends, Ugwu ? Qu'est-ce que c'est ? »

Olanna lâcha la louche et courut au salon. Ugwu la suivit. Master était debout à la fenêtre, un exemplaire du *Biafran Sun* à la main, plié en deux.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Olanna, qui tira Baby contre elle. Odenigbo !

– Ils avancent, dit Master d'un ton calme. Je crois que nous devrions prévoir de partir aujourd'hui. » Alors Ugwu entendit un violent coup de klaxon, dehors. Soudain, il eut peur d'ouvrir la porte, et même de regarder par la fenêtre.

Master ouvrit la porte. La Morris Minor verte s'était garée si précipitamment qu'une roue dépassait de l'allée, écrasant les lys qui bordaient la pelouse ; quand l'homme sortit de sa voiture, Ugwu eut un choc en voyant qu'il ne portait qu'un maillot de corps et un pantalon. Et des pantoufles de bain, en plus !

« Évacuez maintenant ! Les fédéraux sont entrés dans Nsukka ! Nous évacuons maintenant ! Tout de suite ! Je fais le tour de toutes les maisons qui sont encore occupées. Évacuez maintenant ! »

Ce n'est que lorsqu'il eut fini de parler, grimpé dans sa voiture et repris la route en klaxonnant sans discontinuer qu'Ugwu le reconnut : M. Vincent Ikenna, le secrétaire général. Il était venu deux ou trois fois. Il buvait sa bière avec du Fanta.

« Rassemble quelques affaires, *nkem*, dit Master. Je vais vérifier le niveau d'eau. Ugwu, ferme la maison, vite ! N'oublie pas le Quartier des Domestiques.

– *Gini* ? Quelles affaires ? demanda Olanna. Qu'est-ce que je dois prendre ? »

Baby se mit à pleurer. Le bruit recommença, *boum-boum-boum*, plus proche et plus fort.

« Ce n'est pas pour longtemps, nous rentrerons bientôt. Prends juste quelques affaires, des vêtements. » Master esquaissa un geste vague avant d'attraper les clés de la voiture sur l'étagère.

« J'ai pas fini la sauce, dit Olanna.

– Mets-la dans la voiture », dit Master.

Olanna avait l'air sonnée ; elle enveloppa la marmite dans un torchon et l'emporta à la voiture. Au pas de course, Ugwu jeta des affaires dans des sacs : les jouets et vêtements de Baby, des biscuits du frigo, ses vêtements, ceux de Master, les robes et lappas d'Olanna. Si seulement il savait quoi prendre. Si seulement ce bruit ne semblait pas de plus en plus proche. Il lança les sacs sur la banquette arrière et fonda rabattre les lamelles des fenêtres et verrouiller les portes. Dehors, Master klaxonnait. Debout au milieu du salon, il se sentit pris de vertige. Il avait besoin d'uriner. Il courut à la cuisine et éteignit le feu. Master l'appelait en criant. Il retira les albums des étagères, les trois albums photos qu'Olanna avait constitués avec tant de soin, et

courut à la voiture. Il avait à peine claqué sa portière que Master démarrait. Les rues du campus étaient sinistres – désertes et silencieuses.

Aux grilles, des soldats biafrais faisaient signe aux voitures de passer. Ils étaient élégants dans leurs uniformes kaki, bottes luisantes, un demi-soleil jaune cousu sur la manche. Ugwu aurait bien aimé être parmi eux. Master agita la main et dit : « Bravo ! »

La poussière les entourait en tourbillonnant, comme une couverture brune transparente. La route principale était bondée : des femmes avec des caisses sur la tête et des bébés attachés dans le dos, des enfants pieds nus qui portaient des ballots de vêtements ou d'ignames et des cartons, des hommes qui poussaient des vélos. Ugwu se demanda pourquoi ils portaient des lampes-tempête allumées alors qu'il ne faisait pas encore noir. Il vit un petit enfant trébucher et tomber et sa mère se pencher et le relever en le tirant par la main, alors il pensa à son village, à ses petits cousins, à ses parents et à Anulika. Ils ne risquaient rien. Ils n'auraient pas à fuir, car leur village était trop isolé. Ce qui se passait là, ça voulait dire qu'il ne verrait pas Anulika se marier, voilà tout, qu'il ne serrerait pas Nnesinachi dans ses bras comme il l'avait prévu. Mais il reviendrait bientôt. Cette guerre ne durerait que le temps qu'il faudrait à l'armée biafraise pour gazer une bonne fois pour toutes les Nigériens. Il finirait par goûter la douceur de Nnesinachi, par caresser cette chair tendre.

Master roulait lentement à cause de la foule et des barrages, et plus lentement encore à l'arrivée à Milliken Hill. Le camion qui était devant eux portait l'inscription PERSONNE NE CONNAÎT DEMAIN en grosses lettres sur la carrosserie. Alors qu'il gravissait lentement la pente raide, un jeune homme en sauta et se mit à courir sur le côté, un bloc de bois entre les mains, prêt à le jeter derrière la roue arrière si jamais le camion partait à reculons.

Lorsqu'ils arrivèrent enfin à Abba, c'était le crépuscule ; le pare-brise était entièrement couvert de poussière ocre et Baby s'était endormie.

Richard fut surpris quand il entendit l'annonce que le gouvernement fédéral avait décidé d'une *opération de police pour ramener les rebelles à l'ordre*. Pas Kainene.

« C'est le pétrole, dit-elle. Ils ne peuvent pas nous lâcher facilement avec tout ce pétrole en jeu. Mais la guerre sera courte. Madu dit qu'Ojukwu a de grands projets. Il me suggère de faire don de devises étrangères au cabinet de guerre, comme ça, quand tout ça sera fini, je pourrai décrocher tous les contrats publics que je veux. »

Richard la dévisagea. Elle ne semblait pas comprendre que l'idée d'une guerre, courte ou non, dépassait complètement son entendement.

« Il vaut mieux que tu apportes tes affaires à Port Harcourt le temps qu'on repousse les Nigériens », reprit Kainene. Elle parcourait un journal en hochant la tête au son des Beatles, sur la chaîne stéréo, et donnait l'impression que tout ça était normal, que la guerre était la suite logique des événements et qu'apporter ses affaires de Nsukka était tout simplement dans l'ordre des choses.

« Oui, bien sûr », dit-il.

Le chauffeur de Kainene l'emmena. Des postes de contrôle avaient jailli un peu partout, pneus et planches cloutées placés en travers de la route, flanqués d'hommes et de femmes en chemises kaki, le visage vide d'expression, le maintien discipliné. Les deux premiers furent faciles à franchir. « Où allez-vous ? » demandaient-ils, avant de faire signe à la voiture de passer. Mais, aux abords d'Enugu, la défense civile avait barré la route avec des troncs d'arbres et de vieux bidons rouillés. Le chauffeur s'arrêta.

« Faites demi-tour ! Faites demi-tour ! » Un homme regarda avec curiosité par la vitre ; il tenait un long bout de bois soigneusement sculpté en forme de fusil.

« Bonjour, dit Richard. Je suis en route pour l'université de Nsukka, où je travaille. Mon boy est là-bas. Il faut que j'aille chercher mon manuscrit et quelques affaires personnelles.

– Faites demi-tour, monsieur. Nous allons bientôt repousser les vandales.

– Mais mon manuscrit, mes papiers et mon boy sont là-bas. Je n'ai rien emporté, vous comprenez. Je ne savais pas.

– Faites demi-tour, monsieur. C'est un ordre. C'est dangereux. Mais

bientôt, quand nous aurons repoussé les vandales, vous pourrez revenir.

– Mais vous devez comprendre. » Richard se pencha davantage en avant.

L'homme plissa les yeux tandis que le grand œil peint sur sa chemise, sous le mot *VIGILANCE*, semblait, lui, s'écarter.

« Qui me dit que vous n'êtes pas un agent du gouvernement nigérian ? C'est vous les Blancs qui avez permis à Gowon de tuer des femmes et des enfants innocents.

– *Abu m onye Biafra* », dit Richard.

L'homme rit, et Richard n'aurait su dire si c'était un rire bienveillant ou non.

« Eh ! Un Blanc qui dit qu'il est biafrais ! Où avez-vous appris à parler notre langue ?

– Avec ma femme.

– O. K, monsieur. Ne vous inquiétez pas pour vos affaires à Nsukka. Les routes seront dégagées dans quelques jours. »

Le chauffeur fit marche arrière et, tandis qu'il repartait dans la direction d'où ils étaient venus, Richard se retourna et regarda la rue barrée, jusqu'à la perdre de vue. Il repensa à la facilité avec laquelle ces mots ibos lui étaient sortis de la bouche. « Je suis biafrais. » Il ne savait pas pourquoi, mais il espérait que le chauffeur ne raconterait pas à Kainene qu'il avait dit ça. Il espérait aussi que le chauffeur ne raconterait pas à Kainene qu'il avait parlé d'elle comme étant sa femme.

Susan téléphona quelques jours plus tard. C'était la fin de la matinée et Kainene se trouvait à l'une de ses usines.

« Je ne savais pas que tu avais le numéro de Kainene », dit Richard. Susan rit.

« J'ai appris que Nsukka avait été évacuée et je savais que tu serais chez elle. Alors, comment vas-tu ? Tout va bien ?

– Oui.

– Tu n'as pas eu de problèmes pour évacuer, dis-moi ? demanda Susan. Tout va bien ?

– Tout va bien. » Il fut touché qu'elle s'inquiète pour lui.

« Bon. Alors quels sont tes projets ?

– Je vais rester ici pour le moment.

– C'est dangereux, Richard. Je ne vais pas rester plus d'une semaine encore. Ces gens-là ne se font jamais des guerres civilisées, hein ? Comment veux-tu appeler ça une guerre civile... » Susan se tut un instant. « J'ai appelé le British Council d'Enugu et je n'en croyais pas mes oreilles, là-bas nos compatriotes continuent à jouer au water-polo et à boire des cocktails à l'hôtel Presidential ! Il y a une guerre, bon

sang.

– Ce sera bientôt réglé.

– Réglé, tu parles ! Nigel part dans deux jours. Rien ne va rentrer dans l'ordre ; cette guerre va s'éterniser pendant des années. Regarde ce qui s'est passé au Congo. Ces gens-là n'ont aucune notion de la paix. Ils préféreraient se battre jusqu'au dernier... »

Richard raccrocha alors que Susan parlait encore, surpris par sa propre grossièreté. Une part de lui souhaitait pouvoir l'aider, jeter toutes les bouteilles d'alcool de son bar et balayer la paranoïa qui empoisonnait sa vie. Peut-être était-ce une bonne chose qu'elle parte. Il espérait qu'elle trouverait le bonheur, avec Nigel ou autrement. Il avait encore l'esprit occupé par Susan, espérant à moitié qu'elle rappelle et à moitié qu'elle s'abstienne, quand Kainene rentra. Elle l'embrassa sur les joues, les lèvres, le menton.

« Tu as passé la journée à te faire du souci pour Harrison et *Au temps des pots cordés* ? demanda-t-elle.

– Bien sûr que non », dit-il, mais ils savaient tous deux que c'était un mensonge.

« Ne t'inquiète pas pour Harrison. Il a dû faire ses valises et partir à son village.

– Oui, sans doute, dit Richard.

– Il a probablement emporté le manuscrit avec lui.

– Oui. » Il se souvint comment elle avait brûlé son premier véritable manuscrit, *Le Panier de mains*, et comment elle l'avait emmené au verger voir le tas de papier carbonisé sous son arbre préféré, en gardant tout du long le visage impassible – comment ensuite il n'avait pas éprouvé de la rancune ni de la colère, mais de l'espoir.

« Il y avait un autre rassemblement en ville aujourd'hui, au moins mille personnes à pied et beaucoup de voitures couvertes de feuillages verts, dit-elle. J'aimerais bien qu'ils s'en tiennent aux champs, au lieu de bloquer les grands axes. J'ai déjà fait des dons d'argent, je n'ai pas envie d'être immobilisée en plein cagnard rien que pour servir l'ambition d'Ojukwu.

– C'est pour une cause, Kainene, pas pour un homme.

– Oui, la cause de l'extorsion en douceur. Tu sais que les chauffeurs de taxi ne font plus payer les soldats ? Ils se vexent si un soldat offre de payer la course. Madu dit qu'il y a un groupe de femmes qui viennent à la caserne un jour sur deux, des femmes de tout un tas de petits villages paumés, et qui apportent des ignames, des plantains et des fruits aux soldats. Ce sont des gens qui eux-mêmes n'ont rien.

– Ce n'est pas de l'extorsion. C'est pour la cause.

– La cause, tu parles. » Kainene secoua la tête, mais elle avait l'air amusée. « Aujourd'hui, Madu m'a raconté que l'armée n'avait rien, absolument rien. Ils croyaient qu'Ojukwu avait des armes entassées

quelque part, vu comment il parle. “Aucune puissance d'Afrique Noire ne pourra nous battre !” Alors Madu et quelques-uns des officiers rentrés du Nord sont allés lui dire que nous n'avons pas d'armes, pas de troupes mobilisables et que nos hommes s'entraînent avec des fusils en bois, pour l'amour du ciel ! Ils voulaient qu'il leur ouvre son stock d'armes. Mais il s'est retourné contre eux en disant qu'ils complotaient de le renverser. Apparemment, il n'a pas d'armes du tout, et il compte vaincre le Nigeria avec ses poings. » Elle brandit le poing en souriant. « Mais je dois reconnaître qu'il est terriblement séduisant : rien que cette barbe... »

Richard ne dit rien. Brièvement, l'idée de se laisser pousser la barbe lui traversa l'esprit.

Olanna, appuyée à la balustrade de la terrasse d'Odenigbo à Abba, regardait le jardin. Près de la porte, Baby, à genoux dans le sable, jouait sous la surveillance d'Ugwu. Le vent bruissait dans les branches du goyavier. Olanna était fascinée par son écorce, décolorée et tachetée, qui faisait alterner le gris d'argile claire et l'ardoise foncé, ressemblant beaucoup en cela à la peau des enfants du village atteints de la maladie de *nlacha*. Ces enfants avaient été nombreux à venir dire « *nno nu*, bonne arrivée » le jour où ils avaient débarqué de Nsukka, et leurs parents, oncles et tantes étaient passés eux aussi, porteur de leurs bons vœux, avides de ragots sur l'évacuation. Olanna s'était senti de l'affection pour eux ; leur accueil l'avait rassurée. Son enthousiasme s'était même étendu à la mère d'Odenigbo. Elle se demandait maintenant pourquoi elle n'avait pas écarté Baby de cette grand-mère qui l'avait rejetée à la naissance et pourquoi elle-même ne s'était pas soustraite à l'étreinte de mama. Mais il y avait eu quelque chose de tellement obsédant, de tellement inachevé dans tout ce qui s'était passé ce jour-là – préparer la sauce avec Ugwu dans la cuisine, le départ si précipité qu'elle avait eu peur d'avoir laissé le gaz allumé, la foule sur la route, le bruit des bombardements – qu'elle avait accepté l'étreinte de mama sans sourciller, et la lui avait même rendue. Maintenant qu'elles étaient de nouveau sur un terrain d'entente poli, mama venait souvent voir Baby en passant par la porte en bois, dans le mur de terre qui séparait sa maison de celle d'Odenigbo. Parfois c'était Baby qui traversait pour aller la voir et courir après les chèvres qui gambadaient dans sa cour. Olanna ne savait jamais quel était le degré de propreté des morceaux de poisson ou de viande de chèvre séchés que Baby mâchouillait en revenant, mais elle essayait de ne pas y accorder d'importance, de même qu'elle essayait d'étouffer sa rancœur ; l'affection de mama pour Baby avait toujours été boiteuse, tiède, et il était trop tard pour qu'Olanna éprouve autre chose que de la rancœur.

Baby riait de quelque chose que lui disait Ugwu ; son rire clair, haut perché et innocent fit sourire Olanna. Baby se plaisait ici ; la vie était plus lente et plus simple. Comme leur cuisinière, leur grille-pain, leur cocotte-minute et leurs épices d'importation étaient restés à Nsukka, les repas étaient plus simples, eux aussi, et Ugwu avait plus de temps pour jouer avec elle.

« Mummy Ola ! cria Baby. Viens voir ! »

Olanna agita la main :

« Baby, c'est l'heure de ton bain. »

Elle regarda les silhouettes des manguiers du jardin d'à côté ; certains avaient des fruits qui pendaient comme de lourdes boucles d'oreilles. Les poules volaient se percher en caquetant dans le kolatier, où elles dormaient. Elle entendit des villageois échanger des salutations, de la même voix forte que les femmes du groupe de couture. Elle s'était jointe au groupe quinze jours plus tôt, à la mairie, où elles confectionnaient des maillots de corps et des serviettes pour les soldats. Elle leur en avait voulu au début parce que, lorsqu'elle essayait de parler des affaires qu'elle avait dû abandonner à Nsukka – ses livres, son piano, ses vêtements, sa vaisselle fine, ses perruques, sa machine à coudre Singer, la télévision –, elles l'ignoraient et changeaient de sujet. Maintenant elle avait compris que personne ne parlait des affaires laissées derrière soi. À la place, on parlait de l'effort de guerre. Un professeur avait fait don de sa bicyclette aux soldats, les cordonniers leur confectionnaient des bottes gratuitement et les paysans leur donnaient des ignames. Gagner la guerre. Il était difficile pour Olanna d'imaginer qu'une guerre se déroulait maintenant, que des balles tombaient sur la terre rouge de Nsukka tandis que les troupes biafraises repoussaient les vandales. Il lui était souvent difficile d'imaginer quelque chose de concret qui ne soit pas terni par le souvenir d'Arize, de tantie Ifeka et d'oncle Mbaezi, qui ne donne pas l'impression d'une vie vécue en sursis.

Elle envoya promener ses claquettes et traversa le jardin pieds nus, jusqu'à la case en sable de Baby.

« Très joli, Baby. Peut-être qu'elle sera encore debout demain, si les chèvres ne rentrent pas dans le jardin de bon matin. Maintenant, c'est l'heure du bain.

– Non, mummy Ola !

– Je crois qu'Ugwu va t'y porter tout de suite. » Olanna lança un coup d'œil à Ugwu.

« Non ! »

Ugwu prit Baby dans ses bras et courut vers la maison. Une des claquettes de Baby tomba par terre et ils s'arrêtèrent pour la ramasser ; Baby disait « Non ! » et riait tout à la fois. Olanna se demanda comment elle prendrait leur départ la semaine suivante pour Umuahia, à trois heures de route, où Odenigbo avait été affecté à la Direction générale de la Main-d'œuvre. Il avait espéré travailler à la Direction générale de la Recherche et de la Production, mais il y avait trop de gens surqualifiés pour trop peu de postes ; elle-même s'était entendu dire qu'il n'y avait de place pour elle à aucune des Directions générales. Elle enseignerait à l'école primaire, son effort de guerre à

elle. Les mots n'étaient pas dénués d'une certaine mélodie : effort de guerre, fort de guerre, fort de guerre. Elle espérait que le professeur Achara leur aurait trouvé un logement près d'autres universitaires pour que Baby ait des enfants comme il faut avec qui jouer.

Elle s'assit sur une des chaises basses en bois, qui étaient tellement inclinées qu'il fallait s'allonger pour appuyer le dos. C'était des chaises qu'elle ne voyait qu'au village, faites par des menuisiers locaux qui plantaient leurs panneaux poussiéreux aux coins des chemins de terre, le mot CARPENTER – menuisier – souvent orthographié de travers : capinter, capinta, carpentar. On ne pouvait pas s'asseoir le dos droit sur ces chaises ; elles présupposaient une vie de repos durement gagné, de soirées allongé dans la fraîcheur de l'air après une journée de travail aux champs. Peut-être présupposaient-elles, également, une vie d'ennui.

Il faisait nuit et les chauves-souris voletaient bruyamment quand Odenigbo rentra. Il passait ses journées dehors, enchaînant réunion sur réunion, toutes consacrées à la façon dont Abba pouvait participer à l'effort de guerre, dont Abba pouvait jouer un rôle essentiel dans la création de l'État du Biafra ; parfois elle voyait des hommes revenir des réunions, armés de faux fusils en bois. Elle regarda Odenigbo traverser la terrasse, la démarche sûre et agressive. Son homme. Quelquefois, quand elle le regardait, elle se sentait étreinte par une vive fierté de propriétaire.

« *Kedu* ? » demanda-t-il en se penchant pour lui embrasser les lèvres. Il scruta son visage attentivement, comme s'il devait le faire pour s'assurer qu'elle allait bien. Il le faisait depuis son retour de Kano. Il lui disait souvent que *l'expérience* l'avait changée et l'avait rendue beaucoup plus *ournée vers l'intérieur*. Il utilisait le mot *massacre* quand il en parlait avec ses amis, mais jamais avec elle. C'était comme si ce qui s'était passé à Kano était un massacre, mais ce qu'elle avait vu une expérience.

« Ça va, dit-elle. Tu ne rentres pas un peu tôt ?

– Nous avons fini de bonne heure parce qu'il va y avoir une réunion générale sur la place demain.

– Pourquoi ? demanda Olanna.

– Les Anciens ont décidé qu'il était temps. Toutes sortes de rumeurs imbéciles circulent sur l'évacuation prochaine d'Abba. Il y a même des ignorants qui prétendent que les troupes fédérales sont entrées dans Awka ! » Odenigbo rit et s'assit à côté d'Olanna. « Tu vas venir ?

– À la réunion ? » Elle n'y avait même pas pensé. « Je ne suis pas d'Abba.

– Tu pourrais l'être, si tu m'épousais. Tu devrais l'être. »

Elle le regarda :

« On est très bien comme on est.

– Nous sommes en guerre et si jamais il m'arrivait quelque chose, ce serait à ma mère de décider quoi faire de mon corps. C'est toi qui devrais le décider.

– Arrête, il ne va rien t'arriver.

– Bien sûr qu'il ne va rien m'arriver. Je veux juste que tu m'épouses. On devrait vraiment se marier. Ça n'a plus aucun sens. Ça n'en a jamais eu. »

Olanna observa une guêpe qui voletait aux abords du nid spongieux logé dans l'angle du mur. Ça avait eu un sens pour elle, cette décision de ne pas se marier, ce besoin de préserver ce qu'ils avaient en l'enveloppant dans un châle de différence. Mais l'ancien cadre qui correspondait à ses idéaux avait disparu maintenant qu'Arize, tantie Ifeka et oncle Mbaezi étaient pour toujours des visages figés dans son album photos. Maintenant que les balles tombaient sur Nsukka.

« Alors il faut que tu portes le vin à mon père, dit-elle.

– Est-ce un oui ? »

Une chauve-souris piqua et Olanna baissa la tête.

« Oui. C'est un oui », dit-elle.

Le lendemain matin, elle entendit le crieur public passer devant la maison en tambourinant sur un *ogene* sonore. « Une réunion de tout Abba se tiendra demain à seize heures place Amaeza ! » *Gom-gom-gom*. « Abba dit que tous les hommes et toutes les femmes doivent se présenter ! » *Gom-gom-gom*. « Si vous ne vous présentez pas, Abba vous infligera une amende ! »

« Je me demande si elles sont grosses, ces amendes », dit Olanna, qui regardait Odenigbo s'habiller. Il n'avait que les deux chemises et les deux pantalons qu'Ugwu avait emballés à la hâte et elle sourit en se disant qu'elle savait toujours ce qu'il allait mettre le matin avant même qu'il s'habille.

Ils étaient attablés devant leur petit déjeuner quand la Land Rover des parents d'Olanna pénétra dans la concession.

« Quel heureux hasard, dit Odenigbo. Je vais tout de suite parler à ton père. Nous pourrions célébrer le mariage ici la semaine prochaine. » Il souriait. Il y avait quelque chose d'enfantin chez lui depuis qu'elle avait dit oui sur la terrasse, une joie naïve qu'elle aurait bien aimé ressentir elle aussi.

« Tu sais que ce n'est pas comme ça que ça se passe, dit-elle. Il faut que tu ailles à Umunachi avec ta famille et que tu fasses les choses correctement.

– Bien sûr que je le sais. Je plaisantais. »

Olanna alla ouvrir, tout en se demandant pourquoi ses parents venaient. Ils leur avaient rendu visite pas plus tard que la semaine dernière, après tout, et elle n'était pas vraiment prête à subir un autre monologue de sa mère fébrile, ponctué par les hochements de tête de

son père debout près d'elle : S'il te plaît, viens chez nous à Umunnachi ; Kainene devrait quitter Port Harcourt tant qu'on ne sait pas si cette guerre s'installe ou se termine ; ce gardien yorouba que nous avons laissé à Lagos va piller la maison ; nous aurions vraiment dû prendre des dispositions pour rapporter toutes les voitures.

La Land Rover se gara sous le kolatier et la mère d'Olanna en sortit. Olanna vit avec un certain soulagement que son père n'était pas venu. Individuellement, ils étaient plus faciles à gérer.

« Bonne arrivée, maman, *nno*, dit Olanna en l'embrassant. Comment ça va ? »

Sa mère haussa les épaules en un geste censé signifier comme ci, comme ça. Elle portait un lappa de george rouge avec un chemisier rose et des chaussures plates, d'un noir brillant.

« Ça va bien. » Elle regarda autour d'elle, furtivement, comme elle l'avait fait la dernière fois avant de glisser une enveloppe d'argent dans la main d'Olanna. « Où est-il ?

– Odenigbo ? Il est à l'intérieur, il mange. »

La mère d'Olanna l'entraîna vers la terrasse et s'appuya contre un pilier. Elle ouvrit son sac à main, fit signe à Olanna d'y jeter un coup d'œil. L'intérieur rutilait de bijoux étincelants, de coraux, de métaux et pierres précieuses.

« Ah ! Ah ! Maman, pourquoi tout ça ?

– Je les emporte partout avec moi maintenant. Mes diamants sont dans mon soutien-gorge. » Elle chuchotait. « *Nne*, personne ne sait ce qui se passe. Nous entendons dire qu'Umunnachi est sur le point de tomber et que les fédéraux sont tout près.

– Les vandales ne sont pas tout près. Nos troupes les repoussent à Nsukka.

– Mais combien de temps ça leur prend de les repousser ? »

Olanna détestait la moue irritée de sa mère, sa façon de baisser la voix comme si ça pouvait exclure Odenigbo. Elle ne dirait pas à sa mère qu'ils avaient décidé de se marier. Pas pour le moment.

« De toute façon, reprit sa mère, ton père et moi avons arrêté nos plans. Nous avons payé quelqu'un qui nous conduira au Cameroun et qui de là nous mettra dans un avion à destination de Londres. Nous nous servirons de nos passeports nigériens ; les Camerounais ne nous feront pas de difficultés. Ça n'a pas été facile, mais c'est fait. Nous avons payé pour quatre places. » La mère d'Olanna tapota son foulard de tête, comme pour s'assurer qu'il était toujours là. « Ton père est parti à Port Harcourt pour le dire à Kainene. »

L'appel qu'elle lisait dans les yeux de sa mère fit pitié à Olanna. Sa mère savait qu'elle ne fuirait pas à Londres avec eux, et Kainene pas davantage. Mais ça lui ressemblait tellement d'essayer, de tenter cet effort de la dernière chance, bien intentionné mais voué à l'échec.

« Tu sais que je ne partirai pas, dit-elle doucement, prise d'une envie de tendre la main et de toucher la peau parfaite de sa mère. Mais vous devriez partir, papa et toi, si ça vous donne l'impression que vous serez plus en sécurité. Ne t'inquiète pas pour nous. Je vais rester avec Odenigbo et Baby. Nous partons à Umuahia dans quelques semaines pour qu'Odenigbo prenne son poste à la Direction générale. » Olanna se tut. Elle voulait ajouter qu'ils se marieraient à Umuahia, mais dit seulement : « Dès qu'ils auront repris Nsukka, nous y retournerons.

– Mais s'ils ne reprennent pas Nsukka ? Si cette guerre s'éternise ?

– Elle ne s'éternisera pas.

– Comment pourrais-je courir m'abriter en laissant mes enfants ? »

Mais Olanna savait qu'elle le pouvait et qu'elle le ferait.

« Ne t'inquiète pas pour nous, maman. »

Sa mère essuya ses yeux, pourtant secs, de la paume de sa main avant de sortir de son sac une enveloppe par avion.

« C'est une lettre de Mohammed. Quelqu'un l'a apportée à Umunnachi. Apparemment, il a appris que Nsukka avait été évacuée et il a cru que tu étais venue à Umunnachi. Excuse-moi, j'ai dû l'ouvrir pour vérifier qu'elle ne contenait rien de dangereux.

– Rien de dangereux ? demanda Olanna. *Gini* ? Qu'est-ce que tu racontes, maman ?

– Qui sait ? N'est-il pas l'ennemi, maintenant ? »

Olanna secoua la tête. Elle était contente que sa mère parte à l'étranger et qu'elle n'ait plus affaire à elle avant la fin de cette guerre. Elle voulait attendre que sa mère s'en aille pour lire la lettre, pour ne pas lui permettre de guetter l'expression de son visage, mais elle ne put se retenir de retirer tout de suite l'unique feuille de papier. L'écriture de Mohammed lui ressemblait : longue et patricienne, avec d'élégantes fioritures. Il voulait savoir si elle allait bien. Il lui donnait des numéros de téléphone où appeler si elle avait besoin d'aide. Il trouvait que la guerre était absurde et espérait qu'elle prendrait bientôt fin. Il l'aimait.

« Dieu merci, tu ne l'as pas épousé, dit la mère d'Olanna en la regardant replier la lettre. Tu imagines dans quelle situation tu serais maintenant ? *O di egwu* ! »

Olanna ne répondit pas. Sa mère partit peu après ; elle ne voulut pas entrer voir Odenigbo. « Tu peux toujours changer d'avis, *nne*, les quatre places sont payées », dit-elle en montant dans la voiture, son sac plein de bijoux serré contre elle. Olanna agita la main jusqu'à ce que la Land Rover franchisse les grilles de la concession.

Elle fut surprise par le nombre d'hommes et de femmes qu'il y avait à Abba, rassemblés sur la place pour la réunion, regroupés autour de l'*udala* séculaire. Odenigbo lui avait raconté que lorsqu'ils étaient

petits, les autres et lui, et qu'on les envoyait balayer la place du village, le matin, ils passaient en fait presque tout leur temps à se disputer les fruits d'*udala* tombés à terre. Ils ne pouvaient pas grimper à l'arbre ni cueillir les fruits parce que c'était tabou ; l'*udala* appartenait aux esprits. Elle leva les yeux vers l'arbre pendant que les anciens haranguaient la foule et imagina Odenigbo ici, petit garçon, les yeux levés comme elle dans l'espoir d'apercevoir la silhouette floue d'un esprit. Avait-il autant d'énergie que Baby ? Sans doute, peut-être même plus encore.

« Abba, *kwenu* ! » dit le *dibia* Nwafor Agbada, l'homme dont les sorts avaient la réputation d'être les plus puissants de la région.

« Yaa ! dit tout le monde.

– Abba, *kwezuenu* !

– Yaa !

– Abba n'a jamais été vaincu par personne. J'ai dit qu'Abba n'a jamais été vaincu. » Sa voix était forte. Il n'avait que quelques touffes cotonneuses de cheveux sur la tête et son bâton trembla quand il le planta dans le sol. « Nous ne cherchons pas la querelle, mais si votre querelle nous trouve, nous vous écraserons. Nous avons combattu Ukwulu et Ukpo et nous les avons achevés. Mon père ne m'a jamais parlé d'une guerre où nous ayons été vaincus et son père ne lui en avait jamais parlé non plus. Nous ne fuirons jamais notre patrie. Nos pères l'interdisent. Nous ne nous enfuirons jamais de notre terre ! »

La foule applaudit. Olanna aussi. Elle se souvint des rassemblements pour l'Indépendance à l'université ; les mouvements de masse lui donnaient toujours le sentiment d'être plus forte, la pensée que, ne serait-ce qu'un moment, tous ces gens étaient unis par une même possibilité.

Elle parla à Odenigbo de la lettre de Mohammed en revenant de la place du village, après la réunion.

« Il doit être tellement bouleversé par tout ça. Je n'arrive pas à imaginer ce qu'il ressent.

– Comment peux-tu dire ça ? » dit Odenigbo.

Elle ralentit le pas et se tourna vers lui, interloquée.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

– Ce qu'il y a, c'est que tu dis qu'un foutu Haoussa musulman est bouleversé ! Il est complice, totalement complice de tout ce qui est arrivé à notre peuple, alors comment peux-tu dire qu'il est bouleversé ?

– Tu plaisantes ?

– Si je plaisante ? Comment peux-tu parler comme ça après avoir vu ce qu'ils ont fait à Kano ? Peux-tu imaginer ce qui a dû arriver à Arize ? Ils violaient les femmes enceintes avant de les éventrer ! »

Olanna eut un mouvement de recul. Elle trébucha sur une pierre du

chemin. Elle n'arrivait pas à croire qu'il avait évoqué Arize aussi facilement, qu'il avait fait bon marché du souvenir d'Arize pour marquer un point par un argument fallacieux. La colère lui figea les entrailles. Elle pressa le pas, dépassa Odenigbo et, lorsqu'elle arriva à la maison, elle s'allongea dans la chambre d'amis et ne fut pas surprise que la chape noire plonge sur elle. Elle lutta pour la repousser, pour respirer, puis resta inerte sur le lit, épuisée. Le lendemain, elle n'adressa pas la parole à Odenigbo. Ni le surlendemain. Et lorsque le cousin de sa mère, oncle Osita, vint d'Umunachi pour lui dire qu'elle était convoquée à une réunion à la concession de son grand-père, elle n'en parla pas à Odenigbo. Elle demanda simplement à Ugwu de préparer Baby et, une fois Odenigbo parti pour une réunion, elle se mit en route avec eux dans sa voiture.

Elle repensa à la façon dont Odenigbo avait dit « Excuse-moi, excuse-moi », avec une pointe d'impatience, comme s'il avait le sentiment d'avoir droit à son indulgence. Il devait penser que, si elle avait pu pardonner ce qui s'était passé aux alentours de la naissance de Baby, elle pouvait pardonner n'importe quoi. Et cela l'offensait. Peut-être était-ce pour cette raison qu'elle ne lui avait pas dit qu'elle allait à Umunnachi. Ou peut-être était-ce parce qu'elle savait pourquoi elle était convoquée à Umunnachi et qu'elle ne voulait pas en parler avec Odenigbo.

Elle roulait par les chemins de terre cahoteux bordés de hautes herbes en songeant que c'était intéressant que les villageois puissent vous dire quelque chose comme *Umunachi te convoque*, comme si Umunnachi était une personne et non une ville. Il pleuvait. Les routes étaient marécageuses. Au passage, elle jeta un coup d'œil à l'imposante maison de campagne de deux étages de ses parents ; ils devaient être au Cameroun, à présent, ou peut-être déjà à Londres ou à Paris, lisant les journaux pour savoir ce qui se passait au pays. Elle se gara devant la maison de son grand-père, près de la palissade de chaume. Ses pneus dérapèrent un peu sur la terre bosselée. Une fois Baby et Ugwu descendus de voiture, elle resta un moment sans bouger, à regarder les gouttes de pluie couler sur le pare-brise. Elle avait la poitrine serrée et besoin d'un petit moment pour la libérer en respirant lentement, pour se libérer elle-même afin de pouvoir répondre aux questions que lui poseraient les anciens à la réunion. Ils seraient doux et respectueux du protocole, tous rassemblés dans le salon qui sentait le renfermé : ses vieux oncles et grands-oncles, leurs épouses, quelques cousins et peut-être un bébé attaché dans le dos de quelqu'un.

Elle parlerait d'une voix claire et garderait les yeux baissés vers les traits de craie blanche qui couvraient le sol, parfois estompés par les années, pour certains des lignes droites, simples, pour d'autres des courbes compliquées, pour d'autres encore des initiales sans fioritures.

Enfant, elle regardait son grand-père offrir le morceau de *nzu* à ses invités et elle suivait tous les gestes des hommes quand ils dessinaient sur le sol et des femmes quand elles s'en barbouillaient le visage et parfois même en grignotaient un bout. Une fois, profitant que son grand-père fût sorti, Olanna avait mâché elle aussi le morceau de craie et elle se souvenait encore du goût épais de la potasse.

Son grand-père, Nweke Udene, aurait dirigé cette réunion s'il était encore en vie. Mais Nwafor Isaiah la dirigerait ; c'était lui, à présent, le doyen de leur *umunna*. Il dirait : « D'autres sont rentrés et nous avons gardé les yeux sur la route pour guetter notre fils Mbaezi et notre femme Ifeka et notre fille Arize ainsi que notre beau-fils d'Ogidi. Nous avons attendu et attendu et nous ne les avons pas vus. De nombreux mois ont passé et les yeux nous font mal à force d'être rivés sur la route. Nous t'avons demandé de venir aujourd'hui et de nous dire ce que tu sais. Umunnachi demande des nouvelles de tous ses enfants qui ne sont pas rentrés du Nord. Tu étais là-bas, notre fille. Ce que tu nous diras, nous le dirons à Umunnachi. »

Ça s'était passé ainsi, dans les grandes lignes. La seule chose qu'Olanna n'avait pas prévue, c'était que mama Dozie, la sœur de tantie Ifeka, hausse la voix. C'était une forte femme, dont on racontait qu'elle avait un jour battu papa Dozie, le jour où il avait laissé seul leur enfant malade pour aller rendre visite à sa maîtresse. Mama Dozie, quant à elle, cueillait des cocoyams dans l'*agu*. L'enfant avait failli mourir. Mama Dozie, racontait-on, avait menacé de couper d'abord le pénis de papa Dozie et de l'étrangler ensuite, si l'enfant mourait.

« Ne mens pas, Olanna Ozobia, *i sikwana asi* ! cria mama Dozie. Que la varicelle te tombe dessus si tu mens. Qui t'a dit que c'était le corps de ma sœur que tu avais vu ? Qui t'a dit ? Ne mens pas, là. Le choléra t'emportera. »

Son fils Dozie l'éloigna. Il avait tellement grandi, Dozie, depuis la dernière fois qu'Olanna l'avait vu, deux ans plus tôt. Il tenait fermement sa mère et elle essayait de l'écartier, comme pour avoir la permission de rouer Olanna de coups, et Olanna aurait voulu qu'il la laisse faire. Elle voulait que mama Dozie la frappe et la gifle si ça pouvait lui faire du bien, si ça pouvait transformer en mensonge tout ce qu'elle venait de dire aux membres de sa famille étendue rassemblés dans cette pièce. Elle aurait aimé qu'Odinchezo et Ekene crient, eux aussi, et qu'ils lui reprochent d'être encore en vie et non pas morte comme leur sœur, leurs parents et leur beau-frère. Elle aurait aimé qu'ils ne restent pas assis calmement, les yeux baissés comme souvent les hommes en deuil, qu'ils ne lui disent pas ensuite qu'ils étaient heureux qu'elle n'ait pas vu le corps d'Arize, car tout le monde savait ce que ces monstres faisaient aux femmes enceintes.

Odinchezo détacha une grande feuille d'ede et la lui donna pour qu'elle s'en fasse un parapluie de fortune. Mais Olanna ne la tint pas au-dessus de sa tête quand elle courut à sa voiture. Elle prit son temps pour ouvrir la portière et laissa la pluie couler sur ses cheveux tressés, devant ses yeux et le long de ses joues. Elle était frappée par la vitesse à laquelle la réunion s'était déroulée, par le peu de temps qu'il avait fallu pour confirmer la mort de quatre membres de sa famille. Elle avait donné aux survivants le droit de prendre le deuil et de s'habiller en noir, de recevoir des visiteurs qui entreraient en disant « *Ndo nu* ». Elle leur avait donné le droit de continuer leur chemin après le deuil et de considérer Arize, son mari et ses parents comme partis pour toujours. Le lourd poids de quatre enterrements silencieux pesait sur sa tête, des enterrements qui reposaient non sur des corps physiques mais sur ses paroles. Et elle se demandait si elle ne s'était pas trompée, si elle n'avait pas imaginé, peut-être, les corps qui gisaient dans la poussière, des corps si nombreux dans la cour qu'y repenser fit aussitôt monter le sel à sa bouche. Lorsqu'elle finit par ouvrir la portière et qu'Ugwu et Baby eurent sauté à l'intérieur, elle resta un moment assise sans bouger, consciente qu'Ugwu l'observait avec inquiétude et que Baby s'endormait presque.

« Voulez-vous que je vous apporte de l'eau à boire ? » demanda Ugwu.

Olanna secoua la tête. Il savait, bien sûr, qu'elle ne voulait pas d'eau. Il voulait qu'elle s'arrache à son état de transe pour démarrer la voiture et les reconduire à Abba.

Ugwu fut le premier à voir les gens amassés sur le chemin de terre qui traversait Abba. Ils tramaient des chèvres derrière eux, portaient des ignames et des caisses sur la tête, des poulets et des nattes roulées sous le bras, des lampes-tempête à la main. Les enfants portaient de petites cuvettes ou tiraient d'autres enfants plus petits qu'eux. Ugwu les regarda passer, certains se taisaient, d'autres parlaient fort ; beaucoup d'entre eux, il le savait, ignoraient où ils allaient.

Master rentra tôt de réunion, ce soir-là.

« Nous partirons demain pour Umuahia, dit-il. Nous serions allés à Umuahia, de toute façon. Nous partons juste une ou deux semaines plus tôt. »

Il parlait trop vite, regardait dans le vide. Ugwu se demanda si c'était parce qu'il refusait d'admettre que son village natal allait tomber, ou parce que Olanna ne lui adressait plus la parole. Ugwu ne savait pas ce qui s'était passé entre eux, mais ce qui était sûr, c'est que c'était arrivé après la réunion sur la place du village. Olanna était arrivée à la maison étrangement silencieuse. Elle parlait machinalement. Elle ne riait pas. Elle le laissait prendre toutes les décisions concernant la nourriture et Baby, et passait le plus clair de son temps assise sur la chaise inclinée de la terrasse. Une fois, il la vit s'approcher du goyavier et se mettre à caresser le tronc, et il décida qu'il irait l'en détacher dans une minute, avant que les voisins ne disent qu'elle perdait la tête. Mais elle ne resta pas longtemps. Elle fit demi-tour calmement et revint s'asseoir sur la terrasse.

Elle semblait tout aussi calme, à présent.

« S'il te plaît, dit-elle, emballe nos vêtements et de la nourriture pour demain, Ugwu.

– Oui, ma'ame. »

Il emballa leurs affaires rapidement – ils n'en avaient pas tant que ça, de toute façon, ce n'était pas comme à Nsukka où il avait été tellement paralysé par la multitude de choix possibles qu'il avait emporté très peu de choses. Il chargea la voiture le lendemain matin de bonne heure, puis fit le tour de la maison pour s'assurer qu'il n'avait rien oublié. Olanna avait déjà emballé les albums. Elle avait donné son bain à Baby. Ils attendirent debout près de la voiture que Master vérifie les niveaux d'huile et d'eau. Les gens, sur la route, passaient en groupes compacts.

La porte en bois du mur de terre, derrière la maison, s'ouvrit en grinçant et Aniekwena entra dans la concession. C'était le cousin de Master. Ugwu détestait le pli sournois de sa bouche ; il leur rendait toujours visite à l'heure des repas, puis il s'exclamait « Oh ! Oh ! » avec une surprise exagérée quand Olanna le priait de se joindre à eux pour « porter la main à la bouche ». Là, il avait l'air sombre. Derrière lui se tenait la mère de Master.

« Nous sommes prêts à partir, Odenigbo, mais ta mère a refusé de faire ses bagages et de venir », dit Aniekwena.

Master referma le capot.

« Marna, je croyais qu'on avait convenu que tu irais à Uke.

– *Ekwuzikwananu nofu !* Ne dis pas ça ! Tu m'as dit que nous devions fuir et qu'il valait mieux que j'aille à Uke. Mais m'as-tu entendue dire que j'étais d'accord ? Est-ce que je t'ai dit “oh” ?

– Alors tu veux venir à Umahia avec nous ? » demanda Master.

Mama regarda la voiture, pleine à craquer.

« Mais pourquoi fuyez-vous ? Où fuyez-vous ? Est-ce que vous entendez des fusils ?

– Les gens fuient Abagana et Ukpò, ce qui signifie que les soldats haoussas sont proches et qu'ils vont bientôt entrer dans Abba.

– N'as-tu pas entendu notre *dibia* dire qu'Abba n'avait jamais été conquis ? Et je devrais me sauver de ma propre maison ? Pour fuir quoi ? *Alu melu !* Sais-tu que ton père doit nous maudire maintenant ?

– Mama, tu ne peux pas rester ici. Il n'y aura plus personne à Abba. »

Elle leva la tête et plissa les yeux d'un air concentré, comme si chercher une cosse mûre sur le kolatier était plus important que ce que disait Master.

Olanna ouvrit la portière et demanda à Baby de monter à l'arrière.

« Les nouvelles ne sont pas bonnes. Les soldats haoussas sont proches, dit Aniekwena. Je pars à Uke. Faites-nous prévenir quand vous serez arrivés à Umuahia. » Il tourna les talons et s'éloigna.

« Mama ! cria Master. Va chercher tes affaires tout de suite ! »

Mama continua d'examiner le kolatier.

« Je vais rester surveiller la maison. Une fois que vous aurez tous fui, vous reviendrez. Je serai là à vous attendre. Pour fuir qui, je devrais me sauver de ma propre maison, *gbò* ? »

« Ce serait peut-être une meilleure idée de lui parler doucement au lieu de hausser la voix », dit Olanna en anglais. Elle s'exprimait froidement, en articulant avec raideur. Ugwu ne l'avait jamais entendue parler comme ça à Master, sauf durant les mois qui avaient précédé la naissance de Baby.

La mère de Master les regardait avec méfiance, comme si elle était sûre qu'Olanna venait de l'insulter en anglais.

« Mama, tu ne veux pas venir avec nous ? demanda Master. *Biko*. S'il te plaît, viens avec nous.

– Donne-moi la clé de ta maison. J'aurai peut-être besoin de quelque chose de là-bas. »

Master la regarda longuement, sans un mot, puis lui tendit un trousseau de clés.

« S'il te plaît, viens avec nous », dit-il à nouveau, mais elle ne répondit pas et noua le trousseau à un coin de son lappa.

Master monta en voiture. En s'éloignant, il se retourna sans cesse pour regarder sa mère, peut-être pour voir si elle allait changer d'avis et courir après Aniekwena ou lui faire signe de s'arrêter. Mais elle n'en fit rien. Elle resta plantée là, sans agiter la main. Ugwu la regarda, lui aussi, jusqu'à ce qu'ils s'engagent dans le chemin de terre. Comment pouvait-elle rester toute seule, sans une famille qui l'entoure ? Si tout le monde à Abba s'en allait, comment mangerait-elle, puisqu'il n'y aurait plus de marché ?

Olanna toucha l'épaule de Master.

« Ne t'inquiète pas pour elle. Même si elles passent à Abba, les troupes fédérales ne s'attarderont pas à Abba.

– Oui », dit Master. Il se pencha et l'embrassa sur les lèvres, et Ugwu éprouva un vif soulagement qu'ils se reparlent normalement. Le flot de réfugiés qui passaient devant eux s'amenuisait.

« Le professeur Achara nous a trouvé une maison à Umuahia, reprit Master, d'une voix trop forte, trop enthousiaste. Certains vieux amis sont déjà là-bas, et bientôt tout sera rentré dans l'ordre. Tout sera parfaitement normal ! »

Comme Olanna gardait le silence, Ugwu dit :

« Oui, patron. »

La maison n'avait rien de normal. Le toit de chaume et les murs nus et fissurés dérangeaient Ugwu, mais pas autant que les profondes latrines de la cabane, avec leur plaque de zinc rouillée posée en travers pour tenir les mouches à distance. Elles terrifiaient Baby. La première fois qu'elle dut s'en servir, Ugwu la tint pendant qu'Olanna l'amadouait. Baby pleura toutes les larmes de son corps. Elle cria souvent dans les jours qui suivirent, comme si elle se rendait compte elle aussi que la maison était indigne de Master, que la concession était hideuse, avec son herbe rabougrie et ses parpaings empilés dans les coins, que les maisons des voisins étaient trop proches, si proches qu'on sentait l'odeur de leur cuisine grasse et qu'on entendait leurs enfants braillards. Ugwu était convaincu que Master s'était fait embobiner par le professeur Achara pour la location de la maison ; il y avait de la ruse dans les yeux exorbités de cet homme. De plus, sa

maison à lui, au bout de la rue, était grande et peinte d'un blanc impeccable.

« Ce n'est pas une bonne maison, ma'ame », dit Ugwu.

Cela fit rire Olanna.

« Regarde-toi, dit-elle. Tu ne sais pas que beaucoup de gens partagent des maisons, maintenant ? La pénurie est grave. Et nous, nous avons deux chambres, une cuisine, un salon *et* une salle à manger. Nous avons de la chance de connaître un autochtone d'Umuahia. »

Ugwu n'ajouta rien. Il regrettait qu'elle s'accommode aussi facilement de la situation.

« Nous avons décidé de célébrer le mariage le mois prochain, lui dit-elle quelques jours plus tard. Ce sera un très petit mariage et nous donnerons la réception ici. »

Ugwu en fut atterré. Pour leur mariage, il avait imaginé la perfection, la maison de Nsukka joyeusement décorée, la nappe blanche, impeccable, chargée de plats. Il valait mieux attendre la fin de la guerre, au lieu de célébrer leur mariage dans cette maison aux pièces sinistres et à la cuisine qui sentait le mois.

Même Master n'avait pas l'air gêné par la maison. Il rentrait de la Direction générale le soir et s'asseyait dehors, écoutait Radio Biafra et la BBC avec contentement, comme si le sol de la terrasse n'était pas incrusté de boue, comme si le banc de bois nu valait le canapé et les coussins de Nsukka. Au fil des semaines, ses amis reprirent leurs visites. Parfois Master allait avec eux au Rising Sun Bar, au bout de la rue. D'autres fois ils s'asseyaient tous sur la terrasse et discutaient. Ces visites permettaient à Ugwu de fermer les yeux sur les indignités de la maison. Il ne servait plus de pépé-soupe ni de boissons, mais il pouvait écouter les modulations régulières de leurs voix, les rires, les chants, les cris de Master. La vie n'était pas loin de ressembler à ce qu'elle avait été à Nsukka avant la sécession ; l'espoir bouillonnait à nouveau.

Ugwu aimait bien Special Julius, aux tuniques à paillettes longues jusqu'au genou, qui était fournisseur de l'armée et qui apportait des caisses de bière Golden Guinea, des bouteilles de whisky White Horse et, parfois, de l'essence dans un jerrycan noir ; c'était également Special Julius qui avait suggéré à Master de camoufler sa voiture en couvrant le toit de palmes et en badigeonnant les phares de coaltar.

« Il est très peu probable que nous subissions des raids aériens, mais la vigilance doit être notre mot d'ordre ! » avait dit Master, le pinceau à la main. Un peu de goudron avait coulé sur les ailes, gâchant le bleu, et plus tard, une fois Master rentré dans la maison, Ugwu l'avait essuyé soigneusement, jusqu'à ce que la pâte noire ne recouvre que les phares.

L'invité préféré d'Ugwu, cependant, c'était le professeur Ekwenugo.

Il était membre du Groupe des Sciences. L'index de son petit doigt était si long et effilé qu'on aurait dit un fin poignard, et il le lissait quand il parlait de ce que ses collègues et lui fabriquaient : des mines terrestres à fort impact appelées *ogbunigwe*, du liquide de freins à base d'huile de noix de coco, des moteurs de voitures à base de ferraille, des blindés, des grenades. Les autres applaudissaient chaque fois qu'il faisait une annonce et Ugwu aussi, depuis son tabouret dans la cuisine. L'annonce par le professeur Ekwenugo de la première roquette biafraise suscita la plus grande salve d'applaudissements.

« Nous l'avons lancée cette après-midi, cette après-midi même, dit-il en caressant son ongle. Notre propre roquette faite maison. Mes frères, nous sommes en marche.

– Nous sommes un pays de génies ! dit Special Julius sans s'adresser à personne en particulier. Le Biafra est la terre du génie !

– La terre du génie ! » répéta Olanna, le visage pris dans cette phase délicate entre le sourire et le rire.

Les applaudissements cédèrent bientôt la place aux chants.

So-lidarité pour toujours !

So-lidarité pour toujours !

Notre république vaincra !

Ugwu se joignit aux chants et regretta, une fois de plus, de ne pas pouvoir entrer dans la Ligue de Défense Civile ou la Milice, qui ratissaient la brousse pour dénicher les Nigériens qui s'y cachaient. Les bulletins de guerre étaient devenus les temps forts de sa journée, les tambours rapides, la voix superbe qui disait :

*La vigilance éternelle est le prix de la liberté ! Ici Radio Biafra
Enugu ! Voici le bulletin de guerre quotidien !*

Après les nouvelles prestigieuses – les troupes biafraises débûsquaient les derniers vestiges de l'ennemi, les pertes nigérianes étaient élevées, les opérations de nettoyage se concluaient – il fantasmait qu'il entrerait dans l'armée. Il serait comme ces recrues qui arrivaient au camp d'entraînement – escortées de leurs proches et admirateurs qui les acclamaient – et ressortaient les yeux brillants, vêtues d'un magnifique uniforme raide d'amidon, un demi-soleil jaune scintillant sur la manche.

Il rêvait de jouer un rôle, d'agir. De gagner la guerre. Aussi, quand la nouvelle que le Biafra avait pris le Centre-Ouest et que les troupes biafraises marchaient sur Lagos arriva par la radio, il ressentit un étrange mélange de soulagement et de déception. Ils avaient remporté

la victoire et il était impatient de rentrer à la maison d'Odim Street, d'être près de sa famille, de voir Nnesinachi. Pourtant, la guerre semblait avoir fini trop vite et il n'y avait pas contribué. Special Julius apporta une bouteille de whisky et les invités, éméchés, chantèrent et crièrent la puissance du Biafra, la stupidité des Nigériens, l'idiotie des journalistes de la BBC.

« Regardez leurs sales bouches anglaises. "Étonnante offensive du Biafra", tu parles !

– Ils sont surpris parce que les armes qu'Harold Wilson a données à ces éleveurs de bétail musulmans ne nous ont pas exterminés aussi vite qu'ils l'espéraient !

– C'est à la Russie que tu devrais t'en prendre, pas à la Grande-Bretagne.

– À la Grande-Bretagne, sans l'ombre d'un doute. Nos gars nous ont apporté des cartouches d'obus en provenance du secteur de Nsukka pour que nous les analysions. Toutes sans exception portaient l'inscription MINISTÈRE DE LA GUERRE DU ROYAUME-UNI.

– Et nous interceptons tout le temps des accents britanniques dans leurs messages radio.

– La Grande-Bretagne et la Russie, alors. Cette alliance abominable ne l'emportera pas. »

Les voix grimpèrent de plus en plus et Ugwu cessa d'écouter. Il se leva, sortit par l'arrière et s'assit sur la pile de parpaings qui jouxtait la maison. Quelques gamins de la Brigade des Garçons Biafrais s'entraînaient dans la rue avec des bâtons en forme de fusil, faisaient des sauts de grenouille, se lançaient des *capitaine* ! et des *adjudant-major* ! de leurs voix haut perchées.

Une colporteuse passa sans se presser devant lui, un plateau sur la tête.

« Achetez du *garri* ! Achetez du *garri* ! »

Elle s'arrêta quand une jeune femme de la maison d'en face l'appela. Elles marchandèrent un moment, puis la jeune femme cria :

« Si vous voulez voler les gens, faites-le. Mais ne dites pas que vous vendez du *garri*, à ce tarif. »

La colporteuse souffla entre les dents et repartit.

Ugwu connaissait la jeune femme. Il l'avait remarquée, au départ, à cause de la rondeur parfaite de ses fesses qui roulaient en rythme, d'un côté à l'autre, quand elle marchait. Elle s'appelait Eberechi. Il avait entendu les voisins parler d'elle ; l'histoire voulait que ses parents l'aient donnée à un officier de passage, comme on donne une noix de kola à un invité. Ils avaient frappé à la porte de l'officier la nuit, avaient ouvert et l'avaient poussée doucement dans la chambre. Le lendemain matin, l'officier tout souriant avait remercié les parents tout souriants, devant Eberechi qui ne disait rien.

Ugwu la regarda rentrer dans la maison et se demanda quel effet ça lui avait fait d'être offerte à un inconnu et ce qui s'était passé une fois qu'on l'avait poussée à l'intérieur de cette chambre, à qui la faute revenait davantage, à ses parents ou à l'officier. Il ne voulait pas trop réfléchir à cette question de la faute, cela étant, car ça lui rappellerait Master et Olanna pendant les semaines qui avaient précédé la naissance de Baby, des semaines qu'il préférait oublier.

Master trouva un chasseur de pluie le jour du mariage. Le vieil homme arriva de bonne heure et creusa une fosse peu profonde derrière la maison, y fit un grand feu puis s'assit au beau milieu de la fumée bleutée et se mit à nourrir les flammes avec des feuilles mortes.

« Il ne pleuvra pas, il ne se passera rien tant que le mariage ne sera pas fini », dit-il quand Ugwu lui apporta une assiette de viande et de riz.

Ugwu sentit dans son haleine l'odeur âpre du gin. Il retourna à l'intérieur pour que la fumée n'imbibe pas sa chemise soigneusement repassée. Odinchozo et Ekene, les cousins d'Olanna, en uniformes de miliciens, s'étaient installés sur la terrasse. Le photographe tripotait son appareil. Certains invités étaient au salon, bavardaient et riaient en attendant Olanna et, de temps à autre, quelqu'un allait déposer un objet – une casserole, un tabouret, un ventilateur électrique – sur la pile de cadeaux.

Ugwu frappa à la porte d'Olanna et ouvrit.

« Le professeur Achara est prêt à vous emmener à l'église, ma'ame, dit-il.

– D'accord. » Olanna détacha les yeux du miroir. « Où est Baby ? Elle n'est pas sortie jouer, dis-moi ? Je ne veux pas de terre sur cette robe.

– Elle est au salon. »

Olanna était assise devant un miroir de guingois. Ses cheveux étaient relevés, dégageant entièrement son visage parfaitement lisse et rayonnant. Ugwu ne l'avait jamais vue aussi belle, pourtant il y avait une réticence triste dans la façon dont elle tapotait le petit chapeau rose et ivoire placé sur le côté de sa tête pour s'assurer que les épingles tenaient bien.

« Nous ferons la cérémonie du vin plus tard, quand nos troupes auront repris Umunnachi, dit-elle, comme si Ugwu ne le savait pas.

– Oui, ma'ame.

– J'ai envoyé un message à Kainene à Port Harcourt. Elle ne viendra pas, mais je voulais qu'elle sache. »

Ugwu marqua une pause.

« Ils attendent, ma'ame. »

Olanna se leva et inspecta sa tenue. Elle passa la main sur le côté de

sa robe rose et ivoire, qui était évasée à partir de la taille et s'arrêtait juste en dessous du genou.

« Les coutures sont tellement irrégulières. Arize aurait pu faire mieux. »

Ugwu ne dit rien. Si seulement il pouvait tendre la main et tirer sur ses lèvres pour décoller ce sourire triste de son visage. Si seulement il suffisait de si peu.

Le professeur Achara frappa à la porte entrouverte.

« Olanna ? Vous êtes prête ? Il paraît qu'Odenigbo et Special Julius sont déjà à l'église.

– Je suis prête, entrez, s'il vous plaît, dit Olanna. Vous avez apporté les fleurs ? »

Le professeur Achara lui tendit un bouquet de fleurs en plastique multicolores. Olanna eut un mouvement de recul.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? Je voulais des fleurs fraîches, Emeka.

– Mais personne ne fait pousser de fleurs à Umuahia, dit le professeur Achara en riant. Les gens d'ici cultivent ce qu'ils peuvent manger.

– Alors je n'aurai pas de bouquet », dit Olanna.

Il y eut un moment de flottement où aucun des deux ne sut que faire des fleurs en plastique : Olanna les tendait vaguement, Achara les touchait sans les attraper. Pour finir il les reprit en disant : « Voyons si nous ne pouvons pas trouver autre chose », et quitta la pièce.

Le mariage fut simple. Olanna n'avait pas de bouquet. L'église catholique de St Sebastian était petite et à moitié remplie seulement par les amis qui étaient venus. Ugwu ne remarqua guère qui était présent, cela dit, parce que, les yeux rivés sur la nappe d'autel blanche, un peu miteuse, il imagina qu'il se mariait. Au début, sa jeune épouse était Olanna, puis elle se transforma en Nnesinachi, et puis en Eberechi aux fesses parfaitement rondes, toutes dans la même robe rose et ivoire avec le minuscule chapeau assorti.

Ce fut la vue d'Okeoma, à leur retour à la maison, qui tira Ugwu de son monde imaginaire. Okeoma n'était plus du tout comme dans les souvenirs d'Ugwu : les cheveux indisciplinés et la chemise chiffonnée avaient disparu. Son uniforme militaire cintré le faisait paraître plus droit, plus mince, et sa manche s'ornait d'une tête de mort à côté du demi-soleil jaune. Master et Olanna l'embrassèrent à plusieurs reprises. Ugwu avait envie de l'embrasser, lui aussi, parce que le visage riant d'Okeoma ramenait le passé avec une telle force que, l'espace d'un instant, Ugwu eut l'impression que la pièce voilée par la fumée du chasseur de pluie était le salon d'Odin Street.

Okeoma avait amené avec lui son cousin, le docteur Nwala, un grand type dégingandé.

« Il est médecin-major à l'Albatross Hospital », dit Okeoma en le

présentant. Le docteur Nwala se mit à fixer Olanna avec une adoration non dissimulée, tellement énervante qu'Ugwu eut envie de lui dire de détacher d'elle ses yeux de grenouille, médecin-major ou non. Ugwu ne se sentait pas seulement partie prenante, mais responsable du bonheur d'Olanna. Les regardant danser dehors, Master et elle, entourés d'amis qui tapaient des mains, il pensa : *Ils m'appartiennent*. Leur mariage, c'était comme un sceau de stabilité, parce que, tant qu'ils seraient mariés, son monde avec eux ne craindrait rien. Ils dansèrent corps contre corps un moment, puis Special Julius changea la musique et mit de la high-life ; ils se détachèrent alors, se prirent par les mains et se regardèrent dans les yeux en bougeant au rythme de la nouvelle chanson de Rex Lawson : « Hail Biafra, the Land of Freedom¹ ». Avec ses talons hauts, Olanna était plus grande que Master. Elle souriait, rayonnait, riait. Lorsque Okeoma prononça les premiers mots de son toast, elle s'essuya les yeux et dit au photographe qui se tenait derrière le trépied : « Attendez, attendez, ne la prenez pas tout de suite. »

Ugwu entendit le bruit juste avant qu'ils ne découpent le gâteau au salon, un rapide grondement – *wah-wah-wah* – dans le ciel. Au début il était tonitruant, puis il s'éloigna un moment avant de revenir plus fort et plus rapide. Quelque part, tout près, des poules éclatèrent en gloussements affolés.

Quelqu'un dit :

« Avion ennemi ! Raid aérien !

– Dehors ! » cria Master, mais certains invités couraient déjà vers la chambre en criant : « Oh, mon Dieu, oh mon Dieu ! »

Les bruits étaient plus forts, à présent, au-dessus de leurs têtes.

Ils coururent – Master, Olanna qui tenait Baby dans ses bras, Ugwu, certains invités – au carré de manioc à côté de la maison et s'allongèrent sur le ventre. Ugwu leva les yeux et vit les avions, glissant bas sous le ciel bleu comme deux oiseaux de proie. Ils crachèrent des centaines de balles éparées avant que des projectiles sombres roulent de sous leurs flancs, comme si les avions pondaient de gros œufs. La première explosion fut si forte qu'Ugwu sentit son tympan claquer et son corps trembler contre le sol qui vibrait. Une femme de la maison d'en face tira sur la robe d'Olanna :

« Enlevez-la ! Enlevez cette robe blanche ! Ils vont la voir et nous prendre pour cible ! »

Okeoma arracha sa chemise d'uniforme, faisant voler les boutons, et en couvrit Olanna. Baby se mit à pleurer. Master lui mit une main sur la bouche sans appuyer, comme si les pilotes pouvaient l'entendre. Une deuxième explosion suivit, et puis une troisième et une quatrième et une cinquième, et Ugwu finit par sentir le contact tiède et mouillé de l'urine sur son short et se convaincre que les bombes n'en finiraient

jamais ; elles continueraient à tomber jusqu'à ce que tout soit détruit et tout le monde mort. Mais elles cessèrent. Les avions s'éloignèrent dans le ciel. Personne ne bougea ni ne parla pendant longtemps, jusqu'au moment où Special Julius se leva et dit :

« Ils sont partis.

– Ce que les avions étaient bas, s'écria un garçon tout excité. J'ai vu le pilote ! »

Master et Okeoma furent les premiers à gagner la route. Okeoma avait l'air plus petit en simple maillot de corps et pantalon. Olanna resta assise par terre, Baby dans les bras, la chemise d'uniforme à imprimé camouflage drapée sur sa robe de mariée. Ugwu se leva et se dirigea vers la route. Il entendit le docteur Nwala dire à Olanna : « Laissez-moi vous aider à vous relever. La terre va tacher votre robe. »

De la fumée s'élevait d'une concession proche de la meunerie de maïs, dans la rue voisine. Deux maisons s'étaient écroulées, réduites en décombres poussiéreux, et des hommes fouillaient désespérément dans le fatras de ciment en demandant : « Vous avez entendu ce cri ? Vous avez entendu ? » Une fine brume de poussière argentée recouvrait entièrement leurs corps et les faisait ressembler à des fantômes sans bras, aux yeux ouverts.

« L'enfant est vivant, j'ai entendu le cri, je l'ai entendu », dit quelqu'un. Des hommes et des femmes s'étaient amassés pour aider et pour regarder ; certains fouillaient eux aussi dans les décombres, d'autres se tenaient en spectateurs et d'autres encore hurlaient et claquaient des doigts. Une voiture flambait ; juste à côté gisait le corps d'une femme, les vêtements détruits par le feu, la peau noircie mouchetée de rose, et lorsque quelqu'un le couvrit d'un sac de jute déchiré, Ugwu voyait encore les jambes raides et noires comme du charbon. Le ciel était couvert. L'odeur humide de la pluie qui approchait se mélangeait à l'odeur du brûlé. Okeoma et Master s'étaient mis à fouiller eux aussi. « J'ai entendu l'enfant, dit à nouveau quelqu'un. J'ai entendu l'enfant. »

Ugwu tourna les talons. Une élégante sandale traînait par terre et il la ramassa et regarda les lanières de cuir, l'épaisse semelle compensée, avant de la laisser là où il l'avait trouvée. Il imagina la jeune femme chic qui la portait et qui s'en était débarrassée pour courir s'abriter. Il se demanda où était l'autre sandale.

Lorsque Master rentra à la maison, Ugwu était assis par terre au salon, le dos appuyé contre le mur. Olanna grignotait un morceau de gâteau dans une soucoupe. Elle portait toujours sa robe de mariée ; la chemise d'uniforme d'Okeoma était soigneusement pliée sur une chaise. Les invités étaient tous partis lentement, sans dire grand-chose, le visage assombri par la culpabilité, comme s'ils étaient gênés d'avoir

laissé le raid gâcher le mariage.

Master se servit un verre de vin de palme.

« Tu as écouté les nouvelles ? »

– Non, dit Olanna.

– Nos hommes ont perdu tout le territoire conquis dans le Centre-Ouest et la marche sur Lagos est terminée. Le Nigeria dit maintenant que c'est une guerre, et non plus une opération de police. » Il secoua la tête. « Nous avons été trahis.

– Tu veux un morceau de gâteau ? » demanda Olanna. Le gâteau trônait sur la table, intact, hormis la petite part qu'elle avait découpée.

« Pas maintenant. » Il but son vin de palme et se resservit. « Nous allons construire un bunker au cas où il y aurait un autre raid. » Il parlait d'un ton calme, normal, comme si les raids aériens étaient anodins, comme si ce n'était pas la mort qui était passée si près quelques instants plus tôt. Il se tourna vers Ugwu. « Sais-tu ce que c'est qu'un bunker, mon ami ? »

– Oui, patron, dit Ugwu. Comme celui qu'avait Hitler.

– Enfin, oui, si tu veux.

– Mais, patron, les gens disent que les bunkers sont des charniers, dit Ugwu.

– Vraiment n'importe quoi. Un bunker, c'est plus sûr que de s'allonger dans un carré de manioc. »

Dehors, la nuit était tombée et le ciel éclairé de temps à autre par un éclair. Soudain, Olanna sauta de sa chaise et hurla : « Où est Baby ? Ke Baby ? » puis elle partit en courant vers la chambre.

« *Nkem* ! s'écria Master en s'élançant derrière elle.

– Tu n'entends pas ? Tu n'entends pas qu'ils nous bombardent de nouveau ? »

– C'est le tonnerre. » Master attrapa Olanna par-derrière et la prit dans ses bras. « C'est seulement le tonnerre. L'orage que notre chasseur de pluie a retenu se déchaîne enfin. C'est seulement le tonnerre. »

Il la tint dans ses bras un moment encore, puis Olanna finit par se rasseoir et se couper une autre part de gâteau.

4. Le Livre : Le monde s'est tu pendant que nous mourions

Il soutient que l'économie du Nigeria était inexistante avant l'Indépendance. L'État colonial était autoritaire, c'était une dictature doucement brutale conçue pour profiter à la Grande-Bretagne. Ce en quoi l'économie consistait en 1960, c'était du potentiel – matières premières, êtres humains, enthousiasme, le peu d'argent des réserves du Marketing Board qui était resté après que les Britanniques se furent servis pour reconstruire leur économie d'après-guerre. Et puis il y avait le pétrole récemment découvert. Mais les nouveaux chefs nigériens

étaient trop optimistes, trop ambitieux quand ils lançaient des projets de développement destinés à gagner la crédibilité de leurs peuples, trop naïfs quand ils acceptaient des prêts étrangers spoliateurs, trop désireux de singer les Britanniques et de reprendre leurs attitudes supérieures ainsi que les meilleurs hôpitaux et les meilleurs salaires longtemps refusés aux Nigériens. Il pointe les problèmes complexes auxquels le nouveau pays est confronté, mais se concentre sur les massacres de 1966. Les raisons avouées – vengeance contre le « coup d'État ibo », protestation contre un décret unitaire qui aurait défavorisé les Nordistes dans la fonction publique – n'avaient pas d'importance. Pas plus que n'en avaient les différences d'estimation des morts : trois mille, dix mille, cinquante mille. Ce qui comptait, c'était que les massacres avaient fait peur aux Ibos et les avaient unis. Ce qui comptait, c'était que les massacres avaient transformé d'anciens Nigériens en ardents Biafrais.

1 Vive le Biafra, pays de la liberté.

TROISIÈME PARTIE

Le début des années 1960

Ugwu était assis sur les marches qui menaient au jardin de derrière. Des gouttes de pluie glissaient des feuilles, l'air sentait la terre mouillée et il parlait avec Harrison de son prochain voyage avec M. Richard.

« *Tufia* ! Je ne sais pas pourquoi mon maître veut voir cette fête diabolique à ton village », dit Harrison, qui était assis quelques marches plus bas ; Ugwu voyait son crâne dégarni.

« Peut-être que M. Richard veut écrire sur le diable », dit Ugwu. *Ori-okpa* n'était pas une fête diabolique, bien sûr, mais il n'allait pas contredire Harrison. Il avait besoin qu'Harrison soit de bonne humeur pour pouvoir l'interroger sur le gaz lacrymogène. Ils se turent un moment, regardant les vautours qui planaient dans le ciel ; les voisins avaient tué un poulet.

« Ah, ces citrons mûrissent. » Harrison montra l'arbre d'un geste. « J'utilise citron frais pour tarte meringue, ajouta-t-il en anglais.

– C'est quoi, meh-rang ? » demanda Ugwu. Cette question allait plaire à Harrison.

« Tu ne sais pas ce que c'est ? » Harrison rit. « C'est plat américain. Je le ferai pour que mon maître l'apporte quand ta madame sera rentrée de Londres. Je sais qu'elle aimera. » Harrison se retourna pour jeter un coup d'œil à Ugwu. Il avait posé un journal sur la marche avant de s'asseoir, qui crissa quand il bougea. « Même toi, tu vas aimer.

– Oui », dit Ugwu, bien qu'il se fût juré de ne jamais manger la cuisine d'Harrison après être passé un jour chez M. Richard et l'avoir vu verser des pelures d'orange en lanières dans une casserole de sauce. Il se serait moins alarmé si Harrison avait cuisiné avec l'orange elle-même, mais cuisiner avec les pelures, c'était comme préférer la peau poilue d'une chèvre à sa viande.

« J'utilise aussi les citrons pour faire gâteau, les citrons sont très bons pour corps, dit Harrison. La nourriture des Blancs est bonne pour ta santé, pas comme toutes les bêtises qu'on mange chez nous.

– Oui, c'est vrai. » Ugwu se racla la gorge. Il fallait qu'il interroge Harrison sur le gaz lacrymogène, à présent, au lieu de quoi il dit : « Viens, je vais te montrer ma nouvelle chambre dans le Quartier des Domestiques.

– D'accord. » Harrison se leva.

Lorsqu'ils entrèrent dans sa chambre, Ugwu pointa du doigt vers le plafond, orné de motifs noirs et blancs.

« J'ai fait ça moi-même », dit-il. Il avait passé des heures là-haut avec une bougie, faisant courir la flamme sur tout le plafond en s'arrêtant souvent pour déplacer la table sur laquelle il se tenait.

« *O maka*, c'est très joli. » Harrison regarda l'étroit lit à ressorts dans le coin, la table et la chaise, les chemises pendues à des clous au mur, les deux paires de chaussures soigneusement disposées par terre. « Ce sont des chaussures neuves ?

– Ma madame me les a achetées chez Bata. »

Harrison toucha la pile de journaux sur la table.

« Tu lis tout ça ? demanda-t-il en anglais.

– Oui. » Ugwu les avait sauvés de la corbeille à papiers du bureau ; les *Annales des Mathématiques* étaient incompréhensibles, mais au moins avait-il lu – à défaut de comprendre – quelques pages de la *Socialist Review*.

La pluie avait repris. Le crépitement sonore des gouttes sur le toit de zinc redoubla d'intensité quand ils sortirent sous l'auvent et se mirent à regarder l'eau glisser du toit en lignes parallèles.

Ugwu se donna une tape sur le bras – il aimait la fraîcheur de la pluie dans l'air, mais il n'aimait pas les moustiques qui volaient tout autour d'eux. Il posa enfin la question.

« Sais-tu comment je peux me procurer du gaz lacrymogène ?

– Du gaz lacrymogène ? Pourquoi tu demandes ?

– J'ai lu quelque chose là-dessus dans le journal de mon maître et je veux voir comment c'est. » Il n'avait pas l'intention de dire à Harrison qu'en fait il avait entendu parler du gaz lacrymogène quand Master avait raconté que les membres du Parlement de la Région occidentale s'étaient roués les uns les autres de coups de poing et de coups de pied jusqu'à ce que la police vienne et les asperge de gaz lacrymogène et qu'ils s'évanouissent tous, obligeant leurs ordonnances à les porter, inertes, à leurs voitures. Le gaz lacrymogène fascinait Ugwu. S'il faisait s'évanouir les gens, il en voulait. Il voulait s'en servir sur Nnesinachi lorsqu'il rentrerait au village avec M. Richard pour la fête *d'ori-okpa*. Il l'emmènerait au bosquet d'arbres au bord de la rivière et lui dirait que le gaz lacrymogène était un produit magique qui préserverait sa santé. Elle le croirait. Elle serait tellement impressionnée de le voir arriver dans une voiture d'homme blanc qu'elle croirait tout ce qu'il dirait.

« Ce sera très difficile de se procurer du gaz lacrymogène, dit Harrison.

– Pourquoi ?

– Tu es trop jeune pour savoir. » Harrison hocha la tête d'un air mystérieux. « Quand tu seras un homme, je te le dirai. »

Ugwu fut d'abord intrigué, puis il se rendit compte qu'Harrison ne

savait pas non plus ce qu'était le gaz lacrymogène, mais qu'il ne l'avouerait jamais. Il fut déçu. Il allait devoir demander à Jomo.

Jomo savait ce qu'était le gaz lacrymogène et il se mit à rire à gorge déployée quand Ugwu lui raconta ce qu'il voulait en faire. Il tapait des mains en riant.

« Tu es un mouton, dit-il finalement. Pourquoi veux-tu te servir de gaz lacrymogène sur une jeune fille ? Écoute, va à ton village et, si c'est le bon moment et que tu plais à la fille, elle te suivra. Tu n'as pas besoin de gaz lacrymogène. »

Ugwu avait les paroles de Jomo présentes à l'esprit quand M. Richard le conduisit à son village natal le lendemain matin. Lorsqu'elle les vit sur le chemin, Anulika courut à leur rencontre et serra hardiment la main de M. Richard. Elle embrassa Ugwu et, tout en marchant, lui raconta que leurs parents étaient à la ferme, que sa cousine avait eu son bébé pas plus tard que la veille, que Nnesinachi était partie pour le Nord la semaine précédente...

Ugwu pila net et la regarda avec de grands yeux.

« Il s'est passé quelque chose ? demanda M. Richard. La fête n'a pas été annulée, dis-moi ? »

Ugwu aurait bien aimé que ce soit le cas.

« Non, patron. »

Il se dirigea vers la place du village, qui se remplissait déjà d'hommes, de femmes et d'enfants, et s'assit sous l'*oji* avec M. Richard. Rapidement, des enfants les entourèrent en chantonnant « *Onye ocha*, homme blanc », tendant la main pour toucher les cheveux de M. Richard. Lequel disait : « *Kedu* ? Bonjour, comment tu t'appelles ? » et ils le dévisageaient, pouffaient de rire, se donnaient des coups de coude. Ugwu, adossé à l'arbre, pleurait le temps qu'il avait passé à s'imaginer revoir Nnesinachi. Elle était partie, maintenant, et ce serait un commerçant du Nord qui mettrait la main sur son trophée. Il remarqua à peine les *mmuo* : silhouettes masculines couvertes d'herbes, aux masques de bois féroces en guise de visages, aux longs fouets qui s'agitaient dans leurs mains. M. Richard prit des photos, écrivit dans son carnet et posa des questions, l'une après l'autre – qu'est-ce que c'était que ça et qu'est-ce qu'ils disaient et qui étaient ces hommes qui retenaient les *mmuo* avec une corde et qu'est-ce que ça signifiait – tant et si bien qu'Ugwu finit par se sentir irrité par la chaleur et les questions et le bruit et l'énorme déception de ne pas voir Nnesinachi.

Il se tut sur le trajet du retour, et regarda par la fenêtre.

« Ton village te manque déjà, c'est ça ? demanda M. Richard.

– Oui, patron », dit Ugwu. Il voulait que M. Richard se taise. Il voulait être seul. Il espérait que Master serait encore au club pour pouvoir prendre le *Renaissance* du salon, se rouler en boule sur son lit

dans le Quartier des Domestiques et lire. Ou bien regarder la nouvelle télévision. S'il avait de la chance, il y aurait un film indien. La beauté aux grands yeux des femmes, les chants, les fleurs, les couleurs vives et les pleurs, voilà ce qu'il lui fallait.

Lorsqu'il entra dans la maison par la porte de derrière, il eut le choc de découvrir la mère de Master à côté de la cuisinière. Amala était debout près de la porte. Même Master ne savait pas qu'elles venaient, sans quoi il lui aurait demandé de préparer la chambre d'amis.

« Oh, dit-il. Bonne arrivée, mama. Bonne arrivée, tantie Amala. » Le souvenir de la dernière visite était encore frais dans sa mémoire : mama qui harcelait Olanna, qui la traitait de sorcière, poussait des cris et, pire du pire, menaçait de consulter le *dibia* du village.

« Comment vas-tu, Ugwu ? » Mama ajusta son lappa avant de lui tapoter le dos. « Mon fils dit que tu es allé montrer à l'homme blanc les esprits de ton village ?

– Oui, mama. »

Il entendit la voix sonore de Master, en provenance du salon. Peut-être que quelqu'un était venu lui rendre visite et qu'il avait décidé de ne pas aller au club.

« Tu peux aller te reposer, *i nugo*, dit mama. Je prépare le dîner de mon fils. »

S'il y avait bien une chose qu'il ne voulait pas, c'était que mama colonise sa cuisine ou se serve de sa casserole préférée pour faire sa sauce qui sentait si fort. Il aurait tellement aimé qu'elle s'en aille.

« Je vais rester au cas où vous auriez besoin d'aide, mama », dit-il.

Elle haussa les épaules et se remit à vider une gousse de poivre de ses grains noirs.

« Fais-tu un bon *ofe nsala* ?

– Je n'en ai jamais fait.

– Pourquoi ? Mon fils aime ça.

– Ma madame ne m'a jamais demandé d'en faire.

– Ce n'est pas ta madame, mon enfant. C'est juste une femme qui vit avec un homme qui n'a pas payé le prix de la fiancée.

– Oui, mama. »

Elle sourit comme si elle était contente qu'il ait enfin compris une chose importante et montra d'un geste deux petits pots d'argile dans le coin.

« J'ai apporté du vin de palme frais pour mon fils. Notre meilleur tireur de vin me l'a apporté ce matin. »

Elle retira les feuilles vertes qui bouchaient le col d'un des pots et le vin déborda en moussant, blanc et frais, dégageant une odeur sucrée. Elle en versa un peu dans une tasse et la tendit à Ugwu.

« Goûte. »

Le vin était fort sur sa langue, c'était le genre de vin de palme

concentré qu'on tirait pendant la saison sèche et qui faisait tituber trop tôt les hommes de son village.

« Merci, mama. Il est très bon.

– Est-ce qu'on tire bien le vin chez toi ?

– Oui, mama.

– Mais pas aussi bien que chez moi. À Abba, nous avons les meilleurs tireurs de vin de tout le pays ibo. Ce n'est pas vrai, Amala ?

– C'est vrai, mama.

– Lave-moi ce bol.

– Oui, mama. » Amala se mit à laver le bol. Ses épaules et ses bras se secouaient quand elle frottait. Ugwu ne l'avait pas vraiment regardée, et à présent il remarqua que ses bras et son visage, minces et sombres, étaient brillants et moites, comme si elle les avait couverts d'huile d'arachide.

La voix de Master, forte et ferme, leur parvint du salon.

« Notre stupide gouvernement devrait aussi rompre les liens avec la Grande-Bretagne. Nous devons prendre position ! Pourquoi la Grande-Bretagne n'en fait-elle pas davantage en Rhodésie ? Qu'est-ce que des sanctions économiques boiteuses sont bien fichues de changer ? »

Ugwu se rapprocha de la porte pour écouter ; il était fasciné par la Rhodésie, par ce qui se passait au sud de l'Afrique. Il n'arrivait pas à comprendre que des gens qui ressemblaient à M. Richard prennent ce qui appartenait à des gens qui lui ressemblaient à lui, Ugwu, sans la moindre raison.

« Apporte-moi un plateau, Ugwu », dit mama.

Ugwu sortit un plateau du placard et fit mine d'aider à servir le repas de Master, mais mama le repoussa.

« Je suis là pour que tu puisses te reposer un peu, pauvre garçon. Cette femme va recommencer à te surcharger de travail dès qu'elle sera revenue de l'étranger, comme si tu n'étais pas l'enfant de quelqu'un. »

Elle ouvrit un petit paquet et saupoudra quelque chose sur le bol de sauce. Les soupçons s'éveillèrent d'un coup dans l'esprit d'Ugwu ; il se souvint du chat noir qui s'était montré dans le jardin de derrière après sa dernière visite. Et le paquet était noir, lui aussi, comme le chat.

« Qu'est-ce que c'est que ça, mama ? Cette chose que vous mettez dans la nourriture de mon maître ? demanda-t-il.

– C'est une épice. Une spécialité des gens d'Abba. » Elle se tourna pour lui adresser un rapide sourire. « C'est très bon.

– Oui, mama. » Il avait peut-être tort de croire qu'elle mettait son médicament du *dibia* dans le plat de Master. Peut-être qu'Olanna avait raison, que le chat noir ne signifiait rien et que c'était juste le chat d'un voisin, même s'il ne connaissait aucun voisin qui ait un chat pareil, aux yeux qui lancent des éclairs jaune orangé.

Ugwu ne repensa plus à l'épice bizarre ni au chat parce que, pendant que Master prenait son dîner, il se servit en douce un verre de vin de palme de la jarre, et puis un autre – le vin était si doux –, sur quoi il se sentit l'intérieur de la tête comme tapissé de laine duveteuse. Il tenait à peine debout. Du salon, il entendait Master dire d'une voix vacillante : « À l'avenir de notre grande Afrique ! À nos frères indépendants en Gambie et à nos frères zambiens qui ont quitté la Rhodésie ! », en ponctuant ses déclarations d'éclats de rire tonitruants. Le vin de palme était également monté à la tête de Master. Ugwu rit lui aussi, même s'il était seul à la cuisine et ne voyait pas ce qu'il y avait de drôle. Pour finir, il s'endormit sur le tabouret, la tête sur la table qui sentait le poisson séché.

Il se réveilla tout ankylosé. Il avait un goût aigre dans la bouche, mal à la tête, et il aurait bien aimé que la lumière du soleil ne soit pas aussi violente et que Master ne parle pas aussi fort en lisant ses journaux du petit déjeuner. *Comment peut-il y avoir plus d'hommes politiques reconduits sans opposition qu'élus avec ? Du grand n'importe quoi ! C'est du truquage électoral de la pire espèce !* Chaque syllabe vibrait sous le crâne d'Ugwu.

Une fois Master parti au travail, mama demanda :

« Tu ne vas pas à l'école, gbo, Ugwu ? »

– On est en vacances, mama.

– Ah. » Elle eut l'air déçue.

Pus tard, il la vit étaler quelque chose sur le dos d'Amala, toutes deux debout à l'entrée de la salle de bains. Ses soupçons se réveillèrent. Il y avait quelque chose de louche dans les mouvements circulaires des mains de mama, une lenteur qui s'accordait avec quelque rituel, ainsi que dans l'attitude d'Amala, debout en silence, le dos droit et le lappa baissé jusqu'à la taille, laissant voir le profil de ses petits seins. Peut-être que mama frictionnait Amala avec une potion. Mais c'était absurde parce que, si mama était effectivement allée chez le *dibia*, le médicament serait pour Olanna et pas pour Amala. Mais il était possible que le médicament agisse sur les femmes et que mama doive les protéger, elle-même et Amala, pour être sûre qu'Olanna soit la seule à mourir, devenir stérile ou perdre la tête. Peut-être que mama procédait aux protections préliminaires maintenant qu'Olanna était à Londres et qu'elle allait enterrer le médicament dans le jardin pour qu'il garde sa puissance d'ici le retour d'Olanna.

Ugwu frissonna. Une ombre planait sur la maison. Il se méfiait de la bonne humeur de mama, de ses fredonnements discordants, de son entêtement à servir tous les repas de Master, des paroles qu'elle glissait souvent à l'oreille d'Amala. Il la surveillait attentivement chaque fois qu'elle mettait le pied dehors pour voir si elle allait

enterrer quelque chose, qu'il pourrait déterrer sitôt qu'elle serait rentrée dans la maison. Mais elle n'enterrait rien. Lorsqu'il dit à Jomo qu'il soupçonnait mama d'être aller voir un *dibia* pour trouver un moyen de tuer Olanna, Jomo lui dit :

« La vieille femme est juste heureuse d'avoir son fils pour elle toute seule, c'est pour ça qu'elle cuisine et qu'elle chante tous les jours. Sais-tu comme ma mère est heureuse quand je vais la voir sans ma femme ?

– Mais j'ai vu un chat noir la dernière fois qu'elle est venue, dit Ugwu.

– La bonne du professeur Ozumba, au bout de la rue, est une sorcière. La nuit elle va se percher en haut du manguier pour retrouver ses amies sorcières, parce que je ratisse toujours toutes les feuilles qu'elles jettent d'en haut. C'est elle que le chat noir cherchait. »

Ugwu s'efforça de croire Jomo qui lui disait qu'il interprétait à tort les faits et gestes de mama, jusqu'au moment où, le lendemain soir, il entra dans la cuisine après avoir désherbé son potager et vit les mouches qui moutonnaient près de l'évier. La fenêtre était à peine entrouverte. Il ne comprenait pas comment autant de mouches, plus d'une centaine de grosses mouches verdâtres, avaient pu s'infiltrer par cet interstice pour former cette épaisse grappe bourdonnante et agitée. Elles signifiaient quelque chose de terrible. Ugwu fonça au bureau chercher Master.

« Très étrange, dit Master, qui retira ses lunettes puis les rechaussa. Je suis sûr que prof Ezekia sera capable d'expliquer cela, une forme de comportement migratoire sans doute. Ne ferme pas la fenêtre, pour ne pas les emprisonner dans la maison.

– Mais, patron, commença Ugwu juste au moment où mama entrait dans la cuisine.

– Les mouches font ça quelquefois, dit-elle. C'est normal. Elles repartiront comme elles sont venues. » Elle s'appuyait au mur près de la porte et avait dans la voix un accent de triomphe menaçant.

« Oui, oui. » Master s'apprêta à repartir dans son bureau. « Le thé, mon ami.

– Oui, patron. » Ugwu n'arrivait pas à comprendre que Master demeure aussi imperturbable, qu'il ne voie pas que les mouches n'avaient rien de normal. Lorsqu'il lui apporta le plateau de thé dans son bureau, il dit : « Patron, ces mouches veulent nous dire quelque chose. »

Master fit un geste vers la table :

« Ne me sers pas. Laisse-le là.

– Ces mouches à la cuisine, patron, c'est le signe de mauvais médicament de chez le *dibia*. Quelqu'un a fait mauvais médicament. » Ugwu avait envie d'ajouter qu'il savait très bien qui, mais il ne savait

pas trop comment Master le prendrait.

« Quoi ? » Master plissa les yeux derrière ses lunettes.

« Les mouches, patron. Ça veut dire que quelqu'un a fait mauvais médicament pour maison-là.

– Ferme la porte et laisse-moi travailler un peu, mon ami.

– Oui, patron. »

Quand Ugwu retourna à la cuisine, les mouches avaient disparu. La fenêtre était pareille, à peine entrouverte, et la pâle lumière du soleil faisait briller la lame d'un hachoir sur la table. Il était réticent à toucher quoi que ce soit ; les mystères qui l'entouraient avaient contaminé les casseroles et les marmites. Pour une fois, il fut content de laisser mama faire la cuisine, mais il ne goûta pas à l'*ugba* et au poisson frit qu'elle prépara pour le dîner, ni ne but la moindre gorgée du reste du vin de palme qu'il servit à Master et ses invités, et il ne dormit pas bien cette nuit-là. Il n'arrêtait pas de se réveiller en sursaut, les yeux piquants et larmoyants, avide de parler à quelqu'un qui comprendrait : Jomo, sa tantie, Anulika. Il finit par se lever pour aller à la maison principale épousseter les meubles, tâche bête et banale qui l'occuperait. Le gris violacé de l'aube emplissait la cuisine d'ombres. Il alluma craintivement la lumière, s'attendant à trouver quelque chose. Des scorpions, peut-être ; une fois, une personne jalouse en avait envoyé à la case de son oncle et, pendant des semaines, tous les jours à son réveil, son oncle avait trouvé des scorpions noirs coléreux qui rampaient près de ses jumeaux nouveau-nés. Un des bébés avait été mordu et faillit mourir.

Ugwu commença par nettoyer les étagères. Il avait retiré les papiers de la table centrale et il l'époussetait, penché en avant, quand la porte de la chambre de Master s'ouvrit. Il jeta un coup d'œil dans le couloir, étonné que Master se lève si tôt. Mais ce fut Amala qui sortit de la chambre. Dans la pénombre du couloir son regard surpris croisa le regard encore plus surpris d'Ugwu, et elle s'arrêta un instant avant de se précipiter vers la chambre d'amis. Son lappa était défait à sa poitrine. Le retenant d'une main, elle se jeta contre la porte de la chambre d'amis, la poussa comme si elle avait oublié comment l'ouvrir, puis entra. Amala, la silencieuse, ordinaire et quelconque Amala, avait dormi dans la chambre de Master ! Immobile, Ugwu s'efforça de calmer le tourbillon qui se formait dans sa tête pour pouvoir réfléchir. Le médicament de mama avait fait ça, il en était certain, mais ce qui l'inquiétait, ce n'était pas ce qui s'était passé entre Master et Amala. Ce qui l'inquiétait, c'était ce qui se passerait si Olanna l'apprenait.

Olanna était assise en face de sa mère, dans le salon d'en haut. Sa mère l'appelait le boudoir des dames, car c'était là qu'elle recevait ses amies, là qu'elles s'interpellaient en riant par leurs surnoms – Art ! Gold ! Ugodiya ! – et parlaient du fils d'unetelle qui courait les filles à Londres alors que ses camarades construisaient des maisons sur les terres de leurs pères, d'unetelle qui avait acheté de la dentelle locale et voulu la faire passer pour le dernier cri d'Europe, d'unetelle qui essayait de piquer le mari d'unetelle, ou encore d'unetelle qui avait importé de Milan des meubles de qualité supérieure. Mais, cette fois-ci, la pièce se taisait. La mère d'Olanna avait un verre de Schweppes dans une main et un mouchoir dans l'autre. Elle pleurait. Elle parlait à Olanna de la maîtresse de son père.

« Il lui a acheté une maison à Ikeja, dit-elle. Mon amie habite dans la même rue. »

Olanna observa le geste délicat de sa mère se tamponnant les yeux. Ça avait l'air d'être du satin, ce mouchoir : il ne pouvait décemment pas être assez absorbant.

« Lui as-tu parlé ? demanda Olanna.

– Que veux-tu que je lui dise ? *Gwa ya gini* ? » Sa mère posa le verre. Elle n'en avait pas bu une gorgée depuis qu'une des servantes l'avait apporté sur un plateau d'argent. « Je ne peux rien lui dire. Je voulais juste t'informer de ce qui se passe, pour qu'on ne dise pas que je n'en ai parlé à personne.

– Je lui parlerai », dit Olanna. C'était ce que voulait sa mère. Elle était rentrée de Londres la veille seulement, et déjà la lueur qui s'était allumée après sa visite chez le gynécologue de Kensington pâlisait. Déjà, elle avait du mal à se rappeler l'espoir qui l'avait envahie lorsqu'il lui avait dit qu'elle n'avait aucun problème et qu'il suffisait – clin d'œil – qu'elle mette plus d'ardeur à la tâche. Déjà, il lui tardait d'être rentrée à Nsukka.

« Le pire, c'est que cette femme, c'est la lie du peuple, reprit sa mère en tordant son mouchoir. Une chèvre yorouba de la brousse, avec deux enfants de deux hommes différents. Il paraît qu'elle est vieille et moche. »

Olanna se leva. Comme si l'aspect physique de la femme avait de l'importance. Comme si « vieux et moche » ne s'appliquait pas également à son père. Ce n'était pas la maîtresse qui dérangeait sa

mère, elle le savait, mais la signification de ce qu'avait fait son père : acheter à la maîtresse une maison dans un des quartiers où vivait le gotha de Lagos.

« Peut-être que nous devrions attendre la prochaine visite de Kainene pour qu'elle parle à ton père à ta place, *nne* ? demanda sa mère en se tamponnant à nouveau les yeux.

– J'ai dit que j'allais lui parler, *maman* », répondit Olanna.

Mais ce soir-là, lorsqu'elle entra dans la chambre de son père, elle se rendit compte que sa mère avait raison. C'était Kainene, la personne la plus qualifiée pour cette situation. Kainene saurait exactement quoi dire et n'éprouverait pas ce sentiment d'incompétence maladroite qu'elle éprouvait à présent, Kainene aux angles durs, à la langue acerbe et à l'assurance suprême.

« Papa », dit-elle en refermant la porte derrière elle.

Il était à son bureau, assis sur la chaise de bois foncé à dossier droit. Elle ne pouvait pas lui demander si c'était vrai, car il ne pouvait pas ne pas savoir que sa mère savait que c'était vrai et elle aussi. Elle se demanda un instant comment était cette autre femme, à quoi elle ressemblait, de quoi son père et elle parlaient.

« Papa », répéta-t-elle. Elle parlerait principalement en anglais. Il était facile d'être froid et solennel en anglais. « J'aimerais que tu montres un peu de respect envers ma mère. »

Ce n'était pas ce qu'elle avait eu l'intention de dire. *Ma mère*, au lieu de *maman*, donnait l'impression qu'elle avait décidé de l'exclure, comme s'il était devenu un étranger à qui elle ne pouvait décemment pas s'adresser dans les mêmes termes, qui ne pouvait pas être *mon père*.

Il se cala contre le dossier de sa chaise.

« Il est irrespectueux de ta part d'avoir une relation avec cette femme et de lui avoir acheté une maison là où habite l'amie de ma mère, reprit Olanna. Tu y vas de ton bureau, et ton chauffeur se gare devant, et tu n'as pas l'air de te soucier que les gens te voient. C'est une gifle à la figure de ma mère. »

Son père avait les yeux baissés, à présent, les yeux d'un homme qui cherche à tâtons dans son esprit.

« Je ne vais pas te dire ce que tu dois y faire, mais il *faut* que tu y fasses quelque chose. Ma mère n'est pas heureuse. » Olanna accentua le *faut*, lui donna une emphase exagérée. Elle n'avait jamais parlé comme ça à son père ; elle lui parlait rarement, d'ailleurs. Elle resta là à le regarder, et lui de même, et le silence qui se fit entre eux était vide.

« *Anugo m*, je t'ai entendue. » Il parlait en ibo, à mi-voix et avec des accents de conspirateur, comme si elle lui avait demandé de continuer de tromper sa mère, mais de le faire avec considération. Ça la mit en

colère. C'était peut-être ce qu'elle lui avait demandé, effectivement, il n'empêche qu'elle était contrariée. Elle parcourut sa chambre du regard et songea que son grand lit n'avait rien de familier à ses yeux ; elle n'avait encore jamais vu de couverture qui ait ce ton de doré brillant, ni remarqué à quel point les poignées de métal des tiroirs de sa commode étaient ouvragées et alambiquées. Même lui avait l'air d'un étranger, un gros homme qu'elle ne connaissait pas.

« C'est tout ce que tu as à me dire : que tu m'as entendue ? demanda Olanna en haussant la voix.

– Que veux-tu que je dise ? »

Olanna sentit une pitié soudaine pour lui, pour sa mère, pour elle-même et pour Kainene. Elle voulut lui demander pourquoi ils étaient tous des étrangers qui partageaient simplement le même nom de famille.

« Je vais y faire quelque chose », ajouta-t-il. Il se leva et s'approcha d'elle. « Merci, *ola m* », dit-il.

Elle ne sut pas très bien comment prendre le fait qu'il la remercie ou qu'il l'appelle *mon or*, ce qu'il n'avait pas fait depuis qu'elle était petite fille et qui revêtait maintenant une solennité forcée. Elle tourna les talons et sortit de la pièce.

Le lendemain matin, quand Olanna entendit sa mère hausser la voix – Bon à rien ! Homme stupide ! –, elle se précipita au rez-de-chaussée. Elle les imaginait en train de se disputer, sa mère empoignant son père par le devant de la chemise, à pleines mains, comme les femmes le faisaient souvent à leurs maris infidèles. Les bruits provenaient de la cuisine. Olanna s'arrêta à la porte. Un homme était à genoux devant sa mère, les mains levées, paumes tournées vers le ciel en geste de supplication.

« Madame, s'il vous plaît ; madame, s'il vous plaît. »

Sa mère se tourna vers le domestique, Maxwell, qui se tenait à l'écart et regardait.

« *I fugo* ? Est-ce qu'il croit que nous l'avons embauché pour qu'il nous dépouille, Maxwell ?

– Non, ma'ame », dit Maxwell.

Sa mère reporta son attention sur l'homme agenouillé par terre.

« Alors c'est ce que tu fais depuis que tu es venu ici, propre à rien ? Tu es venu ici pour me voler ?

– Madame, s'il vous plaît ; madame, s'il vous plaît. J'appelle Dieu pour vous supplier.

– Qu'est-ce qu'il y a, maman ? » demanda Olanna.

Sa mère se retourna.

« Oh, *nne*, je ne savais pas que tu étais levée.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– C'est cet animal. Nous l'avons embauché le mois dernier seulement et il veut déjà tout voler dans ma maison. » Elle se retourna vers l'homme agenouillé. « C'est comme ça que tu remercies les gens de t'avoir donné un travail ? Homme stupide !

– Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda Olanna.

– Viens voir. » Sa mère l'emmena à la porte du jardin, où une bicyclette était appuyée contre le manguier. Un sac tissé était tombé du porte-bagages et du riz était répandu par terre.

« Il a volé mon riz et il allait rentrer chez lui. C'est seulement par la grâce de Dieu que le sac est tombé. Qui sait ce qu'il m'a volé d'autre par le passé ? Pas étonnant que je n'arrive pas à retrouver certains de mes colliers. » Sa mère s'essouffait.

Olanna contempla les grains de riz par terre et se demanda comment sa mère avait pu se mettre dans un tel état pour ça, et si elle-même croyait vraiment à son indignation.

« Tantie, s'il vous plaît, suppliez madame. C'est le diable qui m'a fait faire ça. » Les mains implorantes du chauffeur s'adressaient maintenant à Olanna. « S'il vous plaît, suppliez madame. »

Olanna détourna le regard du visage ridé de l'homme et de ses yeux jaunis ; il était plus âgé qu'elle ne l'avait cru de prime abord, il avait certainement plus de soixante ans.

« Lève-toi », dit-elle.

Il eut l'air hésitant, jeta un coup d'œil à la mère d'Olanna.

« J'ai dit lève-toi ! » Olanna n'avait pas voulu hausser la voix ; son ton fut cassant malgré elle. L'homme se leva, l'air embarrassé, les yeux baissés.

« Maman, si tu comptes le virer, vire-le et fais-le partir tout de suite », dit Olanna.

L'homme hoqueta, comme s'il ne s'était pas attendu à ce qu'elle dise ça. Sa mère eut l'air surpris, elle aussi, et elle jeta un coup d'œil à Olanna, à l'homme, puis à Maxwell, avant de laisser retomber la main qu'elle avait portée à sa hanche.

« Je vais te donner encore une chance, mais ne t'avise pas de toucher à quoi que ce soit dans cette maison sans en avoir la permission. Tu m'entends ?

– Oui, madame. Merci, madame. Dieu vous bénisse, madame. »

L'homme psalmodiait toujours ses remerciements quand Olanna prit une banane sur la table et sortit de la cuisine.

Elle en parla à Odenigbo au téléphone, lui disant combien elle avait été choquée de voir cet homme âgé s'humilier ainsi, qu'elle était sûre que sa mère aurait fini par le renvoyer, mais seulement après l'avoir regardé ramper pendant plus d'une heure en savourant sa vertueuse indignation.

« Il n'empêche que c'était du vol, *nkem*.

– Mon père et ses amis politiciens volent de l'argent avec leurs contrats, mais personne ne les oblige à s'agenouiller pour implorer le pardon. Et ils construisent des maisons avec leur argent volé et les louent à des gens comme cet homme, en leur faisant payer des loyers excessifs qui les empêchent d'acheter à manger.

– Tu ne peux pas réparer le vol par le vol. » Odenigbo était étrangement morne ; elle s'était attendue à ce qu'il s'emporte contre toute cette injustice.

« L'inégalité doit-elle signifier l'indignité ? demanda-t-elle.

– C'est souvent le cas.

– Tu es sûr que ça va ?

– Ma mère est là. Je ne savais pas du tout qu'elle allait venir. »

Pas étonnant qu'il parle comme ça.

« Est-ce qu'elle sera partie d'ici mardi ?

– Je ne sais pas. Je voudrais que tu sois là.

– Je suis contente de ne pas être là. Avez-vous discuté de comment rompre le sortilège de la sorcière instruite ?

– Avant qu'elle dise quoi que ce soit, je lui dirai qu'il n'y a rien à discuter.

– Tu pourrais l'amadouer en lui disant que nous essayons d'avoir un enfant. Ou sera-t-elle horrifiée à la pensée que j'aie un enfant ? Certains gènes de sorcellerie pourraient se transmettre à ses petits-enfants, après tout. »

Elle avait espéré faire rire Odenigbo, peine perdue.

« Il me tarde qu'on soit mardi, dit-il au bout d'un moment.

– À moi aussi. Dis à Ugwu d'aérer le tapis de la chambre. »

Ce soir-là, quand la mère d'Olannda entra dans sa chambre, elle reconnut les notes fleuries de Chloé, un parfum délicieux, mais elle ne comprenait pas comment on pouvait avoir besoin de se parfumer avant de se coucher. Sa mère avait trop de flacons de parfum ; ils s'alignaient sur sa commode comme sur l'étagère d'un magasin : des flacons rabougris, des flacons élancés, des flacons arrondis. Même si elle se parfumait tous les soirs avant de se coucher, cinquante ans ne lui suffiraient pas à les finir tous.

« Merci, *nne*, dit-elle. Ton père essaie déjà de se racheter.

– Je vois. » Olannda ne souhaitait pas savoir ce que son père avait fait au juste pour se racheter, mais elle se sentait étrangement satisfaite d'avoir parlé à son père comme Kainene, de l'avoir amené à faire quelque chose, d'avoir été utile.

« Mme Nwizu va cesser de téléphoner pour me dire qu'elle l'a vue là-bas, reprit sa mère. Elle a dit une vacherie l'autre jour sur les gens dont les filles refusent de se marier. Je crois qu'elle me lançait des mots à la figure pour voir si j'allais les lui renvoyer. Sa fille s'est mariée l'année dernière et ils n'ont pas eu les moyens d'importer quoi

que ce soit pour le mariage. Même la robe de mariée était fabriquée ici à Lagos ! » La mère d'Olanna s'assit. « À propos, il y a quelqu'un qui veut te rencontrer. Tu connais la famille d'Igwe Onochie ? Leur fils est ingénieur. Je crois qu'il t'a vue quelque part, et il est très intéressé. »

Avec un soupir, Olanna se laissa aller en arrière pour écouter sa mère.

Elle rentra à Nsukka en milieu d'après-midi, à cette heure immobile où le soleil était impitoyable et où même les abeilles se posaient, à bout de forces. La voiture d'Odenigbo était au garage. Ugwu ouvrit la porte avant qu'elle ne frappe, la chemise déboutonnée, de légères marques de transpiration sous les bras.

« Bonne arrivée, ma'ame, dit-il.

– Ugwu. » Son visage dévoué et souriant lui avait manqué. « *Unu anokwa ofuma ?* Tu t'es bien porté ?

– Oui, ma'ame », dit-il, avant de partir chercher ses bagages dans le taxi.

Olanna entra. La discrète odeur de détergent qui flottait dans le salon quand Ugwu venait de laver les lamelles des fenêtres lui avait manqué. Parce qu'elle avait imaginé que la mère d'Odenigbo serait déjà partie, elle eut un choc en la voyant assise sur le canapé, habillée, en train de farfouiller dans un sac. Amala était debout près d'elle, une petite boîte métallique entre les mains.

« *Nkem !* s'écria Odenigbo, qui s'élança vers elle. C'est bon de te voir de retour ! Tellement bon ! »

Lorsqu'ils s'embrassèrent, le corps d'Odenigbo ne se laissa pas aller contre le sien, et le bref contact de ses lèvres fut sec.

« Bonjour, mama, dit Olanna, mais sans faire aucune tentative pour se rapprocher.

– Olanna, *kedu ?* » demanda mama.

Et ce fut mama qui prit l'initiative de l'embrasser, mama qui lui sourit chaleureusement. Olanna en fut intriguée mais contente. Peut-être qu'Odenigbo lui avait expliqué que leur relation était sérieuse, et que leur projet d'avoir un enfant avait fini par conquérir les bonnes grâces de mama.

« Amala, comment vas-tu ? demanda Olanna. Je ne savais pas que tu étais venue, toi aussi.

– Bonne arrivée, tantie, bafouilla Amala, les yeux baissés.

– Tu as tout pris ? demanda Odenigbo à sa mère. Allons-y. Allons-y.

– As-tu mangé, mama ? demanda Olanna.

– Mon petit déjeuner pèse encore dans mon ventre, dit mama, qui avait un air joyeusement inquisiteur.

– Il faut qu'on y aille, dit Odenigbo. J'ai un match prévu plus tard.

– Et toi, Amala ? » demanda Olanna. Le visage souriant de mama lui

donnait soudain envie qu'elles restent un peu plus. « J'espère que tu as mangé quelque chose ?

– Oui, tantie, merci, répondit Amala, les yeux toujours rivés au sol.

– Donne la clé à Amala pour qu'elle mette les affaires dans la voiture », dit mama à Odenigbo.

Odenigbo se dirigea vers Amala, mais il s'arrêta à une certaine distance, ce qui l'obligea à tendre et allonger le bras pour lui donner la clé. Elle la lui prit délicatement d'entre les doigts ; ils ne se touchèrent pas. Ce fut un moment infime, bref et fugitif, mais Olanna remarqua qu'ils avaient soigneusement évité tout contact, tout effleurement de la peau, comme s'ils étaient unis par la connaissance commune d'un fait si monumental qu'ils étaient déterminés à n'être unis par rien d'autre.

« Bonne route », dit-elle. Elle regarda la voiture sortir lentement de la concession et resta plantée là, à se dire qu'elle s'était trompée ; ce geste n'avait rien eu de spécial. Mais il la tracassait. Elle avait éprouvé quelque chose de semblable dans la salle d'attente du gynécologue : tout en étant convaincue d'avoir un problème dans son corps, elle avait exhorté mentalement le médecin à lui dire que tout allait bien.

« Ma'ame, vous allez manger ? Je vous réchauffe du riz ? demanda Ugwu.

– Pas maintenant. » Un court instant, elle eut envie de demander à Ugwu s'il avait remarqué ce geste, s'il avait remarqué quoi que ce soit. « Va voir s'il y a des avocats mûrs.

– Oui, ma'ame. » Ugwu hésita imperceptiblement avant de sortir.

Elle resta devant la maison jusqu'à ce qu'Odenigbo revienne. Elle ne savait pas très bien ce que signifiaient le serrement de son ventre et l'emballement dans sa poitrine. Elle ouvrit la porte et scruta son visage.

« Est-ce qu'il s'est passé quelque chose ? demanda-t-elle.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? » Il avait des journaux à la main. « Un de mes étudiants a raté le dernier contrôle et ce matin il est venu m'offrir de l'argent pour que je le fasse passer, cet ignorant.

– Je ne savais pas qu'Amala était venue avec mama, dit-elle.

– Si. » Il se mit à réarranger les journaux, évitant de croiser son regard. Alors, lentement, le choc s'empara d'Olanna. Elle comprit. Elle comprit à ses mouvements saccadés, à la panique qui se lisait sur son visage, à la hâte avec laquelle il s'efforçait de reprendre son air normal, qu'il s'était passé quelque chose qui n'aurait pas dû se passer.

« Tu as touché Amala », dit Olanna. Ce n'était pas une question, pourtant elle voulait qu'il réponde comme si c'en était une ; elle voulait qu'il dise non et qu'il se fâche qu'elle ait pu penser une chose pareille. Mais Odenigbo ne dit rien. Il s'assit dans son fauteuil et la regarda.

« Tu as touché Amala », répéta Olanna. Elle se rappellerait toujours

son expression, cette façon de la regarder comme si jamais il n'aurait pu imaginer cette scène et ne savait donc pas maintenant comment s'y prendre pour réfléchir à quoi faire ou quoi dire.

Elle se tourna vers la cuisine et faillit tomber à côté de la table de la salle à manger tellement le poids dans sa poitrine était grand, inadapté à sa taille.

« Olanna », dit-il.

Elle l'ignora. Il ne la suivrait pas, car il avait peur, il était envahi par la peur du coupable. Elle ne monta pas tout de suite dans sa voiture pour aller à son appartement. Elle sortit, s'assit sur le perron de derrière et regarda une poule, près du citronnier, qui gardait ses six poussins, les guidant vers des miettes par terre. Ugwu cueillait des avocats près du Quartier des Domestiques. Elle n'aurait su dire depuis combien de temps elle était assise là quand la poule se mit à glousser bruyamment en étendant les ailes pour protéger les poussins, mais ils ne coururent pas assez vite à l'intérieur de l'abri. Un milan piqua du ciel et emporta l'un d'eux, un poussin marron et blanc. Ce fut si rapide, ce milan qui plongea et disparut en glissant dans le ciel, le poussin prisonnier de ses serres crochues, qu'Olanna se dit qu'elle avait peut-être rêvé. Mais ce ne pouvait être le cas, car la poule courait en rond, gloussant et soulevant des nuages de poussière. Les autres poussins avaient l'air déroutés. Olanna les regarda et se demanda s'ils comprenaient la danse de deuil de leur mère. Alors, enfin, elle se mit à pleurer.

*

Les jours se fondaient indistinctement les uns dans les autres. Olanna essayait de se raccrocher à des pensées, à des occupations. La première fois qu'Odenigbo vint à son appartement, elle n'était pas sûre de vouloir le faire entrer. Mais il frappa à la porte en répétant : « *Nkem*, ouvre s'il te plaît, *biko*, ouvre s'il te plaît », jusqu'à ce qu'elle cède. Assise, buvant un verre d'eau à petites gorgées, elle l'écouta lui raconter qu'il était ivre, qu'Amala s'était imposée à lui et qu'il s'était juste agi d'une *brève envie irréfléchie*. Après, elle lui dit de partir. Il était irritant qu'il ait encore assez d'aplomb pour qualifier ce qu'il avait fait de *brève envie irréfléchie*. Elle détestait cette expression, tout comme elle détesta la fermeté de sa voix lors de sa visite suivante, quand il dit : « Ça ne représentait rien, *nkem*, rien. » Ce qui était important pour elle, ce n'était pas ce que ça représentait, mais ce qui s'était passé : il avait couché avec la villageoise de sa mère après avoir été séparé d'elle seulement trois semaines. Ça paraissait trop facile, cette façon de trahir sa confiance. Elle décida d'aller à Kano car, s'il y avait un endroit où elle pouvait penser clairement, c'était bien à Kano.

Son avion faisait escale à Lagos et, alors qu'elle attendait dans le

hall de l'aéroport, une grande femme mince passa d'un pas rapide. Elle se leva et allait s'écrier *Kainene* ! quand elle se rendit compte que c'était impossible. Kainene avait la peau plus foncée que cette femme et n'aurait jamais mis une jupe verte avec un chemisier rouge. Elle aurait tant aimé que ce soit Kainene, pourtant. Elles se seraient assises côte à côte et Olanna lui aurait raconté l'histoire d'Odenigbo, et Kainene aurait dit quelque chose de malin, sarcastique et réconfortant tout à la fois.

À Kano, Arize se mit en colère.

« Cette bête sauvage d'Abba. Son pénis pourri ne va pas tarder à tomber. Ne sait-il pas que tous les matins quand il se réveille, il devrait s'agenouiller et remercier son Dieu que tu lui aies accordé un regard ? » dit-elle alors qu'elle montrait à Olanna des croquis de robes de mariée bouffantes.

Nnakwanze avait enfin fait sa demande en mariage. Olanna regarda les dessins. Elle trouvait toutes les robes laides et surchargées, mais elle était tellement contente de la rage qu'Arize éprouvait pour son compte qu'elle en pointa une du doigt en murmurant :

« *O maka*. Elle est ravissante. »

Tantie Ifeka laissa passer quelques jours avant de se prononcer sur Odenigbo. Olanna était assise avec elle sur la terrasse ; le soleil tapait fort et l'auvent de zinc crépitait, comme en signe de protestation. Mais il faisait plus frais ici que dans la cuisine enfumée où trois voisines préparaient à manger en même temps. Olanna s'éventait avec un petit set de table en raphia. Deux femmes étaient debout près de la grille, l'une criait en ibo : « J'ai dit que tu vas me donner mon argent aujourd'hui ! *Tata* ! Aujourd'hui, pas demain ! Tu m'as bien entendue, parce que je n'ai pas parlé avec de l'eau dans la bouche ! » – tandis que l'autre se tordait les mains en gestes de supplication et levait les yeux vers le ciel.

« Comment vas-tu ? demanda tantie Ifeka, qui remuait une pâte de haricots pilés dans un mortier.

– Je vais bien, tantie. Mieux, depuis que je suis ici. »

Tantie Ifeka plongea la main dans la pâte pour repêcher un petit insecte noir. Olanna s'éventa plus vigoureusement. Le silence de tantie Ifeka lui donna envie d'en dire davantage.

« Je crois que je vais reporter à plus tard mon programme de Nsukka et rester ici, à Kano, dit-elle. Je pourrais enseigner à l'Institut.

– Non. » Tantie Ifeka posa le pilon. « *Mba*. Tu vas retourner à Nsukka.

– Je ne peux pas retourner dans sa maison, tantie.

– Je ne te demande pas de retourner dans sa maison. J'ai dit que tu allais retourner à Nsukka. N'as-tu pas ton propre appartement et ton propre boulot ? Odenigbo a fait ce que font tous les hommes ; il a

inséré son pénis dans le premier trou qu'il a trouvé pendant que tu n'étais pas là. Est-ce qu'il y a mort d'homme pour autant ? »

Olanna avait cessé de s'éventer et sentait la transpiration mouiller son cuir chevelu.

« Au début, quand ton oncle m'a épousée, je me tracassais parce que je croyais que ces femmes du dehors allaient venir me déloger de ma maison. Maintenant, je sais que rien de ce qu'il fait ne peut changer ma vie. Ma vie ne changera que si je veux qu'elle change.

– Qu'est-ce que tu es en train de me dire, tantie ?

– Il fait très attention maintenant, depuis qu'il s'est rendu compte que je n'avais plus peur. Je lui ai dit que s'il amenait le déshonneur sur moi d'une manière ou d'une autre, je lui couperais ce serpent qu'il a entre les jambes. »

Tantie Ifeka se remit à travailler la pâte et l'image qu'Olanna se faisait de leur couple commença à se fissurer.

« Tu ne dois jamais te comporter comme si ta vie appartenait à un homme, reprit tantie Ifeka. Ta vie t'appartient, à toi et toi seule, *soso gi*. Tu rentreras samedi. Que je me dépêche de te préparer des *abacha* pour que tu les prennes avec toi. »

Elle goûta une pincée de pâte et la recracha.

Olanna repartit le samedi. L'homme assis à côté d'elle dans l'avion, de l'autre côté de l'allée, avait le teint d'ébène le plus foncé et le plus brillant qu'elle ait jamais vu. Elle l'avait remarqué plus tôt, dans son costume trois pièces, qui la regardait pendant qu'ils attendaient sur la piste. Il avait proposé de l'aider à porter son bagage de cabine et, plus tard, il avait demandé au steward s'il pouvait prendre le siège voisin du sien puisqu'il était vide. À présent, il lui tendait le *New Nigerian* en disant :

« Voulez-vous le lire ? » Il portait une grosse bague d'opale au majeur.

« Oui. Merci. » Olanna prit le journal. Elle le feuilleta, consciente qu'il l'observait et que le journal était sa façon d'amorcer la conversation. Soudain, elle eut envie de se sentir attirée par lui, envie que quelque chose de fou et de magique leur arrive à tous deux, et que lorsque l'avion se poserait, ils partent ensemble, main dans la main, vers une nouvelle vie radieuse.

« Ils ont enfin destitué ce vice-président de l'université de Lagos, dit-il.

– Ah.

– C'est en dernière page. »

Olanna se reporta à la dernière page :

« Je vois.

– Pourquoi un Ibo serait-il vice-président de l'université de Lagos ? »

demanda-t-il et, voyant qu'Olanna ne répondait pas, mais lui adressait un demi-sourire pour montrer qu'elle écoutait, il ajouta : « Le problème, avec les Ibos, c'est qu'ils veulent tout contrôler dans ce pays. Tout. Pourquoi ne peuvent-ils pas rester chez eux dans l'Est ? Ils sont propriétaires de tous les magasins ; ils contrôlent la fonction publique, même la police. Si vous êtes arrêté pour un crime quel qu'il soit, du moment que vous savez dire *keda*, ils vous relâcheront.

– Nous disons *kedu*, pas *keda*, dit doucement Olanna. Ça veut dire *Comment ça va ?*. »

L'homme la dévisagea, et elle lui rendit son regard en songeant qu'il aurait été très beau s'il avait été une femme, avec cette peau parfaitement brillante et presque noire.

« Êtes-vous ibo ? demanda-t-il.

– Oui.

– Mais vous avez le visage d'une Foulani », dit-il d'un ton accusateur.

Olanna secoua la tête.

« Ibo. »

L'homme bafouilla quelque chose qui ressemblait à *désolé*, avant de détourner la tête et de se mettre à farfouiller dans sa mallette. Lorsqu'elle lui tendit le journal, il parut hésiter à le reprendre, et elle eut beau lui jeter un coup d'œil de temps à autre, il ne croisa plus son regard de tout le trajet. Si seulement il savait que ses préjugés lui avaient ouvert des possibilités. Elle n'avait pas besoin d'être la femme blessée dont l'homme avait couché avec une villageoise. Elle pouvait être une Foulani qui se moque des Ibos avec un bel inconnu dans un avion. Elle pouvait être une femme qui prend sa vie en main. Elle pouvait être ce qu'elle voulait.

Quand ils se levèrent pour descendre, elle le regarda et lui sourit, mais elle se retint de dire *Merci* parce qu'elle voulait le laisser avec sa surprise et son remords intacts.

Olanna loua un pick-up avec chauffeur et alla chez Odenigbo. Ugwu la suivit pendant qu'elle faisait le tour de la maison en emballant des livres et en montrant du doigt au chauffeur les affaires à emporter.

« Master ressemble à quelqu'un qui pleure tous les jours, ma'ame, lui dit Ugwu en anglais.

– Mets mon mixeur dans un carton », dit-elle. Ça lui faisait bizarre de dire « mon » mixeur ; ça avait toujours été *le* mixeur, sans marque de propriété.

« Oui, ma'ame. » Ugwu partit à la cuisine et en revint avec un carton. Il le tenait d'un air hésitant. « Ma'ame, s'il vous plaît, pardonnez à Master. »

Olanna le regarda. Il savait ; il avait vu cette femme partager le lit

de son maître ; il l'avait trompée lui aussi.

« *Osiso !* Mets mon mixeur dans la voiture !

– Oui, ma'ame. » Ugwu se tourna vers la porte.

« Les invités viennent-ils toujours le soir ? demanda Olanna.

– Ce n'est pas comme avant, quand vous étiez là, ma'ame.

– Mais ils viennent toujours ?

– Oui.

– Et ton maître continue de jouer au tennis et d'aller au club des enseignants ?

– Oui.

– C'est bien. » Elle ne le pensait pas. Elle aurait voulu entendre qu'Odenigbo ne supportait plus de vivre la vie qu'ils avaient partagée.

Lorsqu'il lui rendait visite, elle essayait de ne pas être déçue qu'il ait l'air parfaitement normal. Debout sur le pas de la porte, elle lui adressait des réponses évasives, choquée par sa volubilité et son aisance, par la désinvolture avec laquelle il disait : « Tu sais que je n'aimerai jamais d'autre femme, *nkem* », comme s'il était certain qu'avec le temps tout redeviendrait pareil. Elle était également choquée par l'intérêt amoureux que lui portaient les autres hommes. Les célibataires prirent l'habitude de passer chez elle, les hommes mariés de la rencontrer par hasard devant son département. Leurs avances la contrariaient parce qu'elles – et eux avec – présupposaient que sa relation avec Odenigbo était définitivement terminée. « Ça ne m'intéresse pas », disait-elle et, au moment même où elle le disait, elle espérait que ça ne viendrait pas aux oreilles d'Odenigbo parce qu'elle ne voulait pas qu'il croie qu'elle se languissait. Et de fait elle ne se languissait pas : elle enrichissait ses cours de nouveaux supports, cuisinait longuement, lisait de nouveaux livres, achetait de nouveaux disques. Elle devint secrétaire de la Société Saint-Vincent-de-Paul et, après leurs distributions de nourriture dans les villages, elle notait le compte-rendu de leurs réunions dans un cahier. Elle cultivait des zinnias sur sa pelouse et elle cultiva enfin une amitié avec sa voisine noire américaine, Edna Whaler.

Edna avait un rire doux. Elle enseignait la musique, passait des disques de jazz un peu trop fort, faisait des côtes de porc bien tendres et parlait souvent de l'homme qui l'avait quittée une semaine avant leur mariage à Montgomery et de l'oncle qui s'était fait lyncher quand elle était petite.

« Tu sais ce qui m'a toujours stupéfaite ? disait-elle à Olanna comme si elle ne le lui avait pas déjà raconté la veille. Que des Blancs civilisés mettent leurs jolies robes et leurs chapeaux et se rassemblent pour regarder un Blanc pendre un Noir à un arbre. »

Et elle riait de son rire doux en tapotant ses cheveux, qui avaient le brillant gras du fer à défriser. Au début, elles ne parlèrent pas

d'Odenigbo. Ça faisait du bien à Olanna d'être avec quelqu'un qui n'ait aucun rapport avec le cercle d'amis qu'elle avait partagé avec Odenigbo. Et puis, un jour, alors qu'elle accompagnait en chantonant la chanson de Billie Holiday, *My Man*, Edna demanda :

« Pourquoi tu l'aimes ? »

Olanna leva la tête. Elle avait l'esprit vide.

« Pourquoi je l'aime ? »

Edna leva les sourcils en articulant muettement, sans les chanter, les paroles de Billie Holiday.

« Je ne pense pas que l'amour ait une raison, dit Olanna.

– Bien sûr que si.

– Je crois que l'amour vient en premier et que les raisons suivent. Quand je suis avec lui, j'ai l'impression que je n'ai besoin de rien d'autre. » Olanna fut surprise par ses propres paroles, mais cette troublante vérité lui donna soudain envie de pleurer.

Edna l'observait.

« Tu ne peux pas continuer à te mentir à toi-même en te disant que ça va.

– Je ne me mens pas », dit Olanna. La voix plaintivement éraillée de Billie Holiday commençait à l'agacer. Elle ne savait pas si elle était transparente, ni à quel point. Elle croyait que ses rires fréquents étaient sincères, et qu'Edna ne se doutait pas qu'elle pleurait quand elle était seule dans son appartement.

« Je ne suis pas la personne la mieux placée pour parler des hommes, mais il faut que tu en discutes avec quelqu'un, dit Edna. Le prêtre, peut-être, en compensation de toutes ces excursions de charité que tu as faites pour Saint-Vincent-de-Paul ? »

Edna rit et Olanna se joignit à elle, mais elle commençait déjà à se dire qu'elle avait peut-être effectivement besoin de parler à quelqu'un, à une personne neutre qui l'aiderait à reprendre possession d'elle-même, à négocier avec cette étrangère qu'elle était devenue. Dans les jours qui suivirent, elle se mit en route à plusieurs reprises pour St Peter, mais s'arrêta et changea d'avis. Jusqu'au jour, un lundi après-midi, où elle s'y rendit en roulant à toute allure, ignorant les ralentisseurs pour ne se donner aucune occasion de s'arrêter. Elle s'assit sur un banc de bois dans le bureau étouffant du père Damian et garda les yeux rivés sur le classeur à dossiers étiqueté PAROISSIENS tout le temps qu'elle parla d'Odenigbo.

« Je ne vais pas au club des enseignants parce que je ne veux pas le rencontrer. J'ai perdu tout intérêt pour le tennis. Il m'a trompée et blessée, pourtant on dirait qu'il dirige ma vie. »

Le père Damian tira sur son col, remonta ses lunettes, se frotta le nez, et elle se demanda s'il cherchait quelque chose à faire, n'importe quoi, faute d'avoir une réponse à lui donner.

« Je ne vous ai pas vue à l'église dimanche dernier », dit-il enfin.

Olanna fut déçue, mais c'était un prêtre, après tout, et cela devait être sa solution : Cherche Dieu. Elle avait souhaité qu'il lui donne raison, qu'il renforce son droit à s'apitoyer sur elle-même, qu'il l'encourage à revendiquer une plus grande part de supériorité morale. Elle voulait qu'il condamne Odenigbo.

« Vous trouvez que j'ai besoin d'aller à l'église plus souvent ? demanda-t-elle.

– Oui. »

Olanna hocha la tête et rapprocha son sac à main, prête à se lever et partir. Elle n'aurait pas dû venir. Elle n'aurait pas dû s'imaginer qu'un eunuque volontaire en robe blanche et au visage rond pouvait comprendre ce qu'elle ressentait. Il la regardait, les yeux agrandis par ses verres de lunettes.

« Je crois aussi que vous devriez pardonner à Odenigbo », dit-il, et il tira sur son col comme s'il l'étranglait.

Un instant, Olanna ressentit du mépris pour lui. Ce qu'il disait était trop facile, trop prévisible. Elle aurait pu se dispenser de venir si c'était pour entendre ça.

« D'accord. » Elle se leva. « Merci.

– Ce n'est pas pour lui, vous savez. C'est pour vous.

– Quoi ? » Il était toujours assis, elle baissa donc les yeux pour croiser son regard.

« Ne voyez pas ça comme un pardon que vous lui accordez. Il s'agit de vous autoriser à être heureuse. Qu'allez-vous faire de la détresse que vous avez choisie ? Allez-vous manger de la détresse ? »

Olanna regarda le crucifix au-dessus de la fenêtre, le visage du Christ serein dans sa douleur, et ne dit rien.

*

Odenigbo arriva de très bonne heure ; elle n'avait pas encore pris son petit déjeuner. Elle comprit qu'il y avait un problème avant même d'ouvrir la porte et de voir son visage sombre.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda-t-elle, avec un brusque sentiment d'effroi devant l'espoir qui s'insinuait en elle : que sa mère soit morte.

« Amala est enceinte », dit-il. Sa voix avait un accent altruiste et inflexible, comme celle d'une personne qui apporte de mauvaises nouvelles à d'autres, mais qui reste forte par égard pour elles.

Olanna serra la poignée de la porte.

« Quoi ?

– Mama est venue me dire à l'instant qu'Amala était enceinte de moi. »

Olanna se mit à rire. Elle rit à gorge déployée parce que cette scène-là, et toutes ces dernières semaines, lui semblaient soudain

fantastiques.

« Laisse-moi entrer, dit Odenigbo. S'il te plaît. » Elle s'écarta de la porte.

« Entre. »

Il s'assit au bord de la chaise et elle eut l'impression que les fragments de porcelaine qu'elle avait recollés venaient de se recasser ; ce qui était douloureux n'était pas tant qu'ils se recassent, mais de comprendre que vouloir les rassembler avait été dès le départ une tentative vaine.

« *Nkem*, s'il te plaît, réglons ça ensemble, dit-il. Nous ferons tout ce que tu voudras. S'il te plaît, faisons ça ensemble. »

Olanna alla à la cuisine éteindre le feu sous la bouilloire. Puis elle revint s'asseoir en face de lui.

« Tu as dit que c'était arrivé une seule fois. Une seule fois et elle tombe enceinte ? Une seule fois ? » Elle regretta d'avoir haussé la voix. Mais c'était si peu plausible, si théâtral et si peu plausible qu'il couche avec une femme une seule fois, en état d'ébriété, et la rende enceinte.

« Il n'y a eu qu'une seule fois, dit-il. Une seule fois.

– Je vois. » Mais elle ne voyait pas du tout. Elle fut prise alors d'une envie de le gifler, parce que le ton sûr de son bon droit avec lequel il mettait l'accent sur *seule* faisait paraître l'acte inévitable, comme si le problème était le nombre de fois que ça s'était produit et non le fait que ça n'aurait pas dû se produire du tout.

« J'ai dit à mama que j'allais envoyer Amala au docteur Okonkwo à Enugu et elle a dit qu'il faudrait d'abord lui passer sur le corps. Elle a dit qu'Amala aurait l'enfant et qu'ensuite elle élèverait l'enfant elle-même. Il y a un jeune homme qui travaille dans la charpenterie à Ondo qu'Amala est censée épouser. » Odenigbo se leva. « Mama a organisé ça depuis le début. Je vois maintenant qu'elle s'est assurée que j'étais ivre mort avant de m'envoyer Amala. J'ai l'impression d'avoir été jeté dans quelque chose que je ne comprends pas complètement. »

Olanna le regarda, de sa couronne de cheveux à ses fins orteils dans les sandales de cuir, effrayée de se découvrir capable d'une telle bouffée d'aversion pour quelqu'un qu'elle aimait.

« Personne ne t'a jeté dans rien », dit-elle.

Il voulut la prendre dans ses bras, mais elle le repoussa d'un mouvement d'épaules et lui demanda de partir. Plus tard, dans la salle de bains, elle se plaça devant le miroir et se pétrit violemment le ventre à deux mains. La douleur lui rappela qu'elle n'était bonne à rien, lui rappela qu'un enfant se lovait maintenant dans le ventre d'une étrangère, et non dans le sien.

Edna frappa si longuement qu'Olanna dut se lever et ouvrir la porte.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Edna.

– Mon grand-père disait que les autres pétaient et c'est tout, tandis que ses pets à lui s'accompagnaient toujours d'une coulée de merde », dit Olanna. Elle avait voulu être drôle, mais sa voix était trop rauque pour ça, trop chargée de larmes.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

– La fille avec qui il a couché est enceinte.

– Mais, bon sang, c'est quoi ton problème ? »

Olanna cilla ; c'était quoi, son problème ?

« Ressaisis-toi ! dit Edna. Tu crois qu'il passe ses journées à pleurer, lui ? Quand ce salaud m'a quittée à Montgomery, j'ai essayé de me tuer et tu sais ce qu'il faisait ? Il s'était cassé et il jouait avec un orchestre en Louisiane ! » Edna se tapota les cheveux avec irritation. « Regarde-toi. Tu es la personne la plus gentille que je connaisse. Regarde comme tu es belle. Pourquoi as-tu autant besoin d'un apport extérieur ? Pourquoi ce que tu es ne suffit pas ? Bon sang, ce que tu es faible ! »

Olanna recula ; le tourbillon de douleur, de pensées et de colère qui monta en elle fit couler les mots de sa bouche avec une froide précision.

« Ce n'est pas ma faute si ton homme t'a abandonnée, Edna. »

Edna eut d'abord l'air surprise, puis dégoutée, avant de tourner les talons et de quitter l'appartement. Olanna la regarda partir en regrettant de lui avoir dit ça. Mais elle ne s'excuserait pas tout de suite. Elle laisserait Edna attendre un jour ou deux. Elle avait faim, soudain, terriblement faim ; les larmes lui avaient vidé le ventre. Elle mangea tout son reste de riz *jollof* à même la casserole sans attendre qu'il soit correctement réchauffé, but deux bouteilles de bière froide, mais ne se sentit toujours pas rassasiée. Elle mangea les biscuits qui étaient dans le placard et quelques oranges du frigo, puis décida d'aller à Eastern Shop acheter du vin. Elle allait boire. Elle allait boire autant de vin qu'elle pouvait.

Les deux femmes qui se tenaient à l'entrée du magasin, l'Indienne de la Faculté des sciences et l'enseignante d'anthropologie, originaire de Calabar, lui dirent bonjour en souriant et elle se demanda si leurs regards furtifs ne masquaient pas leur pitié, si elles ne la trouvaient pas faible et complètement paumée.

Elle examinait des bouteilles de vin lorsque Richard s'approcha d'elle.

« Il me semblait bien que c'était toi, dit-il.

– Bonjour, Richard. » Elle jeta un coup d'œil à son panier. « Je ne savais pas que tu faisais toi-même tes courses.

– Harrison est allé passer quelques jours à son village, dit-il.

Comment vas-tu ? Tu vas bien ? »

La pitié qu'elle vit dans ses yeux lui fit horreur.

« Je vais très bien. Je n'arrive pas à me décider entre ces deux-là. » Elle montra les bouteilles de vin d'un geste. « Et si j'achetais les deux et que tu les partageais avec moi ? On pourrait juger laquelle est la meilleure. Est-ce que tu peux prendre une heure ? Ou tu dois vite retourner à tes travaux d'écriture ? »

Richard parut pris de court par son entrain.

« Je ne voudrais surtout pas te déranger.

– Mais tu ne me dérangerais pas du tout, voyons. En plus, tu ne m'as jamais rendu visite » – elle marqua une pause – « dans mon appartement. »

Elle se montrerait charmante, égale à elle-même, et ils boiraient du vin en discutant de son livre, des nouveaux zinnias qu'elle faisait pousser, de l'art d'Igbo-Ukwu et du fiasco des élections dans la région Ouest. Et il s'en irait dire à Odenigbo qu'elle allait bien. Car elle *allait* bien.

Arrivés à son appartement, Richard s'assit bien droit sur le canapé et elle regretta qu'il ne s'affale pas un peu, dans cette posture décontractée qu'il adoptait chez Odenigbo ; il y avait de la raideur jusque dans sa façon de tenir son verre. Elle s'assit sur la moquette. Ils portèrent un toast à l'indépendance du Kenya.

« Il faut vraiment que tu écrives sur les horreurs que les Britanniques ont commises au Kenya, dit Olanna. Ils coupaient les testicules aux gens, c'est bien ça ? »

Richard marmonna quelque chose en détournant les yeux, comme si le mot *testicules* l'avait intimidé. Elle l'observa en souriant.

« C'est bien ça ?

– Oui.

– Alors tu devrais écrire là-dessus. » Elle but lentement son deuxième verre, levant la tête pour savourer le plaisir du liquide froid qui coulait dans sa gorge. « Tu as un titre pour ton livre ?

– *Le Panier de mains*.

– *Le Panier de mains*. » Olanna renversa son verre et but la dernière goutte. « Ça paraît macabre.

– C'est sur les ouvriers. Sur les bonnes choses qui ont été réalisées – le chemin de fer – mais aussi sur la façon dont les ouvriers ont été exploités et sur les excès de l'entreprise coloniale.

– Ah. »

Olanna se leva et déboucha la seconde bouteille. Elle se pencha pour remplir son propre verre en premier. Elle se sentait légère, comme si son poids était bien plus facile à porter, mais elle avait les idées claires ; elle savait ce qu'elle voulait faire et ce qu'elle faisait. L'odeur presque moite de Richard lui emplit les narines quand elle se

plaça devant lui avec la bouteille.

« Mon verre n'est pas tout à fait vide, dit-il.

– Non, c'est vrai. » Elle posa la bouteille par terre, s'assit près de lui et toucha les poils qui couvraient sa peau, en se disant qu'ils étaient clairs et doux, qu'ils n'avaient pas la rugosité agressive de ceux d'Odenigbo, qu'ils n'avaient rien à voir avec ceux d'Odenigbo. Il la regarda et elle se demanda si ses yeux avaient vraiment viré au gris ou si elle se faisait des idées. Elle lui caressa le visage, laissa la main sur sa joue.

« Viens t'asseoir par terre avec moi », finit-elle par dire.

Ils se retrouvèrent côte à côte, adossés au canapé. Richard marmonna : « Il faudrait que je m'en aille », ou quelque chose d'approchant. Mais elle savait qu'il ne partirait pas et que lorsqu'elle se laisserait glisser sur la moquette rêche, il s'allongerait à côté d'elle. Elle l'embrassa sur les lèvres. Il la tira vigoureusement à lui et puis, tout aussi vite, la lâcha et détourna la tête. Elle entendait son souffle rapide. Elle défit la boucle de sa ceinture, recula pour descendre son pantalon et rit quand il se coinça contre ses chaussures. Elle retira sa robe. Il était sur elle et la moquette piquait son dos nu et elle sentait ses lèvres molles se refermer sur son mamelon. Rien à voir avec les morsures et les sucements d'Odenigbo, rien à voir avec ces décharges de plaisir. Richard ne la parcourait pas de la langue avec ces petits mouvements rapides qui lui faisaient tout oublier ; quand il lui embrassait le ventre, au contraire, elle était consciente qu'il lui embrassait le ventre.

Tout changea quand il l'eut pénétrée. Elle leva les hanches pour bouger avec lui, épouser ses coups de reins, et il lui sembla qu'elle défaisait des chaînes à ses poignets, retirait des épingles de sa peau, se libérait par les cris forts, très forts, qui jaillissaient de sa bouche. Après, elle se sentit emplie d'un sentiment de bien-être, d'un état proche de la grâce.

Richard fut presque soulagé d'apprendre la mort de Sir Winston Churchill. Ça lui donnait la possibilité de ne pas aller à Port Harcourt pour le week-end. Il n'était pas encore prêt à affronter Kainene.

« Tu vas devoir enterrer ton horrible blague sur Churchill, maintenant, hein ? » lui dit Kainene au téléphone, quand il l'informa qu'il allait se rendre à Lagos pour la messe du souvenir au Haut Commissariat Britannique. Il rit, puis il pensa à ce que serait sa vie si elle apprenait, si elle le quittait et qu'il n'entende plus jamais cette voix moqueuse au téléphone.

Cela ne faisait que quelques jours, pourtant même le souvenir de l'appartement d'Olanna était flou : il s'était endormi ensuite, par terre dans son salon, et s'était réveillé avec un mal de crâne acéré et une conscience extrêmement désagréable de sa nudité. Elle était assise en silence sur le canapé, tout habillée. Il se sentit mal à l'aise, ne sachant pas trop s'ils étaient censés discuter de ce qui s'était passé ou non. Finalement, il partit sans dire un mot parce qu'il ne voulait pas que ce qu'il prenait pour du regret sur son visage se transforme en aversion. Il n'avait pas été choisi ; ça aurait pu être n'importe quel homme. Il avait perçu cela alors même qu'il la tenait nue dans ses bras, mais cela n'avait pas gâché le plaisir que lui donnaient les courbes de son corps, les mouvements dont elle l'accompagnait, sa façon de prendre autant qu'elle donnait. Il n'avait jamais bandé aussi dur, n'avait jamais tenu aussi longtemps qu'avec elle.

Maintenant, pourtant, il se sentait privé. Son admiration pour elle s'était nourrie de son inaccessibilité, c'était une adoration à distance, mais maintenant qu'il avait goûté le vin sur sa langue, qu'il s'était serré contre elle, au point d'en sentir lui aussi la noix de coco, il éprouvait un étrange sentiment de perte. Il avait perdu son fantasme. Mais ce qui l'inquiétait le plus, c'était l'idée de perdre Kainene. Il était déterminé à ce que Kainene ne l'apprenne jamais.

*

Susan était assise à côté de lui à la messe du souvenir, et lorsque des extraits de discours prononcés par Sir Winston Churchill étaient diffusés elle serrait ses mains gantées, fort, et s'appuyait contre lui. Richard avait les larmes aux yeux. C'était peut-être la seule chose qu'ils avaient en commun, leur admiration pour Churchill. Ensuite,

elle lui demanda d'aller prendre un verre avec elle au Polo Club. Elle l'y avait déjà emmené une fois et lui avait dit, alors qu'ils étaient assis près de la vaste pelouse : « Cela ne fait que quelques années que les Africains sont autorisés, mais tu n'imaginerais pas comme ils sont nombreux à venir, maintenant, et ils savent si peu apprécier les lieux, en fait. »

Ils étaient assis au même endroit, près d'un serveur nigérian engoncé dans son costume noir. Le club était presque vide, à l'exception d'une partie de polo qui se déroulait de l'autre côté. L'air résonnait du bruit de huit hommes qui galopaient à bride abattue derrière une boule en criant et en jurant. Susan parlait doucement, habitée par le chagrin atténué qu'on ressent à pleurer quelqu'un qu'on n'a pas connu. Elle disait qu'il était intéressant que la dernière personne à avoir eu des funérailles nationales sans faire partie de la famille royale ait été le duc de Wellington, comme si elle lui apprenait quelque chose, et qu'il était bien triste que certaines personnes ignorent encore tout ce que Churchill avait fait pour la Grande-Bretagne, que c'était vraiment horrible que quelqu'un, à la messe, ait suggéré que sa mère avait du sang peau-rouge. Elle était un peu plus bronzée que dans son souvenir ; il ne l'avait pas revue depuis son départ pour Nsukka. Au bout de quelques verres de gin, elle s'anima et se mit à parler d'un merveilleux film sur la famille royale qui avait été projeté au British Council.

« Tu ne fais pas très attention, hein ? » demanda-t-elle au bout d'un moment. Elle avait les oreilles rouges.

« Bien sûr que si.

– J'ai entendu parler de ta bien-aimée, la fille du chef Ozobia », dit Susan, en prononçant *bien-aimée* avec l'accent comique caricatural qu'elle attribuait au parler populaire.

« Elle s'appelle Kainene.

– Tu penseras bien à toujours mettre une capote, hein ? Il faut être prudent, même avec les plus instruits de ces gens-là. »

Richard porta le regard sur la calme étendue de vert sans fin. Il n'aurait jamais été heureux avec elle – sa vie aurait été un tissu de filandres, les journées se fondant les unes dans les autres en une longue et diaphane toile de néant.

« J'ai eu une liaison avec John Blake, dit-elle.

– Ah bon ? »

Susan rit. Elle jouait avec son verre, le faisait glisser sur le dessus de la table en étalant l'eau qui s'y était accumulée.

« Tu as l'air surpris.

– Non, pas du tout », dit-il, même s'il l'était. Pas parce qu'elle avait eu une liaison, mais parce que c'était avec John, qui était marié à sa bonne amie Caroline. Mais c'était ça, la vie d'expatriés. Tout ce qu'ils

faisaient, lui semblait-il, c'était coucher avec les maris et les femmes les uns des autres, des accouplements illicites qui étaient plus une façon d'occuper les journées blanchies par la chaleur des tropiques que l'expression sincère de la passion.

« Ça ne veut rien dire, absolument rien du tout, dit Susan. Mais je voulais que tu saches que j'allais m'occuper en attendant que tu termines ta liaison de couleur. »

Richard fut tenté de dire quelque chose sur sa déloyauté envers son amie, mais il se rendit compte alors combien ce serait hypocrite, ne serait-ce qu'à ses propres yeux.

5. Le Livre : Le monde s'est tu pendant que nous mourions

Il écrit sur la famine. La famine était une arme de guerre nigériane. La famine a brisé le Biafra, a rendu le Biafra célèbre, a permis au Biafra de tenir si longtemps. La famine a attiré l'attention des gens dans le monde et suscité des protestations et des manifestations à Londres, à Moscou et en Tchécoslovaquie. La famine a poussé la Zambie, la Tanzanie, la Côte d'Ivoire et le Gabon à reconnaître le Biafra, la famine a introduit l'Afrique dans la campagne américaine de Nixon et fait dire à tous les parents du monde qu'il fallait finir son assiette. La famine a poussé les organisations humanitaires à introduire secrètement de la nourriture au Biafra par avion, de nuit, parce que les deux camps ne parvenaient pas à se mettre d'accord sur des itinéraires. La famine a favorisé les carrières des photographes. Et la famine a fait dire à la Croix-Rouge internationale que le Biafra était sa plus grave urgence depuis la Seconde Guerre mondiale.

Les coliques d'Ugwu étaient spasmodiques et douloureuses. Mâcher les cachets amers du placard de Master n'y faisait rien, pas plus que les feuilles d'oseille que lui donnait Jomo, et elles n'avaient aucun rapport avec la nourriture puisqu'il lui arrivait de foncer subitement au Quartier des Domestiques quoi qu'il ait mangé. C'est qu'il se faisait du souci. La peur de Master lui donnait du souci.

Depuis que mama avait apporté la nouvelle de la grossesse d'Amala, Master titubait presque en marchant, comme si ses lunettes étaient floues, il réclamait son thé d'une voix éteinte et il demandait à Ugwu de dire aux invités qu'il était sorti, même si sa voiture était au garage. Il regardait souvent dans le vide. Il écoutait souvent de la high-life. Il parlait souvent d'Olanna. Il disait : « Nous laisserons ça pour quand ta madame reviendra » ou : « Ta madame préférerait qu'on mette ça dans le couloir », et Ugwu répondait : « Oui, patron », même s'il savait que Master ne se donnerait pas la peine de rien dire de tout cela si Olanna s'apprêtait vraiment à revenir.

Les coliques d'Ugwu s'aggravèrent quand mama vint en visite avec Amala. Il examina soigneusement Amala ; elle n'avait pas l'air enceinte, toujours mince qu'elle était, le ventre plat, et il espérait que le médicament n'avait pas fait son effet, en fin de compte. Mais mama lui dit, tout en épluchant des cocoyams chauds :

« Quand ce petit garçon viendra, j'aurai quelqu'un pour me tenir compagnie, et les autres femmes ne m'appelleront plus la mère d'un fils impuissant. »

Amala était assise au salon. Sa grossesse avait élevé son rang, elle pouvait maintenant s'installer tranquillement pour écouter la radio, n'étant plus la bonne de mama, mais la femme qui allait mettre au monde son petit-fils. Ugwu l'observa depuis le seuil de la cuisine. Heureusement qu'elle n'avait pas choisi le fauteuil de Master ou le pouf préféré d'Olanna parce qu'il lui aurait demandé de se lever aussitôt. Elle était assise les genoux serrés, les yeux rivés sur la pile de journaux de la table centrale, le visage inexpressif. C'était tellement choquant qu'une personne aussi ordinaire, avec sa robe quelconque et son foulard de coton autour du front, se trouve au milieu de toutes ces choses. Elle n'était ni belle ni laide ; elle était comme les nombreuses jeunes femmes qu'il regardait passer autrefois au village, le matin, quand elles allaient à la rivière. Rien ne la distinguait. En la regardant,

Ugwu se sentit pris d'une colère soudaine. Sa colère ne s'adressait pas à Amala, pourtant, mais à Olanna. Elle n'aurait pas dû fuir de sa propre maison parce que le médicament de mama avait poussé Master dans les bras de cette jeune fille de rien du tout. Elle aurait dû rester et montrer à Amala et mama qui était vraiment la maîtresse ici.

Les journées étaient étouffantes et répétitives, avec mama qui cuisinait ses sauces qui sentaient fort et qu'elle était la seule à manger parce que Master veillait tard, qu'Amala avait des nausées et Ugwu des coliques. Mais ça n'avait pas l'air de gêner mama ; elle fredonnait, cuisinait, faisait le ménage, et elle chanta ses propres louanges quand elle arriva enfin à allumer le gaz. « Un jour j'aurai ma propre cuisinière, dit-elle en riant, mon petit-fils m'en achètera une. »

Elle décida enfin de rentrer au village, au bout de plus d'une semaine, et déclara qu'elle allait laisser Amala.

« Tu vois comme elle est malade ? dit-elle à Master. Mes ennemis veulent nuire à la grossesse, ils ne veulent pas que quelqu'un perpétue le nom de notre famille, mais nous allons les vaincre.

– Il faut que tu l'emmènes avec toi », répondit Master.

Il était minuit passé. Mama avait veillé jusqu'au retour de Master et Ugwu attendait à la cuisine, à moitié endormi, pour pouvoir fermer la maison.

« Ne m'as-tu pas entendue dire qu'elle était malade ? reprit mama. Il vaut mieux qu'elle reste ici.

– Elle verra un médecin, mais il faut que tu l'emmènes avec toi.

– C'est ton enfant que tu refuses, et non Amala, dit mama.

– Il faut que tu l'emmènes avec toi, répéta Master. Il se peut qu'Olanna rentre bientôt, et les choses ne se passeront pas bien si Amala est là.

– Ton propre enfant, dit mama en secouant tristement la tête, mais elle n'insista pas. Je partirai demain parce que je dois participer à une réunion des *umuada*¹. Je reviendrai la chercher à la fin de la semaine. »

L'après-midi du départ de mama, Ugwu trouva Amala accroupie dans le potager, les genoux relevés et les bras autour des jambes. Elle mâchait des piments.

« Ça va ? » demanda Ugwu. Peut-être que cette femme était un esprit et qu'elle était venue ici accomplir des rituels avec ses camarades *ogbanje*².

Amala resta un moment sans rien dire ; elle parlait si rarement qu'Ugwu était toujours surpris que sa voix soit aussi aiguë et enfantine.

« Le piment peut enlever la grossesse, dit-elle.

– Quoi ?

– Si tu manges plein de piments forts, ils enlèvent la grossesse. » Elle

était recroquevillée dans la boue comme un pauvre animal pitoyable et mastiquait lentement ; des larmes coulaient sur son visage.

« Les piments ne peuvent pas faire ça », dit Ugwu. Pourtant il espérait qu'elle avait raison, que les piments provoqueraient effectivement une fausse couche et que sa vie reviendrait à ce qu'elle était avant : Olanna et Master ensemble, solidement unis.

« Si tu en manges assez, ils peuvent », insista-t-elle, avant de tendre la main pour en cueillir un autre.

Ugwu ne voulait pas qu'elle finisse les piments qu'il cultivait si soigneusement pour ses ragoûts, mais si elle avait raison quant aux facultés des piments, ça valait la peine de la laisser faire. Elle avait le visage brillant de larmes et de morve et, de temps à autre, elle ouvrait la bouche et tirait sa langue brûlée par les piments pour haleter comme un chien. Il avait envie de lui demander pourquoi elle avait accepté si elle ne voulait pas du bébé. C'était elle qui était allée dans la chambre de Master, après tout, et elle devait bien connaître le plan de mama. Mais il ne posa pas la question ; il ne voulait pas de son amitié. Il tourna les talons et rentra dans la maison.

Quelques jours après le départ d'Amala, Olanna vint en visite. Elle s'assit avec raideur sur le canapé, les jambes croisées comme un invité qui vient rarement, et refusa les *chin-chin* qu'Ugwu apporta sur une petite assiette.

« Remporte-les à la cuisine », dit-elle à Ugwu en même temps que Master disait : « Laisse-les sur la table. »

Ugwu resta planté là, indécis, la petite assiette à la main.

« Ben emporte-les à la cuisine, alors ! » lança sèchement Master, comme si Ugwu était responsable de la tension qui s'était installée dans la pièce.

Ugwu laissa la porte de la cuisine ouverte pour pouvoir se poster là et écouter, mais il aurait tout aussi bien pu s'en dispenser, car Olanna, qui haussait la voix, était largement audible.

« C'est *toi* et pas ta mère. C'est arrivé parce que *toi*, tu as permis que ça arrive ! Tu dois assumer tes responsabilités ! »

Ugwu était stupéfait que cette voix douce puisse se transformer en quelque chose d'aussi violent.

« Je ne suis pas un coureur de jupons, tu le sais bien. Ce ne serait pas arrivé si ma mère n'avait pas joué un rôle là-dedans ! » Master aurait dû baisser la voix ; il aurait dû parfaitement savoir qu'un mendiant ne crie pas.

« C'est ta mère qui a sorti ton pénis et qui l'a introduit dans Amala ? » demanda Olanna.

Ugwu sentit les brusques gargouillements agiter son ventre et courut aux toilettes du Quartier des Domestiques. Quand il en ressortit, il vit Olanna debout près du citronnier. Il scruta son visage pour voir

comment la conversation avait fini, si tant est qu'elle avait fini, et pourquoi elle était sortie. Mais il ne put rien lire sur son visage. Elle avait des plis durs autour de la bouche et une assurance souple dans sa façon de se tenir, coiffée d'une perruque neuve qui la faisait paraître beaucoup plus grande.

« Vous désirez quelque chose, ma'ame ? » demanda-t-il.

Elle s'approcha pour venir regarder les *anara*.

« Elles sont superbes. Est-ce que tu as mis de l'engrais ? »

– Oui, ma'ame. Que Jomo m'a donné.

– Et sur les piments ?

– Oui, ma'ame. »

Elle commença à s'éloigner. C'était incongru de la voir ici avec ses chaussures noires et sa robe au genou. Elle qui, au jardin, était toujours en lappa ou en robe d'intérieur.

« Ma'ame ? »

Elle se retourna.

« J'ai un oncle qui fait du commerce dans le Nord. Les gens sont jaloux de lui parce qu'il marche bien. Un jour, il a lavé ses vêtements et quand il les a rentrés du soleil, il a vu que quelqu'un avait coupé un bout de la manche de sa chemise. »

Olanna le regardait ; quelque chose, dans son expression, fit comprendre à Ugwu qu'elle n'aurait pas la patience d'en écouter bien davantage.

« La personne qui l'a coupée s'en est servie pour faire un mauvais sort, mais ça n'a pas marché parce que mon oncle a brûlé la chemise tout de suite. Ce jour-là, il y avait beaucoup de mouches près de sa case.

– Qu'est-ce que tu racontes, pour l'amour du ciel ? » lui demanda Olanna en anglais. Comme elle ne lui parlait pratiquement jamais en anglais, cela lui parut froid, distant.

« Mama s'est servie d'un mauvais sort contre mon maître, ma'ame. J'ai vu des mouches dans la cuisine. Je l'ai vue mettre quelque chose dans sa nourriture. Et puis je l'ai vue frotter quelque chose sur le corps d'Amala et je sais que c'est le médicament dont elle s'est servie pour tenter mon maître.

– C'est des sottises, ça ! » dit Olanna.

Sottises, ça, les mots sifflèrent et Ugwu sentit son ventre se serrer. Elle était différente ; sa peau et ses vêtements étaient plus raides. Elle se pencha et chassa du revers de la main un puceron vert qui s'était posé sur sa robe avant de s'éloigner. Mais elle ne fit pas le tour, en passant devant le garage de Master, pour rejoindre sa voiture garée sur le devant. Elle entra dans la maison. Il la suivit. De la cuisine, il entendit sa voix, dans le bureau, qui criait un long chapelet de mots qu'il ne pouvait et ne voulait pas distinguer. Suivis d'un silence. Puis la

porte de la chambre à coucher qui s'ouvrait et se refermait. Il attendit un petit moment avant de traverser le couloir sur la pointe des pieds et de plaquer l'oreille contre le bois. Elle ne faisait plus le même bruit. Il avait l'habitude de ses gémissements de gorge, or ce qu'il entendait maintenant était un *ah-ah-ah* haletant, projeté vers l'extérieur, comme si elle se préparait à exploser, comme si Master lui apportait plaisir et colère à la fois et qu'elle attendît de voir combien de plaisir elle pouvait prendre avant de laisser libre cours à sa rage. Il n'empêche, Ugwu sentit l'espoir rejaillir en lui. Il allait préparer un riz *jollof* parfait pour leur repas de réconciliation.

Plus tard, quand il entendit sa voiture démarrer et vit les phares éblouissants près du massif aux fleurs blanches, il crut qu'elle partait chercher quelques affaires à son appartement. Il mit le couvert pour deux, mais ne servit pas, car il voulait garder le plat bien au chaud dans la casserole.

Master entra dans la cuisine.

« Tu as l'intention d'être le seul à manger, aujourd'hui, mon ami ?

– J'attends madame.

– Sers-moi mon dîner, *osiso* !

– Oui, patron, dit Ugwu. Madame va-t-elle revenir bientôt, patron ?

– Sers-moi mon dîner », répéta Master.

1 Femmes de la communauté.

2 Fantômes des enfants mort-nés qui reviennent torturer leurs mères.

Olanna était debout dans le salon de Richard. Le vide austère de la pièce la mettait mal à l'aise ; elle aurait préféré qu'il ait des tableaux, des livres ou des poupées russes qu'elle puisse regarder. Il n'y avait qu'une petite photo d'un pot cordé d'Igbo-Ukwu au mur, et elle était en train de la regarder quand Richard entra. Le demi-sourire hésitant qui flottait sur ses lèvres adoucissait son visage. Elle oubliait parfois comme il était bel homme, dans le style blond aux yeux bleus.

Elle prit aussitôt la parole.

« Bonjour, Richard. » Sans attendre sa réponse ni le temps de battement qui accompagnait les salutations, elle ajouta : « As-tu vu Kainene le week-end dernier ? »

– Non. Non, je ne l'ai pas vue. » Ses yeux évitaient les siens, se concentraient sur sa perruque lustrée. « J'étais à Lagos. Sir Winston Churchill est mort, tu sais.

– Ce qui s'est passé était idiot de notre part à tous les deux, dit Olanna, qui remarqua qu'il avait les mains qui tremblaient.

– Oui, oui, acquiesça Richard en hochant la tête.

– Kainene ne pardonne pas facilement. Ce serait absurde de lui dire.

– Bien sûr. » Richard marqua une pause. « Tu avais des problèmes affectifs et je n'aurais pas dû... »

– On était deux, Richard », dit Olanna, qui ressentit soudain du mépris pour ses mains tremblantes, sa pâle timidité et les vulnérabilités qu'il portait nouées autour du cou, aussi visibles qu'une cravate.

Harrison entra avec un plateau.

« J'apporte des boissons, patron.

– Des boissons ? » Richard se retourna d'un coup, brusquement, et Olanna fut soulagée qu'il n'y ait rien près de lui, sans quoi il l'aurait renversé. « Oh, non, vraiment. Voudrais-tu quelque chose ? »

– Je m'en vais, dit Olanna. Comment allez-vous, Harrison ?

– Bien, madame. »

Richard la suivit jusqu'à la porte.

« Je crois que nous devrions reprendre le cours normal des choses », dit-elle avant de filer à sa voiture.

Elle se demanda si elle aurait dû se montrer moins théâtrale et leur laisser à tous deux la possibilité de discuter calmement de ce qui s'était passé. Mais ça n'aurait pas mené à grand-chose, de remuer la

boue. Ils avaient tous les deux voulu ce qui s'était passé, et ils le regrettaient tous les deux ; l'important, maintenant, c'était que personne d'autre ne l'apprenne jamais.

Elle fut donc la première étonnée de s'entendre le dire à Odenigbo. Elle était allongée tandis que lui était assis à côté d'elle sur le lit – son lit à lui, comme elle le voyait à présent, de même que la chambre, qui lui semblait davantage la sienne que la leur – et c'était la deuxième fois qu'ils couchaient ensemble depuis qu'elle était partie. Il lui demandait de bien vouloir revenir vivre à la maison.

« Marions-nous, dit-il. Après, mama nous laissera tranquilles. »

Ce fut peut-être son ton suffisant, ou sa façon persistante de se dérober à ses responsabilités pour tout mettre sur le dos de mama, qui poussa Olanna à dire :

« J'ai couché avec Richard.

– Non. » Odenigbo prit l'air incrédule, secoua la tête.

« Si. »

Il se leva, alla jusqu'à la penderie et la regarda comme s'il ne pouvait pas rester auprès d'elle en cet instant, par peur de ce qu'il ferait. Il retira ses lunettes et se frotta l'arête du nez. Elle se redressa et se rendit compte que la méfiance existerait toujours entre eux, qu'il y aurait toujours entre eux le risque de ne pas croire l'autre.

« As-tu des sentiments pour cet homme ? demanda-t-il.

– Non », dit-elle.

Il revint et s'assit près d'elle. Il avait l'air déchiré entre l'envie de la jeter du lit et celle de l'attirer contre lui, et brusquement il se leva et quitta la pièce. Plus tard, lorsqu'elle frappa à la porte de son bureau pour dire qu'elle s'en allait, il ne répondit pas.

De retour dans son appartement, elle se mit à faire les cent pas. Elle n'aurait pas dû lui dire, pour Richard. Ou alors elle aurait dû lui en dire davantage : qu'elle regrettait de les avoir trompés, Kainene et lui, mais qu'elle ne regrettait pas l'acte en soi. Elle aurait dû dire que ce n'était pas une grossière vengeance, ni une façon de marquer un point, mais que cela avait pris pour elle une dimension rédemptrice. Elle aurait dû dire que l'égoïsme de cet acte l'avait libérée.

En entendant frapper fort à sa porte le lendemain matin, elle fut prise d'un grand soulagement. Odenigbo et elle allaient s'asseoir et discuter comme il convient, et elle veillerait cette fois à ce qu'ils ne se tournent pas autour de l'autre sans se rencontrer. Mais ce n'était pas Odenigbo. Edna entra en pleurant, les yeux rouges et gonflés, pour lui dire que des Blancs avaient fait sauter la petite église baptiste de sa ville natale. Quatre petites filles étaient mortes. L'une d'elles était la camarade de classe de sa nièce.

« Je l'ai vue quand je suis rentrée à la maison il y a six mois, dit Edna. Je l'ai vue il y a à peine six mois. »

Olanna fit du thé et s'assit tout contre Edna, qui se mit à pleurer à gros sanglots bruyants, comme si elle s'étouffait. Ses cheveux n'avaient pas leur habituel lustre gras, ils faisaient penser aux franges emmêlées d'un vieux balai-serpillière.

« Oh, mon Dieu, disait-elle entre ses sanglots. Oh, mon Dieu. »

Olanna lui serrait souvent le bras. Devant la force brute du chagrin d'Edna, elle était impuissante, elle ressentait le besoin de plonger la main dans le passé et d'inverser le cours de l'histoire. Edna finit par s'endormir. Olanna lui glissa doucement un oreiller sous la tête et resta assise à réfléchir aux répercussions qu'un seul acte pouvait avoir dans le temps et dans l'espace, laissant des taches indélébiles. Elle réfléchit au caractère éphémère de la vie, à la nécessité de ne pas choisir la détresse. Elle retournerait vivre chez Odenigbo.

Ils dînèrent en silence le premier soir. Les mastications d'Odenigbo l'agaçaient, ses joues bien pleines et le mouvement de broyage de ses mâchoires. Elle mangea peu et jeta de fréquents coups d'œil à sa caisse de livres au salon. Odenigbo détachait la chair de son os de poulet avec concentration et, pour une fois, il mangea tout son riz en laissant son assiette propre. Lorsqu'il finit par parler, il évoqua le chaos qui régnait dans la Région de l'Ouest.

« Ils n'auraient jamais dû restaurer le Premier ministre dans ses fonctions. Pourquoi s'étonnent-ils maintenant que des voyous brûlent des voitures et tuent des adversaires au nom des élections ? Une brute corrompue se comportera toujours en brute corrompue, dit-il.

– Il a le soutien du Premier ministre fédéral, dit Olanna.

– En réalité, c'est le Sardauna qui commande. Cet homme dirige le pays comme si c'était son fief musulman personnel.

– Essayons-nous toujours d'avoir un enfant ? »

Ses yeux, derrière les verres de lunettes, s'alarmèrent.

« Bien sûr, dit-il. Ou non ? »

Olanna ne répondit pas. Une tristesse brumeuse s'empara d'elle à la pensée de ce qu'ils avaient laissé se produire entre eux, pourtant il y avait aussi l'excitation d'une nouvelle fraîcheur, d'une relation aux conditions différentes. Elle ne serait plus seule à se battre pour préserver ce qu'ils partageaient ; il se joindrait à elle. Son assurance avait été ébranlée.

Ugwu entra pour débarrasser.

« Apporte-moi un peu de cognac, mon ami, dit Odenigbo.

– Oui, patron. »

Odenigbo attendit qu'Ugwu serve le cognac et s'en aille pour dire :

« J'ai demandé à Richard de ne plus venir.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Je l'ai vu dans la rue près de mon département et il avait une

expression qui m'a vraiment irrité, alors je l'ai suivi jusqu'à Imoke Street et je l'ai engueulé.

– Qu'est-ce que tu lui as dit ?

– Je ne m'en souviens pas.

– Est-ce qu'il y avait quelqu'un d'autre ?

– Son boy est venu. »

Ils s'assirent sur le canapé du salon. Il n'avait aucun droit de harceler Richard, de diriger sa colère contre Richard, pourtant elle comprenait pourquoi il l'avait fait.

« Je n'ai jamais condamné Amala, dit-elle. C'est à toi que j'avais donné ma confiance, et si une étrangère pouvait interférer avec cette confiance, c'était uniquement avec ta permission. C'est toi seul que je condamne. »

Odenigbo mit la main sur sa cuisse.

« Tu devrais être en colère contre moi, pas contre Richard », poursuivit-elle.

Il se tut si longtemps qu'elle crut qu'il n'allait pas répondre, et c'est alors qu'il dit :

« Je *veux* être en colère contre toi. »

Elle fut touchée de le voir ainsi désarmé. Elle s'agenouilla devant lui et déboutonna sa chemise pour sucer la chair de son ventre, tendre et ferme à la fois. Elle le sentit retenir son souffle quand elle toucha sa fermeture Éclair. Dans sa bouche, il était raide et gonflé. La légère douleur de sa mâchoire inférieure, la pression de ses mains écartées sur sa tête, l'excitèrent, et après, elle dit :

« Mon Dieu, Ugwu a dû nous voir. »

Il l'emmena à la chambre. Ils se déshabillèrent silencieusement et se douchèrent ensemble, se serrèrent l'un contre l'autre dans la salle de bains étroite puis se collèrent l'un à l'autre dans le lit, leurs corps encore mouillés, leurs mouvements lents. Elle s'émerveilla de la compacité réconfortante de son poids sur elle. Son haleine sentait le cognac et elle avait envie de lui dire que c'était presque redevenu comme autrefois, mais elle s'abstint, parce qu'elle était sûre qu'il éprouvait la même chose et qu'elle ne voulait pas gâcher le silence qui les unissait.

Elle attendit qu'il s'endorme, un bras jeté en travers d'elle, et qu'il ronfle bruyamment, bouche entrouverte, pour se lever et appeler Kainene. Il fallait qu'elle s'assure que Richard ne lui avait rien dit. Elle ne pensait pas vraiment que les cris d'Odenigbo l'aient ébranlé et poussé à avouer, mais elle ne pouvait pas en être absolument certaine.

« Kainene, c'est moi, dit-elle quand Kainene décrocha.

– *Ejima m* », dit Kainene.

Olanna ne se rappelait pas quand Kainene l'avait appelée *ma jumelle* pour la dernière fois. Ça lui fit chaud au cœur, tout comme la voix

inchangée de Kainene, cette intonation traînante et un peu sèche qui suggérait que parler à Olanna était le plus infime des embêtements, mais un embêtement quand même.

« Je voulais dire *kedu*, dit Olanna.

– Je vais bien. Tu sais l'heure qu'il est ?

– Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était si tard.

– Tu t'es remise avec ton amant révolutionnaire ?

– Oui.

– Tu aurais dû entendre maman parler de lui. Il lui a donné les meilleures munitions qui soient, cette fois-ci.

– Il a commis une erreur, dit Olanna, qui le regretta aussitôt parce qu'elle ne voulait pas que Kainene croie qu'elle excusait Odenigbo.

– Cela ne va-t-il pas à l'encontre des principes du socialisme, d'engrosser des gens des classes inférieures ? demanda Kainene.

– Je vais te laisser dormir. »

Il y eut un petit silence, et puis Kainene dit d'un ton amusé :

« *Ngwanu*. Bonne nuit. »

Olanna raccrocha. Elle aurait dû savoir que Richard ne dirait rien à Kainene ; sa propre relation avec elle risquerait de ne pas y survivre. Et peut-être était-ce mieux qu'il ne vienne plus leur rendre visite le soir.

Amala eut une petite fille. C'était un samedi et Olanna faisait des beignets de banane avec Ugwu dans la cuisine, et lorsque la porte sonna, elle sut aussitôt qu'un message arrivait de la part de mama.

Odenigbo vint à la porte de la cuisine, les mains derrière le dos.

« *O mu nwanyi*, dit-il calmement. Elle a eu une fille. Hier. »

Olanna ne releva pas la tête du bol plein de bananes écrasées parce qu'elle ne voulait pas qu'il voie son visage. Elle ne savait pas à quoi il ressemblerait, s'il refléterait le cruel mélange d'émotions qu'elle ressentait, ce désir de pleurer et de le gifler et de s'armer de courage tout à la fois.

« Il faudrait qu'on aille à Enugu cette après-midi pour veiller à ce que tout se passe bien, dit-elle d'un ton brusque, avant de se lever. Ugwu, termine, s'il te plaît.

– Oui, ma'ame. »

Ugwu l'observait ; elle se sentait la responsabilité d'une actrice dont les proches attendent la meilleure performance.

« Merci, *nkem* », dit Odenigbo. Il lui passa un bras autour des épaules, mais elle se dégagea d'une secousse.

« Je vais prendre un bain en vitesse », dit-elle.

En voiture, ils gardèrent le silence. Il tournait fréquemment la tête vers elle, comme s'il voulait dire quelque chose, mais ne savait pas par où commencer. Elle gardait les yeux rivés devant elle et ne lui jeta

qu'un seul coup d'œil, remarquant la façon hésitante dont il tenait le volant. Elle se sentait moralement supérieure à lui. Peut-être était-il faux et immérité de croire qu'elle valait mieux que lui, mais c'était le seul moyen qu'elle avait de maintenir une cohésion entre ses émotions disparates, maintenant qu'était née son enfant d'une inconnue.

Il finit par parler quand il gara la voiture devant l'hôpital.

« À quoi penses-tu ? » demanda-t-il.

Olanna ouvrit la portière.

« À ma cousine Arize, dit-elle. Ça ne fait même pas un an qu'elle est mariée et elle meurt d'envie d'être enceinte. »

Odenigbo ne dit rien. Mama les accueillit à l'entrée de la maternité. Olanna s'était attendue à ce qu'elle danse et la regarde avec des yeux moqueurs, mais son visage ridé était sévère, et c'est avec un sourire forcé qu'elle embrassa Odenigbo. L'air était saturé d'odeurs chimiques d'hôpital.

« Marna, *kedu* ? » demanda Olanna. Elle voulait donner l'impression de maîtriser la situation, voulait contrôler le déroulement des événements.

« Je vais bien, dit mama.

– Où est le bébé ? »

Mama parut surprise par sa rapidité.

« Dans la salle des nouveau-nés, dit-elle.

– Allons d'abord voir Amala », dit Olanna.

Mama les conduisit à un box. Le lit était couvert d'un drap jauni et Amala était allongée dessus, le visage tourné vers le mur. Olanna écarta le regard du léger renflement de son ventre ; c'était insupportable d'une façon nouvelle, la pensée que le bébé d'Odenigbo avait été dans ce corps. Elle concentra son attention sur les biscuits, la boîte de glucose et le verre d'eau.

« Amala, ils sont là, dit mama.

– Bonjour, *nno*, dit Amala, sans tourner la tête pour les regarder.

– Comment vas-tu ? » demandèrent Odenigbo et Olanna, presque en même temps.

Amala grommela sa réponse. Elle avait toujours le visage tourné vers le mur. Dans le silence qui suivit, Olanna entendit des pas rapides dans le couloir. Cela faisait maintenant des mois qu'elle savait que ce moment allait arriver, et pourtant, en regardant Amala, elle éprouvait une sensation de vide et de cendres. Une partie d'elle-même avait espéré que ce jour ne viendrait jamais.

« Allons voir le bébé », dit-elle.

Quand Odenigbo et elle s'éloignèrent, elle remarqua qu'Amala ne se retournait pas, ne bougeait pas, ne donnait aucun signe d'avoir entendu.

À la salle des nouveau-nés, une infirmière leur demanda d'attendre

sur l'un des nombreux bancs qui bordaient le couloir. Olanna voyait, à travers les stores, les nombreux lits d'enfant et les nombreux nourrissons qui pleuraient, et elle s'imagina que l'infirmière allait se tromper et apporter un bébé qui n'était pas le bon. Mais c'était le bon : la masse de cheveux noirs doucement bouclés, la peau foncée et les yeux très écartés ne laissaient pas de place au doute. À peine deux jours, et elle ressemblait à Odenigbo.

L'infirmière tendit le bébé à Olanna, enveloppé dans une couverture blanche et laineuse, mais elle désigna Odenigbo d'un geste :

« Donnez-la à son père.

– Vous savez que sa mère a refusé de la toucher, dit l'infirmière en tendant le bébé à Odenigbo.

– Quoi ? demanda Olanna.

– Elle ne l'a pas touchée du tout. Nous avons fait appel à une nourrice. »

Olanna jeta un coup d'œil à Odenigbo, qui tenait le bébé à bout de bras, comme s'il avait besoin de se mettre à distance. L'infirmière allait ajouter quelque chose quand un jeune couple entra, et elle se précipita à leur rencontre.

« Mama vient de me le dire, dit Odenigbo. Elle dit qu'Amala refuse de prendre le bébé dans ses bras. »

Olanna se tut.

« Je devrais aller m'occuper de la facture », ajouta-t-il, sur le ton de l'excuse.

Elle ouvrit les bras et, dès qu'il lui tendit le bébé, les pleurs stridents commencèrent. L'infirmière et le couple, à l'autre bout de la pièce, les regardèrent, et Olanna eut la certitude qu'ils voyaient qu'elle ne savait pas quoi faire d'un nourrisson qui hurlait dans ses bras, qu'elle était incapable de tomber enceinte.

« Chut, chut, *o zugo* », dit-elle, avec l'impression d'être un peu mélodramatique. Mais la minuscule bouche resta ouverte et tordue, et les pleurs étaient si perçants qu'elle se demanda si ça ne faisait pas mal à ce corps minuscule. Olanna glissa le petit doigt dans le poing du bébé. Lentement les pleurs cessèrent, mais la petite bouche demeura ouverte, découvrant des gencives roses, et les yeux ronds se plissèrent pour la regarder. Olanna rit. L'infirmière vint les rejoindre.

« C'est l'heure de la ramener, dit-elle. Combien en avez-vous ?

– Je n'ai pas d'enfants », répondit Olanna, contente que l'infirmière ait cru qu'elle en avait.

Odenigbo revint et ils regagnèrent le box d'Amala ; mama, assise près du lit, tenait un bol émaillé avec un couvercle.

« Amala refuse de manger, dit-elle. *Gwakwa ya*. Dis-lui de manger. »

Olanna perçut le malaise d'Odenigbo avant même qu'il ne parle, d'une voix trop forte.

« Il faut que tu manges, Amala. »

Amala grommela quelque chose. Finalement, elle tourna le visage vers eux et Olanna la regarda : une simple villageoise recroquevillée sur le lit comme devant un nouveau coup violent que lui assenait la vie. Pas une seule fois elle ne regarda Odenigbo. Elle devait ressentir pour lui une peur respectueuse. Que mama lui ait ordonné ou pas d'aller dans sa chambre, elle n'avait pas dit non à Odenigbo parce qu'elle n'avait même pas envisagé qu'elle pût dire non. Odenigbo lui avait fait des avances avinées et elle s'y était soumise aussitôt et de son plein gré : c'était le maître, il parlait anglais, il avait une voiture. C'était dans l'ordre des choses.

« Tu as entendu ce qu'a dit mon fils ? demanda mama. Il a dit qu'il fallait que tu manges.

– J'ai entendu, mama. » Amala se redressa et prit l'assiette émaillée, les yeux rivés au sol. Olanna la regardait. Peut-être était-ce de la haine qu'elle ressentait pour Odenigbo. Que savait-on des véritables sentiments de ceux qui n'ont pas de voix ? Olanna se rapprocha d'Amala mais, comme elle ne savait pas vraiment ce qu'elle voulait dire, elle prit la boîte de glucose, l'examina et la reposa. Mama et Odenigbo étaient sortis.

« Nous partons, dit Olanna.

– Bonne route », dit Amala.

Olanna voulait lui dire quelque chose, mais elle ne trouvait pas les mots, alors elle lui tapota l'épaule, puis elle sortit du box. Mama et Odenigbo discutaient à côté d'une citerne, si longuement qu'Olanna, qui attendait debout dehors, sentant les moustiques commencer à la piquer, monta dans la voiture et donna un coup de klaxon.

« Excuse-moi », dit Odenigbo en montant. Il ne dit rien de sa conversation avec sa mère jusqu'au moment, une heure plus tard, où ils longèrent les grilles du campus de Nsukka.

« Mama ne veut pas garder le bébé.

– Elle ne veut pas garder le bébé ?

– Non. »

Olanna comprit pourquoi :

« Elle voulait un garçon.

– Oui. » Odenigbo retira une main du volant pour baisser davantage sa vitre. Elle prenait un plaisir coupable à l'humilité qu'il adoptait depuis qu'Amala avait accouché. « Nous avons convenu que le bébé irait dans la famille d'Amala. J'irai à Abba la semaine prochaine pour voir ses proches et discuter...

– Nous allons la garder », dit Olanna.

Elle s'étonna elle-même de la clarté avec laquelle elle avait exprimé le désir de garder l'enfant, et de la justesse de ce sentiment. Comme si c'était ce qu'elle avait toujours voulu faire.

Odenigbo se tourna vers elle, les yeux écarquillés derrière ses lunettes. Il franchit un ralentisseur en roulant si lentement qu'elle eut peur que la voiture ne cale.

« Notre relation est ce qui compte le plus pour moi, *nkem*, dit-il calmement. Nous devons prendre la décision qui soit la bonne pour nous.

– Tu ne pensais pas à nous quand tu l'as mise enceinte », dit Olanna, malgré elle ; la méchanceté de son ton de voix lui fit horreur, de même que le regain de rancœur qu'elle éprouvait.

Odenigbo rangea la voiture au garage. Il avait l'air fatigué.

« Réfléchissons-y, dit-il.

– Nous allons la garder », répéta Olanna avec fermeté.

Elle pouvait élever un enfant, son enfant. Elle achèterait des livres sur la maternité, trouverait une nourrice, décorerait la chambre. Cette nuit-là, elle se retourna souvent dans le lit. Elle n'avait pas éprouvé de pitié pour l'enfant. Quand elle avait tenu ce corps minuscule et chaud dans ses bras, elle avait eu conscience d'un bonheur fortuit, le sentiment que, si cette situation n'avait pas été voulue, en revanche, dès l'instant où elle s'était produite, elle avait relevé de l'ordre des choses. Sa mère n'était pas d'accord ; sa voix au téléphone le lendemain était grave, elle avait le ton solennel qu'on prendrait pour parler de quelqu'un qui vient de mourir.

« *Nne*, tu auras bientôt ton enfant à toi. Ce n'est pas juste que tu élèves l'enfant qu'il a eu d'une villageoise qu'il a engrossée à peine tu es partie en voyage. Élever un enfant, c'est une décision grave, ma fille, et dans le cas présent ce n'est pas la chose à faire. »

Olanna tenait le combiné et regardait les fleurs de la table centrale. L'une d'elles était tombée ; il était étonnant qu'Ugwu ait oublié de la retirer. Il y avait une part de vérité dans les paroles de sa mère, elle le savait, pourtant elle savait aussi que le bébé ressemblait à l'enfant qu'elle avait toujours imaginé avoir d'Odenigbo, avec sa chevelure abondante, ses yeux très écartés et ses gencives roses.

« Sa famille te causera des ennuis, dit sa mère. Cette femme elle-même te causera des ennuis.

– Elle ne veut pas de l'enfant.

– Alors laisse-la à sa famille. Envoie tout ce qu'il faut, mais laisse l'enfant là-bas. »

Olanna soupira.

« *Anugo m*, je vais y réfléchir. »

Elle raccrocha, puis décrocha de nouveau le combiné et donna à la standardiste le numéro de Kainene à Port Harcourt. La femme donnait l'impression d'être paresseuse, elle lui fit répéter le numéro plusieurs fois et gloussa avant d'établir la connexion.

« Comme c'est magnanime de ta part, dit Kainene.

- Ce n'est pas de la magnanimité.
- Vas-tu l'adopter officiellement ?
- Oui, je crois.
- Qu'est-ce que tu vas lui dire ?
- Qu'est-ce que je vais lui dire ?
- Oui, quand elle sera plus grande.
- La vérité : qu'Amala est sa mère. Et je lui dirai de m'appeler mummy Olanna, un truc de ce genre, comme ça, si jamais Amala revient, elle pourra être mummy.
- Tu fais ça pour faire plaisir à ton amant révolutionnaire.
- Non.
- Tu fais toujours plaisir aux autres.
- Je ne fais pas ça pour lui. Ce n'est pas son idée.
- Alors pourquoi tu le fais ?
- Elle était tellement désarmée. J'ai eu l'impression de la connaître. »

Kainene resta un moment sans rien dire. Olanna tirait sur le fil du téléphone.

« Je trouve que c'est une décision très courageuse », finit par dire Kainene.

Même si elle l'avait entendue distinctement, Olanna demanda :

« Qu'est-ce que tu as dit ? »

- C'est très courageux de ta part de faire ça. »

Olanna se laissa aller contre son dossier. L'approbation de Kainene, qu'elle n'avait encore jamais ressentie, avait sur sa langue un goût sucré, la fortifiait, lui était un bon présage. Soudain sa décision devenait définitive ; elle ramènerait le bébé à la maison.

« Tu viendras pour son baptême ? demanda Olanna.

- Je ne suis toujours pas venue voir cet enfer poussiéreux, alors oui, je viendrai peut-être. »

Olanna raccrocha en souriant.

Mama amena le bébé enveloppé dans un châle marron qui avait une désagréable odeur d'*ogiri*. Elle s'assit au salon et attendit Olanna en faisant des gazouillis au bébé. Alors, elle se leva et le lui tendit.

« *Ngwanu*. Je reviendrai vous voir bientôt », dit-elle. Mama avait l'air mal à l'aise et pressée, comme s'il lui tardait d'en avoir fini avec toute cette affaire. Après son départ, Ugwu examina le bébé, l'air légèrement inquiet.

« Mama dit que le bébé ressemble à sa mère. C'est sa mère qui est revenue.

- Les gens se ressemblent, Ugwu, ça ne veut pas dire qu'ils se réincarnent.

– Mais si, ma'ame. Nous tous, nous reviendrons. »

Olanna lui fit un geste :

« Va jeter ce châle à la poubelle. Il sent terriblement mauvais. »

Le bébé pleurait. Olanna la calma et la baigna dans une petite cuvette en surveillant l'horloge, craignant que la nourrice, une grosse femme qu'avait dénichée la tante d'Ugwu, ne soit en retard. Plus tard, une fois la nourrice arrivée et la petite allaitée et endormie, Olanna et Odenigbo la regardèrent, allongée sur le dos dans son petit lit d'enfant, à côté du leur. Sa peau était d'un brun lumineux.

« Elle a tellement de cheveux, comme toi, dit Olanna.

– Quelquefois, tu la regarderas et tu me détesteras. »

Olanna haussa les épaules. Elle ne voulait pas qu'il croie qu'elle faisait cela pour lui, comme une faveur, parce que c'était surtout d'elle qu'il était question dans cette décision, plus que de lui.

« Ugwu a dit que ta mère était allée voir un *dibia*, dit-elle.

– Quoi ?

– Ugwu pense que tout ça est arrivé parce que ta mère est allée voir un *dibia* et que son médicament t'a ensorcelé et t'a fait coucher avec Amala. »

Odenigbo se tut un moment.

« Je suppose que c'est la seule façon pour lui de comprendre, dit-il.

– Le médicament aurait dû produire le garçon désiré, non ? dit-elle. Tout ça est tellement irrationnel.

– Pas plus irrationnel que de croire en un dieu chrétien que tu ne peux pas voir. »

Elle avait l'habitude de ses petites pointes sans méchanceté à l'encontre de sa foi mâtinée d'assistance sociale, et en temps ordinaire elle aurait répondu qu'elle-même n'était pas sûre de croire en un dieu chrétien qu'on ne pouvait pas voir. Mais maintenant, maintenant qu'un être humain sans défense était dans le petit lit, un être tellement dépendant des autres que son existence même devait être la preuve d'une bonté supérieure, les choses avaient changé.

« Je crois, dit-elle. Je crois en un Dieu de bonté.

– Je ne crois en aucun dieu.

– Je sais. Tu ne crois en rien.

– En l'amour, dit-il en la regardant. Je crois en l'amour. »

Elle n'avait pas l'intention de rire, mais le rire lui échappa quand même. Elle voulait dire que l'amour, lui aussi, était irrationnel.

« Il faut que nous réfléchissions à un nom, dit-elle.

– Mama l'a nommée Obiageli.

– Nous ne pouvons pas l'appeler comme ça. » Sa mère n'avait aucun droit de nommer un enfant qu'elle rejetait. « Nous allons l'appeler Baby pour le moment, en attendant de trouver le nom idéal. Kainene a suggéré Chiamaka. J'ai toujours adoré ce nom : Dieu est beau. Kainene

sera sa marraine. Il faut que j'aille voir le père Damian pour son baptême. » Elle allait faire des courses à Kingsway. Elle commanderait une nouvelle perruque de Londres. Ça lui donnait le vertige.

Baby remua et une nouvelle vague de peur submergea Olanna. Elle regarda les cheveux brillants d'huile Pears et se demanda si elle en était vraiment capable, si elle pouvait élever un enfant. Elle savait que c'était normal que le bébé respire trop fort, comme s'il s'essoufflait dans son sommeil, et pourtant ça l'inquiétait.

Les premières fois où elle appela Kainene ce soir-là, personne ne répondit. Peut-être Kainene était-elle à Lagos. Elle rappela plus tard et, lorsque Kainene dit « Allô », sa voix était rauque.

« *Ejima m*, dit Olanna. Tu as pris froid ?

– Tu as baisé Richard. »

Olanna se leva.

« Tu es la gentille. » Kainene maîtrisait sa voix. « La gentille ne devrait pas baiser l'amant de sa sœur. »

Olanna se laissa retomber sur le pouf et se rendit compte que ce qu'elle éprouvait, c'était du soulagement. Kainene savait. Elle n'aurait plus à craindre que Kainene apprenne. Elle était libre d'avoir de vrais remords.

« J'aurais dû te le dire, Kainene, dit-elle. Ça ne représentait rien.

– Bien sûr que ça ne représentait rien. Tu as juste baisé mon amant, après tout.

– Je ne voulais pas dire ça. » Olanna sentit les larmes lui monter aux yeux. « Kainene, je suis vraiment désolée.

– Pourquoi as-tu fait ça ? » Kainene parlait avec un calme inquiétant. « Tu es la gentille, la préférée, tu es la beauté, la révolutionnaire africaniste qui n'aime pas les Blancs, et tu n'avais vraiment pas besoin de le baisser. Alors pourquoi tu l'as fait ? »

Olanna respirait lentement.

« Je ne sais pas, Kainene, ce n'était pas quelque chose que j'avais prévu. Je suis vraiment désolée. C'était impardonnable.

– Oui, c'était impardonnable », dit Kainene, qui raccrocha.

Olanna reposa le combiné et sentit un craquement aigu à l'intérieur d'elle. Elle connaissait bien sa jumelle, elle savait avec quelle force Kainene s'accrochait aux blessures.

Richard avait envie de donner le bâton à Harrison. La pensée que certains Anglais coloniaux fouettaient des domestiques noirs d'un certain âge l'avait toujours scandalisé. Maintenant, pourtant, il rêvait de faire allonger Harrison sur le ventre et de le fouetter, fouetter, fouetter jusqu'à ce qu'il apprenne à tenir sa langue. Si seulement il n'avait pas amené Harrison avec lui à Port Harcourt. Mais il était parti pour une semaine entière et ne voulait pas le laisser seul à Nsukka. Le jour de leur arrivée, comme pour justifier sa visite, Harrison prépara un repas compliqué : une soupe aux haricots verts et champignons, un medley de papayes, du poulet à la crème panaché de légumes feuillus et une tarte au citron en dessert.

« C'est excellent, Harrison », dit Kainene avec une lueur taquine dans le regard. Elle était de bonne humeur ; elle avait pris Richard dans ses bras à son arrivée et l'avait entraîné dans un pas de danse à travers le parquet ciré du salon.

« Merci, madame. » Harrison s'inclina.

« Et vous cuisinez ça chez vous ? »

Harrison prit l'air offensé.

« Je ne cuisine pas dans ma maison, madame. Ma femme cuisine le manger local.

– Bien sûr.

– Je cuisine tous les mangers européens, n'importe quel manger que mon maître mange dans son pays.

– Vous devez avoir du mal à manger la nourriture *locale* quand vous rentrez chez vous, alors. » Kainene accentua le mot *locale* et Richard se retint de rire.

« Oui, madame. » Harrison s'inclina de nouveau. « Mais je dois me débrouiller.

– Cette tarte est meilleure que celle que j'ai mangée la dernière fois que je suis allée à Londres.

– Merci, madame. » Harrison souriait jusqu'aux oreilles. « Mon maître me dit que tout le monde à la maison de missié Odenigbo dit la même chose. Avant, je la faisais pour que mon maître l'amène chez missié Odenigbo, mais je fais rien pour sa maison depuis la fois qu'il crie après mon maître. Crie comme fou et toute la rue entend. La tête de ce missié n'est pas bien. »

Kainene se tourna vers Richard en dressant les sourcils. Richard

renversa son verre.

« Je vais chercher chiffon, patron », dit Harrison, et Richard se retint de lui sauter dessus et de l'étrangler.

« Mais de quoi parle Harrison ? demanda Kainene une fois l'eau essuyée. Le révolutionnaire s'est fâché contre toi ? »

Il aurait pu mentir. Même Harrison ne savait pas exactement pourquoi Odenigbo avait déboulé dans la concession ce soir-là et s'était mis à crier. Mais il ne mentit pas, car il avait peur de ne pas parvenir à mentir correctement et de devoir ensuite avouer la vérité, ce qui aggraverait encore les choses. Alors il lui raconta tout. Il lui raconta le bon bourgogne blanc qu'ils avaient bu, Olanna et lui, et comment, après, il avait été accablé par les regrets.

Kainene repoussa son assiette et posa les coudes sur la table, appuyant légèrement le menton sur ses mains jointes. Elle resta sans rien dire pendant de longues minutes. Il n'arrivait pas à décrypter l'expression de son visage.

« J'espère que tu ne vas pas dire : *Pardonne-moi*, finit-elle par dire. Il n'y a rien de plus banal.

– S'il te plaît, ne me demande pas de partir. »

Elle eut l'air surprise :

« Partir ? Ce serait trop facile, non ?

– Je suis désolé, Kainene. » Richard se sentait transparent ; elle le regardait, mais il avait l'impression qu'elle pouvait voir la sculpture sur bois accrochée au mur derrière lui.

« Alors comme ça, tu avais envie de ma sœur. Quel manque d'originalité.

– Kainene. »

Elle se leva.

« Ikejide ! appela-t-elle. Viens débarrasser. »

Ils sortaient de la salle à manger quand le téléphone sonna. Elle l'ignora. Il sonna encore et encore et elle finit par répondre. Elle revint dans la chambre et dit :

« C'était Olanna. »

Richard leva les yeux vers elle, l'implora du regard.

« Ce serait pardonnable si c'était quelqu'un d'autre. Pas ma sœur, dit-elle.

– Je suis désolé.

– Il va falloir que tu dormes dans la chambre d'amis.

– Oui, oui, bien sûr. »

Il ne savait pas ce qu'elle pensait. C'était ce qui l'effrayait le plus, de n'avoir aucune idée de ce qu'elle pensait. Il tapota son oreiller, réarrangea sa couverture, s'assit dans son lit et essaya de lire. Mais son esprit était trop actif pour laisser son corps se calmer. Il avait peur que Kainene n'appelle Madu pour lui raconter ce qui s'était passé, et que

Madu ne lui dise en riant : « C'était une erreur depuis le début, quitte-le, quitte-le, quitte-le. » Finalement, juste avant qu'il ne sombre dans le sommeil, les paroles de Molière lui revinrent, étrangement réconfortantes : *Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux ; il faut du haut et du bas dans la vie.*

Kainene l'accueillit le lendemain matin avec un visage impavide.

La pluie tombait dru sur le toit et le ciel couvert jetait un jour blafard dans la salle à manger. Kainene buvait une tasse de thé et lisait le journal, la lumière allumée.

« Harrison fait des crêpes », dit-elle, avant de se replonger dans son journal.

Richard s'assit en face d'elle sans savoir quoi faire, trop coupable même pour se servir son thé. Son silence, ainsi que les bruits et les odeurs en provenance de la cuisine, lui donnaient un sentiment de claustrophobie.

« Kainene, dit-il. Pouvons-nous parler, s'il te plaît ? »

Elle leva la tête et il remarqua d'abord qu'elle avait les yeux irrités et gonflés ; ensuite, il y vit sa fureur blessée.

« Nous parlerons quand j'aurai envie de parler, Richard. »

Il baissa les yeux comme un enfant qui se fait réprimander et eut peur, à nouveau, qu'elle ne lui demande de sortir de sa vie à jamais.

La porte sonna peu avant midi et, quand Ikejide vint dire que la sœur de madame était là, Richard crut que Kainene lui demanderait de fermer la porte au nez d'Olanna. Mais non. Elle demanda à Ikejide de servir à boire et descendit au salon et, du haut de l'escalier où il se tenait, Richard essaya d'entendre ce qui se disait. Il entendit la voix d'Olanna, pleine de larmes, mais ne put distinguer ses paroles. Odenigbo parla brièvement, sur un ton inhabituellement calme. Puis Richard entendit la voix de Kainene, claire et cassante.

« Il est idiot de croire que je vais pardonner ça. »

Il y eut un court silence, puis le bruit de la porte qui s'ouvrait. Richard courut à la fenêtre pour voir la voiture d'Odenigbo sortir en marche arrière, cette même Opel bleue qui s'était garée dans sa concession, à Imoke Street, avant qu'Odenigbo en jaillisse, un homme râblé aux vêtements bien repassés qui criait : « Je t'interdis de remettre les pieds chez moi ! Tu m'entends ? Disparais ! Ne remets jamais les pieds chez moi ! » Il était resté devant la terrasse en se demandant si Odenigbo allait lui donner un coup de poing. Plus tard, il se rendit compte qu'Odenigbo n'avait pas eu l'intention de le frapper, qu'il ne le trouvait peut-être pas digne d'un coup de poing, et cette pensée l'avait déprimé.

« Tu as écouté aux portes ? » demanda Kainene en rentrant dans la pièce. Richard s'écarta de la fenêtre, mais elle n'attendit pas sa réponse

pour ajouter, doucement : « J'avais oublié à quel point le révolutionnaire ressemble à un catcheur, en fait – mais un catcheur qui aurait de la finesse.

– Si je te perds, Kainene, je ne me le pardonnerai jamais. »

Son visage était vide d'expression.

« J'ai pris ton manuscrit dans le bureau ce matin et je l'ai brûlé », dit-elle.

Richard sentit un flot d'émotions qu'il ne pouvait nommer envahir sa poitrine. *Le Panier de mains*, le recueil de pages dont il avait enfin la conviction qu'il pouvait devenir un livre, n'était plus. Jamais il ne pourrait reproduire l'énergie sans frein qui avait accompagné les mots. Mais ça ne faisait rien. Ce qui comptait, c'était qu'en brûlant le manuscrit elle lui montrait qu'elle n'allait pas mettre un terme à leur relation ; elle ne se serait pas donné la peine de le faire souffrir si elle n'avait pas l'intention de rester. Peut-être n'était-il pas un vrai écrivain, après tout. Il avait lu quelque part que pour les vrais écrivains, rien n'était plus important que leur art, pas même l'amour.

6. Le Livre : Le monde s'est tu pendant que nous mourions

Il écrit sur le monde qui garda le silence pendant que les Biafrais mouraient. Il avance que les Britanniques sont à l'origine de ce silence. Les armes et les conseils que la Grande-Bretagne donnait au Nigeria déterminaient la position des autres pays. Le Biafra appartenait à la « sphère d'intérêt de la Grande-Bretagne ». Au Canada, le Premier ministre lança ironiquement : « Où est le Biafra ? » L'Union soviétique envoyait des techniciens et des avions au Nigeria, ravie de cette occasion d'influencer l'Afrique sans offenser l'Amérique ni la Grande-Bretagne. Et l'Afrique du Sud et la Rhodésie, fortes de leurs politiques de suprématie blanche, jubilaient de cette preuve supplémentaire que les gouvernements dirigés par des Noirs sont voués à l'échec.

La Chine communiste dénonça l'impérialisme anglo-américano-soviétique, mais ne fit pas grand-chose d'autre pour soutenir le Biafra. Les Français vendirent quelques armes au Biafra, mais ne lui accordèrent pas la reconnaissance dont il avait tant besoin. Et de nombreux pays d'Afrique noire craignirent qu'un Biafra indépendant ne déclenche d'autres sécessions, et soutinrent donc le Nigeria.

QUATRIÈME PARTIE

La fin des années 1960

Olanna sursautait chaque fois qu'elle entendait le tonnerre. Elle imaginait un nouveau raid aérien, des bombes déferlant d'un avion avant qu'Odenigbo, Baby, Ugwu et elle n'aient pu rejoindre le bunker du bout de la rue. Parfois elle imaginait que le bunker lui-même s'effondrait et qu'ils étaient tous écrasés dans la boue. Odenigbo et quelques hommes du village l'avaient construit en une semaine ; lorsqu'ils eurent creusé la fosse, vaste comme une salle, et l'eurent recouverte d'un toit de troncs de palmier et de couches d'argile, il lui dit : « Nous ne risquons rien maintenant, *nkem*. Nous ne risquons rien. » Mais la première fois qu'il lui montra comment descendre les marches irrégulières, Olanna vit un serpent lové dans un coin. Des taches argentées brillaient sur sa peau noire et de minuscules grillons sautillaient tout autour et, dans le silence de cette fosse souterraine humide qui lui faisait penser à un tombeau, elle hurla.

Odenigbo écrasa le serpent à coups de bâton et lui dit qu'il allait veiller à ce que la plaque de zinc à l'entrée du bunker ferme mieux. Son calme la déconcertait. Le ton tranquille qu'il adoptait pour faire face à leur nouveau monde, à leur changement de situation, la déconcertait. Lorsque les Nigériens changèrent leur monnaie et que Radio Biafra s'empessa d'annoncer à son tour une nouvelle devise, Olanna fit la queue à la banque pendant des heures, louvoyant entre les hommes qui bousculaient et les femmes qui poussaient, pour échanger leur argent nigérian contre les livres biafraises, plus jolies. Plus tard, au petit déjeuner, elle leva l'enveloppe de taille moyenne qui contenait les billets et dit :

« Voilà tout ce qu'on a comme liquide. »

Odenigbo eut l'air amusé :

« Nous gagnons de l'argent tous les deux, *nkem*.

– C'est le deuxième mois que la Direction générale retarde ton salaire. » Elle prit le sachet de thé de la soucoupe d'Odenigbo pour le mettre dans sa propre tasse. « Et tu ne peux pas appeler ce qu'ils me paient à Akwakuma gagner de l'argent.

– Nous allons bientôt retrouver notre vie, dans un Biafra libre », dit-il en reprenant ses habituelles paroles, porteuses d'un habituel réconfort, et il but une gorgée de thé.

Olanna appuya sa tasse contre sa joue pour la réchauffer, pour retarder la première gorgée d'un thé trop léger fait avec un sachet qui

avait déjà servi. Lorsqu'il se leva et l'embrassa pour lui dire au revoir, elle se demanda pourquoi ça ne lui faisait pas peur qu'ils soient si démunis. Peut-être parce que ce n'était pas lui qui allait au marché. Il ne remarquait pas qu'une tasse de sel coûtait chaque semaine un shilling de plus, que les poulets étaient découpés en morceaux qui demeuraient trop chers et que personne ne vendait plus le riz en grands sacs parce que personne n'aurait pu les acheter. Cette nuit-là, elle resta silencieuse quand ses coups de reins s'accéléchèrent. C'était la première fois qu'elle se sentait détachée de lui ; tandis qu'il lui murmurait à l'oreille, elle pensait avec regret à son argent à la banque de Lagos.

« *Nkem* ? Ça va ? demanda-t-il en se soulevant pour la regarder.

– Oui. »

Il lui suça la lèvre inférieure avant de rouler sur le côté et de s'endormir. Elle ne lui avait jamais connu de ronflements aussi rauques. Il était fatigué. Le long trajet à pied jusqu'à la Direction générale et ces journées abrutissantes passées à compiler des noms et des adresses l'épuisaient, elle le savait, et pourtant, tous les soirs, il revenait à la maison les yeux brillants. Il était entré dans le Corps des Agitateurs ; après le travail ils allaient en brousse sensibiliser la population. Elle l'imaginait souvent, debout au milieu d'une assemblée de villageois qui l'écoutaient, captivés, décrire de sa voix sonore la grande nation que serait le Biafra. Ses yeux voyaient l'avenir. Alors elle ne lui disait pas qu'elle pleurait le passé, pleurait des choses différentes à des jours différents, ses nappes aux broderies argentées, sa voiture, les biscuits fourrés à la fraise de Baby. Elle ne lui disait pas que parfois, quand elle regardait Baby courir avec les enfants du quartier, si vulnérable et si heureuse, elle avait envie de la prendre dans ses bras et de s'excuser. Non pas que Baby aurait compris.

Depuis que Mme Muokelu, qui enseignait le CP à Akwakuma, lui avait parlé des enfants embarqués de force dans un camion par des soldats et ramenés le soir les paumes en sang à force d'avoir pilé du manioc, elle avait demandé à Ugwu de ne jamais quitter Baby des yeux. Mais elle ne pensait pas vraiment qu'une enfant aussi jeune que Baby pouvait être d'une grande utilité aux soldats. Ce qui lui faisait peur, c'étaient les raids aériens. Elle faisait régulièrement ce rêve : elle courait au bunker en oubliant Baby et, une fois les bombes tombées, elle trébuchait contre le corps calciné d'une enfant, au visage si noirci qu'elle ne pouvait pas être sûre qu'il s'agisse bien de Baby. Le rêve la hantait. Elle se mit à entraîner Baby à courir au bunker. Elle demanda à Ugwu de s'entraîner à attraper Baby et à courir en la portant. Elle apprit à Baby à se mettre à couvert s'il n'y avait pas le temps d'aller au bunker : s'allonger à plat ventre, les mains sur la tête.

Malgré tout cela, elle avait peur de ne pas en faire assez et que le

rêve ne soit le présage d'une négligence de sa part qui causerait du tort à Baby. Quand, vers la fin de la saison des pluies, Baby se mit à tousser avec de longs sifflements, Olanna fut soulagée. Il était arrivé quelque chose à Baby. Si le ciel était juste, les malheurs de la guerre devaient s'exclure l'un l'autre ; dans la mesure où Baby était malade, elle ne pouvait pas être blessée dans un raid aérien. Une toux était une chose sur laquelle Olanna pouvait exercer son contrôle, pas un raid aérien.

Elle emmena Baby à l'Albatross Hospital. Ugwu retira les feuilles de palmes qui recouvraient la voiture d'Odenigbo mais, chaque fois qu'elle tournait la clé de contact, le moteur toussait puis calait. Finalement, Ugwu poussa la voiture pour la faire démarrer. Olanna roula lentement, en freinant quand Baby était prise d'une quinte. Au poste de contrôle, où un immense tronc d'arbre barrait la route, elle dit aux gardes de la défense civile que son enfant était très malade et ils lui dirent « désolé » et ne fouillèrent ni sa voiture ni son sac. Le couloir d'hôpital, mal éclairé, sentait l'urine et la pénicilline. Des femmes étaient assises avec leurs bébés sur les genoux, d'autres debout avec leurs bébés contre la hanche, et leurs bavardages étaient mêlés de pleurs. Olanna se souvenait du docteur Nwala, au mariage. Elle ne l'avait remarqué qu'après le bombardement, quasiment, lorsqu'il avait dit : « La boue va tacher votre robe » et qu'il l'avait aidée à se relever, la chemise d'Okeoma encore drapée sur les épaules.

Elle dit aux infirmières qu'elle était une de ses anciennes collègues.

« C'est terriblement urgent », ajouta-t-elle en veillant à parler avec un accent anglais impeccable et à garder la tête haute.

Une infirmière la fit entrer prestement dans le cabinet. Une des femmes assises dans le couloir jura : « *Tufiakwa !* Nous, on attend depuis l'aurore ! Est-ce parce que nous ne parlons pas du nez comme des Blancs ? »

Le docteur Nwala extirpa son corps svelte de son siège et vint lui serrer la main.

« Olanna, dit-il en la regardant dans les yeux.

– Comment allez-vous, docteur ?

– On se débrouille, répondit-il en tapotant l'épaule de Baby. Comment allez-vous ?

– Très bien. Okeoma nous a rendu visite la semaine dernière.

– Oui, il a passé une journée chez moi. » Il la regardait, mais elle avait l'impression qu'il n'écoutait pas, qu'il n'était pas vraiment présent. Il avait l'air perdu.

« Baby tousse depuis plusieurs jours maintenant, dit Olanna d'une voix forte.

– Oh. » Il tourna la tête vers Baby. Il posa le stéthoscope et murmura *ndo* quand elle toussa. Lorsqu'il se dirigea vers le placard pour

examiner les quelques flacons et boîtes de médicaments, Olanna eut de la peine pour lui sans vraiment savoir pourquoi. Il passait trop de temps à examiner trop peu de choses.

« Je vais vous donner un sirop contre la toux, mais elle a besoin d'antibiotiques et j'ai bien peur que nous n'en ayons plus », dit-il en la fixant à nouveau de ce regard étrange, qui se rivait au sien. Son expression était marquée par une lassitude mélancolique. Olanna se demanda s'il n'avait pas perdu récemment quelqu'un qu'il aimait.

« Je vais vous faire une ordonnance et vous pouvez tenter votre chance auprès d'une de ces personnes qui en vendent, mais il faut que ce soit quelqu'un de fiable, bien sûr.

– Bien sûr, répéta Olanna. J'ai une amie, Mme Muokelu, qui peut m'aider.

– Très bien.

– Vous devriez venir nous voir quand vous aurez le temps, dit Olanna en se levant.

– Oui. » Il prit sa main dans la sienne et la garda un peu trop longtemps.

« Merci, docteur.

– De quoi ? Je ne peux pas faire grand-chose. » Il fit un geste vers la porte et Olanna comprit qu'il parlait des femmes qui attendaient dehors. En partant, elle jeta un coup d'œil au placard à médicaments presque vide.

Le lendemain matin, Olanna longea la place en courant pour aller à l'école primaire d'Akwakuma. Elle faisait toujours ça dans les espaces dégagés, elle courait pour rejoindre l'ombre épaisse des arbres qui lui donnerait une bonne protection en cas de raid aérien. Des enfants étaient debout sous le manguier, dans la concession de l'école, et lançaient des pierres vers les fruits. Elle cria : « Allez dans vos salles de classe, *osiso* ! » et ils se dispersèrent quelques instants avant de revenir viser les mangues. Elle entendit une clameur quand l'une d'elles tomba, puis les voix qui s'élevaient quand ils se disputèrent pour savoir qui avait décroché le fruit.

Mme Muokelu, devant sa salle de classe, tripotait la cloche. À cause des poils noirs et épais qui couvraient ses bras et ses jambes, du duvet de sa lèvre supérieure, des frisettes à son menton et de ses membres musclés et trapus, Olanna se demandait souvent si, pour Mme Muokelu, il n'aurait pas mieux valu naître homme.

« Savez-vous où je peux acheter des antibiotiques, ma sœur ? lui demanda Olanna après l'avoir embrassée. Baby tousse et ils n'en avaient pas à l'hôpital. »

Mme Muokelu fredonna un instant pour montrer qu'elle réfléchissait. Le visage de Son Excellence lançait de sombres regards

depuis la trame du boubou qu'elle portait tous les jours ; elle déclarait souvent qu'elle ne porterait rien d'autre tant que l'État du Biafra n'aurait pas été entièrement instauré.

« N'importe qui peut vendre des médicaments, mais vous ne savez pas qui pile de la craie dans son jardin de derrière et appelle ça de la nivaquine, dit-elle. Donnez-moi l'argent et j'irai voir mama Onitsha. Elle est fiable. Elle vous vendra le caleçon sale de Gowon si vous y mettez le prix.

– Qu'elle garde le caleçon et qu'elle nous donne juste le médicament ! » rétorqua Olanna en riant.

Mme Muokelu sourit et attrapa la cloche.

« J'ai eu une vision hier », reprit-elle. Son boubou était trop long pour son corps trapu ; il tramait par terre et Olanna avait peur qu'elle ne tombe en se prenant les pieds dedans.

« Quoi comme vision ? » demanda Olanna. Mme Muokelu avait tout le temps des visions. Dans la dernière, elle avait vu Ojukwu diriger en personne les combats du secteur d'Ogoja, ce qui voulait dire que l'ennemi avait été complètement décimé là-bas.

« Des guerriers traditionnels d'Abiriba armés d'arcs et de flèches achevaient les vandales dans le secteur de Calabar. *I makwa*, les enfants enjambaient leurs os pour aller à la rivière.

– Vraiment, dit Olanna en gardant tout son sérieux.

– Ça veut dire que Calabar ne tombera jamais », dit Mme Muokelu, qui se mit à sonner la cloche.

Olanna suivit du regard les mouvements de ce bras masculin. Elles n'avaient vraiment rien en commun, elle et cette institutrice à peine instruite d'Eziowelle qui croyait aux visions. Pourtant elle s'était toujours sentie en terrain familier avec Mme Muokelu. Ce n'était pas parce que Mme Muokelu lui tressait les cheveux, allait avec elle aux réunions des Services Bénévoles des Femmes ou lui apprenait à mettre les légumes en conserve, mais parce que Mme Muokelu irradiait l'intrépidité, une intrépidité qui lui rappelait Kainene.

Ce soir-là, lorsque Mme Muokelu apporta les gélules d'antibiotiques enveloppées dans du papier journal, Olanna la fit entrer et lui montra une photo de Kainene, assise au bord de la piscine, une cigarette entre les lèvres.

« C'est ma sœur jumelle, dit-elle. Elle vit à Port Harcourt.

– Votre jumelle ! » Mme Muokelu tripota le demi-soleil jaune qu'elle portait à un cordon autour du cou. « On n'a pas fini d'être étonné ! J'ignorais que vous aviez une jumelle et, *nekene*, elle ne vous ressemble pas du tout.

– Nous avons la même bouche », dit Olanna.

Mme Muokelu jeta un nouveau coup d'œil à la photo et secoua la tête.

« Elle ne vous ressemble pas du tout », répéta-t-elle.

Les antibiotiques donnèrent les yeux jaunes à Baby. Sa toux s'améliora, elle devint moins profonde et moins sifflante, mais Baby perdit l'appétit. Elle étalait son *garri* dans son assiette et laissait sa bouillie refroidir et se figer en masse cireuse sans y toucher. Olanna dépensa presque tout l'argent de l'enveloppe pour acheter des biscuits et des caramels aux emballages brillants à une femme qui allait faire du commerce derrière les lignes ennemies, mais Baby les grignotait à peine. Elle prenait Baby sur ses genoux et lui enfonçait des morceaux d'igname écrasés dans la bouche, mais quand Baby s'étouffait et se mettait à pleurer, Olanna luttait elle aussi contre les larmes. Sa plus grande peur était que Baby meure. Cette peur omniprésente contaminait tout, toutes ses pensées, toutes ses actions. Odenigbo sautait les activités du Corps des Agitateurs pour rentrer plus tôt à la maison, et Olanna savait qu'il partageait sa peur. Mais ils n'en parlaient pas, comme si l'exprimer en paroles risquait de rendre la mort de Baby imminente – jusqu'à ce matin où elle resta assise à regarder Baby dormir pendant qu'Odenigbo s'habillait pour aller travailler. La voix sonore de Radio Biafra emplissait la pièce.

Ces États africains sont la proie du complot impérialiste britannico-américain qui se sert des recommandations du comité comme prétexte pour apporter un gigantesque soutien en armes à leur marionnette, le régime néocolonialiste vacillant du Nigeria...

« C'est exactement ça ! » s'exclama Odenigbo, qui boutonnait sa chemise avec des gestes rapides.

Sur le lit, Baby remua. Son visage avait perdu son gras de bébé et paraissait étrangement adulte, avec ses joues creuses et sa peau fine. Olanna l'examinait.

« Baby ne tiendra pas le coup », dit-elle calmement.

Odenigbo s'interrompit et la regarda. Il coupa la radio, la rejoignit et lui serra la tête contre son ventre. Il resta d'abord sans rien dire, et ce silence confirma le fait que Baby allait mourir. Olanna se dégagea.

« C'est normal qu'elle n'ait pas d'appétit », dit-il enfin. Mais sa voix n'avait pas la certitude à laquelle il l'avait habituée.

« Regarde comme elle a maigri ! dit Olanna.

– *Nkem*, sa toux est en train de guérir et son appétit va revenir. »

Il se mit à se coiffer. Elle lui en voulait de ne pas dire ce qu'elle désirait entendre, de ne pas s'arroger le pouvoir du destin pour lui assurer que Baby allait se rétablir, d'être suffisamment normal pour

continuer à s'habiller pour aller travailler. Il l'embrassa d'un baiser rapide avant de partir, et non en pressant longuement ses lèvres contre les siennes comme à l'accoutumée, et de cela aussi, elle lui tint rigueur. Ses yeux s'emplirent de larmes. Elle pensa à Amala. Amala ne les avait jamais contactés depuis le jour de l'hôpital, mais elle se demanda maintenant si elle était censée prévenir Amala si jamais Baby mourait. Baby bâilla et se réveilla.

« Bonjour, mummy Ola. » Même sa voix était ténue.

« Baby, *ezibgo nwa*, comment te sens-tu ? » Olanna la prit dans ses bras, la serra, lui souffla dans le cou et lutta contre les larmes. Baby était si frêle, si légère. « Tu veux un peu de bouillie, mon bébé ? Ou de pain ? Qu'est-ce que tu veux ? »

Baby secoua la tête. Olanna s'efforçait de lui faire boire un peu d'Ovaltine quand Mme Muokelu arriva avec un sac de raphia noué et un sourire satisfait.

« Ils ont ouvert un centre d'aide alimentaire à Bishop Road et j'y suis allée de très bonne heure ce matin, dit-elle. Demandez à Ugwu de m'apporter un bol. »

Elle versa un peu de poudre jaune dans le bol qu'apporta Ugwu.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Olanna.

– Du jaune d'œuf séché. » Mme Muokelu se tourna vers Ugwu.
« Fais-le frire pour Baby.

– Frire ?

– Tu as un problème avec tes oreilles ou quoi ? Délaie-le dans de l'eau et fais-le frire, *osiso* ! Il paraît que les enfants adorent le goût de ce truc. »

Ugwu la regarda longuement avant de partir à la cuisine. Le jaune d'œuf séché, frit dans de l'huile de palme rouge, avait une consistance molle dans l'assiette, ainsi qu'une inquiétante couleur vive. Baby le mangea en entier.

Le centre d'aide était une ancienne école secondaire pour filles. Olanna imagina la concession plantée de gazon et entourée de murs, avant la guerre, les jeunes femmes qui se dépêchaient pour aller en cours le matin et qui gagnaient furtivement le portail le soir pour retrouver des jeunes gens de la fac d'État du bout de la rue. Maintenant c'était l'aurore et le portail était verrouillé. Une foule importante s'était massée devant l'entrée. Mal à l'aise, Olanna se tenait parmi les hommes, les femmes et les enfants qui semblaient tous avoir l'habitude d'attendre debout devant un portail en fer rouillé qu'on leur ouvre, pour pouvoir entrer et recevoir de la nourriture donnée par des étrangers qu'ils ne connaissaient pas. Elle était décontenancée. Elle avait l'impression de faire quelque chose d'inconvenant, de contraire à la morale : escompter recevoir de la nourriture en échange de rien. À

l'intérieur de la concession, elle voyait des gens qui allaient et venaient, des tables chargées de sacs de nourriture, un panneau annonçant : CONSEIL MONDIAL DES ÉGLISES. Certaines des femmes regardaient par-dessus le portail en serrant leur panier et grommelaient que ces gens de l'aide humanitaire perdaient du temps. Les hommes parlaient entre eux ; celui qui avait l'air le plus âgé avait une plume plantée dans son chapeau rouge de chef. La voix d'un jeune homme se détachait des autres, haut perchée, il baragouinait en criant comme un enfant qui apprend à parler.

« Il souffre d'un grave traumatisme de guerre », murmura Mme Muokelu, comme si Olanna ne le savait pas.

Ce fut la seule fois où Mme Muokelu parla. Elle s'était lentement rapprochée du portail, indiquant d'un coup de coude à Olanna de la suivre à chaque avancée. Derrière elles, quelqu'un s'était lancé dans le récit d'une victoire biafraise. « Je vous dis, tous ces soldats haoussas ont pris la fuite, ils étaient tombés sur plus forts qu'eux... » La voix resta en suspens, car un homme, à l'intérieur de la concession, se dirigeait à grands pas vers le portail. Son tee-shirt marqué PAYS DU SOLEIL LEVANT dans le dos flottait sur son corps mince et il tenait une liasse de papiers à la main. Il marchait d'un air important, les épaules hautes. C'était le surveillant.

« De l'ordre ! De l'ordre ! » dit-il, avant d'ouvrir le portail.

La brusque et rapide ruée de la foule prit Olanna par surprise. Elle se sentit bousculée ; elle tituba. C'était comme s'ils la poussaient tous, en un mouvement calculé, parce qu'elle n'était pas des leurs. Le coude dur d'un homme âgé debout près d'elle se planta douloureusement dans ses côtes quand il se lança dans sa course vers la concession. Mme Muokelu était devant, elle fonçait vers l'une des tables. Le vieil homme à la plume au chapeau tomba, se releva rapidement et repartit en courant de guingois vers la queue. Olanna fut également surprise de voir les miliciens faire claquer leurs longs fouets en criant : « De l'ordre ! De l'ordre ! » et de voir les visages sévères des femmes assises aux tables, qui se penchaient pour remplir les sacs tendus devant elles puis disaient : « Au suivant ! »

« Allez dans celle-là ! dit Mme Muokelu quand Olanna vint se placer quelques pas derrière elle. C'est la queue pour le jaune d'œuf ! Allez-y ! Ici, c'est la morue salée. »

Olanna se joignit à la queue et se retint de pousser à son tour la femme qui essayait de l'écarter d'un coup de coude. Elle laissa la femme se placer devant elle. L'étrangeté qu'il y avait à faire la queue pour mendier de la nourriture la mettait mal à l'aise, lui donnait l'impression d'être souillée. Elle croisa les bras, les laissa pendre le long du corps, les croisa de nouveau. Elle approchait de la tête de file lorsqu'elle remarqua que la poudre qu'on versait dans les sacs et les

bols n'était pas jaune mais blanche. Ce n'était pas du jaune d'œuf mais de la farine de maïs. Pour le jaune d'œuf, c'était la queue d'à côté. Olanna se précipita dans cette direction, mais la femme qui distribuait le jaune d'œuf se leva et dit : « Plus de jaune d'œuf ! *O gwula !* »

Olanna sentit la panique monter en elle. Elle courut après la femme.

« S'il vous plaît, dit-elle.

– Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda la femme. Le surveillant, qui se tenait près de là, tourna la tête pour regarder Olanna.

« Ma petite fille est malade..., commença Olanna.

– Mettez-vous dans la queue pour le lait, dit la femme en lui coupant la parole.

– Non, non, elle refuse tout, mais elle a mangé du jaune d'œuf. » Olanna prit la femme par le bras. « *Biko*, s'il vous plaît, il me faut du jaune d'œuf. »

La femme retira son bras, courut dans le bâtiment et claqua la porte derrière elle. Olanna resta plantée sur place. Le surveillant, qui la regardait toujours, s'éventa avec sa liasse de papiers et dit : « *Ehe !* Je vous connais. »

Sa tête chauve et son visage barbu ne lui disaient rien du tout. Olanna s'apprêta à s'éloigner, car elle était sûre que c'était un de ces hommes qui prétendaient l'avoir déjà rencontrée rien que pour pouvoir lui faire des avances.

« Je vous ai déjà vue », dit-il. Il se rapprocha, souriant à présent, mais sans la concupiscence à laquelle elle s'attendait ; son visage était franc et radieux. « Il y a des années, à l'aéroport d'Enugu, quand je suis allé chercher mon frère qui rentrait de l'étranger. Vous avez parlé à ma mère. *I kasiri ya obi*. Vous l'avez calmée quand l'avion s'est posé, mais qu'il ne s'est pas arrêté tout de suite. »

Cette journée à l'aéroport revint confusément à la mémoire d'Olanna. Ça devait faire sept ans. Elle se souvint de son accent de la brousse, de son excitation inquiète et de son allure d'alors, l'air plus âgé qu'aujourd'hui.

« C'est vous ? demanda-t-elle. Mais comment m'avez-vous reconnue ?

– Comment oublier un visage comme le vôtre ? Ma mère raconte toujours l'histoire de la femme ravissante qui lui a pris la main. Chaque fois que quelqu'un parle du retour de mon frère, elle la raconte.

– Et comment va votre frère ? »

La fierté illumina son visage.

« C'est un des responsables de la Direction générale. C'est lui qui m'a procuré ce travail à l'aide alimentaire. »

Olanna se demanda aussitôt s'il pouvait l'aider à récupérer du jaune d'œuf. Mais la question qu'elle posa fut :

« Et votre mère va bien ? »

– Très bien. Elle est à Orlu, chez mon frère. Elle a été très malade, au début, parce que ma sœur aînée n'était pas rentrée de Zaria ; on croyait tous que ces animaux lui avaient fait ce qu'ils ont fait aux autres, mais ma sœur est rentrée – elle avait des amis haoussas qui l'ont aidée – alors ma mère a guéri. Elle sera très heureuse quand je lui dirai que je vous ai vue. »

Il se tut un instant pour jeter un coup d'œil à une des tables de nourriture devant laquelle deux jeunes filles se disputaient, l'une disant : « Je te dis que cette morue est à moi », et l'autre rétorquant : « *Ngwanu*, nous allons toutes les deux mourir aujourd'hui. »

Il se retourna vers elle.

« Il faut que j'aille voir ce qui se passe là. Mais attendez près du portail. Je vais vous envoyer quelqu'un avec du jaune d'œuf.

– Merci. » Olanna était soulagée qu'il l'ait proposé, mais en même temps l'échange la mettait mal à l'aise. Devant le portail, elle se fit toute petite ; elle avait l'impression d'être une voleuse.

« Okoromadu m'envoie », dit une jeune femme à côté d'elle, et Olanna faillit sauter en l'air. La femme lui glissa un sac dans la main et retourna dans la concession. « Remerciez-le de ma part », lança Olanna. Si la femme l'entendit, elle ne se retourna pas. Olanna attendit Mme Muokelu, réconfortée par le poids du sac ; plus tard, en la regardant manger jusqu'à ce qu'il ne reste plus dans l'assiette que le gras de l'huile de palme, elle se demanda comment Baby supportait l'horrible goût de plastique du jaune d'œuf séché.

La fois suivante où Olanna se rendit au centre d'aide alimentaire, Okoromadu parlait à la foule devant le portail. Certaines femmes avaient des nattes roulées sous le bras ; elles avaient passé la nuit devant les grilles.

« Nous n'avons rien pour vous aujourd'hui. Le camion qui acheminait nos marchandises d'Awomama a été piraté en route », disait-il, sur le ton mesuré d'un homme politique s'adressant à ses partisans. Olanna l'observa. Il y prenait plaisir, à ce pouvoir qu'il retirait de savoir si tel groupe de personnes mangerait ou non. « Nous avons des escortes militaires, mais ce sont les soldats qui nous piratent. Ils dressent des barrages routiers et ils prennent tout ce qu'il y a dans le camion ; ils battent même les chauffeurs. Venez lundi, peut-être que nous serons ouverts. »

Une femme s'avança vers lui d'un pas vif et lui jeta son petit garçon dans les bras.

« Alors prenez-le ! Nourrissez-le jusqu'à la réouverture ! »

Elle tourna les talons. Le bébé était maigre, il avait la jaunisse et il braillait.

« *Bia nwanyi* ! Revenez, femme ! » Okoromadu tenait le bébé à bout

de bras, loin de son corps.

Les autres femmes de la foule se mirent à réprimander la mère – Est-ce que tu jettes ton enfant ? *Ujo anaghi atu gi* ? Est-ce que tu veux marcher sur le visage de Dieu ? –, mais ce fut Mme Muokelu qui alla retirer le bébé des mains d'Okoromadu et qui le remit dans les bras de sa mère.

« Prends ton enfant, dit-elle. Ce n'est pas sa faute s'il n'y a rien à manger aujourd'hui. »

La foule se dispersa. Olanna et Mme Muokelu se mirent lentement en marche.

« Qui sait si c'est vrai que des soldats ont piraté leur camion ? dit Mme Muokelu. Qui sait combien ils en ont gardé pour le revendre ? Nous n'avons jamais de sel ici parce qu'ils gardent tout le sel pour leur commerce. »

Olanna repensait à la façon dont Mme Muokelu avait rendu le bébé à sa mère.

« Vous me rappelez ma sœur, dit-elle.

– Pourquoi ?

– Elle est très forte. Elle n'a pas peur.

– Elle fumait sur cette photo que vous m'avez montrée. Comme une vulgaire prostituée. »

Olanna s'arrêta et dévisagea Mme Muokelu.

« Je ne dis pas que c'est une prostituée, s'empressa d'ajouter Mme Muokelu. Je dis juste que ce n'est pas bien qu'elle fume, parce que les femmes qui fument sont des prostituées. »

Olanna la regarda et vit de la méchanceté dans la barbe et les bras poilus. Elle se remit à marcher, plus vite et en silence, devançant Mme Muokelu, et elle ne lui dit pas au revoir avant de tourner dans sa rue. Baby était assise dehors avec Ugwu.

« Mummy Ola ! »

Olanna la serra dans ses bras, lui lissa les cheveux. Baby lui tenait la main, les yeux levés vers elle.

« Tu as apporté du jaune d'œuf, mummy Ola ?

– Non, mon bébé. Mais j'en apporterai bientôt, dit-elle.

– Bonjour, ma'ame. Vous n'avez rien apporté ? demanda Ugwu.

– Tu ne vois pas que mon panier est vide ? rétorqua Olanna. Tu es aveugle ? »

Le lundi, elle se rendit seule au centre d'aide alimentaire. Mme Muokelu ne vint pas la chercher avant l'aurore et elle n'était pas non plus dans la foule. Le portail était verrouillé, la concession vide, et Olanna attendit environ une heure, avant que la foule commence à se disperser. Le mardi, le portail était verrouillé. Le mercredi, il y avait un nouveau cadenas. Le samedi seulement, le portail s'ouvrit et

Olanna s'étonna elle-même de la facilité avec laquelle elle se joignit à la ruée vers l'intérieur, passa en souplesse d'une queue à l'autre, esquiva les coups de bâton des miliciens, poussa qui la poussait. Elle repartait avec de petits sacs de farine de maïs et de jaune d'œuf ainsi que deux morceaux de morue salée quand Okoromadu arriva.

Il lui fit signe de la main. « Belle femme. *Nwanyi oma !* » Il ne connaissait toujours pas son nom. Il la rejoignit et glissa une boîte de corned-beef dans son panier, puis s'en alla d'un pas pressé comme si de rien n'était. Olanna baissa le regard sur la longue boîte rouge et faillit éclater de rire par pure surprise ravie. Elle la sortit, l'examina, passa la main sur le métal froid et, relevant les yeux, découvrit un soldat traumatisé de guerre, qui la regardait. Son regard était brutal, il ne cherchait pas à se déguiser. Elle remit le corned-beef dans son panier et le recouvrit d'un sac. Elle était contente que Mme Muokelu ne soit pas avec elle, comme ça elle n'aurait pas à le partager. Elle demanderait à Ugwu de faire un ragoût avec. Elle en garderait un peu pour faire des sandwiches et Odenigbo, Baby et elle prendraient un thé à l'anglaise avec des sandwiches au corned-beef.

Le soldat la suivit quand elle franchit le portail. Elle pressa le pas sur le bout de chemin poussiéreux qui menait à la route principale mais, bientôt, cinq d'entre eux, tous en uniformes militaires loqueteux, l'encerclèrent. Ils bredouillaient et montraient du doigt son panier, avec des gestes incohérents, des voix qui grimpaient, et Olanna distingua certains mots. « Tantie ! » « Ma sœur ! » « Envoie la chose maintenant ! » « Faim va tuer nous tous ! »

Olanna se cramponna fermement à son panier. Une envie brûlante et enfantine de pleurer monta en elle.

« Allez-vous-en ! Allez quoi, allez-vous-en ! »

Ils eurent l'air surpris de la voir s'emporter et, l'espace d'un instant, restèrent immobiles. Puis ils se rapprochèrent, tous ensemble, comme guidés par une voix intérieure. Ils fondaient sur elle. Ils étaient prêts à tout ; il y avait chez eux et dans leurs cerveaux émoussés par le bruit des bombes un acharnement sans foi ni loi. La peur d'Olanna s'accompagna de rage, une rage féroce qui lui donnait du courage, et elle s'imagina se battre avec eux, les étrangler, les tuer. Le corned-beef était à elle. À elle. Elle recula de quelques pas. En un éclair, avec une telle rapidité qu'elle ne le comprit qu'après coup, le soldat au béret bleu empoigna son panier, prit la boîte de corned-beef et détala. D'autres le suivirent. Le dernier resta là à la regarder, bouche ouverte et mâchoire pendante, avant de partir en courant lui aussi, mais dans la direction opposée, tournant le dos aux autres. Le panier gisait par terre. Olanna resta sans bouger et pleura en silence parce que le corned-beef n'avait jamais été à elle. Puis elle ramassa le panier, essuya un peu de sable sur le sac de farine de maïs et rentra à la

maison.

Cela faisait presque quinze jours qu'Olanna et Mme Muokelu s'évitaient à l'école, aussi Olanna fut-elle surprise, en rentrant chez elle une après-midi, de trouver Mme Muokelu assise devant sa maison avec un seau métallique plein de cendres de bois.

Mme Muokelu se leva.

« Je suis venue vous apprendre à faire du savon. Vous savez combien ils vendent une savonnette ordinaire maintenant ? »

Olanna regarda le boubou de coton élimé où s'étalait le visage maussade de Son Excellence et comprit que cette leçon non sollicitée était un geste d'excuse. Elle prit le seau de cendres. Elle emmena Mme Muokelu au jardin et, après que celle-ci eut expliqué, démonstration à l'appui, comment fabriquer du savon, elle rangea le seau près du tas de parpaings.

Plus tard, Odenigbo secoua la tête quand elle lui en parla. Ils étaient sous l'auvent en chaume de la terrasse, assis sur un banc de bois placé contre le mur.

« Elle n'avait pas besoin de t'apprendre à fabriquer du savon. Je ne te vois pas fabriquer du savon, de toute façon.

– Tu crois que je n'en suis pas capable ?

– Elle aurait dû s'excuser et c'est tout.

– Je crois que je l'ai très mal pris parce qu'il s'agissait de Kainene. » Elle remua sur le banc. « Je me demande si Kainene a reçu mes lettres. »

Odenigbo ne dit rien. Il lui prit la main et elle se sentit reconnaissante qu'il y ait des choses qu'elle n'avait pas besoin de lui expliquer.

« Mme Muokelu a-t-elle beaucoup de poils sur la poitrine ? demanda-t-il. Est-ce que tu le sais ? »

Olanna ignorait si c'était lui ou elle qui avait éclaté de rire en premier, mais ils étaient soudain tous les deux pliés de rire, à en tomber du banc. D'autres choses devinrent hilarantes. Odenigbo dit que le ciel était parfaitement limpide et Olanna répondit que c'était un temps idéal pour les bombardiers, et ils rirent. Un petit garçon qui passait, affublé d'un short avec de grands trous qui laissaient voir la peau desséchée de ses fesses, les salua, et à peine avaient-ils répondu *Bonjour* qu'ils s'esclaffèrent de plus belle. Le rire ne s'était pas effacé de leurs visages et leurs mains serraient toujours le banc quand Special Julius entra dans la concession. Sa tunique brodée de paillettes étincelait.

« J'ai apporté le meilleur vin de palme de tout Umuahia ! Dites à Ugwu d'apporter des verres », dit-il en posant par terre un petit jerrycan. Il se dégageait de sa personne et de ses tenues extravagantes

une impression d'abondance optimiste, comme s'il n'existait pas de problèmes qu'il ne puisse résoudre. Quand Ugwu eut apporté les verres, Special Julius demanda : « Êtes-vous au courant qu'Harold Wilson est à Lagos ? Il amène l'armée britannique pour nous achever. Il paraît qu'il est venu avec deux bataillons.

– Assieds-toi, mon ami, et arrête de raconter n'importe quoi », dit Odenigbo.

Special Julius rit et but bruyamment.

« Je raconte n'importe quoi, *okwa ya* ? Où est la radio ? Lagos ne raconte peut-être pas au monde que le Premier ministre britannique est venu l'aider à nous tuer, mais il se peut que ces dingues de Kaduna le disent. »

Baby arriva :

« Bonjour, oncle Julius.

– Baby-Baby. Comment ça va, ta toux ? Ça va mieux ? » Il plongea un doigt dans son vin de palme et le lui mit dans la bouche. « Ça devrait te faire du bien pour ta toux. »

Baby se lécha les lèvres, l'air ravi.

« Julius ! s'exclama Olanna.

– Ne jamais sous-estimer le pouvoir de l'alcool, rétorqua Julius en agitant la main avec désinvolture.

– Viens t'asseoir avec moi, Baby », dit Olanna. La robe de Baby était élimée d'avoir été trop souvent portée. Olanna prit Baby sur ses genoux et la serra contre elle. Au moins Baby ne toussait-elle plus autant ; au moins Baby mangeait-elle.

Odenigbo récupéra la radio sous le banc. Un son strident déchira l'air et Olanna crut d'abord qu'il venait de la radio, avant de se rendre compte que c'était l'alarme aérienne. Elle resta immobile. Quelqu'un, dans la maison voisine, hurla : « Avion ennemi ! » et en même temps Special Julius cria : « Tous aux abris ! » et traversa la terrasse d'un bond, renversant le vin de palme au passage. Des voisins couraient, criant des mots qu'Olanna n'arrivait pas à comprendre parce que le son opiniâtre et fulgurant s'était vrillé un chemin dans sa tête. Elle glissa sur le vin et tomba sur un genou. Odenigbo l'aida à se relever avant d'attraper Baby et de partir en courant. Le mitraillage au sol avait commencé – une pluie de balles tombait du ciel – quand Odenigbo souleva la plaque de zinc pour qu'ils se glissent tous à l'intérieur du bunker. Odenigbo fut le dernier à entrer. Ugwu tenait encore à la main une cuillère maculée de sauce. Olanna se mit à écraser les grillons ; leurs corps légèrement humides avaient une consistance visqueuse sur ses doigts et, même quand ils ne se posèrent plus sur elle, elle continua à s'asséner des tapes sur les bras et les jambes. La première explosion parut lointaine. D'autres suivirent, plus fortes, plus bruyantes, et la terre trembla. Des voix autour d'elle

criaient : « Seigneur Jésus ! Seigneur Jésus ! » Elle sentait sa vessie douloureusement, totalement pleine, comme si elle allait éclater et libérer non pas de l'urine mais les prières confuses qu'elle bredouillait. Une femme était affaissée près d'elle avec un enfant dans ses bras, un petit garçon plus jeune que Baby. Il faisait sombre dans le bunker, mais Olanna distinguait les croûtes blanchâtres de la teigne qui recouvraient tout le corps de l'enfant. Une autre explosion secoua le sol. Puis les bruits cessèrent. L'air était tellement immobile que, lorsqu'ils sortirent du bunker, ils entendirent le *cao-cao-cao* de quelques oiseaux lointains. Des odeurs de brûlé emplissaient l'air.

« Nos tirs antiaériens ont été merveilleux ! *O di egwu !* » s'écria quelqu'un.

« Que le Biafra gagne la guerre ! » Special Julius entama la chanson et, bientôt, tous ceux qui étaient présents dans la rue s'étaient regroupés pour prêter leurs voix.

*Que le Biafra gagne la guerre.
Char blindé, machine à pilonner,
Chasseur et bombardier,
Ha enweghi ike imeri Biafra !*

Olanna regarda Odenigbo qui chantait vigoureusement et elle essaya de chanter, elle aussi, mais les mots lui collaient à la langue avec un goût éculé. Son genou lui faisait très mal ; elle prit Baby par la main et rentra dans la maison.

Elle donnait son bain du soir à Baby quand la sirène retentit de nouveau et, aussitôt, elle attrapa Baby toute nue et sortit en courant de la cabane. Baby faillit lui glisser des mains. Le grondement rapide des avions et le *ka-ka-ka* tranchant des tirs antiaériens venaient d'en haut, d'en bas, des côtés et lui faisaient claquer des dents. Elle s'écroula par terre dans le bunker et ignore les grillons.

« Où est Odenigbo ? » demanda-t-elle au bout d'un moment. Elle attrapa Ugwu par le bras. « Où est ton maître ? »

– Il est là, ma'ame, dit Ugwu, qui se mit à regarder autour de lui.

– Odenigbo ! » appela Olanna.

Mais il ne répondit pas. Elle ne se souvenait pas de l'avoir vu entrer dans le bunker. Il était encore dehors quelque part. L'explosion qui suivit lui disloqua l'intérieur de l'oreille ; elle eut la certitude que si elle penchait la tête de côté, il en tomberait quelque chose de dur et de souple comme du cartilage. Elle se dirigea vers l'entrée du bunker. Elle entendit, derrière elle, Ugwu qui disait : « Ma'ame ? Ma'ame ? » Une femme du bout de la rue lui cria : « Revenez ! Où allez-vous ? *Ebe ka I na-eje ?* » mais elle les ignora tous les deux et se hissa hors du bunker.

L'éclat du soleil la frappa de plein fouet, elle se sentit mal. Elle se

mit à courir, le cœur douloureux dans la poitrine, en criant « Odenigbo ! Odenigbo ! » jusqu'à ce qu'elle le voie enfin, penché sur un homme qui gisait par terre. Elle regarda son torse nu et poilu, sa barbe récente et ses claquettes déchirées, et soudain sa mortalité – leur mortalité – la saisit à la gorge, dans une étreinte d'angoisse. Elle le serra fort dans ses bras. Au bout de la rue, une maison était en flammes.

« *Nkem*, ça va, dit Odenigbo. Il a reçu une balle, mais on dirait une blessure superficielle. » Il l'écarta et reporta son attention sur l'homme, dont il bandait le bras avec sa chemise.

Le lendemain matin, le ciel était une mer tranquille. Olanna dit à Odenigbo qu'il n'irait pas à la Direction générale et qu'elle n'enseignerait pas ; ils passeraient la journée au bunker.

« Ne sois pas idiot, dit-il en riant.

– Personne n'enverra ses enfants à l'école, répondit-elle.

– Qu'est-ce que tu vas faire, alors ? » Son ton de voix était aussi normal que ses ronflements l'avaient été durant la nuit, alors qu'elle restait allongée sans dormir, en sueur, imaginant le bruit des bombes.

« Je ne sais pas. »

Il l'embrassa.

« Il suffit que tu ailles au bunker si l'alarme se déclenche. Il ne va rien se passer. Je rentrerai peut-être un peu tard aujourd'hui si nous allons sensibiliser à Mbaize. »

Au début, sa désinvolture la contraria, puis elle en fut réconfortée. Elle croyait à ses paroles, mais seulement tant qu'il était là. Après son départ, elle se sentit vulnérable, exposée. Elle ne prit pas de bain. Elle avait peur d'aller aux latrines, dehors. Elle avait peur de s'asseoir, parce qu'elle risquait de s'assoupir et de ne pas être prête si la sirène se déclenchait. Elle but verre d'eau sur verre d'eau, jusqu'à en avoir le ventre gonflé, pourtant elle avait l'impression que toute la salive lui avait été aspirée de la bouche et qu'elle allait s'étouffer avec des boules d'air sec.

« Aujourd'hui nous allons rester au bunker, dit-elle à Ugwu.

– Au bunker, ma'ame ?

– Oui, au bunker. Tu m'as entendue.

– Mais nous ne pouvons pas rester comme ça au bunker, ma'ame.

– Est-ce que j'ai parlé avec de l'eau dans la bouche ? J'ai dit que nous allions rester au bunker.

– Bien, ma'ame, dit Ugwu en haussant les épaules. Est-ce que je dois emporter la nourriture de Baby ? »

Elle ne répondit pas. Elle le giflerait s'il osait même sourire, car elle voyait bien l'amusement étouffé sur son visage, à la pensée de prendre une assiette pleine de bouillie pour Baby et de ramper sous terre dans

un trou humide pour y passer la journée.

« Va préparer Baby, dit-elle, avant d'allumer la radio.

– Oui, ma'ame, dit Ugwu. *O nwere igwu*. J'ai trouvé des lentes dans ses cheveux, ce matin.

– Quoi ?

– Des œufs de poux. Mais il n'y en avait que deux, et je n'en ai pas trouvé d'autres.

– Des poux ? Qu'est-ce que tu racontes ? Comment Baby peut-elle avoir des poux ? Je veille à ce qu'elle soit toujours propre. Baby ! Baby ! »

Olanna attira Baby contre elle et entreprit de défaire ses nattes et d'examiner son épaisse chevelure.

« Ça doit être ces voisins sales avec qui tu joues, ces voisins sales. » Ses mains tremblaient et elle se raccrocha à une touffe de cheveux en tirant dessus. Baby se mit à pleurer.

« Ne bouge pas ! » dit Olanna.

Baby se dégagea en gigotant, courut vers Ugwu et resta près de lui à regarder Olanna avec des yeux décontenancés, comme si elle ne la reconnaissait plus. À la radio, l'hymne national biafrais démarra d'un coup et remplit le silence.

*Pays du soleil levant, nous t'aimons et te chérissons,
Patrie bien-aimée de nos courageux héros ;
Nous devons défendre nos vies ou nous périrons.
Nous protégerons nos cœurs de nos adversaires ;
Mais si le prix est la mort pour tout ce qui nous est cher,
Alors mourons sans la moindre peur...*

Ils écoutèrent jusqu'à la fin.

« Emmène-la dehors, allez à la terrasse et reste sur le qui-vive, finit par dire Olanna, avec lassitude, à Ugwu.

– Nous ne retournons pas au bunker ?

– Emmène-la simplement à la terrasse.

– Oui, ma'ame. »

Olanna tourna le bouton de la radio ; il était trop tôt pour les bulletins de guerre, pour les monologues enflammés sur la grandeur du Biafra qu'elle avait désespérément besoin d'entendre. La BBC diffusait un point d'actualités sur la guerre – des émissaires du pape, de l'Organisation de l'Unité Africaine et du Commonwealth venaient au Nigeria pour proposer la paix. Elle écouta avec apathie, puis coupa la radio en entendant Ugwu parler avec quelqu'un. Elle sortit pour voir qui c'était. Mme Muokelu était debout derrière Baby, refaisant les nattes qu'Olanna avait dénouées. Les poils de ses bras luisaient comme si elle avait mis trop d'huile de noyau de palme.

« Vous n'êtes pas allée à l'école non plus ? demanda Olanna.

– Je savais que les parents garderaient leurs enfants à la maison.
– Que faire d'autre ? Qu'est-ce que c'est que cette campagne de bombardements non-stop ?

– C'est à cause de la visite d'Harold Wilson. » Mme Muokelu renifla. « Ils veulent l'impressionner pour qu'il fasse intervenir l'armée britannique.

– Special Julius dit la même chose, mais c'est impossible.

– Impossible ? » Mme Muokelu sourit comme si Olanna n'avait aucune idée de ce qu'elle racontait. « Ce Special Julius, soit dit en passant... vous savez qu'il vend de faux laissez-passer ?

– C'est un fournisseur de l'armée.

– Je ne dis pas qu'il ne fait pas des petits-petits contrats avec l'armée, mais il vend de faux laissez-passer. Son frère est directeur et ils font ça ensemble. C'est à cause d'eux que tout un tas d'escrocs circulent avec des laissez-passer spéciaux. » Mme Muokelu termina une natte et tapota les cheveux de Baby. « Son frère est un criminel. Il paraît qu'il a donné des certificats d'exemption de l'armée à tous les hommes de sa famille, à toute son *umunna*. Et il faut que vous sachiez ce qu'il fait avec ces filles jeunes-jeunes qui rampent pour se trouver des vieux protecteurs. Il en prend jusqu'à cinq dans sa chambre à la fois. *Tufia* ! C'est des gens comme lui qu'il faudra exécuter quand l'État du Biafra sera définitivement instauré. »

Olanna sursauta :

« C'était un avion ? C'était un avion ?

– Un avion, *kwa* ? dit en riant Mme Muokelu. Quelqu'un ferme sa porte dans la maison des voisins et vous dites que c'est un avion ? »

Olanna s'assit par terre et allongea les jambes. Elle était épuisée par la peur.

« Vous avez su que nous avions abattu leur bombardier du côté d'Ikot-Ekpene ? lui demanda Mme Muokelu.

– Je ne savais pas.

– Et c'est un civil ordinaire qui l'a fait, avec son fusil de chasse ! Vous savez, on dirait que les Nigériens sont tellement stupides que les gens qui travaillent pour eux deviennent stupides eux aussi. Comme ils sont trop stupides pour piloter les avions que la Russie et l'Angleterre leur ont donnés, ils ont fait venir des Blancs, et même ces Blancs sont incapables de toucher la moindre cible. Ha ! La moitié de leurs bombes n'explorent même pas.

– La moitié qui explose suffit à nous tuer », dit Olanna.

Mme Muokelu continua de parler comme si elle n'avait pas entendu Olanna.

« Il paraît que notre *ogbunigwe*. leur fiche une sainte frousse. À Afikpo, elle n'a tué que quelques centaines d'hommes, mais le bataillon nigérian tout entier a pris peur et s'est retiré. Ils n'ont jamais

vu d'arme pareille. Et ils ne savent pas ce que nous leur réservons. » Elle gloussa et secoua la tête en tirant sur le demi-soleil jaune à son cou. « Gowon les a envoyés bombarder le marché d'Awgu en pleine après-midi pendant que les femmes achetaient et vendaient. Il a refusé de laisser la Croix-Rouge nous apporter de la nourriture, refusé *kpam-kpam*, pour que nous mourions de faim. Mais il ne réussira pas. Si nous avions des gens qui nous déversaient des fusils et des avions dans les mains comme ils le font au Nigeria, cette affaire serait réglée depuis longtemps et chacun serait dans sa maison, maintenant. Mais nous les vaincrons. Dieu dort-il ? Non ! » conclut Mme Muokelu en riant.

La sirène se déclencha. Olanna attendait ce son discordant depuis si longtemps qu'un frisson prémonitoire la traversa juste avant qu'elle l'entende. Elle se tourna vers Baby, mais Ugwu l'avait déjà prise dans ses bras et s'était mis à courir vers le bunker. Olanna entendit le bruit des avions au loin, comme un roulement de tonnerre, bientôt suivi par les claquements épars et secs des tirs antiaériens. Avant de ramper à l'intérieur du bunker, elle leva la tête et vit les bombardiers, pareils à des faucons, qui glissaient étonnamment bas, enveloppés dans des boules de fumée grise.

Plus tard, quand ils sortirent du bunker, quelqu'un s'écria :

« Ils ont visé l'école primaire !

– Ces païens ont bombardé notre école, dit Mme Muokelu.

– Regardez ! Un autre bombardier ! » plaisanta un jeune homme en montrant du doigt un vautour qui volait dans le ciel.

Ils se joignirent à la foule qui se hâtait vers l'école primaire d'Akwakuma. Deux hommes passèrent, dans la direction inverse, portant un cadavre noirci. À l'entrée de l'école, un cratère de bombe assez large pour engloutir un camion avait ouvert la route en deux. Le toit du bâtiment des salles de classe était réduit à un fatras de bois, de métal et de poussière. Olanna ne reconnut pas sa classe. Toutes les fenêtres avaient été soufflées, mais les murs tenaient encore debout. Dehors, à l'endroit où ses élèves jouaient dans le sable, un éclat d'obus avait découpé dans le sol un trou élégant. Et lorsqu'elle se joignit aux autres pour sortir le peu de chaises récupérables, c'est à ce trou qu'elle pensait : comment du métal brûlant, carnivore, pouvait tracer de si jolies boucles dans la terre.

La sirène ne se déclencha pas, le lendemain matin, aussi quand, très tôt, les violents *wah-wah-wah* des bombardiers surgirent de nulle part, alors qu'Olanna délayait de la farine de maïs pour préparer la bouillie de Baby, elle comprit que c'était fini. Quelqu'un allait mourir. Peut-être mourraient-ils tous. La mort était la seule chose qui lui semblât avoir un sens quand elle se recroquevilla sous le sol, attrapa une

pincée de terre, la frotta entre ses doigts et attendit que le bunker explose. Les bombardements étaient de plus en plus proches. Le sol palpitait. Elle ne sentait rien. Elle s'éloignait de l'intérieur d'elle-même en flottant. Il y eut une autre explosion et la terre vibra, et l'un des enfants nus qui rampaient après les grillons pouffa de rire. Puis les explosions cessèrent et les gens qui l'entouraient se mirent à bouger. Si elle avait été tuée, si Odenigbo, Baby et Ugwu avaient été tués, le bunker aurait toujours l'odeur d'un champ fraîchement labouré et le soleil se lèverait toujours et les grillons sauteraient toujours. La guerre continuerait sans eux. Olanna exhala, pleine d'une rage écumante. C'était ce sentiment même d'être dénuée de toute importance qui la fit passer de la peur extrême à la fureur extrême. Il fallait qu'elle compte. Elle ne vivrait plus dans l'inertie, en attendant de mourir. Tant que le Biafra n'aurait pas gagné, les vandales ne lui dicteraient plus ses conditions de vie.

Elle fut la première à sortir du bunker. Une femme s'était jetée au sol près du corps d'un enfant et se roulait dans la poussière en criant : « Gowon, qu'est-ce que je t'ai fait ? Gowon, *olee ihe m mere gi* ? » Quelques femmes se rassemblèrent autour d'elle et l'aidèrent à se relever. « Arrêtez de pleurer, ça suffit, dirent-elles. Vos autres enfants, que voulez-vous qu'ils fassent ? »

Olanna alla dans le jardin et entreprit de tamiser les cendres du seau en métal. Elle alluma un feu en toussant ; la fumée de bois piquait la gorge.

Ugwu la regardait.

« Ma'ame ? Vous voulez que je le fasse ? »

– Non. » Elle délaya les cendres dans une cuvette d'eau froide en remuant avec une force qui lui éclaboussa de l'eau sur les jambes. Elle mit le mélange sur le feu et ignora Ugwu. Il dut sentir la colère qui montait dans son corps et lui tournait la tête, car il rentra silencieusement dans la maison. Dans la rue, la voix de la femme qui criait s'éleva encore et encore, plus rauque et plus grêle que la fois précédente. Gowon, qu'est-ce que je t'ai fait ? Gowon, *olee ihe m mere gi* ? Olanna versa un peu d'huile de palme dans la mixture refroidie et mélangea, mélangea à en avoir les bras ankylosés par la fatigue. Il y avait quelque chose de délicieux dans la sueur qui dégoulinait sous ses bras, dans la poussée d'énergie qui faisait battre son cœur, très fort, dans la pâte à l'odeur étrange qui apparut après le refroidissement. Ça moussait. Elle avait fait du savon.

Olanna ne traversa pas la place en courant quand elle se rendit à l'école le lendemain. La prudence était devenue faiblesse à ses yeux, déloyale. Elle marchait d'un pas ferme et levait souvent les yeux vers le ciel clair pour y chercher les bombardiers, prête à s'arrêter pour leur

jetter des pierres et des mots. Environ un quart de ses élèves étaient présents. Elle leur fit un cours sur le drapeau biafrais. Ils étaient assis sur des planches et, dans la lumière pâle du soleil du matin qui inondait la salle sans toit, elle déroula le drapeau de toile d'Odenigbo et leur expliqua les différents symboles. Le rouge représentait le sang des frères et sœurs massacrés dans le Nord, le noir était signe de deuil, le vert représentait la prospérité que connaîtrait le Biafra et, enfin, le demi-soleil jaune symbolisait son avenir glorieux. Elle leur apprit à faire le salut énergique de Son Excellence et leur demanda de copier ses dessins des deux chefs : Son Excellence était solidement charpenté, esquissé à traits doubles, tandis que le corps efféminé de Gowon était croqué en traits simples.

Nkiruka, son élève la plus brillante, ombra les visages et, en quelques coups de crayon, dota Gowon d'un rictus hargneux et Son Excellence d'un sourire franc.

« Je veux tuer tous les vandales, mademoiselle », lui dit-elle en venant rendre son dessin. Elle arborait le sourire d'une enfant précoce qui sait qu'elle a dit ce qu'il fallait.

Olanna la regarda sans savoir que répondre.

« Nkiruka, va t'asseoir », finit-elle par dire.

La première chose qu'elle confia à Odenigbo quand il rentra à la maison, ce fut à quel point le mot « tuer » avait paru banal dans la bouche de l'enfant et combien elle-même s'était sentie coupable. Ils étaient dans leur chambre, la radio en sourdine, et elle entendait le rire haut perché de Baby dans la pièce d'à côté.

« Elle ne veut pas vraiment tuer qui que ce soit, *nkem*. Tu lui as juste enseigné le patriotisme, dit Odenigbo en retirant ses chaussures.

– Je ne sais pas. » Mais ses paroles l'enhardissaient, tout comme la fierté qu'elle lisait sur son visage. Il était content qu'elle se soit exprimée avec une telle force, pour une fois, sur la cause ; c'était comme si elle participait enfin à titre égal à l'effort de guerre.

« Les gens de la Croix-Rouge se sont souvenus de notre Direction générale, aujourd'hui », reprit-il en montrant du doigt le petit carton qu'il avait rapporté.

Olanna l'ouvrit et posa sur le lit les boîtes trapues de lait concentré, la boîte allongée d'Ovaltine et le paquet de sel. Ça ressemblait à du luxe. À la radio, une voix vibrante disait que de vaillants soldats biafrais débusquaient les vandales aux alentours d'Abakaliki.

« Faisons une fête, dit-elle.

– Une fête ?

– Un petit dîner. Tu sais, comme on en faisait souvent à Nsukka.

– Ce sera bientôt fini, *nkem*, et nous donnerons toutes nos fêtes dans un Biafra libre. »

Elle aima la façon dont il avait dit ça, *dans un Biafra libre*, et elle se

leva et écrasa ses lèvres contre les siennes.

« Oui, mais nous pouvons donner une fête en temps de guerre.

– Nous avons à peine assez pour nous.

– Nous avons bien plus qu'assez pour nous. » Elle avait toujours les lèvres contre les siennes et ses paroles prirent soudain un sens différent quand elle recula et passa sa robe au-dessus de sa tête en un seul geste fluide. Elle lui défit son pantalon. Elle ne le laissa pas l'enlever. Elle se retourna, s'appuya au mur et le guida en elle, excitée par sa surprise, par ses mains fermes sur ses hanches. Elle savait qu'elle devait baisser la voix à cause d'Ugwu et de Baby dans la pièce voisine, mais elle était incapable de contrôler ses propres gémissements ou le plaisir brut, primordial, qu'elle ressentait vague après vague et qui les laissa tous deux appuyés contre le mur, haletants et pouffant de rire.

Ugwu détestait la nourriture de l'aide alimentaire. Le riz était pâteux, rien à voir avec les longs grains fins de Nsukka, la farine de maïs n'était jamais lisse quand on la délayait dans l'eau chaude, et le lait en poudre terminait sa carrière en grumeaux obstinés au fond des tasses. Avec un haut-le-cœur, il préleva un peu de jaune d'œuf. Il était difficile d'imaginer que la poudre plate pût provenir de l'œuf d'une vraie poule. Il la versa dans la pâte et mélangea. Dehors, une marmite à moitié remplie de sable blanc était sur le feu ; il la laisserait chauffer encore un peu avant d'y mettre la pâte. Au début, il était resté sceptique quand Mme Muokelu avait appris à Olanna cette méthode de cuisson ; il ne connaissait que trop bien les idées de Mme Muokelu – c'était à elle, après tout, qu'ils devaient le savon maison d'Olanna, cette pâte brun noirâtre qui lui faisait penser à une diarrhée d'enfant. Mais le premier gâteau qu'Olanna avait fait cuire de cette façon était bien sorti ; elle avait dit en riant que c'était ambitieux d'appeler ça un gâteau, ce mélange de farine, d'huile de palme et de jaune d'œuf séché, mais qu'au moins ils avaient fait bon usage de leur farine.

La Croix-Rouge agaçait Ugwu ; la moindre des choses, ça aurait été qu'ils demandent aux Biafrais quels étaient leurs aliments préférés, au lieu d'envoyer toute cette farine fadasse. Lorsque le nouveau centre d'aide alimentaire ouvrit, celui où Olanna se rendit avec un chapelet autour du cou parce que Mme Muokelu lui avait dit que les gens de Caritas étaient plus généreux envers les catholiques, Ugwu espéra que la nourriture serait meilleure. Mais ce qu'elle en rapporta était familier et le poisson séché encore plus salé ; elle chanta, l'air amusé, la chanson que les femmes chantaient au centre.

*Caritas, merci,
Caritas si anyi taba okporoko
Na kwashiorkor ga-ana.*

Elle ne chantait pas les jours où elle revenait bredouille. Elle s'asseyait sur la terrasse, regardait le toit de chaume et disait :

« Tu te souviens, Ugwu, qu'au bout d'un jour seulement, on jetait de la sauce à la viande ?

– Oui, ma'ame », répondait Ugwu. Si seulement il pouvait aller lui-même au centre d'aide alimentaire. Il soupçonnait qu'Olanna, avec ses

bonnes manières d'anglophone, attendait que son tour arrive et qu'il n'y ait plus rien. Mais il ne pouvait pas y aller, car elle ne lui permettait plus de sortir dans la journée. On entendait partout des histoires de conscription forcée. Il ne mettait pas en doute le fait qu'un garçon du bout de la rue ait été emmené de force l'après-midi et envoyé directement au front, la tête rasée et sans entraînement, le soir même. Mais il trouvait qu'Olanna dramatisait. Il était sûr qu'il pouvait encore aller au marché. Sûr qu'il n'avait pas besoin de se lever avant l'aube pour aller chercher de l'eau.

Il entendit des voix au salon. Special Julius parlait presque aussi fort que Master. Il allait sortir le gâteau puis désherber le potager aux légumes rabougris et peut-être s'asseoir sur le tas de parpaings pour regarder la maison d'en face, au cas où Eberechi se montre et lui crie : « Comment vas-tu, voisin ? » Il lui dirait bonjour d'un geste et s'imaginerait en train d'empoigner ses fesses à pleines mains. Il était étonné du bonheur qu'il ressentait quand elle le saluait. Le gâteau était croustillant sur le dessus, tendre et moelleux à l'intérieur ; il découpait de fines tranches et les emporta sur des soucoupes. Special Julius et Olanna étaient assis tandis que Master, debout, gesticulait en parlant du dernier village où il s'était rendu, racontant que les gens avaient sacrifié une chèvre au sanctuaire d'oyi pour faire barrage aux vandales.

« Une chèvre entière ! Quel gâchis de protéines ! » s'exclama Special Julius en riant.

Master ne rit pas.

« Non, non, il ne faut jamais sous-estimer l'importance psychologique de ce genre de choses. Nous ne leur demandons jamais de manger la chèvre.

– Ah, du gâteau ! » dit Special Julius. Il ignore la fourchette et fourra le morceau dans sa bouche. « Très bon, très bon. Ugwu, il faut que tu apprennes aux gens de ma maison à faire ça parce que tout ce qu'ils font avec notre farine, eux, c'est des *chin-chin*, tous les jours, des *chin-chin*, des *chin-chin*, et en plus du genre bien durs et sans aucun goût ! Je n'ai plus de dents.

– Ugwu fait des miracles avec n'importe quoi, dit Olanna. Il mettrait facilement en faillite la femme du Rising Sun Bar. »

Le professeur Ekwenugo frappa à la porte et entra. Il avait les mains enveloppées de bandages blanc crème.

« *Dianyi*, qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda Master.

– Juste une petite brûlure. » Le professeur Ekwenugo regarda ses mains bandées comme s'il venait seulement de se rendre compte qu'il ne disposait plus d'un ongle effilé à caresser. « Nous sommes en train de construire quelque chose de très important.

– Est-ce notre premier bombardier de fabrication biafraise ? le

taquina Olanna.

– Quelque chose de très important qui sera révélé en temps utile », dit le professeur Ekwenugo avec un sourire mystérieux. Il mangeait maladroitement ; des bouts de gâteau tombaient avant d'arriver à sa bouche.

« Il faudrait que ce soit une machine à détecter les traîtres, dit Master.

– Oui ! Ces sales traîtres. » Special Julius fit un bruit de crachats. « Ils ont vendu Enugu. Comment voulez-vous laisser des civils défendre notre capitale avec de simples machettes ? Et c'est comme ça aussi qu'ils ont perdu Nsukka, en se retirant sans raison. Un des commandants a une femme haoussa, pas vrai ? Elle a mis un médicament dans sa nourriture.

– Nous reprendrons Enugu, affirma le professeur Ekwenugo.

– Comment pouvons-nous reprendre Enugu alors que les vandales l'ont occupée ? rétorqua Special Julius. Ils pillent même les lunettes de toilettes ! Les lunettes de toilettes ! C'est un homme qui a fui Udi qui m'a raconté ça. Et ils choisissent les meilleures maisons et ils forcent les femmes et les filles des gens à écarter les jambes et à cuisiner pour eux. »

Des images de sa mère, d'Anulika et de Nnesinachi jambes écartées sous un soldat haoussa sale et noirci par le soleil s'imposèrent à Ugwu avec une telle clarté qu'il en frissonna. Il sortit s'asseoir sur un parpaing, pris d'un désir désespéré de rentrer chez lui, ne serait-ce qu'une minute, pour s'assurer qu'il ne leur était rien arrivé. Peut-être que les vandales étaient déjà là-bas et qu'ils s'étaient emparés de la case de sa tante au toit de tôle ondulée. Ou peut-être que les siens avaient fui avec leurs chèvres et leurs poules, comme tous ces gens qui affluaient à Umuahia. Les réfugiés : Ugwu les voyait, plus nombreux chaque jour, de nouveaux visages dans les rues, au point d'eau public, au marché. Des femmes frappaient souvent à la porte pour demander s'il y avait un travail quelconque qu'elles pouvaient faire contre de la nourriture. Elles venaient avec leurs enfants maigres et nus. Parfois Olanna leur donnait du *garri* trempé dans de l'eau froide avant de leur dire qu'elle n'avait pas de travail. Mme Muokelu avait pris chez elle une famille de huit de ses proches. Elle amenait les enfants pour jouer avec Baby et chaque fois, après leur départ, Olanna demandait à Ugwu de regarder soigneusement si Baby n'avait pas de poux dans les cheveux. Les voisins prirent aussi des proches chez eux. Les cousins de Master vinrent passer quelques semaines et dormirent au salon en attendant de partir à l'armée. Il y avait tant de gens qui fuyaient, fatigués et sans abri, qu'Ugwu ne fut pas surpris l'après-midi où Olanna, à son retour à la maison, annonça que l'école primaire d'Akwakuma allait être transformée en camp de réfugiés.

« Ils ont déjà apporté des lits de bambou et des ustensiles de cuisine, dit-il. Et le nouveau directeur de la Mobilisation arrive la semaine prochaine. » Elle avait la voix fatiguée. Elle ouvrit la casserole qui était sur le feu et contempla les tranches d'igname bouillies.

« Et les enfants, ma'ame ?

– J'ai demandé à la directrice si nous pouvions être transférés ailleurs et elle m'a regardée et s'est mise à rire. Nous étions les derniers. Toutes les écoles d'Umuahia sont devenues des camps de réfugiés ou des camps d'entraînement militaire. » Elle remit le couvercle. « Je vais organiser des cours ici dans le jardin.

– Avec Mme Muokelu ?

– Oui, et toi aussi, Ugwu. Tu donneras un cours.

– Oui, ma'ame. » Cette pensée l'excitait et le flattait. « Ma'ame ?

– Oui ?

– Vous croyez que les vandales sont dans mon village ?

– Bien sûr que non, dit sèchement Olanna. Ton village est trop petit. S'ils s'arrêtent quelque part, ce sera à l'université.

– Mais s'ils ont gagné Nsukka par la route d'Opi...

– Je te dis que ton village est trop petit ! Ça ne les intéressera pas de s'y arrêter. Il n'y a rien qui vaille la peine qu'ils s'y arrêtent, tu comprends. C'est juste un trou paumé. »

Ugwu la regarda et elle soutint son regard. Le silence était lourd et accusateur.

« Je vais vendre mes chaussures marron à mama Onitsha et je ferai une jolie robe neuve pour Baby », finit par dire Olanna, et Ugwu trouva que sa voix n'était pas naturelle.

Il se mit à faire la vaisselle.

Ugwu vit la Mercedes noire glisser le long de la rue ; le mot DIRECTEUR écrit sur la plaque minéralogique étincelait au soleil. Près de la maison d'Eberechi, elle ralentit, énorme et brillante, et Ugwu espéra qu'ils s'arrêteraient et lui demanderaient où se trouvait l'école primaire pour qu'il puisse jeter un bon coup d'œil au tableau de bord. Mais ils firent plus que s'arrêter : ils passèrent devant lui et entrèrent dans la concession. Un planton en uniforme empesé sauta pour aller ouvrir la portière arrière avant même que la voiture s'immobilise totalement. Il fit un salut quand le directeur sortit.

C'était le professeur Ezeka. Il était moins grand que dans le souvenir d'Ugwu ; il avait grossi et son cou maigre s'était enveloppé. Ugwu l'examina. Il y avait quelque chose de nouveau et de soigné chez lui et dans la coupe élégante de son costume, mais son expression hautaine n'avait pas changé, pas plus que sa voix rauque.

« Ton maître est là, jeune homme ?

– Non, patron », dit Ugwu. À Nsukka, le professeur Ezeka l'appelait

Ugwu ; maintenant, il avait l'air de ne pas le reconnaître. « Il est parti travailler, patron.

– Et ta madame ?

– Elle est allée au centre d'aide alimentaire, patron. »

Le professeur Ezeka fit signe à son planton de lui donner une feuille de papier et griffonna un mot qu'il remit à Ugwu. Son stylo d'agent brillait.

« Dis-leur que le directeur de la Mobilisation est venu, dit-il.

– Oui, patron. »

Ugwu se souvint de sa façon méticuleuse d'inspecter les verres à Nsukka, de ses jambes maigres toujours croisées, de ses désaccords avec Master. Quand la voiture fut partie, en descendant très lentement la rue comme si le chauffeur savait que les gens étaient nombreux à regarder, Eberechi traversa. Elle portait la jupe serrée qui lui moulait les fesses en deux globes parfaits.

« Comment vas-tu, voisin ? dit-elle.

– Je vais bien. Comment vas-tu ? »

Elle haussa les épaules pour dire comme ci, comme ça.

« C'est le directeur de la Mobilisation en personne qui vient de partir ?

– Le professeur Ezeka ? demanda-t-il d'un ton désinvolte. Oui, nous le connaissions bien à Nsukka. Il venait à notre maison tous les jours pour manger mon pépé-soupe.

– Eh ! » Elle rit, les yeux écarquillés. « C'est un Homme Important. *Ihukwara moto* ? Tu as vu cette voiture ?

– Châssis original d'importation. »

Ils se turent quelques instants. Il n'avait jamais eu de conversation aussi longue avec elle et il ne l'avait jamais vue de si près. Il était difficile d'empêcher ses yeux de glisser jusqu'au superbe évasement de ses hanches. Il lutta pour se concentrer sur son visage, ses grands yeux, le chapelet de boutons sur son front, ses cheveux tressés en pointes recouvertes de fil. Elle le regardait, elle aussi, et il regrettait d'avoir mis son pantalon troué sous le genou.

« Comment va la petite fille ? demanda-t-elle.

– Baby va bien. Elle dort.

– Est-ce que tu viens faire le toit de l'école primaire ? »

Ugwu savait qu'un fournisseur de l'armée avait fait don d'un peu de tôle ondulée pour remplacer le toit qui avait sauté et que des bénévoles allaient le camoufler avec des palmes. Mais il n'avait pas prévu de se joindre à eux.

« Oui, je viendrai, dit-il.

– À tout à l'heure, alors.

– Salut. » Ugwu attendit qu'elle fasse demi-tour, pour pouvoir contempler son derrière battant retraite.

Lorsque Olanna rentra, le panier vide, elle lut le mot du professeur Ezeka avec un demi-sourire.

« Oui, nous avons appris pas plus tard qu'hier qu'il était le nouveau directeur. Ça lui ressemble tellement d'écrire un mot comme ça. »

Ugwu avait lu le mot – *Odenigbo et Olanna, suis passé dire bonjour. Repasserai la semaine prochaine, si cet assommant nouveau boulot me le permet. Ezeka* – mais il demanda : « Comment, ma'ame ? »

– Oh, il s'est toujours senti un peu supérieur à tout le monde. » Olanna posa le mot sur la table. « Le professeur Achara va nous aider à récupérer des livres, des bancs et des tableaux noirs. Beaucoup de femmes m'ont dit qu'elles nous enverraient leurs enfants la semaine prochaine. » Elle avait l'air excitée.

« C'est bien, ma'ame. » Ugwu passa d'un pied sur l'autre. « Je vais aller aider pour le toit de l'école. Je serai rentré pour préparer le dîner de Baby. »

– Oh », fit Olanna.

Ugwu savait qu'elle pensait aux conscriptions.

« Je crois que c'est important d'aider, pour ce genre de choses, ma'ame, dit-il. »

– Bien sûr. Oui, il faut que tu aides. Mais s'il te plaît, fais attention. »

Ugwu aperçut tout de suite Eberechi ; elle était avec des hommes et des femmes penchés sur un tas de palmes, qui les coupaient et les tressaient avant de les passer à un homme debout sur une échelle en bois.

« Voisin ! dit-elle. J'ai raconté à tout le monde que tes gens connaissent le nouveau directeur personnellement. »

Ugwu sourit et dit *Good afternoon* à la cantonade. Les hommes et les femmes murmurèrent *Good afternoon* et *Ehe, Kedu* et *Nno* avec un respect admiratif, pour avoir appris qui il connaissait. Soudain, il se sentit important. Quelqu'un lui donna un coutelas. Une femme était assise sur les marches et pilait des graines de melon, quelques fillettes jouaient aux cartes sous le manguier et un homme sculptait une canne dont le pommeau représentait la tête barbue de Son Excellence, réalisée avec soin. Une odeur de pourri flottait dans l'air.

« Vivre dans un endroit pareil, tu imagines. » Eberechi se pencha tout près pour lui chuchoter à l'oreille. « Et beaucoup d'autres gens encore vont venir, maintenant qu'Abakaliki est tombé. Tu sais que depuis la chute d'Enugu, le logement est un gros problème. Il y a même des gens qui travaillent aux Directions générales qui dorment dans leur voiture. »

– C'est vrai », acquiesça Ugwu, même s'il n'en avait aucune certitude. Il adorait qu'elle lui parle, il adorait son ton amical et familier. Il se mit à tailler les palmes avec des gestes fermes. Dans la salle de classe, quelqu'un alluma la radio : de vaillants soldats biafrais

achevaient une opération de nettoyage dans un secteur dont Ugwu n'entendit pas distinctement le nom.

« Nos garçons leur donnent une leçon ! dit la femme qui pilait des graines de melon.

– Le Biafra va gagner la guerre, Dieu l'a écrit dans le ciel », dit un homme à la barbe tressée en une seule natte fine.

Eberechi pouffa de rire et murmura à Ugwu :

« Homme de la brousse. Il ne sait pas qu'on dit Bi-afra, et pas Ba-yafra. »

Ugwu rit. De grosses fourmis noires grouillaient sur les palmes et quand l'une d'elles rampa sur son bras, Eberechi poussa des cris perçants en regardant Ugwu d'un air désespéré. Il enleva la fourmi d'un geste et sentit la tiède moiteur de sa peau. C'est ce qu'elle attendait de lui ; elle ne semblait pas du genre à avoir peur des fourmis.

Une des femmes avait un petit garçon attaché dans le dos. Elle rajusta le lappa qui le retenait et dit :

« Nous rentrions du marché quand nous avons découvert que les vandales avaient pris le carrefour et bombardaient l'intérieur du village. Nous ne pouvions pas rentrer à la maison. Nous avons dû faire demi-tour en courant. Je n'avais que ce lappa et ce chemisier et le peu d'argent de la vente de mes piments. Je ne sais pas où sont mes deux enfants, ceux que j'avais laissés à la maison pour aller au marché. » Elle se mit à pleurer. La brusquerie de ses larmes, la façon dont elles jaillirent d'elle, fit tressaillir Ugwu.

« Femme, arrête de pleurer », dit l'homme à la barbe tressée d'un ton cassant.

La femme continua de pleurer. Son bébé se mit à pleurer, lui aussi.

Lorsqu'il emporta une fournée de palmes à l'échelle, Ugwu s'arrêta pour jeter un coup d'œil dans une des salles de classe. La pièce était entièrement encombrée de casseroles, de nattes, de boîtes métalliques et de lits en bambou, à tel point qu'elle semblait ne jamais avoir été autre chose que le foyer de ces groupes de gens disparates qui n'avaient nulle part ailleurs où aller. Au mur, une affiche disait en couleurs vives : EN CAS DE RAID AÉRIEN, NE PANIQUEZ PAS. SI VOUS VOYEZ L'ENNEMI, ÉCRASEZ-LE. Une autre femme avec un bébé dans le dos lavait des tubercules de manioc épluchés dans une casserole d'eau crasseuse. Son bébé avait le visage ridé. Ugwu faillit s'étrangler quand il se rapprocha et réalisa que l'odeur de pourri venait de sa casserole : l'eau avait déjà servi à faire tremper du manioc, pendant des jours peut-être, et elle resservait à présent. L'odeur était horrible, remplissait les narines ; c'était une odeur de toilettes sales, de haricots vapeur tournés et d'œufs durs gâtés.

Il retint son souffle et retourna aux feuilles de palmier. La femme

qui pleurait donnait un sein flasque à téter à son bébé.

« Notre ville ne serait pas tombée s'il n'y avait pas eu de traîtres parmi nous ! disait l'homme à la barbe tressée. J'étais dans la Défense civile, je sais combien d'agents infiltrés nous avons découverts, et c'étaient tous des gens de Rivers. Ce que je vous dis, c'est que nous ne pouvons plus faire confiance à ces minorités qui ne parlent pas l'ibo. »

Il se tut et se retourna en entendant un cri en provenance d'un groupe de jeunes garçons qui jouaient à la guerre au milieu de la concession de l'école. Ils devaient avoir dans les dix ou onze ans, portaient des feuilles de bananier sur la tête et brandissaient de faux fusils en bambou. Le fusil le plus long appartenait au commandant du camp biafraï, un grand garçon sérieux aux pommettes saillantes.

« Avancez ! » cria-t-il.

Les garçons avancèrent en rampant.

« Feu ! »

Ils lancèrent des pierres avec de grands gestes du bras puis, serrant leurs fusils, coururent vers les autres garçons, ceux du camp nigérian, les perdants.

L'homme à la barbe tressée se mit à applaudir.

« Ils sont merveilleux, ces garçons ! Donnez-leur des armes et ils repousseront les vandales. »

D'autres personnes se mirent à applaudir et acclamer les garçons. Les palmes furent temporairement délaissées.

« Vous savez que j'ai tout fait pour entrer dans l'armée quand cette guerre a commencé, dit l'homme à la barbe tressée. Je suis allé partout, mais ils me refusaient tous à cause de ma jambe, alors j'ai dû entrer dans la Défense civile.

– Qu'est-ce qu'elle a, votre jambe ? » demanda la femme qui pilait des graines de melon.

Il leva la jambe. La moitié de son pied manquait, et ce qu'il en restait ressemblait à un vieux bout d'igname racorni.

« Je l'ai perdu dans le Nord », dit-il.

Dans le silence qui suivit, le craquement des feuilles de palmier résonna trop fort. Puis une femme sortit d'une salle de classe, derrière une petite enfant qu'elle criblait de tapes sur la tête. « Alors tu n'as cassé qu'une seule assiette, hein ? Non, vas-y, casse toutes mes assiettes. Casse-les ! *Kuwa ha* ! Nous en avons beaucoup, n'est-ce pas ? Nous sommes venus avec toutes nos assiettes, hein ? Casse-les ! » disait-elle.

La petite fille partit en courant vers le manguier. Avant de rentrer dans la salle de classe, la mère resta debout quelques instants à jurer, marmonnant que les esprits qui avaient envoyé l'enfant casser ses rares assiettes ne triompheraient pas.

« Pourquoi la petite ne casserait-elle pas une assiette ? Qu'est-ce

qu'il y a comme nourriture à mettre dedans, de toute façon ? » demanda avec aigreur la femme qui allaitait, pleurnichant toujours.

Ils rirent, et Eberechi se pencha vers Ugwu et lui chuchota que l'homme à la barbe tressée avait mauvaise haleine, et que c'était sans doute pour ça qu'on ne l'avait pas pris à l'armée. Ugwu brûlait d'envie de presser son corps contre le sien.

Ils partirent ensemble et Ugwu se retourna pour vérifier que tout le monde avait bien remarqué qu'ils étaient ensemble. Un soldat en casque et uniforme de l'armée biafraise les dépassa, parlant d'une voix trop forte dans un pidgin estropié qui ne voulait pas dire grand-chose. Il tanguait comme s'il allait basculer sur le côté. Il avait un bras intact, l'autre réduit à un moignon au-dessus du coude. Eberechi le regarda.

« Sa famille ne sait pas, dit-elle doucement.

– Quoi ?

– Sa famille pense qu'il va bien et qu'il se bat pour notre cause. »

Le soldat criait : « Ne gaspillez pas votre balle ! Moi je dis un vandale, une balle, un résultat immédiat ! » tandis que les petits garçons l'entouraient, l'accablaient de sarcasmes et de quolibets, lui chantaient des noms élogieux.

Eberechi avait pressé le pas.

« Mon frère est entré dans l'armée au tout début, dit-elle.

– Je ne savais pas.

– Si. Il n'est rentré à la maison qu'une seule fois. Tout le monde dans la rue est venu le saluer et les enfants se battaient pour toucher son uniforme. »

Elle n'ajouta rien d'autre de tout le trajet et tourna le dos en arrivant devant sa maison.

« Que le jour se lève, dit-elle.

– À demain », dit Ugwu. Il regrettait de ne pas lui avoir parlé davantage.

Ugwu disposa trois bancs sur la terrasse pour le cours d'Olanna, et deux près de l'entrée de la concession pour celui de Mme Muokelu ; pour son propre cours avec les élèves les plus jeunes, il plaça deux bancs près des parpaings.

« Nous enseignerons les mathématiques, l'anglais et l'instruction civique tous les jours, dit Olanna à Ugwu et Mme Muokelu la veille du début des cours. Nous devons veiller à ce qu'après la guerre ils puissent tous reprendre l'école sans difficulté. Nous allons leur apprendre à parler parfaitement l'anglais et l'ibo, comme Son Excellence. Nous leur apprendrons à être fiers de notre grande nation. »

Ugwu la regarda et se demanda si elle avait les larmes aux yeux ou si c'était seulement l'éclat du soleil. Il voulait apprendre tout ce qu'il

pouvait d'elle et de Mme Muokelu, enseigner brillamment, lui montrer qu'il en était capable. Il calait son tableau noir contre une souche d'arbre, le premier jour des cours, quand une femme, une parente de Special Julius, amena sa fille. Elle examina longuement Ugwu.

« C'est un professeur, celui-là ? demanda-t-elle à Olanna.

– Oui.

– Ce n'est pas votre boy ? reprit-elle d'une voix stridente. Depuis quand les domestiques enseignent-ils, *bikowa* ?

– Si vous ne voulez pas que votre fille s'instruise, remmenez-la à la maison », rétorqua Olanna.

La femme tira sa fille par la main et s'en alla. Ugwu était sûr qu'Olanna allait lui adresser un regard compatissant qui l'agacerait encore plus que cette femme. Mais elle haussa les épaules et dit :

« Bon débarras. Sa fille avait des poux. J'ai vu les lentes dans ses cheveux. »

Les autres parents étaient différents. Ils considéraient Olanna, son visage ravissant, ses tarifs modestes et son anglais parfait, avec un respect mêlé d'admiration. Ils apportaient de l'huile de palme, des ignames et du *garri*. Une femme qui faisait du commerce derrière les lignes ennemies apporta un poulet. Un fournisseur de l'armée amena deux de ses enfants avec une caisse de livres – des premières lectures, six exemplaires de *Chike and the River*¹, huit éditions simplifiées d'*Orgueil et préjugés*. Lorsque Olanna ouvrit le carton et lui sauta au cou, l'expression de surprise et de plaisir concupiscent qui se peignit sur le visage de l'homme déplut vivement à Ugwu.

À la fin de la première semaine, Ugwu avait acquis la tranquille certitude que Mme Muokelu était d'une grande ignorance. Elle hésitait en effectuant des divisions simples, marmonnait à mi-voix quand elle lisait comme si les phrases lui faisaient peur, et grondait ses élèves parce qu'ils se trompaient, mais ne leur donnait pas la réponse correcte. Alors il décida de ne regarder qu'Olanna. « Articulez ! Articulez ! » disait Olanna à ses élèves en haussant la voix. « *Set-tle. Set-tle.* Il n'y a pas de R dans ce mot ! » Parce qu'elle faisait lire tous ses élèves à voix haute tous les jours, Ugwu faisait réciter des mots simples à sa classe à voix haute. Baby passait souvent en premier. C'était la plus jeune, pas encore six ans dans une classe d'élèves de sept ans, mais elle savait lire « *cat, pan, bed* » impeccablement, avec un accent qui ressemblait à celui d'Olanna. En revanche, elle oubliait parfois de l'appeler *professeur* comme tout le monde, et Ugwu cachait son amusement quand elle disait « Ugwu ! ».

À la fin de la deuxième semaine, après le départ des enfants, Mme Muokelu demanda à Olanna de s'asseoir avec elle au salon. Elle rassembla les bords de son boubou trop long et les rentra entre ses jambes.

« J'ai douze personnes à nourrir, dit-elle. Et ça, c'est sans compter les proches de mon mari qui viennent d'arriver d'Abakaliki. Mon mari est revenu du front avec une seule jambe. Qu'est-ce qu'il peut bien faire ? Je vais commencer l'*afia attack*² et voir si je peux acheter du sel. Je ne peux plus enseigner.

– Je comprends, dit Olanna. Mais devez-vous vraiment aller acheter vous aussi en territoire ennemi ?

– Qu'est-ce qu'on peut acheter au Biafra ? Ils nous imposent un blocus *kparam-kparam*.

– Mais comment allez-vous y aller ?

– Il y a une femme que je connais. Comme elle fournit du *garri* à l'armée, son camion a une escorte militaire. Le camion nous conduira à Ufuma et de là nous marcherons jusqu'à un endroit où la frontière est poreuse, à Nkwerre-Inyi.

– Ça fait combien de marche ?

– Dans les vingt-cinq ou trente kilomètres, rien d'impossible pour quelqu'un de déterminé. Nous emporterons nos pièces nigérianes et nous achèterons du sel et du *garri*, puis nous retournerons au camion.

– S'il vous plaît, faites attention, ma sœur.

– Beaucoup le font et il ne leur est rien arrivé. » Elle se leva. « Ugwu devra assurer mon cours. Mais je sais qu'il se débrouillera. »

Ugwu, assis à la table de la salle à manger où il donnait à Baby son *garri* et sa sauce, fit semblant de ne pas avoir entendu.

Il reprit le cours de Mme Muokelu le lendemain. Il adora la lueur de compréhension qui s'allumait dans les yeux des enfants plus âgés quand il expliquait le sens d'un mot, adora la voix sonore de Master quand il dit à Special Julius : « Ma femme et Ugwu changent le visage de la prochaine génération de Biafrais, avec leur pédagogie socratique ! » et, surtout, il adorait le ton taquin d'Eberechi quand elle l'appelait *professeur*. Elle était impressionnée. Lorsqu'il voyait qu'elle était debout devant sa maison et le regardait enseigner, il haussait la voix et prononçait plus soigneusement les mots. Elle prit l'habitude de venir après les cours. Elle s'asseyait dans le jardin avec lui, jouait avec Baby ou le regardait désherber le potager. Quelquefois, Olanna lui demandait de porter un peu de maïs à la meunerie, dans la rue d'à côté.

Ugwu volait un peu du lait et du sucre que Master rapportait de la Direction générale et le mettait dans de vieilles boîtes pour les lui donner. Elle disait *merci*, mais n'avait pas l'air plus impressionnée que ça, alors, un jour, par une après-midi torride, il se glissa dans la chambre d'Olanna et versa un peu de talc parfumé dans un bout de papier plié. Il fallait qu'il l'impressionne. Eberechi renifla le talc et en tamponna un peu sur son cou, avant de dire : « Je ne t'ai pas demandé de poudre. »

Ugwu éclata de rire. Pour la première fois, il était parfaitement à l'aise en sa présence. Elle lui raconta comment ses parents l'avaient poussée dans la chambre de l'officier et il écouta comme s'il ne connaissait pas déjà l'histoire.

« Il avait un gros ventre, dit-elle d'un ton détaché. Il a fait ça vite fait et puis il m'a dit de m'allonger sur lui. Il s'est endormi et j'ai voulu m'écartier, mais il s'est réveillé et il m'a dit de rester. Comme je ne pouvais pas dormir, j'ai passé la nuit entière à regarder la salive couler au coin de sa bouche. » Elle marqua une pause. « Il nous a aidés. Il a mis mon frère à la logistique, à l'armée. »

Ugwu détourna le regard. Il était en colère à cause de ce qu'elle avait subi, et en colère contre lui-même parce que l'histoire l'avait amené à l'imaginer toute nue et que ça l'avait excité. Dans les jours qui suivirent, il s'imagina avec Eberechi au lit ; ce serait très différent de son expérience avec le colonel. Il la traiterait avec le respect qu'elle méritait et ne ferait que ce qu'elle aimait, que ce qu'elle voudrait qu'il fasse. Il lui montrerait les positions qu'il avait vues dans le *Manuel à l'usage des couples* de Master, à Nsukka. Le mince volume était fourré dans un coin poussiéreux de la bibliothèque du bureau, et la première fois qu'Ugwu l'avait vu en faisant le ménage, il l'avait parcouru à la hâte, en survolant les schémas tracés au crayon qui n'en étaient curieusement que plus excitants du fait qu'ils n'étaient pas réels. Plus tard, il se rendit compte que Master avait sans doute oublié l'existence de ce livre, et il l'emporta avec lui au Quartier des Domestiques pour le potasser pendant quelques nuits. Il avait envisagé d'essayer certaines des positions avec Chinyere, mais il ne le fit jamais : il y avait, dans le silence méthodique de ses visites nocturnes, quelque chose qui interdisait toute nouveauté. Comme il regrettait de ne pas avoir apporté le livre de Nsukka ! Il voulait se rappeler certains points de détail, que faisait la femme de ses mains dans la position de côté-par-derrière, par exemple. Il le chercha dans la chambre de Master puis se sentit bête, car il savait bien qu'il était impossible que le *Manuel à l'usage des couples* s'y trouve. Puis il fut pris d'une grande tristesse devant le peu de livres qu'il y avait sur la table, et dans la maison tout entière.

*

Ugwu préparait le petit déjeuner de Baby et Master prenait un bain quand Olanna, au salon, se mit à crier. La radio était mise à plein volume. Elle courut dans le jardin, vers la cabane, le poste à la main.

« Odenigbo ! Odenigbo ! La Tanzanie nous a reconnus ! »

Master sortit de la cabane, son lappa humide à peine noué autour de sa taille, les poils de sa poitrine mouillés et brillants. Ça faisait bizarre de voir son visage souriant sans ses épaisses lunettes.

« Gini ? Quoi ?

– La Tanzanie nous a reconnus ! répéta Olanna.

– Hein ? » fit Master, et ils s'enlacèrent, joignirent leurs lèvres et leurs visages, étroitement serrés comme si chacun inhalait le souffle de l'autre. Puis Master prit la radio et tourna le bouton. « Vérifions. Écoutons ce que disent les autres. »

Voice of America rapportait la nouvelle, de même que la radio française, qu'Olanna traduisit : la Tanzanie était le premier pays à reconnaître l'existence de la nation indépendante du Biafra. Enfin, le Biafra existait. Ugwu chatouilla Baby, qui se mit à rire.

« Nyerere entrera dans l'histoire comme un homme de vérité, dit Master. Bien sûr, il y a beaucoup d'autres pays qui voudraient nous reconnaître, mais ils ne le feront pas à cause de l'Amérique. C'est l'Amérique qui fait barrage ! »

Ugwu ne voyait pas en quoi c'était la faute de l'Amérique si d'autres pays ne reconnaissaient pas le Biafra – il pensait plutôt que c'était la faute de la Grande-Bretagne – mais il répéta les paroles de Master à Eberechi dans l'après-midi, avec autorité, comme si elles venaient de lui. Il faisait très chaud et il la trouva endormie sur une natte, à l'ombre, sur leur terrasse.

« Eberechi, Eberechi », dit-il.

Elle se redressa avec les yeux rouges et l'air offensé de quelqu'un qu'on arrache à son sommeil. Mais elle sourit en le voyant.

« Professeur, tu as fini ta journée ?

– Tu es au courant que la Tanzanie nous a reconnus ?

– Oui, oui. » Elle se frotta les yeux et rit, un son heureux qui rendit Ugwu encore plus heureux.

« C'est à cause de l'Amérique que de nombreux pays refusent de nous reconnaître ; c'est l'Amérique qui fait barrage, dit-il.

– Oui. » Ils étaient assis l'un à côté de l'autre sur les marches. « Nous avons double dose de bonnes nouvelles aujourd'hui. Ma tantie est la représentante régionale de Caritas, maintenant. Elle a dit qu'elle me donnerait un travail au centre d'aide alimentaire de Saint John. Ça veut dire que j'aurai du rab de morue salée ! »

Elle tendit la main et lui pinça la peau du cou, d'un geste taquin, en appuyant doucement entre ses doigts. Il la regarda. Il ne voulait pas seulement malaxer ses fesses nues, il voulait aussi se réveiller à côté d'elle et savoir qu'il dormirait à côté d'elle tous les jours, il voulait lui parler et écouter son rire. Elle n'avait rien à voir avec Chinyere – un agrément qu'il affectionnait – mais ressemblait plutôt à une véritable Nnesinachi, une Nnesinachi qu'il s'était mise à chérir à cause de ce qu'elle disait et faisait, et non de ce qu'il imaginait qu'elle ferait ou dirait. Il sentait monter en lui une vague de clairvoyance et il voulait lui dire, lui dire et lui répéter, qu'il l'aimait. Il l'aimait. Mais il ne le lui

dit pas. Ils restèrent assis à chanter les louanges de la Tanzanie et à rêver de morue salée, et ils bavardaient toujours à bâtons rompus quand une Peugeot 403 déboula dans la rue. Elle fit marche arrière dans une débauche de crissemments, comme si le chauffeur voulait produire le maximum d'effet, et s'arrêta devant la maison. Les mots ARMÉE BIAFRAISE étaient grossièrement tracés à la peinture rouge sur la carrosserie. Un soldat sortit, un fusil à la main, vêtu d'un uniforme si élégant que les plis du repassage étaient visibles sur le devant. Eberechi se leva quand il se dirigea vers eux.

« Bonjour, dit-elle.

– Vous êtes Eberechi ? »

Elle hocha la tête.

« C'est au sujet de mon frère ? Il est arrivé quelque chose à mon frère ?

– Non, non. » Il avait un air de concupiscence complice qu'Ugwu détesta d'emblée. « Le commandant Nwogu t'appelle. Il est au bar au bout de la rue.

– Oh ! » Eberechi en resta la bouche ouverte, une main sur la poitrine. « J'arrive, j'arrive. »

Elle rentra en courant dans la maison. Ugwu se sentit trahi par son excitation. Le soldat le dévisageait.

« Bonjour, dit Ugwu.

– Qui es-tu ? demanda le soldat. Es-tu un civil oisif ?

– Je suis professeur.

– Professeur ? *Onye nkuzi* ? » Il balança son fusil d'avant en arrière.

« Oui, répondit Ugwu en anglais. Nous organisons des cours dans ce quartier et nous enseignons aux petits les idéaux de la cause biafraise. » Il espérait que son anglais ressemblerait à celui d'Olanna ; il espérait aussi que ses manières affectées intimideraient ce soldat et lui ôteraient l'envie de l'interroger davantage.

« Quoi comme cours ? » demanda le soldat en bafouillant presque. Il avait l'air à la fois sceptique et impressionné.

« Nous mettons l'accent sur l'instruction civique, les mathématiques et l'anglais. Le directeur de la Mobilisation parraine nos efforts. »

Le soldat écarquilla les yeux.

Eberechi ressortit en trombe ; son visage s'ornait d'une fine couche de poudre blanche, ses sourcils étaient noircis, ses lèvres traçaient une balafre rouge.

« Allons-y », dit-elle au soldat. Puis elle se pencha et glissa à l'oreille d'Ugwu : « J'arrive. S'ils me cherchent, s'il te plaît, dis que je suis allée chercher quelque chose chez Ngozi.

– O.K., monsieur le Professeur ! À la prochaine ! » dit le soldat, et Ugwu crut voir une lueur de triomphe dans ses yeux, à cet imbécile analphabète.

Ugwu ne supportait pas de les regarder s'éloigner ; il préféra examiner ses ongles. Le mélange de peine, de trouble et d'embarras l'affaiblissait. Il n'arrivait pas à croire qu'elle venait de lui demander de mentir pour elle alors qu'elle courait rejoindre un homme dont elle ne lui avait jamais parlé. Les jambes molles, il traversa la rue. Tout ce qu'il fit durant le reste de la journée fut teinté d'amertume et, plus d'une fois, il envisagea d'aller voir ce qui se passait au bar.

Il faisait noir quand elle frappa à la porte de derrière.

« Tu sais qu'ils ont déjà rebaptisé le Rising Sun Bar ? demanda-t-elle en riant. Il s'appelle maintenant le Tanzania Bar ! »

Il la regarda sans rien dire.

« Les gens mettaient de la musique tanzanienne et dansaient, et il y a un homme d'affaires qui est venu et qui a commandé du poulet et de la bière pour tout le monde », raconta-t-elle.

La jalousie d'Ugwu était viscérale ; elle l'empoignait à la gorge et menaçait de l'étrangler.

« Où est tantie Olanna ? demanda-t-elle.

– Elle lit avec Baby », parvint à articuler Ugwu. Il avait envie de la secouer jusqu'à ce qu'elle lui dise toute la vérité sur l'après-midi, ce qu'elle avait fait avec cet homme, pourquoi son rouge à lèvres s'était effacé.

Eberechi soupira.

« Est-ce qu'il y a de l'eau ? J'ai soif. J'ai bu de la bière aujourd'hui. »

Ugwu n'en revenait pas qu'elle soit aussi à l'aise et décontractée. Il versa un peu d'eau dans une tasse et elle la but doucement.

« J'ai rencontré le commandant il y a quelques semaines ; il m'a prise en voiture quand je suis allée à Orlu, mais je ne pensais pas qu'il se souviendrait de moi. C'est un homme tellement gentil. » Eberechi se tut un instant. « Je lui ai dit que tu étais mon frère. Il a dit qu'il veillerait à ce que personne ne vienne ici pour t'enrôler. » Elle avait l'air fière de son exploit, et Ugwu avait la sensation qu'elle lui arrachait délibérément les dents, l'une après l'autre.

Il se détourna. Il n'avait pas besoin des faveurs de son amant.

« Il faut que je range », dit-il avec raideur.

Elle but une autre tasse d'eau avant de dire : « *Ngwanu* ; que le jour se lève », et s'en alla.

*

Ugwu cessa d'aller chez Eberechi. Il l'ignorait quand elle lui disait bonjour, énervé par ses grands yeux écarquillés et sa façon de lui demander : « Qu'est-ce qu'il y a, Ugwu ? Qu'est-ce que j'ai fait pour t'offenser ? » Pour finir, elle cessa de lui poser la question et de lui parler. Il s'en fichait. Pourtant, quand il entendait une voiture passer, il se précipitait pour voir si c'était la Peugeot 403 ARMÉE BIAFRAISE. Il la

voyait partir le matin et pensa qu'ils étaient peut-être convenus d'un lieu de rencontre régulier, le commandant et elle, jusqu'au soir où elle passa à la maison donner à Olanna un peu de morue salée. Il ouvrit la porte et prit le petit paquet sans un mot.

« Quelle gentille fille, *ezigbo nwa*, dit Olanna. Elle doit bien se débrouiller au centre d'aide alimentaire. »

Ugwu ne dit rien. L'affection d'Olanna l'offensait, de même que les questions de Baby qui voulait savoir quand tantie Eberechi reviendrait jouer avec elle. Il aurait voulu qu'elles se sentent furieuses et trahies au même titre que lui. Il allait raconter à Olanna ce qui s'était passé. Certes, il ne lui avait encore jamais parlé de choses aussi personnelles, mais il avait l'impression qu'il pouvait le faire. Il prévit soigneusement de lui parler le vendredi, jour où Master allait au Tanzania Bar avec Special Julius après le travail. Olanna avait emmené Baby avec elle pour rendre visite à Mme Muokelu, et en attendant leur retour Ugwu désherba le jardin, inquiet à la pensée que son histoire manque de fondement. Olanna allait se moquer de lui avec la même patience que lorsqu'elle se moquait de Master qui disait quelque chose de ridicule. Eberechi ne lui avait jamais parlé des sentiments qu'elle avait envers lui, après tout. Mais elle ne pouvait sûrement pas prétendre ignorer ce qu'il ressentait pour elle. C'était sans cœur de lui jeter son amant-officier de l'armée de terre à la figure comme ça, même si elle ne partageait pas ses sentiments.

Il s'arma de courage et entra dans la maison quand il entendit Olanna. Elles étaient au salon, Baby était assise par terre et déballait un paquet enveloppé d'un vieux journal.

« Bonne arrivée, ma'ame », dit Ugwu.

Olanna tourna la tête vers lui et le vide de son regard l'alarma. Il se passait quelque chose. Peut-être avait-elle découvert qu'il avait donné une partie du lait concentré à Eberechi. Mais ses yeux étaient trop vides, trop profonds pour qu'il s'agisse juste d'une colère contre un vol de lait remontant à plusieurs semaines. Il se passait quelque chose de grave. Baby était-elle de nouveau malade ? Ugwu jeta un coup d'œil à Baby, absorbée par l'emballage en papier journal. Son ventre se contracta à la perspective de mauvaises nouvelles.

« Ma'ame ? Est-ce qu'il s'est passé quelque chose ? »

– La mère de ton maître est morte. »

Ugwu se rapprocha parce que ses paroles s'étaient solidifiées, qu'elles étaient devenues des objets en suspension qui flottaient juste hors de sa portée. Il lui fallut un moment pour comprendre.

« Son cousin a envoyé un message, dit Olanna. Ils l'ont abattue à Abba.

– *Hei !* » Ugwu porta la main à la tête et lutta pour se souvenir à quoi mama ressemblait la dernière fois qu'il l'avait vue, debout près du

kolatier, quand elle refusait de partir de chez elle. Mais il n'arrivait pas à la revoir mentalement. Ce qui lui vint, en revanche, ce fut une image floue d'elle dans la cuisine de Nsukka, en train d'ouvrir une gousse de poivre. Ses yeux s'emplirent de larmes. Il se demanda quelles autres calamités il lui restait encore à apprendre. Peut-être que les vandales haoussas s'étaient arrêtés dans son village natal ; peut-être qu'ils avaient tué sa mère, à lui aussi ?

Quand Master rentra à la maison et alla dans sa chambre, Ugwu hésita entre le rejoindre ou attendre qu'il ressorte. Il décida d'attendre. Il alluma le réchaud à kérosène et prépara la bouillie de Baby. Il regrettait d'avoir eu une telle aversion pour les sauces de mama et leur odeur forte.

Olanna entra dans la cuisine.

« Pourquoi tu te sers du réchaud à kérosène ? cria-t-elle. *I na-ezuzu ezuzu* ? Tu es stupide ou quoi ? Je ne t'ai pas dit d'économiser notre kérosène ? »

Ugwu fut ahuri.

« Mais, ma'ame, vous avez dit que je devais cuisiner la nourriture de Baby sur le réchaud.

– Je n'ai jamais dit ça ! Va allumer un feu dehors !

– Désolé, ma'ame. » Mais elle l'avait bel et bien dit ; Baby mangeait trois fois par jour, maintenant – le reste de la maisonnée deux fois seulement –, et Olanna avait demandé à Ugwu de préparer sa nourriture sur le réchaud à kérosène parce que la fumée de bois faisait tousser Baby.

« Tu sais combien coûte le kérosène ? Juste parce que tu ne paies pas les choses dont tu te sers, tu crois que tu peux en disposer comme tu veux ? Le bois à brûler n'est-il pas déjà un produit de luxe, là d'où tu viens ?

– Désolé, ma'ame. »

Olanna s'assit sur un parpaing dans le jardin de derrière. Ugwu alluma un feu et finit de préparer le dîner de Baby. Il sentit sur lui le regard d'Olanna.

« Ton maître refuse de me parler », dit-elle.

Le long silence qui suivit donna à Ugwu un sentiment d'intimité qui le mit extrêmement mal à l'aise ; elle ne lui avait jamais parlé de Master de cette façon.

« Désolé, ma'ame », dit-il en s'asseyant à côté d'elle ; il avait envie de lui poser sa main dans le dos pour la réconforter, mais il n'y arrivait pas, alors il gardait la main en suspens, à quelques centimètres, et elle finit par se lever en soupirant et rentra dans la maison.

Master sortit pour aller à la cabane.

« Ma madame m'a dit ce qui s'était passé, patron, dit Ugwu. *Ndo*. Je

suis désolé.

– Oui, oui », fit Master, qui reprit son chemin d'un pas brusque.

Cet échange était insuffisant, pour Ugwu ; il trouvait que la mort de mama nécessitait plus de mots, plus de gestes, plus de temps partagé entre eux. Mais Master lui avait à peine accordé un coup d'œil. Et quand Special Julius était venu dire *ndo*, plus tard dans la journée, Master s'était montré tout aussi bref et brusque.

« Il faut bien s'attendre à ce qu'il y ait des victimes. La mort est le prix de notre liberté », avait-il dit avant de se lever abruptement et de repartir dans la chambre, et Olanna s'était trouvée réduite à regarder Special Julius en hochant la tête, les yeux embués de larmes.

Ugwu pensait que Master n'irait pas travailler le lendemain, or il prit son bain plus tôt que d'habitude. Il ne but pas son thé, ne toucha pas aux tranches d'igname qu'Ugwu avait réchauffées de la veille. Il laissa pendre les pans de sa chemise.

« Tu ne peux pas passer en zone Biafra-Deux, Odenigbo, c'est impossible », dit Olanna, qui le suivit jusqu'à la voiture.

Master écarta les feuilles de palmier qui recouvraient le toit. Il se pencha silencieusement sur le capot ouvert et Olanna se mit à lui répéter quelque chose qu'Ugwu n'entendit pas. Puis il monta en voiture et partit avec un petit signe de la main. Olanna s'élança le long de la route. Ugwu crut, un bref instant, absurdement, qu'elle courait après la voiture de Master, mais elle revint en disant qu'elle avait demandé à Special Julius de le suivre et de le ramener.

« Il dit qu'il doit aller l'enterrer. Mais les routes sont occupées. Les routes sont occupées », répéta-t-elle.

Elle garda les yeux rivés sur l'entrée de la concession. Chaque fois qu'elle entendait un bruit – un camion qui passait en grondant, un oiseau qui gazouillait, un cri d'enfant – elle se levait précipitamment du banc de la terrasse pour aller scruter la route. Un groupe de gens armés de machettes passa en chantant. Leur chef n'avait qu'un bras.

« Professeur ! Bon travail ! s'écria l'un d'eux en apercevant Olanna. Nous allons ratisser ! Nous allons débusquer les infiltrés ! »

Ils s'éloignaient presque quand Olanna se leva brusquement et cria :

« S'il vous plaît, cherchez mon mari, il est dans une Opel bleue. »

Un des hommes se tourna et fit un geste de la main, l'air légèrement intrigué.

Ugwu sentait la chaleur du vif soleil d'après-midi même sous l'auvent de chaume. Baby jouait pieds nus devant la maison. La longue voiture américaine de Special Julius entra et Olanna se leva d'un bond.

« Il n'est pas rentré ? demanda Special Julius sans sortir de sa voiture.

– Vous ne l'avez pas vu », dit Olanna.

Special Julius avait l'air inquiet.

« Mais qui a dit à Odenigbo qu'il pouvait franchir des routes occupées ? Qui lui a dit ? »

Ugwu voulait qu'il la ferme. Il n'avait aucun droit de critiquer Master, et au lieu de rester là dans sa voiture avec sa tunique hideuse, il aurait mieux fait de faire demi-tour et de chercher Master convenablement.

Après le départ de Special Julius, Olanna s'assit et se pencha en avant, la tête entre les mains.

« Vous voulez un peu d'eau, ma'ame ? » demanda Ugwu.

Elle secoua la tête. Ugwu regarda le soleil tomber. L'obscurité vint rapidement, brutalement ; il n'y eut pas de passage graduel de la lumière au noir.

« Qu'est-ce que je vais faire ? demanda Olanna. Qu'est-ce que je vais faire ?

– Master va rentrer, ma'ame. »

Mais Master ne rentra pas. Olanna resta sur la terrasse jusqu'à minuit passé, la tête appuyée contre le mur.

1 Roman de Chinua Achebe.

2 L'*afia attack*, menée principalement par des femmes, consistait à traverser les lignes ennemies pour aller acheter des denrées dans le camp nigérian.

Richard était assis à la table de la salle à manger quand on sonna à la porte. Il baissa le volume de la radio et réarrangea les feuilles de papier à lettres avant d'ouvrir. Harrison se tenait devant lui, le front, le cou, les bras et les jambes, sous son short kaki, tous enveloppés de pansements ensanglantés.

Richard se sentit mal à la vue du rouge.

« Harrison ! Mon Dieu. Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

– Bonjour, patron.

– Vous vous êtes fait attaquer ? » demanda Richard.

Harrison entra, posa par terre son sac loqueteux et se mit à rire. Richard le regarda fixement. Lorsque Harrison porta les mains à la tête pour dénouer ses bandages ensanglantés, Richard s'écria :

« Non, non, inutile de faire ça. Tout à fait inutile. Je vais appeler le chauffeur tout de suite. On va vous emmener à l'hôpital. »

Harrison arracha les bandages. Sa tête était lisse ; il n'y avait pas d'entaille, aucune marque qui indiquât d'où provenait le sang.

« C'est des betteraves, patron, dit Harrison, qui rit de nouveau.

– Des betteraves ?

– Oui, patron.

– Ce n'est pas du sang, alors, vous voulez dire ?

– Non, patron. »

Harrison avança de quelques pas dans le salon pour aller se placer dans le coin, mais Richard lui demanda de s'asseoir. Il se percha au bord de sa chaise. Le sourire s'effaça de son visage quand il commença à parler.

« Je viens de mon village natal, patron. Je dis à personne que notre village tombe bientôt pour qu'ils disent pas que je suis un traître. Mais tout le monde il sait que les vandales sont près. Même il y a deux jours nous entendons bombardements, mais la mairie elle dit c'est nos hommes qui s'entraînent. Alors je prends ma famille et nos chèvres à la ferme, en brousse. Puis je commence venir à Port Harcourt parce que je ne sais pas ce qui arrive au maître. Même j'envoie message avec chauffeur de professeur Blyden il y a beaucoup semaines.

– Je n'ai reçu aucun message.

– Homme stupide, grommela Harrison, avant de poursuivre : Je trempe tissu dans eau de betteraves fraîche et je l'attache comme pansement et je dis que je suis survivant de raid aérien. C'est la seule

façon que les gens de milice me laissent entrer dans camion. Seulement hommes avec blessures suivent les femmes et les enfants.

– Alors qu'est-ce qui s'est passé à Nsukka ? Comment êtes-vous parti ?

– Ça fait beaucoup mois maintenant, patron. Quand j'entends bombardements, j'emballe vos affaires et j'enterre le manuscrit dans une boîte dans jardin, près de cette petite fleur que Jomo il a plantée la dernière fois.

– Vous avez enterré le manuscrit ?

– Oui, patron, parce que sinon ils me l'arrachent sur la route.

– Oui, bien sûr », dit Richard. Il était déraisonnable d'espérer qu'Harrison ait apporté *Au temps des pots cordés* avec lui. « Alors comment vous débrouillez-vous depuis ?

– Faim c'est dur, patron. Au village les gens regardent les chèvres.

– Regardent les chèvres ?

– Pour voir ce qu'elles mangent, et après quand ils ont vu, ils font bouillir les mêmes feuilles et ils donnent à leurs enfants pour boire. Ça arrête kwashiorkor.

– Je vois, dit Richard. Maintenant allez vous laver au Quartier des Domestiques.

– Oui, patron. » Harrison se leva.

« Et quels sont vos projets maintenant ?

– Patron ?

– Comptez-vous retourner à votre village natal ? »

Harrison tripota le pansement de son bras, imbibé de faux sang.

« Non, patron. J'attends que la guerre finit alors je cuisine pour le maître.

– Bien sûr », dit Richard. Heureusement que deux des domestiques de Kainene étaient partis à l'armée et qu'il ne restait plus qu'Ikejide.

« Mais, patron, ils disent que Port Harcourt tombe bientôt. Les vandales viennent avec beaucoup bateaux d'Angleterre. Ils bombardent extérieur Port Harcourt maintenant.

– Allez prendre un bain, Harrison.

– Oui, patron. »

Après le départ d'Harrison, Richard monta le volume de la radio. Il aimait la cadence de la voix aux inflexions arabes de Radio Kaduna, mais il n'aimait pas la certitude allègre avec laquelle elle disait : « Port Harcourt est libéré ! Port Harcourt est libéré ! » Cela faisait maintenant deux jours qu'ils parlaient de la chute de Port Harcourt. De même sur Lagos Radio, bien qu'avec un peu moins d'allégresse. La BBC avait également annoncé que la chute imminente de Port Harcourt serait la chute du Biafra ; le Biafra perdrait son port maritime praticable, son aéroport et son contrôle sur le pétrole.

Richard retira le bouchon de bambou de la bouteille posée sur la

table et se servit. Le liquide rose diffusa une chaleur agréable dans son corps. Diverses émotions tourbillonnaient dans sa tête : soulagement qu'Harrison soit vivant, déception que son manuscrit soit enterré à Nsukka, inquiétude sur le sort de Port Harcourt. Avant de se resservir un verre, il lut l'étiquette sur la bouteille : RÉPUBLIQUE DU BIAFRA, DIRECTION GÉNÉRALE DE LA RECHERCHE ET DE LA PRODUCTION, SHERRY NENE, 45°. Il but à petites gorgées. Madu en avait apporté deux caisses lors de sa dernière visite, disant en manière de plaisanterie que l'alcool local en vieilles bouteilles de bière participait de l'effort de guerre.

« Les gens de la R & P prétendent qu'Ojukwu boit ça, mais j'en doute, dit-il. Personnellement, je ne bois que le transparent, parce que je me méfie de ce colorant. »

L'irrévérence de Madu, qui appelait Son Excellence *Ojukwu*, gênait toujours Richard, mais il ne disait rien, car il ne voulait pas voir le petit sourire amusé de Madu, ce sourire qu'il affectait lorsqu'il disait à Kainene : « Nous mettons un mélange de kérosène et d'huile de palme dans nos voitures », ou : « Nous avons mis au point l'*ogbunigwe* volant », ou encore : « Nous avons construit un véhicule blindé avec de la ferraille. » Son *nous* était chargé d'exclusion. L'accent mis délibérément sur le mot, ainsi que la voix qui descendait dans les graves, signifiaient que Richard ne faisait pas partie de ce *nous* ; un invité ne pouvait pas se permettre les mêmes libertés que les propriétaires de la maison.

Aussi Richard avait-il été déconcerté quand Kainene lui avait dit, il y avait de cela quelques semaines :

« Madu aimerait que tu écrives pour la Direction générale de la Propagande. Il te procurera un laissez-passer spécial et des réserves d'essence pour que tu puisses te déplacer. Ils enverront tes articles à nos services de relations publiques à l'étranger.

- Pourquoi moi ?
- Pourquoi pas ? rétorqua Kainene en haussant les épaules.
- Ce type me déteste.
- Ne dramatise pas. Je crois qu'ils veulent des gens *de l'intérieur* qui aient de l'expérience et puissent leur écrire des papiers qui aillent un peu plus loin que le nombre de Biafrais morts. »

Au début, l'expression *de l'intérieur* avait enthousiasmé Richard. Mais le doute s'était vite insinué ; *de l'intérieur*, c'étaient les mots de Kainene, après tout, pas de Madu. Madu le voyait comme un étranger, peut-être était-ce la raison pour laquelle il pensait qu'il ferait bien ce travail. Lorsque Madu appela et lui demanda s'il acceptait, Richard dit non.

- « Y avez-vous réfléchi ? demanda Madu.
- Vous ne me l'auriez pas demandé si je n'étais pas blanc.
- Bien sûr que je vous l'ai demandé parce que vous êtes blanc. C'est

parce que vous êtes blanc qu'ils prendront ce que vous écrivez plus au sérieux. Écoutez, la vérité, c'est que ce n'est pas votre guerre. Ce n'est pas votre cause. Votre gouvernement vous évacuera en une minute si vous le demandez. Alors ça ne suffit pas d'agiter mollement des branches en criant : *le pouvoir, le pouvoir* pour montrer que vous soutenez le Biafra. Si vous voulez vraiment contribuer, c'est comme ça que vous pouvez le faire. Il faut que le monde connaisse la vérité sur ce qui se passe, parce que le monde ne peut pas garder le silence pendant que nous mourons. On croira un Blanc qui vit au Biafra et qui n'est pas journaliste professionnel. Vous pouvez dire au monde que nous continuons à résister et à tenir bon malgré les MiG-17 nigériens, les IL-28 et les Delfins L-29 pilotés par des Russes et des Égyptiens qui nous bombardent tous les jours, que certains d'entre eux utilisent des avions de transport et balancent des bombes sans distinction pour tuer des femmes et des enfants, que les Britanniques et les Soviétiques ont conclu une alliance abominable pour donner de plus en plus d'armes au Nigeria, que les Américains ont refusé de nous aider, et que nos vols d'aide humanitaire viennent de nuit parce qu'en plein jour les Nigériens les abattraient... »

Madu se tut pour reprendre son souffle et Richard dit :

« D'accord, je vais le faire. » Les mots : *Le monde ne peut pas garder le silence pendant que nous mourons* résonnaient dans sa tête.

Son premier article portait sur la chute d'Onitsha. Il écrivit que les Nigériens avaient tenté à plusieurs reprises de s'emparer de cette ville ancienne, mais que les Biafrais s'étaient battus vaillamment, que des centaines de romans populaires y avaient été publiés avant la guerre, que la fumée épaisse et triste du pont du Niger en flammes s'était élevée comme une élogie rebelle. Il décrivit l'église catholique de Holy Trinity, où les soldats de la Deuxième Division du Nigeria avaient défilé sur l'autel avant de tuer deux cents civils. Il citait un témoin oculaire qui avait dit calmement : « Les vandales sont des gens qui chient sur Dieu. Nous les vaincrons. »

En écrivant l'article, il avait l'impression d'être redevenu l'écolier écrivant à tante Elizabeth sous la surveillance de leur directeur. Richard se souvenait très bien de lui, des plaques rouges de son visage, de sa façon de qualifier la science de « ramassis de sottises » et de manger son porridge en arpentant le réfectoire parce que c'était ainsi, disait-il, que faisaient les gentlemen. Richard ne savait toujours pas ce qu'il détestait le plus à l'époque, qu'on l'oblige à écrire à sa tante ou que la session écriture du courrier soit surveillée. Et il ne savait pas ce qu'il détestait le plus à présent, imaginer Madu comme son surveillant ou se rendre compte de l'importance qu'avait pour lui l'opinion de Madu. Un mot lui parvint de Madu quelques jours plus tard. *C'est un très bon article (style peut-être un peu moins fleuri la*

prochaine fois ?) et ils l'ont envoyé en Europe. Madu avait une écriture en pattes de mouches et, sur le papier à lettres, le NIGÉRIANE d'ARMÉE NIGÉRIANE avait été barré à l'encre et remplacé par un BIAFRAISE en majuscules tracées à la hâte. Mais les paroles de Madu convainquirent Richard qu'il avait pris la bonne décision. Il se voyait comme le jeune Winston Churchill couvrant la bataille de Kitchener à Omdurman, à la différence près que, contrairement à Churchill, il prenait le parti du vainqueur moral.

Maintenant, quelques semaines plus tard, après plusieurs autres articles, il avait le sentiment de participer. Il appréciait le respect nouveau dans les yeux du chauffeur, qui courait lui ouvrir la portière bien que Richard lui ait dit de ne pas se donner cette peine. Il appréciait la vitesse avec laquelle les regards soupçonneux des défenseurs civils examinant son laissez-passer pour missions spéciales se transformaient en grands sourires dès qu'il les saluait en ibo, ainsi que la bonne volonté dont les gens témoignaient pour répondre à ses questions. Il appréciait la supériorité dont il se targuait envers les journalistes, à qui il parlait en termes vagues du contexte qui avait présidé à la guerre – les implications de la grève nationale, du recensement et du chaos dans la Région Ouest – en sachant pertinemment qu'ils n'avaient aucune idée de ce qu'il racontait.

Mais son plus grand plaisir avait été de rencontrer Son Excellence : c'était lors d'une représentation théâtrale à Owerri. Un raid aérien avait fait voler en éclats toutes les lamelles des fenêtres du théâtre et la brise du soir emportait parfois les paroles des comédiens. Richard était assis quelques rangs derrière Son Excellence et, après la représentation, un des chefs de la Direction générale de la Mobilisation les avait présentés. La poignée de main ferme, le « Merci pour le bon travail que vous faites » dit de cette voix douce à l'accent d'Oxford avaient empli Richard de sérénité. Bien qu'il ait en fait trouvé le message politique trop évident, il n'en dit rien. Il en convint avec Son Excellence : c'était une pièce merveilleuse, absolument merveilleuse.

Richard entendait Harrison vaquer à la cuisine. Il mit Radio Biafra, tomba sur la fin d'un bulletin annonçant que l'ennemi était bloqué à Oba, puis éteignit. Il se servit un verre plus petit et relut sa dernière phrase. Il écrivait sur les Commandos Spéciaux, sur leur popularité et la vénération que leur vouaient les civils, mais comme il détestait leur commandant, un mercenaire allemand, son texte manquait de naturel. Son écriture était guindée. Le sherry avait accentué son inquiétude au lieu de l'atténuer. Il se leva, décrocha le combiné et appela Madu.

« Richard, dit Madu. Quelle chance. Je viens juste d'arriver.

– Des nouvelles de Port Harcourt ?

– Des nouvelles ?

– La ville est-elle menacée ? Il y a eu des bombardements à Umuokwurusi, n'est-ce pas ?

– Oh, nous savons de source sûre que certains traîtres se sont procuré des obus. Vous croyez que si les vandales étaient si près que ça, ils procéderaient à ce genre de bombardements timides ? »

Il se sentit aussitôt idiot en entendant le ton amusé de Madu.

« Excusez-moi de vous avoir dérangé. Je pensais juste... » Il laissa sa phrase en suspens.

« Mais de rien. Dites bonjour à Kainene de ma part quand elle rentrera », dit Madu avant de raccrocher.

Richard finit son verre et s'apprêtait à s'en servir un autre, mais il se ravisa. Il enfonça le bouchon dans le goulot de la bouteille et sortit sur la terrasse. La mer était tranquille. Il s'étira et passa rapidement la main dans ses cheveux, comme pour chasser son pressentiment. Si Port Harcourt tombait, il perdrait la ville qu'il avait appris à aimer, la ville dans laquelle il aimait ; il perdrait un bout de lui-même. Mais Madu devait avoir raison. Madu ne nierait pas l'évidence pour une ville sur le point de tomber, et certainement pas pour une ville où habitait Kainene. S'il disait que Port Harcourt n'était pas menacé, c'était que Port Harcourt n'était pas menacé.

Richard regarda son reflet flou sur la porte vitrée. Il avait bronzé et ses cheveux, un peu ébouriffés, paraissaient plus épais, et il repensa aux mots de Rimbaud : *Je est un autre*.

Kainene rit quand Richard lui parla des betteraves d'Harrison. Puis elle posa la main sur son bras et dit : « Ne t'inquiète pas, s'il a mis le manuscrit dans une boîte, il sera à l'abri des termites. » Elle retira ses vêtements de travail et s'étira langoureusement, et il admira la grâce svelte de son dos cambré. Le désir bouillonna en lui, mais il attendrait le soir, après le dîner, quand ils auraient reçu les hôtes éventuels, quand Ikejide se serait retiré. Ils sortiraient sur la terrasse et Richard pousserait la table, déroulerait le tapis moelleux et s'allongerait nu sur le dos. Quand elle le chevaucherait, il la tiendrait par les hanches et regarderait le ciel nocturne et, pour ces instants-là, il aurait la certitude de connaître le sens du bonheur. C'était leur nouveau rituel depuis le début de la guerre, la seule raison pour laquelle il trouvait du bon à la guerre.

« Colin Williamson est passé à mon bureau, aujourd'hui, dit Kainene.

– Je ne savais pas qu'il était rentré », répondit Richard, et le visage hâlé de Colin lui revint à l'esprit, avec ses dents jaunies qu'on entrevoyait quand il racontait, trop souvent, qu'il avait quitté la BBC parce que ses réalisateurs soutenaient le Nigeria.

« Il m'apportait une lettre de ma mère.

– De ta mère !

– Elle a lu son article dans l'*Observer* et l'a contacté pour lui demander s'il allait retourner au Biafra et s'il voulait bien remettre une lettre à sa fille à Port Harcourt. Elle a été étonnée qu'il nous connaisse. »

Richard adora l'entendre dire *nous*.

« Est-ce qu'ils vont bien ?

– Bien sûr que oui ; personne ne bombarde Londres. Elle dit qu'elle fait des cauchemars où nous mourons, Olanna et moi, qu'elle dit des prières et qu'ils sont impliqués dans la campagne “Sauvez le Biafra” de Londres – ce qui veut sans doute dire qu'ils ont fait un petit don. » Kainene se tut et lui tendit une enveloppe. « Elle a scotché assez astucieusement des livres sterling dans la doublure d'une carte. Plutôt impressionnant. Elle en a aussi envoyé une pour Olanna. »

Il lut rapidement la lettre. La seule allusion à lui était *Amitiés à Richard*, en bas de la feuille bleue. Il voulait demander à Kainene comment elle comptait remettre sa lettre à Olanna, mais il ne le ferait pas. Le silence s'était refermé comme une châsse sur la question d'Olanna avec chaque mois, chaque année qui passaient sans qu'ils l'évoquent. Lorsque Kainene avait reçu les trois lettres qu'Olanna lui avait écrites depuis le début de la guerre, elle n'avait rien dit, si ce n'est qu'elle les avait reçues. Et elle n'avait pas répondu.

« J'enverrai quelqu'un la semaine prochaine à Umuahia porter celle d'Olanna », dit Kainene.

Il lui rendit la lettre. Le silence commençait à se figer.

« Les Nigériens n'arrêtent pas de parler de Port Harcourt, dit-il.

– Ils ne prendront pas Port Harcourt. Notre meilleur bataillon est ici. » Kainene parlait avec désinvolture, certes, mais il y avait dans ses yeux une méfiance nouvelle, la même méfiance que lorsqu'elle lui avait dit, quelques mois plus tôt, qu'elle voulait acheter une maison inachevée à Orlu. Elle avait dit qu'il valait mieux avoir de l'immobilier que de l'argent liquide, mais il avait soupçonné que, pour elle, c'était un filet de sécurité au cas où Port Harcourt tomberait. Pour lui, envisager la chute de Port Harcourt était un blasphème. Le week-end, quand ils allaient inspecter la maison pour vérifier que ses maçons ne volent pas les matériaux, il n'évoquait jamais la possibilité d'y vivre, comme pour s'absoudre du blasphème.

Et il ne voulait plus voyager. Il voulait garder Port Harcourt par sa présence ; tant qu'il était là, lui semblait-il, rien n'arriverait. Mais les gens des relations publiques en Europe avaient demandé un article sur la piste d'atterrissage d'Uli, il était donc parti à contrecœur, le matin de très bonne heure, de façon à rentrer avant midi, heure où les avions nigériens se mettaient à mitrailler les véhicules sur les routes importantes. Un grand cratère de bombe trouait la chaussée devant

eux sur Okigwe Road. Le chauffeur fit une embardée pour l'éviter et Richard fut pris d'un pressentiment familier, mais ses pensées s'allégèrent lorsqu'ils approchèrent d'Uli. C'était la première fois qu'il voyait l'unique lien du Biafra avec le monde extérieur, ce prodige de piste d'atterrissage où la nourriture et les armes échappaient aux bombardiers nigériens. Il descendit de voiture et regarda le tarmac, bordé de part et d'autre d'une brousse dense, en pensant aux gens qui accomplissaient tant avec si peu. Un avion minuscule était stationné à l'autre bout de la piste. Le soleil matinal était chaud ; trois hommes étalaient des feuilles de palmier sur le tarmac, en sueur, ils travaillaient vite et poussaient devant eux de grands chariots chargés de palmes. Richard alla leur dire : « Beau travail, *jisienu ike*. »

Un employé sortit du terminal inachevé, juste à côté, et lui serra la main.

« N'en dites pas trop, oh ! Ne dévoilez pas nos secrets, plaisanta-t-il.

– Bien sûr que non, dit Richard. Je peux vous interviewer ? »

L'homme eut un grand sourire, roula des épaules et dit :

« Eh bien, je suis responsable des douanes et de l'immigration. »

Richard réprima un sourire ; les gens se sentaient toujours importants quand il leur demandait une interview. Ils parlèrent debout sur le tarmac et, peu de temps après que l'homme eut regagné le terminal, un grand type blond en sortit. Richard le reconnut : c'était le comte Von Rosen. Il paraissait plus âgé que sur la photo que Richard avait vue, plus proche de soixante-dix ans que de soixante, mais c'était un homme qui vieillissait avec élégance ; il marchait à grandes enjambées et il avait le menton ferme.

« On m'a dit que vous étiez là et j'ai pensé vous dire bonjour, dit-il, la poignée de main aussi solide que le regard de ses yeux verts. Je viens juste de lire votre excellent article sur la Brigade des Garçons Biafrais.

– Je suis ravi de faire votre connaissance, comte Von Rosen », dit Richard. Et il était effectivement ravi. Depuis qu'il avait entendu parler de cet aristocrate suédois qui bombardait des cibles nigérianes avec son petit avion, il désirait le rencontrer.

« Des hommes remarquables, dit le comte, jetant un coup d'œil aux ouvriers qui s'employaient à ce que, vue du ciel, l'étendue de goudron noir se fonde dans la brousse. Pays remarquable.

– Oui, dit Richard.

– Aimez-vous le fromage ?

– Le fromage ? Oui. Oui, bien sûr. »

Le comte plongea la main dans sa poche et en sortit un petit paquet.

« Excellent cheddar, dit-il.

– Merci. » Richard prit le cheddar en essayant de masquer sa surprise.

Le comte se remit à fourrager dans sa poche et Richard eut peur qu'il n'en extirpe un nouveau fromage. Mais il sortit des lunettes de soleil et les mit.

« On m'a dit que votre femme était une riche Ibo, de ceux qui sont restés se battre pour la cause. »

Richard n'avait jamais vu les choses comme ça, que Kainene fût restée se battre pour la cause, mais ça lui fit plaisir qu'on l'ait dit au comte, et aussi qu'on lui ait dit que Kainene et lui étaient mariés. Il fut pris d'une fierté soudaine et farouche pour Kainene.

« Oui. C'est une femme extraordinaire. »

Il y eut un petit silence. L'intimité du fromage offert invitait un geste en retour, Richard ouvrit donc son agenda et montra au comte une photo de Kainene, prise au bord de la piscine, une cigarette à la bouche, puis la photo du pot cordé.

« Je suis tombé amoureux de l'art d'Igbo-Ukwu, et puis je suis tombé amoureux d'elle, dit-il.

– Superbes, tous les deux, dit le comte avant de retirer ses lunettes de soleil pour examiner les photos.

– Allez-vous en mission aujourd'hui ? demanda Richard.

– Oui.

– Pourquoi faites-vous ça, monsieur ? »

Il remit ses lunettes.

« J'ai travaillé avec les résistants en Éthiopie, et avant ça j'ai effectué des vols humanitaires au ghetto de Varsovie, dit-il avec un léger sourire comme si ça répondait à la question. Il faut que j'y aille, maintenant. Et vous, bonne continuation. »

Richard le regarda s'éloigner, cet aristocrate au dos droit, et songea qu'il était bien différent du mercenaire. « J'adore les Biafraï, avait dit l'Allemand au visage rougeaud. Rien à voir avec ces foutus nègres du Congo. » Il avait reçu Richard dans sa maison en pleine brousse, buvant au goulot d'une grosse bouteille de whisky, en regardant son enfant adoptif – un joli bambin biafraï – qui jouait par terre avec de vieux éclats d'obus. Richard avait été irrité par le mépris affectueux avec lequel il traitait l'enfant et par l'exception qu'il faisait pour les Biafraï. On aurait dit que le mercenaire avait enfin trouvé des Noirs qu'il pouvait apprécier. Le comte était différent. Richard jeta un coup d'œil au minuscule avion avant de monter en voiture.

Sur le trajet du retour, juste avant Port Harcourt, il entendit un lointain crépitement de coups de feu. Qui ne tarda pas à s'arrêter. Ça l'inquiéta. Et quand Kainene suggéra qu'ils aillent à Orlu le lendemain chercher un menuisier pour sa nouvelle maison, Richard regretta qu'ils aient besoin de s'y rendre. Ça l'inquiétait de s'absenter deux jours de suite de Port Harcourt.

La nouvelle maison était entourée d'anacardiens. Richard se rappelait comme elle était triste quand Kainene l'avait achetée – à moitié finie, des murs sans peinture couverts de couches de moisissure verte – et de la nausée que lui avait donnée la vue des grappes de mouches et d'abeilles grouillant sur les cajous tombés à terre. Le propriétaire était l'ancien directeur du collège du bout de la rue. Maintenant que l'école était un camp de réfugiés, maintenant que sa femme était morte, il partait en brousse avec ses chèvres et ses enfants. « Cette maison est hors de portée des bombardements, complètement hors de portée des bombardements », répétait-il, et Richard finit par se demander comment il pouvait bien savoir d'où les Nigériens bombarderaient. La maison avait un charme discret, concéda Richard lorsqu'ils parcoururent les pièces vides, fraîchement peintes. Kainene embaucha deux menuisiers du camp de réfugiés, fit des croquis sur une feuille de papier et, de retour à la voiture, dit à Richard : « Je doute qu'ils puissent faire une table qui tienne. »

Un son strident retentit au moment où ils sortaient d'Orlu. Le chauffeur s'arrêta avec une secousse, au beau milieu de la route, et ils sautèrent de la voiture et coururent dans la brousse épaisse et verte. Certaines femmes, qui marchaient le long de la route, détalèrent elles aussi, la tête levée vers le ciel, en dévissant le cou. C'était la première fois que Richard se mettait à couvert avec Kainene ; elle était allongée à plat ventre et toute raide à côté de lui. Leurs épaules se touchaient. Le chauffeur était à quelques pas derrière eux. Il régnait un silence total. Un bruissement sonore inquiéta Richard, jusqu'à ce qu'un lézard à tête rouge se montre en rampant. Ils attendirent, attendirent, puis finirent par se relever quand ils entendirent un moteur de voiture accélérer et des voix proches qui criaient. « Mon argent a disparu ! Mon argent a disparu ! » Il y avait un marché à quelques mètres à peine. Quelqu'un avait volé l'une des commerçantes pendant qu'elle s'abritait. Richard la voyait, elle et quelques autres femmes, sous des étals à ciel ouvert, qui criaient et gesticulaient. Il était difficile de croire qu'il avait régné un tel silence un instant plus tôt et que les marchés biafrais prospéraient si facilement dans la brousse depuis que les Nigériens avaient bombardé le marché en plein air d'Awgu.

« Fausse alarme c'est pire que la vraie », dit le chauffeur.

Kainene s'épousseta soigneusement, mais le sol était mouillé et la boue avait collé à ses vêtements ; sa robe bleue semblait avoir un motif de taches brun chocolat. Ils montèrent en voiture et reprirent la route. Richard sentait que Kainene était en colère.

« Regarde l'arbre », lui dit-il en pointant du doigt. Celui-ci avait été impeccablement fendu en deux, des branches jusqu'au tronc. Une moitié se dressait encore, légèrement inclinée, tandis que l'autre gisait au sol.

« Ça paraît récent, dit Kainene.

– Mon oncle pilotait un avion pendant la guerre. Il a bombardé l'Allemagne. Ça fait bizarre de l'imaginer faisant une chose pareille.

– Tu ne parles jamais de lui.

– Il est mort. Son avion a été abattu. » Richard se tut un instant. « Je vais écrire un papier sur nos nouveaux marchés de forêt. »

Le chauffeur s'était arrêté à un barrage. Un camion chargé de canapés, d'étagères et de tables était garé au bord de la route et un homme, debout à côté, parlait avec une jeune femme de la défense civile en pantalon kaki et chaussures de toile. Elle le laissa, s'approcha et toisa Richard et Kainene. Elle demanda au chauffeur d'ouvrir le coffre, regarda dans la boîte à gants puis tendit la main pour que Kainene lui donne son sac.

« Si j'avais une bombe, je ne la cacherais pas dans mon sac à main, marmonna Kainene.

– Qu'avez-vous dit, madame ? » demanda la jeune femme.

Kainene ne répondit pas. La femme fouilla soigneusement son sac à main. Elle en sortit une petite radio.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? Est-ce un émetteur ?

– Ce n'est pas un émetteur. C'est une ra-di-o », dit Kainene avec une lenteur moqueuse.

La jeune femme examina leurs laissez-passer spéciaux, sourit et rajusta son béret.

« Désolée, madame. Mais vous savez que nous avons beaucoup de traîtres qui se servent de gadgets bizarres pour communiquer avec le Nigeria. Vigilance, voilà notre mot d'ordre !

– Pourquoi avez-vous arrêté cet homme au camion ? demanda Kainene.

– Nous refoulons les gens qui évacuent des meubles.

– Pourquoi ?

– Les évacuations de ce genre provoquent la panique au sein de la population civile. » Elle parlait comme si elle récitait un texte répété à l'avance. « Il n'y a aucune raison de s'alarmer.

– Mais si sa ville est sur le point de tomber ? Vous savez d'où il vient ? »

La femme se raidit.

« Bonne journée, madame. »

À peine le chauffeur eut-il démarré que Kainene dit :

« Quelle horrible plaisanterie, tu ne trouves pas ?

– Quoi ? demanda Richard, même s'il savait ce qu'elle voulait dire.

– Cette peur que nous cultivons chez les nôtres. Des bombes dans les soutiens-gorge des femmes ! Des bombes dans les boîtes de lait pour bébé ! Des traîtres partout ! Surveillez vos enfants, ils travaillent peut-être pour le Nigeria !

– C'est normal en temps de guerre. » Il aurait aimé, parfois, qu'elle n'ait pas un regard aussi affûté sur tout. « Il faut que les gens sachent qu'il y a des traîtres parmi nous.

– Les seuls traîtres que nous ayons sont ceux qu'Ojukwu a inventés pour pouvoir mettre en prison ses adversaires et les hommes dont il veut les femmes. Je ne t'ai jamais parlé de l'homme d'Onitsha qui nous a acheté tout le ciment que nous avions à l'usine, peu de temps après le début de l'arrivée des réfugiés ? Ojukwu a une liaison avec sa femme et il vient de le faire arrêter sans raison. »

Elle tapait du pied sur le sol de la voiture. Elle s'exprimait toujours comme Madu quand elle parlait de Son Excellence. Son mépris ne convainquait pas Richard ; il datait du jour où Madu s'était plaint que Son Excellence avait nommé son subalterne officier commandant sans passer par lui. Si Son Excellence était passée par Madu, peut-être serait-elle moins critique.

« Tu sais le nombre d'officiers qu'il a mis en prison ? Il se méfie tellement de ses officiers qu'il fait appel à des civils pour acheter des armes. Madu dit qu'ils viennent d'acheter de minables fusils à verrou en Europe. Vraiment, quand le Biafra sera instauré, il faudra qu'on destitue Ojukwu.

– Et on mettra qui à sa place, Madu ? »

Kainene rit, et il fut à la fois surpris et content qu'elle ait apprécié son sarcasme. Son pressentiment revint en force quand ils approchèrent de Port Harcourt, le prit au ventre.

« Arrête-toi pour qu'on achète des *akara* et du poisson frit », dit Kainene au chauffeur, et même le coup de frein de ce dernier accrut la tension de Richard.

À leur arrivée à la maison, Ikejide leur dit que le colonel Madu avait appelé quatre fois.

« J'espère qu'il n'y a rien de grave », dit Kainene en ouvrant le journal gras qui emballait le poisson frit et les beignets de haricots.

Richard attrapa un *akara* encore brûlant et souffla dessus en se répétant que Port Harcourt était sûr. Il n'y avait rien de grave. Le téléphone sonna, il saisit le combiné et sentit son cœur s'accélérer en entendant la voix de Madu.

« Comment allez-vous ? Des problèmes ? demanda Madu.

– Non. Pourquoi ?

– D'après une rumeur qui circule, la Grande-Bretagne aurait fourni cinq navires de guerre au Nigeria, alors des jeunes se sont mis à incendier des magasins et des maisons britanniques dans tout Port Harcourt aujourd'hui. Je voulais m'assurer que vous n'avez pas eu d'ennuis. Je peux vous envoyer un ou deux de mes gars. »

Richard fut d'abord irrité à la pensée qu'il était toujours un étranger qu'on pouvait attaquer, puis il se sentit reconnaissant envers Madu de

son inquiétude.

« Nous allons bien, dit-il. Nous venons juste de rentrer de la maison à Orlu.

– Ah, bien. Tenez-moi au courant s'il se passe quoi que ce soit. » Madu s'interrompit et parla à quelqu'un d'une voix étouffée avant de reprendre le téléphone. « Vous devriez écrire un papier sur ce que l'ambassadeur de France a dit hier.

– Oui, bien entendu.

– *On m'avait dit que les Biafrais se battaient comme des héros, mais maintenant je sais que les héros se battent comme des Biafrais*, déclama fièrement Madu comme si le compliment s'était adressé à lui personnellement et qu'il tînt à ce que Richard le sache.

– Oui, bien entendu, répéta Richard. Port Harcourt est sûr, n'est-ce pas ? »

Il y eut un silence du côté de Madu.

« Des traîtres ont été arrêtés et ils appartiennent tous aux minorités non ibos. Je ne sais pas pourquoi ces gens s'entêtent à aider l'ennemi. Mais nous vaincrons. Kainene est là ? »

Richard passa le téléphone à Kainene. Ce sacrilège, que des gens puissent trahir le Biafra. Il se souvint des hommes ijaws et efiks avec qui il avait parlé dans une banque d'Owerri, qui disaient que les Ibos les domineraient quand le Biafra serait instauré. Richard leur avait dit qu'un pays qui naît des cendres de l'injustice limiterait son propre recours à l'injustice. Lorsqu'ils l'avaient regardé d'un air sceptique, Richard avait évoqué le général de l'armée de terre qui était efik, le directeur qui était ijaw, les soldats des minorités qui se battaient si vaillamment pour la cause. Malgré cela, ils n'avaient toujours pas l'air convaincus.

Les journées qui suivirent, Richard resta à la maison. Il écrivit sur les marchés de forêt et passait du temps sur la terrasse à scruter la route, s'attendant vaguement à voir une bande de jeunes courir vers la maison avec des torches enflammées. Kainene avait vu une des maisons incendiées en allant travailler. Une tentative timide, avait-elle dit ; ils avaient seulement noirci la façade. Richard voulait la voir, lui aussi, pour écrire à ce sujet et peut-être établir un lien avec les effigies de Wilson et de Kossyguine qu'il avait vu des gens brûler récemment, devant les bureaux du gouvernement, mais il attendit une semaine pour être sûr qu'il ne risquait rien sur la route en tant que Britannique avant de partir, un matin de très bonne heure, faire un tour en ville.

Il fut surpris de voir un nouveau poste de contrôle à Aggrey Road et encore plus surpris qu'il soit gardé par des soldats. Peut-être était-ce à cause des maisons brûlées. La route était déserte, tous les colporteurs criant leurs cacahuètes, journaux et poissons frits avaient disparu. Un

soldat, debout en travers de la chaussée, se mit à balancer son fusil quand ils approchèrent pour leur faire signe de rebrousser chemin. Le chauffeur s'arrêta et Richard tendit son laissez-passer. Le soldat ignora le laissez-passer et continua de balancer son fusil.

« Bonjour, dit Richard. Je suis Richard Churchill et je...

– Demi-tour ou je tire ! Personne ne quitte Port Harcourt ! Il n'y a aucune raison de s'alarmer ! »

Les doigts de l'homme s'agitaient sur le fusil. Le chauffeur fit demi-tour. Le pressentiment de Richard s'était solidifié en cailloux durs dans ses narines, mais il se força à parler d'un ton détendu quand il rentra à la maison et raconta à Kainene ce qui s'était passé.

« Je suis sûr que ce n'est rien, dit-il. Il y a tellement de rumeurs qui circulent, l'armée veut sans doute mettre un terme à la panique.

– Excellente façon de s'y prendre », dit Kainene, dont le visage avait repris son expression méfiante. Elle rangeait des papiers dans un dossier. « Nous devrions appeler Madu et voir ce qui se passe.

– Oui, dit Richard. Bon, je vais me raser. Je n'ai pas eu le temps avant de partir. »

Il entendit le premier grondement dans la salle de bains. Il continua de frotter le stick contre son menton. Ça recommença : *boum, boum, boum*. Les lamelles de la fenêtre se brisèrent et les éclats de verre heurtèrent le sol en tintant. Certains tombèrent près de ses pieds.

Kainene ouvrit la porte de la salle de bains.

« J'ai demandé à Harrison et Ikejide de mettre quelques affaires dans la voiture, dit-elle. On va laisser la Ford et prendre la Peugeot. »

Richard se tourna vers elle, la regarda et fut saisi d'une forte envie de pleurer. Il aurait aimé être aussi calme qu'elle, et que ses mains, qu'il lavait, ne tremblent pas. Il prit sa crème à raser, les savons de Kainene, quelques éponges et jeta le tout dans un sac.

« Richard, faut qu'on se dépêche, les bombardements sont très proches », dit Kainene, et il y eut une nouvelle série de *boum, boum, boum*. Elle mettait des affaires à eux dans une valise. Les tiroirs où il gardait ses chemises et sous-vêtements étaient ouverts et elle avait des gestes rapides et méthodiques. Il passa la main sur ses livres alignés sur l'étagère puis se mit à chercher les feuilles où il avait consigné des notes pour son article sur les *ogbunigwe*, ces fantastiques mines terrestres de fabrication biafraise. Il les avait laissées sur la table, il en était certain. Il regarda dans les tiroirs.

« T'as pas vu mes papiers ? demanda-t-il.

– Il faut qu'on batte de vitesse le raid principal, Richard, dit Kainene, qui fourra deux grosses enveloppes dans son sac.

– C'est quoi, ces enveloppes ?

– De l'argent de secours. »

Harrison et Ikejide entrèrent et repartirent en traînant les deux

valises pleines. Richard entendit le vrombissement des avions. Ce n'était pas possible. Il n'y avait jamais eu de raid aérien sur Port Harcourt et il était absurde qu'il y en ait un maintenant, alors que Port Harcourt allait tomber et que les vandales bombardaient tout près. Pourtant c'était un bruit reconnaissable entre tous, et lorsque Harrison cria : « Avion ennemi, patron ! », ses paroles parurent superflues.

Richard se rua vers Kainene, mais elle sortait déjà de la pièce en courant et il la suivit. Elle dit : « Venez au verger ! » en passant devant Harrison et Ikejide qui étaient accroupis sous la table de la cuisine.

Dehors, l'air était humide. Richard leva les yeux et les vit, deux avions aux lignes aérodynamiques d'une efficacité menaçante, qui volaient bas, traçant des sillons blanc argenté dans le ciel. La peur diffusait un sentiment d'impuissance dans tout son corps. Ils s'allongèrent sous les orangers, Kainene et lui, côte à côte et silencieux. Harrison et Ikejide étaient sortis en courant de la maison ; Harrison se jeta au sol tandis qu'Ikejide continuait de courir, le corps légèrement bombé vers l'avant, les bras battant l'air, agitant la tête. Puis il y eut le sifflement froid d'un obus dans l'air et le fracas de son impact et le grondement de son explosion. Richard serra Kainene contre lui. Un éclat d'obus gros comme un poing fendit l'air en chuintant. Ikejide courait toujours et, dans le peu de temps où Richard détourna le regard et le ramena, la tête d'Ikejide avait disparu. Le corps courait, légèrement bombé vers l'avant, les bras battant l'air, mais il n'y avait pas de tête. Il n'y avait qu'un cou ensanglanté. Kainene hurla. Le corps s'effondra près de la longue voiture américaine, les avions s'éloignèrent et disparurent à l'horizon et ils restèrent tous allongés de longues minutes, jusqu'à ce qu'Harrison se lève et dise : « Je vais chercher sac. »

Il revint avec un sac en raphia. Richard ne regarda pas Harrison ramasser la tête d'Ikejide et la mettre dans le sac. Plus tard, quand il attrapa les chevilles encore tièdes et marcha, avec Harrison qui tenait les poignets, jusqu'à la tombe creusée à la hâte au fond du verger, il ne regarda pas une seule fois directement.

Kainene était assise par terre et les observait.

« Est-ce que ça va ? » lui demanda Richard.

Elle ne répondit pas. Il y avait dans ses yeux un vide inquiétant. Richard ne savait pas quoi faire. Il la secoua doucement, mais ses yeux restèrent vides, alors il alla au robinet et l'aspergea avec un seau d'eau froide.

« Arrête, pour l'amour du ciel, dit-elle, avant de se lever. Tu as mouillé ma robe. »

Elle sortit une autre robe d'une valise et se changea dans la cuisine avant qu'ils partent pour Orlu. Elle n'était plus pressée ; lentement, elle redressa le col, lissa à deux mains le corsage froissé. Richard, au

volant, avait les nerfs ébranlés par le mélange des bruits – le *boum-boum-boum* des obus, le crépitement crescendo des coups de feu – et il s'attendait d'un instant à l'autre à voir un soldat nigérian les arrêter, les attaquer ou leur lancer une grenade. Il ne se passa rien. Les routes étaient bondées. Les points de contrôle avaient disparu. Harrison, sur la banquette arrière, murmura d'une voix effrayée : « Ils utilisent tout ce qu'ils ont pour prendre Port Harcourt. »

Kainene ne dit pas grand-chose lorsqu'ils arrivèrent à Orlu et ne virent ni menuisier ni meubles ; les hommes étaient partis en empochant l'avance. Elle se contenta de descendre à pied au camp de réfugiés du bout de la rue et de trouver un autre menuisier, un homme au teint cireux qui voulait être payé en nourriture. Dans les jours qui suivirent, elle resta la plupart du temps silencieuse et renfermée, assise dehors avec Richard à regarder le menuisier découper, clouer et poncer.

« Pourquoi ne voulez-vous pas d'argent ? lui demanda Kainene.

– Qu'est-ce que j'achèterais avec de l'argent ? demanda-t-il.

– Vous devez être idiot, dit Kainene. Il y a beaucoup de choses que vous pouvez acheter avec de l'argent.

– Pas dans ce Biafra. » L'homme haussa les épaules. « Donnez-moi donc du *garri* et du riz. »

Kainene ne répondit pas. Une fiente d'oiseau tomba sur le sol de la terrasse et Richard cueillit une feuille d'anacardier et l'essuya.

« Tu sais qu'Olanna a vu une mère qui portait la tête de son enfant, dit Kainene.

– Oui », dit Richard, bien qu'en fait il l'ignorât. Elle ne lui avait jamais parlé de l'expérience d'Olanna pendant les massacres.

« Je veux la voir.

– Tu devrais y aller. » Richard respira à fond pour se calmer et fixa du regard une des chaises qui étaient achevées. Elle était laide et pointue de partout.

« Comment un éclat d'obus a-t-il pu trancher la tête d'Ikejide aussi complètement ? » demanda Kainene, comme si elle voulait qu'il lui dise qu'elle se trompait sur toute l'affaire.

Il aurait bien aimé. La nuit, elle pleurait. Elle lui disait qu'elle voulait rêver d'Ikejide, mais qu'elle se réveillait tous les matins en se souvenant clairement de son corps sans tête qui courait, tandis que dans le territoire flou et plus protégé de ses rêves, elle se voyait fumer une cigarette avec un élégant porte-cigarette en or.

Une camionnette livra des sacs de *garri* à la maison et Kainene demanda à Harrison de ne pas y toucher parce qu'ils étaient pour le camp de réfugiés. Elle était la nouvelle responsable de

l'approvisionnement du camp.

« Je ferai la distribution aux réfugiés moi-même et je vais demander un peu de merde au Centre de Recherche Agricole, dit-elle à Richard.

– De merde ?

– Du fumier. Nous pouvons monter une ferme au camp. Nous cultiverons nos propres protéines, du soja et des *akidi*.

– Ah.

– Il y a un type d'Enugu qui est formidablement doué pour faire des paniers et des lampes. Je lui demanderai d'apprendre aux autres. Nous pouvons générer du revenu. Nous pouvons faire bouger les choses ! Et je demanderai à la Croix-Rouge de nous envoyer un médecin une fois par semaine. »

Elle était habitée d'un enthousiasme frénétique, qui la faisait partir tous les jours pour le camp de réfugiés et rentrer le soir épuisée, des cernes d'ombre sous les yeux. Elle ne parlait plus d'Ikejide. À la place, elle parlait de vingt personnes vivant dans un espace prévu pour une seule, des petits garçons qui jouaient à la guerre, des femmes qui allaitaient les bébés et de l'altruisme des prêtres du Saint-Esprit, père Marcel et père Jude. Mais c'était d'Inatimi dont elle parlait le plus. Il appartenait à l'Organisation Biafraise des Combattants de la Liberté, il avait perdu sa famille tout entière dans les massacres et il infiltrait souvent les camps ennemis. Il venait sensibiliser les réfugiés.

« Il pense qu'il est important que les nôtres sachent que notre cause est juste et qu'ils comprennent pourquoi. Je lui ai dit de ne pas s'embêter à leur expliquer le fédéralisme, les accords d'Aburi et tout ça. Ils ne comprendront jamais. Certains d'entre eux ne sont même pas allés à l'école primaire. Mais il m'ignore et continue à parler avec les gens par petits groupes. »

Kainene avait de l'admiration dans la voix, comme si le fait qu'il l'ignore était une preuve supplémentaire de son héroïsme. Richard prit Inatimi en grippe. Dans son esprit, Inatimi devint un homme parfait, courageux et dynamique, rendu intrépide et sensible par ses deuils. Lorsqu'il le rencontra enfin, il faillit éclater de rire à la vue de ce petit homme boutonneux, au nez en chou-fleur. Mais il vit, aussitôt, que le dieu d'Inatimi était le Biafra. Il avait une foi fervente dans la cause.

« Lorsque j'ai perdu ma famille tout entière, tous jusqu'au dernier membre, ce fut comme si je renaissais complètement, raconta Inatimi à Richard avec le calme qui le caractérisait. J'étais devenu une nouvelle personne parce que je n'avais plus de famille pour me rappeler ce que j'avais été. »

Les prêtres eux non plus ne ressemblaient en rien à ce que Richard avait imaginé. Il était surpris par leur joie calme. Lorsqu'ils lui disaient : « Nous sommes stupéfaits par la beauté du travail que Dieu fait ici », il avait envie de leur demander pourquoi Dieu, au départ,

avait permis cette guerre. Pourtant leur foi l'émouvait. Si Dieu pouvait faire naître en eux un intérêt pour autrui aussi sincère, Dieu était un concept louable.

Richard discutait de Dieu avec le père Marcel le matin où la doctoresse arriva. Les mots CROIX-ROUGE étaient peints en rouge sur sa Morris Minor poussiéreuse. Avant même qu'elle dise « Je suis le docteur Inyang » en lui serrant la main avec naturel, Richard sut qu'elle appartenait à une des tribus minoritaires. Il était fier de sa capacité à reconnaître les Ibos. Ça n'avait rien à voir avec leur apparence physique ; c'était plutôt un sentiment d'appartenance commune.

Kainene emmena directement le docteur Inyang à l'infirmerie, la salle de classe qui se trouvait au bout du complexe. Richard suivit ; il regarda Kainene parler aux réfugiés allongés sur des grabats en bambou. Une jeune femme enceinte se redressa, porta la main à la poitrine et se mit à tousser, d'une interminable toux de poitrine qui était douloureuse à entendre.

Le docteur Inyang se pencha sur elle avec un stéthoscope et lui dit doucement, en pidgin :

« Ça va ? C'est comment tu es ? »

La femme enceinte eut d'abord un mouvement de recul, puis elle cracha avec une force haineuse qui lui plissa le front. La tramée de salive atterrit sur le menton du docteur Inyang.

« Traître ! cria la femme enceinte. C'est vous les non-Ibos qui montrez le chemin à l'ennemi ! *Hapu m !* C'est vous qui leur avez montré le chemin de mon village natal ! »

Docteur Inyang posa la main sur le menton, trop sonnée pour essuyer la salive. L'incertitude plombait le silence. Kainene s'approcha d'un pas vif et gifla la femme enceinte, deux gifles fortes assénées coup sur coup sur sa joue.

« Nous sommes tous biafrais ! *Anyincha bu Biafra !* dit Kainene. Tu m'as comprise ? Nous sommes tous biafrais ! »

La femme enceinte se laissa retomber sur le lit.

Richard fut frappé par la violence de Kainene. Il y avait en elle quelque chose qui menaçait de casser et il craignait qu'elle ne se brise au plus léger contact ; elle s'y était jetée si farouchement, dans cet effacement du souvenir, que ça risquait de la détruire.

Olanna fit un rêve heureux. Elle ne se souvenait pas de quoi il s'agissait, mais elle se souvenait que c'était heureux et elle se réveilla réchauffée par la pensée qu'elle pouvait encore faire des rêves heureux. Elle regretta qu'Odenigbo soit déjà parti travailler, elle aurait pu lui en parler et passer le doigt sur son sourire indulgent tandis qu'il l'aurait écouté, ce sourire qui disait qu'il n'avait pas besoin d'être d'accord avec elle pour la croire. Mais elle n'avait plus vu ce sourire depuis la mort de sa mère, depuis qu'il avait tenté d'aller à Abba et qu'il était revenu en serrant une ombre, depuis qu'il s'était mis à partir au travail trop tôt le matin et à s'arrêter au Tanzania Bar en rentrant à la maison. Si seulement il n'avait pas essayé de traverser les routes occupées, il ne serait pas aussi hâve et renfermé à présent ; son chagrin ne serait pas alourdi par l'échec. Elle n'aurait jamais dû le laisser partir. Mais sa détermination s'était accompagnée d'une hostilité discrète, comme s'il estimait qu'elle n'avait pas le droit de l'arrêter. Ses paroles – « Il faut que j'enterre ce que les vautours ont laissé » – avaient creusé entre eux un fossé qu'elle n'avait pas su franchir. Avant qu'il monte en voiture et s'en aille, elle lui avait dit : « Quelqu'un a dû l'enterrer. »

Et plus tard, assise sur la terrasse à l'attendre, elle s'en était amèrement voulu de ne pas avoir mieux choisi ses paroles. *Quelqu'un a dû l'enterrer*. C'était d'une telle banalité. Ce qu'elle avait voulu dire, c'était que son cousin Aniekwena l'avait certainement enterrée. Le message d'Aniekwena, envoyé par l'intermédiaire d'un soldat en permission, était bref : Abba était occupé, il y était revenu furtivement pour essayer d'évacuer quelques biens et il avait trouvée Mama morte de blessures par balle, près du mur de la concession. Il n'avait rien dit de plus, mais Olanna supposait qu'il avait creusé une tombe. Il ne pouvait pas l'avoir laissée par terre, à se décomposer.

Olanna ne se souvenait plus des heures passées à attendre le retour d'Odenigbo, mais elle se souvenait de la sensation d'être aveugle, d'avoir des fourreaux froids rabattus sur les yeux. Il lui était arrivé de temps à autre de s'inquiéter de la mort de Baby, de Kainene et d'Ugwu, de reconnaître vaguement les possibilités de chagrin à venir, mais elle n'avait jamais envisagé la mort d'Odenigbo. Jamais. Il était la constante de sa vie. Lorsqu'il rentra, bien après minuit, les chaussures couvertes de boue, elle sut qu'il ne serait plus le même. Il demanda un

verre d'eau à Ugwu et lui dit d'une voix calme : « Ils n'arrêtaient pas de me demander de faire demi-tour, alors j'ai garé la voiture, je l'ai cachée et je me suis mis à marcher. Pour finir, un officier biafraise armé son fusil et m'a dit qu'il tirerait et épargnerait cette peine aux vandales si je ne rebroussais pas chemin. »

Elle le serra contre elle et sanglota. Son soulagement était entaché d'affliction.

« Je vais bien, *nkem* », dit-il. Mais il cessa d'aller sensibiliser les populations en brousse, cessa d'en revenir avec une lueur dans le regard. À la place, il allait tous les jours au Tanzania Bar et rentrait avec un pli taciturne aux lèvres. Et lorsqu'il parlait, c'était pour évoquer ses travaux de recherches encore inédits qui étaient restés à Nsukka, dire qu'il y avait presque de quoi lui valoir sa titularisation, mais le ciel seul savait ce que les vandales en feraient. Elle voulait qu'il lui parle vraiment, qu'il l'aide à l'aider dans sa peine, mais chaque fois qu'elle le lui disait, il répondait : « C'est trop tard, *nkem*. » Elle ne savait pas très bien ce qu'il entendait par là. Elle percevait les différentes strates de sa peine – il ne saurait jamais comment Mama était morte et il se battrait toujours avec de vieilles rancunes – mais elle ne se sentait pas associée à son deuil. Parfois elle se demandait si l'échec ne venait pas d'elle, et non de lui, si elle ne manquait pas d'une certaine force, peut-être, qui le contraindrait à l'inclure dans sa douleur.

Okeoma vint présenter ses condoléances.

« J'ai appris ce qui s'était passé », dit-il quand Olanna lui ouvrit la porte. Elle l'embrassa et regarda la cicatrice irrégulière et boursouflée qui allait de son menton à son cou en songeant qu'elles se propageaient bien vite, les nouvelles de mort.

« Il ne me parle pas vraiment, dit-il. Ce qu'il me dit n'a aucun sens.

– Odenigbo n'a jamais su être faible. Sois patiente avec lui. » Okeoma lui parla presque dans un murmure, car Odenigbo était arrivé. Après les embrassades et les tapes dans le dos, Okeoma le regarda.

« *Ndo*, dit-il. Je suis désolé.

– Je crois qu'elle a dû être surprise quand ils lui ont tiré dessus. Mama n'avait jamais compris que nous étions vraiment en guerre et que sa vie était en danger. »

Olanna le fixa du regard.

« Ce qui est arrivé est arrivé, dit Okeoma. Tu dois être fort. »

Un silence boiteux s'installa.

« Julius a apporté du vin de palme frais, finit par dire Odenigbo. Tu sais, ils le coupent trop, de nos jours, mais celui-ci est bon.

– Je boirai ça plus tard. Où est ce whisky White Horse que tu gardes

pour les grandes occasions ?

– Il est presque fini.

– Alors je vais le finir », dit Okeoma.

Odenigbo alla chercher la bouteille et ils s'assirent au salon, la radio à mi-volume ; les effluves de la sauce d'Ugwu flottaient dans l'air.

« Mon commandant boit ça comme de l'eau, dit Okeoma, qui agita la bouteille pour voir combien il en restait.

– Et comment est-il, ton commandant, le mercenaire blanc ? » demanda Odenigbo.

Okeoma lança un rapide regard d'excuse à Olanna avant de dire :

« Il renverse les filles sur le dos, en plein air pour que les hommes puissent le voir, et il les baise sans lâcher une seule seconde le sac d'argent qu'il tient à la main. » Okeoma but à la bouteille et plissa un instant le visage. « Nous aurions facilement pu reprendre Enugu si cet homme écoutait, mais il croit connaître notre pays mieux que nous. Il réquisitionne les voitures de l'aide humanitaire, maintenant. La semaine dernière, il a menacé Son Excellence de partir s'il ne reçoit pas sa solde. »

Okeoma but une autre lampée à la bouteille.

« Il y a deux jours, je suis sorti en civil, et un ranger m'a arrêté sur la route et m'a accusé de désertier. Je l'ai averti de ne jamais me refaire ce coup ou je lui montrerais en quoi nous, les commandos, nous sommes différents des soldats ordinaires. En m'éloignant, je l'ai entendu rire dans mon dos. Vous vous rendez compte ! Avant, il n'aurait jamais osé se moquer d'un commando. Si nous ne nous réorganisons pas rapidement, nous allons perdre notre crédibilité.

– De toute façon, pourquoi faudrait-il payer des Blancs pour faire notre guerre ? » Odenigbo se renfonça dans son fauteuil. « Nous sommes nombreux à pouvoir nous battre avec ardeur parce que nous sommes prêts à nous donner pour le Biafra. »

Olanna se leva.

« À table, dit-elle. Je suis désolée, Okeoma, notre sauce n'a pas de viande.

– *Je suis désolée, notre sauce n'a pas de viande*, l'imita Okeoma. Est-ce que c'est marqué boucherie ici ? Je ne suis pas venu chercher de la viande. »

Ugwu disposa les assiettes de *garri* sur la table.

« S'il te plaît, Okeoma, enlève ta grenade pendant que nous mangeons », dit Olanna.

Il la retira de sa taille et la posa dans un coin. Ils mangèrent en silence pendant quelque temps, roulant des boulettes de *garri*, les trempant dans la sauce, les avalant.

« Qu'est-ce que c'est que cette cicatrice ? demanda Olanna.

– Oh, ce n'est rien, dit Okeoma, qui passa légèrement la main

dessus. Elle est moins grave qu'elle n'en a l'air.

– Tu devrais entrer dans la Ligue des Écrivains Biafraï, reprit-elle. Tu devrais faire partie de ceux qui vont parler de notre cause à l'étranger. »

Okeoma secouait déjà la tête avant qu'Olanna ait fini sa phrase.

« Je suis soldat, dit-il.

– Est-ce que tu écris toujours ? »

Il secoua de nouveau la tête.

« Mais tu as bien un poème pour nous, quand même ? De mémoire ? » dit-elle d'une voix qui sonna désespérée, même à ses propres oreilles.

Okeoma avala une boulette de *garri* et sa pomme d'Adam fit le yoyo dans sa gorge.

« Non », dit-il. Il se tourna vers Odenigbo. « Vous êtes au courant de ce que nos batteries côtières ont fait aux vandales dans le secteur d'Onitsha ? »

Après le déjeuner, Odenigbo alla dans la chambre. Okeoma finit le whisky puis but du vin de palme, verre sur verre, et s'endormit dans le fauteuil du salon. Il avait la respiration difficile ; il grommelait, et à deux reprises il agita les bras comme pour repousser des attaquants invisibles. Olanna lui tapota l'épaule pour le réveiller.

« *Kunie*. Viens t'allonger », dit-elle.

Il ouvrit des yeux rougis et un peu perdus.

« Non, non, je ne dors pas vraiment.

– Regarde-toi. Tu étais parti.

– Pas du tout. » Okeoma réprima un bâillement. « En fait, j'ai un poème dans la tête. »

Il se redressa dans son fauteuil, tendit le dos et se mit à réciter. Ce n'était plus comme avant. À Nsukka, il lisait sa poésie avec une grande charge dramatique, comme s'il était convaincu que son art importait plus que tout. À présent il avait un ton de badinage involontaire, mais de badinage quand même :

Brune

À l'éclat d'écailles d'une sirène,

Elle apparaît,

Portant l'aube argentée ;

Et le soleil l'escorte,

La sirène,

Qui ne sera jamais mienne.

« Odenigbo aurait dit : “La voix d'une génération !”, dit Olanna.

– Et toi, que dirais-tu ?

– La voix d'un homme. »

Okeoma sourit timidement, et elle se souvint qu'Odenigbo la

taquinait en disant qu'il était secrètement amoureux d'elle. Le poème était sur elle et il avait voulu qu'elle le sache. Ils restèrent assis en silence jusqu'à ce que ses yeux commencent à se fermer, et peu après ses ronflements prirent un rythme régulier. Elle le regarda en se demandant à quoi il rêvait. Il dormait toujours, bougonnant souvent et roulant la tête d'un côté à l'autre, lorsque le professeur Achara arriva, dans la soirée.

« Ah, votre ami le commando est là, dit-il. S'il vous plaît, appelez Odenigbo. Allons sur la terrasse. »

Ils s'assirent dehors, sur le banc. Le professeur Achara baissait sans cesse les yeux, ouvrait et refermait les mains.

« Je suis venu pour une affaire difficile », dit-il.

La peur serra la poitrine d'Olanna : il était arrivé quelque chose à Kainene et on avait chargé le professeur Achara de la prévenir. Elle eut envie que le professeur Achara s'en aille tout de suite sans rien lui dire, car ce qu'elle ignorerait ne lui ferait pas de mal.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Odenigbo avec brusquerie.

– J'ai essayé de faire changer d'avis à votre propriétaire. J'ai fait tout ce que j'ai pu. Mais il a refusé. Il veut que vous partiez dans deux semaines.

– Je ne suis pas sûr de comprendre », dit Odenigbo.

Mais Olanna était certaine qu'il comprenait. On leur demandait de quitter la maison parce que le propriétaire avait trouvé quelqu'un qui était prêt à payer deux ou même trois fois le loyer.

« Je suis désolé, Odenigbo. D'ordinaire c'est un homme des plus raisonnables, mais je crois que l'époque a eu raison de notre raison. »

Odenigbo soupira.

« Je vous aiderai à trouver un autre endroit », dit le professeur Achara.

*

Ils eurent de la chance de trouver une chambre, maintenant que les réfugiés avaient afflué à Umuahia. Le bâtiment tout en longueur comptait neuf chambres, côte à côte, qui donnaient toutes sur une terrasse étroite. La cuisine était à un bout et la salle de bains à l'autre, près d'un bosquet de bananiers. Leur chambre était du côté de la salle de bains et, le premier jour, Olanna regarda la pièce et fut incapable d'imaginer comment elle pourrait vivre là avec Odenigbo, Baby et Ugwu, manger, s'habiller et faire l'amour dans une seule pièce. Odenigbo entreprit de séparer leur coin sommeil avec un léger rideau ; ensuite, Olanna regarda la ficelle pendante qu'il avait attachée à des clous au mur, se souvint de la chambre d'oncle Mbaezi et de tantie Ifeka à Kano et se mit à pleurer.

« Nous allons bientôt trouver quelque chose de mieux », dit

Odenigbo, et elle hocha la tête sans lui dire qu'elle ne pleurait pas à cause de leur chambre.

Mama Oji habitait la pièce voisine. Elle avait le visage dur et cillait si rarement qu'Olanna fut déconcertée par son regard aux yeux grands ouverts la première fois qu'elles se parlèrent.

« Bonne arrivée, *nno*, dit-elle. Votre mari n'est pas là ?

– Il est au travail, dit Olanna.

– Je voulais le voir avant les autres ; c'est pour mes enfants.

– Vos enfants ?

– Le propriétaire l'a appelé docteur.

– Oh, non. Il a un doctorat. »

Mama Oji transperça Olanna du regard froid de ses yeux qui ne comprenaient pas.

« C'est un docteur de livres, dit Olanna. Pas un docteur pour les gens malades.

– Ah. » L'expression de mama Oji ne changea pas. « Mes enfants ont de l'asthme. Il y en a trois qui sont morts depuis le début de la guerre. Il en reste trois.

– Je suis désolée. *Ndo* », dit Olanna.

Mama Oji haussa les épaules et lui dit que tous les voisins étaient des voleurs patentés. Si elle laissait un bidon de kérosène à la cuisine, il serait vide quand elle reviendrait. Si elle laissait son savon à la salle de bains, il s'en irait tout seul. Si elle mettait ses vêtements à sécher sans les surveiller, ils s'envoleraient des cordes à linge.

« Faites très attention, dit-elle. Et fermez votre porte à clé même si vous allez juste faire pipi. »

Olanna la remercia et regretta, pour elle, qu'Odenigbo ne soit pas réellement docteur en médecine. Elle remercia les autres voisines qui vinrent à la porte pour dire bonjour et bavarder. Il y avait trop de monde dans la cour ; une famille de seize personnes habitait la chambre qui jouxtait celle de mama Oji. Le sol de la salle de bains était poisseux de trop de crasse dégagée par trop de corps, les toilettes imprégnées des effluves d'inconnus. Pendant les soirées humides où l'air moite retenait les odeurs, Olanna rêvait d'avoir un ventilateur, de l'électricité. Leur maison dans l'autre partie de la ville avait l'électricité jusqu'à 20 heures, mais ici, en brousse, il n'y en avait pas. Elle acheta des lampes à pétrole faites avec des boîtes de lait. Chaque fois qu'Ugwu les allumait, Baby poussait des cris perçants puis revenait à toutes jambes en voyant jaillir la flamme nue. Olanna la regardait, heureuse que Baby ne soit pas du tout troublée par un déménagement de plus, par un changement de vie de plus, mais qu'au contraire elle joue tous les jours avec sa nouvelle amie Adanna, qu'elle crie : « Tous aux abris ! » en riant et se cache dans les feuilles de bananier pour échapper à des avions imaginaires. Olanna craignait, cependant, que

Baby n'attrape l'accent de brousse d'Umuahia, une maladie au contact des furoncles, suppurants semblait-il, des bras d'Adanna, ou encore des puces de Bingo, le chien efflanqué d'Adanna.

Le premier jour où Olanna et Ugwu se servirent de la cuisine, la mère d'Adanna entra et tendit un bol émaillé en disant :

« S'il vous plaît, donnez-moi un p'tit peu sauce.

– Non, nous n'en avons pas assez », dit Olanna. Et puis elle pensa à l'unique robe d'Adanna, taillée dans un sac d'emballage de l'aide alimentaire, le FLOU de FLOUR plaqué dans son dos et le R avalé dans la couture, et elle versa un peu de sa sauce légère et sans viande dans le bol émaillé. Le lendemain, mama Adanna vint demander un peu de *garri* et Olanna lui en donna une demi-tasse. Le troisième jour, elle arriva à un moment où la cuisine était pleine d'autres femmes et demanda de nouveau de la sauce à Olanna.

« Arrêtez de lui donner votre nourriture ! hurla mama Oji. Elle fait ça avec tous les nouveaux locataires. Elle devrait aller cultiver le manioc et nourrir sa famille au lieu de déranger les gens ! Après tout, c'est une autochtone d'Umuahia ! Ce n'est pas une réfugiée comme nous ! Comment peut-elle mendier de la nourriture à une réfugiée ? »

Mama Oji souffla bruyamment entre ses dents puis se remit à piler des noix de palme dans son mortier. Olanna était fascinée par l'efficacité qu'exprimait son visage émacié. Elle n'avait jamais vu mama Oji sourire.

« Mais n'est-ce pas vous, les réfugiés, qui avez fini toute notre nourriture ? dit mama Adanna.

– Fermez votre bec puant ! » rétorqua mama Oji.

Et mama Adanna s'empessa d'obtempérer, comme si elle savait qu'elle ne pourrait jamais rivaliser avec mama Oji à la rapidité cinglante, qui n'était jamais à court de mots à dire, ni de vitesse pour les dire.

Le soir, quand mama Oji se disputait avec son mari, sa voix résonnait dans toute la cour. « Espèce de mouton castré ! Tu te prétends homme et pourtant tu as déserté ! Ose raconter encore une seule fois que tu as été blessé au combat ! Ouvre ton sale bec une seule fois encore et j'irai chercher les soldats et je leur montrerai où tu te caches ! »

Sa diatribe faisait partie de la vie de la cour. Tout comme les prières que le pasteur Ambrose déclamait à voix forte en faisant les cent pas. Ou le piano provenant de la chambre qui jouxtait la cuisine. Olanna en fut saisie la première fois qu'elle entendit les notes mélancoliques, une musique si pure et jouée avec tant d'assurance qu'elle saturait l'air et suspendait le balancement des bananiers.

« C'est Alice, dit mama Oji. Elle est venue à la chute d'Enugu. Avant, elle ne parlait à personne. Maintenant, au moins, elle répond quand

on lui dit bonjour. Elle vit seule dans cette chambre. Elle n'en sort jamais et ne cuisine jamais. Personne ne sait ce qu'elle mange. L'autre fois, quand on est allés ratisser, elle s'est jugée trop importante pour nous accompagner. Tous les gens de la concession sont sortis et sont allés battre les buissons pour débusquer les vandales qui s'y cachaient, mais elle n'est pas sortie. Il y a même des femmes qui ont dit qu'elles allaient la signaler à la milice. »

La musique se déversait toujours. Ça ressemblait à du Beethoven, mais Olanna n'en était pas certaine. Odenigbo aurait su. Les notes passèrent ensuite à quelque chose de plus rapide, empreint d'une urgence furieuse, qui grimpa de plus en plus haut puis s'arrêta. Alice sortit de sa chambre. Elle était frêle, menue, et Olanna se sentit encombrante et gauche rien qu'à la regarder ; son teint clair, presque transparent, et ses mains minuscules avaient quelque chose d'enfantin.

« Bonsoir, dit Olanna. Je m'appelle Olanna. Nous venons d'emménager dans cette pièce.

– Bonne arrivée. J'ai vu votre fille. »

La poignée de main d'Alice était molle, comme si elle se traitait elle-même avec beaucoup de précautions, et qu'il ne lui serait jamais venu à l'idée de se frictionner trop vigoureusement.

« Comme vous jouez bien, dit Olanna.

– Oh, non, je suis nulle. » Alice secoua la tête. « D'où venez-vous ?

– De l'université de Nsukka. Et vous ? »

Alice hésita.

« Je suis venue d'Enugu.

– Nous avons des amis là-bas. Connaissiez-vous des gens à l'École nigériane des Beaux-Arts ?

– Oh, la salle de bains est libre. »

Elle tourna le dos et s'éloigna rapidement. Sa précipitation étonna Olanna. Lorsqu'elle ressortit, elle hocha vaguement la tête en passant devant elle et alla dans sa chambre. Peu après, Olanna entendit le piano, un air lent qui s'étirait, et elle éprouva le désir d'aller ouvrir la porte d'Alice et de la regarder jouer.

Elle pensait souvent à Alice, à la délicatesse de sa petite taille et de sa peau claire, à l'incroyable force de son jeu au piano. Lorsqu'elle rassemblait Baby, Adanna et quelques autres enfants de la concession et leur faisait la lecture, elle espérait qu'Alice sortirait se joindre à eux. Elle se demandait si Alice aimait la high-life. Elle avait envie de parler musique, art et politique avec Alice. Mais Alice ne sortait de sa chambre que pour filer à la salle de bains, et elle ne répondait pas quand Olanna frappait à sa porte. « Je devais dormir », disait-elle ensuite, mais elle ne demandait pas à Olanna de repasser une autre fois.

Finalement, elles se revirent au marché. C'était juste après l'aurore,

l'air était chargé de rosée et Olanna déambulait dans la fraîcheur humide, sous les feuillages verts de la forêt, en évitant les épaisses racines. Elle marchanda calmement et fermement avec une colporteuse avant d'acheter des tubercules de manioc à la peau rose qu'elle avait crus vénéneux, à cause de leur rose si vif, jusqu'au jour où Mme Muokelu l'avait assurée du contraire. Un oiseau croassa dans un arbre. De temps à autre, une feuille tombait en voletant. Olanna se tenait devant une table chargée de morceaux de poulet grisâtres et s'imaginait les attrapant et filant avec à toute vitesse. Si elle achetait le poulet, elle ne pourrait rien acheter d'autre. Elle opta donc pour quatre escargots de taille moyenne. Les escargots plus petits, à la coquille en spirale, étaient moins chers et il y en avait des paniers pleins, mais elle était incapable d'en acheter, de les considérer comme de la nourriture : elle les avait toujours vus servir de jouets aux enfants des villages. Elle s'en allait quand elle aperçut Alice.

« Bonjour, Alice, dit-elle.

– Bonjour », dit Alice.

Olanna s'apprêtait à l'embrasser, à la serrer rapidement dans ses bras comme ça se faisait habituellement, mais Alice lui tendit cérémonieusement la main comme si elles n'étaient pas voisines.

« Je ne trouve de sel nulle part, pas de sel du tout, dit-elle. Et les gens qui nous ont fourrés là-dedans ont tout le sel qu'ils veulent. »

Olanna fut surprise ; bien sûr qu'elle ne trouverait pas de sel ici ; il n'y avait de sel pratiquement nulle part. Alice avait l'air menue et méticuleuse dans sa robe de lainage soigneusement ceinturée, qu'Olanna imaginait aisément dans une boutique de Londres. Pas du tout l'air d'une Biafraise dans un marché de forêt à l'aurore.

« Il paraît que les Nigériens n'arrêtent pas de bombarder Uli et qu'aucun avion d'aide humanitaire n'a pu se poser depuis une semaine, reprit Alice.

– Oui, j'ai entendu dire ça, dit Olanna. Vous rentrez à la maison ? »

Alice tourna la tête, portant le regard vers l'épaisse forêt.

« Pas tout de suite.

– Je vais vous attendre pour qu'on puisse faire le trajet ensemble.

– Non, ne vous embêtez pas, dit Alice. Au revoir. »

Alice repartit vers le petit groupe d'étals d'une démarche délicate et peu naturelle, comme si une personne mal avisée lui avait appris à « marcher comme une dame ». Olanna la suivit un petit moment des yeux en se demandant ce qu'il y avait sous la surface, puis elle prit le chemin du retour. Elle s'arrêta au centre d'aide alimentaire pour voir s'il y avait de la nourriture, si un avion était enfin parvenu à se poser. La concession était déserte et elle regarda quelques instants par le portail verrouillé. Une affiche à demi déchirée était clouée au mur. Quelqu'un avait barré au charbon de bois le WCC : WORLD COUNCIL OF

CHURCHES, Conseil mondial des Églises, et écrit : WCC : WAR CAN CONTINUE, la guerre peut continuer.

Elle approchait de la meunerie de maïs quand une femme sortit en trombe d'une maison du bord de la route, en criant, derrière deux soldats qui entraînaient un grand garçon. « Je vous ai dit de me prendre, moi ! hurla-t-elle. Prenez-moi à la place ! Est-ce que nous ne vous avons pas déjà sacrifié Abuchi ? » Les soldats l'ignorèrent et le garçon garda le dos droit, comme s'il ne se jugeait pas capable de se retourner pour regarder sa mère.

Olanna s'écarta à leur passage et, en arrivant à la maison, elle enragea de voir Ugwu à l'entrée de la cour, en train de discuter avec des voisins âgés. N'importe quel soldat en mission de conscription pouvait le voir.

« *Bia nwoke m*, il y a quelque chose qui ne va pas bien dans ta tête ? Je ne t'ai pas dit de ne pas te mettre dehors ? » lui demanda-t-elle entre les dents.

Ugwu lui prit le panier des mains et marmonna :

« Désolé, ma'ame.

– Où est Baby ?

– Dans la chambre d'Adanna.

– Donne-moi la clé.

– Master est à la maison, ma'ame. »

Olanna jeta un coup d'œil à sa montre même si elle n'en avait pas besoin. Il était trop tôt pour qu'Odenigbo soit déjà rentré. Il était assis sur leur lit, le dos voûté, ses épaules se soulevaient sans bruit.

« *O gini* ? Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle.

– Il ne s'est rien passé. »

Elle le rejoignit.

« *Ebezi na*, arrête de pleurer », murmura-t-elle, mais elle ne voulait pas qu'il arrête. Elle voulait qu'il pleure et pleure et pleure pour évacuer la douleur qui lui obstruait la gorge, pour vider dans les larmes son chagrin taciturne. Elle le berça, le serra dans ses bras et, lentement, il se laissa aller contre elle. Il passa les bras autour de sa taille. Ses sanglots devinrent audibles. À chaque inspiration, Olanna croyait entendre Baby ; Odenigbo pleurait comme sa fille.

« Je n'en ai pas fait assez pour mama, finit-il par dire.

– Ça va aller », murmura-t-elle. Elle aussi regrettait de ne pas avoir fait plus d'efforts envers sa belle-mère, avant d'opter pour une rancœur facile. Elle serait revenue sur tant de choses, si elle avait pu.

« On ne se souvient jamais *activement* de la mort, dit Odenigbo. La raison pour laquelle nous arrivons à vivre, c'est que nous ne nous souvenons pas que *nous mourrons tous*. Nous mourrons tous.

– Oui », dit Olanna ; il avait les épaules affaissées.

« Mais peut-être que c'est précisément ça, l'objet de la vie ? Que la

vie est un état de déni de la mort ? » demanda-t-il.

Olanna le serra plus fort contre elle.

« J'ai pensé à m'engager, *nkem*, dit-il. Peut-être que je devrais rentrer dans la nouvelle Brigade "S" de Son Excellence. »

Olanna resta un moment sans rien dire. Elle se sentait prise d'une forte envie de tirer sur sa nouvelle barbe, de lui arracher des poils et de le faire saigner.

« Autant te trouver un arbre solide et une bonne corde, Odenigbo, ce serait une façon plus simple de te suicider », dit-elle.

Il recula pour la regarder, mais elle détourna les yeux puis se leva, alluma la radio et monta le volume, laissant le son d'une chanson des Beatles envahir la pièce ; elle ne discuterait pas davantage de ce désir de s'enrôler.

« Nous devrions construire un bunker, dit-il, avant de se diriger vers la porte. Oui, c'est sûr qu'on a besoin d'un bunker ici. »

Ses yeux ternes et vitreux inquiétaient Olanna, tout comme ses épaules affaissées. Mais s'il fallait qu'il fasse quelque chose, autant qu'il construise un bunker plutôt que d'entrer dans l'armée.

Dehors, il discutait avec papa Oji et quelques-uns des hommes assemblés vers l'entrée de la concession.

« Vous ne voyez pas ces bananiers ? demanda papa Oji. Chaque fois que nous avons eu un raid aérien, nous sommes allés là-bas, et il ne nous est rien arrivé. Nous n'avons pas besoin de bunker. Les bananiers absorbent les balles et les bombes. »

Les yeux d'Odenigbo furent aussi froids que sa réponse :

« Qu'est-ce qu'un déserteur comprend aux bunkers ? »

Il quitta les hommes et, quelques instants plus tard, Ugwu et lui commencèrent à délimiter une zone derrière le bâtiment et à creuser. Bientôt, les jeunes gens se joignirent à leur travail puis, à la tombée du soleil, les hommes plus âgés s'y mirent aussi, papa Oji parmi eux. Olanna les regarda travailler et se demanda ce qu'ils pensaient d'Odenigbo. Quand les autres plaisantaient et riaient, lui s'abstenait. Il ne parlait que du travail en cours. Non, *mba*, descendez-le davantage. Oui, laissons celui-là là. Non, déplacez-le un peu. Son maillot de corps trempé de sueur collait à son corps et elle remarqua, pour la première fois, combien il avait maigri, et comme sa poitrine avait l'air rabougrie.

Cette nuit-là, elle s'allongea en pressant la joue contre la sienne. Il ne lui avait pas dit ce qui l'avait poussé à rester à la maison pleurer sur sa mère. Elle espérait néanmoins, quoi que ce pût être, que cela détendrait certains des nœuds qui s'étaient resserrés à l'intérieur de lui. Elle lui embrassa le cou et l'oreille, de cette façon qui l'amenait toujours à l'attirer contre lui, les nuits où Ugwu dormait sur la terrasse. Mais il repoussa sa main d'un haussement d'épaules et lui

dit : « Je suis fatigué, *nkem*. » Elle ne l'avait jamais entendu dire ça. Il sentait la sueur rance, et elle fut prise d'une nostalgie violente et soudaine pour cet Old Spice qui était resté à Nsukka.

Même le miracle d'Abagana ne desserra pas les nœuds. Avant, ils l'auraient fêté comme s'il s'agissait d'un triomphe personnel. Ils se seraient enlacés et embrassés et elle se serait chatouillé la joue contre sa nouvelle barbe. Mais lorsqu'ils entendirent la première annonce à la radio, il se contenta de dire : « Excellent, excellent » et, plus tard, il regarda les voisins danser avec un visage dénué d'expression.

Mama Oji attaqua la chanson « *Onye ga-enwe mmeri ?* », les autres femmes répliquèrent « *Biafra ga-enwe mmeri, igba !* », formèrent un cercle et se mirent à tanguer en mouvements gracieux, tapant du pied sur *igba*. Des tourbillons de poussière se soulevaient. Olanna les rejoignit, remontée par les paroles – *Qui va gagner ? Le Biafra va gagner, igba !* – en regrettant qu'Odenigbo reste assis comme ça, le regard vide.

« Olanna danse comme les Blancs ! s'écria mama Oji en riant. Ses fesses ne bougent pas du tout ! »

C'était la première fois qu'Olanna voyait mama Oji rire. Les hommes répétaient l'histoire sans se lasser – certains disaient que les forces biafraises avaient pris en embuscade et brûlé une colonne de cent véhicules, d'autres qu'il y avait eu en fait mille camions et blindés détruits – mais tous étaient d'accord sur le fait que, si le convoi avait atteint sa destination, ça aurait été la fin du Biafra. Les gens avaient sorti les radios sur la terrasse, devant les chambres, et monté le son. La nouvelle était rediffusée sans cesse et, chaque fois que le bulletin s'achevait, de nombreux voisins se joignaient à la voix qui entonnait : *Maintenir le Biafra dans le monde libre est une tâche qu'il faut accomplir !* Même Baby connaissait les paroles. Elle les répéta en caressant la tête de Bingo. Alice était la seule voisine à ne pas être sortie et Olanna se demanda ce qu'elle faisait.

« Alice pense qu'elle est trop bien pour nous autres, dit mama Oji. Regardez-vous. N'ont-ils pas dit que vous étiez la fille d'un Homme Important ? Mais vous traitez les gens comme des gens. Pour qui elle se prend ?

– Peut-être qu'elle dort.

– Qu'elle dort, ben voyons. Cette Alice est une traîtresse, ça se voit sur son visage. Elle travaille pour les vandales.

– Depuis quand les traîtres ont ça marqué sur le visage ? » demanda Olanna, amusée.

Mama Oji haussa les épaules, comme si elle n'allait pas se donner la peine de convaincre Olanna d'une chose dont elle était sûre.

Le chauffeur du professeur Ezeka arriva quelques heures plus tard,

quand la cour était plus vide et plus calme. Il tendit un petit mot à Olanna, ouvrit le coffre et en sortit deux caisses. Ugwu s'empessa de les rentrer.

« Merci, dit Olanna. Dis bonjour à ton maître.

– Oui, ma'ame. » Il resta planté là sans bouger.

« Y a-t-il autre chose ?

– S'il vous plaît, ma'ame, je dois attendre que vous ayez vérifié que tout est au complet.

– Oh. »

De son écriture en pattes de mouche, Ezeka avait fait la liste de tout ce qu'il envoyait sur le recto de la feuille. Au verso, il avait écrit *S'il vous plaît, vérifiez que le chauffeur n'ait touché à rien*. Olanna entra pour compter les boîtes de lait en poudre, de thé, de biscuits, d'Ovaltine, les paquets de sucre, les sacs de sel – et elle ne put retenir un Oh ! quand elle vit le papier hygiénique. Baby, au moins, n'aurait plus besoin de se servir de vieux journaux pendant un bout de temps. Elle écrivit un mot de remerciement rapide et chaleureux et le donna au chauffeur ; si Ezeka avait fait cela pour souligner sa supériorité, cela ne gâtait en rien son plaisir. Ugwu avait l'air encore plus content qu'elle.

« C'est comme à Nsukka, ma'ame ! dit-il. Regardez les sardines !

– S'il te plaît, mets un peu de sel dans un sac. Le quart de ce paquet.

– Ma'ame ? Pour qui ? » Ugwu prit l'air méfiant.

« Pour Alice. Et ne dis pas aux voisins ce que nous avons. S'ils demandent, dis-leur qu'un vieil ami a envoyé des livres à ton maître.

– Oui, ma'ame. »

Olanna sentit le regard désapprouvateur d'Ugwu la suivre quand elle emporta le sac à la chambre d'Alice. Elle frappa à la porte et n'eut pas de réponse. Elle avait déjà tourné les talons pour repartir quand Alice ouvrit la porte.

« Un ami nous a apporté quelques provisions, dit Olanna en lui tendant le sac de sel.

– Hei ! Je ne peux pas prendre tout ça, dit Alice, qui tendit la main et prit le sac. Merci. Merci beaucoup !

– Nous ne l'avions pas vu depuis un moment. Ça nous a fait une surprise.

– Et vous avez pensé à moi. Il ne fallait pas. » Alice serrait le sac de sel contre sa poitrine. Elle avait des cernes sombres sous les yeux, des traces de veines vertes juste sous sa peau pâle, et Olanna se demanda si elle n'était pas malade.

Mais le soir, Alice avait l'air différente et la peau plus fraîche, quand elle sortit et vint s'asseoir à côté d'Olanna, par terre sur la terrasse, en allongeant les jambes. Peut-être avait-elle mis un peu de poudre. Elle avait des pieds minuscules. Elle dégageait une odeur familière de lait pour le corps. Mama Adana passa et dit : « Eh ! Alice, on ne vous avait

encore jamais vue assise dehors ! », et les lèvres d'Alice esquissèrent un léger sourire. Le pasteur Ambrose priaît près des bananiers. Sa robe rouge à longues manches chatoyait au soleil déclinant. « Que le Saint Yahvé détruise les vandales avec le feu du Saint-Esprit ! Que le Saint Yahvé se batte pour nous ! »

« Dieu se bat pour le Nigeria, dit Alice. Dieu se bat toujours pour le camp qui a le plus d'armes.

– Dieu est de notre côté ! »

Olanna fut surprise par sa propre véhémence. Alice parut décontenancée et, quelque part derrière la maison, Bingo aboya.

« Je pense que Dieu se bat du côté qui est juste, c'est tout », ajouta doucement Olanna.

Alice chassa un moustique d'une tape.

« Ambrose fait semblant d'être pasteur pour échapper à l'armée.

– Oui, c'est vrai. » Olanna sourit. « Vous connaissez ce temple bizarre qui est à Ogui Road, à Enugu ? Il ressemble à un de ces pasteurs.

– Je ne suis pas vraiment d'Enugu. » Alice replia les genoux. « Je suis d'Asaba. J'en suis partie après avoir fait l'école normale et je suis allée à Lagos. Je travaillais à Lagos avant la guerre. J'ai rencontré un colonel et au bout de quelques mois il m'a demandé de l'épouser, mais il ne m'a pas dit qu'il était déjà marié et que sa femme était à l'étranger. Je suis tombée enceinte. Il n'arrêtait pas de remettre notre voyage à Asaba pour les cérémonies traditionnelles. Mais je le croyais quand il disait qu'il était occupé et qu'il était sous pression à cause de tout ce qui se passait dans le pays. Quand ils ont tué les officiers ibos, il s'est enfui et je suis allé à Enugu avec lui. J'ai eu mon bébé à Enugu. J'étais avec lui à Enugu quand sa femme est revenue, juste avant le début de la guerre, et il m'a quittée. Et puis mon bébé est mort. Et puis Enugu est tombé. Et me voici.

– Je suis vraiment désolée.

– Je suis une imbécile. C'est moi qui ai cru à tous ses mensonges.

– Ne dites pas ça.

– Vous avez de la chance. Vous avez votre mari et votre fille. Je ne sais pas comment vous faites, pour tout assurer, faire la classe aux enfants et tout ça. J'aimerais être comme vous. »

L'admiration d'Alice étonna Olanna et lui fit chaud au cœur.

« Je n'ai rien de spécial », dit-elle.

Le pasteur Ambrose se déchaînait : « Diable, je te flingue ! Satan, je te bombe ! »

« Comment vous vous en êtes sortis quand vous avez évacué Nsukka ? demanda Alice. Avez-vous perdu beaucoup de choses ?

– Tout. Nous sommes partis précipitamment.

– Pareil pour moi à Enugu. Je ne sais pas pourquoi ils ne veulent

jamais nous dire la vérité pour qu'on puisse se préparer. Les gens du ministère de l'Information ont envoyé leur camionnette à hautparleur dans toute la ville pour nous dire que tout allait bien, que c'étaient juste nos soldats qui s'entraînaient à bombarder. S'ils nous avaient dit la vérité, beaucoup d'entre nous auraient été mieux préparés et nous n'aurions pas perdu autant.

– Mais vous avez apporté votre piano. » Olanna n'aimait pas la façon dont Alice disait « ils », comme si elle n'était pas de leur côté.

« C'est la seule chose que j'aie prise d'Enugu. Il m'a envoyé de l'argent et une camionnette pour m'aider le jour même où Enugu est tombé. Sa mauvaise conscience faisait des heures supplémentaires. Le chauffeur m'a raconté plus tard que lui et sa femme avaient emporté leurs affaires à leur village natal des semaines plus tôt. Vous vous rendez compte !

– Savez-vous où il est maintenant ?

– Je ne veux pas le savoir. Si je revois cet homme, *ezi okwu m*, je le tuerai de mes propres mains. » Alice leva ses mains minuscules. Elle parlait ibo pour la première fois et, dans son dialecte d'Asaba, les f sonnaient comme des w. « Quand je pense à ce que j'ai subi pour cet homme. J'ai quitté mon travail à Lagos, je racontais tout le temps des mensonges à ma famille et j'ai rompu avec les amis qui me disaient qu'il n'était pas sérieux. » Elle se pencha pour ramasser quelque chose dans le sable. « Et il savait même pas y faire.

– Quoi ?

– Il sautait sur moi, gémissait comme une chèvre, *oh-oh-oh*, et voilà le travail. » Elle leva le doigt. « Avec un machin petit comme ça. Et après, il souriait d'un air heureux sans jamais se demander si je savais quand il avait commencé et quand il avait fini. Les hommes ! Ils sont désespérants !

– Non, pas tous. Mon mari sait y faire, et avec un machin comme ça. » Olanna leva un poing. Elles rirent et Olanna sentit, entre elles, un courant de complicité féminine vulgaire et délicieux.

Olanna attendait qu'Odenigbo rentre pour lui parler de sa nouvelle amitié avec Alice, de ce qu'elle avait dit à Alice. Elle voulait qu'il rentre à la maison et l'attire à lui avec force, comme il ne l'avait plus fait depuis longtemps. Mais lorsqu'il rentra du Tanzania Bar, ce fut avec un fusil. Le fusil à deux coups, long, noir et terne, était posé sur le lit.

« *Gini bu ife a* ? Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Olanna.

– Quelqu'un me l'a donné à la Direction générale. Il est assez vieux. Mais c'est bien d'en avoir un au cas où.

– Je ne veux pas de fusil ici.

– Nous sommes en guerre. Il y a des fusils partout. » Il retira son

pantalon et noua un lappa autour de sa taille avant d'enlever sa chemise.

« J'ai parlé à Alice aujourd'hui.

– Alice ?

– La voisine qui joue du piano.

– Ah, oui. » Il avait les yeux fixés sur le rideau de séparation.

« Tu as l'air fatigué », dit-elle. Ce qu'elle voulait dire, c'était : *Tu as l'air triste*. Si seulement il était mieux occupé, si seulement il avait quelque chose à faire où pourraient se noyer les moments de chagrin qui s'emparaient de lui sans crier gare.

« Ça va, dit-il.

– Je crois que tu devrais aller voir Ezekia. Demande-lui de t'aider à te faire muter. Même si ce n'est pas dans sa Direction, il doit avoir de l'influence auprès des autres directeurs. »

Odenigbo accrocha son pantalon à un clou au mur.

« Tu m'as entendue ? demanda Olanna.

– Je ne demanderai pas à Ezekia. »

Elle reconnut son expression : il était déçu. Elle avait oublié qu'ils avaient des idéaux élevés. Ils étaient des gens de principes ; ils ne demandaient pas de faveurs aux amis haut placés.

« Tu pourras mieux servir le Biafra si tu travailles à un poste où tu mets à profit ton cerveau et ton talent.

– Je sers le Biafra suffisamment bien à la Direction de la Main-d'œuvre. »

Olanna jeta un coup d'œil au fouillis qui constituait leur chambre et foyer : le lit, deux tubercules d'igname, le matelas appuyé contre le mur maculé de terre, les caisses et les sacs empilés dans un coin, le réchaud à kérosène qu'elle n'emportait à la cuisine qu'en cas de besoin – et elle fut prise de dégoût, d'une forte envie de courir, courir, courir très loin de tout ça.

Ils dormirent en se tournant le dos. Il était parti quand elle se réveilla. Elle toucha son côté du lit, y passa la main, savoura le reste de chaleur froissée qui s'attardait sur le drap. Elle irait voir Ezekia elle-même. Elle lui demanderait de faire quelque chose pour Odenigbo. Elle se dirigea vers la salle de bains, saluant au passage certains voisins d'un « Bonjour » ou « Vous êtes-vous bien levé ce matin ? ». Baby était avec les petits, regroupés près des bananiers, qui écoutaient papa Oji raconter la fois où il avait abattu un avion ennemi à Calabar avec son pistolet. Les enfants plus grands balayaient la cour en chantant.

*Biafra, kunie, buso Nigeria agha,
Anye emelie ndi awusa,
Ndi na-amaro chukwu,*

Lorsqu'ils cessèrent de chanter, les prières matinales du pasteur Ambrose résonnèrent encore plus fort.

« Que Dieu bénisse Son Excellence ! Que Dieu donne la force à la Tanzanie et au Gabon ! Que Dieu détruise le Nigeria, la Grande-Bretagne, l'Égypte, l'Algérie et la Russie ! Au nom de Jésus tout-puissant ! »

Certaines personnes crièrent *Amen !* depuis leurs chambres. Le pasteur Ambrose leva bien haut sa Bible, comme si quelque miracle en dur allait tomber dessus droit du ciel, et cria des mots dénués de sens : *She baba she baba she baba.*

« Arrêtez donc de radoter, pasteur Ambrose, et entrez dans l'armée ! En quoi ça aide notre cause, votre parler en langues ? » dit mama Oji. Elle était devant sa chambre avec son fils qui se penchait sur un bol fumant, la tête couverte d'un torchon. Lorsqu'il leva la tête pour respirer, Olanna jeta un coup d'œil au mélange d'urine, d'huiles, d'herbes et de Dieu sait quoi d'autre qui constituait d'après mama Oji le remède contre l'asthme.

« Il a passé une mauvaise nuit ? » demanda Olanna.

Mama Oji haussa les épaules.

« Mauvaise mais pas trop mauvaise. » Elle se tourna vers son fils. « Tu attends que je te gifle pour inhaler ? Pourquoi tu laisses le truc s'évaporer et se gâcher ? »

Il repencha la tête sur le bol.

« Que Yahvé détruise Gowon et Adekunle ! hurla pasteur Ambrose.

– Taisez-vous et partez à l'armée ! dit mama Oji.

– Mama Oji, cria quelqu'un d'une des chambres, laissez le pasteur tranquille ! Commencez par renvoyer votre mari à l'armée qu'il a fuie !

– Il y est allé, lui, au moins ! rétorqua mama Oji du tac au tac. Pas comme votre mari qui mène une vie de poltron tremblant dans la forêt d'Ohafia pour que les soldats ne le voient pas ! »

Baby arriva de derrière la maison ; le chien la suivait.

« Mummy Ola ! Bingo voit les esprits. Quand il aboie la nuit, ça veut dire qu'il voit des esprits.

– Les esprits ça n'existe pas, Baby, dit Olanna.

– Si, ça existe. »

Ça inquiétait Olanna, toutes ces choses que Baby apprenait ici.

« C'est Adanna qui t'a dit ça ?

– Non, c'est Chukwudi.

– Où est Adanna ?

– Elle dort. Elle est malade », dit Baby, qui se mit à chasser les mouches qui bourdonnaient autour de la tête de Bingo.

Mama Oji marmonna :

« Je n'arrête pas de dire à mama Adanna que la maladie de la petite, ce n'est pas le paludisme. Mais elle persiste à lui donner son médicament à base de neem qui ne lui fait aucun bien. Si personne d'autre ne veut le dire, moi je le dis : ce qu'elle a, Adanna, c'est le syndrome d'Harold Wilson, *ho-ha*.

– Le syndrome d'Harold Wilson ?

– Le kwashiorkor. La petite a le kwashiorkor. »

Olanna éclata de rire. Elle ne savait pas qu'on avait rebaptisé le kwashiorkor du nom du Premier ministre britannique, mais son amusement se dissipa quand elle alla dans la chambre d'Adanna. Adanna était allongée sur une natte, les yeux mi-clos. Olanna toucha son visage du dos de la main pour voir si elle avait de la fièvre, bien qu'elle sût qu'elle n'en avait pas. Elle aurait dû s'en rendre compte plus tôt ; le ventre d'Adanna était gonflé et sa peau avait pris une teinte malade, beaucoup plus claire qu'il y avait encore quelques semaines.

« Ce paludisme est très coriace, dit mama Adanna.

– Elle a le kwashiorkor, dit doucement Olanna.

– Le kwashiorkor, répéta mama Adanna, qui regarda Olanna avec des yeux effrayés.

– Il faut que vous trouviez des écrevisses ou du lait.

– Du lait, *kwa* ? D'où ça ? demanda mama Adanna. Mais nous avons des anti-kwash pas loin. Mama Okike m'en parlait l'autre jour. Je vais en chercher quelques-unes.

– Quoi ?

– Des feuilles anti-kwashiorkor », dit mama Adanna, qui s'en allait déjà.

Olanna fut surprise de la célérité avec laquelle elle remonta son lappa et entra dans la brousse de l'autre côté de la route. Elle revint quelques instants plus tard, un bouquet de fines feuilles vertes à la main.

« Je vais faire de la bouillie, maintenant, dit-elle.

– Adanna a besoin de lait, dit Olanna. Ce n'est pas ça qui va guérir le kwashiorkor.

– Laissez mama Adanna tranquille. Les feuilles anti-kwash marcheront, du moment qu'elle ne les fait pas bouillir trop longtemps, dit mama Oji. De toute façon, les centres d'aide n'ont rien. Et vous n'avez pas su que tous les enfants de Nnewi sont morts après avoir bu du lait de l'aide alimentaire ? Les vandales l'avaient empoisonné. »

Olanna appela Baby, la fit entrer et la déshabilla.

« Ugwu m'a déjà donné mon bain, dit Baby l'air intriguée.

– Oui, oui, mon bébé », répondit Olanna, qui l'examina soigneusement.

Sa peau avait toujours la couleur foncée de l'acajou, ses cheveux

étaient toujours noirs et, bien qu'elle ait maigri, son ventre n'était pas gonflé. Olanna aurait tant aimé que le centre d'aide alimentaire soit ouvert et qu'Okoromadu y soit toujours, mais il avait été muté à Orlu après que le Conseil mondial des Églises eut donné son travail à l'un des nombreux pasteurs privés de paroisse.

Mama Adanna préparait les feuilles à la cuisine. Olanna sortit une boîte de sardines et un peu de lait en poudre de la caisse d'Ezeka et les lui donna. « Ne dites à personne que je vous ai donné ça. Donnez-le à Adanna petit à petit. »

Mais elle dut en parler, car, plus tard dans la journée, quand Olanna partit pour le bureau du professeur Ezeka, mama Oji lui lança :

« Mon fils a de l'asthme et un peu de lait ne le tuerait pas ! »

Olanna l'ignore.

*

Elle gagna la route principale à pied et se plaça sous un arbre. Chaque fois qu'une voiture passait, elle la hélait. Un soldat en break rouillé s'arrêta. Ayant vu la lueur de concupiscence dans ses yeux avant de monter à côté de lui, elle exagéra son accent anglais, certaine qu'il ne comprenait pas tout ce qu'elle disait, parla de la cause sur tout le trajet et glissa que sa voiture et son chauffeur étaient chez le mécanicien. Il parla très peu avant de finir par la déposer devant l'immeuble de la Direction générale. Il ne savait pas qui elle était ni qui elle connaissait.

La secrétaire au visage d'aigle du professeur Ezeka regarda lentement Olanna, depuis sa perruque brossée avec soin jusqu'à ses chaussures, et dit :

« Il n'est pas là !

– Alors appelez-le tout de suite et dites-lui que j'attends. Je m'appelle Olanna Ozobia. »

La secrétaire parut surprise.

« Pardon ?

– Ai-je besoin de répéter ? demanda Olanna. Je suis sûre que prof voudra entendre cette histoire. Où puis-je m'asseoir pendant que vous l'appellez ? »

La secrétaire la fixa du regard et Olanna soutint son regard sans ciller. Alors elle désigna une chaise d'un geste silencieux et décrocha le téléphone. Une demi-heure plus tard, le chauffeur d'Ezeka arrivait pour la conduire à sa maison, nichée au bord d'un chemin de terre caché.

« Je pensais qu'un VIP comme toi habiterait la Zone Réservée au Gouvernement, prof, dit Olanna.

– Oh, sûrement pas. C'est une cible trop évidente pour les

bombardements. » Il n'avait pas changé. Ce fut avec le même ton de voix hautain et supérieur qu'il la fit entrer et lui demanda de l'attendre, le temps qu'il termine quelque chose dans son bureau.

Olanna avait peu vu Mme Ezeka à Nsukka ; elle était timide et à peine instruite, le genre de femme que son village lui avait trouvée, comme avait dit un jour Odenigbo. Olanna fit donc un effort pour cacher sa surprise quand Mme Ezeka entra dans le vaste salon et la serra dans ses bras, à deux reprises.

« Comme c'est agréable de voir de vieux amis ! Ces temps-ci notre vie mondaine est tellement officielle, une invitation à la résidence du gouverneur aujourd'hui, une autre demain. » Mme Ezeka portait un pendentif en or passé à une longue chaîne autour de son cou. « Pamela ! Viens dire bonjour à tantie ! »

La petite fille qui arriva avec une poupée dans les bras était plus grande que Baby, huit ans peut-être. Elle avait le visage joufflu de sa mère et les rubans de satin rose de ses cheveux dansaient sur sa tête.

« Bonjour », dit-elle. Elle déshabillait sa poupée, s'efforçant d'arracher la jupe du corps en plastique.

« Comment vas-tu ? demanda Olanna.

– Bien, merci. »

Olanna s'enfonça dans un luxueux canapé rouge. Une maison de poupée, avec de ravissantes et minuscules assiettes et tasses de poupée, était disposée sur la table centrale.

« Qu'aimeriez-vous boire ? demanda Mme Ezeka avec entrain. Je me souviens qu'Odenigbo adorait son petit cognac. Nous avons un assez bon cognac. »

Olanna regarda Mme Ezeka. Elle ne pouvait décemment pas se souvenir de ce que buvait Odenigbo, puisqu'elle n'avait jamais accompagné son mari à leurs soirées.

« J'aimerais un peu d'eau fraîche, s'il vous plaît, dit Olanna.

– Juste de l'eau fraîche ? demanda Mme Ezeka. De toute façon, nous pourrions prendre autre chose après le déjeuner. Domestique ! »

Le domestique surgit aussitôt, comme s'il attendait derrière la porte.

« Apporte de l'eau fraîche et du Coca », dit Mme Ezeka.

Pamela se mit à pleurnicher, tirant toujours sur les vêtements de la poupée.

« Viens, viens, je vais te le faire », dit Mme Ezeka. Elle se tourna vers Olanna. « Elle ne tient plus en place, maintenant. Vous comprenez, nous aurions dû partir à l'étranger la semaine dernière. Les deux aînées sont parties. Ça fait une éternité que Son Excellence nous a donné l'autorisation. Nous étions censés partir à bord d'un avion d'aide alimentaire, mais pas un seul ne s'est posé. Il paraît qu'il y avait trop de bombardiers nigériens. Vous vous rendez compte ? Hier nous avons attendu à Uli, à l'intérieur de ce bâtiment inachevé qu'ils

appellent un terminal, pendant plus de deux heures, et aucun avion ne s'est posé. Mais avec un peu de chance nous partirons dimanche. Nous prendrons l'avion pour le Gabon et de là nous partirons pour l'Angleterre – avec nos passeports nigériens, bien sûr ! Les Anglais ont refusé de reconnaître le Biafra ! » Son rire emplît Olanna d'une amertume aussi acérée, aussi douloureuse, que la pointe d'une épingle neuve.

Le domestique apporta l'eau sur un plateau d'argent.

« Tu es sûr que cette eau est froide comme il faut ? demanda Mme Ezeka. Était-elle dans le nouveau frigo ou dans l'ancien ?

– Le nouveau, ma'ame, comme vous m'avez dit.

– Aimeriez-vous un morceau de gâteau, Olanna ? demanda Mme Ezeka après le départ du domestique. Nous l'avons fait aujourd'hui.

– Non merci. »

Le professeur Ezeka entra, quelques dossiers à la main.

« C'est tout ce que tu bois ? De l'eau ?

– Ta maison est surréaliste, dit Olanna.

– Quel vocabulaire, *surréaliste*, dit le professeur Ezeka.

– Odenigbo est très malheureux à sa Direction générale. Peux-tu faire quelque chose pour qu'il soit transféré ailleurs ? » Les mots sortaient lentement de la bouche d'Olanna et elle se rendit compte qu'il lui était extrêmement pénible de demander, qu'il lui tardait d'en avoir fini et de quitter cette maison avec sa moquette rouge, ses canapés assortis, son poste de télévision et les effluves sucrés du parfum de Mme Ezeka.

« Tout est vraiment serré, en ce moment, vraiment très serré, dit le professeur Ezeka. Les demandes affluent de partout. » Il s'assit, posa les dossiers sur ses genoux et croisa les jambes. « Mais je vais voir ce que je peux faire.

– Merci, dit Olanna. Et encore merci pour les provisions.

– Prenez un peu de gâteau, dit Mme Ezeka.

– Non, je ne veux pas de gâteau.

– Après le déjeuner, peut-être. »

Olanna se leva.

« Je ne peux pas rester pour le déjeuner, dit-elle. Il faut que j'y aille. Je fais classe à des enfants dans la cour. Je leur ai dit de venir d'ici une heure.

– Oh, comme c'est charmant, dit Mme Ezeka en l'accompagnant à la porte. Si seulement nous ne partions pas si prochainement à l'étranger, nous aurions fait quelque chose ensemble, aussi, pour l'effort de guerre. »

Olanna força ses lèvres à dessiner un sourire.

« Le chauffeur te reconduira, dit le professeur Ezeka.

– Merci », dit Olanna.

Avant qu'elle monte dans la voiture, Mme Ezeka lui demanda de venir voir le nouveau bunker que son mari avait fait construire ; il était en béton, bien costaud.

« Vous vous rendez compte à quoi ces vandales nous ont réduits. Pamela et moi, nous dormons là quelquefois quand ils nous bombardent, dit Mme Ezeka. Mais nous survivrons.

– Oui », dit Olanna, qui contemplait le sol lisse et les deux lits, une véritable chambre souterraine meublée.

Lorsqu'elle arriva dans la cour, Baby pleurait. Son nez coulait.

« Ils ont mangé Bingo, dit Baby.

– Quoi ?

– La maman d'Adanna a mangé Bingo.

– Ugwu, qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda Olanna en prenant Baby dans ses bras.

Ugwu haussa les épaules.

« C'est ce que disent les gens dans la cour. Mama Adanna a emmené le chien il y a un moment, et elle ne répond pas quand on lui demande où il est. Et elle vient de préparer sa sauce avec de la viande. »

Olanna fit taire Baby, lui essuya les yeux et le nez, et pensa quelques instants au chien à la tête couverte d'ulcères.

Kainene vint au milieu d'une après-midi très chaude. Olanna était à la cuisine et faisait tremper du manioc séché quand mama Oji cria :

« Il y a une femme en voiture qui vous demande ! »

Olanna sortit en courant et pila net en voyant sa sœur debout près des bananiers. Elle était élégante dans sa robe marron clair qui lui arrivait aux genoux.

« Kainene ! »

Olanna tendit légèrement les bras, avec hésitation, et Kainene s'avança : elles s'embrassèrent rapidement, leurs corps se touchant à peine avant que Kainene recule.

« Je suis allée à votre ancienne maison et quelqu'un m'a dit de venir ici.

– Notre proprio nous a mis dehors, nous n'étions pas des clients intéressants. »

Olanna rit de sa piètre plaisanterie, mais pas Kainene. Kainene regardait la chambre. Olanna aurait tant aimé que Kainene vienne quand ils étaient encore dans une maison, elle aurait aimé ne pas se sentir aussi douloureusement gênée.

« Entre, assieds-toi. »

Olanna tira le banc de la terrasse dans la chambre et Kainene y jeta un coup d'œil méfiant avant de s'asseoir et de poser les mains sur son sac en cuir, qui était de la même couleur de terre que sa perruque coiffée. Olanna remonta le rideau de séparation, s'assit sur le lit et

passa la main sur son lappa. Elles ne se regardaient pas. Le silence était lourd de choses non dites.

« Alors, quelles sont tes nouvelles ? » finit par demander Olanna.

– Les choses se sont passées normalement jusqu'à la chute de Port Harcourt. J'étais fournisseur de l'armée et j'avais un permis pour importer de la morue salée. Je suis à Orlu maintenant. Je suis responsable d'un camp de réfugiés.

– Ah.

– Est-ce que tu insinues par ton silence que j'ai profité de la guerre ? Il fallait bien que quelqu'un importe la morue salée, tu sais. » Kainene leva les sourcils ; elle les avait dessinés au crayon, en arcs fins et souples. « Beaucoup de fournisseurs se faisaient payer et ne livraient pas. Moi je livrais, au moins.

– Non, non, ce n'est pas du tout ce que je pensais.

– Si. »

Olanna détourna les yeux. Trop de choses se bouscullaient dans sa tête.

« J'étais tellement inquiète quand Port Harcourt est tombé. J'ai envoyé des messages.

– J'ai reçu la lettre que tu as envoyée à Madu. » Kainene remit en place les lanières de son sac à main. « Tu disais que tu enseignais. Tu le fais toujours ? Ton noble effort de guerre ?

– L'école est devenue un camp de réfugiés. Quelquefois, je fais classe aux enfants dans la cour.

– Et comment va le mari révolutionnaire ?

– Il est toujours à la Direction générale de la Main-d'œuvre.

– Tu n'as pas de photo de mariage.

– Il y a eu un raid aérien pendant notre réception. Le photographe a jeté son appareil par terre. »

Kainene hocha la tête, comme s'il n'était pas nécessaire d'éprouver de la compassion à cette nouvelle. Elle ouvrit son sac.

« Je suis venue te donner ça. Maman l'a envoyée par l'intermédiaire d'un journaliste britannique. »

Olanna garda l'enveloppe à la main, hésitant à l'ouvrir devant Kainene.

« J'ai aussi apporté deux robes pour Baby, reprit Kainene, en montrant d'un geste le sac qu'elle avait posé par terre. Une femme qui revenait de Sao Tomé avait quelques bons vêtements pour enfants à vendre.

« Tu as acheté des vêtements pour Baby ?

– Quel choc, hein. Et il serait temps de commencer à appeler cette fille Chiamaka. Cette histoire de Baby, c'est assommant. »

Olanna rit.

Dire que sa sœur était assise en face d'elle, que sa sœur était venue

la voir, que sa sœur avait acheté des vêtements pour son enfant.

« Tu veux de l'eau ? C'est tout ce que nous avons.

– Non, ça va. » Kainene se leva et marcha jusqu'au mur, contre lequel était rangé le matelas, puis revint s'asseoir. « Tu ne connaissais pas mon domestique, Ikejide, hein ?

– Ce n'est pas celui que Maxwell avait amené de son village natal ?

– Si. » Kainene se leva de nouveau. « Il s'est fait tuer à Port Harcourt. On nous bombardait et un éclat d'obus lui a tranché la tête, l'a complètement décapité, et son corps a continué de courir. Son corps a continué de courir et il n'avait plus de tête.

– Oh, mon Dieu.

– Je l'ai vu. »

Olanna se leva, s'assit à côté de Kainene sur le banc et passa le bras autour de ses épaules. Kainene sentait comme à la maison. Elles restèrent sans rien dire pendant de longues minutes.

« J'ai pensé à changer ton argent pour toi, dit Kainene. Mais tu peux le faire à la banque et le déposer ensuite sur ton compte, non ?

– Tu n'as pas vu les cratères de bombes qui entourent la banque ? Mon argent reste sous mon lit.

– Fais attention que les cafards ne te le piquent pas. Ils ont la vie plus difficile, en ce moment. » Kainene s'appuya contre Olanna et puis, comme si elle se rappelait soudain quelque chose, elle se leva et lissa sa robe ; Olanna éprouva la lente tristesse qu'on ressent quand quelqu'un qui est encore là vous manque déjà.

« Mon Dieu. Je ne savais pas qu'il s'était passé autant de temps, dit Kainene.

– Tu reviendras ? »

Il y eut un silence, puis Kainene dit :

« Je passe l'essentiel de la journée au camp de réfugiés. Tu peux peut-être venir le voir. »

Elle chercha un bout de papier dans son sac et y écrivit l'itinéraire pour sa maison.

« Oui, je viendrai. Je viendrai mercredi prochain.

– Tu viendras en voiture ?

– Non. À cause des soldats. Et nous n'avons jamais beaucoup d'essence.

– Dis bonjour au révolutionnaire de ma part. »

Kainene monta en voiture et démarra.

« Tu as changé ta plaque d'immatriculation, dit Olanna en regardant le VIG qui précédait les chiffres.

– J'ai payé un supplément pour imprimer mon patriotisme sur ma voiture. Vigilance ! » Kainene leva les sourcils et la main avant de démarrer. Olanna regarda la Peugeot 404 disparaître au bout de la rue et resta là un moment, avec la sensation d'avoir avalé un éclat de

lumière étincelant.

Le mercredi, Olanna arriva de bonne heure. Harrison ouvrit la porte et la dévisagea, tellement surpris qu'il en oublia sa révérence habituelle.

« Madame, bonjour ! Ça fait longtemps !

– Comment allez-vous, Harrison ?

– Bien, madame », dit-il, et il s'inclina enfin.

Olanna s'assit sur l'un des deux canapés du salon lumineux et dépouillé, aux fenêtres grandes ouvertes. Une radio était allumée, fort, quelque part dans la maison, et lorsqu'elle entendit des bruits de pas, Olanna força sa bouche à se détendre, ne sachant pas ce qu'elle dirait à Richard. Mais c'était Kainene, habillée d'une robe noire chiffonnée, sa perruque à la main.

« *Ejima m* », dit-elle en embrassant sa sœur. Elles se serrèrent fort, appuyant leurs corps avec chaleur l'une contre l'autre. « J'espérais que tu viendrais assez tôt pour qu'on puisse passer ensemble au centre de recherches avant d'aller au camp de réfugiés. Veux-tu un peu de riz ? Je ne m'étais pas rendu compte que ça faisait si longtemps que je n'avais pas mangé de riz, jusqu'à ce que les gens de l'aide alimentaire m'en donnent un sac la semaine dernière.

– Non, pas maintenant. » Olanna voulait tenir sa sœur dans ses bras beaucoup plus longtemps, pour sentir cette odeur familière de comme à la maison.

« J'écoutais la radio nigériane. Lagos dit que des soldats chinois se battent pour nous et Kaduna dit que toutes les femmes ibos méritent de se faire violer, dit Kainene. Leur imagination m'impressionne.

– Je ne les écoute jamais.

– Oh, j'écoute plus Lagos et Kaduna que Radio Biafra. Il faut rester proche de son ennemi. »

Harrison entra et s'inclina.

« Madame ? J'apporte boissons ?

– À l'entendre, on croirait que nous avons une cave somptueuse dans cette maison à moitié construite au milieu de nulle part, bougonna Kainene en coiffant sa perruque avec ses doigts.

– Madame ?

– Non, Harrison, n'apporte pas de boissons. Nous partons. N'oublie pas, déjeuner pour deux.

– Oui, madame. »

Olanna se demanda où était Richard.

« Harrison est le paysan le plus prétentieux que j'aie jamais vu, dit Kainene en démarrant la voiture. Je sais que tu n'aimes pas le mot *paysan*.

– Non.

- Mais c'est ce qu'il est, tu sais.
- Nous sommes tous des paysans.
- Vraiment ? C'est le genre de trucs que dirait Richard. »

La gorge d'Olanna se dessécha instantanément. Kainene lui lança un coup d'œil.

« Richard est parti très tôt ce matin. Il va au Gabon visiter le centre contre le kwashiorkor la semaine prochaine et il dit qu'il a besoin de s'occuper des préparatifs. Mais je crois que s'il est parti aussi tôt, c'est parce que ça l'embarrassait de te voir.

- Ah. » Olanna pinça les lèvres.

Kainene conduisait avec une assurance insouciante, contournant les nids-de-poule de la chaussée, longeant des palmiers déplumés, dépassant un soldat maigre qui tirait une chèvre encore plus maigre.

« Est-ce qu'il t'arrive de rêver de cette tête d'enfant dans laalebasse ? » demanda-t-elle.

Olanna regarda par la fenêtre et se souvint des lignes obliques qui s'entrecroisaient sur laalebasse, du vide blanc des yeux de l'enfant.

- « Je ne me souviens pas de mes rêves, dit-elle.

– Grand-papa disait, en parlant des difficultés qu'il avait connues, « Ça ne m'a pas tué, ça m'a rendu avisé ». *O gburo m egbu, o mee ka m malu ife.*

- Je m'en souviens.

– Il y a certaines choses qui sont tellement impardonnables qu'elles rendent d'autres choses facilement pardonnables », dit Kainene.

Il y eut un silence. À l'intérieur d'Olanna, quelque chose qui s'était calcifié rejaillit à la vie.

- « Tu comprends ce que je veux dire ? demanda Kainene.

- Oui. »

Arrivées au centre de recherche, Kainene se gara sous un arbre et Olanna attendit dans la voiture. Elle revint précipitamment quelques instants plus tard.

- « L'homme que je veux voir n'est pas là », dit-elle avant de démarrer.

Olanna ne dit rien d'autre sur le trajet du camp de réfugiés. Ce dernier était une école primaire avant la guerre. Les bâtiments avaient l'air décati, l'ancienne peinture blanche s'était presque entièrement écaillée. Certains réfugiés qui étaient dehors s'arrêtèrent pour regarder Olanna et dire *nno* à Kainene. Un jeune prêtre mince en soutane décolorée s'approcha de la voiture.

- « Père Marcel, ma sœur jumelle Olanna », dit Kainene.

Le prêtre parut surpris.

« Bonne arrivée, dit-il, avant d'ajouter, assez inutilement : Vous n'êtes pas des vraies jumelles. »

Ils se placèrent sous un flamboyant le temps qu'il dise à Kainene que le sac d'écrevisses avait été livré, que la Croix-Rouge avait bel et bien

suspendu les vols humanitaires, qu'Inatimi était passé avec un autre membre de l'Organisation Biafraise des Combattants de la Liberté et qu'il avait dit qu'il repasserait plus tard. Olanna observa Kainene pendant qu'elle parlait. Elle n'entendit pas grand-chose de ses paroles, parce qu'elle songeait que Kainene avait une assurance implacable.

« On va te faire visiter, dit Kainene à Olanna une fois père Marcel parti. Je commence toujours par le bunker. » Kainene lui montra le bunker, une fosse grossièrement creusée et recouverte de bûches, puis elle se dirigea vers le bâtiment qui se trouvait à l'autre bout de la concession. « Maintenant, le Point de Non-Retour. »

Olanna suivit. L'odeur la frappa de plein fouet à la première porte. Elle passa directement de son nez à son estomac, le lui souleva, retourna l'igname bouilli qu'elle avait mangé au petit déjeuner.

Kainene l'observait.

« Tu n'es pas obligée d'entrer.

– Je veux entrer », dit Olanna, parce qu'elle se sentait obligée.

Elle n'en avait pas envie. Elle ignorait quelle était cette odeur, mais elle s'amplifiait et Olanna croyait la voir, pareille à un nuage brun et fétide. Elle se sentit défaillir. Elles entrèrent dans la première salle de classe. Une douzaine de personnes étaient allongées sur des lits de bambou, des nattes, à même le sol. Aucune d'elles ne levait la main pour chasser les grosses mouches. Le seul mouvement que vit Olanna provenait d'un enfant assis près de la porte : il croisait et décroisait les bras. Ses os se dessinaient nettement et le drapé de ses bras était plat, d'un plat qui aurait été impossible s'il avait eu de la chair sous la peau. Kainene parcourut rapidement la pièce du regard puis se tourna vers la porte. Dehors, Olanna avala l'air à grands traits. Dans la deuxième salle de classe, elle eut l'impression que même l'air à l'intérieur de son corps se viciait et elle voulut serrer les narines pour empêcher l'air extérieur de se mélanger à l'air qu'elle avait en elle. Une mère était assise par terre avec deux enfants allongés à ses côtés. Olanna aurait été incapable de dire leur âge. Ils étaient nus ; les globes tendus qu'étaient leurs ventres n'auraient pas tenu dans une chemise, de toute façon. Leurs fesses et leurs poitrines tombaient en plis de peau chiffonnée. Sur leurs têtes, des touffes de cheveux roussâtres. Les yeux d'Olanna croisèrent le regard fixe de leur mère, et Olanna les détourna vivement. Elle chassa une mouche de son visage et songea que toutes ces mouches avaient l'air en pleine santé, vivantes, florissantes.

« Cette femme est morte, il faut la faire retirer, dit Kainene.

– Non ! » s'écria Olanna, parce que la femme au regard fixe ne pouvait pas être morte.

Mais Kainene parlait d'une autre femme qui était allongée par terre à plat ventre, un bébé maigre agrippé à son dos. Kainene s'approcha et décrocha le bébé. Elle sortit et cria : « Père ! Père ! Une personne à

enterrer », puis elle s'assit dehors sur les marches, le bébé dans les bras. Le bébé aurait dû pleurer. Kainene essayait de lui faire entrer dans la bouche un cachet mou, couleur de levure.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Olanna.

– Un cachet de protéines. Je t'en donnerai pour Chiamaka. Ils ont un goût abominable. J'ai enfin obtenu de la Croix-Rouge qu'ils m'en donnent la semaine dernière. Nous n'en avons pas assez, bien sûr, alors je les garde pour les enfants. Pour la plupart des gens qui sont ici, que je leur en donne ou non, ça ne ferait aucune différence. Mais pour ce bébé, peut-être que si. Peut-être.

– Ils sont combien à mourir par jour ? » demanda Olanna.

Kainene regarda le bébé.

« Sa mère venait d'un endroit qui est tombé très tôt. Ils avaient déjà fait cinq camps de réfugiés environ avant de venir ici.

– Ils sont combien à mourir par jour ? » demanda de nouveau Olanna.

Mais Kainene ne répondit pas. Le bébé finit par émettre un faible braillement et Kainene enfonça le cachet friable dans la petite bouche ouverte. Olanna regarda père Marcel et un autre homme sortir la femme de la salle de classe, la tenant par les chevilles et les poignets, et l'emporter vers l'arrière du bâtiment.

« Quelquefois je les déteste, dit Kainene.

– Les vandales.

– Non, eux. » Kainene montra du doigt la salle. « Je les déteste parce qu'ils meurent. »

Kainene ramena le bébé à l'intérieur et le donna à une autre femme, une parente de la morte dont le corps décharné tremblait ; parce qu'elle avait les yeux secs, Olanna mit un moment à comprendre qu'elle pleurait, pressant le bébé contre ses seins aplatis, arides.

Plus tard, quand elles se dirigèrent vers la voiture, Kainene glissa la main dans celle d'Olanna.

Ugwu savait que l'histoire de pasteur Ambrose était peu vraisemblable, que des gens d'une fondation étrangère aient dressé une table au bout de St John's Road et distribuent des œufs durs et des bouteilles d'eau réfrigérée à tous les passants. Il savait aussi qu'il ne devait pas sortir de la concession ; les avertissements d'Olanna résonnaient encore dans sa tête. Mais il s'ennuyait. Il faisait une chaleur moite et il détestait le goût de cendres de l'eau qu'ils stockaient dans une jarre d'argile derrière la maison. Il rêvait d'eau, de n'importe quoi, qui soit rafraîchi à l'électricité. Et l'histoire pouvait aussi être vraie ; tout était possible. Baby jouait avec Adanna et il pouvait prendre le raccourci et revenir sans même qu'elle remarque son absence.

Il débouchait tout juste du coin de l'église St John quand il aperçut, plus loin sur la route, un groupe d'hommes en file indienne, les mains sur la tête. Les deux soldats qui étaient avec eux étaient très grands et l'un d'eux braquait son fusil devant lui. Ugwu s'arrêta. Le soldat au fusil se mit à courir dans sa direction en criant. Le cœur d'Ugwu fit un bond dans sa poitrine ; il jeta un coup d'œil au buisson qui était au bord de la route, mais il était trop petit pour s'y cacher. Il regarda derrière lui la rue interminable et dégagée ; il n'y avait rien qui pût le protéger de la balle du soldat. Il fit demi-tour et entra en flèche dans la concession de l'église. Un prêtre âgé, vêtu de blanc, se tenait en haut des marches, près de l'entrée principale. Ugwu grimpa en courant, soulagé parce que le soldat n'entrerait pas dans l'église pour le prendre. Il tira sur la porte, mais elle était fermée à clé.

« *Biko*, mon père, laissez-moi entrer », dit-il.

Le prêtre secoua la tête.

« Ceux-là dehors, qui se font enrôler, ce sont aussi les enfants de Dieu.

– S'il vous plaît, s'il vous plaît. » Ugwu tira sur la porte de plus belle.

« Que les bénédictions de Dieu t'accompagnent, dit le prêtre.

– Ouvrez cette porte ! » cria Ugwu.

Le prêtre secoua la tête et recula.

Le soldat entra dans la concession de l'église.

« Arrête-toi ou je tire ! »

Ugwu le regarda, immobile, la tête vide.

« Tu sais comment on m'appelle ? cria le soldat. Kill And Go ! » Il

était trop grand pour le pantalon tout déchiré qui s'arrêtait bien au-dessus de ses bottes noires. Il cracha par terre et tira Ugwu par le bras. « Saleté de civil ! Suis-moi ! »

Ugwu le suivit en titubant. Derrière eux, le prêtre disait : « Dieu bénisse le Biafra. »

Ugwu ne regarda pas les visages des autres hommes quand il entra dans la queue et mit les mains sur la tête. Il rêvait ; il devait forcément rêver. Kill And Go cria après l'un des hommes, arma son fusil et tira un coup de feu en l'air. Quelques femmes s'étaient rassemblées un peu plus loin et l'une d'elles parlait au collègue de Kill and Go. Au début elle parlait bas, avec des accents suppliants, puis elle haussa la voix et se mit à gesticuler furieusement. « Vous ne voyez pas qu'il n'arrive pas à parler correctement ? Il est simple d'esprit ! Comment pourra-t-il tenir un fusil ? »

Kill And Go attacha les hommes deux par deux, les mains derrière le dos, en tendant la corde qui les reliait. L'homme à qui Ugwu était attaché tira d'un coup sec sur la corde pour voir si elle était solide et Ugwu faillit perdre l'équilibre.

« Ugwu ! »

La voix provenait du groupe de femmes. Il se retourna. Mme Muokelu le regardait avec des yeux abasourdis. Il lui adressa un hochement de tête qu'il espérait respectueux, car il ne pouvait pas prendre le risque de parler. Elle partit le long de la rue, moitié marchant, moitié courant, et il la regarda s'éloigner avec déception, sans guère savoir pourtant ce qu'il avait espéré la voir faire.

« Préparez-vous à bouger ! » cria Kill And Go.

Il leva les yeux, aperçut un garçon au bout de la rue et s'élança en courant après lui. Son collègue pointa son fusil sur la file :

« Si y en a un qui se sauve, je tire. » Kill And Go revint avec le garçon devant lui.

« La ferme ! dit-il en attachant les mains du garçon dans son dos. En marche tout le monde ! Notre camion est dans la rue d'à côté ! »

Ils venaient de se mettre en branle d'un pas gauche quand Ugwu aperçut Olanna. Elle se dépêchait, l'air paniqué, portant sa perruque qu'elle ne portait plus que rarement ces derniers temps et qu'elle avait dû mettre à la hâte, car elle était de travers. Elle fit signe à Kill And Go en souriant, et il cria : « Arrêtez ! » avant d'aller la rejoindre. Il tourna le dos aux hommes pour lui parler et, quelques instants plus tard, revint et trancha la corde qui liait les mains d'Ugwu.

« Il sert déjà notre nation. Nous ne nous intéressons qu'aux civils oisifs », lança-t-il à l'autre soldat, qui hocha la tête.

Le soulagement d'Ugwu lui donnait le tournis. Il se frotta les poignets. Olanna ne lui adressa pas un mot sur le trajet du retour et il ne perçut sa rage silencieuse qu'à travers la force avec laquelle elle

tourna la clé et ouvrit la porte.

« Je suis désolé, ma'ame, dit-il.

– Tu es tellement stupide que tu ne mérites pas la chance que tu as eue aujourd'hui, lui dit-elle. J'ai graissé la patte de ce soldat avec tout l'argent que j'avais. Maintenant c'est toi qui vas produire ce que je vais donner à manger à mon enfant, tu comprends ?

– Je suis désolé, ma'ame », répéta-t-il.

Elle lui parla peu durant les jours qui suivirent. Elle préparait elle-même la bouillie de Baby comme si elle ne lui faisait plus confiance. Pour toute réponse à ses bonjours, elle hochait froidement la tête. Et il se levait plus tôt pour aller chercher l'eau, il frottait plus fort le sol de la pièce, en attendant de reconquérir son amitié.

Finalement il la regagna grâce aux lézards grillés. Ça se passa le matin où Baby et elle se préparaient pour aller rendre visite à Kainene à Orlu. Une colporteuse entra dans la concession avec un plateau émaillé couvert de journaux ; elle tenait un lézard grillé au bout d'un bâton et psalmodiait : « *Mme mme suya ! Mme mme suya !* »

« J'en veux, mummy Ola, s'il te plaît », dit Baby.

Olanna l'ignora et continua de lui brosser les cheveux. Pasteur Ambrose était sorti de sa chambre et marchandait avec la vendeuse de lézards.

« J'en veux, mummy Ola, dit Baby.

– Ces choses-là ne sont pas bonnes pour toi », dit Olanna.

Le pasteur Ambrose retourna dans sa chambre avec un paquet enveloppé de journal.

« Pasteur en a acheté, dit Baby.

– Oui, mais pas nous. »

Baby se mit à pleurer. Exaspérée, Olanna tourna la tête et regarda Ugwu et, soudain, tout deux sourirent devant la situation : Baby pleurait pour avoir la permission de manger un lézard.

« Qu'est-ce qu'ils mangent, les lézards, Baby ? demanda Ugwu.

– Des fourmis, bafouilla Baby.

– Si tu en manges un, toutes les fourmis que le lézard a mangées vont se promener dans ton ventre et te piquer », dit Ugwu d'une voix calme.

Baby cligna des yeux. Elle le regarda un bon moment, comme si elle se demandait si elle devait le croire ou non, puis elle sécha ses larmes.

Le jour où Olanna et Baby partirent passer une semaine à Orlu chez Kainene, Master rentra du travail plus tôt que d'habitude et n'alla pas au Tanzania Bar ; Ugwu espéra que leur absence l'avait tiré du fossé où il avait plongé à la mort de sa mère. Il s'assit sur la terrasse avec la radio. Ugwu fut surpris de voir Alice s'arrêter en allant à la salle de bains. Il supposa que Master lui accorderait ses réponses distantes en

forme de oui et de non et qu'Alice s'en retournerait à son piano. Mais ils se mirent à parler à mi-voix, des paroles que pour la plupart Ugwu n'entendait pas ; de temps à autre lui parvenait un petit gloussement d'Alice. Le lendemain, elle était assise sur le banc à côté de Master. Et puis elle resta jusqu'à ce que toute la cour soit couchée. Et puis Ugwu arriva du jardin de derrière, quelques jours plus tard, et trouva la terrasse vide et la porte de la chambre solidement fermée. Son ventre se contracta ; le souvenir de l'époque d'Amala lui fit venir dans la gorge une boule difficile à avaler. Alice était différente. Il y avait chez elle une aura enfantine étudiée dont Ugwu se méfiait. Il voyait pourquoi elle n'aurait besoin des médicaments d'aucun *dibia* pour tenter Master ; elle le tenterait avec sa peau pâle et son air sans défense. Ugwu marcha jusqu'aux bananiers et revint, puis il alla à la porte et frappa fort. Il était décidé à les arrêter, à empêcher ça. Il entendit du bruit à l'intérieur. Il frappa de nouveau. Et de nouveau.

« Oui ? fit Master d'une voix étouffée.

– C'est moi, patron. Je veux demander si je peux prendre le réchaud à kérosène, patron. »

Après avoir pris le réchaud à kérosène, il prétendrait avoir oublié la tasse de *garri*, le dernier morceau d'igname, la louche. Il était prêt à feindre une attaque, une crise d'épilepsie, n'importe quoi qui empêcherait Master de continuer à faire ce qu'il faisait avec cette femme. Il s'écoula de longues minutes avant que Master vienne ouvrir. Il n'avait pas ses lunettes et ses yeux semblaient gonflés.

« Patron ? » demanda Ugwu, jetant un coup d'œil derrière lui. La pièce était vide. « Ça va, patron ?

– Bien sûr que non que ça ne va pas, espèce d'ignorant », répondit Master, fixant du regard une paire de claquettes par terre. Il avait l'air perdu dans ses pensées. Ugwu attendit. Master soupira. « Le professeur Ekwenugo était en route avec le Groupe Scientifique pour poser des mines terrestres quand ils sont passés sur des nids-de-poules et les mines ont explosé.

– Les mines ont explosé ?

– Ekwenugo a sauté. Il est mort. »

Le mot *sauté* vibra aux oreilles d'Ugwu.

Master s'écarta.

« Prends le réchaud, alors. »

Ugwu entra prendre le réchaud à kérosène dont il n'avait pas besoin et pensa au grand ongle effilé du professeur Ekwenugo. *Sauté*. Avec ses histoires de roquettes, de voitures blindées et de carburant fabriqué à partir de rien, le professeur Ekwenugo avait toujours été pour lui la preuve que le Biafra triompherait. Le corps déchiqueté du professeur Ekwenugo était-il carbonisé, comme des bouts de bois, ou pouvait-on reconnaître quelle partie était quoi ? Y avait-il de

nombreux fragments desséchés, comme lorsqu'on écrase une feuille brûlée par l'harmattan ? *Sauté.*

Master partit quelques instants plus tard pour le Tanzania Bar. Ugwu mit son bon pantalon et courut chez Eberechi. Cela semblait la chose naturelle à faire, la seule chose. Il refusa de penser à la contrariété d'Olanna si mama Oji lui disait qu'il était sorti, ou de se demander quelle serait la réaction d'Eberechi, si elle allait l'ignorer, lui faire bon accueil ou l'engueuler. Il avait besoin de la voir.

Elle était assise toute seule sur la terrasse, dans cette jupe serrée qui moulait ses fesses et dont il se souvenait bien, mais ses cheveux étaient différents, coupés courts et ronds, et non plus tressés avec du fil.

« Ugwu ! » s'écria-t-elle, surprise. Elle se leva.

« Tu t'es coupé les cheveux.

– Est-ce qu'il y a du fil quelque part, sans parler de l'argent pour l'acheter ?

– Ça te va bien », dit-il.

Elle haussa les épaules.

« J'aurais dû venir plus tôt », dit-il. Il n'aurait jamais dû cesser de lui parler à cause d'un officier qu'il ne connaissait pas. « Pardonne-moi. *Gbaghalu.* »

Ils se regardèrent et elle tendit la main et pinça la peau de son cou. Il écarta sa main d'une tape taquine, puis la garda dans la sienne. Il ne la lâcha pas lorsqu'ils s'assirent ensemble sur les marches et qu'elle lui raconta que la famille qui avait loué l'ancienne maison de Master était horrible, que les garçons de la rue se cachaient dans le plafond quand les soldats de la conscription venaient, que le dernier raid aérien avait fait un trou dans leur mur par lequel les rats entraient.

Finalement, Ugwu lui dit que le professeur Ekwenugo était mort.

« Tu te souviens que je t'avais parlé de lui ? Le type du Groupe Scientifique, celui qui faisait des choses formidables, dit-il.

– Je me souviens, dit-elle. Celui qui avait un ongle long.

– Il l'avait coupé », dit Ugwu, qui se mit à pleurer. Ses larmes étaient rares et le piquaient. Elle posa la main sur son épaule et il resta parfaitement immobile pour ne pas faire bouger sa main, pour qu'elle reste où elle était. Il y avait quelque chose de nouveau en elle, ou peut-être était-ce lui qui percevait les choses d'une façon nouvelle. Il croyait à présent que certaines choses étaient précieuses.

« Tu dis qu'il avait coupé son ongle long ? demanda-t-elle.

– Il l'avait coupé. » Soudain, c'était une bonne chose qu'il l'ait coupé ; Ugwu ne supportait pas la pensée que cet ongle aurait pu sauter.

« Il faut que j'y aille, dit-il. Avant que mon maître rentre à la maison.

– Je viendrai te voir demain, dit-elle. Je connais un raccourci pour aller chez toi. »

Master n'était pas rentré quand Ugwu arriva. Mama Oji hurlait : « Honte à toi ! Honte à toi ! » à son mari, pasteur Ambrose priait pour que Dieu sème la dynamite de l'Esprit-Saint sur la Grande-Bretagne et un enfant pleurait. Lentement, l'un après l'autre, les bruits se turent. La nuit tomba. Les lampes à pétrole s'éteignirent. Ugwu, assis devant la chambre, attendait ; enfin, Master arriva en arborant un petit sourire, les yeux rouge vif.

« Mon ami, dit-il.

– Bonne arrivée, patron. *Nno.* » Ugwu se leva. Master chancelait, il penchait très légèrement vers la gauche. Ugwu se précipita et l'entoura d'un bras pour le soutenir. Ils étaient à peine entrés dans la chambre que Master se plia en deux sous une violente secousse et vomit. Le vomi gicla sur le sol en moussant. Des odeurs âcres emplirent la pièce. Master s'assit sur le lit. Ugwu alla chercher une serpillière et de l'eau et, tout en nettoyant, il écouta la respiration hachée de Master.

« Ne raconte rien de ça à ta madame, dit Master.

– Non, patron. »

Eberechi venait souvent le voir, et son sourire, sa main qui l'effleurait ou qui lui pinçait le cou devinrent des joies délicieuses. L'après-midi où il l'embrassa pour la première fois, Baby dormait. Ils étaient à l'intérieur, jouaient au *whot* biafrais et elle venait de dire « Gagné ! » en abattant sa dernière carte quand il se pencha et goûta la saleté acidulée derrière son oreille. Puis il embrassa son cou, sa mâchoire, ses lèvres ; sous la pression de sa langue, elle ouvrit la bouche et il fut renversé par ce bouillonnement de chaleur. Il porta la main à sa poitrine et la referma sur son petit sein. Elle la repoussa. Il la descendit à son ventre et embrassa de nouveau sa bouche avant de vite glisser sa main sous sa jupe.

« Laisse-moi juste voir, dit-il sans lui laisser le temps de l'arrêter. Juste voir. »

Elle se leva. Elle ne le retint pas quand il souleva sa jupe et baissa la culotte de coton avec sa petite déchirure à la taille et regarda les grands lobes ronds de ses fesses. Il remonta la culotte et lâcha sa jupe. Il l'aimait. Il voulait lui dire qu'il l'aimait.

« Je m'en vais, dit-elle, et elle rajusta son chemisier.

– Et ton ami l'officier ?

– Il est dans un autre secteur.

– Qu'est-ce que tu as fait avec lui ? »

Elle se passa le dos de la main sur les lèvres comme pour essayer quelque chose.

« Tu as fait quelque chose avec lui ? » demanda Ugwu.

Elle se dirigea vers la porte, toujours sans un mot.

« Il te plaît, dit Ugwu, à présent désespéré.

– Tu me plais mieux. »

Peu importe si elle voyait encore l'officier. Ce qui comptait, c'était le *mieux*, c'était qui elle préférerait. Il l'attira contre lui, mais elle se dégagea.

« Tu vas me tuer, dit-elle en riant. Laisse-moi partir.

– Je vais t'accompagner la moitié du chemin, dit-il.

– Pas la peine. Baby sera seule.

– Je serai rentré avant qu'elle se réveille. »

Il voulait lui prendre la main ; au lieu de quoi, il marcha si près d'elle que, de temps à autre, leurs corps s'effleuraient. Il fit demi-tour avant d'être allé très loin. Un court sentier le séparait de la maison quand il vit les deux soldats debout près d'une camionnette, armés de fusils.

« Toi là-bas ! Arrête-toi ! » cria l'un d'eux.

Ugwu courut, jusqu'au moment où il entendit les coups de feu, si assourdissants, si dangereusement proches qu'il tomba par terre et attendit que la douleur lui transperce le corps, certain d'avoir été touché. Mais la douleur ne vint pas. Quand le soldat accourut à sa hauteur, la première chose que vit Ugwu fut la paire de chaussures en toile, avant de lever le regard sur le corps maigre et le visage renfrogné. Un chapelet pendait au cou du soldat. Une odeur de poudre brûlée s'échappait de son fusil.

« Allez, lève-toi, saleté de civil ! Va les rejoindre ! »

Ugwu se leva et le soldat lui asséna une gifle sur l'arrière de la tête qui lui inonda les yeux d'une lumière fracassante ; il enfonça les pieds dans le sable meuble pour reprendre un instant l'équilibre avant d'aller rejoindre deux hommes debout les bras en l'air. L'un d'eux était âgé, au moins soixante-cinq ans, tandis que l'autre était un adolescent d'une quinzaine d'années. Ugwu grommela « bonjour » au vieil homme et se plaça à côté de lui, les bras en l'air.

« Montez dans la camionnette », dit le deuxième soldat. Sa barbe épaisse couvrait presque entièrement ses joues.

« Si on en est là, si vous enrôlez des gens de mon âge, alors le Biafra est mort », dit calmement le vieil homme.

Le deuxième soldat l'observait.

Le premier soldat cria « Ferme ta sale gueule, *agadi* ! » et il gifla le vieil homme.

« Arrête ! cria le deuxième soldat, qui se tourna vers le vieil homme. Va-t'en, papa.

– Eh ? » Le vieil homme avait l'air hésitant.

« Va-t'en, *gawa*. »

Le vieil homme s'éloigna, d'abord lentement, d'un pas incertain, en

se frottant la joue qui avait reçu la gifle ; puis il se mit à courir d'une course heurtée. Ugwu le regarda disparaître au bout de la rue en rêvant de pouvoir le rejoindre d'un bond, lui agripper la main et être propulsé avec lui vers la liberté.

« Montez dans la camionnette ! » dit le premier soldat.

On aurait cru que le départ du vieil homme l'avait mis en colère et qu'il n'en tenait pas le premier soldat pour responsable mais les nouvelles recrues. Il poussa l'adolescent et Ugwu. L'adolescent tomba et se releva précipitamment, puis ils montèrent dans la camionnette. Il n'y avait pas de sièges ; de vieux sacs en raphia, des fouets en cuir et des bouteilles vides jonchaient le sol rouillé. Ugwu fut stupéfait de voir un garçon assis à l'intérieur, qui fredonnait une chanson et buvait au goulot d'une vieille bouteille de bière. Ugwu sentit l'odeur âcre du gin local quand il s'assit à côté du garçon et se dit que c'était peut-être un homme chétif, et non un garçon.

« Je m'appelle High-Tech, dit-il, et les effluves de gin local se renforcèrent.

– Je m'appelle Ugwu. »

Ugwu jeta un coup d'œil à sa chemise, son short loqueteux, son béret, tous trop grands. C'était vraiment un garçon. Pas plus de treize ans. Mais le cynisme dur qui se lisait dans ses yeux lui donnait l'air bien plus âgé que l'adolescent effondré en face d'eux.

« *Gi kwanu*, comment tu t'appelles, toi ? » demanda High-Tech à l'adolescent.

L'adolescent sanglotait. Il avait un air familier ; peut-être faisait-il partie des garçons du quartier qui allaient s'approvisionner au point d'eau avant l'aurore. Ugwu avait de la peine pour lui mais aussi de la colère à son égard, car les pleurs de l'adolescent inscrivaient définitivement leur situation dans la dure et triste réalité. Ils avaient bel et bien été enrôlés. On allait bel et bien les envoyer au front sans entraînement.

« T'es pas un homme ? demanda High-Tech à l'adolescent. *I bu nwanyi* ? Pourquoi tu te conduis comme une femme ? »

L'adolescent pleurait, la main plaquée sur la bouche. Le sarcasme de High-Tech céda la place à un rire moqueur.

« Celui-là ne veut pas se battre pour notre cause ! »

Ugwu ne dit rien ; le rire de High-Tech et l'odeur du gin lui donnaient la nausée.

« Je fais *rayconzar meecheon* », annonça High-Tech, en parlant anglais pour la première fois. Ugwu eut envie de corriger sa prononciation de *reconnaissance mission* ; le cours d'Olanna aurait fait le plus grand bien à ce garçon.

« Notre bataillon se compose de sapeurs-mineurs et nous n'utilisons que les puissantes *ogbunigwe*. » High-Tech marqua une pause et rota,

comme s'il s'attendait à ce que son public soit ravi.

L'adolescent continua de pleurer. Ugwu écoutait, le visage vide d'expression. Il soupçonnait qu'il serait important de gagner le respect de High-Tech, et il n'y parviendrait que s'il ne montrait rien de la peur qui l'envahissait.

« C'est moi qui repère où est l'ennemi. Je m'approche, je grimpe aux arbres et je trouve l'emplacement exact, et ensuite notre commandant se sert de mes informations pour décider où nous installer pour lancer notre opération. » High-Tech regarda Ugwu et Ugwu maintint son air indifférent. « Dans mon dernier bataillon, je me faisais passer pour un orphelin et j'infiltrais le camp ennemi. On m'appelle High-Tech parce que mon premier commandant a dit que je valais mieux que n'importe quel gadget high-tech. »

Il paraissait désireux d'impressionner Ugwu. Lequel allongea les jambes.

« Ce mot que tu appelles *re-con-zar*, c'est *reconnaissance* », dit-il.

High-Tech le regarda un instant, puis il rit et lui tendit la bouteille, mais Ugwu secoua la tête. High-Tech haussa les épaules, but et fredonna « Que le Biafra gagne la guerre » en tapant du pied sur le sol de la camionnette. L'adolescent pleurait toujours. Le premier soldat était au volant, fumant des feuilles séchées roulées dans du papier, et la fumée était âcre et le trajet si long qu'Ugwu finit par ne plus pouvoir contenir son besoin d'uriner.

« S'il vous plaît, je veux pisser ! » s'écria-t-il.

Le soldat arrêta la camionnette et pointa son fusil.

« Descends pisser. Tu te sauves, je tire. »

Ce fut le même soldat qui, à leur arrivée au camp d'entraînement, une ancienne école primaire aux bâtiments couverts de feuilles de palme, rasa la tête d'Ugwu avec un morceau de verre cassé. Le raclement grossier laissa le cuir chevelu d'Ugwu endolori et parsemé de coupures. Les nattes et matelas disposés dans les salles de classe étaient infestés de punaises féroces. Les maigres soldats – sans godillots, sans uniformes, sans moitié de soleil jaune à leur manche – se moquaient d'Ugwu pendant l'entraînement physique, lui donnaient des coups de pied et des claques. Être à l'exercice donnait à Ugwu des courbatures dans les bras. Les parcours du combattant lui donnaient des élancements dans les mollets. La corde à grimper lui mettait les paumes en sang. Les paquets de *garri* qu'il recevait en faisant la queue et la sauce légère, prélevée dans une cuvette en métal une fois par jour, le laissaient affamé. Et la cruauté désinvolte de ce nouveau monde dans lequel il n'avait pas son mot à dire coagulait une boule de peur à l'intérieur de lui.

Une famille d'oiseaux avait fait son nid sur le toit de la salle de

classe. Le matin, leurs gazouillements étaient interrompus par le coup de sifflet strident du commandant, une voix qui criait : « À vos rangs, à vos rangs ! » et la bousculade des hommes et des garçons qui couraient. L'après-midi, le soleil sapait les énergies et les bonnes volontés et les soldats se disputaient, jouaient au *whot* biafrais et parlaient des vandales qu'ils avaient fait sauter lors des précédentes opérations. Quand l'un d'eux annonça : « Notre prochaine opération aura lieu très bientôt ! » la peur d'Ugwu se mêla d'excitation à la pensée qu'il était un soldat qui se battait pour le Biafra. Si seulement il était dans un vrai bataillon, se battait avec un vrai fusil. Il se souvint du professeur Ekwenugo décrivant l'*ogbunigwe* : « mine terrestre à fort impact ». Comme elle paraissait prestigieuse, cette mine de fabrication biafraise, ce Seau d'Ojukwu, cette merveille qui déroutait à tel point les vandales qu'ils envoyaient, disait-on, des troupeaux de vaches avant eux pour comprendre comment au juste les *ogbunigwe* pouvaient faire autant de victimes. Mais lorsqu'il alla à sa première séance d'entraînement, il ouvrit de grands yeux à la vue de ce qu'il avait devant lui : un récipient de métal terne plein de ferraille.

Il aurait aimé pouvoir parler de sa déception à Eberechi. Il aurait aimé aussi lui parler du commandant, le seul à avoir un uniforme complet, bien raide, impeccablement repassé, lui raconter qu'il aboyait souvent dans un émetteur-récepteur et que la fois où l'adolescent avait tenté de s'enfuir pendant une séance d'entraînement il l'avait battu à mains nues jusqu'à ce que le sang coule du nez de l'adolescent puis qu'il avait hurlé : « Enfermez-le au corps de garde ! » C'était quand les femmes du village venaient avec des paquets de *garri*, de la sauce claire et, de temps en temps, du riz de l'effort de guerre cuit avec un peu d'huile de palme et pas grand-chose d'autre, qu'Ugwu pensait le plus à Eberechi. Quelquefois, des femmes plus jeunes venaient et allaient aux quartiers du commandant, pour en ressortir avec un sourire penaud. Les sentinelles de l'entrée levaient toujours les barrières pour laisser entrer les femmes, même s'ils n'avaient pas besoin de le faire puisqu'elles pouvaient facilement rentrer par les côtés. Une fois, Ugwu aperçut une silhouette aux fesses rondes et ondoyantes et il eut envie de crier *Eberechi* ! bien qu'il sût que ce n'était pas elle. Ce fut en cherchant des bouts de papier où noter ce qu'il faisait au jour le jour, pour quand il reverrait Eberechi, qu'il trouva le livre *La vie de Frederick Douglass, esclave américain, écrite par lui-même*, glissé dans un petit recoin sous le tableau noir. Sur la page de garde, il était écrit en bleu foncé PROPRIÉTÉ DU COLLÈGE D'ÉTAT. Il s'assit par terre et lut. Il le finit en deux jours et recommença, roula les mots sur sa langue, apprit certaines phrases par cœur :

Les esclaves en vinrent à redouter le goudron autant que le

fouet.

Le manque de lits leur pose moins de problème que le manque de temps pour dormir.

High-Tech aimait s'asseoir à côté de lui quand il lisait. Parfois il fredonnait des chansons biafraises d'une voix monocorde agaçante, d'autres fois il jacassait sur tel ou tel sujet. Ugwu l'ignorait. Mais une après-midi, les femmes n'apportèrent rien à manger et toute la journée se passa dans les grognements des hommes. Le soir, High-Tech donna un coup de coude à Ugwu et lui tendit une boîte de sardines. Ugwu l'attrapa. High-Tech rit. « Il faut qu'on la partage », dit-il, et Ugwu se demanda comment il s'était débrouillé pour l'avoir, comment un enfant si jeune maîtrisait la situation avec, semblait-il, une telle faculté d'adaptation. Ils allèrent derrière le bâtiment et partagèrent le poisson gras.

« Les vandales mangent bien, oh ! dit High-Tech. Le dernier camp que j'ai infiltré, quand j'étais dans le bataillon de Nteje, leurs femmes cuisinaient la sauce avec des morceaux de viande gros-gros. Ils en ont même donné à nos hommes quand ils ont arrêté les combats pendant une semaine pour fêter Pâques.

– Ils ont arrêté les combats pour fêter Pâques ? » demanda Ugwu.

High-Tech parut content d'avoir enfin capté son attention.

« Oui. Ils jouaient même aux cartes ensemble et buvaient du whisky. Quelquefois, ils décident ensemble de ne pas se battre pour que tout le monde se repose. » High-Tech jeta un coup d'œil à Ugwu et rit. « Ta coupe de cheveux est vraiment affreuse. »

Ugwu toucha sa tête, parsemée de quelques touffes de cheveux qui avaient échappé au tesson irrégulier.

« Oui, dit-il.

– C'est parce qu'ils ont rasé à sec, dit High-Tech. Je peux t'arranger ça avec du savon et un rasoir. »

High-Tech sortit une savonnette verte et savonna la tête d'Ugwu, puis il la rasa avec une lame de rasoir jusqu'à ce qu'elle soit lisse et douce au toucher. Plus tard, quand High-Tech lui glissa dans un murmure : « Opération dans deux jours », Ugwu pensa aux gens qui se rasaient la tête en signe de deuil. Se raser pour rendre hommage à la mort. Il était à plat dos sur son fin matelas et il écoutait les bruits hideux des ronflements autour de lui. Il avait fait ses preuves aux yeux des autres hommes en étant bon à l'entraînement, en escaladant les obstacles et en grimpant la corde rêche avec habileté, mais il ne s'était pas fait d'amis. Il parlait très peu. Il ne voulait pas connaître leurs histoires. Mieux valait que chacun garde son fardeau intact, fermé, à l'intérieur de sa tête. Il pensa à l'opération à venir, aux vandales qu'il ferait sauter avec son *ogbunigwe*, au corps du professeur Ekwenugo qui

avait sauté. Il s'imagina se levant dans le silence du clair de lune, s'esquivant d'un bond et courant pour rentrer à la concession d'Umuahia, saluer Master et Olanna et embrasser Baby. Mais il n'essaierait même pas, il le savait, parce qu'une partie de lui voulait être ici.

Dans la tranchée, la terre était spongieuse comme du pain trempé. Ugwu était allongé sans bouger. Une araignée grimpa sur son bras, mais il ne la chassa pas. L'obscurité était noire, totale, et Ugwu imagina les pattes poilues de l'araignée, sa surprise de ne pas trouver la terre froide du sous-sol mais de la chair humaine tiède. La lune apparaissait de temps à autre et les contours des arbres touffus se dessinaient faiblement devant lui. Les vandales étaient quelque part là-dedans. Ugwu espérait qu'il ferait bientôt un peu plus clair ; la lune avait été plus généreuse tout à l'heure, quand il avait enterré son *ogbunigwe* à une trentaine de mètres de là. À présent, l'obscurité régnait. Le câble était froid dans sa main. À côté de lui, un soldat bredouillait des prières de la plus douce des voix, si douce qu'Ugwu avait l'impression qu'il lui murmurait à l'oreille. « Mère de Dieu priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » Il secoua l'araignée et se leva quand les vandales se mirent à tirer. Le crépitement des coups de feu était éparpillé, fort puis faible ; l'infanterie répondait aux tirs des vandales depuis différents points et ces vandales, ces sales éleveurs de bétail, seraient désorientés et ne sauraient pas que les mines *ogbunigwe* les attendaient.

Ugwu pensa aux doigts d'Eberechi tirant la peau de son cou, à sa langue mouillée dans sa bouche. Les vandales se mirent à bombarder. Il y eut d'abord le sifflement d'un obus dans l'air, puis le grondement de l'obus qui touchait le sol et projetait des éclats brûlants. Une plaque d'herbe s'embrasa, s'illumina, et Ugwu aperçut un furet près du bosquet d'arbres, le dos arqué comme une tortue géante. Puis il les vit : des silhouettes tapies qui avançaient, un troupeau d'hommes. Ils étaient dans son rayon mortel et cela lui sembla trop tôt, il s'était attendu à ce qu'il se passe plus de choses avant qu'ils se livrent à lui, avant qu'il fasse exploser son *ogbunigwe* et que celle-ci projette sa gerbe de métal violent. Il respira à fond. Avec attention, avec fermeté, il relia le câble et la prise qu'il avait dans les mains et l'explosion immédiate et vigoureuse le fit sursauter, bien qu'il s'y fût attendu. Un très court instant, la peur lui agrippa les entrailles. Peut-être n'avait-il pas assez bien calculé. Peut-être les avait-il ratés. Mais il entendit quelqu'un près de lui crier : « Touché ! » Le mot résonna dans sa tête pendant les longues minutes qu'ils laissèrent passer avant de se hisser hors de la tranchée et de s'approcher des corps éparpillés des vandales.

« Mettez-les tout nus ! Prenez pantalons et chemises ! » cria

quelqu'un.

« Bottes et fusils seulement ! cria une autre voix. Pas le temps. Pas le temps. *Ngwa-ngwa* ! Leurs renforts sont en route ! »

Ugwu se pencha sur un corps mince. Il arracha les bottes. Dans les poches, il sentit une noix de kola froide et dure et du sang tiède et épais. Le deuxième corps, à côté, remua quand Ugwu le toucha et il recula. Il y eut un souffle haletant et forcé, puis le corps s'immobilisa. Ugwu frissonna. À côté de lui, un soldat levait des fusils en l'air et criait.

« Allons-y ! » lança Ugwu, qui essuya ses mains ensanglantées sur son pantalon.

Les autres lui tapaient dans le dos en le surnommant « Target Destroyer ! » quand ils allèrent tous ensemble au quartier-général rapporter leurs câbles.

« Tu as appris ça dans ce livre que tu lis ? » le taquinaient-ils.

Le succès le faisait décoller du sol. Il plana pendant les jours qui suivirent, qu'ils passèrent à jouer au *whot* biafraï, à boire du gin et à attendre la prochaine opération. Il s'allongeait par terre sur le dos tandis que High-Tech roulait des feuilles de wee-wee bien sèches dans du vieux papier, et ils fumaient ensemble. Il aimait mieux les cigarettes Mars ; la wee-wee lui donnait l'impression d'être désarticulé, créait un interstice entre ses jambes et ses hanches. Ils ne se donnaient pas la peine de fumer en cachette parce que le commandant était content et que les nouvelles étaient pleines d'espoir, maintenant que le Biafra avait repris Owerri aux vandales. Les règles se relâchaient ; ils reçurent l'autorisation d'aller au bar près de l'autoroute.

« Ça fait une trotte », dit quelqu'un, et High-Tech rit et répondit : « On va réquisitionner une voiture, bien sûr. »

Quand High-Tech riait, Ugwu se rappelait que c'était un enfant. Il n'avait que treize ans. Au milieu de neuf hommes, il détonnait par sa petite taille, pensa Ugwu pendant qu'ils marchaient. Leurs claquettes en caoutchouc résonnaient sur la route déserte. Deux d'entre eux étaient pieds nus. Ils durent attendre un moment avant qu'une Coccinelle Volkswagen poussiéreuse arrive dans leur direction et ils se déployèrent alors sur la chaussée en barrant la route. La voiture s'arrêta et quelques-uns d'entre eux tapèrent sur le capot.

« Sortez ! Saletés de civils ! »

L'homme qui conduisait avait l'air grave, comme s'il était déterminé à montrer qu'il ne se laisserait pas intimider. À côté de lui, sa femme se mit à pleurer et à supplier :

« S'il vous plaît, nous sommes à la recherche de notre fils. »

Un soldat assénait des coups violents sur le capot de la voiture.

« Nous en avons besoin pour une opération ! »

– S'il vous plaît, s'il vous plaît, nous sommes à la recherche de notre

films. On nous a dit qu'il avait été vu au camp de réfugiés. » La femme regarda longuement High-Tech, les sourcils froncés. Peut-être se disait-elle qu'il aurait pu être son fils.

« Nous mourons pour vous et vous, vous conduisez une voiture de loisirs ? » demanda un soldat, qui tira la femme hors de la voiture.

Le mari sortit de lui-même, mais resta tout près de la voiture. Il tenait la clé dans son poing serré.

« C'est mal, ça, officiers. Vous n'avez aucun droit de prendre cette voiture. J'ai mon laissez-passer. Je travaille pour notre gouvernement. »

Un des soldats le gifla. L'homme tituba et le soldat le gifla encore et encore et encore, et il s'effondra par terre et la clé glissa hors de sa main.

« Ça suffit ! » dit Ugwu.

Un autre soldat toucha le cou et le poignet de l'homme pour s'assurer qu'il respirait toujours. La femme était penchée sur son mari quand les soldats s'entassèrent dans la voiture et partirent pour le bar.

La serveuse du bar les salua et dit qu'il n'y avait pas de bière.

« Tu es sûre que tu n'as pas de bière ? Ou tu la caches parce que tu penses qu'on va pas te payer ? lui lança un des soldats.

– Non, il n'y a pas de bière. » Elle était maigre, avait le visage anguleux et ne souriait pas.

« Nous avons tué l'ennemi ! reprit-il. Donne-nous de la bière !

– Elle a dit qu'il n'y avait pas de bière », intervint sèchement Ugwu. Le tapage de ce soldat l'irritait ; c'était un homme qui avait abandonné son *ogbunigwe* et pris ses jambes à son cou bien avant que les vandales n'approchent. « Elle n'a qu'à nous apporter du *kai-kai*. »

Tandis que la fille disposait le gin local et des petites tasses en métal, les soldats se mirent à parler des officiers nigériens, à raconter comment ils pendraient Danjuma, Adekunle et Gowon la tête en bas, après la victoire du Biafra. High-Tech entreprit de rouler un peu de wee-wee. Ugwu crut reconnaître quelque chose de familier dans un bout de papier non roulé, le mot *récit*, mais ce n'était pas possible. Il regarda de plus près.

« C'est quoi, ce papier ? demanda-t-il.

– C'est juste la première page de ton livre. » High-Tech sourit et tendit le joint à Ugwu.

Ugwu ne le prit pas.

« Tu as déchiré mon livre ?

– C'est juste la première page. J'ai plus de papier. »

La rage envahit Ugwu. Sa gifle fut rapide, puissante, furieuse, mais High-Tech évita le gros de l'impact parce qu'il recula à la dernière

seconde et la main d'Ugwu ne fit que lui frôler la joue. Ugwu leva de nouveau la main, mais les autres soldats le retinrent, l'éloignèrent de force, lui dirent que ce n'était qu'un livre, après tout, lui dirent de reprendre du gin.

« Désolé », bafouilla High-Tech.

Ugwu avait mal à la tête. Tout bougeait si vite. Il ne vivait pas sa vie ; c'était sa vie qui le vivait. Il se mit à boire tasse sur tasse en observant les autres, leurs bouches qui s'ouvraient et se fermaient, qui déversaient des piques acerbes, des vantardises, des souvenirs magnifiés. Bientôt, le bar, les bancs disposés autour d'une table se fondirent en un flou à l'odeur aigre. La serveuse changeait les bouteilles l'une après l'autre ; Ugwu se dit qu'ils devaient fabriquer le gin dans leur jardin au bout de la rue. Il se leva pour pisser dehors et, après, il s'appuya contre un arbre et inspira l'air frais. C'était comme s'asseoir dans le jardin de Nsukka, regarder le citronnier, son carré d'herbes et les plantes impeccablement entretenues de Jomo. Il resta là un certain temps, jusqu'au moment où il entendit des cris sonores en provenance du bar. Peut-être que quelqu'un avait gagné un pari. Ils le fatiguaient. La guerre le fatiguait. Lorsqu'il finit par rentrer, il s'arrêta sur le seuil. La serveuse était allongée par terre sur le dos, le lappa remonté à la taille, les épaules plaquées au sol par un soldat, les jambes grandes, grandes ouvertes. Elle sanglotait : « S'il te plaît, s'il te plaît, *biko*. » Elle avait encore son chemisier sur elle. Entre ses jambes, High-Tech allait et venait. Ses coups de reins étaient saccadés, ses petites fesses plus foncées que ses jambes. Les soldats applaudissaient.

« High-Tech, ça suffit ! Balance la purée et replie-toi ! »

High-Tech poussa un grognement avant de s'écrouler sur elle. Un soldat le tira et s'attaquait déjà à son propre pantalon quand quelqu'un dit :

« Non ! C'est au tour de Target Destroyer ! »

Ugwu s'écarta de la porte.

« *Ujo abiala o* ! Target Destroyer a peur ! »

Ugwu haussa les épaules et s'avança.

« Qui a peur ? dit-il d'un ton dédaigneux. J'aime mieux manger avant les autres, c'est tout.

– La bouffe est encore fraîche !

– Target Destroyer, t'es pas un homme ? *I bukwa nwoke* ? »

La fille, par terre, était immobile. Ugwu baissa son pantalon, surpris par la promptitude de son érection. Elle était sèche et tendue quand il la pénétra. Il ne regarda pas son visage, ni l'homme qui la plaquait au sol, ni quoi que ce soit d'autre quand il s'agita et sentit son orgasme, l'afflux de liquides aux extrémités de lui-même : une décharge empreinte de dégoût de soi. Il remonta sa fermeture Éclair sous les applaudissements de quelques soldats. Alors enfin, il regarda la fille.

Elle lui rendit son regard avec une haine calme.

Il y eut d'autres opérations. Parfois, la peur submergeait Ugwu, le paralysait. Il détachait son esprit de son corps, séparait les deux quand il était allongé dans la tranchée, s'enfonçait dans la boue en savourant la sensation d'en être aussi proche, d'être dans une telle intimité avec la boue. Le *ka-ka-ka* des tirs, les pleurs des hommes, l'odeur de la mort, les grondements des explosions autour et au-dessus de lui devenaient lointains. Mais de retour au camp, sa mémoire se clarifiait ; il se souvenait de l'homme qui avait porté les deux mains à son ventre explosé, comme pour empêcher ses intestins de sortir, de celui qui avait bafouillé quelque chose au sujet de son fils avant de se raidir. Et, après chaque opération, tout redevenait nouveau. Ugwu regardait son paquet quotidien de *garri* avec stupeur. Il lisait et relisait des pages de son livre. Il regardait sa peau et pensait à sa décomposition.

Une après-midi, la jeep du commandant arriva avec un bouc malade couché sur le flanc, pattes attachées. Il avait été réquisitionné à un civil oisif. Il bêlait avec soumission et les soldats se rassemblèrent, excités à la pensée de la viande. Deux d'entre eux le tuèrent et firent un feu et, quand la bête coupée en gros morceaux fut cuite, le commandant demanda qu'on apporte le tout à ses quartiers. Il passa de longues minutes à inspecter la marmite pour s'assurer que le bouc était au complet : pattes, tête, couilles. Plus tard, deux villageoises arrivèrent et furent conduites aux quartiers du commandant ; beaucoup plus tard, les soldats leur jetèrent des pierres quand elles repartirent. Ugwu rêva que le commandant avait donné la moitié du bouc aux soldats et qu'ils avaient tout mastiqué et avalé les os.

Lorsqu'il se réveilla, une radio était allumée, volume à fond, et High-Tech sanglotait. Umuahia était tombée. La capitale du Biafra était perdue. Un soldat jeta les bras au ciel et dit : « Ce bouc, ce bouc était de mauvaise augure ! Tout est perdu ! Nous devons nous rendre ! » Les autres soldats étaient effondrés. Même quand le commandant dit qu'il avait connaissance d'un plan secret de contre-attaque pour reprendre Umuahia, cela ne leur remonta pas le moral. L'annonce de la visite de Son Excellence, en revanche, oui. Les soldats balayèrent la concession, lavèrent leurs vêtements, s'assirent en rangs sur des bancs pour l'accueillir. Quand le convoi de jeeps et de Pontiac entra dans la concession, ils se levèrent tous et firent le salut militaire.

Ugwu salua mollement, quant à lui, parce qu'il s'inquiétait pour Olanna, Master et Baby à Umuahia, parce que Son Excellence ne l'intéressait pas, parce qu'il n'aimait pas le commandant. Il n'aimait aucun des officiers, ni leurs sarcasmes supérieurs et leur façon de traiter les soldats comme des moutons. Mais il y avait un capitaine

qu'il admirait, un homme solitaire et discipliné du nom d'Ohaeto. Aussi, le jour où Ugwu se trouva aux côtés du capitaine Ohaeto dans la tranchée, était-il déterminé à l'impressionner. La tranchée n'était pas humide, il y avait plus de fourmis que d'araignées. Ugwu savait que les vandales s'étaient rapprochés, à en juger par le cliquetis des coups de feu et le grondement des obus de mortier. Mais il n'y avait pas assez de lumière pour en avoir la certitude. Il voulait vraiment impressionner le capitaine Ohaeto ; si seulement la lumière n'était pas si faible. Il allait relier le câble à la prise quand quelque chose passa en sifflant contre son oreille puis, juste après, un aiguillon de douleur lui brûla le dos. À côté de lui, le capitaine Ohaeto n'était plus qu'une masse sanglante et déchiquetée. Alors Ugwu se sentit soulevé au-dessus de la tranchée, sans pouvoir lutter, sans pouvoir espérer. Et lorsqu'il retomba, ce fut la force de son propre poids, plutôt que la douleur qui irradiait dans son corps tout entier, qui le réduisit au silence.

Richard s'écarta autant qu'il le put des deux journalistes américains dans la voiture, se plaquant contre la portière de la Peugeot. En fait, il aurait dû s'asseoir à l'avant et demander au planton de se mettre à l'arrière avec eux. Mais il n'avait pas imaginé qu'ils sentiraient aussi mauvais, Charles le rondouillard au chapeau vissé sur la tête et Charles le rouquin au menton couvert d'une barbe poil de carotte.

« Un gars du Middle West et un journaliste de New York qui viennent au Biafra, et on s'appelle Charles tous les deux. Quel était le pourcentage de chances ? dit le rondouillard en riant, une fois les présentations faites. Et nos mères nous appellent Chuck toutes les deux ! »

Richard ne savait pas exactement combien de temps ils avaient attendu à Lisbonne avant d'embarquer, mais l'attente à São Tomé pour un vol d'aide humanitaire s'était prolongée pendant dix-sept heures. Ils avaient besoin d'un bain. Quand le rondouillard, assis à côté de Richard, se mit à parler de sa première visite au Biafra au début de la guerre, Richard se dit qu'il avait également besoin d'un bain de bouche.

« J'étais venu à bord d'un vrai avion et on s'était posés à l'aéroport de Port Harcourt, dit-il, tandis que cette fois-ci j'étais assis par terre dans un avion qui volait sans phares, avec vingt tonnes de lait en poudre à côté de moi. On volait tellement bas, putain, qu'en regardant par le hublot je voyais les gerbes orange de la DCA nigériane. J'avais le trouillomètre à zéro. » Il rit ; son visage large et rembourré de gras était plaisant.

Le rouquin ne rit pas.

« Nous ne pouvons pas être certains qu'il s'agissait de tirs nigériens, dit-il. Ça aurait aussi bien pu venir des Biafrais.

– Oh, arrête ! » Le rondouillard jeta un coup d'œil à Richard, mais Richard resta impassible. « Évidemment que c'étaient des tirs nigériens.

– Les Biafrais mélangent nourriture et armes à bord de leurs avions, de toute façon, dit le rouquin, qui s'adressa à Richard : N'est-ce pas ? »

Richard le détestait. Il détestait ses yeux verts délavés et son visage parsemé de taches de rousseur. Lorsqu'il les avait accueillis à l'aéroport et leur avait tendu leurs laissez-passer en leur disant qu'il serait leur guide et que le gouvernement biafrais leur souhaitait la

bienvenue, il avait détesté l'expression amusée et méprisante du rouquin. C'était comme s'il lui disait : *Vous*, vous parlez au nom des Biafrais ?

« Nos avions d'aide humanitaire ne transportent que des vivres, dit Richard.

– Bien sûr, fit le rouquin. Que des vivres. »

Le rondouillard se pencha en travers de Richard pour regarder par la fenêtre.

« Je n'arrive pas à croire que les gens se déplacent, que ce soit en voiture ou à pied. On ne dirait pas qu'il y a une guerre.

– Jusqu'au moment où il y a un raid aérien », dit Richard. Il avait reculé la tête et bloquait sa respiration.

« Est-il possible de voir l'endroit où les soldats biafrais ont abattu l'ouvrier du pétrole italien ? demanda le rouquin. On en a parlé dans la *Tribune*, mais j'aimerais faire un papier plus long.

– Non, ce n'est pas possible », répondit sèchement Richard.

Le rouquin l'observait.

« D'accord. Mais vous avez du nouveau à me raconter ? »

Richard soupira. C'était comme s'il saupoudrait du piment sur sa plaie : des milliers de Biafrais étaient morts et cet homme voulait savoir s'il y avait du nouveau sur la mort d'un Blanc. Richard écrirait là-dessus, sur cette règle du journalisme occidental : cent Noirs morts égalent un Blanc mort.

« Il n'y a rien de nouveau à raconter, dit-il. Cette zone est occupée, à présent. »

Au poste de contrôle, Richard s'adressa en ibo à la femme de la Défense Civile. Elle examina leur laissez-passer, sourit d'un air suggestif et Richard lui rendit son sourire ; sa silhouette longue, fine et sans poitrine lui rappelait Kainene.

« Elle avait l'air vraiment intéressée, dit le rondouillard. J'ai entendu dire qu'on pouvait facilement baiser gratos ici. Mais les filles ont une espèce de maladie sexuellement transmissible, non ? La maladie de Bonny ? Faites gaffe, les gars, si vous voulez pas ramener quelque chose à la maison. »

Son arrogance irrita Richard.

« Le camp de réfugiés où nous nous rendons est tenu par ma femme, dit-il.

– Vraiment ? Elle est là depuis longtemps ?

– Elle est biafraise. »

Le rouquin, qui regardait par la fenêtre, se tourna vers Richard et dit :

« À la fac, j'avais un copain anglais qui craquait un max pour les filles de couleur. »

Le rondouillard parut gêné. Il s'empessa de dire quelque chose.

« Vous parlez assez bien l'ibo ?

– Oui », répondit Richard. Il eut envie de leur montrer les photos de Kainene et du pot cordé, mais il se ravisa.

« Je serais très heureux de faire sa connaissance, dit le rondouillard.

– Elle est absente aujourd'hui. Elle essaie d'obtenir des vivres supplémentaires pour le camp. »

Il sortit le premier de la voiture et vit les deux interprètes qui attendaient. Leur présence le contraria. Certes, il y avait souvent des idiomes, des nuances et des dialectes qui lui échappaient en ibo, toutefois la Direction générale était toujours trop prompte à envoyer des interprètes. La plupart des réfugiés assis dehors les regardèrent avec une vague curiosité. Un homme décharné marchait, un poignard à la taille, en parlant tout seul. De fortes odeurs de pourri flottaient dans l'air. Un groupe d'enfants faisait rôtir deux rats au-dessus d'un feu.

« Oh, mon Dieu. » Le rondouillard retira son chapeau et écarquilla les yeux.

« Les Nègres ne sont jamais très regardants sur ce qu'ils bouffent, marmonna le rouquin.

– Qu'est-ce que vous avez dit ? » demanda Richard.

Mais le rouquin fit mine de ne pas avoir entendu et fila avec un interprète, pour aller parler à un groupe qui jouait aux dames.

« Vous savez, dit le rondouillard, à São Tomé il y a de la nourriture qui s'entasse et grouille de cafards parce qu'il n'y a pas de moyen de l'acheminer.

– Oui. » Richard marqua une pause. « Est-ce que ça vous dérangerait si je vous donnais quelques lettres ? Elles sont pour les parents de ma femme à Londres.

– Bien sûr, je les posterai dès que je serai parti d'ici. » Le rondouillard sortit une grande barre chocolatée de son sac à dos, la déballa et en mangea deux bouchées. « Écoutez, j'aimerais pouvoir en faire plus. »

Il se dirigea vers les enfants, leur donna des bonbons et les prit en photo, et ils l'entourèrent en criant et en réclamant davantage. À un moment donné, il dit : « Quel joli sourire ! » et quand il les quitta, les enfants retournèrent à leurs rats qui rôtissaient.

Le rouquin revint d'un pas rapide, envoyant à chaque pas valser l'appareil photo qui pendait à son cou.

« Je veux voir les vrais Biafrais, dit-il.

– Les vrais Biafrais ? demanda Richard.

– Je veux dire, regardez-les. Ça doit faire deux ans qu'ils n'ont pas pris un repas digne de ce nom. Je ne vois pas comment ils seraient encore en état de parler de la cause, du Biafra et d'Ojukwu.

– Vous avez l'habitude de décider des réponses auxquelles vous

croirez avant de faire une interview ? demanda doucement Richard.

– Je veux aller à un autre camp de réfugiés.

– Bien sûr, je vais vous emmener dans un autre. »

Le deuxième camp, plus près du centre de la ville, était plus petit, sentait meilleur et c'était une ancienne mairie. Une femme avec un seul bras, assise sur le perron, racontait une histoire à un groupe de gens. Richard en entendit la fin – « Mais le fantôme de l'homme sortit et il parla aux vandales en haoussa et ils ne touchèrent pas à sa maison » – et il l'envia de croire aux fantômes.

Le rouquin s'assit sur les marches à côté d'elle et se mit à parler par l'intermédiaire de l'interprète.

Avez-vous faim ? Bien sûr, nous avons tous faim.

Comprenez-vous la cause de la guerre ? Oui, les vandales haoussas voulaient tous nous tuer, mais Dieu ne dormait pas.

Voulez-vous que la guerre finisse ? Oui, le Biafra va gagner très bientôt.

Et si le Biafra ne gagne pas ?

La femme cracha par terre et toisa d'abord l'interprète, puis le rouquin, d'un long regard plein de pitié. Elle se leva et entra.

« Incroyable, dit le rouquin. La machine de propagande biafraise est formidable. »

Richard connaissait ce type d'hommes. Il était de la même veine que les enquêteurs du président Nixon à Washington ou les membres des commissions du Premier ministre Wilson à Londres, qui arrivaient avec leurs cachets de protéines durs et leurs conclusions encore plus dures : le Nigeria ne bombardait pas les civils, on faisait trop de battage autour de la famine, tout se passait aussi bien que faire se peut en temps de guerre.

« Il n'y a pas de machine de propagande, dit Richard. Plus vous bombardez les civils, plus vous cultivez la résistance.

– Ça vient de Radio Biafra ? demanda le rouquin. On dirait un commentaire de la radio. »

Richard ne répondit pas.

« Ils mangent tout, dit le rondouillard en secouant la tête. La moindre putain de feuille verte devient un légume.

– Si Ojukwu voulait mettre un terme à la famine, il suffirait qu'il accepte un couloir alimentaire. Ce n'est pas obligé que ces enfants mangent des rongeurs », dit le rouquin.

Le rondouillard prenait des photos.

« Mais ce n'est pas si simple, en réalité, objecta-t-il. Il faut qu'il pense à la sécurité, aussi. Il a une putain de guerre à mener.

– Ojukwu devra se rendre. C'est la dernière poussée du Nigeria et le Biafra ne pourra jamais reprendre tout le territoire perdu », dit le rouquin.

Le rondouillard sortit une barre chocolatée à moitié mangée de sa poche.

« Alors comment fait le Biafra pour le pétrole, maintenant qu'il a perdu le port ? demanda le rouquin.

– Nous extrayons toujours de certains gisements que nous contrôlons à Egbema, dit Richard, sans se donner la peine d'expliquer où se trouvait Egbema. Nous acheminons le brut à nos raffineries de nuit, dans des camions-citernes sans phares pour éviter les bombardiers.

– Vous dites tout le temps *nous*, dit le rouquin.

– Oui, je dis tout le temps *nous*. » Richard lui jeta un coup d'œil.

« Vous étiez déjà venu en Afrique ?

– Non, première visite. Pourquoi ?

– Je me demandais, c'est tout.

– Je suis censé considérer que j'ai pas assez d'expérience des mœurs de la jungle ? J'ai couvert l'Asie pendant trois ans », dit le rouquin avec un sourire.

Le rondouillard farfouilla dans son sac et en sortit une bouteille de cognac. Il la donna à Richard.

« Je l'ai achetée à São Tomé, dit-il. J'y ai jamais touché, en fin de compte. C'est de la bonne came. » Richard prit la bouteille.

Avant de les conduire à Uli où ils prendraient leur vol de retour, il les avait emmenés à une maison d'hôte où ils avaient dîné de riz et de fricassée de poulet ; la pensée que le gouvernement biafrais payait le dîner du rouquin lui faisait horreur. De rares voitures quittaient le terminal ou y arrivaient ; plus loin, la piste était d'un noir d'encre. Le directeur de l'aéroport vint à leur rencontre dans son uniforme kaki bien ajusté, leur serra la main et dit :

« On attend l'avion d'une minute à l'autre.

– C'est ridicule qu'ils respectent encore le protocole dans ce trou de merde, dit le rouquin. Ils m'ont tamponné mon passeport à l'arrivée et ils m'ont demandé si j'avais quelque chose à déclarer. »

Une explosion sonore fracassa l'air. Le directeur de l'aéroport cria : « Par ici ! » et ils le suivirent en courant dans le bâtiment inachevé. Ils s'aplatirent au sol. Les lamelles des fenêtres vibraient et tintaient. Le sol tremblait. Les explosions cessèrent et des tirs parsemés suivirent ; le directeur de l'aéroport se leva alors et épousseta ses vêtements.

« Plus de problème. Allons-y.

– Vous êtes fou ? hurla le rouquin.

– Ils ne tirent que quand ils sont à court de bombes, il n'y a plus matière à s'inquiéter, maintenant », dit le directeur de l'aéroport avec désinvolture, en se dirigeant déjà vers la porte.

Sur le tarmac, un camion réparait les cratères des bombes en les

remplissant de gravier. Les feux de piste s'allumèrent en clignotant puis l'obscurité redevint totale, absolue ; dans le noir bleuté, Richard avait le tournis. Les feux se rallumèrent un peu plus longtemps puis s'éteignirent. Se rallumèrent à nouveau puis s'éteignirent. Un avion descendait ; on entendit le roulement cahoteux sur le tarmac.

« Il a atterri ? demanda le rondouillard.

– Oui », dit Richard.

Les feux de piste clignotèrent. Trois avions s'étaient posés et Richard fut stupéfait par la rapidité avec laquelle plusieurs camions, phares éteints, les avaient déjà rejoints. Des hommes déchargeaient des sacs des avions. Les feux de piste s'allumaient par intermittence. Les pilotes hurlaient. « Dépêchez-vous, bande de flemmards ! Déchargez ! On va pas se faire bombarder ici ! Magnez, les gars ! Dépêchez-vous, bordel ! » Il y avait un accent américain, un accent afrikaans et un accent irlandais.

« Ils pourraient être un peu plus aimables, ces enfoirés, dit le rondouillard. Ils sont payés des milliers de dollars pour transporter les vivres, putain.

– Ils risquent leurs vies, dit le rouquin.

– Ceux qui déchargent les putains d'avions aussi. »

Quelqu'un alluma une lampe-tempête et Richard se demanda si le bombardier nigérian qui planait au-dessus d'eux pouvait la voir, se demanda combien de bombardiers nigériens planaient au-dessus d'eux.

« Nous avons des hommes qui se sont pris dans les hélices dans le noir », dit Richard d'un ton calme. Il ne savait pas au juste pourquoi il avait dit ça, peut-être pour arracher le rouquin à sa supériorité suffisante.

« Et qu'est-ce qui leur est arrivé ? demanda le rondouillard.

– À votre avis, qu'est-ce qui leur est arrivé ? »

Une voiture roulait vers eux, lentement, phares éteints. Elle se gara non loin, des portières s'ouvrirent et claquèrent et, peu après, cinq enfants décharnés et une religieuse en habit bleu et blanc les rejoignirent. Richard la salua :

« Bonsoir. *Kee ka I me* ? »

Elle sourit :

« Ah, vous êtes l'*onye ocha* qui parle ibo. Vous êtes celui qui écrit des choses merveilleuses sur notre cause. Bon travail.

– Vous allez au Gabon ?

– Oui. »

Elle demanda aux enfants de s'asseoir sur les dalles de bois. Richard se rapprocha pour les regarder. Dans la pénombre, la mousse laiteuse des sécrétions de leurs yeux était épaisse. La religieuse berçait le plus petit, une poupée ratatinée aux jambes de brindille et au ventre de

femme enceinte. Richard était incapable de voir si l'enfant était un garçon ou une fille et cela le mit soudain en colère, tellement en colère que lorsque le rouquin lui demanda : « Comment on va savoir quand monter dans l'avion ? » Richard l'ignore.

Une des enfants voulut se lever. Elle chancela, tomba et s'étala sur le ventre, immobile. La religieuse posa le plus petit par terre et ramassa la fillette qui était tombée.

« Assieds-toi là. Vous, si vous bougez d'ici, je vous donne une tape », dit-elle aux autres enfants avant de s'éloigner précipitamment.

« La gamine s'est endormie ou quoi ? » demanda le rondouillard.

Richard l'ignore, lui aussi.

Au bout d'un moment, le rondouillard dit :

« Putain de politique américaine.

– Il n'y a rien à reprocher à notre politique, dit le rouquin.

– Le pouvoir implique une responsabilité. Votre gouvernement sait qu'il ya des gens qui meurent ! s'écria Richard en haussant la voix.

– Bien sûr que mon gouvernement sait qu'il y a des gens qui meurent, dit le rouquin. Il ya des gens qui meurent au Soudan, en Palestine, au Vietnam. Il y a des gens qui meurent partout. » Il s'assit par terre. « Ils ont rapatrié le corps de mon petit frère du Vietnam le mois dernier, bon Dieu. »

Ni Richard ni le rondouillard ne dirent quoi que ce soit. Dans le long silence qui suivit, même les pilotes et les bruits de déchargement s'estompèrent. Plus tard, une fois qu'on les eut conduits précipitamment au tarmac et jetés dans les avions, que ceux-ci eurent décollé dans l'éclairage intermittent, le titre du livre vint à Richard : « Le monde s'est tu pendant que nous mourions ». Il l'écrirait après la guerre, un récit de la difficile victoire du Biafra, une mise en accusation du monde. De retour à Orлу, il parla à Kainene des journalistes, lui raconta qu'il avait éprouvé à la fois de la colère envers le rouquin et de la peine pour lui, qu'il s'était senti incroyablement seul en leur présence et que le titre du livre lui était alors venu.

Elle dressa les sourcils.

« Nous ? Le monde s'est tu pendant que *nous* mourions ?

– Je ne manquerai pas de préciser que les bombes nigérianes évitaient soigneusement toute personne ayant un passeport britannique. »

Kainene rit. Elle riait souvent, ces jours-ci. Elle riait en lui parlant du bébé sans mère qui s'accrochait toujours à la vie, de la jeune fille dont Inatimi était en train de tomber amoureux, des femmes qui chantaient le soir. Elle rit, aussi, le matin où Richard et Olanna se virent enfin. Olanna parla la première. « Bonjour, Richard », dit-elle, et il dit : « Olanna, bonjour », et Kainene rit et dit : « Richard ne pouvait plus inventer de voyages. »

Il scruta attentivement le visage de Kainene à la recherche d'un repli, d'un retour de colère, de *quelque chose*. Mais il n'y avait rien ; son rire adoucissait les angles de son menton. Et la tension à laquelle il s'était attendu, le poids du souvenir et du regret qui seraient venus en revoyant Olanna en la présence de Kainene étaient absents.

7. Le Livre : Le monde s'est tu pendant que nous mourions

Pour l'épilogue il écrit un poème, prenant modèle sur l'un de ceux d'Okeoma. Il l'appelle :

« TE TAISAI-TU QUAND NOUS MOURIONS ? »

As-tu vu ces photos en soixante-huit
D'enfants aux cheveux réduits en rouille,
Touffes étiolées lovées sur ces petites têtes,
Et puis qui tombent, comme des feuilles pourries s'émiettent ?

Imagine des enfants aux bras comme des allumettes,
Le ventre en ballon de foot, peau tendue à craquer.
C'était le kwashiorkor – mot compliqué,
Un mot pas encore assez hideux, un péché.

Tu n'as pas besoin d'imaginer. Les photos
S'étaient dans les pages luxueuses de ton *Life*.
Les as-tu vues ? As-tu eu de la peine, un instant,
Avant, vite, d'enlacer ta femme, ton amant ?

Leur peau avait pris la teinte acajou d'un thé léger,
Dévoilant un réseau de veines et d'os cassants ;
Des enfants nus qui riaient, comme si l'homme
N'allait pas prendre ses photos et puis partir, les laissant.

Olanna vit les quatre soldats qui portaient un cadavre sur leurs épaules. Une folle panique lui souleva l'estomac. Elle s'arrêta, persuadée que c'était le corps d'Ugwu, jusqu'au moment où les soldats passèrent d'un pas rapide, en silence, et où elle se rendit compte que le mort était trop grand pour qu'il puisse s'agir d'Ugwu. Il avait les pieds craquelés et couverts de boue séchée : il s'était battu sans chaussures. Olanna suivit du regard les dos des soldats qui s'en allaient et essaya de calmer sa nausée, de chasser le pressentiment qui embuait son esprit depuis plusieurs jours.

Plus tard, elle dit à Kainene qu'elle avait peur pour Ugwu, qu'elle avait l'impression qu'elle allait tourner au coin de la rue et être écrasée par la tragédie. Kainene lui passa un bras autour des épaules et lui dit de ne pas s'inquiéter. Madu avait fait demander à tous les commandants de bataillon de chercher Ugwu ; ils le trouveraient. Mais quand Baby demanda : « Est-ce qu'Ugwu va revenir aujourd'hui, mummy Ola ? » Olanna s'imagina que Baby avait la même prémonition. Lorsqu'elle rentra à Umuahia et que mama Oji lui donna un paquet que quelqu'un avait livré, elle se demanda aussitôt s'il contenait un message d'Ugwu. Ses mains tremblaient quand elle prit le paquet emballé de papier kraft, tout froissé à force d'avoir été manipulé. Puis elle remarqua l'écriture élégante de Mohammed, qui lui adressait le colis à l'université du Biafra en longues courbes élégantes. À l'intérieur, elle découvrit des mouchoirs, des culottes d'un blanc éclatant, des savonnettes Lux et du chocolat, et s'émerveilla que tout cela lui soit parvenu intact, même envoyé par l'intermédiaire de la Croix-Rouge. Sa lettre datait de trois mois, mais elle avait gardé une très légère odeur de musc sucré. Des phrases isolées lui restèrent dans la tête.

Je t'ai envoyé tant de lettres, mais je ne sais pas lesquelles tu as reçues. Ma sœur Hadiza s'est mariée en juin. Je pense tout le temps à toi. J'ai fait beaucoup de progrès au polo. Je vais bien et je sais qu'Odenigbo et toi devez aller bien aussi. Essaie d'écrire.

Elle retourna une plaque de chocolat dans sa main, fixa du regard le
FABRIQUÉ EN SUISSE, tripota le papier d'argent. Puis elle envoya

valdinguer la plaque de chocolat en travers de la pièce. La lettre de Mohammed la mettait dans une rage folle ; c'était une insulte à sa réalité. Mais il n'avait aucun moyen de savoir qu'ils n'avaient pas de sel, qu'Odenigbo buvait du *kai-kai* tous les jours, qu'Ugwu s'était fait enrôler et qu'elle avait vendu sa perruque. Il n'avait aucun moyen de le savoir. Pourtant, ça la mettait en colère que les rythmes de l'ancienne vie de Mohammed soient parfaitement préservés, préservés au point qu'il pouvait lui parler de ses progrès au polo.

Mama Oji frappa à la porte ; Olanna respira à fond, pour se calmer, avant d'ouvrir et de lui donner une savonnette.

« Merci. » Mama Oji prit la savonnette à deux mains, la porta à son nez et la renifla. « Mais ce colis était grand. Est-ce la seule chose que vous allez me donner ? Il n'y a pas de conserves là-dedans ? Ou vous les gardez pour votre amie la traîtresse, Alice ?

– *Ngwa*, rendez-moi le savon, dit Olanna. Mama Adanna saura apprécier. »

Mama Oji souleva lestement son corsage et fourra la savonnette dans son soutien-gorge élimé.

« Vous savez bien que je suis reconnaissante », dit-elle.

Des éclats de voix leur parvinrent de la rue, et elles sortirent. Un groupe de miliciens, machettes à la main, poussaient deux femmes. Elles pleuraient en titubant le long de la route ; elles avaient les yeux rouges et leurs lappas étaient déchirés.

« Qu'est-ce qu'on a fait ? Nous ne sommes pas des traîtres ! Nous sommes des réfugiées de Ndoni ! Nous n'avons rien fait ! »

Le pasteur Ambrose courut dans la rue et se mit à prier : « Dieu notre Père, élimine les traîtres qui montrent le chemin à l'ennemi ! Feu de l'Esprit-Saint ! »

Certains voisins se ruèrent dehors pour cracher dans le dos des femmes, leur lancer des pierres et des injures : « Collabos ! Dieu vous punisse ! Collabos ! »

« Ils devraient leur mettre des pneus autour du cou et les brûler, dit mama Oji. Ils devraient brûler tous les traîtres jusqu'au dernier. »

Olanna replia la lettre en pensant aux ventres flasques des femmes, à demi exposés, et ne répondit pas.

« Vous devriez vous méfier de cette Alice, reprit mama Oji.

– Laissez Alice tranquille. Ce n'est pas une traîtresse.

– C'est le genre de femme qui vole les maris.

– Quoi ?

– Chaque fois que vous allez à Orlu, elle sort et s'assied avec votre mari. »

Olanna dévisagea mama Oji avec surprise, parce que c'était bien la dernière chose qu'elle s'attendait à entendre et qu'Odenigbo ne lui avait jamais dit qu'Alice passait du temps avec lui quand elle était

absente. Elle ne les avait jamais vus se parler, même.

Mama Oji l'observait.

« Je vous dis juste de vous méfier d'elle. Même si ce n'est pas une traîtresse, ce n'est pas une femme bien. »

Olanna ne trouva rien à répondre. Elle savait qu'Odenigbo ne toucherait jamais une autre femme, elle en avait acquis la tranquille conviction, et elle savait aussi que mama Oji vouait à Alice une rancœur tenace. Pourtant ces paroles tellement inattendues de mama Oji la dérangent.

« Je me méfierai », finit-elle par dire avec un sourire.

Mama Oji parut sur le point d'ajouter autre chose, mais elle se ravisa et se tourna vers son fils pour le gronder.

« Va-t'en d'ici ! Tu es bête ou quoi ? *Ewu awusa !* Tu ne sais pas que tu vas te mettre à tousser, maintenant ? »

Plus tard, Olanna prit une savonnette et frappa à la porte d'Alice, trois petits coups secs et rapprochés pour lui faire savoir que c'était elle. Alice avait les yeux ensommeillés, plus ombragés que d'habitude.

« Vous êtes rentrée, dit-elle. Comment va votre sœur ?

– Très bien.

– Vous avez vu ces pauvres femmes qu'ils harcèlent et qu'ils accusent de trahison ? demanda-t-elle et, sans laisser à Olanna le temps de répondre, elle poursuivit : Hier c'était un homme d'Ogoja. C'est absurde. Nous ne pouvons pas continuer à battre les gens juste parce que le Nigeria nous bat. Prenez quelqu'un comme moi, ça fait deux ans que je ne mange pas comme il faut. Que je ne connais plus le goût du sucre. Que je ne bois pas d'eau froide. Où trouverais-je la force d'aider l'ennemi ? »

Alice agita ses mains minuscules et ce qu'Olanna avait pris pour une élégante fragilité devint soudain une vanité égocentrique, un égoïsme de luxe ; Alice parlait comme si elle était la seule à souffrir de la guerre.

Olanna lui donna le savon.

« Quelqu'un m'en a envoyé plusieurs.

– Oh ! Alors je vais faire partie des gens qui ont du savon Lux dans ce Biafra. Merci. »

Le sourire d'Alice transformait son visage, éclairait ses yeux, et Olanna se demanda si Odenigbo la trouvait jolie. Elle regarda le visage à la peau jaune d'Alice et sa taille fine, et se rendit compte que ce qu'elle admirait hier la menaçait à présent.

« *Ngwanu*, je vais préparer le déjeuner de Baby », dit-elle, avant de tourner les talons.

Ce soir-là, elle alla rendre visite à Mme Muokelu avec une savonnette.

« C'est vous ? *Anyagi !* Ça fait longtemps ! » dit Mme Muokelu. Un

trou avait coupé en deux le visage de Son Excellence sur la manche de son boubou.

« Vous avez bonne mine », mentit Olanna. Mme Muokelu était émaciée. Son corps était bâti pour l'embonpoint et maintenant qu'elle avait tant maigri, elle était voûtée, comme si elle n'arrivait plus à se tenir droite. Même les poils de ses bras pendaient.

« Et vous, toujours aussi belle », dit Mme Muokelu, qui serra de nouveau Olanna dans ses bras.

Olanna lui donna le savon et, comme elle savait que Mme Muokelu ne toucherait à rien qui ait été envoyé du Nigeria par un Nigérian, elle dit :

« Ma mère me l'a envoyé d'Angleterre.

– Dieu vous bénisse, dit Mme Muokelu. Votre mari et Baby, *kwanu* ?

– Ils vont bien.

– Et Ugwu ?

– Il s'est fait enrôler.

– Après cette première fois ?

– Oui. »

Mme Muokelu se tut un instant, tripotant le demi-soleil en plastique jaune qui pendait à son cou.

« Ça va aller, dit-elle. Il reviendra. Il faut bien que quelqu'un se batte pour notre cause. »

Elles se voyaient très peu maintenant que Mme Muokelu s'était lancée dans son commerce. Olanna s'assit et écouta ses histoires – la vision révélant que le traître responsable de la chute de Port Harcourt était un général de l'armée biafraise ; une autre vision dans laquelle un *dibia* d'Okija donnait à Son Excellence un médicament puissant qui permettrait de reprendre toutes les villes qui étaient tombées.

« Ils ont lancé la rumeur qu'Umuahia est menacé, *okwa ya* ? demanda Mme Muokelu en regardant Olanna dans les yeux.

– Oui.

– Mais Umuahia ne tombera pas. Les gens n'ont pas besoin de paniquer et de faire leurs bagages. »

Olanna haussa les épaules. Elle se demandait pourquoi Mme Muokelu la fixait d'un regard aussi soutenu.

« Il paraît que les gens qui ont une voiture ont commencé à chercher de l'essence, poursuivit Mme Muokelu, le regard toujours aussi ferme. Il faut qu'ils fassent attention, très attention, pour que personne ne vienne leur demander comment ils savaient qu'Umuahia allait tomber s'ils ne sont pas des traîtres. »

Olanna comprit alors que Mme Muokelu l'avertissait, lui disait de se préparer.

« Oui, dit-elle, il faut qu'ils fassent attention. »

Mme Muokelu se frotta les mains. Quelque chose avait changé en

elle ; elle avait laissé sa foi lui glisser entre les doigts. Le Biafra gagnerait, Olanna le savait, parce que le Biafra devait gagner, mais que Mme Muokelu, entre tous, croie à la chute imminente de la capitale la décourageait. Lorsqu'elle embrassa Mme Muokelu en partant, ce fut avec le pénible sentiment qu'elle ne la reverrait jamais. Pour la première fois, sur le chemin du retour, elle envisagea sérieusement la chute d'Umuahia. Cela signifierait que la victoire serait reportée, que le territoire du Biafra serait encore plus resserré, mais ça signifierait aussi qu'ils iraient vivre chez Kainene à Orlu jusqu'à la fin de la guerre.

Elle s'arrêta à la station-service proche de l'hôpital et ne fut pas étonnée de voir la pancarte tracée à la craie : PLUS D'ESSENCE. Ils avaient cessé de vendre de l'essence fabriquée au Biafra depuis le début des rumeurs sur la chute d'Umuahia, pour que les gens ne paniquent pas. Ce soir-là, Olanna dit à Odenigbo : « Il faut qu'on trouve de l'essence au marché noir, on n'en a pas assez si jamais il se passe quelque chose. » Il hocha vaguement la tête et grommela une réponse où il était question de Special Julius. Il venait de rentrer du Tanzania Bar et il était allongé sur le lit, la radio à mi-volume. Derrière le rideau, Baby dormait sur le matelas.

« Qu'est-ce que tu as dit ? demanda-t-elle.

– On n'a pas les moyens d'acheter de l'essence, pour le moment. Elle est à une livre le gallon.

– Ils t'ont payé la semaine dernière. Nous devons être sûrs que la voiture puisse bouger.

– J'ai demandé à Special Julius de m'encaisser le chèque. Il ne m'a pas apporté l'argent. »

Olanna sut aussitôt que c'était un mensonge. Ils confiaient tout le temps des encaissements de chèques à Special Julius ; il ne fallait jamais plus d'une journée à Special Julius pour donner du liquide à Odenigbo en échange du chèque.

« Comment allons-nous acheter l'essence, alors ? » demanda-t-elle.

Il ne répondit pas.

Elle passa devant lui et sortit. La lune était derrière un nuage et, assise dans l'obscurité de la cour, Olanna sentait encore cette odeur bon marché, aux vapeurs lourdes, du gin local. Quand Odenigbo buvait à Nsukka – son cognac de qualité, auburn et raffiné, ça aiguissait son esprit, distillait ses idées et son assurance ; il parlait et discourait au salon et tout le monde l'écoutait. Ici, boire le réduisait au silence. Il se repliait sur lui-même et regardait le monde avec des yeux las et voilés. Et elle, ça la mettait dans une rage folle.

*

Olanna changea ce qu'il lui restait de livres sterling et acheta de

l'essence à un homme qui l'emmena dans un cabanon humide, au sol grouillant de vers blanc crème. Il versa soigneusement l'essence de son récipient en métal dans celui d'Olanna. Elle rapporta le récipient à la maison emballé dans un ancien sac de farine de maïs, et elle venait de le ranger dans le coffre de l'Opel quand une jeep ARMÉE BIAFRAISE arriva. Kainene en descendit, suivie d'un soldat coiffé d'un casque. Et Olanna sut, avec un immédiat déchirement d'angoisse, que c'était pour Ugwu. C'était effectivement pour Ugwu. Le soleil tapait féroce, des fluides se mirent à s'agiter dans sa tête, elle chercha Baby des yeux, mais ne put la trouver. Kainene s'approcha, la prit fermement par les épaules et lui dit :

« *Ejima m*, tiens ton cœur, sois forte. Ugwu est mort », et ce ne fut pas la nouvelle, mais l'étreinte des doigts osseux de Kainene qu'Olanna reconnut.

« Non », dit-elle calmement. L'air s'était chargé d'irréalité, comme si elle allait certainement se réveiller d'une minute à l'autre. « Non, répéta-t-elle en secouant la tête.

– Madu a envoyé son ordonnance avec le message. Ugwu était dans le bataillon des sapeurs-mineurs, et ils ont subi des pertes très importantes la semaine dernière au cours d'une opération. Ils sont peu à être rentrés, et Ugwu n'était pas parmi eux. Ils n'ont pas retrouvé son corps, mais il y a beaucoup de corps qu'ils n'ont pas retrouvés. » Kainene marqua une pause. « Il n'y en avait pas beaucoup qui étaient restés entiers. »

Olanna secouait toujours la tête, attendant de se réveiller.

« Viens avec moi. Amène Chiamaka. Venez vous installer à Orlu. »

Kainene la tenait dans ses bras, Baby disait quelque chose et un voile de brume enveloppait le tout, jusqu'au moment où Olanna leva la tête et vit le ciel. Bleu et clair. Il donnait de la réalité au présent, ce ciel, car elle ne voyait jamais le ciel dans ses rêves. Elle tourna les talons et partit à grands pas vers le Tanzania Bar, au bout de la rue. Elle franchit le rideau sale et renversa la tasse d'Odenigbo de la table ; un liquide clair se répandit sur le sol de béton.

« As-tu assez bu, eh ? lui demanda-t-elle calmement. *Ugwu anwugo*. Tu m'entends ? Ugwu est mort. »

Odenigbo se leva et la regarda. Il avait le tour des yeux gonflé.

« Continue donc à boire, dit Olanna. Bois, bois, ne t'arrête pas. Ugwu est mort. »

La propriétaire du bar s'approcha, dit : « Oh ! Je suis désolée, *ndo* », et voulut l'embrasser, mais Olanna la repoussa. « Laissez-moi tranquille ! dit-elle. Laissez-moi tranquille ! » C'est alors seulement qu'elle se rendit compte que Kainene l'avait accompagnée et qu'elle la tenait silencieusement dans ses bras pendant qu'elle criait : « Laissez-moi tranquille ! Laissez-moi tranquille ! » à la propriétaire du bar, qui

battit en retraite.

Dans les jours qui suivirent, des jours remplis de brèches de temps noir, Odenigbo n'alla pas au Tanzania Bar. Il donnait son bain à Baby, préparait leur *garri*, rentrait plus tôt du travail. Une fois, il essaya de prendre Olanna dans ses bras, de l'embrasser, mais son contact lui hérissa la peau et elle se détourna de lui et alla dormir sur une natte, sur la terrasse, comme le faisait parfois Ugwu. Elle ne pleurait pas. La seule fois où elle pleura, ce fut après être allée chez Eberechi pour lui dire qu'Ugwu était mort – Eberechi avait hurlé et l'avait traitée de menteuse ; la nuit, ces hurlements résonnaient dans la tête d'Olanna. Odenigbo fit prévenir la famille d'Ugwu par l'intermédiaire de trois femmes différentes qui traversaient les lignes ennemies pour faire du commerce. Et il organisa un service de chants dans le jardin. Quelques voisins aidèrent Alice à sortir son piano et à l'installer près des bananiers. « Je jouerai pendant que vous chanterez », dit Alice aux femmes rassemblées. Mais chaque fois que quelqu'un entamait une chanson, mama Oji se mettait à l'accompagner en tapant des mains, fort, avec insistance, et les autres voisins se joignaient rapidement à elle, de sorte qu'Alice ne pouvait pas jouer. Elle restait assise à son piano, impuissante, Baby sur les genoux.

Les premiers chants vibraient d'énergie, puis la voix de mama Adanna s'éleva, élégiaque et rauque.

*Naba na ndokwa,
Ugwu, naba na ndokwa.
O ga-adili gi mma,
Naba na ndokwa.*

Odenigbo quitta la cour en titubant, presque, avant qu'elles aient fini de chanter, une incrédulité rageuse dans le regard, comme s'il n'arrivait pas à croire les paroles : *Va en paix, tout ira bien pour toi*. Olanna le regarda s'éloigner. Elle ne comprenait pas complètement la rancœur qu'elle éprouvait. Il n'aurait rien pu faire pour empêcher la mort d'Ugwu, mais d'une certaine manière le fait qu'il boive, et qu'il boive trop, l'en avait rendu complice. Elle ne voulait pas lui parler, ni dormir près de lui. Elle dormait dehors sur la natte, et même la routine des piqûres de moustique devint un réconfort. Elle lui adressait peu la parole. Ils parlaient seulement des choses indispensables, de ce que Baby allait manger, de ce qu'ils feraient si Umuahia tombait.

« Nous n'irons chez Kainene que le temps de trouver un logement », dit-il, comme s'ils avaient l'embarras du choix, comme s'il avait oublié qu'autrefois il aurait soutenu qu'Umuahia ne tomberait pas – et elle ne répondit rien.

Elle dit à Baby qu'Ugwu était monté au ciel.

« Mais il revient bientôt, mummy Ola ? » demandait Baby.

Et Olanna disait oui. Ce n'était pas qu'elle voulait apaiser Baby ; c'était parce que, de jour en jour, elle se prenait à rejeter l'irrévocabilité de la mort d'Ugwu. Elle se disait qu'il n'était pas mort ; il était peut-être près de la mort, mais il n'était pas mort. Elle appelait mentalement un message qui lui indiquât où il était. Elle se lavait dehors, à présent – la salle de bains était visqueuse d'urine et de moisi, alors elle se levait très tôt pour prendre un seau et aller se baigner derrière la maison – et, un matin, elle surprit du mouvement au coin du bâtiment et vit le pasteur Ambrose qui la regardait.

« Pasteur Ambrose ! cria-t-elle, et il décala. Vous n'avez pas honte ? Si seulement vous passiez votre temps à prier pour que quelqu'un vienne me dire ce qui est arrivé à Ugwu, au lieu d'épier une femme mariée qui prend son bain ! »

Elle se rendit chez Mme Muokelu, espérant s'entendre raconter une vision qui impliquerait qu'Ugwu était en sécurité, mais une voisine lui dit que Mme Muokelu était partie avec toute sa famille. Ils étaient partis sans prévenir personne. Elle écoutait les bulletins de guerre de Radio Biafra plus attentivement, comme s'il pouvait y avoir des indices sur Ugwu dans la voix exubérante qui relatait le refoulement des vandales et les succès des vaillants soldats biafrais. Un homme habillé d'un cafetan blanc taché entra dans la cour un samedi après-midi et Olanna se précipita à sa rencontre, persuadée qu'il apportait des nouvelles d'Ugwu.

« Dites-moi, dit-elle. Dites-moi où est Ugwu. »

L'homme parut décontenancé.

« *Dalu*. Je cherche Alice Njokamma d'Asaba.

– Alice ? » Olanna dévisagea l'homme, comme pour lui donner une chance de revenir sur ses paroles et de la demander, elle, à la place. « Alice ?

– Oui. Je suis son parent. La concession de ma famille est à côté de celle de la sienne. »

Olanna montra du doigt la porte d'Alice. Il y alla et frappa à maintes et maintes reprises.

« Elle est là ? » demanda-t-il.

Olanna, qui lui en voulait de ne pas apporter de nouvelles d'Ugwu, hocha la tête.

L'homme frappa de nouveau et cria :

« Je suis de la famille Isioma à Asaba. »

Alice ouvrit la porte et il entra. Quelques instants plus tard, Alice sortit en trombe et se jeta par terre en se roulant en tous sens ; dans la lumière du soir, sa peau couverte de plaques de sable se teintait d'or.

« *O gini mere* ? Qu'est-ce qui s'est passé ? demandèrent les voisins en entourant Alice.

– Je suis d'Asaba et j'ai eu des nouvelles de notre ville natale ce matin », dit l'homme. Il avait un accent plus prononcé que celui d'Alice et Olanna ne comprit son ibo qu'avec un temps de décalage. « Les vandales ont pris notre ville il y a de nombreuses semaines de ça et ils ont annoncé que tous les autochtones devaient se montrer et dire : “Un seul Nigeria”, et qu'ils leur donneraient du riz. Alors les gens sont sortis de leurs cachettes et ont dit : “Un seul Nigeria”, et les vandales les ont tous abattus, hommes, femmes et enfants. Tout le monde. Il ne reste plus personne de la famille Njokamma. Plus personne. »

Alice était allongée sur le dos, se frottait la tête contre le sol comme une forcenée, gémissait. Elle avait des boules de sable dans les cheveux. Elle se leva d'un bond et courut vers la route, mais le pasteur Ambrose la rattrapa et la ramena de force. Elle se dégagea et se jeta de nouveau à terre en retroussant les lèvres et en montrant les dents. « Qu'est-ce que je fais encore en vie ? Ils devraient venir me tuer maintenant ! J'ai dit qu'ils devaient venir me tuer ! »

Elle était fortifiée, enhardie par la folie du chagrin, et repoussait tous ceux qui essayaient de la toucher. Elle se roulait par terre avec une telle violence que les cailloux criblaient sa peau de petites entailles rouges. Les voisins disaient *oh* et secouaient la tête. Alors Odenigbo sortit de la chambre, s'avança, releva Alice et la prit dans ses bras, et elle resta immobile et se mit à pleurer, la tête appuyée contre son épaule. Olanna les observa. Il y avait quelque chose de familier dans la façon dont la courbe des bras d'Odenigbo épousait le corps d'Alice. Il la tenait avec l'aisance de quelqu'un qui l'avait déjà tenue dans ses bras.

Alice finit par s'asseoir sur un banc, sans expression, accablée. De temps à autre, elle hurlait « *Hei !* » et se levait en mettant les mains sur la tête. Odenigbo s'assit près d'elle et insista pour qu'elle boive un peu d'eau. L'homme d'Asaba discuta avec lui à voix basse comme si eux seuls étaient responsables d'elle, puis Odenigbo s'approcha d'Olanna, qui était assise sur la terrasse.

« Tu peux lui emballer quelques affaires, *nkem* ? demanda-t-il. Cet homme dit qu'il a des gens d'Asaba dans sa concession et qu'il va l'emmener habiter chez eux quelque temps. »

Olanna le regarda, le visage dénué d'expression.

« Non, dit-elle.

– Non ?

– Non, répéta-t-elle, bien fort cette fois-ci. Non. »

Et elle se leva et entra dans la chambre. Elle ne ferait la valise de personne. Elle ne sut pas qui avait emballé les affaires d'Alice, Odenigbo peut-être, mais elle entendit les « *Ije oma, bonne route* » de

nombreux voisins quand Alice et l'homme partirent, tard dans la soirée. Olanna dort dehors et rêva d'Alice et d'Odenigbo sur le lit de Nsukka, de leur sueur sur son drap fraîchement lavé ; elle se réveilla avec de violents soupçons dans le cœur et le grondement des bombardements dans les oreilles.

« Les vandales approchent ! » cria le pasteur Ambrose, qui fut le premier à quitter la concession en courant, un sac de voyage plein à craquer à la main.

La cour fut soudain prise d'une activité frénétique, cris, valises, départs. Les bombardements, pareils à des quintes et des quintes d'une toux ignoble et horriblement forte, ne s'arrêtaient pas. Et la voiture ne démarrait pas. Odenigbo essaya tant et plus et la rue, déjà, était pleine de réfugiés, les explosions retentissantes des mortiers semblaient avoir atteint St John's Road. Mama Oji hurlait après son mari. Mama Adanna suppliait Olanna de la laisser monter dans la voiture avec quelques-uns de ses enfants et Olanna lui dit : « Non, prends tes enfants et pars. »

Odenigbo lança le moteur, qui vrombit et s'arrêta. La concession était presque vide. Une femme dans la rue tirait une chèvre obstinée, puis finit par l'abandonner et continua en se hâtant. Odenigbo tourna la clé et de nouveau la voiture cala. Olanna sentait le sol vibrer sous ses pieds à chaque grondement.

Odenigbo s'acharnait à tourner la clé de contact. La voiture refusait de démarrer.

« Commence à marcher avec Baby », dit-il. La sueur perlait à son front.

« Quoi ? »

– Je vous prendrai au passage quand la voiture aura démarré.

– Si on y va à pied, on y va ensemble. »

Odenigbo réessaya de démarrer la voiture. Olanna se retourna, surprise par le calme de Baby, qui était assise à l'arrière à côté de leurs matelas roulés. Baby regardait attentivement Odenigbo, comme si elle les encourageait de ses yeux, lui et la voiture.

Odenigbo sortit et souleva le capot, Olanna sortit elle aussi et laissa Baby descendre, puis elle se demanda ce qu'elle emporterait du coffre et ce qu'elle abandonnerait. La concession était vide et il n'y avait plus qu'une ou deux personnes qui passaient dans la rue. Le crépitemment des coups de feu était proche. Elle avait peur. Ses mains tremblaient.

« Commençons à marcher, dit Olanna. Il n'y a plus personne à Umuahia. »

Odenigbo monta en voiture, prit une grande inspiration et tourna la clé. La voiture démarra. Il roulait vite et, à la lisière d'Umuahia, Olanna demanda :

« Tu as fait quelque chose avec Alice ? »

Odenigbo ne répondit pas, le regard rivé droit devant lui.

« Je t'ai posé une question, Odenigbo.

– *Mba*, je n'ai rien fait avec Alice. » Il lui jeta un coup d'œil puis ramena les yeux sur la route.

Ils ne se dirent rien d'autre avant d'arriver à Orlu, où Kainene et Harrison sortirent à leur rencontre. Harrison commença à décharger la voiture.

Kainene embrassa Olanna, prit Baby dans ses bras puis se tourna vers Odenigbo.

« Quelle barbe intéressante, dit-elle. Essayons-nous de copier Son Excellence ?

– Je n'essaie jamais de copier personne.

– Bien sûr. J'avais oublié à quel point vous êtes original. »

La voix de Kainene était chargée de la tension qui les entourait tous. Olanna la sentait, lourde d'humidité, qui pesait sur la pièce quand Richard rentra et serra la main d'Odenigbo avec raideur puis, plus tard, quand ils s'assirent à table et mangèrent des tranches d'igname qu'Harrison servit sur des assiettes émaillées.

« Nous sommes ici le temps de trouver un endroit à louer », dit Odenigbo en regardant Kainene.

Kainene lui rendit son regard, leva les sourcils et dit :

« Harrison ! Rapporte un peu d'huile de palme pour Chiamaka. »

Harrison entra et déposa un bol d'huile devant Baby. Après son départ, Kainene dit :

« Il nous a fait un merveilleux rat de brousse rôti la semaine dernière. Mais on aurait cru que c'était un carré d'agneau, à l'entendre parler. »

Olanna rit. Richard rit d'un rire hésitant. Baby rit elle aussi, comme si elle comprenait. Et Odenigbo se concentra, sans sourire, sur son assiette. À la radio passait une rediffusion de la déclaration d'Ahiara, de la voix mesurée et déterminée de Son Excellence.

Le Biafra ne trahira pas l'homme noir. Quelles que soient nos chances face à l'adversaire, nous nous battons de toutes nos forces jusqu'à ce que les Noirs, partout dans le monde, puissent désigner avec fierté cette République qui se dresse digne et intrépide, en exemple du nationalisme africain...

Richard se leva de table en s'excusant, revint avec une bouteille de cognac et fit un geste vers Odenigbo.

« C'est un journaliste américain qui me l'a donnée. »

Odenigbo regarda fixement la bouteille.

« C'est du cognac », dit Richard en tendant la bouteille, comme si

Odenigbo ne le voyait pas.

Ils ne s'étaient pas parlé depuis qu'Odenigbo avait déboulé chez lui en voiture pour l'engueuler, des années auparavant. Ils ne s'étaient même pas parlé après s'être serré la main aujourd'hui.

Odenigbo ne prit pas la bouteille.

« Il y a aussi du sherry biafrais si vous préférez, dit Kainene. Peut-être plus adapté à votre rude foie de révolutionnaire. »

Odenigbo la regarda et un petit sourire sarcastique se dessina sur son visage, comme si elle l'amusait et l'agaçait à la fois. Il se leva.

« Pas de cognac pour moi, merci. Je devrais aller me coucher. J'ai une longue trotte qui m'attend, maintenant que la Main-d'œuvre s'est installée en brousse. »

Olanna le regarda quitter la pièce. Elle ne regarda pas Richard.

« Au lit, Baby, dit-elle.

– Non, dit Baby, qui fit semblant d'être absorbée par son assiette vide.

– Viens tout de suite », dit Olanna, et Baby se leva.

Dans la chambre, Odenigbo nouait son lappa autour de sa taille.

« J'allais justement venir chercher Baby pour la coucher », dit-il. Olanna l'ignore.

« Dors bien, Baby, dit-il. *Ka chi fo*.

– Bonne nuit, papa. »

Olanna déposa Baby sur le matelas, la couvrit d'un lappa, l'embrassa sur le front et fut prise d'une subite envie de pleurer en pensant à Ugwu. Il aurait dormi sur une natte au salon.

Odenigbo vint se placer près d'elle et elle eut envie de reculer, ne sachant pas ce qu'il avait en tête. Il toucha sa clavicule.

« Regarde comme tu es maigre. »

Elle baissa les yeux, irritée par son contact et surprise de voir comme sa clavicule était saillante ; elle ignorait qu'elle avait autant maigri. Elle ne dit rien et retourna au salon. Richard n'était plus là.

Kainene était toujours à table.

« Alors Odenigbo et toi avez décidé de chercher un logement ? demanda-t-elle. Mon humble demeure n'est pas assez bien pour vous ?

– Parce que tu l'écoutes ? Nous n'avons rien décidé. S'il veut chercher un logement, il n'a qu'à le faire et aller y vivre tout seul », dit Olanna.

Kainene la regarda :

« Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Olanna secoua la tête.

Kainene plongea le doigt dans l'huile de palme et le porta à la bouche.

« *Ejima m*, qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle à nouveau.

– Rien, en fait. Je ne peux mettre le doigt sur rien en particulier,

répondit Olanna en regardant la bouteille de cognac sur la table. Je veux que cette guerre finisse pour qu'il puisse revenir. Il est devenu quelqu'un d'autre.

– Nous sommes tous dans cette guerre et c'est à nous de décider si nous devenons quelqu'un d'autre ou non, dit Kainene.

– Il passe son temps à boire du *kai-kai* bon marché. Les rares fois où il est payé, l'argent part vite. Je crois qu'il a couché avec Alice, cette femme d'Asaba dans notre cour. Je ne le supporte pas. Je ne supporte pas de l'avoir près de moi.

– Bien.

– Bien ?

– Oui, bien. Il y a quelque chose de très paresseux dans la façon dont tu l'aimes aveuglément depuis si longtemps sans jamais le critiquer. Tu n'as jamais même admis qu'il est moche, ce mec », dit Kainene.

Un petit sourire se dessinait sur son visage et l'instant d'après elle riait, et Olanna ne put s'empêcher de rire elle aussi, parce que ce n'était pas ce qu'elle avait voulu entendre et que ça lui avait fait beaucoup de bien.

Le lendemain matin, Kainene montra à Olanna un petit flacon de crème pour le visage en forme de poire.

« Regarde. Quelqu'un qui est allé à l'étranger m'a rapporté ça. J'ai fini ma crème pour le visage depuis des mois et je me sers de cette horrible huile fabriquée au Biafra. »

Olanna examina le flacon rose. À tour de rôle, elles appliquèrent la crème sur leurs visages, lentement, sensuellement, puis elles partirent pour le camp de réfugiés. Elles y allaient tous les matins. Les nouveaux vents de l'harmattan envoyaient de la poussière partout et Baby rejoignait les enfants maigres qui couraient dans le camp, leurs ventres nus drapés de brun. Beaucoup d'enfants collectionnaient les éclats d'obus, jouaient avec, les échangeaient. Lorsque Baby rentra avec deux bouts de métal déchiqueté, Olanna la gronda, lui tira l'oreille et les confisqua. Elle détestait l'idée que Baby joue avec les restes froids de choses qui tuent. Mais Kainene lui demanda de les rendre à Baby. Kainene donna à Baby une boîte pour ranger ses éclats d'obus. Kainene demanda à Baby de se joindre aux enfants plus grands qui faisaient des pièges à lézard, d'apprendre avec eux à tresser les feuilles de palmes et à placer le cocon plein de fourmis *iddo* à l'intérieur. Kainene laissa Baby tenir le poignard de l'homme décharné qui se promenait dans la concession en bougonnant : « Qu'ils viennent donc, les vandales, qu'ils viennent. » Kainene laissa Baby manger un œuf de lézard.

« Chiamaka devrait voir la vie comme elle est, *ejima m*, dit Kainene

pendant qu'elles s'hydrataient le visage. Tu la protèges trop de la vie.

– Je veux juste que mon enfant soit en sécurité », dit Olanna. Elle prit une touche de crème et commença à la faire pénétrer dans sa peau du bout des doigts.

« Ils nous protégeaient trop, dit Kainene.

– Papa et maman ? demanda Olanna, même si elle savait.

– Oui. » Kainene étalait la crème sur son visage avec les paumes des mains. « Heureusement que maman est partie. Tu l'imagines vivant sans ce genre de choses ? Ou se servant d'huile de noyaux de palme ? »

Olanna rit. Mais elle aurait bien aimé que Kainene ne mette pas autant de crème, pour la faire durer le plus longtemps possible.

« Pourquoi tenais-tu toujours autant à faire plaisir à papa et maman ? »

Olanna porta les mains à son visage et garda le silence quelques instants.

« Je ne sais pas. Je crois que j'avais de la peine pour eux.

– Tu as toujours eu de la peine pour des gens qui n'ont pas besoin que tu aies de la peine pour eux. »

Olanna ne dit rien parce qu'elle ne savait pas quoi dire. C'était le genre de choses dont elle aurait discuté avec Odenigbo, le fait que Kainene exprime pour la première fois une rancœur envers elle et leurs parents, mais Odenigbo et elle ne se parlaient pratiquement plus. Il avait trouvé un bar dans les parages ; pas plus tard que la semaine précédente, le patron était venu à la maison le demander parce qu'il n'avait pas réglé sa note. Olanna ne lui dit rien après le départ du patron du bar. Elle ne savait plus quand il allait à la Direction générale de la Main-d'œuvre et quand il allait simplement au bar. Elle refusait de s'inquiéter pour lui.

Elle s'inquiétait pour d'autres choses : ses règles qui étaient devenues rares et n'étaient plus rouges mais d'un brun boueux, les cheveux de Baby qui tombaient, la faim qui volait la mémoire des enfants. Elle était déterminée à ce qu'ils gardent l'esprit vif ; ils représentaient l'avenir du Biafra, après tout. Alors, tous les jours, elle leur faisait cours sous le flamboyant, loin des horribles odeurs à l'arrière des bâtiments. Elle leur faisait apprendre un vers d'un poème, et le lendemain ils l'avaient oublié. Ils couraient après les lézards. Ils prenaient du *garri* avec de l'eau une fois par jour au lieu de deux, maintenant, parce que les fournisseurs de Kainene ne pouvaient plus accéder à Mbosi pour acheter du *garri* ; toutes les routes étaient occupées. Kainene lança un mouvement « Plantons Nos Aliments », et quand elle se joignait aux hommes, aux femmes et aux enfants pour tracer des crêtes de labour, Olanna se demandait où elle avait appris à tenir une binette. Mais la terre était desséchée. L'harmattan craquelait les lèvres et les pieds.

Trois enfants moururent en une seule journée. Le père Marcel célébra la messe sans communion. Le ventre d'une jeune fille nommé Urenwa commença à s'arrondir et Kainene ignorait si c'était le kwashiorkor ou si elle était enceinte, jusqu'au moment où la mère de la jeune fille la gifla et demanda : « Qui ? Qui t'a fait ça ? Où as-tu vu l'homme qui t'a fait ça ? » Le docteur ne venait plus parce qu'il n'y avait plus d'essence et trop de soldats mourants à soigner. Le puits s'assécha. Kainene allait souvent à la Direction générale d'Ahiara pour réclamer un camion d'eau, mais elle en rentrait chaque fois avec une vague promesse du directeur. Les odeurs épaisses, affreuses, des corps non lavés et de la chair qui se décomposait dans les tombes de fortune, derrière les bâtiments, s'accroissaient. Des mouches voletaient autour des plaies sur les corps des enfants. Les punaises et les *kwalikwata* pullulaient ; les femmes dénouaient leur lappas pour découvrir d'horribles plaques de piqûres rougies, comme de l'urticaire baigné de sang. C'était la saison des oranges, et Kainene leur demandait de les cueillir aux arbres et de les manger, bien que ça leur donne la diarrhée, puis de frotter les écorces contre leur peau parce que l'odeur d'agrumes masquait celle de la saleté.

Le soir, Olanna et Kainene rentraient ensemble à pied. Elles parlaient des gens du camp, de leurs années d'écolières à Heathgrove, de leurs parents, d'Odenigbo.

« Est-ce que tu lui as redemandé, pour cette femme d'Asaba ? dit Kainene.

– Pas encore.

– Avant de lui demander, tu t'approches de lui et tu le gifles. S'il ose te rendre ta gifle, je l'attaquerai avec le couteau de cuisine d'Harrison. Mais la gifle lui fera cracher la vérité. »

Olanna rit et remarqua qu'elles marchaient toutes les deux d'un pas tranquille et que leurs pieds s'accordaient, dans leurs claquettes couvertes de poussière brune.

« Grand-papa disait que ça empire toujours avant de s'arranger. O *dikata njo, o dikwa mma*, dit Kainene.

– Je me souviens.

– Le monde va bientôt tourner et le Nigeria arrêtera, dit calmement Kainene. Nous gagnerons.

– Oui. » Olanna y croyait davantage parce que Kainene le disait.

Certains soirs Kainene était distante, plongée en elle-même. Une fois, elle dit : « Je n'avais jamais vraiment remarqué Ikejide », et Olanna passa le bras autour des épaules de sa sœur sans rien dire. La plupart du temps, pourtant, Kainene avait excellent moral et elles s'installaient dehors, bavardaient, écoutaient la radio et les chauves-souris qui voletaient autour des anacardiés. Quelquefois, Richard leur tenait compagnie. Odenigbo, jamais.

Et puis, un soir, il plut, une pluie par rafales, cinglante, une averse étonnante pour la saison sèche, et peut-être est-ce pour cette raison qu'Odenigbo n'alla pas au bar. Ce fut le soir où il accepta enfin le cognac de Richard, le porta à son nez et inhala profondément avant de le boire ; Richard et lui ne se parlaient alors encore que très peu. Et ce fut le soir où le docteur Nwala vint leur dire qu'Okeoma s'était fait tuer. Des éclairs zébraient le ciel, le tonnerre grondait et Kainene dit en riant :

« On dirait un bombardement.

– Ça m'inquiète qu'ils ne nous aient pas bombardés depuis un moment, dit Olanna. Je me demande ce qu'ils préparent.

– Une bombe atomique, peut-être », dit Kainene.

À cet instant, ils entendirent la voiture et Kainene se leva.

« Qui nous rend visite le soir par un temps pareil ? »

Elle ouvrit la porte et le docteur Nwala entra, le visage dégoulinant. Olanna se rappela comment il lui avait tendu la main pour l'aider à se relever pendant le raid aérien, le jour de son mariage, en disant que sa robe allait se salir – comme si elle n'était pas déjà sale après qu'elle se fut couchée par terre. Il était plus maigre et plus dégingandé que dans son souvenir, et on avait l'impression qu'il se casserait en deux s'il s'asseyait trop brusquement. Il ne s'assit pas. Il ne perdit pas de temps en salutations. Il avait décollé sa chemise de son corps et l'agitait rapidement pour en chasser l'eau quand il dit :

« Okeoma est parti, *o jebego*. Ils étaient en mission pour reprendre Umuahia quand c'est arrivé. Je l'ai vu le mois dernier et il m'a dit qu'il écrivait des poèmes et qu'Olanna était sa muse, et que si jamais il lui arrivait quelque chose, je devais veiller à ce que les poèmes lui parviennent. Mais je n'arrive pas à les trouver. Les gens qui m'ont apporté le message ont dit qu'ils ne l'avaient jamais vu écrire quoi que ce soit. Alors j'ai dit que je viendrais vous dire qu'il était parti, mais que je n'avais pas trouvé les poèmes. »

Olanna hochait la tête sans comprendre parce que le docteur Nwala disait trop de mots trop vite. Puis il s'arrêta. Il voulait dire qu'Okeoma était mort. Il pleuvait en plein harmattan et Okeoma était mort.

« Okeoma ? murmura Odenigbo d'une voix cassée. *Onye* ? Vous parlez bien d'Okeoma ? »

Olanna tendit la main et agrippa le bras d'Odenigbo et des cris jaillirent d'elle, des cris stridents, perçants, parce que quelque chose dans sa tête était tendu à se rompre. Parce qu'elle se sentait attaquée, impitoyablement matraquée par les deuils. Elle ne lâcha pas son bras avant que le docteur Nwala soit ressorti sous la pluie en titubant et qu'ils s'installent silencieusement sur leur matelas par terre. Lorsqu'il se glissa en elle, elle songea que c'était devenu une sensation très différente, son corps sur elle, qu'il était devenu beaucoup plus léger et

plus étroit. Il resta immobile, si immobile qu'elle s'agita violemment et tira sur ses hanches. Mais il ne bougea pas. Et puis il se mit à donner des coups de reins et son plaisir se multiplia, aiguisé sur de la pierre, chaque petite étincelle devenant un plaisir à part entière. Elle s'entendit pleurer, sangloter de plus en plus fort jusqu'à ce que Baby remue et qu'il lui mette la main contre la bouche. Lui aussi pleurait ; elle sentit les larmes tomber sur son corps avant de les voir sur son visage.

Plus tard, il s'appuya sur un coude et la regarda. « Tu es tellement forte, *nkem*. »

C'étaient des mots qu'elle ne lui avait jamais entendu dire. Il paraissait vieux ; il y avait quelque chose de mouillé dans ses yeux, une défaite chiffonnée sur son visage, qui le vieillissaient. Elle voulait lui demander pourquoi il avait dit ça, qu'est-ce qu'il entendait par là, mais elle ne le fit pas et ne sut guère qui s'endormit le premier. Le lendemain matin elle se réveilla trop tôt, sentant l'odeur fétide de sa propre haleine, avec au cœur une paix triste et troublante.

Au début, Ugwu voulut mourir. Pas à cause du picotement brûlant dans sa tête, de la sensation du sang qui collait à son dos, de la douleur dans ses fesses, ni parce qu'il suffoquait, mais à cause de la soif. Il avait la gorge desséchée. Les fantassins qui le portaient racontaient que le secourir leur avait donné une raison de prendre la fuite, qu'ils étaient à court de balles, qu'ils avaient demandé des renforts, que rien ne venait, que les vandales approchaient. Mais la soif d'Ugwu bouchait ses oreilles et étouffait leurs paroles. Il était sur leurs épaules, ses plaies bandées avec leurs chemises, le corps traversé de douleur à chacun de leurs pas. Il suffoquait, haletait, happait l'air, mais n'arrivait jamais à en aspirer assez. Sa soif lui donnait la nausée.

« De l'eau, s'il vous plaît », demandait-il d'une voix rauque. Ils ne lui en donnaient pas ; s'il avait eu l'énergie, il aurait prononcé contre eux toutes les malédictions qu'il connaissait. S'il avait eu un fusil, il les aurait tous abattus avant de se tirer une balle.

À présent, dans l'hôpital où ils l'avaient laissé, il ne souhaitait plus mourir, mais il en avait peur ; il y avait tant de corps tout autour de lui, sur des nattes, des matelas, à même le sol. Il y avait tant de sang partout. Il entendait les cris aigus des hommes quand le docteur les examinait et il comprit que son cas n'était pas le pire alors même qu'il sentait son sang suinter, tiède au début, ensuite froid et collant sur son flanc. Le sang emportait sa volonté ; il était trop épuisé pour pouvoir y faire quelque chose et quand les infirmières passaient d'un pas pressé devant lui sans lui changer ses pansements, il ne les appelait pas. Il ne disait rien non plus quand elles venaient, le tournaient sur le côté et lui faisaient des piqûres rapides et brusques. Dans ses moments de délire, il voyait Eberechi dans sa jupe serrée, qui lui faisait des gestes qu'il n'arrivait pas à comprendre. Et dans ses moments de lucidité, la mort l'occupait. Il essayait de voir mentalement un paradis, avec un Dieu assis sur un trône, mais il n'y parvenait pas. Pourtant, l'autre possibilité, que la mort ne soit qu'un silence sans fin, paraissait peu probable. Une partie de lui rêvait et il n'était pas sûr que cette partie soit jamais capable de se replier dans un silence infini. La mort serait un état d'omniscience total, mais ce qui l'inquiétait, c'était ceci : ne pas savoir à l'avance ce qu'il saurait.

Le soir, dans la pénombre, les gens de Caritas venaient : un prêtre et deux auxiliaires qui portaient des lampes à kérosène, distribuaient du

lait et du sucre aux soldats, leur demandaient leurs noms et d'où ils venaient.

« Nsukka », dit Ugwu quand on le lui demanda. Il trouva que le prêtre avait une voix vaguement familière, mais tout était vaguement familier ici : le sang de l'homme à côté de lui avait la même odeur que le sien, l'infirmière qui déposait un bol d'*akamu* léger à côté de lui souriait comme Eberechi.

« Nsukka ? Comment tu t'appelles ? » demanda le prêtre.

Ugwu fit un gros effort pour fixer son regard sur le visage rond, les lunettes, le col noirci. C'était le père Damian.

« Je suis Ugwu. Je venais avec ma madame Olanna à Saint-Vincent-de-Paul.

– Ah ! » Le père Damian lui serra la main très fort et Ugwu grimaça. « Tu t'es battu pour la cause ? Où as-tu été blessé ? Qu'est-ce qu'ils ont fait pour toi ? »

Ugwu secoua la tête. Une partie de ses fesses était prise dans une douleur rouge flamme ; ça le consumait. Le père Damian lui mit quelques cuillerées de lait en poudre dans la bouche, puis posa un sac de lait et de sucre à côté de lui.

« Je sais qu'Odenigbo est à la Main-d'œuvre. Je vais les faire prévenir », dit le père Damian. Avant de partir, il passa un chapelet en bois au poignet d'Ugwu.

Le chapelet était toujours là, poids froid contre sa peau, quand vint M. Richard, quelques jours plus tard.

« Ugwu, Ugwu. » Les cheveux clairs et les yeux à la drôle de couleur flottaient au-dessus de lui et Ugwu ne savait pas trop qui c'était.

« Est-ce que tu m'entends, Ugwu ? Je suis venu te chercher. » C'était la voix qui avait posé des questions à Ugwu sur la fête de son village, des années plus tôt. Ugwu comprit alors qui c'était. M. Richard essaya de l'aider à se lever et la douleur fusa de son flanc et de sa fesse pour grimper jusqu'à sa tête et ses yeux. Ugwu poussa un cri, puis il serra les dents, se mordit la lèvre et suçsa son propre sang.

« Doucement, doucement », dit M. Richard.

Le trajet cahoteux sur la banquette arrière de la Peugeot 404 et le soleil impitoyable qui embrasait le pare-brise poussèrent Ugwu à se demander s'il n'était pas mort et si ce n'était pas ça qui se passait quand on mourait : un interminable voyage en voiture. Ils s'arrêtèrent enfin à un hôpital qui ne sentait pas le sang, mais le désinfectant. Ce ne fut qu'une fois allongé dans un vrai lit qu'Ugwu se dit qu'il ne mourrait peut-être pas, finalement.

« Cet endroit a été pas mal bombardé la semaine dernière, et nous devrons repartir dès que le médecin t'aura examiné. Il n'est pas vraiment médecin – il était en quatrième année de médecine quand la guerre a commencé –, mais il est très bien, dit M. Richard. Olanna,

Odenigbo et Baby sont chez nous à Orlu depuis la chute d'Umuahia, et bien sûr Harrison est là aussi. Kainene a besoin d'aide au camp de réfugiés, alors tu as intérêt à te dépêcher de te rétablir. »

Ugwu sentait que M. Richard parlait trop, pour son bien, peut-être pour l'empêcher de s'endormir avant que le médecin n'arrive. Mais il était heureux du rire de M. Richard, de sa normalité, de la façon dont il revenait avec toute la force du souvenir et le ramenait à la période où M. Richard notait ses réponses dans un calepin recouvert de cuir.

« Ça nous a tous fait un petit choc d'apprendre que tu étais vivant et à l'hôpital d'Emekuku – un choc heureux, bien sûr. Dieu merci, il n'y a pas eu d'enterrement symbolique, en fait, même s'il y a eu une sorte de messe du souvenir avant la chute d'Umuahia. »

Les paupières d'Ugwu tremblèrent.

« Ils ont dit que j'étais mort, patron ?

– Oh que oui. Apparemment ton bataillon a cru que tu étais mort pendant l'opération. »

Les yeux d'Ugwu se fermaient et refusaient de rester ouverts quand il le leur ordonnait. Enfin, il parvint à les ouvrir – M. Richard le regardait.

« Qui est Eberechi ?

– Patron ?

– Tu n'arrêtais pas de dire Eberechi.

– C'est quelqu'un que je connais, patron.

– À Umuahia ?

– Oui, patron. »

Les yeux de M. Richard s'adoucirent.

« Et tu ne sais pas où elle est maintenant ?

– Non, patron.

– Est-ce que tu portes ces vêtements depuis que tu as été blessé ?

– Oui, patron. Les fantassins m'ont donné le pantalon et la chemise.

– Tu as besoin de te laver. »

Ugwu sourit.

« Oui, patron.

– Tu as eu peur ? » demanda M. Richard au bout d'un moment.

Il remua ; la douleur était partout et il n'existait pas de position confortable.

« Peur, patron ?

– Oui.

– Quelquefois, patron. » Il se tut un instant. « J'ai trouvé un livre à notre camp. J'étais tellement triste et en colère pour l'écrivain.

– Quel livre c'était ?

– L'autobiographie d'un Noir américain du nom de Frederick Douglass. »

M. Richard nota quelque chose.

« Je me servirai de cette anecdote dans mon livre.
– Vous écrivez un livre.
– Oui.
– C'est sur quoi, patron ?
– La guerre, et ce qui s'est passé avant, et tout ce qui n'aurait pas dû se passer. Ça s'appellera "Le monde s'est tu pendant que nous mourions". »

Plus tard, Ugwu murmura le titre à part soi : *Le monde s'est tu pendant que nous mourions*. Il le hantait, l'emplissait de honte. Il lui faisait penser à la fille du bar, à son visage aux traits tirés et à la haine dans ses yeux, allongée sur le dos à même le sol sale.

Master et Olanna prirent Ugwu dans leurs bras mais doucement, sans serrer, pour ne pas lui faire mal. Ça le mit terriblement mal à l'aise ; ils ne l'avaient jamais embrassé avant.

« Ugwu, dit Master en secouant la tête. Ugwu. » Baby se cramponna à sa main et refusa de la lâcher, et soudain la vie d'Ugwu tout entière se ramassa en une boule dans sa gorge, et il sanglotait et les larmes lui brûlaient les yeux. Il s'en voulut d'avoir pleuré et plus tard, quand il raconta son histoire, il parla d'une voix détachée. Il mentit sur la façon dont il s'était fait enrôler ; il raconta que le pasteur Ambrose l'avait supplié de l'aider à porter sa sœur malade chez l'herboriste et qu'il rentrait à la maison quand les soldats l'avaient attrapé. Il utilisait des mots comme *tir ennemi* et *Attaque QG* avec une froideur désinvolte, comme pour compenser ses larmes.

« Et ils nous ont dit que tu étais mort, dit Olanna en le fixant du regard. Peut-être qu'Okeoma est vivant lui aussi. »

Ugwu la dévisagea.

« Ils ont dit qu'il était mort au combat, reprit-elle. Et j'ai appris que le kwashiorkor avait fini par emporter Adanna. Baby ne le sait pas, bien sûr. »

Ugwu détourna les yeux. Ces nouvelles le mettaient en colère. Il lui en voulait de lui dire des choses qu'il n'avait pas envie d'entendre.

« Trop de gens meurent, dit-il.

– C'est ce qui arrive dans les guerres, trop de gens meurent, dit Olanna. Mais nous allons la gagner, celle-là. Est-ce que ton coussin est bien placé ?

– Oui, ma'ame. »

Comme il y avait une partie de ses fesses sur laquelle il ne pouvait pas s'asseoir, il passa ses premières semaines à Orlu allongé sur le côté. Olanna était toujours près de lui, le forçant à manger, le poussant à vivre. Il avait souvent l'esprit ailleurs. Il n'avait pas besoin de l'écho de douleur dans son flanc, ses fesses et son dos pour se souvenir de l'explosion de son *ogbunigwe*, du rire de High-Tech ou de

la haine morte dans les yeux de la fille. Il ne se souvenait pas des traits de son visage, mais l'expression de ses yeux lui était restée, tout comme la sécheresse tendue entre ses jambes et la façon dont il avait fait ce qu'il ne voulait pas faire. Dans cet espace gris entre vrais rêves et rêveries, où il contrôlait la majeure partie de ce qu'il imaginait, il vit le bar, sentit l'odeur de l'alcool et entendit les soldats dire « Target Destroyer », mais ce n'était pas la serveuse qui était par terre sur le dos, c'était Eberechi. Il se réveilla en détestant cette image et en se détestant lui-même. Il se donnerait du temps pour expier ce qu'il avait fait. Ensuite, il partirait à la recherche d'Eberechi. Peut-être qu'elle était rentrée avec sa famille à leur village, à Mbaise, ou peut-être qu'ils étaient ici, quelque part à Orlu. Elle l'attendrait ; elle saurait qu'il viendrait la chercher. Qu'Eberechi l'attende, et que cette attente soit la preuve de sa rédemption, lui apporta du réconfort pendant sa guérison. Il fut surpris qu'il soit possible à son corps de revenir à son état antérieur et à son esprit de fonctionner avec une lucidité permanente.

Le jour il aidait au camp de réfugiés, et le soir il écrivait. Il s'asseyait sous le flamboyant et écrivait en petites lettres méticuleuses sur les bordures de vieux journaux, sur des papiers dont Kainene s'était servie pour faire des calculs de provisions, au dos d'un vieil agenda. Il écrivit un poème sur des gens qui avaient une éruption cutanée aux fesses après avoir déféqué dans des seaux importés, mais il n'avait pas le lyrisme de celui d'Okeoma et il le déchira ; il écrivit sur une jeune femme au derrière parfait qui pinçait le cou d'un jeune homme et il déchira cela aussi. Finalement, il se mit à écrire sur la mort anonyme de tantie Ifeka à Kano et sur Olanna perdant l'usage de ses jambes, sur l'uniforme militaire cintré d'Okeoma et les mains bandées du professeur Ekwenugo. Il écrivit sur les enfants du camp de réfugiés, sur la persévérance avec laquelle ils couraient après les lézards, racontant comment quatre garçons avaient pourchassé un lézard rapide jusqu'en haut d'un manguier, comment l'un d'eux avait grimpé derrière lui et comment le lézard avait sauté d'une branche pour tomber dans la main tendue d'un des trois autres qui encerclaient l'arbre.

« Les lézards sont devenus plus malins. Ils courent plus vite, maintenant, et ils se cachent sous les parpaings », avait expliqué à Ugwu le garçon qui avait grimpé à l'arbre.

Ils avaient fait rôtir le lézard et l'avaient partagé, en chassant les autres enfants. Plus tard, le garçon avait offert à Ugwu un bout minuscule de sa part filandreuse. Ugwu l'avait remercié et avait secoué la tête en réalisant que jamais il ne pourrait traduire cet enfant sur le papier, jamais il ne pourrait décrire assez fidèlement la peur qui voilait les yeux des mères au camp de réfugiés quand les bombardiers

surgissaient du ciel et attaquaient. Il ne pourrait jamais décrire ce qu'il y avait de terriblement lugubre à bombarder des gens qui ont faim. Mais il essayait, et plus il écrivait, moins il rêvait.

Olanna apprenait à quelques enfants à réciter les tables de multiplication le matin où Kainene arriva en courant sous le flamboyant.

« Tu peux croire qui est responsable de la grossesse de cette petite fille, Urenwa ? » demanda Kainene, et Ugwu faillit ne pas la reconnaître. Ses yeux sortaient de son visage anguleux, débordant de rage et de larmes. « Tu peux croire que c'est père Marcel ? »

Olanna se leva.

« *Gini* ? Qu'est-ce que tu dis ? »

– Apparemment, j'ai été aveugle ; elle n'est pas la seule, dit Kainene. Il les baise presque toutes avant de leur donner les écrevisses que je trime à faire venir ! »

Plus tard, Ugwu regarda Kainene pousser le père Marcel des deux mains sur la poitrine en lui criant à la figure, et appuyer si fort qu'Ugwu eut peur que l'homme ne tombe.

« *Amosu* ! Vous êtes le diable ! » Puis elle se tourna vers le père Jude. « Comment avez-vous pu le laisser écarter les jambes de ces filles qui meurent de faim sans rien faire ? Comment allez-vous répondre de ça devant votre Dieu ? Vous partez tous les deux maintenant, tout de suite. Je porterai cette affaire moi-même devant Ojukwu s'il le faut ! »

Des larmes coulaient sur son visage. Il y avait dans sa rage quelque chose de magnifique. Ugwu se sentit sale et indigne quand il entreprit ses nouvelles tâches après le départ des prêtres – distribuer le *garri*, disperser les bagarres, surveiller les cultures chétives et desséchées. Il se demandait ce que Kainene dirait, ce qu'elle lui ferait, ce qu'elle penserait de lui, si jamais elle apprenait pour la serveuse du bar. Elle le prendrait en horreur. Olanna aussi. Eberechi aussi.

Il écoutait les conversations le soir, notant dans sa tête ce qu'il transférerait plus tard sur le papier. C'étaient surtout Kainene et Olanna qui parlaient, comme si elles créaient leur propre monde dans lequel Master et M. Richard ne pourraient jamais vraiment entrer. Parfois, Harrison venait s'asseoir avec Ugwu, mais il parlait très peu, comme s'il était à la fois intrigué par Ugwu et plein de respect pour lui. Ugwu n'était plus simplement Ugwu, il était un de « nos gars » ; il avait combattu pour la cause. La lune était presque toujours d'un blanc brillant et, de temps à autre, le vent nocturne apportait le hululement des chouettes et les modulations des voix en provenance du camp de réfugiés. Baby dormait sur une natte, couverte du lappa d'Olanna pour la protéger des moustiques. Chaque fois qu'ils entendaient le ronronnement lointain des avions de l'aide

humanitaire, bien distinct du vol rapide et bas des bombardiers, Kainene disait : « J'espère que celui-là va arriver à se poser », et Olanna répondait avec un rire léger : « Nous devons préparer notre prochaine soupe avec de la morue salée. »

Quand ils écoutaient Radio Biafra, Ugwu se levait et s'éloignait. Les piètres effets de style des bulletins de guerre, la voix qui enfonçait des morceaux d'espoir factice dans la gorge des gens, ça ne l'intéressait pas. Une après-midi, Harrison vint sous le flamboyant en apportant la radio, mise à plein volume sur Radio Biafra.

« S'il te plaît, éteins-moi ça », dit Ugwu. Il regardait quelques petits garçons qui jouaient sur une bande d'herbe, un peu plus loin. « Je veux entendre les oiseaux.

- Il n'y a pas d'oiseaux qui chantent.
- Éteins.
- Son Excellence va faire un discours.
- Éteins la radio ou emporte-la.
- Tu ne veux pas entendre Son Excellence ?
- *Mba*, non. »

Harrison l'observait.

« Ce sera un grand discours, dit-il.

– La grandeur, ça n'existe pas », dit Ugwu.

Harrison s'en alla, l'air blessé, et Ugwu ne fit pas l'effort de le rappeler ; il se remit à regarder les enfants. Ils couraient mollement sur l'herbe desséchée, brandissant des bâtons en guise de fusils, faisaient des bruits de coups de feu avec la bouche, se poursuivaient en soulevant des nuages de poussière. Même la poussière semblait privée d'entrain. Ils jouaient à la guerre. Quatre garçons. La veille, ils étaient cinq. Ugwu ne se rappelait pas le nom du cinquième – était-ce Chidiebele ou Chidiebube ? – mais il se rappelait que ces derniers temps le ventre de l'enfant s'était mis à gonfler comme s'il avait avalé un gros ballon, que ses cheveux tombaient par touffes, que sa peau s'était éclaircie, passant de la couleur de l'acajou à un jaune maladif. Les autres enfants le taquinaient beaucoup. *Afo mmili ukwa*, l'appelaient-ils, « Ventre-calebasse ». Une fois, Ugwu avait été tenté de leur dire d'arrêter, pour pouvoir leur expliquer ce qu'était le kwashiorkor – peut-être pouvait-il leur lire la description du kwashiorkor qu'il avait faite sur sa feuille d'écriture. Mais il décida de s'abstenir. Il était inutile de les préparer à ce qui, il en était certain, finirait de toute façon par leur arriver à tous. Ugwu ne se souvenait pas d'avoir jamais vu cet enfant jouer le rôle d'un officier biafrais, comme Son Excellence ou Achuzie ; il jouait toujours un Nigérian, soit Gowon, soit Adekunle, ce qui signifiait qu'il était toujours battu et qu'à la fin il devait tomber et faire le mort. Quelquefois Ugwu se demandait si l'enfant n'aimait pas ce rôle parce qu'il lui donnait la

possibilité de se reposer, allongé dans l'herbe.

L'enfant et sa famille venaient d'Oguta, c'était une de ces familles qui avaient refusé de croire que leur ville tomberait, aussi la mère avait-elle à leur arrivée cette expression farouche, qui semblait mettre quiconque au défi de lui dire qu'elle ne rêvait pas et qu'elle n'allait pas se réveiller bientôt. Le soir de leur arrivée, le bruit des tirs de la DCA fendit le camp de réfugiés juste avant le crépuscule. La mère courut et le prit dans ses bras, son enfant unique, le serra avec désarroi. Les autres femmes la secouèrent brutalement, dans le *wa-wa-wa* des avions qui se rapprochaient. *Venez au bunker ! Vous êtes folle ? Venez au bunker !*

La femme refusa et resta plantée là à serrer son enfant en tremblant. Ugwu ne savait toujours pas pourquoi il avait fait ce qu'il avait fait. Peut-être était-ce parce que Olanna avait déjà attrapé Baby et l'avait devancé, qu'il avait les mains libres. Toujours est-il qu'il tendit les mains, tira l'enfant des bras de sa mère et partit en courant. L'enfant était lourd, alors, il pesait encore quelque chose ; sa mère n'avait pas eu d'autre choix que de suivre. Les avions avaient commencé à pilonner et, juste avant qu'Ugwu pousse l'enfant dans le bunker, une balle passa tout près ; il la sentit plutôt qu'il ne la vit, l'âcre odeur du métal brûlant.

C'est dans le bunker, tout en jouant dans la terre humide qui grouillait de grillons et de fourmis, que l'enfant avait dit son nom à Ugwu. Chidiebele ou Chidiebube, il ne savait plus. Mais c'était Chidi quelque chose. Peut-être Chidiebele, le plus courant des deux noms. Ce nom faisait presque l'effet d'une plaisanterie, à présent. Chidiebele : *Dieu est miséricordieux*.

Plus tard, les quatre garçons avaient cessé de jouer à la guerre, et ils étaient déjà rentrés quand Ugwu entendit le gémissement faible et étranglé, en provenance de la salle de classe du bout du bâtiment. Il sut que la tantie de cet enfant allait bientôt sortir et prévenir courageusement les gens présents, que la mère se jetterait dans la poussière et se roulerait par terre en criant jusqu'à en perdre la voix, puis qu'elle prendrait un rasoir et ne s'arrêterait qu'une fois son cuir chevelu nu et saignant.

Il enfila son maillot de corps et alla proposer son aide pour creuser la petite tombe.

Richard, assis à côté de Kainene, lui frottait l'épaule tandis qu'elle riait d'une histoire que racontait Olanna. Il adorait la façon dont son cou semblait s'allonger quand elle rejetait la tête en arrière et riait. Il adorait les soirées passées avec elle, Olanna et Odenigbo ; elles lui rappelaient la pénombre du salon d'Odenigbo à Nsukka, le goût de la bière sur sa langue inondée de piment. Kainene tendit la main vers l'assiette émaillée pleine de grillons rôtis, la nouvelle spécialité d'Harrison ; il semblait savoir exactement où creuser dans la terre sèche pour les trouver, et comment les briser en morceaux après les avoir fait griller pour qu'ils durent un peu plus longtemps. Kainene en mit un morceau dans sa bouche. Richard en prit deux qu'il mastiqua lentement. L'obscurité tombait et les anacardiens étaient devenus de silencieuses silhouettes grises. Une brume de poussière flottait au-dessus d'eux.

« À ton avis, Richard, qu'est-ce qui explique le succès de la mission de l'homme blanc en Afrique ? demanda Odenigbo.

– Le succès ? » Odenigbo le déstabilisait, avec sa façon de ruminer longuement en silence, puis de dire ou de demander abruptement quelque chose d'inattendu.

« Oui, le succès. Je pense en anglais, dit Odenigbo.

– Peut-être faudrait-il d'abord expliquer l'incapacité de l'homme noir à juguler la mission de l'homme blanc, intervint Kainene.

– Qui a introduit le racisme dans le monde ? reprit Odenigbo.

– Je ne vois pas où tu veux en venir, dit Kainene.

– C'est l'homme blanc qui a introduit le racisme dans le monde. Il s'en est servi comme base de conquête. Il est toujours plus facile de vaincre un peuple plus humain.

– Alors quand nous vaincrons les Nigériens, ça voudra dire que nous serons devenus moins humains ? » demanda Kainene.

Odenigbo ne répondit pas. Il y eut un bruissement du côté des anacardiens et Harrison bondit pour voir si c'était un rat de brousse qu'il pouvait attraper.

« Inatimi m'a donné quelques pièces nigérianes, finit par dire Kainene. Vous savez que ces gens de l'Organisation Biafraise des Combattants de la Liberté ont pas mal d'argent nigérian. Je veux aller à Ninth Mile voir ce que je peux acheter et si ça se passe bien, je vendrai certaines des choses que les nôtres au camp ont fabriquées.

– C'est faire du commerce avec l'ennemi, dit Odenigbo.
– C'est faire du commerce avec des Nigérianes analphabètes qui ont ce dont nous avons besoin.

– C'est dangereux, Kainene », dit Odenigbo ; la douceur de sa voix surprit Richard.

« Ce secteur est libre, dit Olanna. Les nôtres font du commerce librement là-bas.

– Tu vas y aller toi aussi ? » La surprise fit hausser la voix à Odenigbo, qui dévisagea Olanna.

« Non. En tout cas, pas demain. Peut-être la prochaine fois où Kainene ira.

– Demain ? » C'était au tour de Richard d'être surpris. Kainene avait mentionné une fois qu'elle voulait faire du commerce derrière les lignes ennemies, mais il ignorait qu'elle avait déjà décidé quand elle irait.

« Oui, Kainene y va demain, dit Olanna.

– Oui, dit Kainene. Mais n'écoutez pas Olanna, elle ne viendra jamais avec moi. Elle a toujours eu une peur bleue de toute entreprise libre et honnête. »

Kainene rit, Olanna rit aussi et lui donna une tape sur le bras ; Richard vit la similarité de la courbe de leurs lèvres, de la forme de leurs dents de devant, légèrement plus grandes.

« Mais Nine Miles Road n'est-elle pas occupée régulièrement ? demanda Odenigbo. Je crois que tu ne devrais pas y aller.

– C'est tout vu. Je pars avec Inatimi demain matin de bonne heure et nous serons rentrés avant le soir », dit Kainene, sur ce ton péremptoire que Richard connaissait bien. Il n'était pas opposé à ce voyage, cela étant ; il connaissait beaucoup de gens qui faisaient ce qu'elle voulait faire.

Cette nuit-là, il rêva qu'elle rentrait avec un panier plein de poulet bouilli aux herbes, de riz jollof piquant, de soupe riche en poisson, et quand des éclats de voix juste sous leurs fenêtres le réveillèrent, il en fut irrité. Il était réticent à quitter le rêve. Kainene s'était réveillée, elle aussi, et ils se précipitèrent dehors, lui en short et Kainene avec un lappa noué autour de la poitrine. L'aurore pointait à peine. La lumière était faible. Un petit groupe de gens venus du camp battait et rouait de coups de pied un jeune homme accroupi par terre, qui se couvrait la tête avec les mains. Son pantalon était criblé de trous et son col presque entièrement arraché, mais la moitié de soleil jaune tenait encore à sa manche déchirée.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Kainene. Qu'est-ce qui se passe ? »

Avant que personne n'ait rien dit, Richard comprit. Le soldat avait volé dans les cultures. Ça arrivait partout, maintenant, les cultures

pillées de nuit, dépouillées d'épis de maïs si tendres qu'ils n'avaient pas encore formé de grains ou d'ignames si jeunes qu'ils avaient à peine la taille d'un cocoyam.

« Vous voyez pourquoi ce que nous plantons ne donne jamais de fruit ? » dit une femme dont l'enfant était mort la semaine précédente. Son lappa était noué bas, découvrant le haut de ses seins affaissés. « Des gens comme ce voleur viennent et récoltent tout, et nous, nous allons mourir de faim.

– Arrêtez ! dit Kainene. Arrêtez tout de suite ! Laissez-le tranquille !

– Vous nous dites de laisser un voleur tranquille ? Si nous le laissons aujourd'hui, ils seront dix à venir demain.

– Ce n'est pas un voleur, dit Kainene. Vous m'entendez ? Ce n'est pas un voleur. C'est un soldat qui a faim. »

L'autorité calme de la voix de Kainene fit taire la foule. Lentement, traînant les pieds, tous repartirent vers les salles de classe. Le soldat se leva et s'épousseta.

« Tu viens du front ? » demanda Kainene.

Il hocha la tête. Il semblait avoir dans les dix-huit ans. Il avait deux vilaines bosses de chaque côté du front, et du sang coulait de ses narines.

« Tu fuis ? *I na-agba oso* ? Tu as déserté ? » demanda Kainene.

Il ne répondit pas.

« Viens. Viens prendre un peu de *garri* avant de partir », dit Kainene.

Des larmes coulèrent de son œil gauche tuméfié, et il le couvrit de la paume de sa main en la suivant. Il ne parla pas, sauf pour marmonner « *Dalu* – merci » avant de partir en serrant le petit sac de *garri*. Kainene garda le silence quand elle s'habilla pour aller rejoindre Inatimi au camp.

« Tu partiras tôt, Richard, hein ? demanda-t-elle. Ces Hommes Importants sont bien capables de ne passer qu'une demi-heure au bureau, aujourd'hui.

– Je partirai dans une heure. » Il allait à Ahiara pour tenter d'obtenir des vivres du QG de l'aide alimentaire.

« Dis-leur que je suis en train de mourir et que nous avons désespérément besoin de lait et de corned-beef pour me maintenir en vie », dit-elle. Il y avait dans sa voix une pointe d'amertume nouvelle.

« Je le leur dirai, dit-il. Et bonne route. *Ije oma*. Reviens avec plein de *garri* et de sel. »

Ils s'embrassèrent, une brève pression des lèvres avant qu'elle s'en aille. Il savait que la vue de ce jeune soldat pitoyable l'avait bouleversée, et il savait aussi qu'elle pensait que le jeune soldat n'y était pour rien si les cultures étaient chétives. Elles étaient chétives parce que la terre était pauvre et l'harmattan rude et qu'il n'y avait pas d'engrais ni rien à planter ; que lorsqu'elle parvenait à se procurer des

graines d'igname, les gens en mangeaient la moitié avant de les planter. Il aurait aimé pouvoir tendre le bras, tordre le ciel et apporter la victoire au Biafra tout de suite. Pour elle.

Elle n'était pas là le soir quand il rentra d'Ahiara. Une odeur d'huile de palme blanchie flottait dans le salon, en provenance de la cuisine, et Baby, allongée sur une natte, feuilletait *Eze Goes to School*¹.

« Porte-moi sur tes épaules, oncle Richard », dit Baby en courant vers lui.

Richard fit semblant d'essayer de la soulever puis s'effondra sur une chaise.

« Tu es une grande fille maintenant, Baby. Tu es trop grande pour qu'on te porte.

– Non ! »

Olanna était debout près de la cuisine et les regardait.

« Tu sais, Baby a grandi en sagesse, mais elle n'a pas grandi en taille depuis le début de la guerre. » Richard sourit.

« Mieux vaut la sagesse que la taille », dit-il, et elle sourit elle aussi. Il se rendit compte qu'ils se parlaient très peu, qu'ils évitaient soigneusement de se trouver seuls ensemble.

« Pas de chance à Ahiara ? demanda Olanna.

– Non. J'ai essayé partout. Les centres d'aide alimentaire sont vides. J'ai vu un homme assis par terre devant un immeuble en train de sucer son pouce, dit-il.

– Et les gens que tu connais aux Directions générales ?

– Ils disent qu'ils n'ont rien et que notre priorité, maintenant, c'est l'autosuffisance et les cultures.

– Quelles cultures ? Et comment nourrir des millions de gens avec le minuscule territoire qui est maintenant le nôtre ? »

Richard la regarda. Même la plus infime critique envers le Biafra le mettait mal à l'aise. Des inquiétudes s'étaient insinuées dans les failles de son esprit depuis la chute d'Umuahia, mais il ne les exprimait pas.

« Kainene est-elle au camp ? » demanda-t-il.

Olanna s'essuya le front.

« Je crois. Inatimi et elle devraient être rentrés à l'heure qu'il est. »

Richard sortit jouer avec Baby. Il la percha sur ses épaules pour qu'elle puisse attraper une feuille d'anacardier puis la posa au sol en se faisant la réflexion qu'elle était drôlement menue, drôlement légère, pour une enfant de six ans. Il traça des lignes par terre, lui demanda de ramasser des cailloux et essaya de lui apprendre à jouer au *nchokolo*. Il la regarda sortir d'une boîte des bouts de métal déchiquetés et les disposer : sa collection d'éclats d'obus. Une heure plus tard, Kainene n'était pas revenue. Richard emmena Baby au camp. Kainene n'était pas assise sur le perron, devant le Point de Non-Retour, comme parfois. Elle n'était pas à l'infirmerie. Elle n'était dans

aucune des salles de classe. Richard aperçut Ugwu sous le flamboyant, qui écrivait sur un bout de papier.

« Tantie Kainene n'est pas rentrée, dit Ugwu avant que Richard le lui demande.

– Tu es sûr qu'elle n'est pas rentrée puis repartie ailleurs ?

– J'en suis sûr, patron. Mais je présume qu'elle va bientôt rentrer. »

Richard fut amusé par la précision guindée avec laquelle Ugwu avait *dit présume* ; il admirait l'ambition d'Ugwu et sa récente tendance à griffonner sur tous les papiers qu'il trouvait. Une fois, il avait essayé de trouver où Ugwu les rangeait pour y jeter un coup d'œil, mais il n'en avait trouvé aucun. Sans doute les fourrait-ils tous dans son short.

« Qu'est-ce que tu écris maintenant ? demanda-t-il.

– Un petit truc, patron, dit Ugwu.

– Je vais rester avec Ugwu, dit Baby.

– D'accord, Baby. » Richard savait qu'elle filerait dans les salles de classe retrouver d'autres enfants et se mettrait à chasser les lézards ou les grillons. Ou qu'elle partirait à la recherche du soi-disant milicien qui portait un poignard à la taille et demanderait la permission de le tenir. Il retourna à la maison. Odenigbo venait de rentrer du travail, et sa chemise était tellement élimée sur le devant que, dans la lumière vive du soleil du soir, Richard voyait les poils frisés de sa poitrine.

« Kainene est rentrée ? demanda Odenigbo.

– Pas encore. »

Odenigbo le gratifia d'un long regard accusateur puis entra dans sa chambre se changer. Il revint avec un lappa drapé autour du corps et noué derrière le cou, et s'assit avec Richard au salon. À la radio, Son Excellence annonçait qu'il partait à l'étranger pour chercher la paix.

En accord avec ce que j'ai moi-même fréquemment affirmé, à savoir que j'irais n'importe où en personne pour procurer la paix et la sécurité à mon peuple, je me rends maintenant hors du Biafra pour étudier...

Le soleil tombait quand Ugwu et Baby rentrèrent à la maison.

« La petite Nneka, elle vient de mourir et sa mère a refusé de les laisser emporter le corps et l'enterrer, dit Ugwu après leur avoir dit bonjour.

– Kainene est là-bas ? demanda Richard.

– Non », dit Ugwu.

Odenigbo se leva, Richard aussi, et ils allèrent ensemble au camp de réfugiés. Ils ne se parlèrent pas. Une femme pleurait dans une des salles de classe. Ils posèrent des questions et tout le monde leur dit la même chose : Kainene était partie de bon matin avec Inatimi. Elle leur

avait dit qu'elle partait en *afia attack*, pour faire du commerce derrière les lignes ennemies, et qu'elle serait rentrée en fin d'après-midi.

Une journée passa, puis une deuxième. Tout restait pareil, la sécheresse de l'air, les vents poussiéreux, les réfugiés qui labouraient un sol desséché, mais Kainene ne rentrait pas. Richard se sentait dégringoler dans un tunnel, se sentait d'heure en heure vidé de son propre poids. Odenigbo lui disait que Kainene était sans doute retenue de l'autre côté, tout simplement, qu'elle devait attendre que les vandales se déplacent pour rentrer à la maison. Olanna affirmait que ce genre de retard arrivait tout le temps aux femmes qui faisaient l'*afia attack*. Mais il y avait, dans les yeux d'Olanna, une crainte furtive. Même Odenigbo avait un air craintif quand il dit qu'il ne les accompagnerait pas pour chercher Kainene parce qu'il savait qu'elle allait rentrer ; c'était comme s'il avait peur de ce qu'ils pouvaient découvrir. Quand Richard partit pour Ninth Mile, Olanna s'assit à côté de lui dans la voiture. Ils se taisaient, mais chaque fois que Richard s'arrêtait pour demander à des gens au bord de la route s'ils avaient vu quelqu'un qui ressemblât à Kainene, elle disait : « *O tolu ogo, di ezigbo oji* », comme si le fait de répéter ce que Richard venait de dire, que Kainene était grande et très foncée, rafraîchirait davantage la mémoire des gens. Richard leur montrait la photo de Kainene. Parfois, dans sa hâte, il sortait à la place la photo du pot cordé. Personne ne l'avait vue. Personne n'avait vu une voiture qui ressemblât à celle d'Inatimi. Ils posèrent même la question aux soldats biafrais, ceux qui leur dirent qu'ils ne pouvaient pas aller plus loin parce que les routes étaient occupées. Les soldats secouèrent la tête et dirent qu'ils ne l'avaient pas vue. Sur le trajet du retour, Richard se mit à pleurer.

« Pourquoi tu pleures ? lui lança sèchement Olanna. Kainene est coincée de l'autre côté depuis quelques jours, c'est tout. »

Les larmes de Richard l'aveuglaient. La voiture quitta la route et les pneus crissèrent en mordant l'épais sous-bois de la brousse.

« Arrête, arrête ! » s'écria Olanna.

Il s'arrêta et elle lui prit la clé, fit le tour et ouvrit sa portière. En les reconduisant à la maison, elle fredonna à mi-voix sur tout le trajet.

Olanna passa le peigne en bois dans les cheveux de Baby aussi doucement qu'elle le put, néanmoins une grosse touffe resta prise dans les dents. Ugwu, assis sur un banc, écrivait. Une semaine s'était écoulée et Kainene n'était pas rentrée. Les vents de l'harmattan étaient plus calmes, aujourd'hui, ils ne faisaient pas valser les anacardiers, mais ils projetaient du sable partout et l'air était chargé de petits grains et de rumeurs selon lesquelles Son Excellence n'était pas parti chercher la paix, mais avait pris la fuite. Olanna savait que c'était impossible. Elle croyait, aussi fermement et posément qu'elle croyait que Kainene rentrerait bientôt, que le voyage de Son Excellence serait couronné de succès. Il reviendrait avec un document signé qui déclarerait la fin de la guerre, qui proclamerait un Biafra libre. Il reviendrait porteur de justice et de sel.

Elle peigna les cheveux de Baby et, à nouveau, il en tomba quelques-uns. Olanna prit dans sa main les minces filaments, d'un brun jaune délavé par le soleil qui n'avait rien à voir avec le noir de jais naturel de Baby. Ça lui faisait peur. Kainene avait dit quelques semaines plus tôt que c'était un signe d'extrême sagesse que Baby perde ses cheveux dès l'âge de six ans, mais elle était ensuite partie chercher de nouveaux comprimés protéinés pour Baby.

Ugwu leva la tête de ses notes.

« Vous ne devriez peut-être pas lui tresser les cheveux, ma'ame.

– Oui, c'est peut-être pour ça qu'ils tombent, à force d'être trop tressés.

– Mes cheveux ne tombent pas ! » protesta Baby en se tapotant la tête.

Olanna posa le peigne.

« Je n'arrête pas de penser aux cheveux de cette tête d'enfant que j'ai vue dans le train, dit-elle ; ils étaient très épais. Ça a dû être un gros travail pour sa mère de les tresser.

– Comment étaient-ils tressés ? » demanda Ugwu.

Olanna fut d'abord surprise par la question, puis elle se rendit compte qu'elle se souvenait parfaitement de la façon dont ils étaient tressés et elle se mit à décrire la coiffure et les tresses qui tombaient sur le front.

Puis elle décrivit la tête elle-même, les yeux ouverts, la peau virant au gris. Ugwu écrivait pendant qu'elle parlait et le fait qu'il écrive,

l'authenticité de son intérêt, donnèrent soudain de l'importance à son histoire, lui conférèrent un sens plus vaste, qu'elle-même n'était pas sûre de comprendre, aussi lui raconta-t-elle tout ce qu'elle se rappelait de ce train plein de gens qui pleuraient, criaient et urinaient sur eux.

Elle parlait toujours quand Odenigbo et Richard rentrèrent. Ils étaient à pied ; ils étaient partis avec la Peugeot le matin de bonne heure pour aller voir si Kainene n'était pas à l'hôpital d'Ahiara.

Olanna se leva d'un bond :

« Alors ?

– Non, dit Richard, qui rentra dans la maison.

– Où est la voiture ? Les soldats l'ont prise ?

– On a fini l'essence sur la route. Je trouverai de l'essence et je retournerai la chercher », dit Odenigbo. Il la serra dans ses bras. « On a vu Madu. Il dit qu'il est persuadé qu'elle est encore de l'autre côté. Les vandales ont dû barrer l'accès qu'elle avait emprunté pour entrer et elle attend qu'une nouvelle route s'ouvre. Ça arrive tout le temps.

– Oui, bien sûr. »

Olanna reprit le peigne et se mit à coiffer ses propres cheveux tout emmêlés. Odenigbo lui rappelait qu'elle devait se réjouir qu'ils n'aient pas trouvé Kainene à l'hôpital. Cela signifiait que Kainene allait bien, simplement qu'elle était du côté nigérian. Pourtant, elle ne voulait pas qu'il le lui rappelle. Et quelques jours plus tard, quand elle tint à tout prix à se rendre à la morgue, il lui répéta la même chose, que Kainene était forcément en sécurité de l'autre côté.

« Je vais y aller », dit-elle. Madu leur avait envoyé du *garri* et du sucre ainsi qu'un peu d'essence. Elle conduirait elle-même.

« Ça ne sert à rien, dit Odenigbo.

– Ça ne sert à rien de chercher le corps de ma sœur ?

– Ta sœur est vivante. Il n'y a pas de corps.

– Oui, mon Dieu. »

Elle tourna les talons.

« Même s'ils la fusillaient, Olanna, ils ne l'emporteraient pas à une morgue à l'intérieur du Biafra », dit Odenigbo, et elle savait qu'il avait raison, mais elle lui en voulut de le dire et de l'appeler « Olanna » et non « *nkem* », et partit quand même ; partit pour la morgue qui dégageait des odeurs fétides, où les corps des victimes d'un bombardement récent avaient été empilés à l'extérieur du bâtiment, à gonfler au soleil. Une foule de gens suppliaient qu'on les laisse entrer pour chercher leurs disparus.

« S'il vous plaît, mon père a disparu depuis le bombardement. »

« S'il vous plaît, je ne trouve pas ma petite fille. »

Le mot de Madu valut à Olanna un sourire du gardien, qui la fit entrer, et elle tint absolument à regarder le visage de chaque dépouille féminine, même de celles qui, d'après le gardien, étaient trop âgées, et

ensuite elle s'arrêta sur la route pour vomir. *Si le soleil refuse de se lever, nous le ferons se lever.* Le titre du poème d'Okeoma lui revint à l'esprit. Elle ne se souvenait pas du reste, il était question d'empiler des pots d'argile les uns sur les autres pour former une échelle montant jusqu'au ciel. À son arrivée à la maison, Odenigbo parlait avec Baby. Richard regardait dans le vide. Ils ne lui demandèrent pas si elle avait trouvé le corps de Kainene. Ugwu lui dit qu'elle avait une grosse tache couleur d'huile de palme sur sa robe, à mi-voix, comme s'il savait qu'il s'agissait des traces de son vomi. Harrison lui dit qu'il n'y avait rien à manger et elle le regarda d'un œil vide, car c'était Kainene qui s'occupait de ces choses-là, qui savait quoi faire.

« Tu devrais t'allonger, *nkem*, dit Odenigbo.

– Tu te souviens des paroles du poème d'Okeoma, forcer le soleil à se lever s'il refuse de se lever ?

– “Pots d'argile cuits avec ardeur, frais sous nos pieds quand nous grimperons.”

– Oui, oui.

– C'était mon vers préféré. Je ne me souviens pas du reste. »

Une femme du camp de réfugiés déboula dans la cour en criant et en agitant une branche verte. D'un vert très vif à l'éclat mouillé. Olanna se demanda où elle l'avait trouvée ; les arbres et les plantes, tout autour d'eux, étaient desséchés, dénudés par les vents poussiéreux. La terre était jaunâtre.

« C'est fini ! cria la femme. C'est fini ! »

Odenigbo s'empressa d'allumer la radio, comme s'il avait guetté la venue de cette femme porteuse de cette nouvelle. La voix masculine était inconnue.

Tout au long de l'Histoire, des peuples lésés ont dû recourir aux armes pour se défendre quand les négociations pacifiques échouaient. Nous ne sommes pas une exception. Nous avons pris les armes à cause du sentiment d'insécurité que les massacres avaient fait naître au sein de notre peuple. Nous nous sommes battus pour défendre cette cause.

Olanna écoutait ; l'honnêteté, les voyelles fermes et l'assurance calme de la voix à la radio lui plaisaient. Baby demandait à Odenigbo pourquoi la femme criait comme ça. Richard se leva et s'approcha de la radio. Odenigbo monta le volume. La femme du camp de réfugiés dit : « Il paraît que les vandales arrivent avec des joncs pour battre les civils. Nous partons en brousse », puis elle tourna les talons et repartit en courant vers le camp.

Je profite de cette occasion pour féliciter les officiers et les soldats de nos forces armées pour leur vaillance et leur bravoure, qui leur ont valu l'admiration du monde entier. Je remercie la population civile pour sa fermeté et son courage face à une supériorité écrasante et à la famine. Je suis convaincu qu'il faut mettre fin aux souffrances de notre peuple immédiatement. C'est pourquoi j'ai ordonné le désengagement discipliné des troupes. J'exhorte le général Gowon, au nom de l'humanité, à suspendre l'activité de ses soldats pendant qu'un armistice est négocié.

La diffusion de cette déclaration laissa Olanna abasourdie. Elle s'assit. « Et maintenant, ma'ame ? » demanda Ugwu, le visage dénué d'expression.

Elle détourna le regard, le portant sur les anacardiens couverts de poussière, sur le ciel devant eux qui se courbait vers la terre en un mur sans nuages.

« Maintenant je peux partir chercher ma sœur », dit-elle calmement.

Une semaine s'écoula. Un camion de la Croix-Rouge arriva au camp de réfugiés et deux femmes distribuèrent des tasses de lait. De nombreuses familles quittèrent le camp pour se mettre à la recherche de proches ou se cacher dans la brousse par peur des soldats nigériens qui arrivaient avec des fouets. Mais la première fois qu'Olanna vit des soldats nigériens, dans la rue principale, ils n'avaient pas de fouets à la main. Ils arpentaient la rue en riant, parlaient fort en yoruba entre eux, hélaient les villageoises. « Viens m'épouser maintenant, je te donne riz et haricots. »

Olanna se joignit à l'attroupement qui les regardait. Leurs uniformes cintrés et repassés, leurs bottes noires cirées, leurs yeux hardis, l'emplirent de ce sentiment de vacuité qu'on ressent à avoir été volé. Ils avaient barré la route et refoulaient les voitures. Pas de déplacements encore. Pas de déplacements. Odenigbo voulait aller à Abba pour voir où gisait sa mère et, tous les jours, il se rendait à pied à la route principale pour vérifier si les soldats nigériens laissaient passer les voitures.

« Nous devrions faire nos bagages, dit-il à Olanna. Les routes vont rouvrir d'ici un ou deux jours. Nous partirons tôt pour pouvoir nous arrêter à Abba et arriver à Nsukka avant la tombée de la nuit. »

Olanna n'avait pas envie de faire les bagages – il n'y avait pas grand-chose à emballer, de toute façon – et elle n'avait envie d'aller nulle part.

« Et si Kainene revient ? demanda-t-elle.

– *Nkem*, Kainene nous trouvera facilement. »

Elle le regarda s'éloigner. Il avait beau jeu de dire que Kainene les trouverait facilement. Qu'en savait-il ? Comment savait-il qu'elle n'était pas blessée, par exemple, et incapable de parcourir de grandes distances ? Elle rentrerait en titubant, croyant qu'ils seraient là pour s'occuper d'elle, et trouverait une maison vide.

Un homme entra dans la concession. Olanna le dévisagea longuement avant de reconnaître son cousin Odincezo, alors elle courut à sa rencontre en criant, le serra dans ses bras et recula pour le regarder. La dernière fois qu'elle l'avait vu, c'était à son mariage, avec son frère, tous deux en uniformes de miliciens.

« Et Ekene ? demanda-t-elle, prise de peur. Ekene *kwanu* ? »

– Il est à Ummunnachi. Je suis venu dès que j'ai appris que tu étais ici. Je suis en route pour Okija. Il paraît qu'il y a des gens de la famille de ma mère là-bas. »

Olanna le fit entrer et lui apporta une tasse d'eau.

« Comment ça s'est passé pour vous, mon frère ? »

– Nous ne sommes pas morts », dit-il.

Olanna s'assit à côté de lui et lui prit la main ; il avait les paumes boursouflées de durillons blancs.

« Comment tu as fait sur la route, avec les soldats nigériens ? »

– Ils ne m'ont pas embêté. Je leur ai parlé en haoussa. Un d'eux a apporté une photo d'Ojukwu et m'a demandé de pisser dessus et je l'ai fait. »

Odincezo sourit, d'un sourire doux et fatigué, et il ressembla alors tellement à tantie Ifeka que les yeux d'Olanna s'emplirent de larmes.

« Non, non, Olanna, dit-il en la prenant dans ses bras. Kainene va revenir. Il y a une femme d'Umudioka qui est partie en *afia attack* et les vandales ont occupé le secteur, de sorte qu'elle s'est retrouvée bloquée pendant quatre mois. Elle n'est rentrée dans sa famille qu'hier. »

Olanna secoua la tête, mais ne lui dit pas que ce n'était pas à cause de Kainene, pas seulement à cause de Kainene, qu'elle pleurait. Elle s'essuya les yeux. Il la serra encore un moment puis, avant de se lever, lui glissa un billet de cinq livres dans la main.

« Il faut que j'y aille, dit-il. La route est longue. »

Olanna regarda fixement l'argent. Elle était stupéfaite par le craquant rouge et magique du papier.

« Odincezo ! C'est trop ! »

– On était plusieurs, à Biafra-Deux, à avoir de l'argent nigérien, et on faisait du commerce avec eux alors même qu'on était dans la milice, dit Odincezo, qui haussa les épaules. Et tu n'as pas d'argent nigérien, n'est-ce pas ? »

Elle secoua la tête ; elle n'avait même jamais vu les nouveaux billets nigériens.

« J'espère que ce qu'on raconte n'est pas vrai, que le gouvernement ne va pas confisquer tous les comptes en banque biafraï. »

Olanna haussa les épaules. Elle ne savait pas. Sur quelque sujet que ce soit, les nouvelles étaient déroutantes et contradictoires. Ils avaient d'abord entendu dire que tous les employés des universités biafraïses devaient se présenter à Enugu pour contrôle militaire. Puis qu'ils devaient se présenter à Lagos. Puis que seuls ceux qui avaient travaillé avec les militaires biafraïses devaient se présenter.

Plus tard, quand elle alla au marché avec Baby et Ugwu, elle resta bouche bée devant les pyramides de riz et de haricots disposées dans des cuvettes, le poisson à l'odeur délicieusement infecte, la viande ensanglantée qui attirait les mouches. Tout cela semblait tombé du ciel, semblait tenir d'un prodige qui était presque excessif. Elle regarda les femmes, des Biafraïses, qui marchandaient, qui rendaient la monnaie en livres nigérianes comme si c'étaient des devises qu'elles avaient maniées toute leur vie. Elle acheta un peu de riz et de poisson séché. Elle ne dépenserait pas trop de son argent ; elle ne savait pas ce qui l'attendait.

Odenigbo rentra à la maison en annonçant que les routes étaient ouvertes.

« Nous partirons demain. »

Olanna alla dans la chambre et se mit à pleurer. Baby grimpa sur le matelas à côté d'elle et la prit dans ses bras.

« Mummy Ola, pleure pas ; *ebezi na* », dit Baby, et la chaleur des petits bras de Baby qui l'enlaçaient la fit sangloter de plus belle. Baby resta là, à la tenir, jusqu'à ce qu'elle cesse de pleurer et essuie ses larmes.

Richard partit ce soir-là.

« Je vais chercher Kainene dans les villes qui entourent Ninth Mile, dit-il.

– Attendez le matin », dit Olanna.

Richard secoua la tête.

« Vous avez de l'essence ? demanda Odenigbo.

– Assez pour me conduire à Ninth Mile, si je prends les pentes en roue libre. »

Olanna lui donna un peu de son argent nigérian avant qu'il parte avec Harrison. Et le lendemain matin, une fois leurs affaires dans la voiture, elle écrivit un mot rapide et le laissa au salon.

Ejima m, nous allons à Abba et à Nsukka. Nous reviendrons voir la maison dans une semaine. O.

Elle eut envie d'ajouter : *Tu m'as manqué* ou : *J'espère que tu as fait*

bonne route, mais elle se ravisa. Kainene riait et ferait un commentaire du genre : *Je ne suis pas partie en vacances, pour l'amour du ciel, j'étais coincée en territoire ennemi.*

Elle monta en voiture et riva les yeux sur les anacardiens.

« Est-ce que tantie Kainene va venir à Nsukka ? » demanda Baby.

Olanna se retourna et scruta attentivement le visage de Baby, soucieuse d'y déceler une vision, un signe que Baby savait que Kainene allait rentrer. Au début, elle crut en avoir vu un, puis elle en fut moins sûre.

« Oui, mon bébé, dit-elle. Tantie Kainene viendra à Nsukka.

– Est-ce qu'elle fait toujours du commerce à l'*afia attack* ?

– Oui. »

Odenigbo démarra. Il retira ses lunettes et les enveloppa dans un bout de tissu. Les soldats nigériens, avaient-ils entendu dire, n'aimaient pas les gens qui avaient l'air d'intellectuels.

« Est-ce que tu y vois assez pour conduire ? demanda Olanna.

– Oui. »

Il jeta un coup d'œil à Ugwu et Baby, à l'arrière, avant de sortir doucement la voiture de la concession. Ils franchirent plusieurs postes de contrôle tenus par des soldats nigériens, et Odenigbo marmonnait quelque chose entre ses dents chaque fois qu'ils leur faisaient signe de passer. À Abagana, ils passèrent devant le convoi nigérien détruit, une longue, longue colonne de véhicules brûlés et noircis. Olanna les fixa du regard. *Nous avons fait ça.* Elle tendit la main et attrapa celle d'Odenigbo.

« Ils ont gagné, mais nous avons fait ça », dit-elle, pour se rendre compte alors à quel point il lui était étrange de dire *ils ont gagné*, d'exprimer une défaite à laquelle elle ne croyait pas. Elle n'avait pas le sentiment d'avoir été vaincue, bien plutôt d'avoir été flouée. Odenigbo serra sa main. Elle sentit sa nervosité à la contraction de sa mâchoire, quand ils approchèrent d'Abba.

« Je me demande si ma maison est encore debout », dit-il.

Des buissons avaient jailli partout ; les petites cases disparaissaient complètement sous les herbes jaunies. Un arbuste avait poussé à l'entrée de leur concession et il se gara à côté ; sa poitrine se soulevait, il respirait bruyamment. La maison tenait toujours debout. Ils traversèrent d'épaisses herbes desséchées pour y parvenir, et Olanna regardait autour d'elle en redoutant vaguement de voir le squelette de Mama gisant quelque part. Mais son cousin l'avait enterrée ; près du goyavier il y avait un petit monticule de terre planté d'une croix grossière, faite de deux branches assemblées. Odenigbo s'agenouilla, arracha une touffe d'herbe et la garda dans sa main.

Ils allèrent à Nsukka en empruntant des routes défoncées par les

balles et les cratères de bombes ; Odenigbo faisait de fréquentes embardées. Les bâtiments étaient calcinés, les toits emportés, des pans de mur se dressaient. Ça et là, des carcasses de voitures brûlées. Il régnait un calme lugubre. Les profils courbes des vautours en vol emplissaient l'horizon. Ils arrivèrent à un poste de contrôle. Des hommes coupaient les hautes herbes du bord de la route, balançant leur coutelas en gestes verticaux ; d'autres portaient d'épaisses planches de bois vers une maison dont les murs criblés par les balles ressemblaient à du gruyère, alternant gros et petits trous.

Odenigbo s'arrêta à la hauteur de l'officier nigérian. La boucle de ceinturon de ce dernier scintillait et il se pencha pour regarder à l'intérieur de la voiture, visage foncé aux dents très blanches.

« Pourquoi est-ce que vous avez toujours une plaque minéralogique biafraise ? Êtes-vous partisans des rebelles vaincus ? »

Il parlait d'une voix forte, qui manquait de naturel ; on aurait dit qu'il jouait la comédie et qu'il avait pleinement conscience d'avoir le rôle de la brute. Derrière lui, un de ses gars houspillait les hommes qui travaillaient. Un cadavre masculin gisait près du buisson.

« Nous la changerons en arrivant à Nsukka, dit Odenigbo.

– Nsukka ? » L'officier se redressa en riant. « Ah, l'université de Nsukka. C'est vous qui avez organisé la rébellion avec Ojukwu, vous les gens du livre. »

Odenigbo garda le regard rivé devant lui sans rien répondre. L'officier ouvrit sa portière d'un geste brusque.

« Oya ! Sortez et venez porter du bois pour nous. Voyons ce que vous pouvez faire pour un Nigeria uni. »

Odenigbo le regarda :

« À quoi ça rime ? »

– Vous me posez la question ? Je vous ai dit de sortir ! »

Un soldat se plaça derrière l'officier et arma son fusil.

« C'est une plaisanterie, marmonna Odenigbo. *O na-egwu egwu.*

– Sortez ! » dit l'officier.

Olanna ouvrit sa portière.

« Sortez, Odenigbo et Ugwu. Baby, reste dans la voiture. »

Lorsque Odenigbo descendit, l'officier le gifla, si violemment, de façon si inattendue qu'il tomba contre la voiture. Baby pleurait.

« Vous ne nous êtes pas reconnaissants de ne pas vous avoir tous tués ? Venez porter ces planches de bois, et vite, deux par deux ! »

– Laissez ma femme rester avec notre fille, s'il vous plaît », dit Odenigbo.

Le bruit de la seconde gifle ne fut pas aussi fort que le premier. Olanna ne regarda pas Odenigbo ; elle se concentra soigneusement sur un des hommes qui portait un tas de parpaings, sur son dos nu et mince, couvert de sueur. Puis elle se dirigea vers la pile de planches et

en prit deux. Au début elle tituba sous le poids – elle ne s'était pas attendue à ce qu'elles soient aussi lourdes – puis elle reprit son équilibre et se mit à marcher vers la maison. Elle remarqua les yeux durs d'un soldat qui la suivaient, la déshabillant du regard. À son deuxième trajet, il s'était rapproché pour se placer à côté de la pile.

Olanna lui jeta un coup d'œil puis elle appela :

« Monsieur l'officier ! »

L'officier venait de faire signe à une voiture. Il se retourna :

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

– Vous feriez bien de dire à votre homme, là, qu'il a intérêt à ne même pas penser à me toucher », dit Olanna.

Ugwu était derrière elle et elle le sentit retenir son souffle, paniquer devant son audace. Mais l'officier riait ; il avait l'air à la fois surpris et impressionné.

« Personne ne vous touchera, dit-il. Mes hommes sont bien formés. Nous ne sommes pas comme ces sales rebelles que, vous autres, vous qualifiez d'armée. »

Il arrêta une autre voiture, une Peugeot 403.

« Sortez tout de suite ! »

L'homme, assez petit, sortit et se plaça à côté de sa voiture. L'officier tendit la main, lui arracha ses lunettes et les lança dans la brousse.

« Ah, maintenant vous n'y voyez rien ? Mais avant, vous y voyiez assez pour écrire la propagande d'Ojukwu, hein ? N'est-ce pas ce que vous faisiez tous, vous autres les fonctionnaires ? »

L'homme cilla et se frotta les yeux.

« Allonge-toi », dit l'officier.

L'homme s'allongea sur le goudron. L'officier prit une longue badine et se mit à le fouetter sur le dos et les fesses, *ta-waiï, ta-waiï, ta-waiï*, et l'homme cria quelque chose qu'Olanna ne comprit pas.

« Dis : *Merci Missié l'officier !* » dit l'officier.

L'homme dit :

« Merci, monsieur l'officier ! »

– Encore !

– Merci, monsieur l'officier ! »

L'officier s'arrêta et fit signe à Odenigbo.

« Oya, les gens du livre, partez. N'oubliez pas de changer cette plaque. »

Ils regagnèrent la voiture sans un mot, d'un pas rapide. Olanna avait mal aux mains. Quand ils démarrèrent, l'officier frappait toujours l'homme.

Ugwu se pencha près du buisson aux fleurs blanches, devenu énorme et touffu, et il examina le tas de livres brûlés. Ils avaient été empilés avant d'être enflammés ; il creusa donc à deux mains pour voir si certains, en dessous, avaient été épargnés. Il extirpa deux livres entiers et en essuya les couvertures sur sa chemise. Sur les ouvrages à moitié brûlés, il distinguait encore des mots et des chiffres.

« Quel besoin avaient-ils de les brûler ? demanda doucement Olanna. Rien que l'effort que ça représente... »

Master s'accroupit à côté d'Ugwu et se mit à fouiller dans les papiers calcinés, en bougonnant : « Mes papiers de recherches sont tous là, *nekene nke*, celui-ci, c'est celui sur mes tests rang pour la détection de signal... » Au bout d'un moment, il s'assit à même la terre nue, allongeant les jambes devant lui, ce que déplora Ugwu ; ça manquait tellement de dignité, ça relevait si peu d'un comportement de maître. Olanna tenait Baby par la main et regardait le filao, les lys et l'ixora, tous informes et enchevêtrés. Odim Street elle-même était informe et enchevêtrée, prise des deux côtés par une brousse épaisse. Même le blindé nigérian, abandonné au bout de la rue, avait de l'herbe qui perçait des pneus.

Ugwu fut le premier à entrer dans la maison. Olanna et Baby suivirent. Des toiles d'araignées laiteuses pendaient au plafond du salon. Il leva la tête et vit une grosse araignée noire qui se déplaçait lentement dans sa toile, comme indifférente à leur présence et toujours certaine d'être chez elle. Les canapés, les rideaux, la moquette et les étagères avaient disparu. Les lamelles de verre avaient été retirées, elles aussi, les fenêtres réduites à des trous béants, et les vents secs de l'harmattan avaient apporté tant de poussière que les murs étaient tous marron uni. Des grains de poussière flottaient dans la pièce vide, fantomatiques. Dans la cuisine, il n'était resté que le lourd mortier en bois. Dans le couloir, Ugwu ramassa un flacon couvert de poussière ; lorsqu'il le porta à ses narines, il sentait encore la noix de coco. Le parfum d'Olanna.

Baby se mit à pleurer quand ils entrèrent dans la salle de bains. Les tas d'excréments dans la baignoire formaient des boules dures comme des pierres, obscènes et desséchées. Des pages de *Drum* avaient été arrachées et servi de papier hygiénique, et des croûtes et traînées maculaient le texte. Les feuilles jonchaient le sol. Olanna calma Baby

et Ugwu la revit jouant avec son canard en plastique jaune dans cette baignoire. Il ouvrit le robinet, qui grinça sans donner d'eau. Dans le jardin de derrière, l'herbe lui effleurait les épaules, trop haute pour traverser ; il prit donc un bâton pour s'y frayer un chemin. La porte du Quartier des Domestiques pendait, à demi ouverte, sur des gonds défoncés, et il la poussa en se rappelant la chemise qu'il avait laissée accrochée à un clou au mur. Il savait qu'elle aurait disparu, bien sûr, pourtant il la chercha quand même du regard. Anulika avait admiré cette chemise. Ça l'enthousiasmait et ça l'effrayait à la fois, la pensée qu'il allait voir Anulika dans quelques heures, qu'il allait enfin rentrer à la maison. Il ramassa les objets qui traînaient sur le sol crasseux, un fusil rouillé et un exemplaire de la *Socialist Review* gondolé et à demi rongé. Il les jeta de nouveau par terre et, dans l'écho de l'impact, quelque chose, une souris peut-être, décala.

Il voulait nettoyer. Il voulait récurer furieusement. Il craignait, cependant, que ça ne change rien. Peut-être que la maison était souillée jusque dans ses fondations et que cette odeur de chose morte et desséchée depuis longtemps collerait toujours aux pièces, que ces bruissements de rats viendraient toujours du plafond. Master trouva un balai et balaya lui-même le bureau, laissant le tas de poussière et de crottes de lézard juste devant la porte. Ugwu regarda dans le bureau et le vit assis sur l'unique chaise restante, qui avait un pied en moins, si bien qu'il devait la caler contre le mur pour tenir en équilibre, penché sur des papiers et des dossiers à moitié brûlés.

Ugwu s'attaqua aux excréments de la salle de bains avec un bâton, grommelant des malédictions à l'encontre des vandales et de leur descendance, et il avait dégagé la baignoire lorsque Olanna lui demanda de laisser le nettoyage pour son retour, quand il aurait vu sa famille.

Ugwu resta immobile quand Chioke, la deuxième femme de son père, lui jeta du sable.

« Es-tu réel, Ugwu ? demanda-t-elle. Es-tu réel ? »

Elle se penchait et attrapait des poignées de sable qu'elle jetait à gestes rapides et le sable tombait sur ses épaules, ses bras, son ventre. Enfin, elle cessa et l'embrassa. Il n'avait pas disparu ; ce n'était pas un fantôme. D'autres personnes vinrent l'embrasser, frotter son corps avec incrédulité comme si la pluie de sable ne leur avait pas encore prouvé que ce n'était pas un fantôme. Certaines femmes pleuraient. Ugwu examina les visages qui l'entouraient, tous émaciés, tous portant les marques d'un épuisement profond gravées dans la peau, même les enfants. Mais c'était Anulika qui avait le plus changé. Son visage était couvert de points noirs et de boutons et elle ne le regarda pas dans les yeux quand elle lui dit, en larmes : « Tu n'es pas mort, tu n'es pas

mort. » Il était sidéré de découvrir que sa sœur, si belle dans ses souvenirs, ne l'était pas du tout. C'était une inconnue laide et qui louchait d'un œil.

« Ils m'ont dit que mon fils était mort, dit son père en l'agrippant par les épaules.

– Où est mama ? » demanda-t-il.

Avant que son père ne parle, Ugwu comprit. Il l'avait su dès le moment où Chioke avait accouru à sa rencontre. Ça aurait dû être sa mère ; elle aurait senti sa présence et l'aurait retrouvé au bosquet d'*ube*.

« Ta mère n'est plus avec nous », dit son père.

Des larmes brûlantes envahirent les yeux d'Ugwu.

« Dieu ne leur pardonnera jamais.

– Attention à ce que tu dis ! » Le père d'Ugwu jeta un regard craintif autour d'eux, bien qu'ils soient seuls. « Ce n'étaient pas les vandales. Elle est morte de la toux. Je vais te montrer où elle repose. »

La tombe ne portait pas de nom. Un cocoyam d'un vert éclatant poussait sur l'emplacement.

« Quand ? demanda Ugwu. Quand est-elle morte ? »

C'était surréaliste de demander *Quand est-elle morte ?* en parlant de sa propre mère. Et ça n'avait pas d'importance, quand elle était morte. Tandis que son père prononçait des mots dénués de sens, Ugwu se laissa tomber à genoux, posa le front par terre et se couvrit la tête avec les mains, comme pour se protéger de quelque chose qui tomberait du ciel, comme si c'était la seule position qu'il pouvait prendre pour assimiler la mort de sa mère. Son père le laissa et retourna à la case. Plus tard, Ugwu s'assit avec Anulika sous l'arbre à pain.

« Comment mama est-elle morte ?

– De la toux. »

Elle ne répondit à aucune de ses questions comme il s'y était attendu ; il n'y eut pas de gestes énergiques, pas de traits d'humour dans ses réponses : oui, ils avaient fait la cérémonie du vin juste avant que les vandales occupent le village. Onyeka allait bien ; il était parti à la ferme. Ils n'avaient pas encore d'enfants. Elle détournait souvent le regard, comme si elle était mal à l'aise en sa compagnie, et Ugwu se demanda s'il avait imaginé leur complicité détendue d'autrefois. Elle parut soulagée quand Chioke l'appela, et elle se leva vivement et partit.

Ugwu regardait les enfants qui couraient autour de l'arbre à pain en échangeant des cris et des railleries quand Nnesinachi arriva, un bébé sur la hanche et une étincelle dans le regard. Elle semblait inchangée ; contrairement aux autres, elle n'était pas plus maigre que dans ses souvenirs. Ses seins avaient un peu grossi, en revanche, et tendaient le

tissu de son corsage. Elle se pressa contre lui pour l'embrasser. Le bébé poussa un petit cri.

« Je savais que tu n'étais pas mort, dit-elle. Je savais que ton *chi* était bien réveillé. »

Ugwu toucha la joue du bébé.

« Tu t'es mariée pendant la guerre ?

– Je ne me suis pas mariée. » Elle bascula le bébé sur l'autre hanche.

« Je vivais avec un soldat haoussa.

– Un vandale ? » Pour lui, c'était presque inconcevable.

Nnesinachi hocha la tête.

« Ils vivaient dans notre village et il me traitait bien, c'est un homme très bon. Si j'avais été présente ce jour-là, ce qui est arrivé à Anulika ne serait pas arrivé du tout. Mais j'étais parti avec lui à Enugu pour faire des achats.

– Qu'est-ce qui est arrivé à Anulika ?

– Tu ne savais pas ?

– Quoi ?

– Ils l'ont forcée. À cinq. » Nnesinachi s'assit et posa le bébé sur ses genoux.

Ugwu fixa le ciel lointain.

« Où est-ce que ça s'est passé ?

– Ça fait plus d'un an.

– J'ai demandé où ?

– Ah. » La voix de Nnesinachi vacilla. « Près de la rivière.

– Dehors ?

– Oui. »

Ugwu se pencha et ramassa un caillou.

« Il paraît que le premier qui a grimpé sur elle, elle l'a mordu au bras et fait saigner. Ils l'ont presque battue à mort. Depuis, un de ses yeux refuse de s'ouvrir. »

Plus tard, Ugwu se promena dans le village et, quand il arriva à la rivière, il se rappela la file des femmes qui portaient chercher l'eau le matin, et il s'assit sur une pierre et sanglota.

De retour à Nsukka, Ugwu ne parla pas à Olanna du viol de sa sœur. Elle était souvent absente. Elle recevait message sur message lui indiquant où avaient été vues des femmes qui ressemblaient à Kainene et elle partait donc à Enugu, à Onitsha, à Benin, dont elle revenait en fredonnant à mi-voix.

« Je retrouverai ma sœur, disait-elle quand Ugwu lui demandait comment ça s'était passé.

– Oui, ma'ame, vous la trouverez », disait Ugwu, parce qu'il fallait qu'il y croie, pour elle.

Il nettoyait la maison. Il allait au marché. Il alla à Freedom Square

pour voir la montagne de livres calcinés que les vandales avaient sortis de la bibliothèque et brûlés. Il jouait avec Baby. Il s'asseyait sur les marches qui donnaient sur l'arrière-cour et écrivait sur des bouts de papier. Des poulets piaillaient dans la cour d'à côté. Il regardait la haie et se demandait ce qu'était devenue Chinyere, ce qu'elle pensait de lui à l'époque, si elle avait survécu. Le docteur Okeke et sa famille n'étaient pas rentrés et c'était maintenant un homme aux jambes arquées qui habitait là, un professeur de chimie qui cuisinait au feu de bois et avait un poulailler. Un jour, dans la faible lumière du crépuscule, Ugwu leva la tête et vit trois soldats débouler dans la concession et repartir quelques instants plus tard en traînant le professeur.

Ugwu avait entendu dire que les soldats nigériens avaient juré de tuer cinq pour cent des universitaires de Nsukka et personne n'avait eu de nouvelles du professeur Ezeka depuis son arrestation à Enugu, mais, maintenant qu'il avait vu le professeur de la maison voisine emmené de force, pour lui c'était soudain quelque chose de réel. C'est pourquoi quelques jours plus tard, quand il entendit frapper fort à la porte, il crut qu'ils venaient chercher Master. Il leur dirait que Master n'était pas à la maison ; il leur dirait même que Master était mort. D'abord, il fonça au bureau, chuchota : « Cachez-vous sous la table, patron ! » puis il courut à la porte d'entrée et prit l'air bête. Au lieu du vert menaçant des uniformes militaires, de l'éclat des bottes et des armes, il vit un cafetan marron, des claquettes plates et un visage familier qu'il mit un petit moment à reconnaître : Mlle Adebayo.

« Bonsoir », dit Ugwu. Il éprouvait un sentiment proche de la déception.

Elle plongea le regard derrière lui et sur son visage se lisait une immense peur à l'état brut ; elle paraissait complètement dépouillée, comme un crâne avec deux trous béants en guise d'yeux.

« Odenigbo ? murmurait-elle. Odenigbo ? »

Ugwu comprit aussitôt que c'était tout ce qu'elle pouvait dire, qu'elle ne l'avait peut-être même pas reconnu et qu'elle ne pouvait pas se résoudre à poser la question entière : *Odenigbo est-il vivant ?*

« Mon maître va bien, dit Ugwu. Il est à l'intérieur. »

Elle le dévisageait à présent.

« Oh, Ugwu ! Te voilà adulte ! » Elle entra. « Où est-il ? Comment va-t-il ?

– Je vais l'appeler, ma'ame. »

Master était debout à la porte de son bureau.

« Qu'est-ce qui se passe, mon ami ? demanda-t-il.

– C'est Mlle Adebayo, patron.

– Tu m'as demandé de me cacher sous une table à cause de Mlle Adebayo ?

– Je croyais que c'étaient les soldats, patron. »

Mlle Adebayo serra Master dans ses bras et le retint trop longtemps.

« On m'a dit que l'un de vous deux, Okeoma ou toi, ne s'en était pas tiré... »

– Okeoma ne s'en est pas tiré. » Master reprit son expression comme si, d'une certaine manière, il la désapprouvait.

Mlle Adebayo s'assit et se mit à sangloter.

« Tu sais, nous n'avions pas vraiment compris ce qui se passait au Biafra. La vie continuait et les femmes portaient les dernières dentelles à la mode à Lagos. C'est seulement quand je suis allée à Londres et que j'ai lu un rapport sur la famine... » Elle se tut un instant. « Après, quand ça a été fini, j'ai rejoint les bénévoles du Mayflower et j'ai traversé le Niger avec des vivres... »

Ugwu la détesta. Il détestait qu'elle soit nigériane. Pourtant, une partie de lui-même était prête à pardonner si cela pouvait ramener ces soirées d'il y a si longtemps, quand elle discutait avec Master dans un salon qui sentait le cognac et la bière. Aujourd'hui, personne ne leur rendait visite, à part M. Richard. Sa présence avait une familiarité nouvelle. C'était plutôt comme s'il faisait partie de la famille, à en juger par sa façon de lire au salon pendant qu'Olanna vaquait à ses affaires et qu'Odenigbo était dans son bureau.

Lorsqu'on tapa à la porte, quelque temps après, un soir où M. Richard leur rendait visite, Ugwu en fut contrarié. Il posa ses feuilles dans la cuisine. Mlle Adebayo ne pouvait-elle pas comprendre qu'elle ferait mieux de repartir à Lagos et de les laisser tranquilles ? À la porte, il recula d'un pas en voyant les deux soldats à travers la vitre. Ils attrapèrent la poignée et secouèrent la porte verrouillée. Ugwu ouvrit. L'un d'eux portait un béret vert et l'autre avait une verrue blanche sur le menton, comme un pépin de fruit.

« Tout le monde dans cette maison, venez et couchez-vous à plat ventre ! »

Master, Olanna, Ugwu, Baby et M. Richard s'allongèrent tous par terre dans le salon pendant que les soldats fouillaient la maison. Baby fermait les yeux et restait parfaitement immobile sur le ventre.

Le soldat au béret vert avait les yeux qui luisaient d'un éclat rouge, et il cria et déchira des papiers qui étaient sur la table. Ce fut lui qui appuya la semelle de sa botte sur le derrière de M. Richard en disant : « Homme blanc ! Viens pas chier merde chaude, oh ! » Lui aussi qui mit son arme contre la tête de Master et lui dit : « Tu es sûr que tu ne caches pas de l'argent biafrais ici ? »

L'autre, celui à la verrue blanche, dit : « Nous sommes à la recherche de tous matériaux susceptibles de menacer l'unité du Nigeria », puis il alla à la cuisine et en revint avec deux assiettes pleines de riz *jollof* fait par Ugwu. Après avoir mangé, après avoir bu

de l'eau et roté bruyamment, ils montèrent dans leur break et repartirent. Ils avaient laissé la porte de la maison ouverte. Olanna fut la première à se lever. Elle alla à la cuisine et jeta le reste du riz *jollof* à la poubelle. Master ferma la porte à clé. Ugwu aida Baby à se relever et il l'emmena vers le fond de la maison.

« C'est l'heure du bain, dit-il, bien qu'il fût un peu tôt.

– Je peux le prendre toute seule », dit Baby ; il se tint donc à l'écart et la regarda se baigner toute seule pour la première fois. Elle l'éclaboussa en riant, et il se rendit compte qu'elle n'aurait pas toujours besoin de lui.

De retour à la cuisine, il trouva M. Richard en train de lire les feuilles qu'il avait laissées sur le plan de travail.

« C'est fantastique, Ugwu. » M. Richard semblait surpris. « Olanna t'a parlé de la femme qui portait la tête de son enfant dans le train ?

– Oui, patron. Ça fera partie d'un grand livre. Ça va me prendre de nombreuses années encore pour le finir et je l'appellerai “Récit de la vie d'un pays”.

– Très ambitieux, dit M. Richard.

– J'aurais bien aimé avoir ce livre de Frederick Douglass.

– Il doit faire partie des livres qu'ils ont brûlés, dit M. Richard en secouant la tête. Eh bien, je le chercherai quand j'irai à Lagos la semaine prochaine. Je vais voir les parents de Kainene. Mais je passerai d'abord à Port Harcourt et à Umuahia.

– Umuahia, patron ?

– Oui. »

M. Richard ne dit rien d'autre, il ne parlait jamais de ses efforts pour retrouver Kainene.

« Si vous avez le temps, patron, s'il vous plaît renseignez-vous sur quelqu'un pour moi.

– Eberechi ? »

Un sourire plissa brièvement le visage d'Ugwu, qui s'empressa de reprendre l'air grave.

« Oui, patron.

– Oui, bien sûr. »

Ugwu lui donna le nom et l'adresse de la famille et M. Richard les nota, après quoi ils se turent tous les deux et Ugwu, mal à l'aise, chercha quelque chose à dire.

« Vous écrivez toujours votre livre, patron ?

– Non.

– “Le monde s'est tu pendant que nous mourions.” C'est un bon titre.

– Oui. Ça vient d'une chose qu'a dite un jour le colonel Madu. » Richard marqua une pause. « Ce n'est pas à moi de raconter cette guerre, en fait. »

Ugwu hocha la tête. C'est ce qu'il avait toujours pensé.

« Je peux vous donner une lettre, au cas où vous verriez Eberechi, patron ?

– Bien sûr. »

Ugwu reprit ses papiers et, quand il se mit ensuite à préparer le dîner de Baby, il chantonnait.

Richard entra dans le verger et se dirigea vers l'endroit d'où il avait eu coutume de regarder la mer. Son oranger préféré n'était plus là. De nombreux arbres avaient été abattus et le verger présentait maintenant des étendues d'herbe cultivée. Il regarda l'endroit où Kainene avait brûlé son manuscrit et se souvint que quelques jours plus tôt, à Nsukka, il n'avait rien ressenti, absolument rien, en regardant Harrison creuser tant et plus dans le jardin. « Désolé, patron. Désolé, patron. J'enterre maniscrit ici, je sais que j'enterre maniscrit ici. »

La maison de Kainene était repeinte dans un ton de vert terne ; la bougainvillée qui l'enrubannait autrefois avait été coupée. Richard fit le tour jusqu'au devant de la maison, sonna à la porte et imagina que Kainene viendrait ouvrir et lui dirait qu'elle allait bien, qu'elle avait juste voulu passer un peu de temps seule. La femme qui se présenta avait de fines marques tribales sur le visage, deux sur chaque joue. Elle entrouvrit à peine la porte.

« Oui ? »

– Bonjour, dit Richard. Je m'appelle Richard Churchill. Je suis le fiancé de Kainene Ozobia.

– Oui ? »

– J'habitais ici. C'est la maison de Kainene. »

Le visage de la femme se crispa.

« Ceci était une propriété abandonnée. C'est ma maison, maintenant. » Elle commença à refermer la porte.

« S'il vous plaît, attendez, dit Richard. Je voudrais nos photos, s'il vous plaît. Puis-je avoir quelques-unes des photos de Kainene ? L'album qui est sur l'étagère du bureau ? »

La femme siffla.

« J'ai un chien méchant et maintenant si vous ne partez pas, je le lâche après vous.

– S'il vous plaît, juste les photos. »

La femme siffla de nouveau. Quelque part à l'intérieur de la maison, Richard entendit un chien gronder. Il tourna lentement les talons et partit. En voiture, toutes vitres baissées, les narines pleines de l'odeur de la mer, il repensa aux nombreuses fois où Kainene l'avait conduit par cette même route solitaire. Arrivé en ville, il ralentit en passant devant une femme de grande taille, mais elle avait la peau trop claire

pour être Kainene. Il avait repoussé le moment où il irait à Port Harcourt, car il voulait d'abord la retrouver pour qu'ils se rendent à la maison ensemble, qu'ils regardent ensemble ce qu'ils avaient perdu. Elle essaierait de la récupérer, il en était sûr, elle écrirait des réclamations, irait en justice et dirait à tout le monde que le gouvernement fédéral lui avait volé sa maison, avec cette intrépidité qui la caractérisait. De la même façon qu'elle avait arrêté le tabassage du jeune soldat. C'était le dernier souvenir entier qu'il avait d'elle et son esprit le restituait à sa guise – parfois le lappa froissé de sommeil noué à sa taille était moucheté de doré, parfois de rouge.

Il ne serait pas venu à la maison si la mère de Kainene ne le lui avait pas demandé.

« Allez à la maison, Richard, s'il vous plaît, juste pour voir. » Elle avait une petite voix au téléphone. Pendant ses premières conversations avec elle, à leur retour de Londres, elle s'était exprimée si différemment, avec une telle certitude.

« Kainene doit être quelque part, blessée. Nous devons faire circuler la nouvelle. Nous devons le faire vite pour pouvoir la transférer à un meilleur hôpital. Quand elle sera rétablie, je lui demanderai ce que nous pouvons faire contre ce mouton yorouba que nous avons pris pour notre ami. Vous vous rendez compte que cet homme nous oblige à racheter notre propre maison ? Vous vous rendez compte qu'il a fabriqué un faux titre de propriété et tout ça et qu'il dit qu'on devrait être contents qu'il ne nous demande pas cher ? Et il a pris les meubles, par-dessus le marché. Le père de Kainene a trop peur pour dire quoi que ce soit. Il s'estime chanceux qu'on le laisse garder une maison qui lui appartient. Kainene ne tolérerait jamais ça. »

Elle était différente, à présent. Comme si plus le temps passait, plus sa foi lui échappait. Allez à la maison, juste pour voir, avait-elle dit. Juste pour voir. Elle ne parlait plus en termes précis, catégoriques. Madu vivait avec eux à Lagos, maintenant qu'il avait été libéré après sa longue détention à Alagbon Close, maintenant qu'il avait été chassé de l'armée nigériane, maintenant qu'il s'était vu donner vingt livres pour tout l'argent qu'il avait avant et pendant la guerre. C'était Madu qui avait entendu dire qu'une femme grande, mince et instruite avait été trouvée errant dans Onitsha. Richard était allé à Onitsha avec Olanna et sa mère les avait rejoints là-bas, mais la femme n'était pas Kainene. Richard avait été tellement persuadé qu'il s'agissait de Kainene – elle était amnésique, elle avait oublié qui elle était, ça se tenait – que, lorsqu'il avait regardé l'étrangère dans les yeux, il avait éprouvé pour la première fois de sa vie une haine profonde envers quelqu'un qu'il ne connaissait pas.

Il y repensait à présent, sur la route d'Umuahia et du centre des déplacés. Le bâtiment était vide. À côté, il y avait un cratère de bombe

béant, laissé tel quel. Il tourna en rond un petit moment avant de trouver l'adresse qu'Ugwu lui avait donnée. La femme âgée qu'il salua parut complètement indifférente, comme s'il arrivait souvent qu'un Blanc parlant ibo vienne s'enquérir d'un membre de sa famille. Richard en fut surpris ; il avait l'habitude qu'on remarque sa blancheur ibophone, qu'on s'en étonne. La femme lui apporta un siège. Elle lui dit qu'elle était la sœur du père d'Eberechi et, dès qu'elle lui raconta ce qui était arrivé à Eberechi, Richard décida qu'il ne le dirait pas à Ugwu. Il ne le dirait jamais à Ugwu. La tantie d'Eberechi portait un foulard blanc noué sur la tête et un lappa taché autour de la poitrine, et elle parlait si doucement que Richard dut lui demander de répéter. Elle le regarda un moment avant de lui dire, à nouveau, qu'Eberechi avait été tuée dans les bombardements, que c'était arrivé le jour de la chute d'Umuahia et que, quelques jours plus tard seulement, le frère d'Eberechi qui était dans l'armée était revenu sain et sauf. Richard ignorait pourquoi, mais il s'assit et parla de Kainene à cette femme.

« Ma femme est partie en *afia attack* quelques jours avant la fin de la guerre, et nous ne l'avons plus revue depuis. »

La femme haussa les épaules.

« Un jour vous saurez », dit-elle.

Richard réfléchit à ces paroles le lendemain, sur le trajet de Lagos, et il en fut conforté dans sa décision de ne pas dire à Ugwu qu'Eberechi était morte. Un jour, Ugwu saurait. Pour le moment, il ne lui briserait pas son rêve.

Il pleuvait quand il arriva à Lagos. L'autoradio diffusait le discours de Gowon pour la énième fois : *Pas de vainqueur et pas de vaincu*. Des vendeurs de journaux couraient entre les voitures, leurs journaux enveloppés dans des sacs plastique. Il ne lisait plus les journaux parce que tous ceux qu'il ouvrait semblaient contenir l'annonce que les parents de Kainene avaient fait paraître, avec la photo de Kainene prise à la piscine, dans la rubrique DISPARUS. C'était oppressant, aussi oppressant que tante Elizabeth lui disant d'« être fort » au téléphone, d'une voix de marbre, comme si elle savait quelque chose qu'il ignorait. Il n'avait pas besoin d'être fort. Et Kainene n'avait pas disparu ; elle prenait son temps pour rentrer, c'était tout.

La mère de Kainene l'embrassa. « Vous mangez, ces temps-ci, Richard ? » lui demanda-t-elle, avec affection et familiarité, comme une mère parlerait à un fils qui se néglige. Elle le serra fort, s'appuya sur lui, quand ils entrèrent dans le salon chichement meublé, et il eut le sentiment merveilleux et pénible qu'elle pensait se raccrocher à Kainene, dans un sens, en se raccrochant à lui.

Le père de Kainene était assis en compagnie de Madu et de deux autres hommes d'Umunachi. Richard leur serra la main et se joignit à eux. Ils buaient de la bière et parlaient du décret d'indigénisation, du

chômage des fonctionnaires. Ils parlaient à voix basse, comme si les murs n'étaient pas une protection suffisante. Richard se leva et monta à l'ancienne chambre de Kainene, mais il ne restait rien de ses affaires. Les murs étaient pleins de clous ; peut-être l'occupant yorouba avait-il accroché beaucoup de photos.

Il y avait trop d'écrevisses dans le ragoût servi à midi ; il n'aurait pas plu à Kainene, et elle se serait penchée vers lui pour le lui dire. Après le déjeuner, Richard et Madu sortirent s'asseoir sur la terrasse. La pluie avait cessé et les feuilles des plantes, en contrebas, paraissaient plus vertes.

« Les étrangers disent qu'il y a eu un million de morts, dit Madu. Ce n'est pas possible. »

Richard se tut. Il n'avait pas très envie d'avoir une de ces conversations que beaucoup de Biafrais tenaient à présent, où ils repassaient des graines de responsabilité à d'autres tout en huilant leur propre visage d'une bravoure qu'ils n'avaient jamais eue. Il voulait se souvenir des nombreux moments qu'ils avaient passés ici, Kainene et lui, en regardant la piscine argentée.

« Ça ne peut pas être seulement un million. » Madu but une gorgée de bière. « Allez-vous retourner en Angleterre ? »

La question l'irrita.

« Non.

– Vous allez rester à Nsukka ?

– Oui. Je vais entrer au nouvel Institut d'Études Africaines.

– Écrivez-vous quelque chose en ce moment ?

– Non. »

Madu posa son verre de bière ; des gouttelettes d'eau y formaient des chapelets de minuscules galets transparents.

« Je ne comprends pas que nous n'ayons toujours rien trouvé sur Kainene. Je n'arrive pas à le comprendre », dit Madu.

Ce *nous* déplut à Richard ; il ne savait pas qui Madu incluait là-dedans. Il se leva, traversa le balcon et baissa les yeux sur la piscine vidée ; le fond était en pierre blanchâtre et polie, visible à travers la fine couche d'eau de pluie. Il se retourna vers Madu.

« Vous l'aimez, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

– Bien sûr que je l'aime.

– L'avez-vous jamais touchée ? »

Madu eut un rire bref et dur.

« L'avez-vous jamais touchée ? » demanda de nouveau Richard, et soudain Madu fut responsable de la disparition de Kainene. « L'avez-vous jamais touchée ? »

Madu se leva. Richard tendit la main et agrippa Madu par le bras. Revenez, avait-il envie de dire, revenez ici et dites-moi si vous avez jamais posé votre sale main noire sur elle. Madu se débarrassa de la

main de Richard d'une secousse. Richard le frappa en pleine figure et sentit des élancements lui parcourir la main.

« Idiot », dit Madu, surpris, en titubant légèrement.

Richard vit le bras levé de Madu, vit le mouvement rapide et flou d'un coup de poing qui approchait. Le coup atterrit sur son nez et la douleur irradiia dans tout son visage, et son corps lui sembla très léger quand il s'affaissa au sol. Lorsqu'il se toucha le nez, il eut du sang sur les doigts.

« Idiot », dit à nouveau Madu.

Richard ne pouvait pas se lever. Il sortit son mouchoir ; ses mains tremblaient et il se mit du sang sur sa chemise. Madu l'observa un moment puis se pencha, lui prit le visage entre ses larges paumes et examina son nez de près. Richard sentit les écrevisses dans l'haleine de Madu.

« Je ne l'ai pas cassé », dit Madu, qui se redressa.

Richard se tamponna le nez. L'obscurité s'abattit sur lui et lorsqu'elle se dissipa, il sut qu'il ne reverrait jamais Kainene et que sa vie serait toujours semblable à une chambre éclairée à la bougie ; il ne verrait les choses que dans l'ombre, par aperçus fugitifs.

Olanna avait des moments de ferme espoir où elle était certaine que Kainene reviendrait, suivis d'étendues de douleur brute, et puis une poussée de foi la faisait fredonner à mi-voix, jusqu'à ce que la vague descendante surgisse à nouveau et la laisse écroulée par terre, pleurant toutes les larmes de son corps. Mlle Adebayo leur rendit visite et dit quelque chose sur le chagrin, des paroles faciles et qui sonnaient bien : le chagrin était la célébration de l'amour, ceux qui pouvaient ressentir un véritable chagrin avaient la chance d'avoir aimé. Mais ce n'était pas du chagrin que ressentait Olanna, c'était plus grand que le chagrin. Plus étrange que le chagrin. Elle ne savait pas où était sa sœur. Elle ne savait pas. Elle était furieuse contre elle-même de ne pas s'être réveillée tôt le jour où Kainene était partie pour l'*afia attack*, de ne pas savoir ce que Kainene portait ce matin-là, de ne pas être allée avec elle, d'avoir cru qu'Inatimi savait où il l'emmenait. Elle était furieuse contre le monde entier quand elle prenait un bus ou montait en voiture à côté d'Odenigbo ou de Richard pour se rendre à des hôpitaux bondés et des bâtiments poussiéreux, à la recherche de Kainene, et qu'elle ne la trouvait pas.

La première fois qu'elle vit ses parents, son père l'appela « *Ola m* », mon or, et elle aurait préféré qu'il s'en abstienne, car elle se sentait ternie.

« Je n'ai même pas vu Kainene avant son départ. Quand je me suis réveillée, elle était partie, leur dit-elle.

– *Anyi ga-achota ya*, nous la trouverons, dit sa mère.

– Nous la trouverons, répéta son père.

– Oui, nous la trouverons », dit Olanna elle aussi, et elle eut l'impression qu'ils grattaient tous de leurs ongles désespérés un mur dur et balafré. Ils se racontaient des histoires de personnes qui avaient été retrouvées, qui étaient revenues après avoir été perdues pendant des mois. Ils ne se racontaient pas les autres histoires, celles des personnes encore portées disparues, des familles qui enterraient des cercueils vides.

Les deux soldats qui étaient venus et avaient mangé son riz *jollof* l'avaient mise en rage. Allongée par terre au salon, elle avait prié pour qu'ils ne trouvent pas ses livres biafraises. Après leur départ, elle retira les billets pliés de l'enveloppe cachée dans sa chaussure, sortit et craqua une allumette sous le citronnier. Odenigbo la regarda faire. Il

désapprouvait, elle le savait, puisque lui-même gardait son drapeau plié dans la poche d'un pantalon.

« Tu brûles les souvenirs, lui dit-il.

– Non. » Elle ne confierait pas ses souvenirs à des choses que des étrangers faisant irruption à l'improviste pouvaient emporter. « Mes souvenirs sont en moi. »

Les semaines passèrent et l'eau se remit à couler aux robinets, les papillons étaient de retour dans le jardin et les cheveux de Baby redevinrent noir jais. Des caisses de livres arrivaient de l'étranger pour Odenigbo. *Pour un confrère dépouillé par la guerre*, disaient les petits mots, *de la part de camarades de la confrérie des mathématiciens, admirateurs de David Blackwell*. Odenigbo passait des journées entières plongé dedans. « Regarde, j'avais la première édition de celui-là », disait-il souvent.

Edna envoyait des livres, des vêtements et du chocolat. Olanna regardait les photos jointes aux colis et Edna lui faisait l'effet d'une étrangère, une femme qui vivait à Boston et avait les cheveux lissés au gel. Le temps où Edna était sa voisine à Elias Avenue semblait bien loin, et celui où ce jardin d'Odin Street marquait les limites de sa vie plus loin encore. Lorsqu'elle faisait de grandes promenades sur le campus, longeant les courts de tennis et Freedom Square, elle songeait que partir avait été si rapide et que revenir était si lent.

Son compte en banque à Lagos avait disparu. Il n'existait plus. C'était comme si on l'avait déshabillée de force : quelqu'un lui avait arraché tous ses vêtements et l'avait laissée toute nue à grelotter dans le froid. Mais elle y voyait un bon signe. Puisqu'elle avait perdu toutes ses économies, elle ne pouvait pas perdre aussi sa sœur ; les gardiens de la destinée ne pouvaient pas être cruels à ce point.

« Pourquoi tantie Kainene est-elle toujours à l'*afia attack* ? demandait souvent Baby, le regard ferme et soupçonneux.

– Arrête de me demander, ah, cette enfant ! » disait Olanna.

Mais elle voyait aussi un signe dans les questions de Baby, même si elle ne pouvait pas en déchiffrer la signification. Odenigbo lui dit qu'il fallait qu'elle arrête de voir des signes partout. Elle se fâcha qu'il puisse désapprouver qu'elle voie des signes du retour de Kainene, et puis elle s'en réjouit, car cela signifiait qu'il ne croyait pas qu'il se soit passé quelque chose qui interdise sa désapprobation.

Lorsque des parents vinrent d'Umunachi et leur suggérèrent de consulter un *dibia*, Olanna demanda à son oncle Osita d'y aller. Elle lui donna une bouteille de whisky et de quoi acheter une chèvre pour l'oracle. Elle se rendit au fleuve Niger et y jeta un exemplaire de la photo de Kainene. Elle alla à la maison de Kainene à Orlu et en fit trois fois le tour à pied. Et elle attendit la semaine que le *dibia* avait indiquée, mais Kainene ne rentra pas.

« Peut-être que j'ai fait quelque chose de travers », dit-elle à Odenigbo.

Ils étaient dans son bureau. Le sol était jonché de miettes de papier noircies provenant des pages de ses livres à moitié brûlés.

« La guerre est terminée mais pas la faim, *nkem*. Ce *dibia* avait juste faim de viande de chèvre. Tu ne peux pas croire à ça.

– J'y crois. Je crois en tout. Je crois en tout ce qui pourra ramener ma sœur à la maison. »

Elle se leva et alla à la fenêtre.

« Nous revenons, dit-elle.

– Quoi ?

– Les nôtres disent que nous nous réincarnerons tous, n'est-ce pas ? dit-elle. *Uwa m, uwa ozo*. Quand je reviendrai, dans ma prochaine vie, Kainene sera ma sœur. »

Elle s'était mise à pleurer doucement. Odenigbo la prit dans ses bras.

8. Le Livre : Le monde s'est tu pendant que nous mourions

Ugwu écrit sa dédicace en dernier : *Pour Master, mon ami*.

Note de l'auteur

Ce livre se fonde sur la guerre Nigeria-Biafra qui eut lieu entre 1967 et 1970. Si certains personnages s'inspirent de personnes ayant existé, leurs portraits sont fictifs, de même que les événements qui les entourent. J'ai établi ci-dessous la liste des livres qui m'ont aidée dans mes recherches (la plupart utilisent l'orthographe anglicisée d'*Ibo* pour *Igbo*). Je suis très reconnaissante à leurs auteurs. *Sunset at Dawn*, de Chukwuemeka Ike, et *Never Again*, de Flora Nwapa, en particulier, m'ont été indispensables pour recréer l'atmosphère du Biafra des classes moyennes ; la vie de Christopher Okigbo elle-même, ainsi que son *Labyrinths*, ont inspiré le personnage d'Okeoma, tandis que *The Nigerian Revolution and the Biafran War*, d'Alexander Madiebo, a joué un rôle essentiel dans l'élaboration du personnage du colonel Madu.

Toutefois je n'aurais pas pu écrire ce livre sans mes parents. Mon sage et merveilleux père, le professeur Nwoye James Adichie, *Odelu Ora Abba*, terminait souvent ses histoires par les mots *agha ajoka*, ce qui donne dans ma traduction littérale : « la guerre est très laide ». Lui et ma mère, dévouée et toujours prête à se battre pour moi, Mme Ifeoma Grace Adichie, ont, je crois, toujours voulu que je sache que l'important n'était pas ce qu'ils avaient vécu, mais le fait qu'ils y aient survécu. Je leur suis reconnaissante de leurs histoires et de bien davantage encore. Je rends hommage à mon oncle Mai, Michael E.N. Adichie, qui a été blessé au combat quand il était dans le 21^e Bataillon de l'Armée Biafraise, et qui m'a parlé de son expérience avec beaucoup d'élégance et d'humour. Je rends également hommage à la mémoire étincelante de mon oncle CY (Cyprian Odigwe, 1949-1998), qui a appartenu aux Commandos Biafrais, de mon cousin Pauly (Paulinus Ofili, 1955-2005), qui a partagé avec moi ses souvenirs de garçon de treize ans vivant au Biafra, et de mon ami Okla (Okoloma Maduewesi, 1972-2005), qui ne serrera pas ce livre sous son bras, comme il l'a fait pour le dernier.

Merci à ma famille : Toks Oremule et Arinze Maduka, Chisom et Amaka Sonny-Afoekelu, Chinedum et Kamsi Adichie, Ijeoma et Obinna Maduka, Uche et Sonny Afoekelu, Chukwunwike et Tinuke Adichie, Nneka Adichie Okeke, Okechukwu Adichie et en particulier Kenekchukwu Adichie ; tous les Odigwe d'Umunnnachi et les Adichie d'Abba ; mes « sœurs » Urenna Egonu et Uju Egonu, et mon « p'tit

frère » Oji Kanu, parce qu'ils me surestiment.

Merci à Ivara Esege ; à Binyavanga Wainaina pour ses excellentes récriminations ; à Amaechi Awurum qui m'a appris à avoir la foi ; à Ike Anya, Muhtar Bakare, Maren Chumley, Laura Bramon Good, Martin Kenyon et Ifeacho Nwokolo qui ont tous été des amis lecteurs de manuscrit ; à Susan Buchan pour les photos prises au Biafra ; au Vermont Studio Center pour m'avoir offert du temps et de l'espace ; et au professeur Michael J.C. Echeruo dont les commentaires érudits et généreux m'ont poussée à chercher l'autre moitié du soleil.

Je suis reconnaissante à mon agent inimitable, Sarah Chalfant, qui m'a apporté un sentiment de sécurité, ainsi qu'à Mitzi Angel, Anjali Singh et Robin Desser, mes éditeurs au discernement remarquable.

Puissions-nous ne jamais oublier.

Chinua ACHEBE, *Girls at War and Other Stories (Femmes en guerre et autres nouvelles*, Hatier, 1981)

Elechi AMADI, *Sunset in Biafra*

J. L. BRANDLER, *Ont of Nigeria*

Robert COLLIS, *Nigeria in Conflict*

John De St. JORRRE, *The Nigerian Civil War*

Herbert EKWE-EKWE, *The Biafran War : Nigeria and the Aftermath*

Cyprian EKWENSI, *Divided We Stand*

Buchi EMECHETA, *Destination Biafra*

Ossie ENEKWE, *Come Thunder*

Frederick FORSYTH, *Biafra Story*

Herbert GOLD, *Biafra Goodbye*

Chukwuemeka IKE, *Sunset at Dawn*

Eddie IROH, *The Siren in the Night*

Dan JACOBS, *The Brutality of Nations*

Anthonia KANU, *Broken Lives and Other Stories*

Alexander MADIEBO, *The Nigerian Revolution and the Biafran War*

Michael MOK, *Biafra Journal*

Rex NIVEN, *The War of Nigerian Unity*

Hilary NJOKU, *A Tragedy Without Heroes*

Arthur Agwuncha NWANKWO, *The Making of a Nation*

Flora NWAPA, *Never Again*

Flora NWAPA, *Wives at War*

Bernard ODOGWU, *No Place to Hide : Crises and Conflicts Inside Biafra*

Christopher OKIGBO, *Labyrinths*

Ike OKONTA et Oronta DOUGLAS, *Where Vultures Feast*

Joseph OKPAKU, *Nigeria : Dilemma of Nationhood*

Kalu OPKI, *Biafra Testament*

Wole SONYINKA, *The Man Died*

John J. STREMLAU, *The International Politics of the Nigerian Civil War*

Ralph UWECHUE, *Reflections on the Nigerian Civil War*

Alfred Obiora UZOKWE, *Surviving in Biafra*

Notes sur la traduction

Un aspect très intéressant du roman de Chimamanda Ngozie Adichie est sa façon de rendre différentes langues. L'anglais de Half of a Yellow Sun recouvre en effet plusieurs langues ou langages, en plus de l'anglais de la narration : celui de l'élite nigériane et des universitaires, qui s'expriment entre eux dans un anglais britannique soigné, parfois teinté par l'accent de l'idiome maternel, souvent un peu guindé ; celui des bulletins de la BBC et celui des journalistes américains ; le « broken English » des Nigériens moins instruits, recourant à un anglais de bric et de broc pour communiquer entre membres de communautés différentes ou avec des Blancs ; en de rares cas le pidgin ; enfin, fréquemment, l'ibo de locuteurs ibos dialoguant entre eux, « traduit » en anglais pour le lecteur.

En spécifiant quelle est la langue parlée, en commentant et signalant les accents et les dialectes des uns et des autres, en marquant l'origine du locuteur par son expression, Adichie rend compte de la réalité multiethnique et multilingue du Nigeria et témoigne des enjeux de la guerre que retrace son roman : conflits interethniques, présentés du point de vue ibo ; tensions au sein des différentes communautés ibos ; rôle des acteurs étrangers. Il m'a paru capital de faire entendre ces différences dans la traduction française chaque fois qu'elles étaient signifiées dans l'original – car la démarche de C.N. Adichie n'est pas systématique ; ce « marquage linguistique » cède parfois le pas à d'autres priorités narratives.

Les dialogues en ibo sont rendus par un anglais à la syntaxe très simple, sans fautes mais émaillé de maladroites signalant la présence sous-jacente d'une autre langue, de tournures et d'expressions directement importées de l'ibo, et, souvent, de bribes de phrases en ibo, généralement accompagnées de leur traduction – un schéma que le lecteur peut rapidement reconnaître. L'effet « traduction » est plus ou moins marqué ; je l'ai reproduit en français en suivant l'original d'assez, près afin de préserver l'effet de calque syntaxique, en adoptant quelques africanismes locaux pour les mots usuels et, bien évidemment, en maintenant les bribes d'ibo. À ce propos, dans le corps de la narration, Adichie emploie également de nombreux mots ibos sans en fournir l'explication – à charge au lecteur de savoir ce dont il s'agit, ou de le comprendre. À l'exception de quelques notes de bas de page, l'édition française respecte ce choix.

Pour la traduction des rares phrases en pidgin, j'ai recouru au « français parlé de la lagune d'Abidjan », un créole français qui s'est répandu dans

l'Afrique de l'Ouest francophone à partir de la Côte d'Ivoire. Pour les dialogues en « broken English », j'ai reproduit un français boiteux tel qu'on peut le parler dans les pays francophones proches du Nigeria quand on maîtrise mal le français – que ce soit au Burkina-Faso, au Bénin voisin, en Côte d'Ivoire ou au Cameroun, mais sans employer le créole d'Abidjan précité, car ce dernier est une langue ou du moins un dialecte à part entière, au même titre que le pidgin. Il y a bien sûr des recoupements. Là aussi, j'ai privilégié les africanismes régionaux pour les expressions fréquentes : « bonne arrivée » pour « bienvenue », « patron » pour « monsieur », « tantie » pour « tatie », « enceinter » pour « rendre enceinte », etc.

Je n'aurais pas pu recréer du pidgin, ni un « authentique » mauvais français d'Afrique de l'Ouest, sans le très précieux concours de Samuel Millogo, poète et traducteur burkinabé, et de Bob Ladjouan, musicien béninois. Je les remercie ici chaleureusement pour leur gentillesse et leur talent.

Mona de Pracontal, mars 2008



GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07

www.gallimard.fr

La traduction de *L'autre moitié du soleil* par Mona de Pracontal a été récompensée par le prix Baudelaire de la traduction 2009.

Titre original :

HALF OF A YELLOW SUN

© Chimamanda Ngozi Adichie, 2006. © Éditions Gallimard, 2008, pour la traduction française. Pour l'édition papier.

© Éditions Gallimard, 2019. Pour l'édition numérique.

Couverture : Illustration : CLaudia Carvalho.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'AUTRE MOITIÉ DU SOLEIL, Folio n° 5093

AUTOUR DE TON COU, Folio n° 5863 (et repris en Folio 2 €
n° 5935 « Les marieuses », précédé de l'inédit NOUS SOMMES TOUS
DES FÉMINISTES)

AMERICANAH, Folio n° 6112

CHÈRE IJEWELE, OU UN MANIFESTE POUR UNE ÉDUCATION
FÉMINISTE

Aux Éditions Anne Carrière

L'HIBISCUS POURPRE, Folio n° 6113

Chimamanda Ngozi Adichie

L'autre moitié du soleil

Traduit de l'anglais (Nigeria) par Mona de Pracontal

Lagos, années soixante. La ravissante Olanna est amoureuse d'Odenigbo, intellectuel engagé et idéaliste. Quant à sa sœur Kainene, sarcastique et secrète, elle noue une liaison avec Richard, journaliste britannique fasciné par la culture locale. Le tout sous le regard intrigué d'Ugwu, treize ans, qui a quitté la brousse pour devenir le boy d'Odenigbo.

Le Biafra se proclame indépendant du Nigeria. Un demi-soleil jaune s'étale sur les drapeaux, symbole du pays et de l'avenir. Mais une longue guerre va éclater, qui fera plus d'un million de victimes.

L'auteur ne se contente pas d'apporter un témoignage sur un conflit oublié ; en créant des personnages inoubliables, elle happe le lecteur dans la tourmente. Récompensé par le prestigieux Orange Prize, *L'autre moitié du soleil* est un bouleversant chant d'amour, de mort et d'espoir.

Cette édition électronique du livre *L'autre moitié du soleil* de Chimamanda Ngozi Adichie a été réalisée le 27 mars 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782072722479 - Numéro d'édition : 335285).

Code Sodis : N88526 - ISBN : 9782072722486 - Numéro d'édition : 315519

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.